POÈTES GASCONS DU GERS

DEPUIS LE XVIᵉ SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

J. MICHELET

POÈTES GASCONS

DU GERS

DEPUIS LE XVI[e] SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

Progredi, sed honorare patres.

A AUCH

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE TH. BOUQUET, ÉDITEUR

RUE ARMAND-CARREL

1904

PRÉFACE

En groupant dans ce volume des extraits des œuvres gasconnes des poètes originaires du département du Gers depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, j'ai obéi à un double sentiment : honorer la mémoire d'ancêtres glorieux injustement oubliés, et conserver les beautés, les traditions, l'harmonie et les idiotismes d'une langue dont la richesse est incomparable.

Ces écrivains, tous profondément attachés au sol natal, ont produit des ouvrages formant un corps de littérature complet. On y retrouve partout la verve gauloise intarissable, joyeuse et primesautière, partout un langage limpide, harmonieux, plein d'expressions charmantes, et qui se prête admirablement à rendre toutes les conceptions de l'esprit. Fière de son origine et de l'éclat dont elle brilla durant trois siècles sous la période des Troubadours, la langue gasconne a conservé avec orgueil, grâce à ces fidèles interprètres, ses titres de noblesse. Malgré quelques mésalliances, son blason est resté sans tache, et elle a gardé son identité avec amour et respect. Son type originel se fait encore remarquer par la finesse et la pureté des lignes autant que par la fraîcheur et la souplesse des formes. C'est le vin généreux des coteaux

gascons, s'échappant à flots vermeils d'une amphore antique; c'est la flore du Midi, émaillée des mille fleurs écloses dans le jardin de Virgile et de Théocrite, disputant fièrement pied à pied l'invasion de la langue nationale, sa rivale.

Au commencement du XVI^e^ siècle, tout était à faire dans notre Province; elle présentait l'aspect d'un pays ravagé par les guerres privées et publiques, des villes, des bourgs ruinés, des églises démolies ou en construction interrompue. Les résidences royales des princes de Navarre, celle des seigneurs et des hobereaux étaient des châteaux forts du moyen âge; les habitations du peuple étaient dévastées et les campagnes désertes. C'étaient ces blessures, résultat de la guerre et de la misère, qu'il fallait cicatriser; cette œuvre de réparation fut l'œuvre de la Renaissance.

C'est à la Cour de Navarre, par la protection constante qu'elle accordait aux lettres, qu'échut l'honneur de réveiller l'instinct poétique gascon.

De nombreux poètes surgirent de tous côtés et prirent la lyre pour chanter l'amour, les beautés de la nature et leur petite patrie. Tous à l'envi tournèrent leurs yeux vers *Clémence Isaure*, cette fille divine de création toulousaine, qui avait encore des récompenses pour ceux qu'inspirait la langue romane, et ils firent de ses fleurs une abondante moisson.

Le premier qui se présenta fut PIERRE DE GARROS, le digne héritier des Troubadours, qui devait tresser à la Muse Gasconne une couronne immortelle. Calviniste rigide et protégé de la reine Jeanne de Navarre, il traduit de l'hébreu en gascon les Psaumes de David comme instrument de vulgarisation et de prosélytisme. Il fera œuvre de moraliste dans ses *Héroïdes*, à l'imitation de Plutarque, et dans ses char-

mantes *Eglogues* il nous laissera une page d'histoire vécue des mœurs rustiques et tourmentées de son époque.

Son contemporain DU BARTAS, quoique ayant écrit ses œuvres en français, nous fera néanmoins admirer la richesse de son dialecte dans deux morceaux qui nous ont été conservés et dont l'un est un vrai bijou de ciselure.

JEAN DE GARROS et le DOCTEUR ADER emploieront, à leur tour, leurs inspirations à chanter, l'un les hauts faits du roi gascon Henri IV dans son *Gentilhomme Gascon*, l'autre, dans une *Pastorale*, à l'imitation de Virgile, les regrets qu'inspira en Gascogne la mort du grand Roi. Quoique appartenant au XVII[e] siècle, ces deux poètes se rapprochent par leur style de la manière de la Pléiade.

Pour nous, Gascons, DASTROS personnifie la Renaissance gasconne. C'est le chantre inspiré de la terre natale, celui qui a rendu à la langue maternelle le rang qu'elle semblait avoir perdu.

Il est vrai qu'à cette époque un grand poète, GOUDELIN, tenait à Toulouse le sceptre de la poésie. Sa Muse faisait vibrer la fibre populaire par des créations originales, vives, hardies, saisissantes; ses chants retentissaient dans tout le Midi. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir produit une école au XVII[e] siècle, qui favorisa le signal d'une renaissance poétique.

BARON, BEDOUT, DUGAY subiront son influence.

La Muse gasconne n'aura pas d'interprète durant le cours du XVIII[e] siècle. Nous ferons cette simple constation sans en rechercher les causes.

Le XIX[e] siècle, sans être doué d'une grande fécondité, nous permettra néanmoins de signaler trois poètes : l'abbé LAF-

FARGUE, le docteur CASSAIGNAU et J. NOULENS, qui continueront dans leurs œuvres les traditions de leurs aînés.

S'il est vrai que ces langues harmonieuses du Midi sont destinées à disparaître devant l'universalité de la langue, de la loi, de la pensée française, il reste le pieux devoir de faire revivre ces œuvres déjà lointaines, d'utiliser de charmantes expressions qui brillent comme des pierres précieuses au milieu de cailloux informes. La langue française serait appelée à recueillir ce nouvel héritage; il lui serait permis, en se retrempant à ses sources, de s'enrichir et de se rajeunir même dans l'âge mûr où elle est arrivée.

ANDRÉ CHÉNIER, dans ses Notices de linguistique, dit avec raison : « Si les patois étaient perdus, il faudrait créer une » Académie spéciale pour en retrouver la trace, pour rendre » au jour ces inappréciables monuments de l'art et d'exprimer sa pensée. »

Guidé par ce sentiment patriotique, j'apporte aujourd'hui ma modeste pierre à la reconstitution de l'histoire de la poésie gasconne durant trois siècles.

A défaut d'autre mérite, sois-moi indulgent, ami lecteur, pour le mobile auquel j'ai obéi.

J. MICHELET.

DE GARROS (PIERRE)

Le lieu de sa naissance ne saurait faire le moindre de doute, prenant lui-même dans ses œuvres la qualité de *Laytores* (Lectourois).

Tous les biographes, sans exception, font naître ce poète à Lectoure vers 1482 et le font mourir en 1581, dans sa ville natale (1).

Des patientes recherches dans les Archives de Lectoure, Pau et Toulouse, faites récemment, viennent jeter un nouveau jour sur cette famille peu connue et rétablir la vérité historique en détruisant toutes ces affirmations fantaisistes, œuvres de pure imagination.

L'auteur ou chef de la famille authentique fut *Johan de Garros, hoste du Cheval blanc et de Saint Georges* de 1491 à 1501 (2), qui possédait un frère, *Pey de Garros,* qualifié *marchand* aux papiers officiels.

L'*hostelier Johan* fut porté aux honneurs du consulat (1492) par le suffrage universel qui se pratiquait alors sans restriction. Pey, dit *Peyrot,* y fut appelé à son tour, mais cette fois par les *notables*, pour les années 1514, 1515, 1519, 1520 (3). Les propriétés rurales des Garros étaient déjà assez importantes sur le territoire de la commune (4). *Johan de Garros* mourut en 1513, laissant un fils *Pey lou jouen* (Pierre le jeune) pour le distinguer de son oncle *Peyrot* (petit Pierre) ou *Pey lo vieilh* (Pierre le vieux). Le fils de Johan survécut peu à son père, étant décédé en 1519, laissant un fils et une fille. Il avait figuré, en 1506, à l'une des deux assemblées des notables qui supprimèrent le suffrage universel (5).

L'un des fils de Pierre le jeune, prénommé *Bernard,* marchand banquier

(1) Brunet. Man. du Libr. (*Revue de Gascogne*, t. II, p. 571. Supplément de la *Biographie univ.*, Michaud, page 161, etc).

(2) Livres terriers, aux dates.

(3) Livres blancs, aux dates.

(4) Livres terriers.

(5) Archives communales, livre de la Coutume.

et bourgeois de Lectoure, éleva la fortune de la famille au faîte de la prospérité. Nous le voyons propriétaire de biens considérables et investi des honneurs consulaires en 1535, 1536, 1546, 1547, 1552, 1553, 1558, 1559, 1565, 1566.

Il eut trois enfants : *Pierre*, et les deux autres prénommés *Jean*. Le second prit plus tard le nom de sieur de *Sainte-Chrestie*, nom d'un domaine paternel, et le troisième, le dernier des trois frères, devait être l'auteur d'une charmante pastorale en dialecte gascon sur la mort d'Henri IV.

Pierre, l'aîné de la famille, naquit à Lectoure entre 1520 et 1530. Il fut élevé, ainsi que ses frères, au collège de Lectoure, qui jouissait d'une certaine renommée. Dès qu'il eut terminé ses humanités, Bernard, son père, n'ayant plus rien à souhaiter du côté des richesses, voulut faire de son fils un magistrat. C'est à Toulouse que notre futur poète commença ses études de droit, et à 26 ou 27 ans nous le retrouvons pourvu de son titre de licencié. En effet, dès 1553, le nom de Pey de Garros apparaît pour la première fois, délibérant à côté de son père dans les Assemblées de la commune et y est qualifié de licencié (1).

A partir de cette époque, nulle affaire municipale n'est traitée sans son intervention; il était alors dans la plénitude de la force et du talent. Nous le voyons chargé de différentes missions à la cour de Navarre dont le succès lui procura toutes les faveurs. Elles ne se firent pas attendre, car les registres de la Sénéchaussée nous apprennent que, par lettre d'Antoine et de Jeanne, roi et reine de Navarre, Pierre de Garros, docteur en droit, avait été nommé conseiller à la cour et siège présidial de la sénéchaussée d'Armagnac, à Lectoure, le 17 septembre 1557 (2).

Le XVI^e^ siècle est marqué par la *Renaissance* et la *Réforme*.

La Gascogne, et surtout la partie qui devait plus tard constituer le département du Gers, fait alors grande figure dans l'histoire militaire et dans l'histoire littéraire. Elle produit une riche floraison de soldats, de poètes et de prosateurs.

La Muse gasconne elle-même, endormie depuis deux siècles, s'éveille parmi les enthousiasmes de cette époque, et de vrais poètes font gronder ou gracieusement murmurer dans leurs satires ou leurs églogues, cette langue Gasconne déjà altérée en même temps qu'humiliée par les progrès incessants de la langue Française. Tous à l'envi tournèrent leurs yeux vers *Clémence Isaure* qui avait encore des récompenses pour ceux qu'inspirait la Langue Romane.

(1) Livres des délibérations de la Jurade.
(2) Archives départementales.

L'Erudit Magistrat, Pey de Garros, nourri de la moelle des classiques ne dédaigna point de venir prendre sa part à ces joutes poétiques. Plusieurs de ses pièces furent couronnées en 1557. Le *Chant Royal* suivant lui valut la Violette le 3 mai 1557; il se présenta au concours avec le titre d'escolier de la ville de Lectoure (2).

CHANT ALLÉGORIQUE DE LA TRINITÉ (2)

La terre lorde print sa place et résidance
Au plus loing des haults Cieulx, la vagabonde mer
A l'entourn[r] de la terre esleust sa demeurance,
Et l'air jusqu'au plus hault se voulut sublimer;
Mais l'élément plus noble et léger davantaige
De l'air, des Cieulx prochains reprit pour son partaige;
Je ne dis pas ce feu que l'art et le savoir,
Du larron Prométhée aux hommes fit avoir
Et feust dévoratif, qui tout réduit en cendres,
Mais j'entends par mon chant descripre le pouvoir
Du feu qui tout nourrist comme tout il engendre.

Le domestique feu d'ailleurs print sa naissance
Et ne peult un moment sans maitrise durer.
Mais lui ne retraint que de soi mesme essence,
Il est simple et ne peult en fumée vapirer
A bon droit l'appela Héraclite le Saige
Commencement e tout père du grand ouvraige,
Qui morne de tourner, ne finit son devoir
Si à cela le feu ne lui voulait pourvoir.
On voit sous lui les sens insensibles se rendre,
Tout confesse tenir le vivre et le mourir
Du feu qui tout nourrist comme tout il engendre.

Il est diffus partout produit toute semence,
Tout purge, ne pouvant immondice endurer,
Sa chaleur fait partout sentir sa véhémence,
Le fait jusqu'au parfond des Enfers honorer;
De chauffer vivement ne se lasse en nul aige;
C'est elle qui d'amour enflamme le couraige,
Qui chasse le souley, la crainte et désespoir.
La force de la mort n'a sur elle que prendre.
Par son moyen pouvons les effets recepvoir.
Du feu qui nourrist tout comme tout il engendre.

La lueur de ce feu met tout en évidence
Elle éclaire la nuit, et d'un coup fait couler,

(1) Le 17 septembre de la même année il prenait siège au sénéchal d'Armagnac comme docteur en droit.

(2) Registre rouge, f° 141 v°, aux Archives de l'Académie des Jeux Floraux.

Nostre sel (?); en nuls lieux nous n'en avons counaissance
Du feu s'il ne se fait par elle reveller;
Mesmes il se cachait soubs un obscur nuaige,
Mais sa lueur pourta de son feu tesmoignaige.
Nul peult devant le feu sans elle comparoir
Sans la clarté ne peult bien ou mal apparoir;
C'est elle qui nous fait les sciences apprendre
Reçues par les yeulx bons elle est le vrai miroir
Du feu qui tout nourrist comme tout il engendre.

Elle guide nos pas, nous garde de nuysance,
Nous fait par la chaleur à son feu adhérer,
Elle, le feu, le chaut ne font qu'une substance,
Ce n'est que trois en ung qu'on ne peut séparer,
Qu'ung ne prendra jamais dessus l'aultre avantaige.
O fort et triple nœud d'éternel mariaige,
L'homme mortel qui pense à plain te concepvoir
Se fourvoye, et par trop se laisse décepvoir,
Car si quelc'un l'accorde tous trois veult entendre
Perd son temps s'il ne va le palais riche voir
Du feu qui tout nourrist comme tout il engendre.

ALLÉGORIE

Prince, Dieu le Père est le feu qui attirer
Nous veult par sa chaleur, son fils se déclarer
Se faict par sa lueur, l'Esprit-Saint qui descendre
Vient sur nous, tous deux joincts ne peuvent s'esgarer
Du feu qui tout nourrist, comme tout il engendre.

C'est à cette époque, qu'il fit un Sonnet en Français qualifié de fameux en son temps (1).

Il fut composé à l'occasion du transfert d'une statue sépulcrale de l'Eglise de la Daurade au Consistoire du Capitole, où la *Gaie science* tenait ses assises. Une légende, contestée il est vrai, affirmait que cette statue était celle de *Clémence Isaure* (2).

(1) Ce sonnet est rapporté par *Catel,* dans les *Mémoires de Languedoc.*

(2) Des savants tels que *Guillaume de Catel, Pierre de Caseneuve, Germain de la Faille, Lagane,* J.-B. *Noulet,* Ph. *Tamisey* de *Larroque, Poucillon,* tous des érudits de valeur et juges compétents avaient démontré par un indestructible faisceau de leurs témoignages unanimes que *Dame Clémence* n'était qu'un « *brillant et poétique fantôme.* »

Le dernier mot sur ce sujet vient de paraître dans une dissertation insérée dans le tome VIII de la neuvième série des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et belles-lettres de Toulouse,* laquelle a pour auteur M. E. *Roschach* et pour titre : *Variation du Roman de Clémence Isaure* (p. 226-263). Le savant archiviste de l'Hôtel de Ville de Toulouse a démontré là avec une rigueur mathématique que rien

SONNET A MADAME ISAURE

Tholose auoit dressé vn tombeau que les mains
Plus doctes de ce temps, et plus industrieuses,
Avaient faict surmonter les œuvres plus somptueuses
Des vieux Assyriens et des riches Romains.
Et ja d'Isaure auoit la cendre et les os saints
A ce marbre voué reliques précieuses.
Pour estre en vn repos éternel glorieuses,
Par vne suite d'ans prisée des humains.
Lorsqu'Apollo marry voir son Isaure au nombres
Des hommes qui ja sont devenus noires ombres,
A Tolose parla d'vn sourcilleux desdain ;
Plus cruelle que n'est et le *Scythe* ni le *Maure*
Rüe ce iaspe bas, et mets ce marbre au coing,
Veulx-tu mettre au tombeau celle qui vit encore ?

Ces spécimens demi-barbares, nous expliquent pourquoi Pey de Garros eut raison d'écrire ses œuvres en langue Gasconne, qui assurèrent d'une façon solide et inébranlable sa grande renommée. Cette difficulté à manier la langue française, nous la retrouverons chez la plupart des poètes Gascons qui viendront après lui.

La *Réforme*, en retranchant du culte les pratiques superstitieuses ou idolâtres que le Moyen-Age y avait introduites, porta la cognée assez près de la racine de l'arbre et put sembler un moment avoir détruit le culte lui-même. On mit de côté les vénérables liturgies, les hymnes admirables inspirées aux Pères et Docteurs de l'Eglise. Les Psaumes seuls, conservèrent leur place, ou du moins ne tardèrent pas à la reprendre. Les antiques chants du Roi-Prophète ne parurent jamais plus jeunes qu'alors. On les chantait depuis longtemps en latin, traduits par la *Vulgate*, ils allaient être traduits en vers Français par le poète le plus habile du siècle, *Clément Marot*. Mais il ne put dépasser le nombre de 50; son œuvre devait être terminée par l'un des plus illustres chefs de la Réforme : *Théodore de Bèze*.

Ces Psaumes, mis en musique, eurent un succès immense à leur apparition. Les huguenots les adoptèrent aussitôt et de nos jours ce sont les vers de Marot modernisés qui se chantent dans les Temples protestants.

Telle était, du reste, la puissance du mouvement religieux de l'époque,

n'est vrai de ce que l'on a raconté de la patronne des Jeux Floraux. Déjà les érudits plus haut nommés, grâce à M. Roschach lui-même, la chose était très clairement prouvée. Aujourd'hui cette clarté se transforme en parfaite évidence; la légende de la Muse Toulousaine a vécu.

(*Revue de Gascogne*, t. XXXVIII, p. 227-229.)

qu'il exerçait son action sur tout esprit cultivé, curieux et sur toute vive intelligence. Pey de Garros n'y resta pas indifférent; les aspirations élevées de son esprit le préparaient à saisir avec plus de sérieux cette austère doctrine de la réformation. Du reste, l'unité Française n'est pas encore à cette date tellement constituée, que le patriotisme n'ait un caractère provincial très légitime; c'est à Paris, c'est dans l'Ile de France, que la ligue politique et religieuse, ont leur boulevard, c'est dans le Béarn et la Gascogne que la réforme Calviniste avec Jeanne d'Albret ont leur quartier général.

En Béarn, la cause de la Réforme était acceptée comme une cause nationale; les Béarnais furent en cela d'accord avec leurs Souverains. Les prêtres Romains restèrent en dehors du mouvement. Leur ignorance notoire et le dérèglement de leurs mœurs excitèrent un mécontentement général dont les Etats de Béarn se firent l'interprète dans une requête adressée au Roi Antoine (1).

En Gascogne, les idées de réforme pénétrèrent facilement et y trouvèrent un terrain bien préparé pour leur propagation, car aux griefs reprochés au clergé, venait se joindre un vieux levain à peine éteint de la guerre contre les Albigeois, et des ruines irréparables qui en avaient été la conséquence.

Une fois acceptée par la bourgeoisie lettrée, le peuple qui comprenait d'instinct ses intérêts, n'attendait qu'une occasion pour faire cause commune avec elle.

Les Psaumes de Marot ne pouvaient être utiles aux réformés de la Gascogne qui n'entendaient guère le français et cependant nul instrument plus merveilleux, de levier plus puissant, n'existait pour la rénovation de la foi. « Le besoin le plus général de l'homme, a dit *La Harpe,* est celui de la consolation et l'accent le plus familier à la voix humaine est celui de la plainte. Qui a mieux connu et mieux rempli ce besoin de notre espèce que les auteurs des livres saints ? Vous qui êtes malheureux, affligés, opprimés, allez chercher le soulagement et l'espérance dans *Sénèque* ou les autres philosophes et vous me direz comment vous vous en êtes trouvé. Moi je lirai l'Ecriture et surtout les Psaumes. »

La nécessité d'une traduction des Psaumes en Langue Gasconne s'imposait ; c'est à notre distingué Poète, au savant Magistrat, qu'échut cet honneur; ses études théologiques et sa connaissance approfondie de la langue Hébraïque le désignaient pour un pareil office (2).

(1) Mort au siège de Rouen le 19 novembre 1562.

(2) Garros, eut le mérite d'ouvrir la voie aux poètes qui viendront après lui. Quelques années plus tard, en 1571, un Ministre de la religion réformée *Jean de Lissara*-

La Poésie des Hébreux a généralement des caractères que dut avoir la poésie dans sa première origine. Née de l'imagination, elle est élevée, forte et hardie; la difficulté du sujet en fait apprécier toute la grandeur. La profondeur du sens des Psaumes, dit Bossuet, est admirable. « L'obs-« curité qui les enveloppe tient aussi au génie de la langue Hébraïque et à « sa concision commune à toutes les langues des Orientaux qui, nés sous « un ciel de feu, expriment leurs pensées avec une incroyable vivacité. »

Aux difficultés que présentait la traduction du texte venait se joindre le travail laborieux d'assouplissement de la langue maternelle. Aussi le Poète Gascon ne se fait-il point d'illusion sur sa tentative hardie et il hésite à l'entreprendre; sa volonté et son esprit subissent des tiraillements contraires. D'un côté, son zèle fervent de novateur et son patriotisme le poussent à reconnaître l'utilité de l'œuvre qui ne peut être que profitable à ses concitoyens; de l'autre, il donne des raisons de ses hésitations et des motifs d'ordre supérieur qui l'incitent à les faire taire, dans son Epitre dédicatoire, où il s'exprimait ainsi :

Assegurât jo son, q̃ue u Gascon y pót prené
De bonas instructiôs, més et lo qau entene.
Perqé donq libe plen de doctrina tant bona
Siâ cõmunicat à la nation Gascona,
Per l'amo deu pays qau que jo m'diligente,
Et qe Dauid Gascon en puplic jo presente :
Pux que lo Rey ac vó, e tant de gens sçabens
Me pican, accusáns mos trigotejamens.
Io son acertenat, qu'aq'ò son causas grauas :
Vertat es, qe taus gatz om no prē ses mitanàs;
Mon lézé n'ès pas grann, io no son ses destric

Je suis certain qu'un Gascon peut y prendre
De bons enseignements, mais il faut le comprendre.
Pour donc que ce livre plein de doctrine si bonne
Soit communiqué à la nation Gasconne,
Pour l'amour du pays, il faut que je fasse diligence,
Et que je présente au public un David Gascon :
Puisque le Roi le veut, et que tant de gens savants
M'excitent, accusant mes atermoiements.
Je suis certain que ce sont là des choses graves.
La vérité est, qu'on ne prend pas de tels chats sans mitaines
Mon loisir n'est pas grand, je ne suis pas sans embarras,

gue de *Bricous*, traduisit sur les ordres de la Reine et aux frais de cette dernière le Nouveau Testament, en langue Basque.

En 1583, *Arnaud de Salette* devait également traduire les Psaumes de David en langue Béarnaise au nombre de 100. Ils ont été réédités de nos jours (15 août 1880) et sauvés de l'oubli par un lettré Béarnais, M. l'abbé Bidache décédé depuis quelques années.

Ny ses occupatiôs : e lo sens Prophetic,
Es volontès escu : de mon cós las ménigas
Horsas, sonn de repaus alternatiu amigas ;
Lo lengatge Gascon no s'leixa coeytiúa :
E ma véâ no s'pót bonament aviuâ.
Més dam lo bon secos deu Creato jo s'pèri,
Que tu veyràs en breu Gascõ tot lo Psauteri :
Qi de bon co dejà t'es dat è consagràt,
Si lo cantét aqest te platz de prene en grat :
E mon volè de t'da dauant qe jo m'en leixe,
Lo plus bét e milho qè de my poyrè neixe.
A ta Grandessa donq agrade de bouta
Qauqe pauc de lézè per Dauid escoutà
Comensant de parlà ta lenga Laytoreza
Qui m'hoc grosseramet en l'atge bas apreza :
Mes pux que Diu mercè, dã lo teps s'es cãbiada,
Au service de Diu era serà mersada......

Ni sans occupations : j'ai le sentiment Prophétique
Volontiers obscur : de mon corps les faibles
Forces sont amies du repos alternatif;
Le langage Gascon ne se laisse guère accommoder,
Et ma veine ne peut bonnement aviver.
Mais avec le bon secours du Créatenr, j'espère,
Que tu verras en vers Gascons tout le Psautier,
Qui dès à présent t'est dédié et consacré de bon cœur,
S'il te plait de prendre favorablement cette partie.
Ma volonté est de te donner, avant que je m'en lasse,
Le plus beau et meilleur qui de moi pourra naitre.
Qu'il plaise donc à ta Grandesse, d'accorder
Quelque peu de loisir pour écouter David
Commençant de parler la langue Lectouroise
Qui me fut apprise grossièrement en mon bas âge
Mais puisque, Dieu merci, elle s'est changée avec le temps
Elle sera dépensée au serviee de Dieu.....

Protégé de la Cour, le désir du Roi est un ordre ; le poète obéit et triomphe des difficultés de la première heure : « Il est vrai, dit-il, que du commencement elle m'a esté dure et fâscheuse, mais i ay auec humilité inuoqué le nom de Dieu qui me l'a rendue à présent plus familière ; et si est ce pourtant que iamais ie ne l'aimay mieux.... »

Il est enivré du parfum de noblesse et de la majesté qui s'échappent de cette écriture qui résume d'une façon si parfaite les dogmes de la foi chrétienne. Il reste en admiration devant ces maximes graves pleines de sagesse, accessibles même aux ennemis de Dieu, et il en devient, de son propre aveu, extrêmement amoureux. Il pénètre et comprend les beautés de ce livre sublime qui selon Saint Augustin, est « la tranquillité de l'âme, le

signal de la paix, le calme des passions, le nœud de l'amitié, le trésor commun où chacun trouve le bien dont il manque. »

Les beautés de ces textes sont pour le poète une révélation : « Ie languy, dit-il, ie brûle de son amour, qui m'occupe le cœur, les veines et les muscles. »

Conseiller de la Reine de Navarre, c'est à sa très illustre et très haute Princesse, Seigneuresse, Souveraine de Béarn, qu'il dédie son œuvre. Dès le début, il rend hommage à ses qualités faites de sagesse, de courage et de ténacité qu'elle met au service du but grandiose qu'elle poursuit et qui font l'admiration du siècle.

Règina, très illustra, è très Hauta Princessa,
Inspirada amplament de Cœlesta sauiessa,
Qui ses corre ta lõn en Terra Palestina,
Après de Salomon as la Sancta doctrina.
Et d'vn meste plus Grann, que Salomõ no hôc,
E de qui Salomon sas vertutz aprengoc.
  Admiratiõ deu mõde, e gloria de noste atge ;
Quant jo cõteply en my ton invèsut coratge
Com vn roc marterat d'ardètas peyrassadas,
De tempestas batut, hurtat de cornassadas
Deus vens è de la ma, qui no diña pertant
Se maue de sa plassa, ans se manten constant :
Labetz jo vezi en tu trencada, e dessobuda
D'aquet Rey mentagut la question nozeruda,
Quan'et emperpensat dizè d'aqesta sorta,
Qui poyrà recõtra hemna cõstãta è horta ?
Perqe tu n'as passat la natura hemnenca,
Solament, mes vensut la vertut homenenca.

Reine, très Illustre et très Haute Princesse,
Largement inspirée de la Science Céleste,
Qui sans courir si loin en terre Palestine,
As appris de Salomon la Sainte doctrine,
Et d'un Maitre plus Grand que ne fut Salomon,
Et de qui Salomon apprit ses vertus.
  Admiration du monde et gloire de notre âge,
Quand je contemple en moi ton invincible courage,
Comme un roc martelé par violente pluie de pierres,
Battu par la tempête, heurté par les coups de corne
Des Vents et de la Mer, sans cependant daigner
Broncher de sa place, où il se maintient inébranlable.
Alors je rapporte à toi, frappée et résolue,
La question noueuse de ce Roi à l'esprit aigu,
Quand, pensif, il disait de cette sorte :
Qui pourra rencontrer femme constante et forte ?
Pourquoi n'as-tu pas dépassé la nature féminine
Seulement, mais vaincu la vertu des hommes,

Don ven aqo? de tāt q'en Diu plāssas ta hiza,
E qu'et es de tos pés la lanterna, è la guiza :
Et qu'aurès tu de bèn si d'et tu no l'auès?
Tu reconeixes plan, que tot ço que tu ès,
Tas valos, ton podè ta magnific com s'ès,
E ton bon esperit tengues de sas mercès..,...

D'où vient cela? de ce que tu places en Dieu ta confiance,
Et qu'il est de tes pieds la lanterne et le guide :
Qu'aurais-tu de bien si tu ne l'avais de lui?
Tu reconnais certainement, que tout ce que tu es,
Tes mérites, ton pouvoir si magnifique qu'il soit,
Comme ton beau génie, tu le tiens de sa faveur.....

Sa traduction ne comprend que cinquante-huit Psaumes « lesquelz, dit-il, j'eusse accompagnés de chant propre et conuenable à vn chacun, selon le peu d'experiēce que i ay en la musique et d'orthographie si certaine que le plus estrāge d'Alemagne n'eut peu faillir de biē lire et prononcer le Gascon, si ieusse trouué en ce lieu les charactères à ce nécessaires. Mais, i ay estè contrainct de chāger partie de mes dessings et procèder au moins mal qu'il m'a été possible. J'éspère comme l'on dict, la suite vaudra mieux q̄ le commencemēt »......

Son intention, comme nous l'avons vu dans sa dédicace, était de traduire le Psautier en entier, son désir ne put se réaliser. Néanmoins son choix est heureux ; il comprend les Psaumes de 1 à 30, 31, 32, 38, 42, 46, 50, 51, 79, 113, 114, 115, 70, 116, 117, 120, 121, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 137, 138, 146.

Tous sont propres à faire comprendre et aimer les divines paroles par les humbles et les petits de ce monde, à leur faire admirer les chants sublimes du Poète-Roi, à les pénétrer des instructions de pure morale chrétienne données aux hommes par la bouche de David.

Quelques exemples seront la meilleure des démonstrations.

PSAVME I (1).	PSAUME I.
L'home qui dam gens sçeleratz	L'homme qui avec gens scélérats
No s'acossella, ny camina,	Ne prend conseil, ni ne chemine,
E dam Tacans asseguratz,	Et avec des méchants avérés
Gaynardz, mauparlés, no gorrina :	Persifleurs, médisants ne vagabonde ;
Qi no pren plassa en la setina	Qui ne prend place sur le siège
Deus mesprezius de disciplina ;	Des contempteurs de discipline,
Més de tota sa volentàt	Mais qui, de toute sa volonté
Amoros de la ley Diuina.	Amoureux de la loi Divine,
Tostem la contempla e rumina :	La contemple toujours et la rumine ;

(1) Vulgate. — *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum.*

Qui seguix aquesta doctrina.
Huros pot este nomentàt.

Serà coma l'arbe plantàt
Au long d'üa ribera correnta,
Qui porta a l'opportunitàt
Phruta saboroza e plazenta,
De qui la hoelha n'es cajenta
Atau la persona creñenta
La Ley de Diu, prosperara;
Més coma l'auratge e tormenta
En l'aire las palhas esventa :
Com un esporbilh, l'amna atenta
D'impiëtat, se perderà
En iudici no s'leuarà.

Demést los bos prene assistentia
E de comparè hugirà
Dejà damnada en sa conscientia :
Perqé lo Seno d'excellentia
D'aqetz qi l'an en reuerentia
Coneix plan lo camin tengut :
Més abusà de sa clementia,
Amya tarda penitentia :
Per camin de tau consequentia,
A bon port degun n'es vengut.

Qui suit cette doctrine
Peut être proclamé heureux.

Il sera comme l'arbre planté
Au long d'une eau courante,
Qui porte en temps opportun
Fruits savoureux et agréables,
Et dont ne tombe la feuille ;
Ainsi la personne craignant
La loi de Dieu, prospèrera.
Mais comme l'orage et la tempête
Emportent la paille dans les airs,
Comme en un tourbillon, l'âme entachée
D'Impiété, disparaitra,
Et ne se lèvera pas pour être jugée.

Parmi les bons prendre assistance,
Elle évitera de comparaitre
Déjà condamnée en sa conscience :
Car le Seigneur de toute bonté
Pour ceux qui l'ont en révérence
Connait bien la voie suivie :
Mais abuser de sa clémence
Produit tardive pénitence;
Par chemin de telle conséquence
Personne à bon port n'est arrivé.

PSAVME 6.

En ta huro no m' corregiscas,
En ta ranco no m'arguiscas,
Més seño pren de my piétàt :
Ton secos au prop de my sia,
E deliure de malauzia
Mon praube cos debilitat.

Io n'e nat ós per me sostengue,
Io n'e vigo qi posca tengue,
Don la mya Amna es ses repaus;
Més tu las, O mon Diu, mon mesté,
Deqiaquant contra my vós este
Goardant ton corrossàt prepaus?

Las, ta cara enta m'y revira,
Ma vita de perilh retira,
Hé, per l'amo de ta bontàt,
E misericordia lauzada
Qe la persona desbarjada
Torne au camin de saubetat.

Perqé tu scabes, qe l'extrema
Liña de viue, nos destrema

PSAUME 6 (1).

Ne me châtie pas dans ta fureur,
Ne me reprends pas avec ta rancune,
Mais Seigneur prends-moi en pitié :
Que ton secours soit auprès de moi,
Et délivre de maladie
Mon pauvre corps débilité.

Je n'ai aucun os pour me soutenir,
Ni de viguеur qui puisse résister,
Ainsi mon Ame est sans repos;
Mais elle est à toi, ô mon Dieu, mon maitre,
Jusques à quand veux-tu être contre moi,
Et gardes-tu ta résolution courroucée ?

Hélas ! tourne vers moi ton visage,
Retire ma vie du péril,
Fais par l'amour de ta bonté
Et par la miséricorde vantée,
Que la personne dévoyée
Rentre dans la voie du salut.

Car tu sais qu'à l'extrême
Limite de la vie, s'efface en nous

(1) Vulgate. — *Domine ne in furore tuo arguas me.*

De tu l'arbrembansa e renóm :
Qina sera la boca arida
Deguens la hossa sepelida
Qui maguificara ton nom ?

A sospira no m'esparañi
En arriu de plos mon lheyt bañi ;
E deqià que jo sentiré
De mon Diu l'ajuda pezenta,
De lermas cada neyt vertentà
Tota ma coca agoazaré.

L'humo deus oeilhs tant m'amareja,
Qe juxta m'goarda que no y veja :
Mos Enemicz d'aute costat
Vsàntz de minas truphanderas,
M'an en mila modas naueras
Avilhuit de la mitàt.

Arre de my hugétz von d'hora
Gent d'iniquitat obradora,
Pux qe Diu a mon plañ auzit.
En ma reqesta aphectionada,
E oration humiliada ;
M'a recebùt, e exauzit.

E pertant honan de vergoña,
E de mau acarada troña
Hujan, trebollatz de lous sens.
Los qi de m'perde machinauan,
E los qui volontés anauan
A l'entrepreza d'etz cossens.

PSAVME 11.

Av Grann pauzada e jo ma biza
Donqas Amicz perqe m' dizétz,
De mont en aute horaniza,
A huta, a huta, despaïza,
Ta leù d'acy, com los auzétz:

Qe los Impietos esperan
Prop de nos anéyt campéjà.
L'arc bandan, lo treyt encleqeran,
E à l'escu se deliberan
Los homes co-dretz treytejà.

Més d'entrepresa mau hondada
Lo bastiment ès ja desheyt :
Era medixa s'ès crebada :
Q'atau sia, qui l'a tustada ?
E que y a lo just'home heyt ?

De toi le souvenir et renom :
Qu'elle sera la bouche desséchée
Ensevelie dans la fosse
Qui glorifiera ton nom ?

Je ne m'épargne pas à soupirer.
Je baigne mon lit d'un ruisseau de pleurs;
A quel moment éprouverai-je
L'aide pesante de mon Dieu ?
Au cours de chaque nuit j'arroserai
Toute ma couche de larmes.

L'humeur de mes yeux m'est si amère,
Que j'ai peine à y voir encore :
Mes Ennemis, d'autre part,
Usant de mines moqueuses,
M'ont, en mille façons nouvelles,
Fait vieillir de moitié.

Arrière de moi sur l'heure, fuyez
Hommes artisans d'iniquité,
Puisque Dieu a ma plainte écouté
En ma requête affectionnée
Et ma prière humiliée ;
Il m'a accueilli et exaucé.

Et maintenant qu'ils soient confondus de [honte,
Qu'ils fuient la face de travers.
Et les sens bouleversés.
Ceux qui avaient machiné ma perte,
Ou qui volontiers allaient
Complices de leur entreprise.

PSAUME 11 (1).

Dans le grand reposoir j'ai ma confiance :
Donc, Amis, pourquoi me dites-vous,
De dénicher d'une montagne à une autre
Vite, vite, de me dépayser
Sitot d'ici, comme les oiseaux :

Que les impies espèrent
Camper près de nous cette nuit,
L'arc bandé, ils cacheront le trait,
Et se décideront à l'obscur
A frapper de ce trait les hommes au cœur [droit,

Mais d'une entreprise mal fondée
Le bâtiment est bientôt détruit :
Elle s'est crevée d'elle-même :
Ainsi soit-il ; qui l'a frappée ?
Et l'homme juste qu'y a t-il fait ?

(1) Vulgate. — *In Domino confido.*

Lo Grann n'a pas ta haut son Temple,
Ny ta loñ son seti rejau,
Qe lo bas monde no contemple,
E qe no mustre per exemple,
Com et ama l'home lejau.

Dam sos pepètz ghiña, e recerca
Tot lo mond' d'vn solèt espià,
Et assaja los de sa merca,
Leixa l'impietos qui cerca
Tostem matiera d'arraspiá.

Diu sus aqet maixant liatge
Hoec é tormentina plaurá.
Eyhóc, e tempestos auratge,
Per la portion de lou beuratgé
Aux estorsius escajerá.

Perqé lo Diu qi tot empara,
Ama Iustitia coraument,
Œquitat es sa hilla chara,
E iames de l'oeilh no despara
Los qui caminan dretament.

Le Grand n'a pas son Temple si haut,
Ni si loin son siège royal,
Que le petit monde ne le contemple,
Et qu'il ne montre par exemple,
Combien il aime l'homme loyal.

Avec ses paupières il regarde et recherche
Le monde entier d'un seul regard ;
Il éprouve ceux de sa marque,
Et abandonne l'impie qui cherche
Toujours occasion de rapiner.

Dieu, sur cette méchante lignée
Fera pleuvoir le feu et la désolation,
Il l'engloutira ; et la tempête déchainée
Comme leur lot, pour leur breuvage
Echerra aux coupables d'extorsions.

Parce que le Dieu qui tout soutient
Aime la justice fermement,
L'Equité est sa fille chère,
Et jamais son œil ne se détourne
De ceux qui suivent le droit chemin.

PSAVME 20.

Lo Grann tas pregarias entena,
Lo Diu de Iacob te dehena,
Contra totz accidens contraris,
E contra totz tos adversaris :
Deù lotgis sanct on et habita,
E de Syon goarda ta vita :
De tas vphertas s'arrecorde,
E de ton co los votz t'acorde,
Tas hostias grassas en grat prene,
E converti las volha en cene :
Tos cosselhs a port conduziscá,
E tas demandas acomplisca :
Aixi saubatz per ta mestria,
E desplegaram las bañeras
Deu Grann, qui t'entenn quant l'aperas :
E dirám, Ara pot om creze,
Que u Seño vengut es nos veze,
E que de sa maison cœlesta,
A son Vnctat l'aurelha presta,
E de sa dreta saubadora
Ly tramet secos quan es hora
Los autes de gendarmaria,
Carriotz, e caualaria.
Més nos autes haram memoria
De noste Diu, e de sa gloria.
No los vim phlacz, e courbs, e caje
Despux lo mendre deqiau maje :

PSAUME 20 (1).

(Que) le Grand entende tes prières,
(Que) le Dieu de Jacob te défende,
Contre tous les accidents contraires,
Et contre tous tes ennemis,
Du saint logis où il habite.
Et préserve ta vie du haut de Sion :
(Qu'il) se souvienne de tes offrandes,
Et réalise les vœux de ton cœur;
(Qu'il) ait pour agréables tes grasses victi-
Et veuille les convertir en cendres; [mes,
Qu'il conduise au port tes projets,
Et satisfasse tes demandes :
Ainsi, sauvés par tes mérites,
Nous déploierons les bannières
Du Grand qui t'entend quand tu l'appelles :
Et nous dirons, maintenant on peut me croire
Que le Seigneur est venu nous visiter :
Et que de sa maison Céleste
Il prête l'oreille à son Oint;
Et de sa main droite préservatrice
Il lui porte secours quand il est heure.
Les autres de gendarmerie,
De charriots et cavalerie,
Mais nous tiendrons compte seulement
De notre Dieu et de sa gloire.
Nous les avons vus faibles, courbés et tom-
Depuis le petit jusqu'au grand : [ber

(1) Vulgate. — *Exaudit te Dominus in die.*

Dam nostá resistentia horta,
Nos los auém sobtatz de sorta,
Que la victoria desirada
Nos és en la man demorada.
Seño volhas lo Rey dehene,
E nostas pregarias entene.

PSAVME 21.

En ta vertut lo Rey s'alegrará,
En ton salut plen gay arcolhira,
Tot lo dezi de son co tu ly as dat,
E çó qu'et t'a de boca demandat.
A l'endauant, Seño, d'et és vengut
Tu l'as au prop de ta gratia tengut,
D'au pretios son cap gloriosament
As coronat, Et t'auė solament
Demandat vita, e ta grana bontat
Ordena, e vó qu'et aja Œternitat.
Grana es l'hono qu'et pren a ton salut;
De lustre, e gloria orná tu l'as volut,
De tas bontátz, e benedictios
Sera l'exemple, e totas las natios,
Ara e tostèm, ta lèu com lo veyrán
Memoratius de tas gratias séran,
D'vn gratios visatge l'espiaras,
L'espian, son co de tot argouziras.
O Rey, Diu ès lo pila qui t'sosten,
E sa bontat t'assegura, e manten
Tos Enemicz ton bras dret trobará,
Tos mauvolens ta man ateñerá,
Etz no sérán so q'vn ardent cauhorn
Quant sentiran de ton corros lo jorn ;
L'ira de Diu los engolomirá.
Lo hoec rozent los embolopara,
Lo phrut d'aqetz de terra segaras,
E de l'human liätge rasclaras
D'etz la semensa, aixi qu'etz an tirat
Malignament, de t'préné au mauparat :
Més etz poden prou tene, prou pensá
Cosselhs nauétz, no pas arré auansa.
En vn pilót a part las botaras,
Tos passados dam l'arc acotrarás;
Per dretament com' au boize tira,
E de taus gens traucá la maixerá.
Mustra Seño, contra ton haut podè
Podè degun n'este comparadè :
De tás vertutz, Nosautz tät qe viurám
Gaujens canticz a ta gloria dirám.

Grâce à notre vigoureuse résistance,
Nous les avons traités de sorte.
Que la victoire désirée
Nous est restée dans la main.
Seigneur, veuilles protéger le Roi,
Et écouter nos prières.

PSAUME 21 (1).

Le Roi se réjouira dans ta vertu,
Et accueillera ton secours à joie pleine.
Tu lui as donné tout le désir de son cœur,
Et ce qu'il t'avait demandé par sa bouche.
Seigneur, tu es venu au devant de lui,
Tu l'as tenu sous la protection de ta grâce
Tu as couronné glorieusement sa tête.
D'or précieux. Il t'avait seulement
Demandé la vie, et ta grande bonté
Veut et ordonne qu'il jouisse de l'Eternité.
Grand est l'honneur qu'il prend à ton salut;
Tu as voulu l'orner de grandeur et de gloire,
Il sera l'exemple de tes bontés,
De tes bénédictions; et toutes les nations,
Aujourd'hui et toujours, dès qu'elles le [verront
Se souviendront de tes grâces;
Tu le regarderas d'un gracieux visage,
En le regardant, tu réjouiras tout son cœur,
O Roi, Dieu est le pilier qui te soutient,
Et sa bonté te maintient et consolide.
Ton bras droit trouvera tes ennemis,
Ta main atteindra tes malveillants.
Ils seront comme en ardente fournaise
Quand ils sentiront le jour de ton courroux.
La colère de Dieu les anéantira,
Le feu ardent les enveloppera.
Tu faucheras les fruits de leurs terres.
Tu racleras leur semence.
De l'humaine espèce, eux qui complotent
Malicieusement, pour te prendre en défaut:
Mais ils peuvent bien tendre, bien chercher
Des combinaisons nouvelles sans en rien [avancer.
Tu les mettras à part en un tas
Tes javelots sur l'arc disposeras,
Pour tirer droit sur eux, comme au but,
Et trouer la joue de pareilles gens.
Montre, Seigneur, que contre ta haute puis- [sance
Nulle force n'est comparable :
Et nous, tant que nous vivrons, sur tes vertus
Nous chanterons des cantiques joyeux à ta [gloire.

(1) Vulgate. — *Domine in virtute tua lætabitur Rex.*

PSAUME 23.

Seño, pox qe tu m'apastengas,
Mon co no langhira,
Dam ua qe dam my tu t'tengas,
Arre no m'qalera :

Tu hés, qu'en cabana segura
Io m'eston acoydat.
La phresca, e la gaya verdura,
Lo loc herbos m'as dat.

Aus estrems l'arriu clá murmura,
Qui suau hilant son còs,
Pauc a pauc hé la vista escura
Per vn dromilhon dos :

L'amna tu m'as arrecreada,
E tirada en darré
Tapec que l'as vista aviada
Peu camin esqarré,

Per ton nom, ta bontat propitia
Me tracta dossament,
E peu bon camin de justitia
Me mya dretament :

Encoara que la mort me sobte,
Et que m' donga au trauès,
Io n'auré creñensa, ny dobte,
Pux que dam my tu ès.

Sa Comba Vmbrenca arredobtada,
Dam tu jó passaré
De tot mau, e d'eixuperada,
Per tu goardat seré :

Ton palót, e ta verga horta,
Sonn ma consolation,
Ton garrot brõncut me susporta
En ma tribulation.

Au vezent de mos adversaris
Ma taula goarniras,
E de totz los bes necessaris
Me la pervezirás.

Mon cap de greixa audorejanta
Luzent se mustrará,
E ma couppa en vin abondanta
Per dessus s'en irá.

De ta liberalitat larga
Cubért tant qué viuré,
Au debat de ta spessa targa
Segu m'azombraré.

PSAUME 23 (1).

Seigneur, puisque tu me donnes la pâture,
Mon cœur ne languira pas.
Tant que tu te tiendras avec moi.
Rien il ne me faudra :

Tu fais qu'en cabane sûre
Je me repose accoudé,
Tu m'as donné de la fraîche et gaie
Verdure le lieu enherbé.

Sur les côtés le clair ruisseau murmure
Doucement suivant son cours ;
Peu à peu, il trouble la vue
Par un agréable sommeil :

Tu as récréé mon âme,
Et tu l'as tirée en arrière
Sitôt que tu l'as vue dirigée
Dans la mauvaise voie.

Pour ton nom, ta bonté propice
Me traite doucement,
Et par le bon chemin de justice,
Me mène droitement :

Encore que la mort me poursuive
Et me donne à travers,
Je n'aurai ni crainte ni hésitation
Puisque tu es avec moi.

La vallée ombreuse et redoutée
Avec toi je passerai.
De tout mal et disgrâce
Par toi je serai préservé

Ta pelle et ta verge forte
Sont ma consolation
Ton garrot fourchu me soutient
En ma tribulation.

Au regard de mes ennemis
Tu garniras ma table,
Et de tous les biens nécessaires
Tu me la pourvoiras.

Ma tête de graisse odorante
Se montrera luisante,
Et ma coupe pleine de vin
Débordera par dessus.

De ta libéralité large
Couvert tant que je vivrai,
Sous ton épais bouclier
Sûrement je me mettrais à l'ombre

(1) **Vulgate.** — *Dominus regit me, et nihil mihi deerit.*

Atau passaré mas jornadas,
Ta maison espérant,
On longas mila è mila annadas
Io seré démorant.

Ainsi, je passserai mes journées,
Espérant ta maison,
Où pendant mille et mille années
Je serai demeurant.

PSAVME 42

Coma la Cervi cassat
Alassat
Brama e l'arriu phresc dézira,
Atau mon co combatut
Abatut
Au Diu hort, viuent aspira.

Auta hont ma set n'escaut
Hélas, quant
Arrivara u jorn de gratia
Au quau jou compariré
E veyré
De mon Creato la phacia?

Mon pan, e mon tractament,
Es torment,
Plos, sanglotz, tristessa amara,
Mentre que m' cridan tot jorn
A l'entorn :
En quin loc es ton Diu ara?

Hantá lo Temple no m'és
Plus permès,
Plus un pople innumerable
Nó m' siéc ara trauessant
Au loc Sanct
Deu Tabernacle admirable.

En Diu gaujoss, banquetans,
E sautans,
Nos hestejauam sa gloria :
Oh ! quin clau, quin creba-có
Més, d'aqo
N'auè arrè que la memoria.

M'amna com me vas tu tant
Tormentant?
Ajas en Diu bon coratge,
Qu'encoã jo cantaré més
Que jamés
Son porta-salut visatge.

E dauant sa Majestát
Présentat
Dam ma prumera alegransa
Vn Psaume regratiatiu
A mon Diu,
Diré, per ma déliuransa.

PSAUME 42 (1)

Comme le cerf chassé
Harassé
Brame et aspire après le frais ruisseau,
Ainsi mon cœur combattu
Abattu
Soupire après le Dieu fort, vivant.

Nulle autre fontaine n'éteindra ma soif
Hélas! quand
Arrivera le jour de grâce
Où je comparaitrai
Et verrai
La face de mon Créateur?

Mon pain et mon aliment
Est tourment,
Pleurs, sanglots, tristesse amère.
Tandis qu'on me crie sans cesse
A l'entour :
En quel lieu est maintenant ton Dieu?

Fréquenter le Temple ne m'est
Plus permis,
Plus un peuple innombrable
Ne me suit à présent, traversant
Le lieu Saint
Du Tabernacle admirable.

Joyeux en Dieu, par des banquets
Et par des danses,
Nous solennisions sa gloire :
Oh! quel clou, quel crève-cœur
Cela me fait
De n'en avoir rien que le souvenir.

O mon âme, pourquoi te tourmentes-tu
Si fort?
Aie bonne confiance en Dieu;
Et encore je chanterai plus
Que jamais
Son visage porte-salut.

Et devant sa Majesté
Présenté
Avec mon allégresse première
Je chanterai à mon Dieu
Un Psaume de repentir
Pour ma délivrance.

(1) Vulgate — *Quemadmodum desirat cervus.*

Hugitiu de ma maison
Trist jo son
En misăr, en la montaña
D'*Hermonim* (1), deça u *Iordan*,
Recordan
Ton corros qui m'accompaña

Los gophres s'atiran totz,
A la votz
De tas briuentas paixèras;
Tu qui m'vezes abyssàt,
Ahonsat
De phlotz d'ondas me capèras

Tant es qu'vn jorn, ta piétat,
E bontat,
Dossa, tu m'auras mandada.
E sera la neyt, cantànn,
E pregánn
Diu mon saubado, passada.

Dam tu labétz parlaré
E diré,
O Roch sur qui jo m'empari,
Perque m'as tant corrégit,
Aphligit,
Per las mas de l'aduersari?

Et me croixix totz los os
De mon cós,
Quant dam sa gaynarda cara
Rizen, m'arretré tout jorn
A l'entorn,
En quin lóc es ton Diu ara?

M'Amna perqe m' vas tu tant
Tormentant?
Ajas en Diu bon coratge :
Qu'encoă jo cantaré mès
Que jamès,
Son porta-salut visatge.

Fugitif de ma maison
Je suis triste
Dans ma misère, sur la montagne
D'*Hermon*, deça du *Jourdain*,
Me souvenant
Que ta colère m'accompagne.

Les gouffres s'attirent tous
A la voix
De tes déluges déchainés;
Toi qui me vois abimé
Enfoncé
Dans les flots d'eau dont tu me couvres.

Tant est qu'un jour, ta pitié
Et bonté,
Douce tu m'auras demandée,
Et nous passerons la nuit, chantant,
Et priant
Dieu, notre Sauveur

Alors avec toi je parlerai
Et dirai :
Oh! rocher sur lequel je m'appuie,
Pourquoi m'as-tu tant châtié
Et affligé,
Par les mains de mes ennemis?

Il brise tous les os
De mon corps,
Lorsque avec sa moqueuse face,
Riant, il répète tout le jour
Autour de moi :
En quel lieu est maintenant ton Dieu?

O mon âme pourquoi vas-tu tant
Me tourmentant?
Aie bonne confiance en Dieu :
Et je chanterai encore
Plus que jamais
Son visage porte-salut.

Ce Psaume, est un des plus beaux modèles de l'élégie hébraïque. Comme il peint bien l'ardeur des désirs d'une âme irritée par la douleur des biens qu'elle a perdus, l'abattement d'un cœur qui cède à son affliction qui aime et qui pleure, qui se plaint et qui supplie?

PSAVME 131

Seño mon co gros n'es estat,
Ny ma routèra susleuada,

PSAUME 131 (2)

Seigneur, mon cœur ne fut pas enflé,
Ni ma roture surélevée,

(1) Ces collines sont appelées dans le texte Hébreu *Hermonâm*, monticules d'Hermon.
(2) Vulgate *Domine non est exaltatum cor meum.*

E dessus ma capacitat
Grana besoña n'é brassada;
Io m' son comportat
En humilitat
Io m'son tengut sarradament
Devengut semblant
Au petit enhant
Despopat tot escassament
Qui tapéc com cay
S'arrapa à sa may.
Israël donq asso contemple,
E spere en Diu à mon exemple.

Je n'ai pas cherché grande besogne
Au-dessus de ma capacité,
Je me suis comporté,
Modestement,
Je me suis tenu humblement,
Devenu semblable
Au petit enfant
Qui vient à peine d'être sevré
Et qui sitôt qu'il tombe
Se rattrape à sa mère.
Donc Israël, contemple ceci
Et espère en Dieu à mon exemple.

PSAUME 137

Prop las aygas Babilonicas
Grans arrius de lermas gitauan
Nostas amnas melancholicas,
Quand de Syon s'arrecordauan :
Nos eram de pena lassatz
Sus las riberas ajassatz,
E nostes cytres destenutz
Peus aubás leixauam penutz.

Los qui nos tenguén en destressa
D'en jogá nos importunauan,
Los authos de nosta tristessa,
Alegria nos comandauan :
Sus donq auant, que be trigatz,
Ua canson de Syon digatz :
Com camtarèm de Diu lo laus
En estrani païs esclaus?

Despux *Hiérusalem* perduda
Nosta man es desmemoriada
E ses art nosta lenga muda
Au céu de la boca es gahada;
Nos absens de *Hiërusalem*,
Arre per cantá no valém,
De plaze no podém gauzi
Ny ses era nos argauzi.

Brembe t' Seño, qu'à la jornada
Que *Hierusalem* om pilhaua
La gent d'*Edom* dezamorada
Nostes Enemicz aliscaua,
Cridan, entratz, possatz vos hort,
Botatz a sang, à hoec, à mort,
Prenetz, sakejatz, abrazatz,
E tota la vila rázätz.

E tu *Bibilonia* gloriosa,
Sçapias que seras ruinada,

PSAUME 137 (1)

Près des eaux de Babylone
Grands ruisseaux de larmes jetaient
Nos âmes mélancoliques,
Quand elles se souvenaient de Syon :
Nous étions accablés de chagrins
Etendus sur les rives,
Et nous laissions nos Citres distendus
Aux saules suspendus.

Ceux qui nous tenaient en détresse,
Nous sollicitaient d'en jouer,
Les auteurs de notre tristesse
Nous commandaient l'allégresse:
Sus, allez donc, pourquoi différez-vous?
Chantez un cántique de Sion?
Comment chanterions-nous les louanges [de Dieu.
En pays étranger esclaves?

Depuis *Jérusalem*, perdue
Notre main n'a plus de mémoire
Et notre langue muette, sans art;
Adhère au ciel de la bouche;
Nous, absents de *Jérusalem*,
Ne valons rien pour chanter;
D'aucun plaisir nous ne pouvons jouir,
Ni sans elle nous réjouir.

Souviens-toi, Seigneur, qu'au jour
Où on pillait *Jérusalem*
La gent d'*Edom* (2) haineuse
Excitait nos ennemis,
Criant : entrez, poussez-vous fort,
Mettez à feu, à sang, à mort,
Prenez, saccagez, incendiez,
Et rasez la ville entière.

Et toi, *Babylone* orgueilleuse,
Saches que tu seras ruinée

(1) Vulgate *super flumina Babylonis.*
(2) Fils d'Edom, Iduméens.

E sera la persona vroza,	Qu'il viendra le personnage favorisé
Per qui sera de tu venjada	Par qui sera vengée
L'injuria que heyta nos as,	L'injure que tu nous a faite
Vros aqèt qui de tos bras	Heureux celui qui de tes bras
Los tos enbans darrigárà,	Arrachera tes enfants,
E sur la peyra arromperá.	Et les écrasera sur la pierre.

Ce magnifique psaume est un de ceux qui ont le plus tenté nos poètes : et parmi ces derniers nous citerons *Lefranc de Pompignan* et *Malfilâtre*, qui ont le plus approché de la perfection.

Pey de Garros s'est-il toujours scrupuleusement conformé au texte hébreux? nous ne le pensons pas; ce défaut peut être également reproché à nos plus illustres poètes qui ont tous subi l'influence capiteuse des Psaumes. Dans l'impossibilité d'égaler la sublime concision de l'original, ils ont tous, sans exception, eu recours à la richesse et à l'éclat de la paraphrase. Le poète gascon n'aurait su échapper à cette nécessité; si quelquefois il s'en sert, c'est du moins sans que sa traduction puisse altérer la substance, l'esprit, ni même le squelette de cette merveilleuse poésie.

L'extrait du privilège du Roi porte la date du 5 mars 1565; son œuvre fut imprimée dans le courant de cette même année, à Toulouse, par *Jacques Colomès*, imprimeur juré de l'Université.

Cette traduction eut un grand succès. Son auteur fut le bienvenu près de la Reine de Navarre qui l'encouragea et fit répandre dans ses Etats l'œuvre de son protégé.

Le XVI^e^ siècle est fertile en hommes convaincus tout d'une pièce, inébranlables, armés pour le triomphe de la science abstraite; véritable statues de bronze, leur figure pas plus que leur attitude, n'éprouvent la moindre modification.

Pey de Garros ne nous apparaît pas sous ce jour.

Nous avons, en effet, toutes les raisons de croire qu'il ne pratiqua jamais les ardeurs d'un protestantisme farouche et que son tempérament et ses fonctions l'empêchèrent de se lancer ostensiblement dans la mêlée des passions religieuses de l'époque. Son zèle, cela ne fait pas de doute, dut se maintenir dans la région moyenne de la morale Evangélique.

Certes, sa philosophie est de la plus grande élévation, sa religion du plus pur spiritualisme, mais sa conviction porte le nom de tolérance et s'éloigne de celle des doctrinaires; il ne partage pas les exagérations de ceux qui n'admettent que le cantique sacré, la prière, le chant de guerre lancé contre la Babylone romaine.

Cultivant la sagesse, comme les fleurs odorantes d'un jardin, il résout celui des problèmes d'entre tous le plus difficile, de vivre calme, honoré, libre d'esprit, dans une époque la plus terrible et la plus sanglante de nos

annales, en se faisant une place modeste partagée entre ses devoirs professionnels, ses chers auteurs, sa famille et ses amis.

C'est dans ce calme relatif qu'il prépare les éléments de ses magnifiques Poésies, qui seront réunies et publiées deux ans après les Psaumes, en 1567.

Le livre, cette fois, est dédié au *Magnific è Poderos Princep, lo Princep de Nauarra; son Seño.*

Laissons-lui la parole :

Aqueste libérot à tu Prince s'adressa,
E va tot vergoños saluda ta hautessa.
Per ço qu'es mau polit, è n'a pas la beutàt,
Per este dauant tu dignament présentat.
Et êra anat vsma ja tres cops à ta porta,
Tres cop s'en és tornat en darré, de tau sorta
Q'vn arrossin qui dobta vn mau pas a passà,
Tiro lo pé tres cops, ara en là, pux en ça.
Io l'é donq pelejat de sa trõpa temensa,
Et myassat de hoëtz : Més et per recompensa,
De l'aüé produzit dam tau pena, et hatiga,
Qe la hemna a pari son nauet hilh darriga,
Per totas mas labos, dam my no vo plus este,
E m'escapa lo mot, que vo cambia de mésté.
Et m'apera payraste, é s' plañ que l'arrepreni
D'vn castig rigoros, taleù qu'en man lo preni,
Que jo son trop giscos, é ma seuéritat,
Lo ten aixi pauruc, é com' espauentat.

Prince, à toi j'adresse ce petit livre
Qui va bien honteux saluer ta Hautesse,
Parce qu'il est mal poli, et n'a pas la beauté
Pour être dignement présenté devant toi.
Il était allé déjà par trois fois flairer à ta porte,
Et trois fois il est retourné en arrière comme
Un roussin qui, hésitant à franchir un pas difficile,
Tire le pied trois fois, tantôt reculant, tantôt avançant.
Je l'ai donc grondé de sa trop grande timidité
Et menacé du fouet : Alors, lui, pour récompense
De l'avoir produit avec tant de peine et fatigue
Que la femme éprouve à mettre au monde son enfant,
Pour prix de mes labeurs il ne veut plus rester chez moi,
Et le mot m'échappe, il veut changer de Maître.
Il m'appelle mauvais père et se plaint que je le punisse
D'une correction sévère, stiòt qu'en mains je le saisis,
Que je suis trop capricieux, et que ma sévérité
Le tient ainsi anxieux et comme épouvanté.

Aperas-tu rigo Tacañ (dic jo labetz)
Quant l'ossa sos ossatz lecann mantua vetz
Horma d'aqera carn la ruda, é leja massa?
Ou quant lo menuzé peu hust lo ribot passa,
Ou quant lo sarralhé aplanix la gurgosa,
Materia dam sa lima, ou quant la may curosa,
De sa hilha los peus embolhátz escarmoá;
E passa lo matin mentre que l'atezoá,
La tornéja de l'vn é de l'aute costat.
Si praste y a quacom mau en son loc botat,
La cõha d'vn hilat on s'entortulharan
Los gentius amoros qui d'éra apropriaran.
Entretant qauque cop la corrosse é gauteja?
Sus dõq, sus, vé t'en dõq pux q'en as tãt d'enueja.
Tapauc jo no t'é heyt per à l'escu drõmi,
Jo ne t'é pas hargat per demõra dam my.
Més de tant que tu m'es obligat é tengut

Appelles-tu rigueur, petit drôle (lui dis-je alors)
Quand l'ourse (1) lèche maintes fois ses petits oursons
Pour façonner leur chair lourde et massive ?
Ou quand le menuisier passe le rabot sur le bois,
Ou quand le serrurier aplanit la rugueuse
Matière avec sa lime, ou que la mère attentive
Peigne les cheveux embrouillés de sa fille,
Consacre la matinée en l'attifant,
Et la retourne de l'un et de l'autre côté
Pour s'assurer que rien n'est mal à sa place et dans sa toilette.
Elle la coiffe d'un filet où se prendront
Les gentils amoureux qui s'approcheront d'elle,
Entre temps quelquefois elle la gronde et la fait pleurer?
Sus donc, sus, parts donc, puisque tu t'ennuies tant avec moi;
Je ne t'ai pas fait d'ailleurs pour dormir dans l'obscurité.
Je ne t'ai pas forgé pour rester avec moi.
Mais bien que tu me sois obligé et tenu à bien des titres,

(1) *Virgile* se vantait d'enfanter ses vers à la façon de l'ourse, en les léchant le soir, limant et repolissant, réduisant même à petit nombre la grande quantité qu'il avait conçue le matin.

Du Bartas, en montrant quelle forme Dieu donna à la matière en créant l'univers en 6 jours, emploie cette similitude gentille conforme au sujet qu'il traite :

De sagesse et pouvoir l'inépuisable source,
En formant l'Univers fit donc ainsi que l'ourse
Qui, dans l'obscure grotte, au bout de 30 jours,
Une masse difforme enfante au lieu d'un ours;
Et puis en le léchant ores elle façonne,
Ses deschirantes mains, or' sa tête felonne,
Or' ses piés, or' son col : et d'un morceau si lait
Son industrie anime un animal parfait.

C'est probablement de là qu'est venue la locution familière d'*ours mal léché* employée quelquefois dans le langage pour désigner un homme grossier, insociable.

Torna prumerament au loc d'on es vengut :
No dobtes pas d'entra, recebut tu seras,
I ou son assegurat, taleú que t' mustraras,
No t' leixes pauteja, mes dret à l'Excellentia
Deu Prince, honestanément vé ha la reuerentia
Tu veyras en et plus de bontat gratiosà,
Qu'et no véyra sus tu de taca vitiõsa.

O Prince, diras-tù, en qui vertut s'auansa,
Dam los ans au gran pas, qui coãs l'espéransa,
D'vn aute tems daurat, de qui la dossa grana
L'amistansa deus grans, lo cõ deus petitz pana.
Sang generos dè Reys, laus deu sècle présent,
Vn de tos servidos te hé de my prézent,
Qui t'a vodàt sa man, sa tinta, é sos papés,
E per tu moriré volontés à tos pés.....

Retourne d'abord aux lieux d'où tu es venu :
N'hésite pas à entrer, tu seras reçu,
J'en suis sûr, dès que tu te montreras,
Ne te laisses pas manier indiscrètement, mais droit à l'Excellence
Du Prince va faire galamment ta révérence,
Tu trouveras en lui plus de bienveillance gracieuse
Qu'il ne découvrira chez toi de défectuosités.

O Prince, diras-tu, dont la vertu avance
A grands pas les ans, qui couves l'espérance
D'un autre âge d'or, de qui la séduisante douceur
Conquiert l'amitié des grands et le cœur des petits.
Sang généreux des Rois, gloire de notre siècle,
L'un de tes serviteurs te fait de moi présent.
Il t'a consacré sa main, son encre et son papier,
Et volontiers il expirerait à tes pieds.....

Et il continue d'offrir à son Prince, l'encens de ses éloges hyperboliques, puis s'adressant au Lecteur, il se demande pourquoi les peuples d'Agenais, du Quercy et généralement tous ceux qui sont au-delà de la Garonne et qui ont avec le vrai Gascon quelques affinités, comme dialecte, sont confondus sous la même dénomination de Gascon. Il laisse de côté la raison géographique, il l'attribue plus tôt à la pureté de langage.

« Car en ceci, dit-il, il faut qu'on nous donne les mains et confesse que le langage spécialement appelé Gascon, naturel à nous de Béarn, d'Armagnac, de Comminges, et autres qui sommes enclos entre les Monts Pyrénéens et la Garonne, est beau pardessus les autres ses affins et comme l'Attique entre les Grecs : à cause de quoi entre nos voisins par les maisons de noblesse, notre langue est usitée et tellement en prix que celui qui

la parle bien cote cela pour un titre d'honneur. Il est vrai que nous l'avons destituée, comme si un mauvais ménager laissait en son champ plantureux croître beaucoup de ronces, épines et chardons, de sorte qu'il y aura peine de la remettre en son premier état. Car si nous eussions cultivé notre langue de même diligence que le celtique a la sienne, ne lui en déplaise, nous ne lui céderions pas en faconde. »

Aux yeux du grand *Montaigne*, le dialecte Gascon, était égal, sinon supérieur à la langue Française qu'il trouvait dépourvue d'énergie. Garros, va plus loin, et prêche une levée de boucliers contre l'étrangère et conseille la résistance pour l'honneur du pays Gascon. Il proteste énergiquement contre son envahissement et reproche amèrement à ses compatriotes, dans un accès de patriotisme, leur indifférence et leur complicité. Fier de la gloire des armes Gasconnes, il rêve pour son cher dialecte, un éclat identique, dans son *Epitre au Médix*, où il s'exprime ainsi :

Pvx doncas qe plazut vos a,	Puisqu'enfin il vous a plu
Rhythmas en Gascon compauzã,	De composer des vers en Gascon,
De my vos n'eratz pas estat.	Vous n'aurez pas été par moi
En vaganau sollicitat,	Vainement sollicité,
A prene la causa damnada	D'entreprendre la cause perdue
De nosta lenga mesprezada :	De notre langue dédaignée :
Damnada la podétz entene,	Vous pouvez la considérer comme condamnée,
Si degun no la vo dehene :	Si personne ne veut la défendre :
Cadun la leixa e desempara	Chacun l'abandonne et la maltraite,
Tot lo mond' l'apera barbara,	Tout le monde l'appelle barbare,
E. qu'es causa mes plañédera	Et chose bien plus affligeante,
Nos autz medix nos truphan d'éra.	Nous mêmes nous nous moquons d'elle.
O praube liatge abuzat,	Oh! pauvre génération abusée,
Digne d'este despaïzat,	Digne d'être chassée du pays,
Qui leixas per ingratitud	Qui abandonnes avec ingratitude
La lenga de la noyritud.	La langue de ta nourrice.
Per quant tot sere plan condat,	Et en somme en tenant compte de tout,
A prene vn langatge hardat ;	Pour apprendre un langage fardé;
Et no hes conde de l'ajuda	Et tu ne tiens compte du secours
Au pays naturau deguda,	Que tu dois au pays d'origine.
Aqo b'es, a plan tot pensa,	Voilà certes, tout bien réfléchi,
Son pays mau recompensa.	Qui est mal récompenser son pays.
Més de ma part, jo bz asseguri,	Mais de ma part, je vous assure,
E religiosament vos juri,	Et je vous jure en conscience,
Que jo scriuré dam vehementia,	Que j'écrirai avec ardeur,
No m' cararé, n'auré patientia,	Ne me tairai, et n'aurai de cesse,
Deqia qe siam totz acordatz	Que nous ne soyons tous d'accord
Et d'ua conspiration bandatz,	Et unis dans une résolution commune
Per l'hono deu pays sostengue,	Pour soutenir l'honneur du pays
E per sa dignitat mantegue :	Et maintenir sa dignité :
No pas d'espazas aguzadas,	Non pas avec des épées aiguisées,
Ny lansas de sang ahamadas.	Ou des lances de sang avides,
On sab prou que l'arnés luzent	On sait assez que le harnais luisant
No es de natura plazent,	N'est pas de nature agréable,

E que u saben plan maējà	Et que nous savons bien le manier
Qui nos ven tarabusteja;	Contre qui vient nous tarabuster :
Més au loc de lansas pontxudas,	Mais au lieu de lances pointues,
Armém nos de plumas agudas,	Armons-nous de fines plumes
Per orná lo Gascon lengatge,	Pour orner le parler Gascon,
Perqe om prezique d'atge en atge	Pour qu'on vante d'âge en âge
La gent, la bera parladora	De la race le beau langage [mes...
Com en armas es vencedora...	Comme elle l'emporte par l'éclat de ses ar-

Efforts stériles, regrets superflus; c'est la langue française qui était appelée à devenir la langue nationale.

Sa brillante traduction des Psaumes aurait pu suffire à établir la gloire de Garros, mais, travailleur infatigable, il est tenté par la poésie héroïque, genre qui convenait à ses talents, à ses aspirations, et qu'il cultiva avec un égal succès.

La mission tolérante et pacificatrice, au milieu de l'exaltation religieuse, avait été commencée par *Montaigne*, qui fut puissamment secondé par l'élégant traducteur de Plutarque, *Amyot*. La manie de l'imitation n'eut pas de bornes à cette époque et il eut la gloire de faciliter à ses contemporains la connaissance de l'antiquité et celle de révéler la morale et les vertus de ces temps reculés à une bourgeoisie qui n'aurait pu les étudier sur le texte primitif.

Notre poète gascon possédait toutes ces cordes à la lyre de son âme. Cet exemple lui inspira le désir d'envahir à son tour toutes les hautes sphères du génie antique Aussi savant helléniste qu'habile hébraïsant, il se mesure corps à corps avec le texte grec, et il choisit dans cette abondante poésie narrative le cadre qui lui servira à fixer les traits les plus saillants de ceux d'entre les héros qu'il nous peindra d'une façon magistrale.

Il choisit d'abord *Hercule*, le grand justicier, le plus chrétien des héros antiques, qui consacra sa force invincible à faire du bien à ses semblables, et d'un vigoureux coup de pinceau il fixe les principaux traits de son personnage :

Hercules aqét son, jo son Hercules,
Noméat entre totz los antics caualés,
Pay de noblessa justa, é no pas eixarnega,
D'aqera qui degun no greua, e no denega.
Son secos aus petitz, aus enhans despayratz,
Aus eixinges d'amicz e cajutz aus baraths :

Hercule je suis, je suis cet Hercule,
Renommé entre tous les chevaliers antiques,
Chef non contesté d'une noblesse juste,
De celle qui ne blesse personne et ne refuse jamais
Son appui aux faibles, aux enfants orphelins,
Aux dépourvus d'amis ou tombés dans les fossés.

Cōma au mēbre ñaphrat om ve lo bō sang corre,
Atau alegrament era s'en va secorre,
Los praubes, los premutz e tormentatz à tort;
Aqero no siéc pas lo partit deu plus hort,
Aus se va demustràn aus humius pietadoza,
E deus grans superbios Dauna Victoriosa...

Comme on voit le bon sang couler d'un membre blessé.
Ainsi elle s'en va allègrement secourir
Les pauvres, les opprimés ou persécutés à tort.
Celle-là ne suit pas le parti du plus fort,
Elle se montre pitoyable aux humbles,
Et Dame Victorieuse des puissants orgueilleux...

Et l'infatigable travailleur énumère les coups qu'il a portés à ceux qui opprimaient, les fléaux qu'il a détruits pour soulager l'humanité :

Qui no sab las horestz, las vilas, la campañas,
Los passatgès, los portz, la bossudas montañas,
Dam gran suzo per my corrudas, e porgadas.
De lairos, de brigans, e d'amnas scéléradas?
Qui no sab que per tot ma grana valentiza
A héyt torna justicia en son seti e mestriza?
E que jamès n'a heyt goerra so qu'a la goerra,
Ny héyt mau so qu'au mau qui regnaua sur terra. ..

Qui ne connait les forêts, les villes, les campagnes,
Les passages, les ports, les montagnes bossues
Par moi franchies avec grande sueur et purgés
De voleurs, de brigands et de scélérats fieffés?
Qui ne sait que partout ma grande vaillance,
A replacé la justice en son siège et maîtrise?
Que jamais elle n'a fait la guerre qu'à la guerre,
Ni fait mal qu'au mal qui régnait sur la terre...

Mais il eut le malheur de filer aux pieds d'*Omphale;* dès qu'il est en sa présence il perd son prestige :

Io caju maniac, phrenetic, arraujos.
Oh quiña decajensa, oh quiñ ament dolens.
D'un tant estrani cas, jo hy mos ben-volens
Qui no m' poscon dam ceps e maniotos tengue.
Ny goari mon cervèt, ny ma rauja arretengue.
Que n'o m' precipités deguens l'ardent leñé,
Ou malhurosament ma vita terminé.

Je devins insensé, frénétique, furieux.
Oh! quelle décadence et quelle folie affligeante.
Quel étrange cas, ceux qui me voulaient du bien
Avec des entraves et menottes ne purent me tenir
Ni guérir mon cerveau, ni ma rage calmer.
Et je me précipitai dans l'ardent bûcher
Où je terminai malheureusement ma vie.

Il nous présente ensuite *Alexandre le Grand,* roi de Macédoine :

Aqet Rey poderos eixarruscle de goerra,
Qui de son nom cregñut pléec tota la terra.
Qui d'escadros armatz lo pays barejaua.
Despux q'vn cop peu miey d'etz et s'abarrejaua :
E com Boréas los crums de l'ayre cassa,
Atau et rodejan sa grana coterassa,
Haze sos ennemicz paurucz e desperatz
Corre com betz tropetz d'añets caraviratz...

Ce Roi puissant, foudre de guerre,
Qui remplit toute la terre de son nom redouté,
Qui balayait les pays avec ses escadrons armés
Dès qu'une fois il se mêlait au milieu d'eux :
Et comme Borée chasse les nuages de l'air,
Ainsi lui, brandissant son grand coutelas,
Faisait ses ennemis craintifs et désespérés
S'enfuir, comme troupeaux d'agneaux épouvantés...

Le héros raconte ensuite la série de ses conquêtes. Grâce à son génie et à son courage il soumet la terre à ses lois. Mais il ne peut jouir longtemps du fruit de ses victoires : il meurt à la fleur de l'âge. Le poète nous fait assister à sa cruelle agonie; il regrette la vie et soupire après la santé pour recommencer la guerre et cueillir de nouveaux lauriers. Mais l'impitoyable mort est à son chevet, il la voit dans son cauchemar, et le moraliste fait valoir cette loi fatale qui impose son terrible niveau sur les têtes les plus humbles comme sur les plus superbes :

Oh ! tarrible destin, greua necessitat,
Implegadera ley, aspra seueritat.
Dou ny grann ny petit no se pot aperã :
Més totz l'agràs aqet nos deuém devorà,
La hauba mort, deus Ducz e Reys, las portas granas,
E los portaneros de las praubas cabanas,
Tusta d'vn medix pé, d'aqera obligation,
Lo peccàt à ligàt l'humana condition :
Lo mortau statut es a totz homes comun :

Oh ! terrible destin, nécessité pénible,
Loi inflexible, rigoureuse sévérité,
Dont ne peut se racheter ni grand ni petit :
Mais elle doit tous également nous dévorer, la cruelle,
La mort pâle, les portails des Princes et des Rois,
Et les petites portes des pauvres cabanes
Sont par elle frappées du même pied; à cette obligation
Le péché a lié la condition humaine,
Le statut mortuaire est commun à tous les hommes :

Més en aqest endrést lo sort non ês pas vn
Deus petitz e deus grans : aqetz alegrament
S'aprestan de sorti de la pena et torment
Deu monde hatigos, e damb vn phranc coratge
S'en van prene la mort, ainsi qu'un dos beuratge :
Més lo grann, qui jamès no bota en sa memoria,
Que Diu a bozolăt e sa vita e sa gloria,
Quant sen la man de Diu, sospira, sanglotix,
Natura accusa, brama, e tot se ségotix,
Ou cay espaüentăt aixi qe d'un miracle,
Quant la mort crida : sus d'aqeste tabernacle;
Diu t'ordena leixà lo monde transitori,
Per ana comparé dauant son consistori;
Sa sarjanta jo son, jo t' gahi, jo t'arrapi,
Sus Tyran superbios, jo t' croqui, jo t'atrapi...
Sus terro da las gens, ara t'aterraré,
E per camis neytaus jo tiragossaré...

Mais en cet endroit le sort n'est pas le même pour
Les petits et pour les grands : ceux-là allègrement
S'apprêtent à sortir de la peine, de la souffrance,
Des ennuis de ce monde, et d'un franc courage
S'en vont recevoir la mort, ainsi qu'un doux breuvage.
Mais le grand qui jamais n'a mis en sa mémoire
Que Dieu a borné et sa vie et sa gloire,
Quand il sent la main de Dieu, soupire et sanglote,
Il accuse la nature, il gémit, il est tout bouleversé
Ou tombe épouvanté, ainsi que d'un miracle
Quand la mort crie : hors de ce tabernacle,
Dieu t'ordonne d'abandonner ce monde de passage
Pour aller comparaître devant son consistoire;
Je suis sa sergente, je te prends, je t'enlève;
Sus, tyran orgueilleux, je te croque, je t'attrape...
Sus, terreur des nations, je te jetterai à terre,
Et te trainerai dans les sentiers de la nuit.

Et le moribond continue à lutter dans son horrible vision qui lui représente le spectre de *Clytus* ensanglanté, ainsi que d'autres victimes de ses emportements :

Las aurélhas deu cap me cornan é trompètan
Los ciaris traucan l'aire, et las armas cliqétan :
Sus, bardătz Bucephal, portatz la moriassa,
Lo coteràs pezant, e lo cos de coyrassa :

Les oreilles de la tête me cornent et trompettent,
Les sons des clairons percent l'air, les armes cliquettent :
Debout, sellez Bucéphale, portez le morion,
Le glaive pesant, et le corps de la cuirasse :

Piqués Macedonicz, en reng gendarmarià,
De taus cridz eixantàt jo hi ma darreria (1).

Piquiers Macédoniens, en ligne gendarmerie,
Exalté par ces cris j'ai rendu le dernier soupir.

Puis vient *Pyrrhus*, roi d'Epire, fils d'Eacide, issu du sang des dieux par Achille.

Garros commence par flétrir les ambitieux de tout ordre en montrant l'inanité de leurs rêves de gloire et la nécessité d'être modérés dans nos désirs :

Despux qu'ambition se gaha en l'esperit
D'un hòme generõs de coratge esberit,
Era sembla l'austo, qui tostem pericaua
Lo co de Prometeus, é jamès n'acabaua.
Aixi qu'vn carreté mau sos poris ajuã,
E tot eixerverãt ses occasion degua
So que per este vist, pren l'incertena cossa
De tort e de tranés : e ses veze on los passa,
Per calhaus, per arrocx, tãt los tormeta è hoeta,
Qu'èt arromp sos genetz, son cot, e sa carreta :
Atau l'ambitios, se plauèn arrazès,
Per mila desplazès cercarà sos plazès :
Lo degut e razon no l'escantaran pas,
Dequià qu'aja bohàt lo hoec on sia puxas.
Atau lo Phaeton temerari s'ardoc,
E per vola trop haut Icarus se perdoc.

Dès que l'ambition se prend en l'esprit
D'un homme généreux et de courage éveillé,
Elle ressemble au vautour qui toujours mordillant
Le cœur de Prométhée et jamais n'achevait,
Ainsi qu'un charretier qui attelle mal ses poulains,
Et tout écervelé, sans autre occasion,
Sauf pour être vu, prend sa course incertaine
A tort et à travers : et sans voir où il les dirige,
Par cailloux et rochers, tant il les tourmente et fouette,
Qu'il rompt ses chevaux, son cou et sa charrette :
Ainsi l'ambitieux, seraient-ils sans mesure,
Cherchera ses plaisirs après mille déplaisirs :
Le droit et la raison ne l'arrêteront pas,
Jusqu'à ce qu'il ait soufflé le feu qui doit le dévorer.
Ainsi le téméraire Phaéton se brûla,
Et Icare se perdit pour avoir volé trop haut.

(1) Alexandre fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posséder par les devins et par les oracles : ce qu'on peut attribuer, outre son naturel, à la lecture ordinaire des poètes qui donnaient aux hommes la crainte des dieux et composaient toute la théologie de ce temps-là. (Saint Evremond.)

Tel est le sort réservé à *Pyrrhus* (1) qui nous raconte ses exploits. Jeune, ambitieux, il rêve d'égaler la gloire immortelle de ses illustres ancêtres. Victorieux des Romains, rien ne résiste à la valeur de ses armes et il embrasse la conquête du monde entier dans ses folles convoitises. Mais la mauvaise fortune arrête le cours de ses hauts faits en *Argos*, où il est atteint par une tuile fatale lancée par la main d'une vieille femme et un esclave obscur lui tranche la tête. Il n'a pas voulu écouter les sages conseils de son confident et ami *Cynéas* qui condamnait la fragilité de son œuvre de conquête qui serait fatale à sa propre vie et à celle de tant d'innocents :

Més si per tot aqo jo no cambié mon sens.
Aumens tu, legido, d'aqeste breu discos,
Apren y de reggla de ta vita lo cos.
Brembe't que los Gigans montz sur montz arronsauan,
E prene dam las dens las estelas cudauan,
Quant Jaus lo Haut, toant sur etz arrevirèc,
Las mõlas deus arrocs, e totz los esclahec.
E que Diu lo cosselh e lo perpensament
Deus hõmes superbios destruca en vn moment.

Mais si pour tout cela je n'ai pas changé de sentiment,
Au moins, toi lecteur, apprends par ce bref discours
A régler le cours de ta vie.
Souviens toi que les Géants entassaient monts sur monts,
S'efforçant de saisir les étoiles avec les dents,
Quand Jupiter le Haut, tonnant renversa sur eux
La masse des rochers, et les écrasa tous.
Et que Dieu détruit en un moment
Les projets et les calculs des hommes superbes.

(1) Pyrrhus a été le plus grand capitaine de son temps, au jugement même d'Annibal qui le mettait immédiatement après Alexandre et devant lui, apparemment par modestie. Il avait joint la délicatesse des négociations à la science de la guerre; mais, avec cela, il ne put jamais se faire un établissement solide. S'il savait gagner des combats, il perdait le fruit de la guerre; s'il attirait des peuples à son alliance, il ne savait pas les y maintenir. Ses deux beaux talents, employés hors de saison, ruinaient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avait éprouvé ses forces heureusement, il songeait aussitôt à négocier, et comme s'il eut été d'intelligence avec ses ennemis il arrêtait ses progrès lui-même. Avait-il su gagner l'affection d'un peuple? sa première pensée était de l'assujettir. Il arrivait de là qu'il perdait ses amis sans gagner ses ennemis, car les vaincus prenaient l'esprit des vainqueurs et refusaient la paix qu'on leur offrait; et ceux-là retiraient non seulement leur assistance, mais cherchaient à se défaire d'un allié qui se faisait sentir un vrai maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de Pyrrhus, en partie aux différents intérêts de ses ministres. Il y avait près de lui deux personnes, entre les autres, dont il prenait ordinairement les avis : *Cynéas* et *Milon*.

On pourrait dire en sa faveur qu'il a eu affaire à des nations puissantes qui se trouvaient plus de ressources que lui. On pourrait dire qu'il gagnait les combats par sa vertu; mais qu'un faible et petit Etat comme le sien ne lui donnait pas les moyens de pousser à bout une longue guerre. Quoiqu'il en soit, à le regarder par les qualités de sa personne et par ses actions, ça été un prince admirable qui ne cède pas à un de l'antiquité. A considérer en gros le succès des desseins et la fin des affaires, il paraîtra souvent malhabile et perdra beaucoup de réputation. En effet, il occupa la Macédoine et en fut chassé; il eut d'heureux commencements, en Italie, d'où il lui fallut sortir; il se vit maître de la Sicile, où il ne put demeurer. (Saint-Evremond.)

Arré plus not' dira ma lenga desastruga,
Perqe plus volegà no s' pot tant es eixûga.

Ma langue malheureuse ne te dira plus rien
Car elle ne peut plus se remuer tant elle est sèche.

Annibal lui succède à son tour; chef des Carthaginois, ce général illustre, ennemi implacable des Romains, fait le serment de détruire le plus formidable et le plus puissant des empires. Il engage contre eux une guerre acharnée et sans merci. *Trébbie*, *Trasimène* et *Cannes* sont autant d'étapes victorieuses qui assurent son triomphe. Mais il est forcé, la mort dans l'âme, de quitter l'Italie que son pied vainqueur foule depuis seize ans pour aller défendre *Carthage*, menacée par un ennemi audacieux, *Scipion l'Africain*. Ce jeune soldat, à la tête d'un ramassis de vagabonds, plus aventureux qu'habile, inflige à Annibal le Victorieux une honteuse défaite.

Telle est l'insconstance et l'instabilité des choses d'ici-bas, ajoutera le philosophe moraliste en mettant dans la bouche d'Annibal les réflexions suivantes (1) :

Combien que lo haut Diu ès en son estement,
Perpetuau, constant, e ses nat cambiament :
Et a per sa segùra, e certaña ordenansa,
Volùt assubjegà noste secle a mudansa :
Perque l'hõme vezent com' lo monde rodeja,
E d'un continuau mauement se torneja,
Anga leuan au Cèu son œilh contemplado :
Admiràn, e lauzan la harga e u hargado,

Reconnais que le Dieu haut est (seul) en son état
Perpétuel, constant et immuable :
Il a par son ordonnance assurée et certaine
Voulu soumettre notre siècle à l'instabilité :
Pour que l'homme voyant comme le monde oscille.
Et s'agite d'un continuel mouvement,
Allât, levant au ciel son œil contemplatif,
Admirer et louer l'ouvrier et son œuvre,

(1) Si le métier de la guerre, tout éclatant qu'il est, méritait seul de la considération, je ne vois personne chez les anciens qu'on put raisonnablement lui préférer; mais celui qui sait le mieux n'est pas nécessairement le plus grand homme. La beauté de l'esprit, la grandeur de l'âme, la magnanimité, le désintéressement, la justice, une capacité qui s'étend à tout font la meilleure partie du mérite de ces grands hommes.
Savoir simplement tuer des gens, être plus entendu que les autres à désoler la société et à détruire la nature, c'est exceller dans une science bien funeste. Il faut que l'application de cette science soit juste, ou du moins honnête; qu'elle se tourne au bien même de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible; toujours à l'intérêt de son pays ou à la nécessité du sien propre. Quand elle devient l'emploi du caprice, qu'elle sert au dérèglement et à la fureur, quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde, alors il lui faut ôter cette gloire qu'elle s'attribue et la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste. Or, il est certain qu'Annibal avait peu de vertus et beaucoup de vices; l'infidélité, l'avarice, une cruauté souvent nécessaire, toujours naturelle. (Saint Evremond.)

Qui lo monde sosten en balans e concordia,
Per reciprocation entrelàs e discordia :
E pux en sy medix debaràt, plus no puje,
Au seti de superbia, an sas alas estuje,
La creñensa de Diu tostem aja encorada,
Plore sa condition ta mau assegurada,
Pense que si phlorix belèu no grañarà,
Si Rey ès oey, belèu doman crabè sera.....

Lui qui soutient le monde en équilibre et concorde,
Par compensation de nos conflits et discordes,
Que descendant en lui-même, plus il ne s'élève
Jusqu'au siège du superbe; et cachant ses ailes,
Que la crainte de Dieu soit toujours dans son cœur,
Qu'il déplore sa condition si mal assurée.
Et pense que s'il fleurit, peut-être ne grainera-t-il pas,
S'il est roi aujourd'hui, peut-être sera-t-il chevrier demain . ..

Mais le Poète, n'estime pas sa preuve suffisante; il croit devoir y joindre un autre exemple. Il nous montre le riche et puissant *Crésus* réduit en esclavage; son heureux vainqueur, *Cyrus*, est décapité par une femme et sa tête noyée dans un baquet de sang. Cet horrible spectacle lui inspirera les sages paroles :

Sang que tengue déués pretios e sagrat :
Sang deus homes que Diu a heitz à sa semblãsa,
Aus qaus porta deués per natura, amistansa.
Lo lop deu lop no minja, e l'vn e l'aute no cassa,
Mès los hõmes, qui sonn totz d'ua medixa rassa,
Se tarròñan tostem : è tu, qui prés auès
De Diu vn grann podé, don los homes deuès
Mantengue en bona patz. n'es estat bon ny dos,
Ans t'es constituit cap deus massacrados :
Deqia l'hora, que Diu de tos maus sadõràt,
Ses plus te composta ton cap m'a deliurat.
Aixi tu serviras oey mes d'enseñament

Sang que tu devais tenir pour précieux et sacré :
Sang des hommes que Dieu fit à sa ressemblance,
Auxquels tu devais naturellement porter affection.
Le loup ne mange pas du loup, l'un ne chasse pas l'autre,
Mais les hommes qui sont tous d'une même race
Se querellent constamment; et toi qui avais reçu
De Dieu un grand pouvoir, qui devais maintenir
Les hommes en bonne paix, tu ne fus ni bon ni doux
En te constituant chef des massacreurs :
Jusqu'à l'heure où Dieu, saoulé de tes crimes,
Ne te supportant plus m'a livré ta tête.
Ainsi tu serviras aujourd'hui d'enseignement à tous,

A totz, que lo mau ha no dura longament :
Qu'en tems bèt creñe qau lo cambi de la lüa;
Que lo Mond' n'es constant qu'en l'incostätia suä,
E q'èt se qau hizà solament en l'ajuda
Déu qui es lo qui es, e jamés no se muda.

Que le mal faire ne peut durer longuement ;
Qu'il faut craindre au beau temps le changement de la lune :
Que le monde n'est constant que dans son inconstance,
Et se confier seulement à l'assistance
De celui qui est le maître et jamais ne change.

Il nous peint ensuite de main de maître *Sylla*, le dictateur d'exécrable mémoire :

Per veze cruzautat de sang human txopada,
Dam son cap herissau e dam sa man herrada,
Damb aqetz œilhs arrois, los qaus tostem buéjan,
E tostem lam de hoec devorada dardejan :
De my Sylla Roman qaleré récita,
La descridada vita, e no pas imita :
Mès lo ben dam lo mau compara propriament,
Per veze prop de l'un, l'aute plus clarament,
Pux segui lo camin de pauc de gens batut,
Per on van los amicz de l'antiqa vertut.....

Pour voir la cruauté de sang humain trempée,
Avec sa tête hérissée, et sa main armée de fer,
Avec ces yeux rouges qui toujours étincellent,
Et toujours lancent les flammes d'un feu dévorant :
Il faudrait conter la vie déshonorée de moi,
Sylla de Rome, et ne pas l'imiter :
De plus comparer le bien et le mal avec discernement,
Pour distinguer l'un à côté de l'autre plus clairement,
Puis suivre le chemin par peu de gens battu,
Par où vont les amis des vertus antiques ....

La lutte était engagée entre les privilèges de l'aristocratie, dont Sylla fut le chef, et les revendications de la démocratie romaine. Il raconte comment sa bonne fortune et le nom de Rome, qui répandait partout la terreur, lui acquirent une réputation qu'il souilla en tyrannisant ses concitoyens. Ses exploits féroces, tissus d'abominations, firent tout plier sous sa tyrannique volonté.

Le Poète fait intervenir le Dieu de clémence et de justice qui inflige le juste châtiment réservé au criminel qui abuse de son autorité :

Més Diu, lo jutge iust, à qui son odios
Totz aqetz qui no son misericordios :

Mais Dieu, le juge équitable, à qui sont odieux
Tous ceux qui ne sont pas miséricordieux;

Diu lo hort, qui croixis las aussas deus plus grans,
Lou grana auctoritat per vici denigrans.
Diu lo tot podéros, qui son verduc aguza
A l'encontra daqét qui de sa horsa abuza,
Diu qui de noste cap tot los peus, e las gotas
Deu sang escampilhat ha plan cōiadas totas,
Lo Diu plen de bontat, de dosso, de clementia,
Diu qui los mau uiuèns demóra a penitentia,
Per los prene a mercé, me vezen obstinat,
Aus tormens Eternaus acy m'a destinat.....

Dieu le fort, qui brise les os des plus grands
Déshonorant par leurs vices leur grande autorité,
Dieu le tout puissant qui aiguise sa sentence
Contre celui qui abuse de sa force;
Dieu qui de tous les cheveux de notre tête et des gouttes
De sang prodigué tient un compte fidèle,
Le Dieu plein de bonté, de douceur, de clémence,
Pour les mal vivants qu'il attend à pénitence,
Afin de les recevoir à merci, me voyant obstiné
Aux tourments éternels ici m'a destiné.....

Il s'aperçoit maintenant combien mensongère était l'école d'Epicure, et le voilà plongé dans les ténèbres avec les méchants de toutes les époques, aussi nombreux que le sable amoncelé. *Néron*, le meurtrier, est du nombre, et il se trouve accouplé à *Hérode*, le cruel, dont le corps, comme le sien, devint avant sa mort la proie de la vermine immonde, justice mystérieuse, implacable, expiation méritée :

Oh celesta vindicta, o laget rigoros
Oh bras hort, oh bras dù, com es tu tant iros ?
Tu no prometes, las, a digun ignora,
Que lo maixant comensa en vita d'endurá
La meritada pena, et pux, lo maluros,
Ses acaba jamés, hé de grans cridz ploros.
Amic, au mau d'autru pren bon exemple e pensa,
A mos enseñamens, e per ma recompensa
Hém aqueste plazé, comben que méritat
Io n'e pas, que de my prengas nada pietát :

Oh! céleste vengeance, oh! fléau rigoureux!
Oh! bras fort, oh! bras terrible, comment es-tu si irrité!
Tu nous promets, hélas! personne ne l'ignore,
Que le méchant commence dans cette vie à supporter
Son châtiment mérité; et puis, le malheureux,
Sans achever jamais fait de grands cris pleureurs.
Ami, prends bon exemple au mal d'autrui et pense
A mes enseignements, et pour ma récompense
Fais-moi ce plaisir, quoique je n'ai pas mérité
Que tu prennes de moi nulle pitié;

Ma vita legissèn, destinta de l'historia
Mon nom, perqè de my jamès no sia memorià.

Après avoir lu ma vie, efface de l'histoire
Mon nom, pour qu'il n'y ait de moi jamais souvenir.

Jules César termine la série des *Héroïdes* de Garros. Cet empereur romain est considéré à juste raison comme un des hommes les plus prodigieux de l'histoire :

Io son Cœsar, prumé Roman Emperadó,
De la horto Nation Gaulica vincedo.....

Je suis César, premier Empereur Romain,
Vainqueur de la forte Nation Gauloise...

Maître de la Gaule, il s'empare avec un égal succès de la Germanie. A la tête de ses vaisseaux il se dirige sur l'Angleterre pour lui faire subir le même sort, mais durant la traversée il est assailli par une tempête :

A dus didz de la mort nos botam per trassa
Lo pregond saliàt, qu'auèm à trauessà :
Mès encoà n'auem pas mas barcas longament
Trencàt los grās gorgatz, quāt los ves sobtamet
Neytaument deleixèn voeytas los crozatèras,
Per vengue sur la mà mescla granas hurguéras;
Aqui totz encobitz s'esperrecan, se tuman
Impeturosament, e los ayres encruman.
De nostes œilhs s'escon la lua dimercréra.
La cloca no vezèm. n'auzem que periclera :
La mà brama e borix, corrossada e derqoza :
Contra ma nau s'en ven la vàga tempestoza.
Qui cudèc dequiau cèu mas gens e my lansà;
Pux au lac Tartaric d'un cop nos ahonsà.
Alabètz cobezia, alabètz ambition

Nous nous mimes à deux doigts de la mort pour franchir
Les profondeurs salées que nous devions traverser;
Mais mes barques n'avaient pas encore péniblement
Franchi les grands gouffres, que les vents subitement
Pendant la nuit, s'échappèrent de leurs antres vides,
Pour venir sur la mer se mêler en grands chocs;
Et là tous réunis ils se déchirent, se heurtent
Impétueusement, obscurcissant les airs.
La lune indicatrice se dérobe à nos yeux.
Nous ne voyons pas la pléiade, nous n'entendons que le tonnerre
La mer mugit et bout courroucée et furieuse;
La vague se précipite tempétueuse contre mon vaisseau
Et faillit lancer mes gens et moi jusqu'au ciel,
Puis nous enfoncer d'un coup dans le lac du Tartare.
Alors convoitise, alors ambition

Me cajoc aus talos, e de gran dévotion
Ajullat, a Neptum e Triton suppliqé,
Que m' tregossan d'aqui, pux que m'hessan auqé :
Mas tapéc que lo Céu, dauant embereàt,
Mustra se commensèc vn pauc asséreàt,
Mès cobès que dauant, è mes plen d'ambition,
lo debrebè Neptun, Triton, è devotion.
En pauc de temps au port dèsirat pervengü,
En brac horsadament los Anglès costrengü,
Paga tot au tribut à nosta gent Romana.....

Me tombèrent aux talons; et de grande dévotion,
Agenouillé, je suppliai Neptune et Triton
De me sauver de là et qu'ils me fissent gardeur d'oies;
Mais sitôt que le ciel, d'abord si envenimé,
Commença à se montrer un peu rassérené,
Plus convoiteux qu'avant, et plus animé d'ambition,
J'oubliai Neptune, Triton et dévotion.
J'arrivai en peu de temps au port désiré,
Et contraignis vivement et par la force les Anglais,
A payer tout tribut à notre peuple Romain.....

Cela fait, il éteint la guerre civile, se rend maitre de Rome, de l'Italie et soumet l'Espagne. Les victoires de *Pharsale*, de *Thapsus* et de *Munda* lui assurent la dictature et la puissance suprême. Après avoir soumis le monde, César se proposait d'unir tous les peuples dans la même vie politique et morale en leur donnant à tous les lois, la langue et la civilisation de Rome, mais la mort interrompit ces vastes projets. L'Alexandre d'Occident n'eut pas plus que l'autre le temps d'achever son œuvre.

Le Poète gascon, fait intervenir ici le grand enseignement qu'il tire de ce rêve de domination universelle et met en évidence le néant qui accompagne cette épopée de gloire bâtie sur un sable mouvant que le vent emporte au premier souffle :

Mès pauzèm nos acy, per sabe que m' bastèc,
Mon goerreja, qui grans territoris goastèc;
Que m' vau d'auè croixit tàt d'armas barbarescàs;
D'auè portàt ta loñ las Aqlas Romanescas,
Ny d'auè goazañat tant e tant de bathalas,
Este passat per tòt com lo hoec per las palhas,

Mais ici faisons halte, pour savoir ce que m'ont donné
Mes guerres qui ravagèrent de vastes territoires,
Que me vaut d'avoir détruit tant d'armées de barbares,
D'avoir porté si loin les aigles romaines,
D'avoir gagné tant et tant de batailles,
D'être passé partout comme le feu par les pailles,

Ny d'auė goazañat en Roma cinq vegadas,
E pux mori traucat de vint e très dagādas,
So que per demustrà, que la gloria mondana,
N'es arrė, so que hum, que mina, e pompa vana (1).

Ou d'avoir triomphé dans Rome par cinq fois,
Et puis de mourir frappé de vingt-trois coups de poignards,
Sinon de démontrer que la gloire de ce monde
N'est rien que fumée, apparence et pompe vaine.

Ces six Héroïdes nous paraissent fort belles et font le plus grand honneur à leur auteur, car elles sont le digne pendant des Psaumes. Le philosophe n'emprunte pas à l'antiquité son ton épique et lyrique, pas plus que les règles scolastiques des docteurs es-sciences, il ne lui demande que les aphorismes de bon sens pratiques, les leçons de morale et de vertu. Il se rapproche parfois de *Du Bartas*, son compatriote, par la grandeur de ses idées et la sévère morale de ses leçons; il atteint ainsi les régions des sentiments nobles et des passions viriles.

Le grave magistrat n'emploiera pas toujours un rationalisme sévère qui proscrit toute poésie légère ou riante, toute composition gracieuse et sentimentale, car nous possédons de lui *Huit Eglogues*, à l'imitation de *Théocrite* et de *Virgile*. Mais dans ce nouveau genre qu'il traite, il n'oubliera pas à l'occasion d'appliquer ses préceptes de morale et de vertu; le vase ne conserve-t-il pas à jamais l'empreinte de la première liqueur dont il fut rempli ?

Garros vivait à une époque troublée, désastreuse. Le fléau de la guerre était déchaîné et nécessitait le passage incessant de troupes suivies de bandes de pillards, véritables bandits attachés aux flancs des armées comme la lèpre. Ce sont les dépradations commises par ces scélérats qui vont faire l'objet de la *Première Eglogue* qui est un dialogue à cinq personnages : *Eixinet*, *Condorine*, *Catherine*, *Guiraude* et *Mananton*.

La scène commence par les imprécations des villageoises à l'adresse des pillards auteurs de leur ruine et de leur misère. Elles passent en revue les

(1) César, soit par son tempérament, soit pour avoir suivi les opinions d'Epicure, n'attendit rien des dieux en cette vie et se mit peu en peine de ce qui devait arriver en l'autre. *Lucain* le représente au siège de Marseille, la hache à la main, dans un bois sacré, où donnant les premiers coups, il incitait les soldats saisis d'une secrete horreur de la religion par des paroles assez impies. *Salluste* lui fait dire que la mort est la fin de tous les maux; qu'au-delà il ne reste ni souci ni sentiment pour la joie. Mais comme les hommes, quelques grands qu'ils soient, comparés les uns aux autres, sont toujours faibles, défectueux, contraires a eux-mêmes, sujets à l'erreur ou à l'ignorance. César fut troublé d'un songe qui lui prédisait l'Empire et se moqua de celui de sa mort. Sa vie répondit assez à sa créance. Véritablement, il fut modéré en des plaisirs indifférents; mais il ne se dénia rien des voluptés qui le touchaient. C'est ce qui fit faire à Catulle tant d'épigrammes contre lui, et d'où vint à la fin ce bon mot, que *César était la femme de tous les maris, et le mari de toutes les femmes.* (Saint Evremond.)

châtiments dignes de leurs forfaits et racontent tour à tour les méfaits dont elles ont été les victimes de la part de leurs bourreaux :

GUIRAUDA

. . . . : Ets m'an botada au polh,
Etz no m'an leixat vn esquindrolh
Per caperà deus enhans las vergoñas;
Mes de pietat auré de las carroñas
Vn gros mostin, ou corbàs ahamàt,
Qu'etz n'an de mon mainatge eixarramat.

CATOY

Ah lo maixant arregañat vilan,
Qui nos prengoc las bestias de la lan.
Pux *Arriuet*, qui las volé dehene,
Tot estripat per terra hèc estene;
Noste Arriuet, can beroy, can gentiu,
Que plan sabés goardà noste cortiu.
E de la viña e deu cazau lo pas
E mes deu camp : Mes no t' desplassia pas
Tort nos a heyt de nos dezemparà :
Dam nos deües aumentas demorà
Deqià qu'aurèm un cañot de ta rassa,
Qui coma tu dès au vopàt la cassa :
Mès tot condàt, à mort t'es volut dà,
Quant tu n'auès arre plus que goardà.

GUIRAUDE

. . . . : Ils m'ont mise au poux,
Ils ne m'ont pas même laissé une guenille
Pour couvrir les nudités des enfants;
Plus de pitié auraient des charrognes
Un gros matin ou le corbeau affamé
Qu'ils n'en ont eu de mon ménage saccagé.

CATHERINE

Ah! le méchant et vilain brutal
Qui nous prit nos bêtes à laine.
Puis *Arrivet*, voulant les défendre,
Les fit tomber par terre éventrées;
Notre Arrivet, chien beau, chien vaillant,
Qui savait si bien garder notre écurie,
L'accès du jardin comme de la vigne,
Et même celui des champs : Mais ne t'en déplaise
Tu nous a fait tort en nous abandonnant;
Avec nous tu devais au moins demeurer
Jusqu'à ce que nous eussions un chien de ta race
Pour donner comme toi la chasse au renard :
Mais, tout compte fait, tu t'es livré à la mort
Dès que tu n'eus plus rien à garder.

GUIRAUDA

Ah lo poytron, truant, mau-acaràt,
Dejà m'auė l'arcabos encarat,
Per me ha dize on eran esconutz
Nostes linsos, mės etz eran venutz;
Mės lo Tacañ qan arrė no trobauà
Los gresilhos totz cops me prezentauà.
Agulhoan d'un gros puàt cotet
Qu'auė panàt, hėlas, lo ganitet
De my meskissa : entretant, mon marit
Per la horest, hugė tot espaurit :
E ses espia per qiñ loc et passaua,
Tot au trauės deus brocz s'esperrecaua.
Home n'a pas tant de glazi qan toa
Ny tant los œilhs la craba q'an' orroà
Hė blanqejà, coma labetz jo prauba.
Prop de la mort, colo mentida, è hauba.

CONDORINA

Ah lo gahec qui tot nos horratgec,
E tot lo so de la borda hotgec;
Deqia trobec la pauqeta veixera
Qui nos hė plan ara grossa nessera;

GUIRAUDE

Ah! le lâche truant à face ignoble
Qui déjà m'avait ajustée avec son arquebuse
Pour me faire avouer où étaient cachés
Nos draps de lit, mais ils étaient vendus.
Puis le scélérat, comme il ne trouvait rien,
Me montrait à tout coup le gril,
M'aiguillonnant avec un gros couteau pointu
Qu'il avait volé, hélas! et la gorge
Me déchirait : pendant ce temps, mon mari
Fuyait dans la forêt tout épouvanté :
Et sans regarder par où il passait
Il se mettait en lambeaux à travers les épines.
Un homme n'a pas tant de frayeur quand il tonne.
Et la chèvre qui a peur ne fait pas
Blanchir les yeux plus que moi, alors malheureuse,
En face de la mort, rassurée en apparence et défaillante.

CONDORINE

Ah! le voleur, qui tout nous fourragea
Et qui bécha toute l'aire de la métairie,
Jusqu à ce qu'il eut trouvé notre peu de vaisselle,
Qui nous fait grandement défaut à présent;

Mès bac paguèc : mon compay *Mèrigon*
Tot escauhàt, ly dec d'un horugon
Ta gran patàc, qu'et lo hèc pernabate;
E non a pas hèyt mens à mes de qoate.
Mès qu'aurem heyt? A la hourra vengon
Tant de buzocz qui los mobles prengon,
E no leixèc aqera lairoalha
Vn bec d'aucat, ny cresta de poralha
Mès lo compay, a la huta leugèra
S'anec gaudi deghens ua cauartèra.

Mais il le paya cher; mon compère *Mérignon*,
Tout échauffé, lui donna d'une bêche
Un si grand coup, qu'il le fit tomber par terre.
Et il n'a pas fait moins à plus de quatre.
Mais qu'aurions-nous fait? En foule vinrent
Tant d'oiseaux de proie qu'ils prirent jusqu'aux meubles;
Et cette bande de larrons ne nous laissa
Ni un bec d'oie, ni une crête de volaille.
Mais le compère, à la fuite légère,
Alla s'abriter dans une caverne.

Eixinet est un paysan au-dessus de sa condition, doublé d'un sage; il reste indifférent aux lamentations de ses voisines, il chante. Que signifie cette joie insolite au milieu des larmes; l'intéressé va nous l'apprendre :

Sa vie n'a été qu'une série de préoccupations, de tourments pour ramasser par son travail quelques économies à ses enfants et les augmenter tous les ans. En possession de la fortune, de nouvelles alarmes viennent l'assaillir pour en assurer la conservation. Bien et argent sont devenus la proie des pillards; maintenant, libre de tout souci, il passe son temps à chanter et à regarder les étoiles.

Cette attitude pleine de sagesse n'est pas du goût des commères qui continuent leurs gémissements. *Eixinet*, ennuyé, les abandonne pour aller se promener.

Le dénouement est préparé par l'entrée en scène d'un nouvel acteur, *Mananton*, qui, caché non loin de là, a tout entendu et vient se mêler au groupe. Ce personnage est syndic de son village, il aura par conséquent l'autorité nécessaire pour donner à ses paroles un certain poids. Il puise dans son expérience et dans ses sentiments religieux des arguments propres à relever leur courage et leur inspirer confiance dans des temps meilleurs. Il voit dans ces épreuves présentes le doigt de la Providence, et il termine en leur disant que les plus vieux du pays avaient prédit les malheurs actuels :

Horton aué de cent é vint ans d'atge,
Quant me condèc que son aujo l'antic,
Aqet Bonshom, què jamé no mentic,
Aqueste tems que vezem predizé,
Més autabenc continuan dizé,
Qu'auram en brac, ta grana patz en terra,
Qu'om n'aurà nat reliquari de goerra.
Labetz estocz, arcabas, jaqs de malhas
Seran araïs, bèzois, haussetz, é dalhas ;
Dam gariàtz las võps s'accordaran,
E dam los Lops las Aüolhas viuràn.
Vist aqet tems jo voleri mori ?
Mes entretant jo m'en vau ha bori
Mas cauletos. Voleretz me myä ?
Mon co sentix l'hora d'arromià.

Forton avait l'âge de cent vingt ans
Quand il nous conta que son vieil aïeul,
Ce bonhomme qui jamais ne mentit,
Prédisait ce temps que nous voyons.
Mais aussi bien continuant, disait :
Que nous aurions bientôt si grande paix sur terre,
Qu'il ne resterait nulle trace de guerre.
Alors estocs, arquebuses, cotes de mailles
Deviendraient charrues, volants, bachereaux et faucilles.
Les renards s'accorderont avec les coqs,
Et les brebis vivront avec les loups.
Je voudrais mourir ayant vu ce temps ?
Mais en attendant je m'en vais faire bouillir
Mes choux. Voudriez-vous me conduire ?
Mon estomac sent l'heure de ruminer.

Dans la *Seconde*, le Poète continue le même sujet en nous donnant le portrait du pillard de l'Eglogue précédente qu'il va nous tracer d'après nature. Nous ne rechercherons pas l'origine de ce type qui, du reste, est fort ancienne; nous nous maintiendrons dans le cadre du XVI[e] siècle où nous le retrouvons.

Sous le règne de François I[er], indépendamment des troupes à peu près enrégimentées qui formaient les légions et les compagnies franches, qu'on appelait vieilles bandes, il y avait encore dans les armées françaises des troupes d'aventuriers à pied qui, comme les bandes, se divisaient en compagnies plus ou moins nombreuses. Elles différaient cependant de ces corps en ce qu'elles étaient levées sans autorisation par d'anciens officiers qui, sans appartenir à l'armée et sans commission, prenaient de leur propre autorité le titre de capitaines. Elles se joignaient aux armées pour faire la guerre pour leur propre compte; elles n'étaient point payées par l'Etat, ne vivaient que de pillages et se livraient à d'horribles excès. ***Arlots, malan-***

drins, *routiers*, *bandoliers*, telles étaient les dénominations qui servaient à les individualiser et qui changeront selon les époques de notre histoire. Ces bandes ne se formaient d'ordinaire qu'aux époques de la guerre, mais il arrivait souvent qu'elles continuaient en temps de paix leurs actes de brigandages. Ces irréguliers n'étaient en définitive que d'épouvantables scélérats, c'est pour ce motif que *Garros* sera forcé de devenir, dans cette circonstance, un peintre réaliste pour mettre en relief les appétits malfaisants et les instincts grossiers de son sinistre héros, *Mauberdot*, ou le mauvais *Verdet*.

Aussi, dès son entrée, nous fait-il, avec le cynisme particulier aux gens de son espèce, sa profession de foi :

Bés plan vertat q'és causa vroza
De pescà qan l'ayga és treboza;
E mès vau este pescaté
Que hotjado, ny saumaté.
No que jo lauze lo triqèt
D'aqetz qui pescan dam l'anqet.
Mès la pena jo trobi dossa,
Pesca deghens ua bona bossa.
Anga donq la patz adromida,
E per tòstem sià sepelida :
Visca l'arreproè qui trota
Diu volha mantengue riota.

Il est bien vrai que c'est chose heureuse
De pécher quand l'eau est trouble;
Et il vaut mieux être pécheur
Que terrassier ou semeur de grains.
Non pas que je loue l'allure
De ceux qui pêchent à l'hameçon;
Mais je trouve douce la peine
De pécher dans une bonne bourse.
Que la paix se tienne donc endormie
Et soit à tout jamais ensevelie.
Et vive le proverbe en vogue :
Dieu veuille maintenir les troubles.

Et ce proverbe, il le répétera souvent, car il exprime son vœu le plus cher. Il se réjouit à la pensée qu'il ne tranchera plus le ver de terre, pas plus qu'il n'emploiera son temps à tailler la vigne. Il préfère de beaucoup se livrer à l'exercice de la table devant un bon feu en face de quelque chapon bien gras et savoureux. C'est ce qui lui fait dire :

Anga la picoix, è la gorra,
Venga per my la gorra-borra,

En avant la bonbance et le pillage.
Vienne pour moi le gâchis,

Lo parrabist e parrabast,
Sio ma noyritud, è mon past.....

Et le bouleversement de fond en comble,
Il sera ma ressource et mon aliment.....

Les jeux en vogue le laissent indifférent; il dédaigne surtout les pénibles travaux des champs :

Mon cas es arà ses gran pena
Porta la cõà de padena,
Au loc de l'arrolh, é la pala
De l'arrestèt, é la bibala.....

Mon fait est à présent sans grande fatigue,
Porter la queue de la poêle,
Au lieu du ratissoir et de la pelle,
Du râteau simple ou biais.....

Il n'endure plus maintenant ni faim ni soif; il a troqué le chanvre pour le lin et il dédaigne la cape rousse grossière faite et tissée de poils de chèvre. Aux sabots sans bride il a substitué une belle paire de bottes qui le préservent de la pluie. S'il est des derniers à table il est des premiers au combat; la guerre fait tressaillir son corps car elle lui procure l'occasion de rapines, mais en attendant :

E que sia atau, tres engreixadas,
Garias jo sabi ajocadas :
Aqui jo m' voli apitarrà
Dam aqo jo m' voli qarrà
E quant los potz vnctatz auré,
De patactz l'hosté pagaré,
Jo condi volontès dam l'hoste
Mès que l'escot arrè no m' coste.....

Et qu'il en soit ainsi, je sais juchées
Trois poules bien engraissées :
Là je veux me régaler
Avec elles et m'en saouler :
Et lorsque j'aurai les lèvres humectées,
Je payerai l'hôte avec des coups;
Je compte volontiers avec l'hôte
Pourvu que l'écot ne me coûte rien.....

Et il compare la triste situation d'autrefois avec celle d'aujourd'hui; quelle différence et que les temps sont changés à son avantage.

Son père lui faisait jadis manger du pain dur, moisi, noir, que les chiens auraient refusé. Les ardeurs du soleil ne gâtent plus la peau de son échine en fauchant les blés; il ne sue plus en battant son fléau sur l'aire pendant

que l'ardente canicule brûle la terre desséchée. Il n'entend plus sa femme le poursuivant de ses reproches sur sa paresse :

Arà ma molhé mau-capsada
No m' prezenta la croixada :
Dam sos petz no m' toca maytiàs
E no m' hè beue sa vexiàs
Longas, sordas, arrecuzeràs,
Sabolentas, e cañassèras.....

Maintenant ma femme désordonnée
Ne me présente plus la bouillie de maïs :
Elle ne me sonne plus màtines avec ses pets,
Et ne me fait plus avaler ses vesses,
Longues, sourdes, repoussantes,
D'odeur infecte et digne des chiens.....

Il ne l'entendra plus de sa voix étranglée et rauque lui disant :

Berdot, et qau estaubià,
Hétz qaucom, que n'anatz bià?
Dromin la maytiada grassa,
Lo ben deu mõde, no s'amassa.
Cudatz vos, qu'en coãn la cène
L'abondantia se leixe prene :
Vos n'etz bõ qu'a ha deus ehãs
A beras tròcas totz los ans,
Tostê m'auetz preñs ou leiterò,
E dam aqo, nosta vaqerà
Deslejau tu l'as empreñada :
Mes de maynatz per la palhada
Tantos auras tu que d'añets,
Tu n'auras pas tantos panetz,
Trosseras, borrassas, ny palha
Per arcapta ta piscoalha.....

Verdet, il vous faut épargner.
Faites donc quelque chose, vous en avez la force?
En dormant la grasse matinée
Le bien de ce monde ne s'amasse pas.
Pensez-vous qu'en couvant les cendres
L'abondance se laissera prendre?
Vous n'étes bon qu'à faire des enfants
A belles paires, tous les ans.
Vous m'avez toujours enceinte ou nourrice,
Et cependant tu as engrossé,
Traitre, notre gardeuse de vaches :
Tu auras bientôt dans la litière
Plus d'enfants que d'agneaux.
Tu n'auras bientôt plus assez de langes,
Maillots, couvertures de laine, ou paille,
Pour abriter ta marmaille.....

Elle reconnaît que le nombre des enfants est le sort des pauvres gens; mais elle a soin d'ajouter que la pauvreté est tentatrice de chasteté; n'a-t-elle pas essuyé les poursuites de M. *Arnaut* qui cherchait à la séduire lui promettant plus de viande que de fromage. Mais *Mondette* a refusé, préférant conserver la misère avec l'honnêteté. Aux récriminations de sa femme, qui le fatiguent, il répond :

Mes despux que l'os jo t'e dat
En boca, tu n'as plus cridat :
A bon dret jo m' podi vanta,
De t'aué dat que mazanta.
Plus no t' qau dansa la mangana.....

Mais depuis que je t'ai mis l'os
A la bouche, tu n'as plus crié :
Je puis me vanter, à bon droit,
De t'avoir procuré de quoi vivre.
Plus il ne faut courir après ta nourriture.....

Ne lui a-t-il pas envoyé la semaine dernière par *Dorde*, le fils de sa nièce, douze beaux taureaux et cent moutons, tout cela gagné dans un tiers de nuit? Comme il désirerait rencontrer un gavache pour lui emprunter de beaux ducats d'Aragon, il s'engagerait à lui faire reconnaissance en règle payable sur les brouillards de l'eau courante et remboursable après sa mort. Et il termine sa conclusion de la plus édifiante façon :

Per ha bréu, mendic no seré,
Tant que goasaña jo poyré
Deu ben à la punta de lansa;
Oh lo bon tems qui nos auansa,
E possa mes en vn quart d'hora
Que tot vn an d'auta tempora
Encoara bietque l'auba roja,
Nos escope d'un paue de ploja:
Plan amonedatz e vestitz,
No pas com dauant langostitz.
De tot aqo no hem qu'arrize :

Pour être bref, je ne serai pas mendiant
Tant que je pourrai gagner
Du bien à la pointe de la lance;
Oh! le bon temps qui nous avance?
Il en pousse plus en un quart d'heure
Qu'en une année en autre saison.
Encore bien que l'aube rouge
Nous arrose d'un peu de pluie;
Le gousset garni et bien vêtu.
Non pas besogneux comme devant.
Nous ne fesons que rire de tout cela ;

Qui poiré d'aqest tems maudize
Qui t'a plan los arlotz avita ?
No per hé pas jo de ma vita.....

Qui pourrait mal parler de ce temps
Qui facilite aux truands de bien vivre ?
Pour moi je ne changerai pas ma vie.....

Mais tous ces excès auront une fin, et vienne la paix *Verdet* rendra compte à la justice de tous ses forfaits; c'est pour lui le gibet en perspective.

Garros rachètera l'excès de naturalisme qu'il a été forcé d'employer dans ce dernier tableau par une charmante *Allégorie* qui constitue sa *Troisième Eglogue* à deux personnages, *Menga* et *Rankine*, et qui est d'une conception vraiment remarquable. Le sujet est du reste très simple.

Rankine, pauvre servante boiteuse, est allée sur l'ordre de son maître apporter aux ouvriers des champs leur maigre pitance, quelques noix et un barril de piquette. Le temps s'écoule et son absence se prolongeant, *Menga,* sa compagne, se met à sa recherche se promettant de la ramener morte ou vive. Après de longs efforts elle finit par la trouver endormie à l'ombre d'une haie. Brusquement réveillée, la dormeuse en éprouve un grand déplaisir, car ce réveil a mis fin à un rêve qu'elle s'empresse de lui raconter.

Elle reposait sur le côté droit lorsqu'apparut un dragon à longue queue traînant un charriot ruisselant de sang où reposent des cadavres amoncelés sur la paille mêlés à des armes et des flèches.

Il était suivi d'un cortège de chats-huants, de chouettes, qu'accompagnaient la misère, les deuils, les désespoirs, les blasphèmes et les malédictions. Le monstre affolé fuyait vers le désert quand tout à coup il disparaît dans les profondeurs d'un lac avec sa lugubre escorte produisant un bruit formidable qui retentit jusqu'au ciel. La guerre et les fléaux qu'elle traîne à sa suite venaient de disparaître dans le gouffre.

Puis quand elle voulut se retourner sur le bras gauche elle assista à une délicieuse vision :

. . . . deu ceu vy debará
Uà donzelleta, e bera, e gratiosa
La plus miñona e genta, e plus audosa
Qui sur la terra a james heyt peada :
Era vengué dans sa cara arriscada,
E de totz locz per on era passauà,

. . . . du ciel je vis descendre
Une donzelette et belle et gracieuse,
La plus mignonne et gente et odorante
Qui jamais eût fait trace de pied sur terre :
Elle venait avec sa face souriante,
Et en tous lieux où elle passait,

Lo bas pays de rosas tapissaua :
Per totz costatz, de son visatge dos
S'expandixen mila bonas audos.
Man dessus man portaua en pertreytura,
Laqla a l'œlh gay hoc sa cabaugaduro,
Qui la vengoc, volen s'arrepauza,
Dessus vn coup de montaña pauza.
D'aqui nos dec d'alegransa grans signes,
Aqui tropetz de colomas, e cygnes,
La saluden. A qui de tant canta,
Los rossiños, cudeñ s'esgaüta.
En man ané la tostem verda oliua :
Pux d'un arriu d'ayga correnta e viuà
S'apropriéc, tornejat de bosquetz :
Aqui los gays emperlatz de caqetz
Recreatius, l'an vn pauc retenguda,
E sur aqui deixida mès venguda;
Que plassia à Diu peu ben deu monde trist,
Que sia vertat ço que dromin jo e vist.

Le plat pays de roses elle tapissait :
Par tous côtés de son visage doux
Se répandaient mille bonnes odeurs.
Elle portait en peinture deux mains superposées;
L'aigle, à l'œil joyeux qui lui servait de monture,
Vint, elle voulant se reposer
Sur le haut d'une montagne où il la déposa.
Elle y manifesta grands signes d'allégresse,
Là des volées de colombes et de cygnes
La saluèrent, là les rossignols
Chantèrent jusqu'à s'égosiller.
Dans sa main elle tenait le rameau d'olivier toujours vert :
Puis d'un ruisseau d'eau courante et vive
Bordé de bosquets, elle s'approcha.
Là les geais emperlés avec leurs caquets
Réjouissants l'ont un peu retenue.
Sur cela tu es venue me réveiller;
Qu'il plaise à Dieu, pour le bien du monde affligé,
Que ce que j'ai vu en dormant soit la vérité.

Autant le premier tableau était terrifiant, autant le dernier est gracieux. Le Poète a été vraiment bien inspiré dans sa peinture de la Paix d'une délicatesse de touche, d'une richesse d'images digne d'un éminent artiste.

La douce paix est descendue sur terre; nous allons assister aux effets qu'elle va produire, car tout se suit, tout s'enchaîne dans cette œuvre.

Une des premières conséquences entraînera le licenciement des troupes. Garros nous fait, dans sa *Quatrième*, le portrait d'une de ses victimes, d'un soudard, lou *Herran*, le *Ferrailleur*, que la paix va rendre sans

emploi, pauvre diable que l'imprévoyance a réduit à se morfondre dans la misère, lançant aux échos son cri de détresse :

Las com dromiré jo d'aneyt
Lo pè leugè, lo vente voeyt ?

Hélas ! comment dormirai-je cette nuit,
Le pied léger, le ventre vide ?

La fatalité le fit soldat, c'est de là que lui viennent tous ses maux. Certes, il ne s'est pas toujours vu dans une si triste situation, il se rappelle cet heureux temps avec complaisance :

Io m' son vist goalhard, arpastat
Deu ben per autru conqistat,
Amarriat, gras e luzent,
E gadau mes qu'au tems présent... .

Je me suis vu gaillard, gorgé
Du bien conquis sur autrui,
Réjoui, gras et luisant,
Et gai plus qu'au temps présent.....

La souffrance et les privations ont fait leur œuvre de destruction :

Ara la praubetat mezera,
La malanansa e la magrèra,
A heyt de mas camas huzétz.
E de mus dus bras calametz (1).

Maintenant la pauvreté misérable,
Le malaise et la maigreur,
Ont fait de mes jambes des fuseaux,
Et de mes deux bras des roseaux.....

Et cependant autrefois ses bras étaient vigoureux quand il fallait bander l'arbalète sans poulie.

Lorsqu'il réfléchit à tout cela, il se répand en malédictions à l'adresse de son instituteur, l'abbé *Durand*, cause première de son enrôlement. D'une ignorance grossière, ses procédés pédagogiques se réduisaient à brutaliser les élèves et à maintenir son autorité par la terreur des supplices. Avec cela, grincheux et rapace, il vidait le gousset des paysans pour se faire de beaux revenus. Un jour l'enfant reçut une correction telle qu'il ne songea qu'à se soustraire par la fuite aux châtiments de son bourreau. Une avant-garde

(1) Ces vers font allusion à une vieille poésie gasconne :

De sas petz hasoun criets,	De ses peaux on fit des cribles,
De sas camas calametz,	De ses jambes des chalumeaux
Per ana calamera	Pour aller en jouer
Sul las portas de la Ma.	Sur les ports de Mer.

vint à passer qui le prit comme enfant de troupe, et voilà comment il a été amené à porter les armes.

Et il a fait vaillamment son métier de soldat :

Tant de plagas e recebudas
Escaramossas sostengudas :
Mon cos ta mau es abilhat
Qu'et sembla un criet trauquilhat,
Prezat eri de valentiza,
Iamès tacat de coardiza.. ..

J'ai reçu tant de blessures
Et soutenu tant d'escarmouches :
Mon corps est si maltraité
Qu'il ressemble à un crible percé de trous.
Apprécié par ma vaillance,
Jamais je ne fus taxé de lâcheté.....

Il nous fait bien l'aveu qu'il a quelques crimes sur la conscience :

Tantz de bos hostaus é jo pillathz,
Tant de bos homes desgolhatz,
Tant de gojos à mau botadas
Plan dignes d'este arrecaptadas.....

Pillé tant de bonnes maisons,
Dépouillé tant de braves gens,
Mis à mal tant de jeunes filles
Bien dignes d'être préservées.....

Mais la guerre n'a-t-elle pas ses fatales et impitoyables exigences ?

Il a fait campagne en Italie, portant l'enseigne de sa compagnie, toujours déluré et prêt à partir. Quand il allait au combat, il avait la gloire et la renommée en si grande estime qu'il lui semblait que la guerre fût le seul bien de la terre. Bien habillé et bien nourri, traité en grand seigneur, il se moquait du ras comme du tondu; il a ainsi passé les plus beaux jours de sa vie, dépensant sa jeunesse gaiement, sans le moindre souci. Mais il reconnaît trop tard son erreur, et il se reproche l'imprévoyance dont il est la victime :

Tostem hortuna n'es pas uà,
E qui no pensa à la vielhuà
E que de pourin om ven ròssa,
Duant tems debara en la hossa.....

La fortune n'est pas toujours la même,
Et qui ne pense pas à la vieillesse,
Et que de poulain on devient rosse,
Descend dans la fosse avant son heure.....

Aussi depuis que la paix a été proclamée et les garnisons licenciées, il a appris à ses dépens ce qu'il en coûte à mal employer son temps. Il possédait à son départ quelque argent et de beaux vêtements, mais tout a disparu au cabaret et gaspillé avec des riboteurs :

Aras esclossit, escassit,
Ahumat, ahamat, lassit,
Desanat, desagat, dolent,
Cargat d'escata e magolent,
Gauto-cozut, mus aguzat,
Clotut deus œilhs, espeluzat,
Plen de breguent é d'aygarola,
Deu monde son la parriola.....

Maintenant éclopé, me trainant sur des échasses,
Enfumé, affamé, flétri,
Privé de mouvement. dégradé, souffrant.
Couvert de rogne, malade,
Bouche muette, museau aminci.
Les yeux caves, chauve.
Maculé de saletés et d'eau immonde
Je suis du monde le rebut.....

Les racines et les limaçons sont sa nourriture, l'eau pure sa boisson, et son pain est fait de détritus abandonnés par les porcs repus. Il a désappris le travail et vendu ses instruments, il ne saurait donc s'employer utilement; mourir sur un fumier sera sa perspective. En attendant, la nuit arrive, il tient dans la main le liard qui lui procurera le gite pour la nuit, et le pauvre hère glapira son appel désespéré :

Mès com dromiré jo d'aneyt
Lo pè leugè lo vente voeyt ?

Comment dormirai-je cette nuit,
Le pied léger, le ventre vide ?

Le sort de ce vieux soldat, qui a fait la guerre comme elle se pratiquait à son époque, pour son pays et défendu son drapeau, n'est pas indigne de sentiments de pitié, et son malheureux sort inspire quelque sympathie.

Si la douce paix s'est montrée inexorable pour le soldat, par contre, elle a répandu sur les campagnes ses effets bienfaisants. Les paysans ont repris leurs travaux interrompus; à la pauvreté a succédé la richesse qui a ramené l'espérance et l'*amour*. Ce dernier sujet sera dorénavant leur seule et unique préoccupation.

Dans la *Cinquième*, nous voyons un amoureux, *Clavé*, à la poursuite d'une jolie bergère, *Jeanne*, l'objet de sa flamme. Il a quitté son pays et

franchi la montagne pour venir lui offrir le témoignage de son amour. Mis en sa présence, il l'interpelle ainsi :

Oh gran' beutat, si lo ceú no capera,
Perla de prétz, o Nympha celestina,
L'amo de tu, qui m' cōsumix e mina,
M'a heyt leixa mos pastegs e mas lanas,
Mos ayriaüs, mas heughèras e branas,
E son vengut acy prene l'audacia,
De déclara dauant ta bona gratia,
Que ton siruent son, e tu mastressa.....

Oh ! grande beauté, si le ciel en couvre,
Perle de prix, ô Nymphe céleste,
L'amour de toi qui me consume et dévore
M'a fait abandonner mes pâturages et mes landes,
Mes hameaux, mes fougères et bruyères.
Je suis venu ici prendre l'audace
De déclarer devant ta bonne grâce
Que je suis ton servant et toi ma maitresse. ...

Mais la bergère reproche son audace à celui qu'elle voit pour la première fois. Comment expliquer cette conduite? Ne serait-il pas l'objet de quelque fatale hallucination qui oblitérerait sa raison au point de vouloir la rendre amoureuse malgré elle. Ne serait-il pas plus tôt le jouet de quelque enchanteresse, *Circé* ou *Méduse*, coutumières de combinaisons diaboliques. Son aïeul, un homme instruit, lui a raconté maints propos et maintes sornettes au sujet de l'amour fastastique, comme celui du cas présent, et qui s'éteindrait plutôt que de choisir une compagne suivant ses goûts :

Aixi lo grann volera la petita,
E lo petit la que pas no merita,
E lo beroy vnctara de paraulas,
La qui servix d'espaüent à las graulas;
E l'aganit seghira la goalharda,
Lo moderat cercara la léparda
Qui d'ahaytums e d'adobs pudira,
Aprop lo joen l'annosa s'en irà,
La servidora ardera de son meste;

Ainsi le grand voudra la petite,
Et le petit celle qu'il ne mérite pas,
Et le beau oindra de paroles
Celle qui sert d'épouvantail aux corbeaux;
L'exténué poursuivra la luronne,
Le modéré cherchera la tigresse
Infectée d'odeurs et de fards préparés;
La vieille s'en ira après le jeune homme,
La servante brûlera pour son maitre;

E si qaucun s'apropia qui conteste:
On as lo sens, e com es tu ta grüa
De demanda causa tant incongrüà ?
Et n'auzirà so qu'aquesta canson :
Son amoroza, amoroza jo son.....

Et si quelqu'un l'aborde et le contredit :
Où as-tu le sens, et comment es-tu si grue
De demander chose si incongrue?
Il n'entendra que cette chanson :
Je suis amoureuse, amoureuse je suis.....

Et *Endymion*, ajoute-t-elle, condamné au sommeil, n'aimait-il pas la Lune, qui lui rendit son amour ? *Narcisse*, au dire de son aïeul, n'aimait-il pas l'ombre de sa propre beauté jusqu'à la fureur ? Aussi, ce n'est pas sans raison qu'on prétend que de grandes amours provoquent de grandes hontes. Elle pourrait ainsi multiplier les exemples, mais sa pudeur en abhorre le souvenir. Mais tous ces témoignages d'amour ne sauraient la toucher, car elle est loin de le partager, elle l'avoue franchement :

Praubè amoros, hèt donq dezencàtà,
Ou plus a my no t' vengas presentà.
Io no son pas de condition ta trista
Qu'aja perdut razon, ausida e vista;
Iamés mon co per amo no patic;
Et es mes du que lo glas Sarmatic.
Io no son pas d'aqeras gratiosas,
Per desnozà las questios amorozàs :
Io no son pas de las alezeradas,
Qui von au dit este en public mustradas,
Io no son pas amorosa transida,
L'amo no m' hé sèca ny langorida :
Amo no cerqui, e d'amo jo nom' curi,
D'amo no m' plañi e d'et no m'arrencuri.

Pauvre amoureux, fais-toi donc désenchanter
Où ne viens plus te présenter à moi.
Je ne suis pas de condition si triste
Que j'ai perdu raison, entendement et vue;
Mon cœur ne souffrit jamais pour amour;
Il est plus dur que la glace Sarmatique.
Je ne suis pas de ces gracieuses
Qui dénouent les questions amoureuses :
Je ne suis pas de ces audacieuses
Qui veulent être montrées au doigt en public,
Je ne suis pas amoureuse transie,
L'amour ne me rend ni languissante ni desséchée;
Je ne cherche pas l'amour et de lui je n'ai cure;
D'amour je ne me plains, et ne lui porte pas rancune.

Iamès l'amo no m' tormentec de sorta,
Que per ama jo m' sià trobada morta.....

J'amais l'amour ne me tourmenta, de sorte
Que pour aimer j'ai risqué de perdre la vie.....

Clavé, ne se rebute pas de ses rigueurs, et il emploie toute sa rhétorique pour venir à bout de l'inhumaine. Il met à nu l'état de son cœur et détaille les souffrances qu'il a endurées à son intention, il sera tendre et passionné pour vaincre sa résistance opiniâtre. D'abord, libre de tous soucis, il passait gaiement son temps, à la chasse, mais depuis deux ou trois mois, tout est bien changé, son cœur étant plein de son souvenir qui l'obsède :

Despux qu'amo m'agoc son ardent treyt
Hicat au cò, don et no sera treyt
Que de ta man qui m' pōdes aleujá,
Ou mon torment deqia la mort greujà,
Helas! goarix l'amic per tu plagat.
Afranquix me com' tu m'as subgegat.....

Depuis qu'amour m'a plongé son trait brûlant
Dans le cœur, et dont il ne sera arraché
Que de ta main, toi seule peux m'en alléger
Ou aggraver mon tourment jusqu'à la mort.
Hélas ! guéris l'ami que tu as blessé,
Affranchis-moi après m'avoir conquis.....

La jolie bergère est prise de compassion pour une si grande douleur, elle fait cesser l'équivoque en déclarant au pauvre concurrent que son cœur n'est pas libre. Clavé, à cet aveu plein de franchise, donne un libre cours à son désespoir. Jeanne cherche à relever son courage abattu : le chant, les danses et le travail faciliteront l'oubli; tout espoir n'est donc pas perdu. N'a-t-il pas, du reste, l'appétissante *Condorine* qui l'aime et lui en a fait l'aveu? Pourquoi se désespérer et chercher la mort avant l'âge? Puis, se drapant dans sa dignité d'amante fidèle, elle le quitte non sans se plaindre de la déloyauté des hommes.

Clavé ne succombe pas à sa douleur, il se retire dans les bois pour finir ses jours dans un ermitage, et au-dessus de la porte il écrira l'épitaphe suivante :

Lo qui trobéc aqo que no cercaua,
S'arretregoc debat aqesta caua,
Per quo no hos dam sa tristessa grana
Costrent de veze Antoni dam sa Iona....

Celui qui trouva ce qu'il ne cherchait pas,
S'est retiré dans cette caverne
Pour n'être pas, dans sa grande tristesse.
Contraint de voir Antoine avec sa Jeanne.

Petit Sarrans, *Pierre Guilhon*, *frère Zop* et *Lorette*, tels sont les personnages de la *sixième églogue*.

Nous avons vu, dans la dernière, le malheureux Clavé allant chercher dans la retraite et la prière l'oubli de sa grande douleur; le Poète fait maintenant la satire de ces ermites et de ces ermitages qui devaient pulluler à son époque. *Frère Zop* nous en offre un nouvel exemple. Après avoir dissipé sa jeunesse dans la débauche et s'être rendu coupable de nombreux méfaits, il a bâti, en pleine forêt, une espèce d'église ou chambre souterraine où tous les matins au son de la cloche il assemble les femmes à l'exclusion des hommes. Il connait la vertu des plantes et guérit les maladies incurables, aussi son autorité est grande sur le troupeau féminin. Nous la verrons se manifester tout à l'heure d'une façon décisive et inattendue.

La scène se passe non loin de l'ermitage; *Petit Sarrans* et *Pierre Guilhon* rencontrent la belle *Lorette* qu'ils aiment tous deux.

A sa vue, Sarrans lui fait l'aveu de son amour, à la grande stupéfaction de son compère, qui ne comptait pas trouver en lui un rival. Mais le premier, sans donner d'explications, tout entier à l'objet de sa flamme, coutinue à accabler Lorette de ses épithètes fleuries :

Mon perdigalh, mon œilh, mon gay joliu,
Mon aurio, mon miralhét tot viu,
Mon buderon, mon añeron dossét,
La mya peric, mon camparo dauzét,
Las com vos-tu, com vos-tu que jo t'apere,
Las com vos-tu, vos-tu que jo m' despere ?

Ma perdrix, mon œilh, mon geai joyeux,
Mon lauriot, ma mésange toute vive,
Mon petit boyau, mon doux agneau,
Ma petite becquée, mon champignon doré.
Hélas! comment veux-tu, comment veux-tu que je t'appelle,
Hélas! veux-tu que je me désespère?

La bergère est coquette, vaniteuse et fière de sa beauté; elle répondra par l'ironie aux avances et aux compliments qui lui sont adressés :

Mon amigon blanc com vn agraülat,
Mon can corrent peu long e peu lat,
Ma néyt escura e negra com vn hourn,
Quant aura héyt ta peguessa son tourn ?
Que plan t'està lo nom de *Sarransot*,

Mon petit ami, blanc comme un corbeau,
Mon chien courant au poil long et épais,
Ma nuit obscure et noire comme un four,
Quand donc ta bêtise aura-t-elle fini son évolution?
Comme le nom de *Sarransot* te va bien;

Auta que jo t'abrasse et sarre vn sot.
Quant Diu lo sens aus homes aparsée,
Ses te condà deu nombre, et te passec.....

Si je t'embrassais je serrerai un sot.
Quand Dieu fit les parts de bon sens aux hommes,
Sans te comprendre dans le nombre, il te passa.....

Sa beauté lui donne le droit d'afficher d'autres prétentions; elle lui conseille d'y renoncer et de choisir sa maîtresse parmi ces filles sottes, qui ne savent faire valoir ni leur coiffure, ni leurs toilettes.

Cette algarade fait naître un peu d'espoir dans le cœur de *Guilhon*, enchanté de voir son ami éconduit; malgré tout il juge prudent de s'esquiver afin d'éviter pareille mésaventure.

Tout autre que Sarrans, en aurait fait autant; il tient bravement tête à l'orage en démontrant l'inanité des accusations portées contre lui :

E no son pas, com tu m'aperas, pec,
Necy, ni sot, modorro, ny mermec;
Que si tu m'as per vn phadenc triat
Torna t' clucà, que mau as deviat.
Io sabi plan ha dize la voylèra,
E de ma gorja e de ma calamera;
Io sabi ha de betz capétz de palha,
E m'ajuda de la haus e la dalha,
Io tiri plan aus capos la pepida,
E de mon tems la rosa n'es lassida.
En nosta hont jo m' son oey miralhat,
E com tu mas per entene balhat,
Io no sou lé (1), més certana tu sias
Qu'esberit son com vn toc de maytias.....

Je ne suis pas, comme tu m'appelles, idiot,
Niais, sot, engourdi ou maladroit;
Que si tu m'as pris pour un imbécile
Cache tes yeux de nouveau, tu as mal deviné.
Je sais bien faire dire ce que je veux
A ma bouche et à mon chalumeau,
Je sais faire de beaux chapeaux de paille,
M'aider de la faucille et de la faux;
Je tire bien aux chapons la pépie.
Et de mes années la rose n'est pas flétrie.
Je me suis miré aujourd'hui dans notre fontaine,
Et comme tu m'as donné à entendre,
Je ne suis point laid. mais sois certaine
Que je suis éveillé comme un toc de mâtines.....

(1) Théocrite est le premier qui ait fait le tableau dans sa 6e Idylle.
« Ma figure, quoiqu'on en dise, n'a rien qui puisse déplaire. L'autre jour, lorsque la mer était calme, je me considérai dans le miroir des eaux, ma barbe me sembla noble et majestueuse. » (Polyphème.)

Il continue évoquant les souvenirs d'enfance, et employant tour à tour la tendresse et la persuasion pour fléchir l'inhumaine. Il aurait raison de ses résistances si la bergère implacable ne lui déclarait qu'elle n'aimait pas les veufs.

> Io n'ămi pas los homes abeuzatz,
> Ny sobatos, despux que son vsatz.
> L'arreproé me va dauant qi crida,
> Qu'om leixé apart la garba segotida.

> Je n'aime pas les hommes veufs,
> Ni les souliers après qu'ils sont usés;
> Le proverbe me dirige qui conseille
> De laisser de côté la gerbe déjà secouée.

A ce nouveau coup imprévu qui attaque la mémoire de sa chère défunte, *Andiette*, Sarrans s'avouerait vaincu sans l'heureuse intervention de frère *Zop* qui, ayant tout entendu, vient lui prêter aide et assistance. Il connaî bien les défauts de Lorette, étant son confesseur, aussi s'empresse-t-il de flétrir son orgueil excessif qui lui fait commettre des sottises en dédaignant un parti très enviable. Il condamne sa légèreté et son étourderie qui lui seront un jour funestes en la faisant tomber, elle qui se montre si difficile, entre les mains de quelque maraut enfariné, brutal et grossier. Alors sa mésaventure sera chansonnée par les ouvriers des champs et sera la risée des femmes qui le soir à la veillée se moqueront d'elle et de sa vanité qui sera soumise à une bien cruelle épreuve. Puis, la prenant par son endroit sensible, il lui dit :

> Tu t'hizas trop, Loreta en ta beutat,
> Qui n'es pas don de gran durebletat.
> En pauc de tems malauzia ou dolo
> Amortaran ta vermelha colo :
> La mau-myansa e lo tractameut mau
> T'auran leu heyt lo caratge tot blau;
> Leu ès vengut vn iuconvenient
> Qui botara ta beutat a nyent....

> Lorette, tu te fies trop en ta beauté
> Qui n'est pas un don de longue durée.
> Eu peu de temps maladies ou douleurs
> Amortiront tes couleurs vermeilles;
> Les brutalités et les mauvais traitements
> T'auront bientôt fait le visage tout meurtri;
> Un accident peut bien vite advenir
> Qui réduira ta beauté à néant.....

Et pour rendre ses arguments plus probants, il détaille avec complai-

sance tous les maux qui viendront l'assaillir tour à tour et faire disparaître ses charmes au point de la rendre méconnaissable :

Ça dira l'ung. aqera n'es pas éra,
Ça dira l'aute, era n'es pas aqera
Qui de beutat prumera se vantaua;
Si n'ac dizé, peu mens era ac pensaua.
Goera l'endrac, la lopia en ta maixéra,
Lo sarrampin, la picóta e gratera;
Goé l'artuzon. la gala apostemada;
Iamès no hos en ua tau mascarada
De maus en maus s'apresta la cohorta
Per castiga ta desdiñoza sorta.....

L'un dira, celle-ci n'est plus elle-même,
Et l'autre dira, elle n'est plus celle-là
Qui se vantait de sa beauté sans égale,
Si elle ne le disait, elle le pensait du moins.
Vois une plaie, ou une loupe sur ta joue,
La rougeole, la petite vérole ou le prurigo;
Regarde l'artison, la gale purulente,
Jamais tu n'assistas à pareille mascarade.
De maux en maux la cohorte s'apprête
A punir tes procédés dédaigneux.....

Ces sages conseils auront facilement raison de la résistance de Lorette qui épousera Sarrans.

Dans la *septième*, Garros met aux prises deux amoureux, *Saziot* et *Guiraud*, éconduits l'un et l'autre par leurs maitresses. Ils se font mutuellement la confidence de leurs déceptions qui diffèrent entr'elles :

Saziot, avait été distingué par le belle *Gimbèle* :

Era m' mustree per milas zélozias,
Mila prezens, è mila cortezias
La casta amo qui la solicitaua,
Més damb vn soc ou tronc era parlaua,
Perqe ignorent l'amoros exercici,
Tahulerot e calhastre nouici,
Senten au co los estranis lamos
No crezu pas q'aqo hossan amos.

Elle me montra par mille empressements,
Mille cadeaux et mille courtoisies,
Le chaste amour qui la sollicitait,
Mais elle parlait avec une buche ou un tronc d'arbre,
Parce que, ignorant l'amoureux exercice,
Pauvre joueur, grimaud novice,
Sentant au cœur d'étranges flammes,
Je ne croyais pas que ce fut là de l'amour.

En ma crezensa amo n'era auta causa
Q'un auzeron qe nos dizem verdauza (1).
Io pegardin per las bruhas cassaui
Aqet amo, e prene me u pensaui
Dam vn piulèt, ou dam bohatejà
Contra vn cotet talhant, e l'estujà
En vn clissat de junc heyt gentiument
Sur vn pertrèyt de cuja ardonament.

Dans ma croyance, amour n'était autre chose
Qu'un petit oiseau que nous appelons Verdier.
Moi, niais, je chassai dans les buissons
Cet amour, et je pensais le prendre
Avec un petit cri, ou en sifflotant
Sur le tranchant d'un couteau, et le cacher
Dans une tresse de jonc gentiment faite
Sur un plan de citrouille en rond.

Il voyait la belle tous les jours et jamais l'imbécile ne sut comprendre son désir. Il était assis près d'elle, ne pensant à rien, toujours amoureux, si ce n'est que parce qu'il l'aimait. Aussi planta-t-elle là un amoureux si naïf pour changer d'affection. S'il avait eu plus d'expérience, il serait aujourd'hui marié avec elle, et il ajoute philosophiquement :

Aus amorós es permes e degut
De n'auè pas l'esperit trop agut.....

Il est permis et dû aux amoureux
De n'avoir pas l'esprit trop aigu.....

Quant à *Guiraud*, il rivalisera de bêtise et de naïveté avec son camarade.

Il est poursuivi par un amour sans espoir et tant qu'il sera son esclave, il n'aura souci de sa personne, ni de son bien. Il laisse tout gâter et périr sous ses yeux, la vie même lui est à charge. Qui donc aura pitié de ses souffrances, et lui indiquera un remède à son mal, quelque neuvaine ou vœu ou pèlerinage pouvant assurer son succès.

Bonine, l'objet de sa flamme, qu'il aime pour le bon motif comme le lui a enseigné son Recteur, habite son propre village, mais il ne lui a jamais parlé, par discrétion sans doute. Il a cependant fait quelques tentatives, mais chaque fois elles ont échoué, soit par la présence de la mère soit par le chien de la maison qui lui a mordu les mollets malgré le pain qu'il lui lançait. S'il a le malheur de l'aborder, elle s'enfuit aussitôt en criant au secours :

(1) Bion (Idyl. 2?).
Le Daphnis de Longus (tradacion d'Amyot).
Le Daphnis de Théocrite (Idyl. 27).
La Naïs de Moschus (Idyl. 10. Gaill. Didot. 1794).

Era es auriua, era deus jolhs tremola
E de son co, pux com ua cabirola
Era s'envola enta sa may seguina.
Helas, dic-jo, las, hélas, ma *Bonina*,
Perque m'hoc tant enemiga natura
De t'harga tant pauruga creatura?
Si creñes l'aura, e lo vent que maneja
Ton peu, qui hé Vénus mouri d'enueja :
Si lo buscon quan la lauzerta passa
Damb aqet bsut ta 'leugerot te cassa,
A my recorre, a my tu deurés prene,
Qui son tot prest acy per te dehene,
D'auta bon co que jo t' don tres pometas,
Qui portan nom e señau d'amoretas.
In no vau pas aprop tu la mia béra,
Coma lo lop per engraupia l'añera :
Io no son pas de tos pas seguido
Com' vn Lybic Tygre escarrauñado :
Io no son pas vn Leon per t'arrompe,
Io no son pas acy per te corrompe.
Ta may Seguina as prou tantos seguida :
Ara la phlo de tos ans te convida
De leixa pay e may per vn marit ....

Elle est craintive et tremble des genoux
Et de son cœur, puis comme une chevrette
Elle s'enfuit chez la mère suivante.
Hélas! dis-je, las, hélas! ma Bonine,
Pourquoi nature m'est-elle tant ennemie
De t'avoir forgée créature si peureuse?
Tu t'effraies de la brise ou du vent qui agite
Tes cheveux, qui font mourir Vénus d'envie :
Si le bruit très léger d'un bout de bois
Sur le passage d'un lézart te met en fuite,
Recours à moi, à moi tu dois te confier,
Qui suis ici tout prêt à te défendre
D'aussi bon cœur que je t'offrirai trois petites pommes
Qui portent nom et témoignage d'amour.
Je ne vais pas près de toi, ma belle,
Comme le loup pour égratigner la brebis;
Je ne suis pas la trace de tes pas
Comme un Tigre Libien pour te déchirer;
Jo ne suis pas un Lion pour te dévorer,
Je ne suis pas ici pour te corrompre.
Tu as assez vécu avec ta mère suivante.
A présent la fleur de tes ans te convie
A laisser père et mère pour un mari.....

Et cependant il l'aime, car elle est la plus belle entre les belles; mais Guiraud finit par avouer que la cruelle a refusé ses avances,

Saziot, se console, des déceptions éprouvées, en mettant son espoir dans l'intervention d'un Dieu plus favorable :

Tot noste cas n'es que puras baboyas.
Més jo t' diré, nos auem totz vn mésté,
Qui nos a dat de senti, maue, e d'este.
Qui nos sera liberau e propici,
Més que l'ondrém damb vn milho seruici
Que n'auèm heyt, e nos recaptara
Milho que nos no gauzam espera.

Tout notre cas n'est que pures babioles,
Mais je te dirai : nous avons tous un maitre
Qui nous a donné de sentir, de nous mouvoir et d'être.
Qui nous sera libéral et propice
Pourvu que nous l'honorions d'un service plus fervent
Que nous n'avons fait, et il nous casera
Mieux que nous n'osons l'espérer.

Colas, *Gassion*, *Cirice* et *Guillaume* sont les quatre acteurs de la *huitième* et dernière Eglogue.

Gassion, riche fermier, reçoit les félicitations de ses voisins *Cirice* et *Colas*, sur le parfait état de ses troupeaux et l'abondance de ses récoltes. Tout en protestant qu'ils ne sont nullement envieux de son bien, ils sont intrigués de connaître les moyens qui le rendent si riche, l'année étant mauvaise pour les autres. Il possède sans doute quelque amulette, quelque porte-bonheur, qui procure à l'homme le bien en dormant sans peine ni fatigue. Ou bien peut-être a-t-il consulté quelque Egyptienne, devin surnaturel, ou quelque diablerie infernale qui lui a porté chance.

Gassion se récrie; ses richesses ont une source naturelle, c'est la Providence qui lui prodigue ses faveurs en abondance :

Mes Diu me da milho que jo no voli
Don jo ly deuiu ua lampazada d'oli
E mes vn ciri, e mes vn gras crabot,
Qu'aura de my, per acompli mon vot.
Dus cops me hé cad' an dalha mos pratz,
Si sonn etz plan en tot tems azerbatz
D'arrebotgiu que lo bestia pot tone,

Mais Dieu m'en donne plus que je n'en veux.
Pourquoi je lui dois une bonne mesure d'huile
Et de plus un cierge et un chevreau gras,
Qu'il aura de moi, pour accomplir mon vœu.
Deux fois chaque année, il me fait faucher mes prés,
Ils sont en tout temps si bien enherbés
De regains que le bétail peut les tondre

En cap laghens plan a son aize escone.
Pux los serpotz, phrizas, e majoranas
En mos pastengs son espessas e granas.
E lo laston per las vacas abonda
En so deu men, mes qu'en tota la ronda.
Mas herbas son delicadas, txucozas,
Mas aygas son leugèras, saborosas,
E a longtems que bestia no m'es morta;
Dus añetz l'an cado aoalha nos porta,
Vestitz de lan blãca com la gredà
Arcoquilhada, e prima com la seda.
Io son tostem quant vau ent'au marcàt,
Deus mercadès, e teizanès cercat.
No pas per este escriut en lous papés
Plus leu jo mau de Sanct Leu m'arrapès;
Perqe Menjon qu'etz tenguen endeutat,
Hoc l'autre jorn en la gabia botàt:
Mes deu herau no m' leixa aqera gent
Sorti, prumé que m'ajan dat argent.
Mos enhans sonn sadots de paparotàs
A mos bailètz no mancan las armotas :
Mes lo pilà plus grann ou jo m'empare,
Lo dire-jo ? Més vau que jo m'en care :
Lo plus gran ben don jo me vanti e lauzi;
Io volontès lo diri, mes no gauzi.

En cachant dedans sa tête bien à l'aise.
De plus les serpolets, les frisés et marjolaines
Sont dans mes pâturages grands et épais,
Et la fétuque pour les vaches abonde.
Chez moi, plus que partout à la ronde,
Mes herbes sont délicates et pleines de suc,
Mes eaux sont légères et savoureuses,
Et il y a longtemps que bête ne m'est morte;
Chaque brebis nous porte deux agneaux par an,
Vêtus de laine blanche comme la craie,
Bouclée et fine comme la soie.
Je suis toujours, quand je vais au marché,
Recherché par les marchands et les tisserands,
Non pas pour être écrit en leurs papiers,
Plutôt le mal de Saint Leu m'enlève;
C'est pourquoi Menjon qu'ils tenaient endetté
Fut l'autre jour mis en cage :
Mais ces gens-là ne me laissent pas du champ de foire
Sortir, avant de m'avoir versé l'argent.
Mes enfants sont rassasiés de friandises
Et les armottes ne manquent pas à mes domestiques :
Mais le pilier le plus fort sur lequel je m'appuie,
Le dirai-je? il vaut mieux que je me taise :
Le plus grand bien dont je me vante et loue,
Je le dirai volontiers, mais je n'ose.

Après bien des hésitations et sur l'insistance de ses interlocuteurs anxieux de connaître le côté vulnérable, *Gassion* avoue qu'il doit une partie de sa prospérité à sa femme, la perle des ménagères, et il ajoute :

Mes dessus tot, era es bera entre totas,
E si n'a pas en las camas las gotas,
Dam sos petitz clotetz eu las maixeras,
De tau colo coma las rosas beras,
Ou deu matin l'auba phresca quant bay
Au plus bet jorn deu poly mes deu may,
Era hé tot noste hostau arrizent.

Pardessus tout, elle est belle entre les belles,
Et elle n'a pas la goutte aux jambes;
Avec ses petites fossettes dans les joues,
Et des couleurs telles que les belles roses.
Ou fraiche comme l'aube naissante du matin
Du plus beau jour du joli mois de mai,
Elle fait toute notre maison gaie.

Cet aveu fait naître le soupçon, et les voisins se demandent charitablement si leur méchanceté ne trouvera pas moyen de s'exercer de ce côté. *Guillaume,* vient juste à point annoncer à son maître que sa femme est en compagnie de *frère Gasc*, un moine au cou de taureau, à la voix de stentor, et dont le froc se détache assez facilement des épaules.

Gassion, très perplexe quoique certain de la vertu de sa femme, s'apprête à courir près d'elle lorsque *Colas* rend sa situation plus cruelle en lui annonçant qu'il a vu trois loups, bien imaginaires du reste, qui menaçaient son troupeau :

B'em plan bestiàtz, jo n'e qe hà d'espia
Loba ny Lop, que jo n'aja sabut
Per la vertat, si jo son decebut.

Nous sommes bien en bétail, je n'ai que faire de regarder
Louve ni loup, que je n'ai su
Si vraiment je suis trompé.

Et *Gassion* les quitte pour s'assurer de son malheur. Après sont départ, les voisins questionnent le domestique pour savoir ce qu'il y a de fondé dans l'attitude du moine. Il leur raconte qu'il l'a aperçu, avec sa large poitrine, deux besaces pleines de pain sur ses épaules, il vient chaque jour au hameau. Il s'approche de sa jolie maîtresse pour lui demander l'aumône pour les pauvres :

D'vn gros cabeste, e dauant e darré,
Au costat dret, e pux a l'escarré,
De son mitron impatient cassaua
Tant que podè la mosca qui u picaua;
Sur aqet punct a terra es debarát
En nos dizen qu'et era assecarát :
Incontinent et a heyt pelha à part,
Lo capirot a gitat à l'escart.

Avec un grand licol, et devant et derrière,
Au côté droit, et puis au côté gauche,
Il chassait de son âne impatient,
Tant qu'il pouvait, les mouches qui le piquaient,
Sur ce, il est descendu à terre
En nous disant qu'il avait soif :
Incontinent il a fait robe à part
Et jeté à l'écart son chaperon.

Après ces explications concluantes, *Cirice* reconnaît qu'il est dangereux de trop appronfondir pareille matière sans risquer de commettre des interprétations regrettables.

Et n'es pas bon pensa tant en aulessa,
Ny ta pregond câua totas las causas.
Mes entretant, on ditz, las longas pauzas,
Hen los jorns bracz. Torna-t'en à ton mesté
E nos iram, on dejà deurem este.

Il n'est pas bon de tant penser au mal
Ni creuser si profondément toutes choses,
Mais en attendant on dit que les longues pauses
Font les journées courtes : Retourne chez ton maître
Et nous irons où déjà nous devrions être.

Il nous reste encore de lui *Quatre Epitres*; les initiales qui figurent en tête de chacune d'elles, sont insuffisantes à nous faire connaître le nom du destinataire.

Dans la *première*, le moraliste s'attache à guérir son correspondant du travers dangereux de la médisance et de la satire. Avec sa gravité doctorale, le poète cherche à lui prouver que ces succès de mauvais aloi sont indignes d'un galant homme, que de telles pratiques violent les simples convenances et les préceptes divins.

La *deuxième Epitre* lui reproche de mordre plus cruellement que jamais. Tu fais, dit-il, à l'ami dévoyé, le métier de ces tristes personnages que tout mérite offusque, et qui s'acharnent à dépolir ce qui brille. Comment finissent-ils d'ordinaire ? d'une façon tragique et il en donne des exemples. S'il est à l'abri des vengeances de la victime, qui n'a que l'embarras du

choix, ces attaques, lui vaudront le déshonneur, et il ne lui restera que la ressource de se pendre.

Dans la *troisième*, il semble que ses conseils ont porté leurs fruits. Car il comble d'éloges son *Medix* pour d'excellents vers gascons qu'il lui a adressés. Elle est dans certains passages toute vibrante de patriotisme local; les quelques fragments que nous avons cités au début de cette étude, peuvent suffire pour l'apprécier.

Quant à la *quatrième*, elle diffère essentiellemet des autres par le style, la verve et l'entrain, qui leur font défaut.

En y ajoutant, un *Cant Nobiau* (chant nuptial), une *Canson* (chanson) et une *Elegia* (Elégie) nous aurons épuisé son œuvre féconde et remarquable.

Ce qui frappe après la lecture de ses œuvres, c'est la suppression totale de la lette *F* qu'il remplace par *Ph*. C'est ainsi qu'il écrit : ***Phlaugnac***, ***Phrenetic***, ***Aphection***, ***Phlo***, ***Phresc***, ***Phray***, ***Phantastic***, ***Phantasia***, ***Phacia***, etc.

De plus, il emploie la lettre V à l'exclusion du *B* : ***Arrevira***, ***Viue***, ***Vertut***, ***Velha***, ***Horo via***, ***Avengue***, ***Arrevelha***, ***Vertadé***, ***Veze***, ***Visita***, ***Caravira***, ***Vent***, ***Vanitat***, etc.

Au point de vue ortographique, il continue la manière de ses prédécesseurs : ***a*** final non accentué se prononçait *o ; o* non tonique se prononçait ***ou***.

L'emploi des accents et des signes abréviatifs usités au xvi[me] siècle, méritent également quelques explications.

L'accent circonflexe remplace l'abréviation; ainsi il écrit *Còtèply* pour *Contemply* ; *dinà* pour *digna* avec le tilde espagnol placé sous la lettre *n* ; *jün* pour *jung* ; *que'u* pour *queou*; *n'ou* prononcé *no ou* pour *no eu*; Seño pour *Segnò*; ***maixans*** pour ***maichans***.

Garros, a placé l'accent aigu sur l'é fermé prononcé comme en français dans ***été***, ***bonté***, ***café***; l'accent grave sur l'è méridional (que les Italiens nomment *stritto*) quand il porte l'accent tonique, comme dans *francès*, ***Laytorès***, ***bourgès***. L'accent circonflexe sur l'è aigu quand il porte l'accent tonique comme dans *apèri*, *spèri*. Il a aussi employé la lettre x, dans ***maixant***, ***exiulet***, pour remplacer le *ch*, mesure inutile en Gascon, attendu que cette prononciation est identique à celle du français et ne doit pas s'écrire autrement. Il n'en est pas de même en Albigeois où cette syllabe se prononce bien autrement : Aussi *bourgès*, *jutgè*, se prononcent : ***bourdcès***, ***dzutze***. On écrit ces mots dans l'albigeois : *Bourxès*, ***xuxte***, etc.

Abandonnant les sentiers étroits du sentimentalisme, trop battus jusque-là, il ose aborder la poésie Biblique, Héroïque et Pastorale avec un égal succès. L'arme ne faiblit jamais dans sa main de novateur et le langage est partout au niveau de la pensée

Son vers est clair, lucide; son style simple, ses tableaux relevés par des remarques toujours empreintes de sagesse, qui font ressortir son esprit observateur, judicieux, indépendant. La rapidité et la facilité de conception sont alliés à une abondance de coloris, d'images qui donnent à son talen un cachet particulier.

Telle est l'œuvre du Poète : revenons maintenant au magistrat. Jeanne' la politique habile, eut bien vite apprécié sa valeur; aussi répandit-elle sur lui ses faveurs. En 1571, nous le trouvons lieutenant particulier, ou vice-Président, comme on dirait de nos jours, au Sénéchal de Lectoure. Dans le courant de cette même année, il était délégué avec d'autres compatriotes pour aller saluer la reine de Navarre, et le Prince son fils (le futur Henri IV) à Nérac.

Obligé de quitter la France en 1572, au moment de la Saint-Barthélémy (août 1572), nous le voyons quelque temps après avocat général à la cour souveraine de Pau, poste dont il fut sans aucun doute gratifié à titre d'indemnité de ses souffrances pour la foi.

Les biographes le font mourir en 1581, ce qui est une inexactitude, car l'année suivante il constituait des arbitres avec son frère cadet, *de Sainte-Chrestie*, sur les difficultés relatives au partage de la succession paternelle. On peut donc hardiment reporter sa mort entre 1582 et 1599, dans un âge relativement peu avancé. Pey mourut à Pau et non à Lectoure, en plein exercice de ses hautes fonctions ; malheureusement les archives de cette ville sont muettes à cet égard.

Il a donc l'honneur d'appartenir tout entier au XVI^{me} siècle, et ses œuvres constituent le monument le plus ancien écrit en langue Gasconne. Il jouit de son vivant d'une grande réputation; il entretint des relations avec l'Italien *Jules Scaliger*, qui habitait Agen et qui peut être considéré comme le plus érudit de son temps; il fut même l'ami de son fils *J.-J. Scaliger*, qui vint le visiter plusieurs fois à Lectoure.

DU BARTAS (GUILLAUME DE SALUSTE)

GUILLAUME DE SALUSTE, naquit à Montfort en 1544.

François Saluste, son père, receveur des décimes du diocèse de Lombez, fit l'acquisition du château de *Barthas* (1), en 1565. C'était un bien d'église et par conséquent une terre noble; à partir de ce jour, l'acquéreur s'intitula : *Seigneur du Barthas*.

Il mourut l'année suivante laissant pour héritier son fils aîné *Guillaume* (2), qui s'empressa de construire le château (11 septembre 1566) dont l'histoire commence et s'achève avec le chantre de la *Semaine*.

Le château du *Barthas* est situé dans la commune de Saint-Georges dans le Fezensaguet; il est situé sur les bords d'un ruisseau, le Sarrampion, entre Mauvezin et Cologne.

D'après *G. Colletet*, « le père de Du Barthas, voyant les lumières d'esprit qui dès sa jeunesse éclataient naturellement en lui, le destina d'abord à l'étude des belles-lettres, où selon son désir le futur ornement de la France s'employa si heureusement et avec tant d'assiduité qu'il se rendit par ses longues veilles un des savans hommes de son siècle. »

Nous n'avons pas de renseignements précis sur les premières études du Poète, mais il est facile de voir par ses œuvres qu'il reçut une de ces fortes éducations dont les grands Ecrivains du XVI^{me} siècle nous offrent de nombreux exemples.

Sa première jeunesse se passe toute entière au sein de la retraite dans les

(1) Avant d'être transformé en demeure seigneuriale, le *Barthas* était une grosse ferme dépendante de la menée épiscopale de Lombez. Elle fut aliénée du temporel de l'évêché pour payer la part que devait l'évêque de Lombez des subsides votés par le clergé pour soutenir la guerre contre les protestants.

Revue de Gascogne, tome XXXIX, page 474.

(2) L'héritage paternel était considérable. Outre le Barthas, il se composait de la petite seigneurie de *Canet* près Montfort, et dix ou douze métairies situées dans Montfort, *Bajonnette*, *Sainte-Gemme*, *le Grillon*, *Puycasquier* et *Urdens*. Guillaume de Saluste se trouvait être par le fait de cet héritage un des plus riches propriétaires terriers de la contrée. (Mêmes sources.)

habitudes vertueuses et simples de la vie champêtre. C'est dans le silence et le recueillement qu'il vit avec les Poètes Grecs et Latins, les Historiens, les Philosophes et les Erudits de l'antiquité ! Il parcourt tous les domaines de la science contemporaine, dans tous les sens : astronomie, physique, histoire sacrée et profane, il a tout étudié, et tout approfondi. La façon dont il parle de l'Hébreu en plusieurs passages de ses œuvres, laissent supposer qu'il s'était familiarisé avec l'étude de cette langue. Les diverses missions diplomatiques, qui lui seront confiées plus tard, nous permettent d'affirmer qu'il possédait à un égal degré l'Anglais et l'Allemand. En y ajoutant des connaissances de la musique et du dessin, on aura une idée de cette encyclopédie vivante, de cette vaste érudition.

Calviniste rigide, il sacrifie tout à sa foi, ne s'inspirant que de la Bible. Se considérant comme un apôtre, un missionnaire, il conçoit une œuvre héroïque destinée à corriger les mœurs de son siècle.

La meilleure part de son génie lui viendra de son enthousiasme pour les œuvres de la nature, de Dieu son créateur, qu'il glorifie dans ses Poèmes, de son amour ardent pour la vertu, de la haine que lui inspire les mœurs dissolues de ses contemporains et des poètes de cour, de ce souffle religieux, qui anime son œuvre tout entière et qui en fait l'unité.

Il est un fait digne de remarque, c'est que tous les Poètes huguenots sont tous des moralistes. Du Bartas n'aura qu'à suivre la tradition.

Héritier et élève de la Pléiade, on lui reproche d'avoir gonflé outre mesure son langage en l'embarrassant d'un néologisme étranger au génie de notre langue. On ne saurait nier que l'emphase et la recherche ne soient pour lui un travers, mais il paraît justifié par les défauts d'une école à laquelle il se rattachait et dont l'exagération du langage était le point culminant. Malgré tout il est bien, par ses défauts et ses qualités, de cette Gascogne qu'il a chantée avec amour et qu'il n'abandonna jamais. Si par atavisme, il possède l'emphase et la faconde Gasconne, il possède en compensation des qualités propres au terroir, une imagination vive, une verve intarissable, et le don d'une éloquence naturelle susceptible de racheter amplement ses plus choquants défauts.

Tout entier à son œuvre, les troubles et les malheurs de la France, viennent le solliciter par intervalle dans sa paisible retraite, s'ils ne l'obligent pas à en sortir pour ceindre le baudrier. C'est ainsi qu'il jouera un rôle actif dans les dernières guerres civiles, tout en les maudissant, et qu'il saura être à la fois fidèle huguenot et bon français.

En 1574, il publie le Poème de *Judith* et l'*Uranie*, en 1579 paraît la première semaine ; sa célébrité comme poète était déjà établie à cette époque.

Quoique ses œuvres soient écrites en français, Du Bartas se laissa gagner

à rimer en gascon, sa langue maternelle. Ce jour-là il se trouve véritablement poète. Malheureusement, les compositions de ce genre ne nous sont parvenues qu'en petit nombre; il n'en existe que deux spécimens à notre connaissance.

La première, qui est un *Sonnet*, nous a été conservée par le poète bordelais, *Pierre de Brach* (1), son ami, qui se trouve dans ses poésies, et a pour titre *Son Voyage en Gascogne*, récit d'une visite qu'il avait faite au chatelain du Barthas. Ce dernier était venu à la rencontre de son hôte à Toulouse; c'est de cette ville qu'ils se dirigèrent à franc étrier vers Montfort. Le poète bordelais raconte ses impressions de voyage, la beauté des paysages qu'ils traversent, l'activité des habitants des campagnes, etc. La route était longue, la conversation de nos deux voyageurs menaçant de languir, la nuit étant venue, de Brach, essaya de la ranimer en prenant un sujet bien profane, l'*Amour*.

A cet appel, sortant de sa rêverie, Du Barthas donne ample satisfaction à son ami, qui enregistre ses confidences :

Encores non contant de m'auoir racompté
De cet aueugle enfant la puissance indomptée
La douceur d'un espoir, la rigueur de ses lois,
Les cruels coups tirés des traits de son carquois :
Il me voulust en vers sa hautesse descrire
Aussi bien qu'en parlant il l'a m'auoit su dire
Composant en Gascon ce beau sonnet escrit
Sur l'immortel papier de son gentil esprit.

SONNET DE DU BARTAS

Ha! chaton mauhazec, ha! traidou balesté,
Perqué debarres-tu ta sœnta pataquere ?
Per hé deguens mon ko brequere sur brequère,
E ses hé pauc ni prou, brac, ni haut, ni cousté.
L'autre jour ton cordet d'autour deu kot jousté.
Iou desherrié mous pés, jou scanti ta coulere,
La punte jou smouché de ta bire murtrére,

Ah! petit chat malfaisant, ah! traitre arbaletrier,
Pourquoi desserres-tu ton saint instrument à frapper ?
Pour pratiquer dans mon cœur brèche sur brèche,
Et sans faire peu ni prou, bas, ni haut ni à côté.
L'autre jour j'enlevai ton lacet d'autour de mon cou,
Je déferrai mes pieds, j'éteignis ta colère,
J'émouchai la pointe de ton trait meurtrier.

(1) Les Poëmes de Pierre de Brach. Bourdelois. *Voyage en Gascogne*. (A.-P. Dampmartin.)

E ton arc en cent tros (sam' semble) jou bouté.
Hélas ! Per ue cadene ares joué cent cadenes.
Per un cep joué cent ceps, per ue pene cent penes,
E au seng per un treit joué cent cap-hers hikats.
Mans mon treit, ton turmen, ton cep et ta cadene,
Amou, me plazen tan que jou n'e paus ui pax,
Si toustem jou nou biui en ue ta douce pene.

Et ton arc (il me semble) en cent morceaux je mis.
Hélas! pour une chaine, maintenant j'ai cent chaines.
Pour un cep j'ai cent ceps, pour une peine cent peines,
Et au sein pour un trait, j'ai cent têtes de fer figés.
Mais ton trait, ton tourment, ton cep et ta chaine,
Amour, me plaisent tant que je n'ai ni repos ni paix
Si je ne vis toujours en une si douce peine.

Le second spécimen fut composé par le Poète à l'occasion d'un événement historique qui, en sa qualité de calviniste, lui était cher (1579). Pour en expliquer toute la portée nous remonterons quelques années en arrière.

Henri de Navarre, après la mort de sa mère, se rendit à Paris afin de donner suite à son mariage avec *Marguerite* (17 août 1572); triste bénédiction que celle que se partageaient deux religions ennemies, fêtes funestes qu'allaient éclairer les torches de la *Saint Barthélémy.* Epargné par les assassins, il resta en otage à la cour de France, avec le prince de Condé, étroitement surveillés l'un et l'autre par une politique astucieuse Aussi lorsqu'on lui permit de quitter Paris, que l'extermination des siens et sa propre captivité lui rendaient odieux (1573) Henri dut se résigner à suivre le duc *d'Anjou,* vainqueur de *Condé* à *Jarnac* et à *Moncontour*, et à marcher avec lui contre ses correligionnaires réfugiés à La Rochelle. Les Huguenots, revenus de la terreur inspirée par les massacres, s'organisaient partout; les hostilités allaient recommencer.

Henri de Navarre n'était pas resté longtemps au siège de La Rochelle.

Caractère irrésolu, il ne songeait qu'à traverser les événements le moins périlleusement possible en se montrant assez catholique à l'extérieur pour éviter la colère de Charles IX, et restant assez huguenot dans l'âme pour conserver son crédit dans sa Principauté de Béarn, et dans le parti de La Rochelle. Au milieu de cette incertitude plus habile qu'honorable, il finit par céder à son animosité politique contre la reine mère et adopter le parti de la Ligue formée par le *duc d'Alençon*. Mais Catherine de Médicis prévint les conséquences de la conspiration en les faisant arrêter l'un et l'autre (24 février 1574). Peu s'en fallut qu'elle ne les fit mettre à mort. Charles IX les sauva. Ce dernier était animé de sentiments tout opposés à ceux de Catherine à laquelle il ne cessait de reprocher les massacres des Calvinistes;

Ne voyant autour de lui que des envieux prêts à l'empoisonner, il fit appeler Henri durant un accès de la maladie qui le rongeait et il rendit le dernier soupir en lui confiant le sort de sa femme et de sa fille (1574) sur lesquelles les ambitions de ses frères lui inspiraient de vives inquiétudes. Le Béarnais n'ayant pas eu le courage de s'emparer du trône, la reine-mère s'empressa de saisir la régence et le duc d'Anjou revint de Pologne prendre la couronne sous le nom de *Henri III*.

La ligue qui se formait contre ce dernier offrit au roi de Navarre l'occasion de se venger de la reine-mère en prenant le parti du roi de France, mais lancé dans les intrigues d'amour et de palais il oubliait bientôt les intérêts des Béarnais. Pendant cette absence regrettable, les populations, longtemps opprimées par les Calvinistes, seraient revenues rapidement au catholicisme si la force n'avait continué à peser sur les consciences. Dans les villes placées sous l'action immédiate des autorités, l'abolition du culte était sans doute complète, mais dans les villages éloignés la population trouvait mille moyens de violer les ordonnances de Jeanne d'Albret. La résistance à la proscription finit par gagner les villes elles-mêmes. Cette opiniâtreté à la résistance ne pouvait manquer d'ouvrir les yeux de Henri de Bourbon qui résolut de combattre les progrès de l'autorité française en rappelant les catholiques autour de lui par la tolérance et l'impartialité. Mais ces tentatives se brisèrent contre l'exaltation toujours croissante des haines et des ambitions politiques couvertes de prétextes religieux. Les luttes recommencèrent sans trêve ni merci, semant partout la ruine et le sang entre les deux partis. Le roi de Navarre, trompé dans ses espérances par la paix rétablie entre le duc d'Alençon et son frère Henri III, ne garda plus de ménagements et revint ouvertement au calvinisme qu'il n'avait quitté que sous la menace de Charles IX.

Dès ce moment, chaque faction possédait un roi : *Henri de Valois* et *Henri de Bourbon*. Le calvinisme eut deux capitales : *Pau* et *La Rochelle*. Chaque parti se prépara à la lutte, mais avant de recourir aux armes on voulut essayer de la pacification; les Etats furent convoqués à Blois (2 décembre 1576).

Ces tentatives générales de paix n'empêchaient pas Henri de Navarre de consolider sa puissance et celle du calvinisme en Guyenne et en Gascogne en prenant l'offensive.

Pendant ce temps, la princesse *Catherine*, sœur unique du roi de Navarre, était rentrée dans le Béarn avec le titre de régente (1577) et gagnait l'affection des Béarnais par son esprit enjoué, par son amour pour les sciences et les arts, qui rappelaient Marguerite et Jeanne d'Albret.

La reine-mère, qui préférait le jeu des intrigues à celui des armes,

ordonna de suspendre les hostilités et proclama la paix (1577). Malgré cela, la guerre, une fois établie dans les habitudes, ne s'arrêta pas aux ordres des souverains; elle continua à ensanglanter le Languedoc et la Gascogne, entre calvinistes et catholiques.

Catherine résolut alors, pour y mettre un terme, d'entreprendre un voyage sur le théâtre des hostilités avec sa fille Marguerite. Elle comptait pour séduire les hommes influents sur l'esprit et l'intelligence de la peu tendre épouse d'Henri de Navarre, mais politique, insinuante, toute façonnée aux intrigues des Médicis avec une suite de dames d'honneur initiées à toutes les roueries de la diplomatie galante des Italiens.

Elles arrivèrent à Bordeaux le 15 août 1578 et repartirent bientôt pour Agen. Henri vint à leur rencontre jusqu'à La Réole. En passant à Agen, la reine-mère avait eu avec les calvinistes une conférence sans résultat; une seconde tenue à Montauban ne fut pas plus heureuse; on ne put s'entendre sur les conditions de la paix. Après avoir visité Toulouse, les deux reines entrèrent à Nérac où l'on put arrêter enfin avec les calvinistes les 29 articles du traité de février 1579.

La reine-mère, dans sa secrète pensée, faisait surtout reposer la pacification sur le rapprochement de Marguerite et de Henri. Tous les seigneurs gascons étaient accourus se ranger autour du roi de Navarre pour assister à cet heureux événement qui promettait de mettre un terme aux hostilités qui désolaient le pays. Du Bartas, fidèle huguenot, de plus ami du roi et dont la célébrité était déjà établie, s'était rendu un des premiers au rendez-vous d'honneur, mais tout en reprenant les armes il n'avait pu quitter sans regret ce manoir où le retenaient les immenses travaux littéraires qu'il avait entrepris. Plus que tout autre il désirait une pacification qui lui permettrait de les mener à bonne fin, espoir qu'il ne put réaliser.

Il composa pour la circonstance une pièce de vers destinée à célébrer l'accueil de Marguerite et de son époux lors de son entrée à Nérac, qui est restée comme le type d'un chef-d'œuvre du genre.

Trois Nymphes, représentées par de jeunes et belles filles (les Nymphes Latine, Française et Gasconne) se disputent à qui reviendra l'honneur de saluer la reine.

Laissons-lui la parole :

LA NYMPHE LATINE

Qua Pater œquoreas Tiberis festinat in undas,
Orbis me peperit dominatrix Roma subacti,
Nympha Latina vocor, quœ te Regina saluto
Salve, ô magna soror, conjux et filia regis.

LA FRANÇOISE

O Nymphe, oses-tu bien accueillir. peu courtoise,
L'honneur du lis Royal, d'une étrangère voix?
Chère sœur, qui peut mieux qu'une Nymphe Françoise
Saluer et la perle et la fleur des François.

LA GASCONNE

Carot, Nymphe besie et tu Nymphe Romane,
N'anes de tous grans mots ma Princesse eichanta;
Nou ia ta gran lairoun qu'aquet que l'aunou pane :
Dessus l'autrui jouqué lou pout nou diu canta.

Tais-toi, Nymphe voisine et toi Nymphe romane,
N'aille pas de tes grands mots effrayer ma princesse;
Il n'y a si grand voleur que celui qui dérobe l'honneur;
Sur un juchoir étranger le coq ne doit chanter.

LA LATINE

Nympha puellari vultu, facieque tenella
Incedo visenda : tamen prœcedo tot annis,
Tot seclis aliãs docta stipata caterva,
Mecum artes habeo, leges, atque optima quœque.

LA FRANÇOISE

Avant le nom Latin et que les Romulides
Eussent le champ d'*Evandre*, en pointes aiguisé,
Le parler docte-sainct des Bardes et des Druydes
En Grèce, en Italie, en Memphe estoit prisé.

LA GASCONNE

S'en man mous hils auen lou tems passat tengude
La plume com lou her, iou pôuiri rampela,
Mès entr' ets denquio-ci *Pallas* ses biste mude :
Car ets an mes amat plan hé, que plan parla.

Si au temps passé les enfants de la Gascogne eussent tenu en main
La plume comme ils maniaient le fer, je pourrai rivaliser.
Mais jusqu'ici au milieu d'eux *Pallas* a gardé le silence :
Car ils ont mieux aimé bien faire, que bien dire.

LA LATINE

Barbara Nympha mihi est, cujus sit Gallia mater,
Barbara Nympha mihi est, cujus sit barbarus ipse
Vasco pater, supero vocis modulamine utramque,
Moribus ingenuis linguaque excello diserta.

LA FRANÇOISE

En faconde, en richesse, en douceur je te passe.
Si *Tulle* revivoit il parleroit François;
En *Patare*, Apollon, les Muses sur Parnasse
Ont oublié pour moi le Latin et Grégeois.

LA GASCONNE

Toute boste beutat n'es are que pinture,
Que maignes, qu'affliquets, que retourtils, que fard :
E ma beutat n'a punt aute mai que nature,
La nature toustem es més bere que l'art.

Toute votre beauté n'est rien que d'artificiel,
Que grands airs, colifichets, ajustements et fard :
Ma beauté n'a point d'autre mère que la nature,
La nature toujours fut plus belle que l'art.

LE LATINE

Sunt Calenda ergo Reginœ, ô Celtica Nympha,
Jura salutandœ, quœ nos retinere nequimus,
Vasconicis Nymphis, pugnax gens illa, tenaxque
Propositi nimium : ne nos certare paratœ.

LA FRANÇOISE

Ecoutons donc sa voix barbarement diserte :
Cédons-luy nostre droit : tous nos débats sont vains,
Tu dis vray : le Gascon a la teste si verte
Qu'il vient le plus souvent des paroles aux mains.

LA GASCONNE

Leichem esta la force? Oun mes on s'arrasoue,
Més on be qu' jou é dret de parla daüant bous.
Jou soun Nymphe Gascoue, er' es are Gascoue,
Soun marit es Gascoun, é sous sutgets Gascous.

Baïse enfle toun cous : coummence t'hé més grane
Que lou *Rhin*, que lou *Pô*, que l'*Ebre*, que la *Tane* (1) :
Gloriouse, he brouny toun gay per tout lou Moun !

Laissons de côté la violence? Plus on réfléchit,
Plus on comprend que j'ai le droit de parler devant vous.
Je suis Nymphe Gasconne, elle est maintenant Gasconne,
Son mari est Gascon et ses sujets également.

Baise, enfle ton cours, prépare-toi à surpasser
Le Rhin, le Pô, l'Ebre, la Tane ;
Glorieuse, fais retentir ta joie dans toute la région !

(1) Fleuve de Scythie qui divise l'Asie d'avec l'Europe.

Baïse, enfle toun cous; coumence t'hé mes grane
Puch que iamés lou *Rhin*, lou *Pô*, l'*Ebre*, la *Tane*,
Nou bin sur lou graué tau beutat que lou Toun.

Creich, ô petit Nérac ! Nérac, creich tas barralhes,
Leue tas tous au céu: cinte de tas muralhes,
Tout so que de plus bet cintet iamés lou Moun !
Clare halbe deu jour, bet escoune de grassie,
Huch léu, huch, bé mucha sur l'aute Moun ta fassie !
Assiu raye un Lugran plus lusen que lou Toun.

O Merle! ô Roussignol! ô Meillengue! ô Luneiche!
Courès deu bet casau que la Baïse engreiche,
Saludats d un dous cant la plus bere deu Moun.
O Parc, cargue de fruts tous arbres plus saubatges !
Per arcouilhi ta Dam' acate tous ramatges !
Parc, nou se bic iamés tant d'aunou que lou Toun.

Tu sies la ben bengude, Estele qui goubernes
Nostre macau batut d'auratge è de subernes,
E d'un espia courtés desencrumés lou Moun.
Esperit Angelic, la bère de las bères,
Moun cot de cent hiuers è de cent primabères,
Nou pousque este pelat d'aute jun que deu Toun.

Goué coume ta cugnade aunou cla de nostre atge,
A ta bengude a heit plus bet soun bet bisatge.

Baïse, enfle ton cours, prépare-toi à te rendre plus grande
Puisque jamais le Rhin, le Pô, l'Ebre, la Tane
Ne virent sur leur gravier beauté telle que sur le tien.

Grandis, ô petit Nérac! Nérac, développe tes clôtures,
Lève tes tours jusqu'au ciel; ceins de tes murailles
Tout ce que le monde n'a jamais entouré de plus beau!
Claire aube du jour, va te cacher de grâce,
Fuis loin d'ici, fuis, va montrer sur l'autre monde ta face !
Ici brille une étoile plus éclatante que la tienne.

Oh Merle! Oh Rossignol ! Oh Mésange ! Oh Linotte!
Chantres du beau jardin que la Baïse engraisse,
Saluez d'un doux chant la plus belle du monde,
Oh Parc, charge de fruits tes arbres les plus sauvages !
Pour accueillir ta Dame rassemble tes ramages!
Parc, on ne vit jamais pareil honneur au tien.

Toi, sois la bienvenue, Etoile qui gouverne
Notre bonheur menacé d'orages et de tempêtes.
Et d'un regard bienveillant affranchis le monde de nuages.
Esprit angélic, la plus belle d'entre les belles,
Que mon cou vieux de cent hivers et de cent printemps
Ne puisse être pelé que par ton seul joug.

Vois comme ta naissance, honneur évident de notre âge,
A ta venue a fais plus beau son beau visage.

En semble en t'aquista, conquista tout lou Moun !
Goué coume aqueste cour en aisé toute nade :
Goué coum' tout sa guens arrits à toun intrade,
Coum' lou pople soun gay maride dan lou Toun.

Surtout, goué toun marit, de qui l'uberte fassie,
La doussou, leu grand co, la memorie, la grassie,
A cent cops meritat la couroune deu Moun;
Goué, goué, coume de gay lou co li pataquéje!
Goué, coum per sadoura soun amourouse embeje,
Et a toustem hicat soun oueil dessus lou Toun !

Diu sie toun gouarde cos : Diu de soun dit escriue
En papé de toun cos sa lei, qui toustem biue!
Pousque hé tas bertuts lusi per tout lou Moun !
Lou laget deu grand Diu de ta teste s'absente :
Salhe, au cap de nau més, un gouion de toun bente,
Qui semble au pay deu co, de la care sie Toun !

Diu tengue toun marit abricat de sas ales !
Diu nou bate iamès toun marit à de males !
Diu hasse toun marit lo més grand Rei deu Moun !
E puch que bostre pats es *la* pats de la France,
Diu bous tengue loung-tems en pareille amistance,
Cent ans, sies-tu d'Henric : cont ans Henric sie Toun.

Il me semble en t'accueillant que je conquiers l'univers.
Vois comme cette cour nage toute dans la joie.
Vois comme tout le monde sourit à ton entrée,
Comme le peuple marie sa gaieté avec la tienne.

Surtout, vois ton mari dont la face rayonnante,
La douceur, le grand cœur, la renommée, la grâce,
A cent fois mérité la couronne du monde,
Vois, vois, comme son cœur bat de bonheur,
Vois, comme pour satisfaire son amoureuse envie
Il a toujours son œil fixé sur le tien.

Que Dieu soit ton garde du corps; que Dieu de son doigt trace
Sa loi sur ton corps comme sur du papier indestructible!
Qu'il puisse faire luire ta vertu aux yeux de tout le monde!
Que le fléau du grand Dieu s'éloigne de ta tête :
Qu'un fils jaillisse de tes entrailles au bout de neuf mois,
Qui ressemble au père par le cœur et à toi par le visage.

Que Dieu protège ton mari à l'ombre de ses ailes!
Que Dieu n'expose jamais ton mari à des malheurs!
Qu'il le fasse le plus grand Roi du monde !
Et puisque votre paix est celle de la France,
Que Dieu vous tienne longtemps en amitié intime,
Que tu sois à Henri et qu'il soit à toi pendant cent ans.

Le Poète prête sa voix harmonieuse pour traduire avec tout son cœur cette feinte réconciliation dont le but politique ne fut pas atteint.

Cette lecture instructive inspire le regret que le chantre des Semaines, n'ait pas consacré son génie poétique à la culture de la Muse gasconne qui lui offrait l'occasion de faire valoir un talent naturel, joint à une élégante simplicité.

En appliquant ses remarquables facultés natives dans ce domaine qui lui appartenait, il aurait peut-être moins émerveillé ses contemporains; il n'en aurait pas moins acquis une gloire plus modeste et plus durable susceptible d'illustrer son nom.

Son mariage avec *Catherine de Manas* ou d'*Homs* doit être reporté en l'an 1572. Il avait à cette époque 28 ans.

De cette union naquirent quatre filles, *Jeanne* de Saluste, *Anne*, *Isabeau* et *Marie*.

Colletet nous apprend qu'il servait vers la fin de sa vie en qualité de cornette sous les ordres du maréchal de Matignon.

A la mort du Poète, qui eut lieu en 1590, le château du Barthas devint la propriété de sa fille ainée, *Jeanne*, femme de *Barthélémy de Frère, seigneur de Hordosse*.

DE GARROS (JEAN)

Nous avons vu que *Jean de Garros*, était le plus jeune des fils de Bertrand. Comme son frère, il dut faire ses études au collège de Lectoure qui jouissait à cette époque d'une certaine renommée et dont les habitants étaient légitimement fiers. Il fut ensuite envoyé à Toulouse pour y étudier la science du droit et prendre ses grades. Après la mort de son père, il se trouva possesseur de propriétés importantes dans la commune de Lectoure (1). Protégé, comme tous les siens, de la famille de Navarre, qui avait pu apprécier leur fidélité, il était pourvu du siège de Conseiller au Sénéchal d'Armagnac en 1576 (2), pendant que son aîné, Pierre, était nommé avocat général près la Cour souveraine de Pau.

(1) Livres terriers.
(2) Registre du Sénéchal. Archives départementales.

Il continua dans l'exercice de ses délicates fonctions les traditions de la famille qui lui valurent l'estime et la considération de ses concitoyens.

Il eut des rapports avec tous les poètes de son temps et connut particulièrement *Dastros*, le poète Saint-Clarais, qui lui adressa le sonnet suivant :

Andè plan arrousa Garros,	Pour bien arroser Garros,
Apolloun amasso l'arrós	Apollon ramasse la rosée
Que tout lou *Parnass'* emperlaou;	Qui emperlait tout le Parnasse; .
Atau qui neu troubare boun,	Ainsi qui ne trouverait pas bon,
Si d'aro 'nlà l'on aperaouo	Si dorénavant on appelait
Garros gouard' arrós d'Apoulloun.	Garros gardien de la rosée d'Apollon.

Le 14 mai 1610, Henry IV tombait assassiné par le fanatique *Ravaillac* à côté d'*Antoine de Roquelaure* et du duc de *Caumon Laforce.*

La France venait de perdre le roi Béarnais, le fondateur de la dynastie des Bourbons, un des rois les plus remarquables de notre histoire, car sa gloire avait pour piédestal la pacification de la France à l'une des époques les plus bouleversées, l'inauguration de la prospérité publique fondée sur le bonheur des masses et le rajeunissement de la dynastie par la substitution de la race vigoureuse des Bourbons à la race impuissante des Valois. Il dut ces vertus viriles à sa naissance au sein des montagnes, à cette éducation pastorale toute Béarnaise qui fortifia son tempérament, fit naître dans son âme cet amour du peuple, cette camaraderie bourgeoise qui constituèrent sa grandeur et sa force. Cette familiarité vulgaire, cette joyeuseté gasconne, cette santé vigoureuse qu'aucune fatigue ne pouvait lasser, révélèrent aux Français une royauté toute nouvelle, bien digne de les séduire et de les passionner. En montant sur le trône du triste Henry III et du taciturne Charles IX, Henry IV resta toujours le *franc luron* des aventures galantes, le hardi soldat d'*Arques et* d'*Yvry*, le chasseur infatigable, l'admirateur et l'émule du facétieux *Roquelaure.* Grâce aux vertus plus sérieuses, qui accompagnèrent ces qualités, la Royauté fit la plus heureuse expérience de cette politique de la popularité familière, et la dynastie des Bourbons fonda sa puissance sur l'adoration du peuple, mais les passions politiques, le fanatisme, se laisseraient-ils jamais désarmer par la clémence et la générosité des meilleurs rois ? Henry IV périt assassiné et sa bonté excessive envers les partis politiques léguait à Marie de Médicis la régente et à Louis XIII, alors âgé de neuf ans, une succession grosse de révoltes et de difficultés.

La douleur et l'émotion furent générales en France, ainsi que l'exprime le journal de l'*Etoile* : « Aux premiers bruits de l'attentat, hommes, femmes et enfants, tout se précipite dans la rue avec des gémissements et des sanglots. Il était pitié de voir tout le peuple en pleurs et en larmes avec un

triste et morne silence, ne faisant que lever les yeux au ciel, joindre les mains, battre leurs poitrines et hausser les épaules, gémir, soupirer, et si quelques cris échappaient, c'était avec des élancements si douloureux que rien ne saurait représenter de plus affreux et pitoyable. Ensemble, chacun ne faisait que dire : « Nous sommes tous perdus, si notre bon roi est mort ». Odes, épitaphes françaises, grecques, latines, anglaises, italiennes et espagnoles, discours et sermons en toutes langues furent prodigués aux mânes du grand roi (1); aucune exagération, dans ces élucubrations dithyrambiques aucune trivialité poétique ne lui fut épargnée.

Garros prend prétexte de ce douloureux événement pour payer une dette de reconnaissance et d'affection envers le bienfaiteur de sa maison. Sa Muse traduira les larmes et les regrets de la Gascogne pour son roi défunt (2), et lancera l'anathème contre le misérable assassin auteur de ce lâche attentat.

(1) Le duc de La Vallière, dont la bibliothèque a constitué le fonds de celle de l'Arsenal, avait eu l'excellente pensée de grouper tous ces morceaux épars dont la mort du Béarnais avait été l'occasion. Nous devons probablement à cette pieuse curiosité du grand seigneur le salut de l'œuvre de Jean de Garros inscrite au Catalogue en ces termes :

Pastorale Gasconne sur la mort de Henri IV, in-8°. Toulouse. 1616. N° 9.490. — B. L.

Elle avait échappé aux recherches patientes de *Soleinne* et de *Brunet*, de Paris, l'auteur du *Manuel du Libraire*. Cet exemplaire, que nous croyons unique, sans oser l'affirmer, a été retrouvé à la Bibliothèque de l'Arsenal, grâce à notre infatigable persistance.

(2) Cette émotion avait gagné les contrées Gasconnes, surtout dans les pays qu'Henri IV avait parcourus à diverses reprises dans son itinéraire. Il faut citer les honneurs funèbres qui lui furent rendus à Miradoux (Gers), le 18 juillet 1610 :

« Le Roy Henry quatriesme, roy de France et de Navarre, feust tué le quatorziesme jour de may 1610, d'ung coup de couteau par un nommé Pierre Robillard (Ravaillac), d'Angolesme. A esté receu et sacré pour légitime successeur Loys, fils légitime et naturel dudit seigneur, lequel à présent, par la grâce de Dieu, est Roy de France et de Navarre.

» Honeurs du Roy.

» Les honeurs deudit feu Roy Henry, quatriesme du nom, Roy de France et de Navarre, ont esté faicts dans la ville de Miradoux, le dimanche dix-huictiesme jour de juilhet mil six cens dix, et feurent continués le lundy et mardy après. Ce qui s'est observé auxdits honneurs, c'est que les consuls, les officiers du Roy, les jurats et habitants s'assemblèrent à la maison commune de la ville, lesdits consuls aportant le drap des morts; les officiers et jurats chascun son flambeau à la main où estoynt attaché les armoyries du Roy, sortirent de la maison commune, assistèrent aux obsèques des morts que les prestres dirent au devant de ladite maison de ville, s'en allarent en procession avec ordre par toute la ville; les prestres les premiers, les consuls apportant le drap après, y ayant quatre armoyries attachées. Après marchoient les officiers du Roy et après les jurats deux à deux avec leurs flambeaux et armoyries, suivis du reste du peuple, et s'en allarent tous assister à la messe et aux prières et oraisons qui feurent dites dans l'église parrochielle de ladite ville. Tous allarent à l'offrande; et après la messe, les consuls et officiers allarent baizer la croix. Dieu par sa saincte misericorde veuille colloquer l'âme de nostre Roy en son règne céleste et qu'il luy plaise maintenir et conserver le Roy, Monseigneur son fils, la Reyne sa mère, Messeigneurs ses enfants et filhes, et leur donner bon conseilh. »

(Extrait des registres de Guillemette le Vieux, notaire à Miradoux, 1603-1614, f° 277. *Revue de Gascogne*, XL, p. 51.

C'est à la forme de la Pastorale qu'il a recours pour la circonstance, il s'empresse de donner les raisons de ce singulier choix. Il donne pour titre à sa composition :

PASTOVRADE GASCOVE *sor la mort*
deu Magnific è Pouderos Anric,
quart deü nom, Rey de France e de Nauarre.

Pastorale Gasconne sur la mort
du Magnifique et Puissant Henri,
quatrième du nom, Roi de France et de Navarre.

Il dédie son œuvre à :

MONSEIGNEVR DE ROQVELAVRE, *conseiller du Roy en ses conseils, Chevalier des Ordres de Sa Majesté E son Lieutenant Général en Guiène*

« Sçachant, lui dit-il, que vous estes Gascon, que vous aimez le païs è les gens de vostre patrie, et que vostre gouuernement s'estend sur icelle, partant vous estant esleu tel, iose me promette, que ie ne seray point sans protecteur è deffenseur contre mes *zoïles*, m'appuiant de vostre authorité è clémence par cette mienne adresse. Faites moy donc cest honeur de prendre agrè ce mien trauail, é auoir la patiẽce qu'à certaines heures ocieuses il vous en soict faicte lecture. Vous y verrez, quoy qu'en bas stil, soubs lequel les grãds è plus antiẽns Poètes ont descrit l'estat généalogic, Epitalames, combats, amours è mort des grands Rois è Empereurs amplement desduicts, les regrets de la mort déplorable de notre feu Roy débonnaire e inueincu, l'atrocité du faict pernitieus du pendart traistre son assacineur, è les biẽs è graces que les Pasteurs è prient Dieu aduenir à nostre Roy régnant. Comme ie say aussi avec vn zèle extrême, par mesme moyen, ne pouuant vser d'autre reuenche en vostre endroit, pour estre mes reins faibles, ie le suppliray qu'il vous doint en santé, longue è heureuse vie.

« De Lectoure ce dernier de Iuien 1610 (La Pastorale est dédiée six semaines après le meurtre). »

Puis s'adressant au lecteur, il lui expose que c'est sur le conseil de ses amis qu'il a mis en lumière son Poème en langue Gasconne : « Lãgue laquele semblera possible, scabruse, è difficile à plusieurs, pour estre peu polie à cultiuée, de tant que la langue françoise a la vogue è est en grande recomendation, voire parmi la Gascogne, ou de l'ordonnance de nos Roys, tous actes se font, è escriuent en ladite langue Frãçoise ; si que tout le

monde tâche à bien éloquement parler è escrire le François. Dont ils aduient qu'on mesprise é ne faict on point estat d'illustrer la langue maternelle : à quoy si l'on s'attendoit i'oseray croire qu'elle ne céderoit à la douceur italienne ny grauité espagnole. Cela manquant, i'ay bien voulu te donner quelques aduertissements en cest endroict, pour te faciliter les difficultez lesquelles pourront t'arrester è destourner de la Lecture de ce petit œuure, soit pour l'ortographe, pronuntiation è variètè des dialectes, desquels la Gascogne abonde autant è plus que ne faisoit antiennement la Grèce, soit pour la signification des mots rares è particuliers, desquels on vse dans nos contrées. »....

Il termine en avertissant le lecteur, qu'il a employé dans certains cas l'epsilon grec (1) ε au lieu de l'e ordinaire pour éviter des confusions au sujet de la prononciation; il retranche également le T de la conjonction, comme superflu, à l'imitation des écrivains français et italiens.

Son poème est à trois personnages : Iovanon (Petit Jean), Peyrot (Petit Pierre) et Andriv (André). Il débute par l'argument de la Pastorale :

Deu pople acy l'om auch lous crics, qu'emplouramens,
Per Anric son bon Rey, hè sur sa mort plagnude;
De son traidou murtrè, puch lous malasimens
Eus bes queu Rey Louis nous porte à sa bengude.

On entend ici du peuple les cris et les sanglots,
Pour la mort si regrettée de son bon roi Henri;
Puis les malédictions contre son traitre meurtrier
Et les avantages que le roi Louis nous porte à son avènement.

Cela fait, il donne la parole à *Peyrot* (Petit Pierre), qui interpelle son camarade *Iouanon* (Petit Jean) en ces termes :

Doû Iouanon, doû ben que contra ta nature,
Iout' bey matin è cé, tout pic pac a l'ardure,
Corre per camps, per bocs, per serres, per arrocs,
Per seubes, per bruchous, è peùs mes espes locs,

D'où vient Petit Jean, d'où vient que contre ta nature,
Je te vois matin et soir tout triste, sans cesse
Courir par champs, par bois, par hauteurs, par rochers,
Par forêts, par buissons et par lieux les plus inaccessibles,

(1) Cette idée d'introduire l'ε grec dans l'orthographe gasconne dut être inspirée par la même tentative faite par *Le Trissin* dès 1524 pour donner place dans la langue italienne à deux voyelles grecques. Mais toutes ces innovations n'eurent aucune suite,

Per espias, per brocz eichuperatz, è sègues,
E nes arriu, ny hont, ny barthe que nous siegues,
Palhe, trancit, doulent, aganit, pantaichan :
De lèrmes, tous deus oueilhs, ban a gran dautz pichan :
L'airé trenichs è hen, deus grans cricz que tu gites,
Que pot este aquero? digues, en que cougites?....

Par ronces, par épines aigues et haies,
Il n'est ruisseau, ni cours d'eau, ni bruyères que tu ne suives,
Pâle, transi, gémissant, exténué, essouflé :
Tes deux yeux vont répandant les larmes à grands flots :
Tu fends l'air retentissant des cris que tu pousses,
Qu'est-ce que cela peut être? dis-moi, à quoi penses-tu ?...

« Il n'a pas besoin, ajoute-t-il, de se contrister en convoitant les biens de » ce monde qu'il possède, Dieu merci, et qu'il énumère avec complaisance. » N'a-t-il pas ses étables bien garnies en brebis, vaches et chevaux? Ses » champs et ses vignes sont fumés tous les ans et en pleine production. Il » peut en tout temps manger à sa fantaisie de l'agneau, du canard, du » poulet, du fromage ou un cochon aussi bien que pas un du village. Sa » maison est meublée confortablement; et ses champs sont peuplés de tout » espèces d'arbres fruitiers, et il passe en revue les variétés de pommiers, » de poiriers, de pruniers, de pêchers, d'abricotiers, de noyers, de cerisiers, » de cormiers, d'amandiers, qui lui donnent tous les ans une ample provi- » sion de fruits savoureux. Sa demeure est un vrai paradis terrestre où » tout abonde, et où on trouve en outre en été l'ombre et la fraîcheur. Il lui » rappelle l'heureux temps où il courtisait celle qui est devenue sa femme, » ses joies et ses déceptions quand il poursuivait de ses assiduités celle qui » le faisait mourir par sa beauté. A cette époque, levé dès l'aurore, le cœur » joyeux, il était toujours prêt à dire à propos quelque chanson, tantôt avec » le hautbois, tantôt avec le chalumeau, pour adoucir le cœur de son amou- » reuse revêche. Il n'était pas de fête votive aux environs où il ne rempor- » tât tous les prix à la boule, à la lutte, à l'arc, aux trois bouchons ou à » jouer du luth, sur les bergers et les bouviers les plus renommés de la » contrée ....

Quis cambis son asso : parle, arrespon, que pences?
Assos per trop farçat, quignes son tas deffences?
Qu'as, lou men, pren couratge, on pot trouba confort,
Per tout qu'au pas esqu de la trop haube mort.

Quel changement est ceci? parles, réponds, que penses-tu ?
La plaisanterie a assez duré, quelles sont tes raisons?
Qu'as-tu, ami, prends courage, on peut trouver consolation
Partout, sauf au pas obscur de la mort fauve.

IOUANON

O mort, heroutge mort, a daugus mas que douce,
Tum' seres sit plasé, marboune are en ta hocc,
Poiri iou biue las, biue poiri iou las,
Aprop aue perdut, mon soustien, mon soulas?
Mon paués, mon renfort, mon maintien, è ma bite,
Qui ses è nou pot cste au moñ que fort petite :
Mon mèste, mon Seignou, Rey de touts lous pastous,
Lou maiourau de touts, qui hasez mous moutous,
Agnètz è buus, per tout péiche en asseguranee :
Sit calé courre au loup, è ère cap de dance,
A la boup, au sanglà, plus lèu et housse mort,
Que souffri que degus nous hesse cauque tort :
Hardit come un Léon, balent come l'espase,
Et tenguè toute neit, ardente sa lampase,
En beillan, escoutan, qui sere tant ausart,
Qui prene gausare, suus sous la mendre part.
Lous lairous montagencs, tant quet hourouc en gouarde,
Nou saproupien de pou. quet nouus dès sur la harde.
Nieus morous bazanatz, marranous qui son loups,
E gouereien, nou pas dam her, mas come boups.
Ha men nous te perdem, quan de pou de ta gouerre
Deu leuat, dique au couq, hasez treni la terre.

PETIT JEAN

O mort, farouche mort, à certains plus que douce,
Tu me serais agréable en m'enfouissant à présent dans ta fosse;
Hélas! pourrai-je vivre, hélas! le pourrai-je,
Après avoir perdu mon soutien, ma joie,
Mon bouclier, mon protecteur, mon défenseur, ma vie,
Qui sans lui dans ce monde ne peut être que bien petite :
Mon Maitre, mon Seigneur, Roi de tous les pasteurs,
Le Souverain de tous, grâce auquel mes moutons,
Agneaux et bœufs, paccageaient partout en sûreté.
S'il fallait courir au loup, il était chef de danse,
Comme au renard, au sanglier; il serait mort plutôt
Que de souffrir que personne nous fît quelque préjudice :
Hardi comme un lion, vaillant comme l'épée,
Il tenait toutes les nuits sa lampe allumée
En veillant, écoutant qui serait assez audacieux
Pour oser prendre aux siens la moindre chose.
Les voleurs montagnards, tant qu'il fut en garde,
Ne s'approchèrent de peur qu'il ne leur tombe dessus,
De même les Maures basanés, vagabonds, qui sont loups,
Qui guerroient non pas avec du fer, mais comme renards.
Hélas! nous te perdons, quand la peur de la guerre
Du levant au couchant faisait retentir la terre,

Ares nous poudem plan, carga lous esperous
E huge on mes pouscam dam beace è sarrous.....

Maintenant nous pouvons bien chausser les éperons
Et fuir au plus loin que nous pourrons, avec besace et pannetière.

» abandonnant la mort dans l'âme nos charmantes demeures, nos vigno-
» bles, les récoltes mûres et nos champs prêts à faucher. Les uns iront à
» droite, vers l'est, les autres au Japon, ou bien vers le Tartare glacé où les
» vêtements sont faits de peau de mouton ou d'izard, ou vers le Nouveau
Monde où la chaleur force les habitants à aller nus en toute saison.

» Certes nous pouvions à loisir planter, greffer, tracer des allées dans
» nos jardins, faire de belles avenues d'ormeaux, tailler des tonnelles de
» myrthe, de lierre, de lauriers, de rosiers, de jasmins et conduire à l'en-
» tour des ruisseaux d'eau courante dont le murmure cadencé invite au
» sommeil. Il nous était permis, en pleine sécurité, d'organiser là des
» danses et de célébrer les louanges du dieu Pan, maintenant tout est fini.
» Soldat pillard, voici venir ta fête, toi qui te repais du sang et des larmes
» du peuple que tu contrains à se nourrir de pain cuit dans les douleurs.
» Viens avec la gent étrangère pour t'emparer de notre bien que nous avons
» arrosé de nos sueurs et de notre travail. Désormais l'on ne pourra plus
» chanter sur la montagne, ni sur la verte plaine en faisant paitre ses
» troupeaux. »

Petit Pierre cherche à calmer son ami en lui faisant entendre la voix de la raison et en invoquant les décrets mystérieux de la Providence qu'il faut accepter, mais *Petit Jean* se montre insensible et donne un libre cours à son indignation :

O Terre, o Ceu, o Ma, Astes, e Dius amasse,
Auetz bousautz patit, qu'aquero noble race,
Deus Santz, Lyris antiqz, houssen traidourament,
Dab un coutet murtré, heritz ta biuament,
Quan la sang inoucente, en lestrete carrère
A hioles cudec he neiche ue ribère?
Tacagn arrescuse, truant mau acarat,
Quigne rauje t'aue la biste caperat,

O Terre, ô Ciel, ô Mer, Astres et Dieux ensemble,
Comment avez-vous permis que cette noble race
Des Saints, Lys antiques, fut traitreusement,
Et si brusquement frappée avec un couteau meurtrier;
Quand le sang innocent, dans la rue étroite
Tomba en jaillissement, à faire naitre un ruisseau ?
Méchant sournois, bandit à face ignoble,
Quelle rage avait voilé tes yeux,

Lou sen, lentenement, que ton co plen d'audacie,
Tout d'un cop s'arroncés dessus la douce facie
D'un anioulet deu Céu, de l'unctat deu bon Diu,
Tot bon, tout amistous, que suu poble caitiu,
Et elegic pastou, gouaiton, è sa condute,
L'arbaiament deus maus, deus maichants la dehute,
Lou soustien, lou pihore, deus caiutz am maus hicz,
E deus praubes qui son ses abric, ses amicz,
Per heu arregauta sa biue amne empourpade,
E tantouilla tas mas, en sa sang ta plourade ?
Que tant queu Mon sera, nous, o lous qui biran,
Aprop nostes neboutz, malaus se sentiran.
Ha maichant malasit, tu n'as pas abeusade,
Ue soulete hemne, ans ue milantade
Que d'enhans despairatz, quan d'oustaus desoulatz,
Quan de gent desperance as tu arreculatz?
Quan de maines louritz, è bourgatz è bourgades,
Seran, per tu damnat, diqu'au pe deroucades,
Qui s'arreleuara? om es plus leu pergut,
Aprop un meste nau. qu'om non es counégut.
Poitron, arregagnat, digues nous on pot este,
Qu'as apres dargouaita ton Seignou, ton bon meste ?
Per acops de coutétz la bite destremau,
Lo Reaume è nousautz coulouma de tout mau ?
Tut' pençaueus, belèu, te serbi de leichemple,

Ton bon sens, ton entendement, pour que ton cœur plein d'audace
T'ait précipité, tout à coup, sur la douce image
D'un ange du Ciel, de l'oint du Seigneur,
Tout bon, tout bienveillant, que pour le faible peuple
Il élut pasteur. gardien, qu'il fut sous sa conduite,
La préservation des maux, la déroute des méchants,
Le soutien, le pieu des tombés et des mal plantés,
Des pauvres qui sont sans abri, sans amis.
Pour lui faire vomir sa noble âme empourprée.
Et tremper tes mains dans ce sang tant regretté ?
Tant que le monde existera, nous et nos successeurs,
Après nos arrière-neveux, en souffriront encore.
Va, méchant maudit, tu n'as pas rendu une seule
Femme veuve, tu en as fait des milliers;
Combien d'enfants orphelins, que de foyers désolés,
Combien de gens as-tu reculés d'espérance ?
Combien de maisons fleuries, de bourgs, de hameaux.
Seront grâce à toi ruinés, démolis jusqu'aux fondements,
Qui les relèvera ? On est perdu plus tôt
Auprès d'un maitre nouveau qu'on n'en est connu.
Poltron révolté, dis-nous où tu as pu
Apprendre le guet-à-pens contre ton Seigneur et ton bon Maitre?
Pour à coups de couteaux détruire sa vie ?
Tu as comblé le Royaume et nous-mêmes de tous maux?
Tu as pensé peut-être à suivre l'exemple,

Per hè dura ton nom (1), deu qui boutec lou Temple.
De *Diane* en carbous, mas tout son maichant heit,
Nempachec que plus bet, nou housse aprop reheit.
Ha plagous au *Diu Pan*, qu'ubrin lames petite
E gran bée deu cos, iou pouscoussi da bite (2).
Quantis soupis, sanglotz gitari jou dam plous,
Sitz pouden acaba nostes maus è doulous.
Un delauas deù Ceù semblare que caiousse,
Ou qu'un delubi gran sur la terre hounousse :
Mes praubes desastructz, en nat courtiu, ny ort,
Remedi nou se pot trouba contre la mort,
Hilh malasit d'hyher, dequing helon couratge.
Ten ez tu pres au Rey lou prumé de tout atge,
Tout franc, tout iust, tout sant, simple è plen de bouentat,
Que t'aué heit murtré, qu'atau laies tractat?
Tu n'ez nescut de may douce, ny pietadouse,
Iou crey que tu es hilh de cauque superbiouse,
De cauque loube, ou draque, ousse, ou mes si tu bos,
Du Lauparde enchoua, qui n'a queu diable au cos,
Las maities au senc, è qu'en arre nou pence
Que de sang, è de mortz hé sa bite è despence;
Iou cresi qu'ere ta de biueres nouirit,
De serps, serpents, grapauts, è d'un lausert poirit,

Pour perpétuer ton nom, de celui qui incendia
Le temple de Diane, mais sa méchante action
Ne l'empêcha pas d'être reconstruit plus beau.
Qu'il plut au Dieu Pan, qu'en ouvrant les petites
Et les grandes veines du corps je puisse lui rendre la vie.
Que de soupirs et sanglots je jetterai avec des pleurs,
Si nous pouvions achever nos maux et nos douleurs :
Il semblerait qu'une averse tombat du ciel,
Ou qu'un grand déluge fondit sur la terre :
Mais, pauvres malheureux, en nul jardin ou verger,
On ne peut trouver remède contre la mort.
Fils maudit de l'Enfer, de quel félon courage
T'en es-tu pris au plus grand Roi de tout âge,
Tout franc, tout juste, tout saint, simple et plein de bonté :
Que t'avait-il fait, assassin, pour le traiter ainsi ?
Tu n'es pas né d'une mère bonne ou accessible à la pitié;
Je crois que tu es fils de quelque folle d'orgueil,
De quelque louve ou reptile, ourse, ou si tu veux,
D'une léoparde furieuse, qui n'a que le diable au corps
Du matin au soir ne pensant à rien
Qu'au sang et aux morts dont elle fait sa vie et nourriture;
Je croirai qu'elle t'a alimenté de vers de terre,
Serpents, vipères, crapauds ou lézards pourris,

(1) *Erostrate*, d'Ephèse, homme obscur, qui pour immortaliser son nom brûla le temple de Diane, une des sept merveilles du monde.
(2) Le poète fait ici allusion à la transfusion du sang.

Don ere empousouèc ton cò, la pousouère,
De biterne la may, mastresse sourtilhére,
Per te poussa de hè, deu mès berenent hèu,
Lou cop dou lous cantous pudichon, è lou Cèu;
Lous aires, lous arrius, cros è la terre toute,
Bergougne an de tous heytz, en plouren goute à goute.
Iou gauzi auança qu'*en*chouare lous Yhers,
Bergougnaran per tu, be que sien esquers :
Ses la gran pou qu'auen *Pluton*, è *Prouserpine*,
Eu can aus tres lairas, que gaignes lou cetine,
Nettun, diu de la Ma, ques mes, ans lou diu *Mars*,
Tant et ere balent, creignen sous treitz ausars;
Tu l'as aucit pertant, galenet plein de bici,
Surpres ses arre en man, e dab gran traidourici,
Per tu quis mès maichant? à ton pay launou failh :
Tu cudes hé sclata, ta may sur son tribailh,
Coume lous Biperatz neichens hen la Biupère.
Bes aquet desastruc, qui ben de taus espere
Doli de notz è rude, è pourcine pudents,
Tu hous tabè batiat, seignau deu maus pendentz
Luciher houc pairin, *Mèduse* ta mairie,
Quit' dec de toutz lous maus, la brustie en astrugie;
Cloie, Atrop, Lachesin, sept cops en *Phlagetoun*,
Te baignen, en le Stic, Couchit è l'Aqueroun.

Dont la sorcière empoisonna ton cœur, la scélérate;
Cette mère des Enfers, maitresse magicienne,
T'abreuva du plus venimeux fiel pour te pousser
Au crime dont on a rougi dans tous recoins : Et le ciel,
Les airs, les ruisseaux, les antres, et la terre entière
Ont honte de tes faits et en pleurent goutte à goutte.
J'oserai affirmer que les Enfers encore
Auraient honte pour toi, bien que réfractaires.
Malgré l'horreur qu'inspirent à Pluton et Proserpine,
Le chien aux trois gueules, tu as gagné le siège au-dessus.
Neptune, Dieu de la Mer, bien mieux, le Dieu Mars,
Tant il était vaillant, craignait ses traits audacieux;
Tu l'as cependant tué, petit fauve plein d'astuce,
Surpris les mains vides et en grande trahison.
Qui est plus méchant que toi? Tu déshonores ton père :
Tu dus faire éclater ta mère en son enfantement.
Comme les vipereaux naissant font de la vipère.
Tu es bien ce méchant produisant de tels résultats.
D'huile de noix, de rue, et d'urine de porc puante,
Tu fus aussi baptisé, signal des maux présents;
Lucifer fut ton parrain et Méduse ta marraine
T'a donné de tous les crimes l'astuce et la brutalité;
Clotho, *Atropos*, *Lachésis*, sept fois t'ont plongé dans le *Phlageton*,
Dans le *Styx*, le *Cocyte* et dans l'*Achéron*.

La graule, lou cahus; è la neitau brésaugue.
Espauentans, ugglem, ton houre trop primaugue.

Le corbeau, le hibou et la chouette, oiseau des ténèbres,
Epouvantés, beuglèrent à ta venue trop hâtive.

Petit Pierre approuve ces paroles et flétrit à son tour le misérable assassin, d'exécrable mémoire, qui leur enlève Henri, roi des pasteurs, leur protecteur glorieux.

Heureux de cet accord et fier de l'intérêt qu'il inspire, *Petit Jean* continue son discours en ces termes :

Aquos atau, Peyrot, tu dises trop bertat,
Mourphet enchouare aneit, me la representat
Suu prume droumilhon, traucat de dues plagues,
Don lou traidou, la mort, trist gouasardon, è pagues,
Deus tribailz, è deus maus quet a suffert per nous,
En cassan lous lairous de toutz nostes cantous :
Beillan, courren, susan è la neit è lou die,
Per gouarda nostes buus è dique la garie.
Lou praubet m'arrapan la man sur mon repaus,
Entamouec dam souspis, lou hiu de son perpaus,
E dam boutz tremoulante a dise atau coumence :
Iouanon, lou men Amic, beci la recompence,
Deus tribails, deus eichors, de las perdes è maus,
Suffertz per affranqui touts nostes aryaus,
Per hé la patz pertout, arresta la coulère
Deu besin bazanat (1), qui de sa man murtrère,
Boule mon pople aucise, è portan tout atailh
Mon Reaume è lous bes deu mes, è lou tribailh.

Il en est ainsi, Petit Pierre, tu ne dis que trop vrai,
Morphée me l'a encore montré cette nuit
Sur le premier sommeil, troué de deux blessures
Par ce traitre; la mort fut le triste profit et salaire
Des travaux et des maux qu'il a souffert pour nous
En chassant les larrons de tous nos cantons :
Veillant, courant, suant et la nuit et le jour,
Pour protéger nos bœufs et jusqu'à nos poules.
L'infortuné saisissant ma main dans mon sommeil
Entama avec soupirs le fil de son propos.
D'une voix tremblante il commença à parler ainsi :
« Petit Jean, mon ami, voici la récompense
Des travaux, des efforts, des pertes et des maux
Soufferts pour affranchir tous nos hameaux,
Pour faire la paix partout, arrêter la colère
Du voisin Basané, qui de sa main meurtrière
Voulait détruire mon peuple en masse,
Mon Royaume, les biens de mes sujets et leur travail,

(1) L'Espagne.

Tu m' bezes courre en sang, plagat, traucat ses hise,
De ma bite alenga d'un soul iour à ma guise.
Uu traidou malastruc, barbar, inconegut,
S'es gitat suber my, è ma la bite agut
Dam dus cops de coutet, sur la plane carrère,
Taleu datz, taleû près, de sa man escarrère,
Que iou, ny nat deus mes nou pouscoum arbaia,
Lou coutèt don prusent, m'anec coutereja.
O desastre crusau, que perbesi pouscoure
A taus cops desperats, heitz en un moument d'houre,
De la man d'un subjec, o son meste courau,
Qui jamès nou nousouc, ny hec a degun mau
Qu'a jou medich, è trop per mespresa ladresse,
De hugi lous dangès penutz sur ma cabesse.
Mon metge m'en auè baillat deus sentimens,
E herrè Thoulousenc cauques ensegnamens :
Tout aquet jour lou co m' periquec de sa darde,
Mas jou pauc saui entant, nom' sabu da de goarde :
L'om nou pot escapa lou hat determinat.
Quo jou cresi César, que tu hous estounat,
Quan tu t' bis pugnala, suu ce de ta Calandre
Deus amicz, coume jou mespresan ta Cassandre.
B'ac dichou tu Tiran (1), quan hès pene d'uu hiu,

Tu me vois courir ensanglanté, blessé, troué, sans espoir
De prolonger ma vie d'un seul jour à ma guise.
Un traitre misérable, barbare, inconnu,
S'est jeté sur moi et m'a oté la vie
De deux coups de couteau au milieu de la rue,
Aussitôt frappés, aussitôt reçus de sa main scélérate,
Ni moi ni aucun des miens ne put détourner
Le couteau du hargneux qui ainsi me coutela.
O désastre cruel, qui pouvait prévoir
De tels coups désespérés, perpétrés en un moment
Par la main d'un sujet, sur un Maitre affectueux,
Qui jamais ne préjudicia ni ne fit mal à personne
Qu'à lui-même, en dédaignant trop la finesse
Pour éviter les dangers suspendus sur ma tête :
Mon médecin m'en avait donné deux avis,
Et quelques renseignements : il était Toulousain;
Tout ce jour le cœur me becqueta de son dard :
Mais moi cependant peu sage, je ne sus me donner garde :
L'homme ne peut échapper à son destin fixé d'avance.
Je crois, César, que tu fus bien surpris
Quand tu vis jouant des poignards le soir de ta Calande
Des amis ayant, comme moi, dédaigné ta Cassandre;
Tu le dis, toi, Tyran, quand tu fis suspendre à un fil,

(1) Denis, tyran de Syracuse.

Soupan l'estoc suu cap, d'aquet daui subtiu :
Que la bite deus grans, es en un hiu penude,
Et qu'un coutet mourtau sur sous caps s'aremude.
Prenetz eichemple en my, lous mes hilhz, aprenetz
A mon dam n'esta pres aus medichs ausapetz;
Noutz hiseitz de quadun, è nous prestetz l'aureille,
Qu'aus bailets esprouatz; hasetz coume labeille,
Qui per teiche è basti la bresque d'un bon méu,
Causis las millous flous qui son debat lou Cèu.....

Un glaive sur la tête d'un convive, enseignant subtilement
Que la vie des grands est suspendue à un fil,
Et qu'une arme meurtrière s'agite sur leur tête.
Prenez exemple sur moi, mes fils, apprenez
Par ma perte à ne pas être pris au même piège;
Défiez-vous de chacun, et ne prêtez l'oreille
Qu'aux serviteurs éprouvés; faites comme l'abeille
Qui pour établir et approvisionner la ruche de bon miel
Choisit les meilleures fleurs qui soient sous le ciel.....

« Puis s'adressant à son cher petit Louis, il lui recommande la prudence,
» si nécessaire pour le métier de roi. S'il honore Dieu et aime ses sujets, il
» l'aidera à détruire les entreprises de ses ennemis et lui accordera une
» longue et heureuse vie. Mais il craint que son jeune âge ne l'em-
» pêche de comprendre le sens de ses paroles, et il charge *Jeannot*,
» son vieux serviteur, de lui transmettre les dernières paroles d'un père
» martyr qui a dit adieu à une vie pleine de larmes et de tristesses; il y
» gagnera la reconnaissance de sa mère et de tous les siens. Il espère
» qu'avec le secours de la Providence, son fils saura défendre son bien.
» Du reste, les copeaux ne ressemblent-ils pas au tronc, les semences au
» fruit? Il est par son père et par sa mère de la race de l'aigle qui ne pond
» jamais des colombes et n'étrangle pas dès le nid ses dindonneaux. Il
» promet d'être un grand roi, il n'en craint pas moins que quelque voisin
» peu scrupuleux ne profite de sa jeunesse pour s'emparer de son royaume.
» Mais il met sa confiance dans ce grand Jupiter, le maître du monde, qui
» soutient les faibles et les empêche de succomber. Il compte aussi sur une
» mère puissante, placée à ses côtés, qui fait vivre ses sujets en paix et
» saura le défendre avec une mâle énergie. Il prévoit que si Dieu leur
» permet de grandir ils seront autant de Césars, de lions audacieux, intré-
» pides, qui sauront assurer l'intégrité de leurs Etats, et même les reculer
» jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et il ajoute :

Peraichit nom hè do de perd' aqueste bite.
Cent mile milious, è cent cops mes petite

Ainsi je ne regrette pas d'avoir perdu cette vie,
Cent mille millions et cent fois plus petite

Que n'es pas l'Eternau; d'aquere entierament,
Iou jouissi content, dab tout contentament :
En lüe jou nogu que plous, turmens ses conde,
En la dares, joutz è toutz lous plases deu monde,
Plasès qu'eu sen no pot comprene, ny mes loueilh,
Espia, qu'au hassare laray cla dęu soureilh.
Su hurous plan trufat, Iudas traidou, sur l'houre,
Qu'an la bite m'agous que tout lou monde ploure,
Meichenjan dev Reaume, è pensan hé t'aunou :
Mas treti tu nou as que toute desaunou.
E per tu, è peus tous, dam turmens è tristesses,
Per ares è per ja l'Hyher sera tas tresses.
Cudam me hè tout mau, tu m'as heit tout lou ben.
Que poire desira, lou mes home de ben.
Iou jouiscy deu Cèu, io son sur las esteles (1).
Iou besi lous segretz, que las espesses teles
Qui sont entre nousautz ban belan nostes oueilhs,
Per sauis recercatz, è peus jouens, è peus bieilhs :
Iou bey don ben lou clep deu soureilh, è la lüe,
E com pujen lous crums mes hault que hè la grüe :
Com mien lou gouber sur las causes debas
Lous astres, è com hen toutz sous tours dam compas,
Destinglans sas bertutz suus homes, sur las plantes
Suus frutz, suus samouatz, è peires clarejantes :

Que n'est l'Eternité; de celle-ci pleinement
Je suis content en tout contentement :
En l'une je n'eus que pleurs, tourments sans compte,
Dans celle d'à présent, je jouis de tous plaisirs possibles,
Plaisirs que la raison ne peut comprendre, pas plus que l'œil
Les pénétrer, franchirait-il les rayons du soleil.
Tu fus bien trompé, traitre Judas, à l'heure
Où tu as détruit ma vie, que tout le monde pleure,
Me dessaisissant du Royaume, pensant te faire honneur,
Mais traitre, tu n'as que toute honte
Pour toi et pour les tiens, avec tourments et tristesses.
A présent et pour jamais l'Enfer sera ton couronnement.
Croyant me faire tout mal, tu mas fait tout le bien
Que pourrait souhaiter le plus homme de bien.
Je jouis du ciel, je suis au dessus des étoiles,
Je découvre les secrets que les toiles épaisses
Qui sont entre nous voilent à nos yeux
Et recherchés par les savants, par les jeunes et les vieux.
Je vois d'où vient l'éclipse du soleil et de la lune,
Et comment les nuages montent plus haut que la grue.
Comment les astres gouvernent les choses d'en bas,
Et comment ils font leur tour avec régularité.
Répandant leur action sur les hommes, sur les plantes,
Sur fruits, sur emblavures et sur pierres brillantes.

(1) L'auteur a dû, dans ce passage, s'inspirer du *Songe*, de *Scipion*.

Suus peich, sur lous ausetz, que podoun lous regouars,
Deu bieil Saturne, de Bes, de Mercles è de Mars.
Iugnits sextius, quouairatz è trinaus en la cousse,
Coum lu prumé moutiu, lous autes cercles pousse.
Deù leuat ente au Couq, det premutz è fourçatz,
Enchoua que tous planetz, au contrari biratz,
Deu Couq ente au leuat, seguisquen lour carrère,
Are couentatz, tardius, dretz. rebouich ses dressere.
Que lous petitz cercletz, mien coume lous platz,
E lous cous a cadun son estatz ourdenatz.
Iou bey lous *Peichs*, lou *Tau*, *Chancre*, *Lescarouisse*.
Lous *Bessous*, *Laiguassè*. la *Berge* pausadisse,
Las *Balances*, lou *Bouc*, *Larquè*. *Lesquerpion*,
E lou qui hé lous *Reys*, lou hort co deu *Lèon*.
Iou bey com lou Diu *Iaus*, per aquetz signes passe,
E lous autes planetz, y hen lotges amasse,
Iou bey rouda lou *Char*, ames lous tres *Bourdou*
Eu Boüé qui jamès nou s'escon suber nous,
Iou besi l'*Ourion*, jou bèsi las *Plejades*,
Qui nous porten prou souen de haichugues ploujades,
E com dab lou *Lèon*, è lou *Caignot ardent*,
Se trempe d'augus cops, deu temps mes caut la dent;
Iou besi perque vn bent are regne, are vn aute,
Don ben lou terrotrem, on la montague saute,
Leicharuscle don ben, qui cause lous lambretz,

Sur poissons, sur oiseaux, ce que peuvent les influences
Du vieux Saturne. de Vénus, de Mercure et de Mars.
Réunis en sexagone, carré. triangle, dans leur course,
Comment le premier moteur pousse les autres cercles,
Du lever jusqu'au coucher, pressés et forcés par lui,
Encore que les planètes tournées en sens contraire,
Suivent leur voie de leur coucher jusqu'au lever,
A présent violentées, tardives, rétrogrades, sans direction.
Que les petits cercles mènent comme il leur plait.
Et leurs cours à chacun ayant été réglés.
Je vois les Poissons, le Taureaux, le Cancer, l'Ecrevisse.
Les Jumeaux, le Verseau, la Vierge qui suspend le travail.
Les Balances, le Bouc, l'Archer, le Scorpion,
Et celui qui fait les Rois. le robuste cœur de Lion.
Je vois comme le Dieu Jupiter traverse ces signes,
Et les autres planètes et y fait des stations,
Je vois rouler le Char et même les Trois Bourdons,
Le Bouvier, qui jamais ne se cache de nous.
Je vois Orion, je vois les Pléiades,
Qui nous portent assez souvent des pluies sèches.
Et comment, avec le Lion, le Chien brûlant
Se trempe quelquefois la dent au temps le plus chaud;
Je vois pourquoi les vents règnent successivement,
D'où vient le cataclysme ou saute la montagne.
D'où vient la foudre qui cause les éclairs

Seguitz suu medich punt deus herouges toüètz,
Com se he la grenisse, è laigue en neu se glace,
E com ben de la ma, è puch tourne en sa place,
On nou son parious, oun lous jours gouaillés an,
Oun lou jour dab la néit, peu miey, espartich lan.
Iou besi lou *Nadir* deu monde, è lou *Zènic*,
E qui a debinat deu subtiu *Coupernic* (1),
Ou deu gran *Thouloumeu*; l'vn dousquaus ditz, la terre
Maues, l'aute lou Céu, nou ses despute è gouerre.
Iou besi lou men hat, é coutèt mau hasec,
Qui la gran bée caüe è mon cos trauessec,
Iou besi daute estrem, la couronne segrade,
Peus martyris suffertz, a mon cap aprestade :
La troupe deus heraus, è deus homes miey Dius.
Qui son estatz en terre ondratz comme betz Dius :
Mendres au prop de jou, per ma grane balence,

Suivis aussitôt de terribles grondements
Comment se fait la grêle et l'eau se change en neige.
Comment elle vient de la mer et y revient ensuite.
(Comment) les jours ne sont pas pareils et se font plaisants.
Comment le jour et la nuit se partagent l'année.
Je vois le Nadir du monde et son Zénith;
Qui a deviné ou du savant Copernic,
Ou du grand Ptolémée? l'un desquels dit que la Terre
Se remue, et l'autre le Ciel, de là grande controverse.
Je vois mon destin, le couteau malfaisant,
Qui traversa ma grande veine cave et mon corps,
Je vois d'autre côté la couronne sacrée
Supportée par les martyrs, apprêtée pour ma tête;
La troupe des héros et des demi-Dieux
Qui ont été honorés comme Dieux sur la terre,
Moindres que moi, à cause de ma grande vaillance,

(1) L'idée de placer le Soleil au centre du monde et de faire tourner au tour de ce centre la Terre et les planètes n'était pas nouvelle : elle était au contraire d'une grande antiquité. Au IIe siècle, l'hypothèse contraire, celle de *Ptolémée*, prévalut encore et expliquait tant bien que mal, plus mal que bien, les phénomènes astronomiques alors connus. Mais on observe d'autres phénomènes qu'elle était impuissante à expliquer, par exemple les stations et les rétrogradations des planètes. C'est alors que *Copernic*, soudainement éclairé, refusa de s'en rapporter plus longtemps à la tradition. Au lieu d'entasser orbes sur orbes, épingles sur épingles pour défendre en dépit des exigences de la raison une théorie consacrée, il crut plus sûr de s'en rapporter à la raison plutôt qu'aux sens et de substituer enfin la réalité aux trompeuses apparences. Son hypothèse ne changeait rien aux apparences; elle ne constituait pas non plus une découverte nouvelle; elle n'introduisait pas dans la science un élément nouveau, mais c'était une sorte de renversement des éléments de la science; il attribuait à la Terre le mouvement attribué de tout temps au Soleil; il affirmait que c'est le bateau qui avance, non les arbres et les rives du fleuve. Sur la nature de ces mouvements il ne nous apprenait non plus rien de nouveau; il fallait un *Képler* pour découvrir les lois de ces mouvements, un *Galilée* pour confirmer la découverte, un *Newton* pour en trouver la formule générale, un *Laplace* pour étendre et perfectionner les calculs de Newton. Mais l'hypothèse de Copernic est la courbe initiale de ces mémorables découvertes. (Extrait de *Les Etudes dans la Démocratie*, par A. Bertrand.)

Qui hé quen prumé loc, jou è per recompence
Lou *Centau* es debat mous pès, a mes *Cepheu*,
E lou hort *Hercules*, ta plan coume *Perceu*,
Casiope, Androumède, è·las autes miey Déesses,
Aplingades jou bey, dab garlandes è tresses.
Aquo nes tout : om auch lous *Arcanjous* segratz.
Lous *Anjous*, *Seraphis*, en sous trons arengatz.
Cantans jouious ses paus, las aunous, la memorie,
Deu Diu deus Dius soulet, a qui lom diu la glorie :
Dam Laüts, dam Claris, Sonçaines è Tambous
Qui resouen ta dous, è dam acortz ta bous,
Que deus Emperadous, deus grans Reys la Musique,
Au prop de la douçou dequere, n'es qu'etique.
Iou n'auri jamès heit; ta grans plases senti
Se podoun nous conda, ny lour set escanti :
Per tant jou nout diré per ares aute cause
D'aquet ben Eternau on mon co s'arrepause :
Sit' boli jou prega, que dessus mon thraüt,
Tu bouilles esplandi qua da vn nauet frut,
Dam Arroses, Espicz, Lyris, Giroufleictes,
Mamoys, Serpout, Mandras, Jençamin è Biulètes,
I mesclan las audous de la Myrhe à lancès.
Per tres dibers matis, è per tres dibers cès :
Tu è lous tous, bengatz embiroüa ma toumbe,
E cantetz dam bercetz, per argausi mon oumbre,

Ce qui fait qu'en premier lieu j'en ai pour récompense
Le *Centaure* sous mes pieds, et encore *Céphée;*
Et le vaillant *Hercule*, comme aussi *Persée*,
Cassiopée, *Andromède* et les autres demi-déesses,
Je les vois enlacées dans les guirlandes et trophées.
Ce n'est pas tout : j'entends les *Archanges* sacrés,
Les *Anges*, *Séraphins*, en rang sur leurs trônes
Chantant joyeux, sans repos, les honneurs, la mémoire
Du Dieu des Dieux unique, à qui nous devons hommage,
Avec flûtes, hautbois, violes et tambours,
Qui se mêlent si doucement et en accords si bons,
Que la musique des Empereurs et des grands Rois,
Au près de la douceur de celle-ci n'est qu'étique.
Je n'aurai jamais fini : je ressens de si grands plaisirs
Que je ne peux ni les conter ni en éteindre ma soif;
Pourtant je ne te dirai pour à présent autre chose
De ce bonheur éternel où mon cœur se repose :
Mais je veux te prier que, sur mon tombeau
Tu veuilles répandre chaque année une nouvelle offrande,
Avec des roses, lavandes, lis, petites giroflées,
Violettes, serpolet, mandragore, jasmin et violiers,
En y mêlant les parfums de la myrrhe et de l'encens,
Par trois différente matins, et trois différents soirs :
Que toi et les tiens veniez entourer ma tombe,
Et chantiez dans vos versets, pour réjouir mon ombre,

Mous heitz, mous ditz, ma mort, que sie counegut,
Qu'a degun ne heit tort, tant qu'au monde è biscut,
lou boulie abrassa cudan ly da ma place,
Mas et hugic, disen, Adiu, com lou treit passe.

Mes actions, mes paroles, ma mort; qu'il soit connu
Que je ne fis tort à personne, tant que j'ai vécu au monde
J'ai voulu le saisir, croyant pouvoir lui donner ma place,
Mais il s'enfuit, disant, Adieu, prompt comme un trait.

Petit Pierre reste sous le coup d'un doux saisissement de ce qu'il vient d'entendre. Certes, dès le début, les paroles de son camarade lui avaient parues justifiées et naturelles; mais maintenant sa douleur s'apaise en apprenant que l'âme d'Henri repose au ciel. A quoi bon se révolter contre la mort qui visite indistinctement la cabane des pauvres et le palais des rois. Il jouit à cette heure du bonheur réservé aux justes, il n'est point raisonnable de passer son temps à gémir quand on laisse tout son bien en désordre

Mais *Petit Jean* ne peut se résoudre à garder le silence quand il songe à cette fatalité, il interpelle la mort et lui reproche sa lâcheté. Elle enlève Henri à son affection d'une façon si prématurée qu'il reste inconsolable. Il ne le verra plus désormais chasser le lièvre ou tout autre menu gibier le faucon au poing sur le plateau de Guilemerre (1), ni lancer avec sa meute l'izard, le chevreuil, le sanglier, de Lectoure à Saint-Clar (2). Mais il sera fidèle à son souvenir en lui offrant deux agneaux jumeaux, la perle de son étable; il fera son criobole (3) avec des fleurs et des parfums. Il renouvellera à son intention leur antique taurobole (4), et s'il est besoin ils feront une hécatombe (5) désirant ne rien épargner de leurs biens pour honorer dignement la mémoire de celui qui délivra la France de tant de calamités.

Petit Pierre convient que ce ne sera que justice, et ils passent en revue les genres de tortures qu'ils infligeraient au misérable assassin s'il tombait entre leurs mains. La nomenclature ne prendrait pas fin de sitôt s'ils n'étaient interrompus par l'entrée en scène d'un nouvel acteur, *Andrieu*, qui vient se mêler à eux et les interpelle ainsi :

(1) Nom d'un hameau situé entre Lectoure et Saint-Clar.
(2) Les évêques de Lectoure, seigneurs de Saint-Clar, en paréage avec le Roi, avaient fait de cette ville le lieu habituel de leur résidence.
En effet, d'après la reconnaissance faite le 23 janvier en 1533 par les consuls de Saint-Clar de Lomagne au roi et reine de Navarre et à l'évêque de Lectoure, coseigneurs de Saint-Clar, nous voyons que les coseigneurs avaient chacun leur château : l'un, appelé le château du Comte, était la maison propre des comtes d'Armagnac, vicomtes de Lomagne; l'autre appartenait à l'évêque de Lectoure.
(3) Sacrifice d'un bélier.
(4) Sacrifice d'expiation ou de régénération. Un taureau était égorgé sur un plancher à clair-voie ou sur une pierre creuse percée de trous et le sang inondait le pénitent placé au-dessous.
(5) Sacrifice de cent bœufs ou d'un très grand nombre de victimes.

Quant a qu'aciu jou son, escoutan attentiu,
Dessus aquest arroch, lous dou que lou caitiu
Iouanon, è son compay Peyrot mien amasse,
Dam lermes, dam souspis, è cricz prop la Bourdasse (1),
Per noste bon Anric, prumè Rey des Pastous,
Arrebeillat, balent, ses hèu, tout amistous,
Creignut tant que degun chita mot nou gausaue,
Plagnut peu ben pergut, qui sur et repausaue.
Iouus augi desputa, quing martiri prou hort,
Etz poiran encontra per plan benja sa mort :
Si jou nouus bau tira dequere malebarthe,
Danges es que la neit mediche nouus esparte.
Iou men y bau courrent, per poudeus consoula.
Qu'es aque compagnous, compagnous la hola :
Bouletz bous tout jamès mia ta grans complantes,
Bouletz emberia lou Cèu de tant de hames;
De despieitz, de maugres, que bousautes gitatz
Encontre lous arrestz de sas grans Majestatz ?
Bousautz plouratz de dret lou qui tout lou mon ploure,
Mas on diu mesura sous plous, dab temps è houre :
Contre au boule de Diu nou cau s'arrebeca,
Ny son houec, dam marmus, contre nous aluca.
Bouleretz bousauts tore ùe amne tant hurouse,

Combien y a t-il qu'ici je suis écoutant, attentif,
Sur ce rocher, les regrets que le pauvre
Jeannot, et son compagnon Pierrot expriment ensemble,
Avec larmes, soupirs et cris, près de la Bourdasse,
Pour notre bon Henri, premier Roi des Pasteurs,
Avisé, vaillant, sans fiel, tout aimable,
Craint si bien que personne n'osait souffler mot,
Regretté pour le bien perdu qui reposait sur lui.
Je les entends disputant quel martyre assez fort
Ils pourraient découvrir pour bien venger sa mort :
Si je ne viens pas les tirer de ce mauvais pas
Il y a danger que la nuit même ne les séparera pas.
J'y vais courant pour pouvoir les consoler.
Qu'est cela compagnons, compagnons, une folie:
Voulez-vous, à jamais mener si grandes lamentations,
Voulez-vous empoisonner le ciel de tant de souhaits,
De dépits, de vœux impies, que vous exprimez
A l'encontre des arrêts de ses Souveraines Majestés?
Vous pleurez légitimement celui que tout le monde pleure
On doit mesurer ses regrets avec le temps, de l'à propos :
Il ne faut pas se révolter contre les décrets de Dieu
Ni allumer son feu contre nous par des murmures,
Voulez-vous enlever une âme si heureuse

(1) Bourdasse, grande exploitation agricole.

Deu Céu plen de plases, per l'aute malhurouse,
On ere biu contente, è quan bous ly daretz
Detz mile mile mons, nou l'acontentaretz ?
Ere ous espudich toutz, è paraichi datz pause
A bostes vgglans criez, puch qu'ab Diu arrepause.
Lou trop traidou Iuadas qui la mort ly a dat,
Dab grans criez è turmens, a sa bite acabat.
Nou pas taus com calé, mas ares et ren conde
De toutz lous grans pecatz quet auè heit au monde
Au putz negre dyher : a tres caps lou moustin
Caignassege son cos, lo cè è lou maitin.
Plutoun iutge yhernau, a grans patacz ly maque,
Cade jour lous coustatz eu ten en la clouaque
Pregoune, escure, plée e de hems è pudous
On lous bermous mourdens, è serpens picadous
Ponchen son co traidou, dique que pert la bite,
Puch dab maje turment, autecop reçuscite :
E tant qu'Yher sera quau que lou malhurous,
Pence biue tractat, d'aquestes endurous.
Si Diu a treit deu mon Anric de sas mas largues,
Descargat la deus heichs è hastigouses cargues,
Qui l'arrompen lou cap, e hazen ly courbas,
Cambian son mau en ben, sa pene en tout soulas :
E si nous a leichat son hereté, qu'on pençe
Qu'en bertut, en conseilh, sagetat è balence,

Au ciel plein de délices pour un monde malheureux.
Elle y vit si contente, que lui donneriez-vous
Dix mille millions de mondes, vous ne la satisferiez pas?
Elle les dédaigne tous; donc ici faites trève
A vos cris déchirants, puisqu'elle repose en Dieu.
Le traitre Judas, qui lui a donné la mort,
A achevé sa vie avec grands cris et tourments,
Non pas tant comme il fallait, mais il rend maintenant compte
De tous les grands péchés qu'il a commis en ce monde,
Au puits noir de l'enfer : le chien à trois tétes
Déchire son corps le soir et le matin.
Pluton, juge infernal, le meurtrit de grands coups.
Il tient chaque jour ses hanches dans le cloaque
Profond. obscur, plein de fumier et d'odeurs infectes,
Où les vers rongeurs et des serpents à la dent aiguë
Piquent son cœur de traitre jusqu'à ce qu'il perd la vie.
Puis il ressuscite, subissant de plus grands tourments :
Et tant qu'existera l'Enfer, il faudra que le malheureux
Pense à vivre traité avec les mêmes rigueurs.
Si Dieu a tiré Henri de ce monde de ses mains généreuses,
Il l'a déchargé du fardeau et fastidieuses charges,
Qui lui rompaient la téte et le faisaient venir courbé,
Changeant son mal en bien et sa peine en toute joie.
Et il nous a laissé son héritier, dont on pense
Qu'en vertu, en conseil, sagesse et vaillance

Arres et nou diura au pay en pauc de temps;
Et na dat grans segnaus, è sin da mes toustems;
Tabe per Majourau, per Seignou è per Meste,
Et es cridat per tout, don nousautz diuem este
D'ar' en la consoulatz, è coume bous subjecz
Triomphes, è hestes hè, autour dè nostes tecz,
Peu dous arribament de Louys au réaume.
De qui nou cau qu'en laus en nade bouque chaume,
Ans que nous preguem Diu quet bisque longuament,
E qu'eu hasse Seignou deu monde entierament.

Il ne devra rien à son père en peu de temps,
Il en a donné grands indices, et il en donne toujours plus;
Aussi pour Chef, pour Seigneur et pour Maitre,
Est-il proclamé partout, dont nous autres devons être
D'orénavant consolés, et comme bons sujets
Faire triomphes et fêtes autour de nos chaumières
Pour le doux avènement de Louis à la Royauté.
Dont il faut que de sa louange nulle bouche ne chôme
Que nous prions Dieu qu'il vive longuement
Et qu'il le fasse Seigneur du monde entier.

Les sages conseils d'*Andrieu* produisent un effet salutaire sur ses compagnons qui reconnaissent de bonne grâce l'inanité de leurs soupirs et de leurs larmes, qui ne remédient à rien. Ils s'agenouillent et tour à tour adressent au ciel leurs plus ferventes prières pour qu'il accorde au petit Louis ses faveurs et ses grâces en inaugurant un règne de justice, de paix et de grandeur.

Mais voici venir la nuit, ils songent à regagner leurs demeures en prêtant leur appui à *Petit Jean* qui tombe d'inanition et de douleur. Ce dernier consent à les suivre ayant obtenu d'eux la promesse de se réunir à chaque anniversaire.

Iou aniré on bouillatz, mes joutz pregui qu'amasse.
Nous nou trouben vn jour, per hè noste degut
En las aunous deu mort, gitan sur son thraüt
Arroses, lyris blancz, è lous de toute sorte,
Dam bercetz de sous héitz, è perfums que nous porte
Lou Leuant, è pença quing aute nous poiram
Arnaui nostes botz, è lous perfums tout an.

J'irai où vous voudrez, mais je vous prie qu'ensemble
Nous nous trouvions un jour pour faire notre devoir
En l'honneur du mort, jetant sur sa tombe
Roses, lys blancs et fleurs de toute sorte,
Avec des versets sur ses hauts faits, et parfums que nous porte
Le Levant, et penser à quelle autre époque nous pourrions
Renouveler nos vœux et les parfums chaque année.

Cette pastorale est curieuse à plus d'un titre. La première pensée qui vient à l'esprit après la lecture de ce poème c'est de juger sévèrement l'audace extrême et la singularité de l'auteur d'avoir employé la forme pastorale des *Bucoliques* de Virgile pour peindre un événement historique de cette importance. La réflexion aidant, nous trouverons des arguments suffisants pour atténuer ce jugement. Nous invoquerons d'abord les rapports intimes qui existaient entre la famille Garros et les d'Albret. De plus Henri IV était Gascon et à ce titre adoré par toutes les populations, principalement de la Gascogne et du Béarn qui, dans leur familiarité et leur orgueil. ne le désignaient que sous le nom de *lou noste Henric* (notre Henri). Quoi d'étonnant alors que notre magistrat n'ait voulu, malgré l'exagération de son langage, se faire l'écho de la douleur profonde ressentie par les populations gasconnes, juste tribut payé à sa mémoire.

Un reproche plus grave que nous pourrions lui adresser, c'est que ses paysans sont des rustres bien appris, car on voit aisément qu'ils ont été passés au savon de la syntaxe, au benjoin du style. Ce qui nous choque, c'est que tous ces croquants sont uniformément pourvus de grands sentiments, et ils les expriment en fort beau langage. Rien ne leur échappe; ils connaissent à fond les sciences et l'astronomie et ils associent le sacré au profane, le paganisme et le christianisme (1). Quoiqu'il en soit, son poème est émaillé de vers souvent fort beaux, mais les réminiscences de ses auteurs favoris le trahissent malgré lui sous la langue patoise dont il se sert. On s'aperçoit sans peine que notre magistrat est un érudit et qu'il connaît le dialecte qu'il emploie et dont il sait se rendre maître. Sans atteindre la perfection de style de son frère Pey, cette pastorale, qui est, croyons-nous, son œuvre unique, restera comme un spécimen précieux de notre littérature gasconne.

Les dates de la naissance et de la mort de *Jean de Garros* sont incertaines. Nommé, comme nous l'avons vu, conseiller au sénéchal d'Armagnac en 1576, il avait cessé d'exercer ces fonctions en 1615. Quoiqu'il en soit, à défaut de renseignements plus précis, nous le trouvons en 1616 investi du consulat à Lectoure (2).

La pastorale se termine par une permission d'imprimer délivrée à l'auteur et elle est suivie d'un petit lexique gascon français.

(1) Le poète a soin de se disculper de ce reproche en prétextant que Virgile, dans sa cinquième Eglogue, et Théocrite, dans sa vingt-septième, ont usé des mêmes procédés en traitant de la mort des Princes et Empereurs.
(2) Registre des Délibérations.

ADER (Guillaume)

Au xvii[e] siècle, une sève nouvelle reverdit le vieux tronc gascon qui menaçait de se dessécher et fait éclore des productions plus modestes mais encore agréables à l'œil. En suivant l'ordre chronologique, le premier qui se présente est Guillaume Ader. Ce poète était né à Gimont (1) en 1578.

Il se destina à la carrière médicale, et il prit ses grades à l'école de Montpellier qui brillait à cette époque d'un vif éclat, grâce au mouvement scientifique imprimé par des maîtres éminents, tels que : *Laurent Joubert*, *Rauchin*, *Lazare Rivière*, *Pecquet*, *Vieussens*, *Guisard*, *Lamure*, etc.

Muni de son titre de docteur, il vint exercer son art à Toulouse. Il était personnellement connu d'Henri IV, qui ressentait pour lui une profonde affection et avait vainement essayé de l'attirer à sa Cour. Le duc d'Epernon était son ami et ses rapports avec la noblesse en général paraissaient très suivis.

(1) Quelques biographes ont fait naître Ader sur le territoire de Lombez; ils ont cru trouver une preuve concluante dans les vers suivants de son *Gentilome Gascoun :*

De tout loc ne sourtis, Loumbès, aounou de Saoue,
Lou men cariau païs, mes que peire ni graoue,
S'a bist deguens soun claus è nouirit à l'entour
Mille balens gouarrès, de qui jou dire un jour
L'aunou è la bansoun, dab autant de parade
Que l'Anéide aus Latis, aus Troyens l'Iliade...

Il en sort de tous Lieux, Lombez, honneur de la Save,
Mon cher pays, autant que pierre et sable
A vu dans son enclos et nourri à l'entour
Mille vaillants guerriers dont je décrirai un jour
L'honneur et les hauts faits avec autant de solennité
Que l'Enéide aux Latins et l'Iliade aux Troyens...

De plus, il est signalé comme Lumbariensi, autant de raisons qui ont induit en erreur; cette interprétation ne supporte pas l'analyse.

En effet, il a dû être inscrit à l'université comme Lumbariensi, du nom de sa ville épiscopale. De son côté, le P. Montgaillard, jésuite du Collège d'Auch, compatriote et contemporain du poète, le dit expressément dans son Histoire latine de la Gascogne (Theodoxia Vasconiæ) né à Gimont (Gemundi), son témoignage est décisif. Dans ses ouvrages de médecine, en latin, Ader le dit souvent lui-même, il s'intitule Corningeois.

C'est également l'opinion de notre distingué compatriote, M. l'abbé Léonce Couture, dont le nom fait autorité en pareille matière.

Mais avant de consacrer tout son temps à la science, il donna quelques années de sa jeunesse à la culture de la Muse Gasconne. Cet exemple n'est pas isolé, car à toutes les époques, nous trouvons des médecins quittant momentanément les sujets graves, pour faire des incursions dans le domaine de la littérature; que d'œuvres intéressantes, d'histoire, de poésie, de philosophie, sont sorties de la plume des praticiens dont elles furent le délassement. Du reste, l'idéal du xvii^e siècle comportait d'être un homme universel, ni poète, ni géomètre, comme dit Pascal, mais tout cela et jugeant de tous ceux-là, type disparu; car les études spéciales de chaque profession demandent tout un homme de nos jours.

L'école de Ronsard, en imposant le tour pédantesque et recherché dans les grands sujets, avait séduit tous les esprits qui se lancèrent à leur suite. C'est ce qui explique l'engouement dont furent saisis les contemporains pour les œuvres de *Ronsard* et de *Du Bartas*.

Elles furent accueillies dans tout le midi, la Gascogne (1) et le Languedoc (2) principalement, avec de véritables transports d'enthousiasme.

Ader, tout entier au mouvement intellectuel de son temps, n'aurait pu échapper aux effets de la contagion. Plein d'admiration pour l'antiquité grecque et latine, il conçoit le plan d'une épopée guerrière. Il s'inspirera pour cela de Ronsard (3) et de du Bartas, mais toutefois sans les imiter servilement, car il s'efforcera au contraire de restreindre le champ d'action afin de n'en présenter qu'une épreuve succincte. Quelques souvenirs historiques nous paraissent avoir ici leur place pour expliquer la conception de son poème.

Fier de son origine, il fit suivre dans tous ses ouvrages son nom de l'épithète de *Gascon*, tirant vanité d'appartenir à la province Gasconne.

Doit-on en conclure qu'il se fait, en agissant ainsi, l'écho de cet esprit d'outrecuidance et d'exagération qui était de mode à l'époque, et si habilement exploité par les Français du nord? Nous ne le pensons pas. Patriote avant tout, notre poète éprouve un sentiment d'orgueil pour le passé glo-

(1) Du Bartas ne quitta jamais la Gascogne, c'est ce qui explique l'enthousiasme de ses compatriotes pour ses productions poétiques.

(2) L'ancienne capitale du Languedoc se souvenait que le premier prix des jeux-floraux avait été remporté par Ronsard. La récompense promise ayant été considérée comme étant au-dessous du mérite de l'ouvrage et de la réputation de celui qu'on appelait le Prince des poètes, la ville de Toulouse avait fait exécuter une Minerve d'argent massif d'une valeur considérable qu'elle lui avait offerte en présent.

(3) Ronsard, dans la préface de sa *Franciade*, énumère un à un tous les ingrédients qui entrent dans une épopée, il n'oublie rien, ni les discours des dieux, ni les harangues des capitaines, ni les descriptions des batailles, ni les augures, ni les songes, ni les sacrifices, ni les peintures insérées contre le dos d'une muraille et des harnais et principalement des boucliers.

Ces théories peuvent se résumer en une formule : l'épopée parfaite est l'imitation de l'*Iliade* et de l'*Enéide*.

rieux de sa province, pour les vertus guerrières que l'histoire impartiale a de tout temps attribuées aux fiers descendants des Celtes.

La Gascogne, on le sait, fut, avant tout, une terre de soldats.

Le nom des *Armagnacs* est inscrit de bonne heure dans les annales de notre histoire. Elle rend hommage à leur bravoure au même titre qu'à leur fidélité nationale (1).

Durant le moyen âge, la guerre n'a cessé d'être la passion dominante des Gascons; ils ont renouvelé les cadres des armées des rois d'Aragon, de Navarre et de Castille, périodiquement épuisés par la guerre des Maures.

Sous le règne de Charles VII, ils ont donné trois vaillants compagnons à Jeanne d'Arc : *Guilhem* de *Barbazan*, *Pothon* de *Xaintrailles* et *La Hire,* le brave et légendaire valet de cœur. Ces capitaines sont eux-mêmes entourés de vaillants soldats, leurs compatriotes.

Depuis Charles d'Anjou et Charles VIII, ils se jettent sur l'Italie (2), où ils constituent les troupes d'élite de nos armées.

Dans sa brillante campagne de Sienne, *Montluc* commandait plus de six mille Gascons. On connait les prodiges qu'ils exécutèrent dans les Romagnes et dans la Lombardie. Ces soldats de Gaston de Foix et de Montluc ont été les inventeurs de la grande science d'aller vite, l'infanterie prenait le pas sur la lourde cavalerie, le paysan va-nu-pieds avait l'avantage sur le gentilhomme bardé de fer. L'un frappait dur, mais l'autre courait vite au passage des ponts comme à l'assaut, avec cette *furia francese,* tactique gasconne qui assura si souvent la victoire à nos armes. Tout cela s'exécutait avec cet entrain, cet échange de gais propos et de plaisanteries qui dissipent toute nostalgie, font mépriser les périls et doublent la joie de la victoire. Aussi Montluc disait-il « *qu'il n'était si bon soldat que le Gascon.* »

En effet, les héros gascons forment légion au XVI^e^ siècle; dans les *Commentaires* de Montluc, ce livre d'or de la Gascogne militaire, dans les écrits d'*André Theret*, de *Lurbe*, de *Brantôme,* partout les capitaines Gascons brillent au premier rang.

La Gascogne, dès qu'on ne se battit plus au-delà des monts, envoya les cadets d'une noblesse pauvre et remuante chercher de l'occupation à la grande factorerie politique du Louvre.

(1) En 1363, Jean II, comte d'Armagnac, obligé de comparaître devant le prince de Galles, ne put supporter la vue de cet Anglais qui le sommait avec flegme d'abandonner sans délai le roi de France. Il partit en claquant les portes et en criant cette impertinence dont on devine l'accent : « Per lou cap de Diou! je vous ferai un tel pâté que vous ne saurez rompre la croûte!... »

Bernard VII, le grand connétable de France et le chef de la faction des Armagnacs, n'est-il pas le véritable champion du Midi contre la France septentrionale si bourguignonne? Il soutient son roi, c'est-à-dire le parti de la France, contre le duc de Bourgogne qui pactise avec l'Anglais.

(2) *Les Gascons en Italie*, par Durrieu. 1 vol. in-8. Paris, Thorin.

Condé et Henri de Navarre ont les plus vaillants dans leurs armées. Henri III et les Guises en ont attiré dans leurs antichambres qui ne sont pas tous, il est vrai, des modèles de délicatesse et de vertu.

Les de *Thermes*, les *Bellegarde*, les d'*Estissac*, les *Biron*, les *Roquelaure*, les d'*Epernon*, et tant d'autres d'*Artagnans* historiques qui ont fait leur chemin dans les armes illustrèrent leur province Enfin, l'éclat Gascon arrivera à son apogée à l'avènement d'Henri IV au trône de France (1).

En voilà assez, ce me semble, pour excuser notre poète de son enthousiasme gascon que tant d'autres partagèrent avec lui. Du reste, tous les mortels ne sont-ils pas un peu Gascons en cette matière ?

C'est ce cadre qu'il choisit pour créer son poème de toutes pièces. La tentative ne manquait pas de hardiesse. Il est vrai que Garros, comme nous l'avons vu, avait avant lui traité avec succès le genre biblique, héroïque et bucolique! Restait à savoir comment la langue supporterait les grandes allures de l'épopée. « Il y a bien, disait *Montaigne*, au-dessus de nous, » vers les montagnes, un Gascon que je trouve singulièrement beau, sec, » bref et signifiant et à la vérité un langage masle et militaire plus qu'au- » cun autre que j'entende, autant nerveux et puissant et pertinent comme » le François est gracieux, délicat et abondant. »

Cette affirmation du grand philosophe périgourdin, excellent juge en pareille matière, était bien faite pour rassurer et encourager notre poète à tenter l'épreuve; il n'en restait pas moins un travail d'assouplissement qui devait nécessiter, du propre aveu de l'auteur, beaucoup de peine et de labeur.

Il donne pour titre à cette vaste composition :

LOV GENTILOME GASCOVN E lous heits de gouerre deu gran è pouderous Henric Gascoun, Rey de France è de Naouarre (2).

Le Gentilhomme Gascon et les actions de guerre du grand et puissant Henri Gascon, Roi de France et de Navarre.

qu'il divise en quatre livres.

(1) L'avènement d'Henri IV est le fait le plus grand et le plus éminemment français de toute notre histoire. Ce prince fut durant sa vie et est resté après sa mort le plus populaire de tous nos rois parce que, né dans la région où s'était réfugiée la race primitive, il patronna les idées les plus sympathiques au caractère national. Aussitôt entré dans Paris, l'immense orage politique et religieux s'apaise et se dissipe. Le vainqueur, comme autrefois Moïse, étend sa verge providentielle sur les flots, et cette verge porte écrite en caractère désormais ineffaçable la sublime devise : Tolérance et Concession.

La bonté généreuse, la bonhomie familière du roi remplacent la morgue et la tyrannie féodales. Le Béarnais révèle à la noblesse et à la bourgeoisie la politique toute nouvelle de l'Egalité, de la Fraternité; il l'a fait pénétrer dans les mœurs bien avant que 89 l'introduise dans la Constitution et dans les lois. En luttant pour la conscience moderne, Henri IV institua la vraie politique française.

(2) Bibliothèque Nationale, n° Ye 3481. Bibliothèque Mazarine, n° 21737.

Le livre lui-même est dédié à

HAVT E PVCHANT SEIGNOV LOVYS DE LABALETE DVC D'ESPERNON, PA DE France, cabaillé deus ourdes deu Rey, goubernadou e loctenent generau deu Rey, eus païs de Metz, Boulouigne, Lemousin, Engoumés, Xentounjés e Courounel generau de l'infantarie Francese (1), etc.

Au Grand et puissant Seigneur Louis de La Valette, Duc d'Epernon, Pair de France, chevalier des ordres du Roi, gouverneur et lieutenant général du Roi, dans les pays de Metz, Boulogne, Limousin, Angoumois, Saintonge et colonel général de l'infanterie Française, etc.,

ce tant renommé Cadet de Gascogne, qui tenait si beau rang à la Cour de France depuis le règne de Charles IX.

C'est sous sa puissante protection qu'il place l'œuvre du gentilhomme Gascon, comme étant le plus vaillant et le plus célèbre d'entre les seigneurs et il continue de l'encenser de ses éloges hyperboliques, en lui disant :

A bous Mousseignou, qu'aoüets urpat sur la mage branque d'aounou per dessus touts lous Gascons, noui a arren que la boste balou, lou boun cò, è lou boste sabé-hé, qu'ets aje heit soumparetes. Diu deü Ceü, bous y mantengue. E puch qu'are toutes causes l'embeje madiche nesserouse de la boste fabou, se bouden à bous coum au prumé Sant de Gascouigne, à qui touts lous Francès porten candele, grasits-me que joui aporte aqueste mirgaillade de las bostes bertuts. Qu'et noui y a balent eu moun que la merite que bous, qu'aouèts de la madiche faisoun de tant de grans que lou mount a bist en boste race, heit l'apprendissatge de gouerre, coum jou disi. E a la perfin passat per tant de grans coumbats, gouerres e mourtailles, que de la bouque de touts, bous apourtats are lou nom de prumè Gentilome deu moun...

A vous Monseigneur, qui êtes cramponné sur la plus haute branche d'honneur, au-dessus de tous les Gascons, il n'y a rien que votre valeur, le bon cœur et votre habileté qui vous aient rendu sans pareil. Dieu du Ciel vous y maintienne. Et puis d'ailleurs toutes choses dites le besoin impérieux de votre faveur, se vouent à vous comme au premier Saint de Gascogne à qui tous les Français portent des Cierges, autorisez-moi à ce que je vous apporte cet assortiment de toutes vos vertus. Il n'y a vaillant au monde qui le mérite autant que vous qui avez à la manière de tant de grands aïeux que le monde a vus dans votre lignée, fait l'apprentissage de la guerre comme je dirai. Et à la fin passé par tant de grands combats, guerres et massacres, que de la bouche de tous, vous portez maintenant le nom du premier Gentilhomme du monde...

L'auteur, dès le début du *Premier Livre*, évoque la gloire du grand Roi Gascon; il vante sa bravoure, sa tolérance et sa générosité. Où trouverait-il un modèle plus parfait pour peindre son idéal de gentilhomme accompli ?

(2) La charge de colonel général avait été créée en 1544 par François Ier. Elle conférait au titulaire le commandement de toute l'infanterie et la nomination à tous les grades jusqu'à celui de caporal.

Touts aquets grans Roumans de qui la plume oundrade,
Ei despush tant de têps de quie nous arribade,
Que banten vn Hector, vn balent Achillés,
Soun mes genecs que jou, sabens è bet parlés.
Mes s'aquets m'an passat de scièce é de lengouatge,
Iou courri daouant éts, é preni l'aouantatge,
De so que jou diré dab bertat é rasoun,
Que noun houc jamès vn coum lou noble Gascoun
Gentilome d'aunou, de bertut è de race,
Nou pas per vn trafic, ni per croûpe d've place,
Més heit à forse pics eu b'et miei deus coumbats
Nouirit de forse poudre, é bestit d'aquets draps
Que hilen dab martets, batanen à la horgue,
Per ana deus prumés quan lou Pistoulet morgue,
Henric hilh de la gouerre, é lou paï deus souldats
Tu que t'as gouasignat en tant de grans coumbats,
Lou riché nom de Rey, è portes sus la lanse
Autour deu nom Gascoû, la couroune de Frâse,
Grasus-me que jou digue é descriougue perfeit,
Vn boun é gran gouarré au biou de toun pertreit.
Autreje è da s'et plats, au subjet que m'amuse,
Tas armes per patroun, è ta glorie per muse.

Tous ces grands Romains dont la plume honorée
Et depuis si longtemps renommée près de nous,
Qui vantent un Hector, un vaillant Achille
Sont plus ingénieux que moi, savants et beaux parleurs.
Mais si ceux-là m'ont surpassé de science et de langage,
Je cours devant eux et reprends l'avantage
De ce que je dirai avec vérité et raison,
Qu'il n'en exista jamais aucun comme le noble Gascon
Gentilhomme d'honneur, de vertu et de race,
Non pas pour un trafic, ni l'achat d'une place,
Mais façonné à grands coups au beau milieu des combats,
Nourri de force poudre, et vêtu de ces draps
Qu'on fila avec des marteaux, qu'on foula à la forge,
Pour être des premiers quand le Pistolet mord.
Henri fils de la guerre, et le père de ses soldats
Toi qui conquis en de si grands combats,
Le nom glorieux de Roi, et qui portes sur ta lance
Autour du nom Gascon, la couronne de France.
Permets que je raconte et décrive parfait
Un bon et vaillant guerrier, au vif de ton portrait.
Octroie-moi et donne, s'il te plait, au sujet qui m'amuse,
Tes armes pour patron, et ta gloire pour Muse.

Les ancêtres de son gentilhomme sont issus d'une illustre race de vaillants.

Coum en gouerre é combats, on counech lou Gascoun
Vn perigle de gouerre, è lou Mars d'aquest moun,

C'est en guerre et combats qu'on connait le Gascon,
Un foudre de guerre et le Mars de ce monde,

Hilh d'aquet Herculés qui de bras è man horte,
An de bate un Lion (1), nou demandéc escorte.
Que n'augouc iamès poou, nou houc iamès bèsut,
Aquet la coum bous dic per hilh recounegut,
Hérèté noumentat de toute la mountaigne,
A hiu, corde è ciment de la terre d'Espaigne...

Fils de cet Hercule qui de bras et de main redoutable
Pour combattre un Lion ne demanda pas d'escorte.
Qui n'eut jamais peur, ne fut jamais vaincu,
Celui-là dont je vous parle, reconnu pour fils
Héritier renommé de toute la montagne.
A fil, corde et ciment de la terre d'Espagne...

Le jeune Seigneur n'aura qu'à suivre le noble exemple de ses pères qu'il surpassera par son habileté et son courage.

Pour atteindre ce but, il recevra une éducation virile où les exercices physiques occuperont la première place. Le Poète les développe avec complaisance :

Iamès en aquet temps nou biu atau dressats,
Ia de petit ensus lous mes petits goujats,
A l'allarme, aus coumbats, à la lute, à l'estorse,
A courre, à mes sauta, a gita de gran forse;
Abrinçasse leus cos, a plagueja lous bras
Dab lou cap aus talous, baisa deu pé lou nas,
Coum nous bésem acy lou petit Gentilome,
Esprimas de hè tout coum serè vn gran ome,
Hardit, abenturat, truquassé, querelous,
Que n'endure dejà mestres ni coumpaignous;
Mès ac brabeje tout, tout ac radamontège,
Que ja de coumanda lou counéguèts l'embèje.
Coum vn pourin qu'enqouè nou sei bist endrabat,

Jamais en ce temps-là on ne vit dressé de cette manière
Et dès l'âge le plus tendre les plus petits garçons.
A l'alarme, aux combats, à la lutte, à la main renversée
A la course, à qui plus saute, au jet de force
A s'abriter le corps, et assouplir le bras.
Avec la tête aux talons, baiser du pied le nez.
Comme nous voyons ici le petit Gentilhomme
S'exercer à tout faire comme s'il était un homme fait,
Hardi, aventureux, batailleur, querelleur,
Ne supportant déjà ni maitres, ni rivaux;
Mais il brave tout, se joue de tout
A tel point que déjà on reconnait chez lui l'envie de commander
Comme un poulain qui n'a pas encore eu d'entraves

(1) Le lion de Némée.

Are au loung d'vn bareit, aro lou loung d'vn prat.
Trepeje à l'eschaurit, e gite à l'escapade,
Forse de cops de pès après ve pétarrade.
Atau si bous boulets cabesteja de près
Lou Gentilome jouen, bous beirats coum de pès,
De bras, de cap é d'oueil, d'ue ruste countenense
Quan se sent trop hérit se boute en sa defense
Grouseje tout petit, é n'endure la man,
Que tractat en Moussur, nou pas coume bilan...

Tantôt dans un guéret, tantôt dans un pré.
Trépigne le nez au vent, et lance en liberté
Force coups de pieds après une pétarrade.
Ainsi si vous essayez de dompter de trop près
Le jeune Gentilhomme, vous verrez comment de pieds,
De bras, de tête et d'œil, et de fière attitude
Quand, se sentant trop piqué, il se met en état de défense.
Il se fait gros, tout petit, et ne supporte qu'on le touche
Que traité comme un Monsieur et non comme un vilain.

Il dédaigne le savoir et se moque des pédants. Les récits de batailles et de combats ont seuls de l'intérêt pour lui; son écriture, bien que lisible, ressemblera à des pattes de mouches.

Mais, par contre, avec quelle ardeur et quelle souplesse il appliquera ses aptitudes naturelles qui brilleront d'un vif éclat dans les moindres détails des exercices de corps, à commencer par l'équitation. En vrai cavalier, il aime son cheval, qu'il pare richement, dresse et manie des genoux et de l'éperon. Il l'anime, il l'excite et le dompte frémissant, couvert d'écume, comme un homme du métier. Mais un gentilhomme doit atteindre la perfection dans cet art, aussi pratique-t-il la haute école sous la direction d'un maître écuyer. Le poète nous le montre prêt à monter en selle :

Mes prest saute dessus que si sabe boula
Alindat è cos-dret, de madiche pagere
Esquie-canaulat, joil hrem è came-dret,
Lou pê que guignc è bat l'aureille deu genet :
Aquiou lou tour d'un rond, lou long de la passade,
Dab la late à la man commense la balsade,
L'alempie de bouts, de man é de faisoun,

Mais plus vif il saute dessus que s'il savait voler
Bien campé, le corps droit, de même taille,
L'échine d'un chevaucheur, genoux ferme et jambe droite,
Le pied qui ne perd pas de vue l'oreille du cheval.
Là faisant le tour d'un rond le long de la piste
La cravache à la main, il commence l'exercice
L'excite de la voix, de la main, de la même façon

Coum son mestre Escudé l'anseignat la leçoun :
E d'vn pas mesurat, lou condusish é pousse
Deu pas, au petit trot, deu galop à la cousse.
Arrode tout prumè leugeramens bat trap,
E sus lou double rond, destrape, atrape e sab,
Lou galop pè-leugè, cot-tenut, horte-alene,
Quan bigourous aquiou se tonrnege è demène,
Cour, bire, tourne, ba, maneje de touts bens :
Sus lou dret, sus l'esquer, atraouès, peus estrems.
Danse, saute, boundish, boultège, piroüete,
Guimbe d'vn pé fougous la plasente courbete
Se rehausse, s'enaire é de man rélcouat
Coum s'aoué d'un auset las ales malcouat.
Double lou saut dispost, hausse la cabriole,
E poussat d'esperoun nou cour pas, mes s'embole
Rede, brounent è hort, mes rede que lou treit...

Que le maître écuyer lui a enseigné la leçon :
Et d'un pas mesuré le conduit et le pousse
Du pas, au petit trot, du galop à la course.
Il tourne d'abord foulant légèrement le sol,
Et sur le double rond, lâche la main, prend et suit
Le galop pied léger, cou tendu, forte haleine.
Lorsque là, vigoureux, il se développe et se démène,
Cour, vire, tourne, va, manœuvre de tous côtés,
A droite, à gauche, à travers, aux extrémités,
Danse, saute, bondit, voltige, pirouette,
Exécute d'un pied fougueux la plaisante courbette,
Se relève et s'enlève d'un vigoureux coup de main
Comme s'il avait sur lui les ailes d'un oiseau.
Franchit double obstacle, s'enlève complètement
Et piqué par l'éperon, il ne court pas, mais vole plutôt
Rapide, d'allure et de vigueur, plus vite qu'une flèche...

Ader profite de l'occasion qui se présente pour tracer d'un vigoureux coup de pinceau le portrait du roussin de Gascogne pris sur nature :

Qu'et a lou cap petit, estelat, courte-aureille,
Gran-nasic, oueil-vbert, houeguejant, toutiourbeille,
Bouque hresc, cot-reheit, rude-cling, large-pies,
Ardoun-pé, came-sec, de courpere plan prés
Peu d'alesan toustat, tubaillat, lounge-coüe,

Il a la tête petite, étoilée, courte oreille,
Grands naseaux, œil ouvert, flamboyant, toujours éveillé,
Bouche fraiche, encolure redressée, crin rude, large poitrail,
Pied rond, jambe sèche, croupe bien prise,
Poil d'alezan brûlé, pommelé, longue queue,

(1) Dans le Livre III des *Georgiques*, Virgile avait fait avant lui le portrait du poulain de noble race.

Alatat de darré coum las ales d'une Hoüe
Entretaillat è gros de mouiene faisoun,
Alerte, esqueriquat, coume lou mestre soun,
Enillant, courredou, grape-terre, sautaire,
A la cousse brouneut, au maneje boun aire,
Iamès sus lou tribail arrepropi, ni las,
Counechent de soun mestre, amic deu coutelas,
Mutin sustout quan auich tambouris è troumpetes.

Culotté de derrière comme les ailes d'une buse,
Découplé et gros, de moyenne force,
Alerte, fier comme son maître,
Hennissant, bon coureur, grattant la terre, bondissant,
Impétueux à la course, docile au manège.
Jamais recru ni las à la fatigue.
Connaissant son maître, ami du sabre,
Mutin surtout quand il entend tambours et trompettes....

Après l'équitation vient l'escrime qui donnera au cavalier l'adresse au maniement des armes. C'est ainsi que nous le voyons prenant sa leçon, fièrement campé, en garde contre son adversaire.

Man é man, pé é pé, de cap é d'oueil bandats,
Targats à prim, segond, à terses, ou be quartes,
D'un pas herm é dispots, abarreja las cartes
E bire aquiou man drets, gran-rebes, cop-d'estoc,
Coum quan peirabat redé é hort, cop sus cop :
Per dessus lou pugnau, per debat, entre-garde,
E cauque cop suou nas an destaubia la harde.
Aquiou de pantacha, de bouha noui a fin;
Ets hen l'arresolut, contrahen lou mutin...

Main à main, pied à pied, de tête et d'œil tendus,
Joûtant en prime, seconde, à tierce ou bien quarte,
D'un pas ferme et dispos, mêlant les cartes
Et tournant les mains droites, grands revers, coups d'estocs,
Comme quand il pleut des pierres, raide et fort, coup sur coup
Par dessus le poignard, par dessous, en se tenant en garde,
Et quelquefois sur le nez, pour économiser le linge;
Là de respirer et de s'essouffler il n'y a fin.
Eux font les résolus et contrefont le mutin...

Après l'escrime, la chasse, qui était à cette époque l'entraînement par excellence pour préparer à la guerre des hommes qui avaient pour unique occupation de s'entretuer. Elle exigeait de l'habileté et du sang-froid et n'était pas exempte de danger. Le chasseur intrépide veut-il se lancer à l'aventure? il s'armera comme le soldat qui affronte la bataille, toujours prêt à l'attaque et à la défense, toujours résolu à ne jamais fuir ni lâcher pied.

Atau lou cassadou, que bo qu'a toute casse,
Per touts locs, per touts traucs, soun attirail se hasse :
S'arnesche coume quau de cordes, de hilats,
De balestes, e d'arcs propriamens atitrats.
De bastous eschioulans, de croc è de houchine,
De lebrés, cas courrens, è d'auset d'arrapine.
L'Espaignul pipatat, perdigoun seguassé,
Lou mes courrèt Thibaut, en Huraut bousquassé,
Lou basset Clapidou, lou Moustin gouerde-borde,
L'Escharnegou Campisch, lou Limiè tire-corde,
Pousse lèbé Courniol, lou Dogue hourratgé,
Lou Lebré tire lèche à courre pé-leugé.
Aquo soun lous souldats quet amie en tau gouerre,
Per montaignes, o nauts, per coumes, é per serre
Noui a ren que lou huge à courre, n'a boula.
Quet aporte suou puing lou to-ho-hou la la.
L'Esparbé oueil betout, lou mestre d'arrapine
L'Astou qu'ei lou que ten gouarnide la cousine,
Lou montaignèc lané, lou Faucoun, lou Gerfaut,
Lou Sacre, é Mérillon, lou Houbreau bole-haut...

Ainsi le chasseur, qui veut qu'en toute chasse,
Par tous lieux, par toutes crevasses, son train passe,
Se harnache comme il faut, de cordes, de filets,
D'arbalètes et d'arcs proprement choisis,
De bâtons sifflants, de crocs et de houssines,
De levriers, chiens courants et d'oiseaux de proie,
L'Epagneul moucheté, battant les haies à perdrix.
Thibaut le plus courant, et Huraut ami des bois,
Le basset Clapidan, le matin garde métairie,
Le Champi railleur, le Limier tirant sur la corde,
Cornier pousse-lièvre, le dogue féroce,
Le Levrier tire langue, à courir pied léger.
Tels sont les soldats qu'il mène en telle guerre
Par montagnes ou neiges, par vallons, par hauteur,
Rien ne peut l'éviter à courir ou à voler
Qu'il porte sur le poing le Chat-Huant,
L'Epervier à l'œil qui voit tout, le maître de rapine,
L'Autour, c'est lui qui tient la cuisine garnie,
Le Lanier montagnard, le Faucon, le Gerjaut,
Le Sacre, l'Emerillon, le Hobereau qui vole haut.

Voilà certes le tableau d'une entrée en chasse; le poète va maintenant nous initier à chacune d'elles en particulier en compagnie de son hardi jouvenceau.

Il commence par la chasse à la perdrix avec le faucon pour passer ensuite à celle du lièvre avec les levriers. En véritable disciple de Saint Hubert, il nous fait assister à celle du loup, du renard et du cerf, émaillant

toutes ses descriptions de détails précis, techniques et pris sur le vif (1).

Il termine par la chasse au sanglier, sans contredit la plus émouvante et la plus dramatique, celle qui exige le plus de sangfroid et de courage. La bauge du sanglier est en tous points semblable à une forteresse où l'ennemi solidement établi dans ses retranchements repousse les vigoureux assauts des assaillants. Il défend chèrement sa vie, le sang coule et morts et blessés jonchent le sol. Mais notre Cadet entre en scène et se rue à l'assaut, il combat corps à corps avec l'animal qui roule bientôt à terre le flanc percé par le couteau du chasseur. La curée et le repas des chiens terminent les péripéties de cette lutte où le vainqueur est las de ses trop faciles victoires.

Il rêve un théâtre plus digne de sa valeur qui lui permettra de recueillir avec honneur, gloire et renommée.

> A la gouerre, à la gouerre, aquiou haram bareit,
> Aquiou beiram lous qu'an poupat de bouno leit.

> A la guerre, à la guerre, là nous ferons nos preuves,
> C'est là qu'on verra ceux qui ont tété de bon lait.

L'occasion ne se fera pas attendre, car des bruits de guerre se propagent qui remplissent son cœur d'allégresse. Dédaigneux des honneurs, il s'enrôle comme simple soldat, tenant à conquérir ses grades à la pointe de son épée.

Il a vraiment bonne tournure sous son costume d'arquebusier.

> Aquiou nou manque pas la mandille broudade,
> L'aspase à soun coustat toute suber daurade,
> Ab la crespine d'or lou bragart fourniment.
> Lou petit pouberin dab madich parament :
> Sus lou cot de Milan l'arquabouse lusente
> Qu'a plan la serpentine è flisquante è prusente,
> Lou canoun arreheit sus lou boués marquetat,
> Per qu'age tout amasse è berou è bouentat.
> Perbesit d'attirails, bales, cordes, è poudres,
> Cache-mesche, è de tout mes que noun quau de soubres...

> Là ne manque pas la mandille brodée.
> L'épée à son côté, couverte de dorures
> Avec la crépine d'or le brillant fourniment,
> La petite poire à poudre avec même parure :
> Sur le cou l'arquebuse de Milan, luisante
> Qui a bien la serpentine flexible et chatouilleuse,
> Le canon refait sur le bois marqueté,
> Pour qu'il ait à la fois et beauté et bonté.
> Pourvu d'attirails, balles, cordes et poudres,
> Cache-mèche, de tout plus qu'il n'en faut de reste...

(1) Notre poète a dû s'inspirer des *Deduys de la chasse des bestes sauvaiges e des oyseaux de proye*, de Gaston Phébus, livre resté classique dans l'art cynégétique.

Sous l'œil vigilant de son capitaine, il commence le rude métier des armes. Respectueux de la discipline, il obéit au moindre commandement de ses chefs et devient le modèle de sa compagnie. Toujours en éveil, il est prêt à la moindre alerte. Qu'il survienne une surprise inopinée de l'ennemi, tandis que ses compagnons sont frappés d'épouvante, de la soudaineté de l'attaque et du bruit de la mousqueterie, lui, au contraire, reste ferme et inébranlable, faisant parler son arquebuse qui sème la mort de tous côtés. S'ils parcourent le pays, il n'imitera pas ses camarades qui ne respectent pas le bien d'autrui, c'est en face de l'ennemi, sur le champ de bataille, qu'il entend honorer le nom de soldat et non par des rapines. S'ils arrivent de nuit à une étape, tandis que chacun se hâte de trouver un gîte et un bon lit, lui, au contraire, quoique bien las :

Se hé de la mandille vn moufle matalas,
Deu fourniment cabsé, de l'aspase espounere,
E l'arquabouse drom segu debat l'aschère.
Que si ben coum om bé l'allarme a miege-neit
Iou pagaré per et si lou troben au leit...

Il se fait de la mandille un souple matelas.
Du fourniment un coussin, de l'épée la bordure du lit,
Et l'arquebuse dort assurée sous l'aisselle
Si bien que vienne l'alarme, comme on le voit vers minuit
Je paierai pour lui si on le trouve dans son lit...

A l'œuvre commencée, on peut juger de ce qu'il sera plus tard.

Le poète arrive à la description d'actions de guerre racontées en manière d'école stratégique, c'est la peinture des combats et des difficultés qu'eut à surmonter le Cadet, c'est-à-dire Henri IV, avant de ceindre la couronne de France.

Après une série d'engagements, d'escarmouches ou d'assauts, où le Cadet se couvre de gloire, nous assistons au siège d'une ville fortifiée.

Aquiou donc s'enhortish, hé lout retranchamêt,
Lou mestre hasardous deu prumè régiment.
E lou souldat Gascoun hurate, é countournége,
Per bese s'ets auren de sorti nade embege.
Nou ne cesse james de tira de grans cops,
Afustat d arré-oüeil en touts traucs, en touts locs,

Là donc s'établit, construit le retranchement,
Le maitre audacieux du premier régiment.
Et le soldat Gascon fouille et tourne partout
Pour voir si les ennemis auront envie de faire une sortie.
Il ne cesse jamais de rechercher les grands coups,
L'œil au guet sur les fossés, en tous lieux,

Suou trauc d'vn gabioun, d'ün cranau, d'üe tourelle
Per trauqua lou gipoun de quauque sentenelo...

Sur le creux d'un gabion, d'un créneau, d'une tourelle
Prêt à percer l'habit de quelque sentinelle.

En attendant l'armée assiégeante prend ses positions et dispose ses batteries en face la ville assiégée, le canon tonne :

Are donc d'vn coustat lous canous batè hort,
Lous autes per darré bon escala lou fort,
Ou hen vn terre-plen que la bile domine.
Hotgen é neit é jour ve large contremine,
Debat vn Boulouart, ou quauque grosse Tour,
Que puch à nou pensa lous jogue vn maubés tour :
Esbrandish tout lou fort, la murraille s'esclate,
Que semble que lou Ceu sus la terre s'abate.
Aquiou noste souldat bras d'assé, cò de hèr,
A la pique en ve man, l'aute lou palahér...

Maintenant d'un côté les canons tonnent ferme,
Les autres par derrière veulent escalader le fort,
Ou bien ils font un terre-plein que la ville domine
Creusent nuit et jour une large contremine
Dessous un boulevard, ou quelque grosse tour,
Evitant toutefois que cela leur porte préjudice :
Ebranle tout le fort, fait éclater les murs,
Il semble que le Ciel s'abatte sur la terre.
Et là notre soldat, bras d'acier, cœur de fer,
La pique dans une main, de l'autre la pelle en fer...

Sitôt que le Cadet voit une brèche, il obtient du général l'autorisation de reconnaître la place. Sans souci de la mitraille qui pleut autour de lui, il escalade la brèche aux yeux des ennemis étonnés de cette bravade, et il ne s'en retourne qu'après avoir examiné les ouvrages de défense de l'ennemi. Ce brillant fait d'armes est acclamé par l'armée entière. Cet acte d'héroïsme lui vaut d'être promu *Enseigne* (1); l'assaut est résolu :

S'aoüets eu miei d'estiou tout d'vn cop entenut
Vn eslaouas brounent, vë tempeste, un perigle,
D'eslambrets alugats, d'vn trounament tarrible,

Si vous avec au milieu de l'été entendu tout à coup
Un déluge violent, une tempête, un orage,
Aux éclairs aveuglants, suivis d'éclairs, de tonnerre

(1) Chaque capitaine avait sous ses ordres deux lieutenants, commandant chacun 500 hommes, l'un les Arquebusiers, l'autre les Piquiers ou *Hallebardiers*. Au-dessous du lieutenant venaient deux enseignes et pour commander chaque centaine d'hommes un *centenier*.
L'ensemble de ces bandes constituait une légion commandée par un colonel. (Création de 1534.)

Que tout s'esclate é hen, s'atuque, peirabat,
Que la terre é lou Cèu, s'aiusten au coumbat.
Bous besets tout menat aquest eschoc de gouerre
Oun à ta gran marmut, qu'on n'auich ni Cèu ni terre.
Las Troumpetes è cors, s'enrauquen de souna,
Lous Tambours brounens bon la bile estouna,
Deu toun-toun, à boun-toun, fanfare, la tarare,
A l'allarme, à l'assaut, ha bire, tourne, gare.
Bous besets toutes gens tant de pé, qu'a chibal,
S'arrounda coum vn cercle, autour deu général
Qu'an ourdene l'assaut, partich l'infantarie
En bataillous arruats, merque la coumpagnie,
Que prumere anira dab lous enhans perduts (1),
Bo que lous mes balens, é lous mes entenuts
Coum noste Gascoun, sien lous prumès en danse...

Qu'on croirait que tout éclate, croule, lutte sous une grêle de pierres
Que la terre et le Ciel se préparent au combat
Vous voyez au naturel ce choc de guerre
Qui fait si grand bruit, qu'on n'entend Ciel ni terre.
Les trompettes et cors s'enrouent à sonner,
Les tambours grondeurs veulent effrayer la ville,
Du flon-flon au ronflon, fanfare et tarare,
A l'alarme, à l'assaut, font tourne, retourne et gare.
Vous voyez tous les soldats tant à pied qu'à cheval,
Se ranger comme un cercle autour du général,
Quand il ordonne l'assaut, l'infanterie se met en marche
En bataillons serrés, il choisit la compagnie
Qui la première ira avec les Enfants perdus,
Voulant que les plus vaillants et les plus aguerris,
Comme notre Gascon, soient les premiers au feu...

Ce dernier s'avance rayonnant de joie, et s'adressant à ses chefs :
« Je veux, dit-il, que la Gascogne ma bonne mère et ma nourrice n'ait
» pas honte d'un de ses enfants. Que mon père et mes illustres aïeux n'aient
» pas à rougir de moi lorsqu'ils m'appelleront leur fils. Ils se sont illustrés
» dans maints assauts et batailles meurtrières toujours au premier rang, je
» veux suivre aujourd'hui leur exemple et montrer que je suis digne de cette
» race de vaillants. » Puis s'adressant aux soldats de sa compagnie, il les enflamme de sa parole chaude et vibrante et, se mettant à leur tête, l'enseigne marche à l'assaut.

Countre escarpe à la part, barriquade à l'estrem,
A cops, pousses è pics, qui da, qui tourne, è pren,

Contrescarpe à côté, la barricade au bout,
A coups, poussées et blessures, qui donne, qui rend et prend,

(1) Blaise de Monluc menait à Cerizolles le bataillon des Enfants perdus.

Doune, doune à capsus, è bire d'arrouquades,
Mingranes, cercle-à-houec, grosses arquabousades,
Tire bales, baloun, bras birat, è grans cops
De piques, d'armedast, houec de lances, è pots;
Doune, doune deguens, passe la faschinade,
Saute lou qui pouira la porte claouërade
A trucs, truque au tric trac, pare pic, pare cop,
A l'espase, au puignau, au coutèt, à l'estoc.
Passè Enseigne sus touts, pousse la coumpagnie
Dedans, billegaignè, mon Diu, Berges Marie,
A mort, à houèc, à sang. E labets lou Gascoun
Ahumat, è sagnous, lou mes balent deu moun;
Sus la brèche bragard l'anseigne crierade,
Coum vn praube perrec de pics esgondrillade,
S'aouanse abénturat, truque, pousse, coumbat,
E de force cos morts enjunque lou paouat :
Coundusish cap-d'aouant l'armade furiouse
En l'aupiniastre loc, per la porte sagniouse,
S'aoüance mes cabens, è perseguish mutin,
Nou pas en piquorè quauque triste butin,
Més murailles è tours, è d'vn balent couratge,
Hurate sei a arren que pousque hè damnatge.
Seguish, ba, tourne, ben, tracte lous enemics,
Lous paurucs bab pietat, lous rebelles à pics :

Charge, charge en haut et évite les pierres,
Grenades, cercles à feu, grosses arquebusades,
Tire balles, balette et bras retourné grands coups
De piques, d'armure, feux de lances et pots;
Charge, charge dedans, franchis les fascines,
Saute qui pourra la porte fermée à clous
A coups, frappe au tric trac, pointe, pare blessure,
A l'épée, au poignard, au couteau, à l'estoc.
L'enseigne passe avant tous, pousse la compagnie
Dedans, ville gagnée, mon Dieu, Vierge Marie,
A mort, à feu, à sang. Et alors le Gascon.
Enfumé et taché de sang, le plus vaillant qui existe
Sur la brèche, l'enseigne, généreux, couvert de blessures,
Comme un morceau de chiffon, criblé d'entailles,
S'avance hardiment frappe, pousse, combat,
Et de nombreux morts tapisse le pavé.
Il conduit plus avant l'armée furieuse,
Par la porte sanglante, vers le lieu de la résistance,
Il s'avance toujours en avant et poursuit,
Non pas en pillard, quelque maigre butin,
Mais plutôt les murs et les tours, et d'un vaillant courage
Examine s'il n'y a rien qui puisse porter préjudice,
Suit, va, tourne, vient, traite les ennemis,
Les peureux avec pitié, les rebelles à merci;

Espourgue lous cantous, balège la carrère,
De so que nose pot à l'armade gouarrère...

Il nettoie tous les coins et balaie les rues
De ce qui pourrait nuire à l'armée victorieuse...

Dans le *Second* livre, nous assistons au conseil de l'armée qui, la ville rendue, délibère sur le choix d'un gouverneur. L'enseigne est acclamé à l'unanimité comme étant le plus digne, par sa bravoure, d'avoir le commandement de la garnison. Cela fait, le gros de l'armée s'éloigne et le nouveau chef s'empresse de rassurer les pauvres habitants effrayés par les ardeurs de la lutte, en rétablissant l'ordre primitif. Il organise les cadres de ses compagnies, n'acceptant que des hommes éprouvés, de vieux routiers habiles et expérimentés, gens de cœur, désintéressés, tenant à honneur de servir sous les ordres d'un si vaillant capitaine, écartant avec soin le mercenaire poltron et pillard. A prix d'argent il achète pour ses chevau-légers (1) les armes et les chevaux du pays ou de race étrangère dressés au métier de la guerre. Lui-même s'attribue un superbe genet aux allures rapides, la perle de son écurie, qu'il harnache richement :

E quan lou cabaillé ademest l'arramat
Puge dessus aquet de toute pece armat,
Alindat, teste dret atau que paille d'ordy,
Lou direts tout menat au cabaillé sant Geordy,
Vn brabachou Roulland, Rodamont furious,
Vn beray Herculés, de mine é de faisous...

Et quand le cavalier, au milieu de sa troupe,
Saute sur lui armé de toutes pièces,
Bien campé, la tête droite comme une paille d'orge,
Vous le croiriez tout pareil au cavalier saint Georges,
Un paladin Roland, un Rodamont furieux,
Un superbe Hercule, de mine et de façons...

Le voilà prêt à guerroyer et à faire reconnaître sa puissance dans les pays voisins :

Coumense brabejant à bate la campaigne,
Coum vn Taure amarriat debarat de montaigne,
Deguens lou plat païs, ademest d'vn troupét

Il commence bravement à battre la campagne
Comme un taureau vigoureux descendu de la montagne
Dans le plat pays, à la suite d'un troupeau

(1) Les chevau-légers étaient armés d'armes complètes : d'une cuirasse à l'épreuve et de pistolet à l'arçon de la selle, sous la main de bride et de l'autre côté, la salade ou habillement de terre.

Se sent lou mes puchant, lou mes hort, lou mes bét,
Tume tout, assaillis, teste-leouat cabeje,
E de la corne bat au prumè que l'aoüèje.
Atau noste balent, noste bragard Gascoun,
A toute gens bo hè la lei, è la leçoun.
Mande per sa troumpete en biles è bilatges,
Que s'et nei coume bo d'ets, è de touts passatges,
Recounegut Seignou, gran mestre, è majourau,
Iamés ets nou san bist un ta maubès journau...

Se sent le plus puissant, le plus fort. le plus beau,
Assaille et fond sur tout, secoue la tête en l'air,
Et frappe de sa corne le premier qui l'ennuie.
Ainsi notre vaillant, notre généreux Gascon
Veut faire à tout le monde la loi et la leçon.
Il annonce par son trompette dans les villes et villages
Que s'il n'est, comme il l'entend, d'eux et des environs,
Reconnu Seigneur, grand Maitre et Roi,
Jamais ils ne se seront mis en si fâcheuse posture...

Le trompette est bientôt accueilli par la bravade des ennemis; il tourne bride et raconte les propos et les menaces qu'on lui a faites. Le Gouverneur, furieux de tant d'audace, jure de châtier les rebelles. A la tête de cent chevau-légers et de quelques arquebusiers, il s'approche résolûment de la place. Il se tient dissimulé ignorant quelles sont les forces de l'ennemi qui, surpris de sa présence, court aux armes :

L'vn cour à l'arquabouse, è l'aute espaurit s'arme
De couirasse, brassals, gouantelets, è mourrioun,
Aquet pren l'armedast, aqueste lou bourdoun,
Asset la pertusane, è l'aute l'allabarde,
Brounès coume taoüans tout dret au cos de garde
E sorten desbandats, mau-abisats, brouillous,
Coum d'vn tounet de bin gessen lous mouscaillous...

L'un court à l'arquebuse, et l'autre pris de peur, s'arme
De cuirasse, brassards, gantelets et morrion.
Celui-là prend l'armet, celui-ci le bourdon,
L'un la pertuisane et l'autre l'hallebarde,
Comme des taons bruisant vont droit au corps de garde.
Ils en sortent en désordre, désorientés, pêle et mêle,
Comme d'un tonneau de vin surgissent les moucherons. .

La troupe ennemie est nombreuse, mais compte peu de soldats aguerris; ils se mettent en état de défense prêts à supporter le choc. Des deux côtés on s'observe avant d'en venir aux mains; les assaillants simulent la retraite, mais ce n'est que pure tactique, car ils ne sont pas d'une race où l'on connaisse la crainte, d'une race où l'on combatte en reculant :

Arribe lou Gascoun lou coutèt à la man,
Que lous da mes de pics, que de trosses de pan.
Açi n'esquane cent, aquiou ne pren cinquante,
Bei hilh de boune maï qui de trucs nou se bante.
Cour rede sus darrès que d'esglasi eschaurits,
S'en soun, counils paurucs, en la tute hugits...

Arrive le Gascon le couteau à la main
Qui leur distribue plus de coups que de morceaux de pain.
Ici il en tue cent, là il en prend cinquante.
N'est-il pas fils de bonne mère pour se vanter de ses exploits.
Il court promptement vers les traînards qui, saisis d'effroi,
Se sont, lièvres peureux, cachés en lieu sûr...

Débarrassé de ce côté, il fait sonner le ralliement, ordonne de mettre sous bonne escorte le butin et court à de nouveaux succès.

Son avant-garde tombe bientôt dans une embuscade en vue d'une autre place. Le Gascon arrive à la charge avec ses chevau-légers, qui culbutent l'ennemi :

Bèla coum lou Gascoun, dab sa troupe souldade
Dab sous chibaus leugès, hè morde la brabade
Aus brabachous bilàs que nou bon aubesi ..

Voilà comment le Gascon avec sa troupe solide,
Avec ses chevau-légers, châtie l'insolence
De ces roturiers fanfarons qui ne veulent pas lui obéir...

Toutes ces escarmouches enflamment son courage et font naître en lui le désir de frapper un coup décisif. L'occasion ne tardera pas à se présenter, car on lui signale le passage d'une troupe nombreuse, chargée de butin, qui voyage de nuit afin d'éviter toute surprise. Il prend immédiatement ses dispositions pour dissimuler ses troupes et surprendre l'ennemi qui est bientôt signalé.

Qui bibe? qui bela? doune, doune, Arm', arm, arme,
Açi que quau pensa de lecha lou butin
Dé par dius è sa maï, ou bira lou camin.
Atuque-entruque-ataque, ane la camisade,
Passe, repasse, dau, toume la pistoulade,
Chique lou coutelas, dau, dau, dits lou Gascoun,

Qui vive? qui va là? charge, charge, arme, arme, arme,
Ici il faut songer à abandonner le butin
De par Dieu et sa mère, ou rebrousser chemin.
Assomme, assomme encore, attaque, tapez sur la chemise,
Passe, repasse, donne, éclate la pistolade
Prends le coutelas, donne, donne, dit le Gascon.

Sapien aquestes gens en quine terre soun,
Tue, doune au chic-chac, pele, repele encouère,
Tire, dau au défaut, atraouès la bisière ..

Apprenons à ces gens sur quelle terre ils sont.
Tue, donne dans la mêlée, pèle, repèle encore,
Tire, frappe au défaut, à travers la visière...

Superbe d'audace et de résolution, l'art de la guerre semble être en lui un instinct naturel. Là s'engagent poulsis de piques, chocs d'hommes d'armes, heurts de chevaux, grands coups d'épées, chaplis de hache et de hallebardes. La mêlée est terrible, et morts et blessés jonchent le théâtre de la lutte :

L'un mourish suou chibal, l'aute ei désarsounat,
Aquet rennes coupat d'augide n'ei anat.
Asset a vn pic suou cap, l'aute l'a sus lous brasses,
Aquet cride, moun Diu, aquet coueite lous passes,
Ahute pè de lèbé, adiu came-agusat,
Bet huge dab la poou n'ei jamés debesat.
Atau dab lou lugran, suou maitin segue è lie,
D'aouant que lou soureil bengue esclari lou die
Lou cabaillé Gascoun, abenturat toutjour
En toute terre è loc, sie de neit, sie de jour,
A chibal ou piétoun, en toute sorte d'arme,
Man de Lion aus cops, oueil de Gat à l'allarme...

L'un meurt sur son cheval, l'autre est désarçonné,
Celui-ci les rennes coupées est parti en fuyant.
Celui-là a une plaie sur la tête, l'autre sur les bras,
Celui-ci crie, mon Dieu, celui-là hâte le pas
En fuite, pied de lièvre, adieu jambe agile
Celui que la peur porte à fuir n'est jamais détourné.
C'est ainsi qu'au clair de lune, sur le matin moissonne et lie,
Avant que le soleil vienne éclairer le jour
Le cavalier Gascon, toujours aventureux
En toute terre et lieu, soit de nuit ou de jour,
A cheval ou à pied, en toute sorte d'armes,
Main de lion aux coups, œil de chat à l'alarme...

Maintenant les ennemis arrivent par milliers formant de nombreux régiments de cavalerie et d'infanterie, ramassis de truands, véritables oiseaux de proie vivant de la guerre, mieux disposés à la bombance et au pillage, qu'à réclamer l'honneur d'un combat ou d'un assaut meurtrier.

Ader nous dépeint sous les plus noires couleurs le triste sort de la contrée, théâtre de la guerre civile; Huguenots et Catholiques le sillonnent en tous sens, ne vivant que de vols et de rapines au détriment du malheureux paysan, leur innocente et facile victime :

O praube païsant, ô triste pé-terrous,
Las garies, è pouts, lous goustouses capous,
Nou toundren mes lou sol, ni la mainatjarie.
Qu'ets an à miei gaût lou quu de la garie,
E lous oüeus englaupats que nou soun miei pounuts,
Nou soun miei cournetreits lous Aignerets lanuts,
Qu'aquets gorge-paôats lous rebiren la peille.
L'vn pren d'aquet coustat, l'aute besets que beille,
Hurate per la borde, è descoubris mes fin
Oun la Daune a escounut las hardes, è lou lin
Rifferasse qui pot, que cadun asarpe,
E jogue ab lous cinc dits coum om dits de la harpe..

Oh! pauvre paysan, oh! triste pied terreux,
Les poules et les coqs, les savoureux chapons,
Ne décorent plus le sol ni le poulailler.
Ils ont à mi-gosier le croupion de la poule
Et les œufs sont avalés pondus à moitié;
A peine les petits agneaux montrent la corne naissante
Que ces gueules-pavés leur retournent la peau.
L'un prend de ce côté, l'autre qui faisait le guet,
Fouille dans la maison et découvre plus malin que les autres
Où la bordière a caché les hardes et le lin.
Fait bombance qui peut, que chacun choisisse son larcin
Et joue avec les cinq doigts comme on dit de la harpe.

Ils abandonnent leurs demeures en ruines, fuyant épouvantés à travers champs, gagnant les bois pour se mettre hors d'atteinte de leurs bourreaux :

Cagen entre las mas deu pietadous Gascoun,
Tristés è cò hérits, touts lermes è bourmère,
A benjanse alugats d'espauride coulère.
Tout en arretoursen lou berret à la man,
Preguen lou Cabaillè deu millou sen qu'ets an,
En aqueste faisoun : Seigne, Diu bous mantègue,
Lou que per nous boule aquet mau bous abengue,
N'aurats pas bous pietat d'aquest praube païs,
E nou boulets pas bous de ta machans bèsis,
Espourga lous countours, coù suou cap de l'anade,

Ils tombent entre les mains du compatissant Gascon,
Tristes, le cœur hérissé, rempli de larmes et de morve,
Enflammés de la vengeance d'une colère épouvantée.
Tout en tordant leur berret à la main,
Prient le cavalier du mieux qu'ils peuvent,
De cette façon : Seigneur, Dieu vous assiste,
Que celui qui nous veut mal s'accorde avec vous,
N'aurez-vous pas pitié de ce malheureux pays,
Et ne voudriez-vous pas, de si tristes voisins,
Débarrasser les environs, comme au commencement de l'année,

Nous arrigam deus blats la birague escheguade,
Acassa per jamès malananse è mau temps,
E de la boste man empeuta lou boun temps.
O, bragard Cabaillé, de l'espase trinchante,
Arbajats lous troupéts aquere gent machante.
Mauhasecs è truans, gahetes è lairous;
Pannebaque-ahamats, mau-crocs, cure-maisous,
Que per mous asarpa nostes susous è pénes,
Mous cassen neit è iour peu bosc, per las garennes,
Esquissen lou peillot, arrousseguen brounens
Enherriats è batuts, en ve clote à cabens...

Nous arrachons des blés, l'ivraie spontanément.
Chasser à tout jamais, misères et souffrances,
Et rétablir de votre main la tranquillité ?
O généreux cavalier, de votre épée tranchante,
Préservez nos troupeaux de ces méchantes gens,
Malfaisants et truans, bandits et vagabonds,
Voleurs de vaches, affamés, grands crocs, vides maisons,
Qui pour nous dérober nos sueurs et nos peines
Nous pourchassent nuit et jour, dans les bois et les garennes,
Déchirent nos linges, et nous trainent gémissants,
Enchainés et battus au plus profond d'une fosse...

Ils continuent la description des souffrances qu'ils endurent et réclament la générosité du noble capitaine.

Le Gascon, c'est-à-dire Henri IV, se rendant à leurs prières, ordonne de purger la terre des larrons et des pillards :

Anem coume dauant; famfare la Trompete,
Nou lechem deu gouarré la campaigne soulete
Dits lou brabe labets, huratem lou païs,
Netejem de lairous, passatgès è camis.
Hassam parla de nous, anem brabes gendarmes,
Abrigue gens de ben l'oumbre de nostes armes.
Hasse balent è just la troupe deu Gascoun,
Que sie tournat coum quau à cade-vn lou soun.
Que pousque lou Pagès acoueitioua sa terre,
Trafiqua lou marchant en despieit de la gouerre ..

Allons, comme devant, fanfare la trompette,
Ne laissons pas la campagne dépourvue de gardiens,
Dit le brave alors, fouillons le pays.
Nettoyons de pillards, passages et chemins.
Faisons parler de nous, allons, braves gendarmes,
Abriter les gens de bien à l'ombre de nos armes,
Que la troupe du Gascon fasse avec justice et équité
Restituer équitablement ce qui appartient à chacun.
Que le paysan puisse cultiver sa terre,
Le marchand trafiquer en dépit de la guerre...

Cela fait, il va plus loin tenter le sort des armes et conquérir une gloire immortelle :

> Atau mille bets heits courounen lou Gascoun;
> Sa glorie s'esplandish coume lou ceu peu moun.
> La sue espase aus coumbats coum vn Soureil lambreje,
> Soun creignut estendart coum la Lüe lugreje,
> En batailles, assaus, forse preses, coumbats,
> Allarmes, houec, é sang, queréles è débats,
> Pics è trucs è patacs (1), en mante vë bictorie,
> Soun esteles è hlous, sus lou ceu de sa glorie...

> Ainsi mille beaux faits illustrent le Gascon.
> Sa gloire s'étend comme le ciel par le monde.
> Son épée dans les combats lance des éclairs comme un soleil,
> Son étendard redouté reluit comme la lune,
> En batailles, assauts, maintes escarmouches, combats,
> Alarmes, à feu et à sang, querelles et débats,
> Pointe et coups et blessures en mainte victoire,
> Ce sont là les étoiles et les fleurs sur le ciel de sa gloire...

Mais voici venir novembre avec ses pluies, et décembre escorté des neiges et des glaces. Nobles et manants cherchent un abri au coin du feu; pour le soldat, c'est le moment de tenir garnison.

Sitôt que le choix est désigné, notre vaillant Gascon ne laissera pas sa troupe s'endormir dans une indigne mollesse; le soldat continuera en temps de paix la préparation de la guerre. Il stimulera leur activité à des joutes qui procureront des prix aux vainqueurs, et il ne dédaignera pas d'y prendre part, soit à la pique ou au coutelas, soit à l'arquebuse ou à la lance (2).

Le poète nous a peint avec de riches couleurs le caractère de son héros (Henri IV), joignant a la valeur la prudence militaire, à la générosité l'humanité, s'entredisputant le pas et se le cédant tour à tour au bénéfice de sa gloire. Mais *Mars* est inséparable de *Cupidon*, l'auteur lui prépare son entrée en scène pour compléter le tableau.

Procédant des chevaliers du moyen âge, qui rompaient des lances dans des tournois en l'honneur des dames, il nous montre son héros défiant dans un cartel les plus vaillants guerriers.

(1) « Pics et patacs. » Cri de guerre des Gascons. Ceux-ci précédés de leur drapeau noir à croix blanche, marchent à leur cri de guerre, leurs chefs reconnaissables à leurs écharpes rouges et à leurs rondaches (petit bouclier) d'acier et franges d'or.

(2) Pour faire usage de la lance, il fallait une grande habitude et de longues études préliminaires. Au commencement du XVI siècle, les jeunes gentilshommes passaient leur première jeunesse à combattre dans les académies pour jouter ensuite aux tournois. Mais quand ces jeux chevaleresques furent abolis, la noblesse entrée dans les troupes sans avoir appris l'exercice de la lance, la maladresse engendra bientôt le dégoût. Aussi la cavalerie abandonna-t-elle peu à peu cette arme pour adopter l'escopette, le pistolet d'arçon chargé d'un carreau d'acier et l'estoc ou épée longue et raide sans tranchant.

Tout autour du lieu préparé pour le combat se presse une nombreuse assistance de peuple, de mignons et de dames richement parées, couvertes de diamants, et au milieu d'elles, rayonnante de beauté, comme la lune resplandit au milieu du monde étoilé, la dame de ses pensées, la reine, qui doit couronner le vainqueur.

Nous assistons à l'entrée des combattants dans la lice Ader nous décrit, avec de riches images, l'éclat et la splendeur du costume de son Cadet, qui éclipse celui des autres cavaliers :

Coum en vn claus de borde entre forse capous,
Qu'an lou gaoué daurat, en pé lous esperous;
Entre tant de pourets que grapen à la paille,
E se presen besiats d'vn gran miei pè de haille,
Entre tant de pouloïs, de guitous, è d'auquats,
De Couloums pè-péluts, de pouts esbarbaillats,
Lou Pan bole sus touts, sa coüe porte-lües
Lambreje per l'enclaus, gite-houec, gite-bües.
Atau parish sus touts lou Cabaillè Gascoun,
Oundre coume vn soureil toute la garnisoun.
E lou iour resolut an de courre la bague
Aquoi lou cabaillè que mes richamens brague
En armes, en chibaus, en sous beris bestits...

Comme en un enclos de métairie entre force châpons,
Qui ont le gosier doré, aux pieds les éperons,
Entre tant de poulets qui grattent dans la paille,
Et se prennent irrités d'un grand demi-pied de crête;
Entre tant de dindons, de petits canards et d'oies,
De pigeons pattus, de coqs à la barbe hérissée,
Le paon les dépasse tous, sa queue porte-lunes,
Reluit dans l'enclos, lance du feu, lance des étincelles,
Ainsi parait aux yeux de tous le cavalier Gascon,
Orne comme un soleil toute la garnison.
Et le jour fixé pour courir la bague
C'est là le cavalier qui brille le plus richement
En armes, en chevaux, en ses habits superbes...

Les trompettes sonnent, la joute commence et le vaillant Gascon proclamé vainqueur s'approche de sa belle pour recevoir le prix :

Iou bengui dret à bous, tant gaujous, è countent,
Coum loum aouets proumés, recebe lou présent,
Vë bague bous m'aouèts libramens autrejade,
Dats lam si couneguets que l'age meritade.

Je viens droit à vous, tout joyeux et content,
Comme vous me l'avez promis, recevoir le présent.
Vous m'avez librement accordé une bague,
Donnez-la-moi si vous reconnaissez que je l'ai méritée.

Pauc ei so que de mi bous poudets espera,
Si dab boste bertut ac boulets mesura,
Respon ere labéts, mes boste courtousie
Prenera lou présent tau petit coum se sie.
Gaujousamens labets lous oueillets miei bachats,
Arrigue deus didets de leitete caillats,
Vë rose de diamans, lambrejante, é lusente,
E à biste de touts la baïse, è l'ac présente.
Bous bésets quant è quant besiat è courteset,
Lou Gascoun amistous, que darrigue vn poutet,
D'aquets pots couraillats, d'aquere bresque care,
Oun coum la Lüe au Cèu, l'oueillet amorous bare...

Bien peu de chose est ce que vous pouvez espérer de moi
Si vous daignez le comparer avec votre mérite,
Répond-elle alors, mais votre courtoisie
Acceptera le présent, si petit soit-il.
Joyeusement alors, les yeux demi-baissés,
Elle enlève de ses petits doigts, blancs comme lait,
Une rose de diamants, étincellante et éclatante,
Et à la vue de tous, l'embrasse et lui présente.
Vous voyez tantôt gracieux et courtois
Le Gascon affectueux, qui surprend un baiser
Sur ces lèvres de corail, sur ce frais visage
Où comme la lune au ciel, le petit œil amoureux s'agite...

Et il proclame à ses genoux l'éternité de son amour. En avant, flûtes et hautbois, trompettes et tambourins, que tout le monde soit à la joie et se prépare à la danse.

La description suivante rappelle toute la naïveté d'un tableau flamand :

Entemoüe lou bal, é de gentiu faisoun
Pren sa bère à la man l'esqueriquat Gascoun.
Coum besets gaujousets labach en l'arribère
Trépa lous aignerets en la sasoun prumère,
Guimba, sautuqueja, atau hè l'esmerit,
Lou pè souple coum bo dresse de l'esperit
Qu'autât coum l'arrubec meillengue è cardinege
Tant è mes de sous·pés aqueste me maneje.
Doubles passatges bach, passatges releouats,

Il commence le bal et de gentille façon
Prend sa belle à la main, le requinqué Gascon.
De même que vous voyez les petits goujons là-bas dans la rivière,
Sauter les petits agneaux en leur prime jeunesse
Gambader, sautiller, ainsi fait l'éveillé
Le pied souple, comme il veut, soumis à son caprice
A mesure que le Rebec fait le chant de la mésange et du chardonneret
Tant et plus celui-ci manie ses pieds.
Doubles passages en bas, pas relevés,

De bet port é faisoun, hauts é cabrioulats.
Noui y a cò de mignoun que de gelou neu s'arde,
Quan be taplan dansa coum aquo la gaillarde (1).
Atau de reng à reng, se prenen entre ets;
A la courrente é bolte, aus branles, ramelets,
Danses oun tout se bau, é oun las amourouses,
Senten lou houec cubert de las armes gelouses.
Oun l'arc deu petit Diu, cap-hérs, bires é treits,
Ne tire mille cops més que noun à de heits.
Que mante vn bengut libre en aquere danse,
S'en tourno cohérit, è suspres d'amistance.
De la que d'vn cop-d'oueil, é d'vn mouillat poutoun,
L'a heit beoue ta dous l'amourouse pousoun...
Aquere danse donc, aquere douce neit,
Lous a tirat deu cap la memorie deu leit.
E si n'ere queu pout, lou quicquiric aouanse,
Per dessus l'arrubeu que lous toque la danse,

De beau port et façon, hauts et cabriolés.
Il n'y a cœur de mignon qui de jalousie ne s'allume
Quand il voit si bien danser ainsi la Gaillarde.
Ainsi de rang en rang ils se prennent entre eux,
A la courante et volte, aux branles et petits rameaux,
Danses où tout séduit et où les amoureuses
Sentent le feu couvert des armes jalouses.
Ou l'arc du petit Dieu, pointes de fer, flèches et traits,
Tire mile coups, plus qu'il n'y en a de faits.
Que plus d'un venu libre à cette danse
S'en retourne contraint et surpris d'amour,
C'est là qu'un coup d'œil et un baiser humide
Lui a fait boire si doux l'amoureux poison.
Cette danse donc, cette douce nuit
Leur a tiré de la tête le souvenir du lit.
Et si ce n'était le chant du coq, qui passe
Par dessus le rebec qui leur conduit la danse,

(1) La danse était un sujet de dépenses sérieuses par l'importance qu'on lui donne dans toutes les fêtes, par les illuminations dont on l'accompagne, par les salles et les tréteaux que l'on construit dans l'intention d'en augmenter l'attrait.

Ce divertissement n'avait été jusqu'alors qu'un exercice gymnastique où les hommes dansaient entre eux, comme le *saut Basque* ou la *farandole Béarnaise*. L'antiquité même n'avait jamais admis le mélange des sexes. Les célèbres danseuses de Corinthe et d'Egypte prenaient leurs poses provocantes sans être secondées par des danseurs.

Ce fut à dater du XVI[e] siècle seulement que la danse devint une sorte de lutte de souplesse et de coquetterie entre hommes et femmes.

L'une de ces danses, appelée la Gaillarde, développait parfaitement les grâces de ces jeunes personnes, et un contemporain s'étend avec complaisance « sur leurs cabrioles, tours et détours, fleurettes drues et menues, bonds et sauts fort légers et adroits. » L'autre Volte produisait sur les sens un effet encore plus sûr : « Car l'homme et la femme s'étant embrassés toujours de 3 en 4 pas, ne faisaient que tourner, virer, s'entresoulever et bondir. » Ces danses lascives avaient été empruntées au théâtre italien.

(*Mémoires de Montluc*, Introduction, t. I, page 98.)

L'oueil alugat d'amou nous soubenguera pas,
De barra lou perpèt en aquet dous soulas.

L'œil allumé d'amour ne se souviendrait pas
De fermer la paupière dans ce doux enivrement.

Dans le *Troisième livre* nous voyons le héros se reposant des fatigues du bal; il aperçoit en songe (1) son père, armé de pied en cap, qui se présente devant lui tenant un flambeau d'une main, de l'autre son épée, et qui l'interpelle ainsi :

Nou beiré jou jamés de noste rasic horte
Pirouqua pouderous, é hlouri lou bourroun,
Ta gran que l'arrame alate tout lou moun.
Nou beirè jou moun hilh l'abenture arribade,
Que mous a l'Estarlot ta long tems presiquade,
Tant d'vrousis coumbats, tant d'enemics perduts
Que deouen co-hérits este de tu batuts.
Nou beirè jou jamés hilh que tu possedisques,
Vrous é mes vrous que courounat tu bisques
Majourau en parsan, doun jou ei coume tu jouen
Escanterat vn tros per lou mes bet estrem.
Iou t'ei balentamens la besoigne entamouade,
Leche la tu aus tous de ta man aquabade,
Que coum de jou tu es érèté dret è iust,
Om beje arressembla las estéres au hust...

Ne verrai-je donc jamais de notre race glorieuse
Germer tout puissant et fleurir un bourgeon
Si vigoureux que le rameau s'étende sur le monde.
Ne verrai-je donc pas, mon fils, la réalisation du présage
Que l'astrologue nous a si souvent annoncé.
Tant d'heureux combats, tant d'ennemis vaincus
Qui doivent, honteux, être par toi battus.
Ne verrai je donc jamais, mon fils, que, vainqueur,
Tu vives d'heureuses années la couronne sur la tête,
Roi de ce pays, dont j'ai comme toi dans ma jeunesse
Détaché un morceau par la plus belle extrémité.
Je t'ai vaillamment commencé la besogne,
Laisse-là maintenant aux tiens complètement achevée.
Et comme tu es mon héritier naturel et digne,
Qu'on voie ressembler les copeaux aux troncs...

N'es-tu pas, ajoute-t il, de la race puissante d'Hercule? et il lui rappelle ses Douze travaux. . . . .

(1) Dans le XI[e] chant de l'Iliade, Homère envoie un songe trompeur à Agamemnon, le fils de l'illustre Atrée, sous les traits de Nestor, fils de Nélée, celui de tous les héros qu'il honore le plus : Dans l'Odyssée, il emploie la même fiction ingénieuse à l'égard du sage Ulysse.
Dans ses Commentaires, Montluc voit, également en songe, son roi mort (tome II, page 95).

Le brave Gascon se réveille tout enflammé de guerres et de combats; plus ardent que jamais il fait convoquer ses officiers au son du *tambourin* et les harangue en ces termes : « Vous n'ignorez pas, leur dit-il, de quelles puis-
» santes ressources disposent nos ennemis, vous mes compagnons glorieux,
» dont l'âme vaillante ne connut jamais la peur ni la lâcheté. Resterons-
» nous dans une inaction stérile en présence de la mauvaise saison? N'est-
» elle pas au contraire favorable aux surprises?

Un heit d'armes toutem per ana a joc segu,
Enemic dou soureil s'amigue de l'escu.
E dab lou maubes temps, dab tourrades, brédures,
Om ac dits à de boun à las places segures.
Om esgarraupie fin, murraille é boulouart,
Om esquisse la porte ab lou cap de pétart,
Om desiunte lou pount, é d've allarme esglasiade
Lou mes hort deu païs om ne porte d'amblade...

Un fait d'armes, toujours pour réussir à coup sûr
Ennemi du soleil, s'arrange des ténèbres.
Et avec le mauvais temps, les gelées, l'hiver,
On a de bonnes chances sur les places sûres,
On griffe habilement, murailles et boulevards,
On déchire la porte avec le coup de pétard,
On disjoint le pont, et d'une alarme effrayée
Le plus fort du pays on emporte d'emblée...

Et il continue, stimulant leur courage et les invitant à cueillir avec lui de nouveaux lauriers.

La garnison accueille avec enthousiasme les paroles de son capitaine qui décide de surprendre durant la nuit une forte place de guerre. Suivi de quelques hommes résolus, il s'approche des remparts et reconnaît les lieux. Cela fait, il dispose ses troupes; la première porte saute sous l'action de la mine, et les assaillants se précipitent par la brèche. Surpris dans leur sommeil, la garnison et les habitants s'enfuient épouvantés; la mêlée devient générale :

Aquet ere en camises, asset ere en gipous,
Aquet dab la houchine, aquestes lous bourdous,
Asset ere tout nut, aquet dab la couirasse.
Adiu, saube qui pot, la praube populasse,
Qu'autaléu entenut, dedans bile gaigné,
Huraten esglasiats qauque ségu courné.

Celui-ci était en chemise, celui-là en jupons,
Celui-là avec sa bêche, ceux-ci avec leurs bâtons ferrés,
Celui-là était tout nu, celui-ci avec sa cuirasse,
Adieu, sauve qui peut. La pauvre populace,
Aussitôt qu'elle a entendu, dedans ville gagnée,
Cherche terrifiée quelque retraite sûre.

Aquet s'arromp lou cot lou long de la murraille,
Asset hè boun brouqué deu leit, è de la paille.
Aquet hugis peu teulé, asset s'enhounse au cros,
L'aute deguens ve cache estuge cap è cos
Aquere hemne a crics, l'aute ei tout esblaimade,
Aqueste crido à mort, saubats me la mainade,
Saubats mé lou marit, Diu deu Ceu, oun ets bous.
Digne Berges Marie, ajats pietat de nous
Sans è Santes deu Ceu, biets ajuda lous bostes
Tirats-mous de la bile aquestes bourreous ostes,
Escusè, maseres, diables desencadeats,
Escharruscles ardens, perigles alugats.
D'esglasis è de crics, la praube gent s'enteste,
Noui ya ren que turment, noui ya ren que tempeste,
Bous n'augits que gemécs, n'entenets que sanglots,
Nou quau mes aus praubets que hiqua-les eus clots...

Celui-ci se rompt le cou le long de la muraille,
Celui-là fait un solide bouclier du lit et de la paillasse,
Celui-ci fuit par le toit, celui-là s'enfonce dans la cave,
L'autre cache tête et corps dans une caisse.
Cette femme pousse des cris, l'autre est toute défaillante,
Celle-là crie à mort, sauvez-moi ma fille,
Sauvez-moi mon mari, Dieu du ciel où sommes-nous,
Bonne Vierge Marie, ayez pitié de nous,
Saints et Saintes du ciel, venez à l'aide des votres.
Enlevez-nous de la ville ces bourreaux d'hôtes,
Brigands, bouchers, diables déchainés,
Foudres ardents, orages allumés.
De frayeur et de cris les pauvres gens s'entêtent,
On ne voit que tourments, on ne voit que bouleversements,
On n'entend que des gémissements, on n'entend que des sanglots,
Il ne manque plus à ces pauvres diables que de les ficher dans l'eau...

Revenue de sa surprise, la garnison se met en état de défense. Un combat acharné s'engage, le vaillant général fait braquer ses canons sur les remparts qui sont démantelés, et le Gouverneur, la résistance devenant impossible, vient se constituer prisonnier aux mains du vainqueur. Il implore sa générosité; ce dernier lui fait grâce de la vie.

Cela fait, notre vaillant Gascon, tenant à conserver le fruit de sa victoire, fait relever les ouvrages de défense et pourvoit la place d'une bonne garnison. Il songe ensuite à poursuivre ses ennemis, la belle saison sera maintenant pour lui un auxiliaire puissant :

Lou soureillet de Mars tire déjà lou nas
S'arrepesch de la hangue, e s'abeoure de glas,
Desseque lou camin, la hangue grosse è nère

Le soleil de mars montre déjà le nez,
Se nourrit de la boue et s'abreuve de glace,
Sèche le chemin, la boue épaisse et noire

Passe per lou cedas de la prime poubere.
  Lou gai roussignoulet, de sa douce cansoun,
Bante déjà l'aunou de la bère sasoun.
Las briouletes de Mars arrisen en la prade,
Peus countours deu casau, la rose è giroullade...

Passe par le crible des rayons du printemps.
  Le gai rossignol. de sa chanson mélodieuse,
Vante déjà le retour de la belle saison.
Les violettes de mars égaient la prairie,
Dans les allées du jardin, la rose et la giroflée...

Le bruit de ses exploits s'est répandu au loin; de tous les côtés de nombreux partisans viennent s'enrôler sous ses étendards (1). Ses troupes marchent maintenant à côté de celles du Roi, dont il est le Lieutenant :

Aquet ei are cab, are tout lou partit
Gite dessus aquet lous oueils è l'esperit :
Hè brouqué de sa man, è deu houec de sas armes,
Alugue lou tisoc de las caudes allarmes.
Aqueste coumande are, é dehore, è deguens,
Touts lous locs deu païs, troupes é régimens...

Celui-là est maintenant chef, et tout le parti
Jette sur lui les yeux et l'espoir,
Fait bouclier de sa main et du feu de ses armes,
Allume le tison des plus chaudes alarmes.
Celui-ci commande maintenant et dehors et dedans,
Tous les lieux du pays, troupes et régiments...

Ce nouveau chef n'est pas un novice dans le métier des armes, car personne mieux que lui n'en connaît les détails et la science, ayant conquis ses grades à la pointe de l'épée. Il a vécu de la vie du soldat et partagé avec lui, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, les mêmes fatigues et les mêmes dangers.

Maintenant, il s'apprête à affronter le sort des armes en bataille rangée.

Il organise son armée et choisit les chefs les plus renommés, tous gens vaillants, capables d'inspirer confiance aux soldats. Sitôt que l'ordre est établi et qu'il s'est assuré de tous les attirails de la guerre, que tout le monde occupe le poste qui lui a été assigné, il s'avance sur le front des troupes et leur dit :

(1) Henri de Navarre posséda le secret de gagner les cœurs de cette région du midi qu'il aimait, par des qualités dont pas un Roi n'avait su jusqu'alors se faire un levier politique; c'est la gaieté, la générosité, la tolérance, un irrésistible sans façon. Calviniste par sa mère, il est trop bon pour haïr les catholiques et reçoit indifféremment dans son armée les braves des deux religions. Quelques-uns peuvent le servir comme calvinistes, l'immense majorité l'aime, l'adore comme un Roi tolérant et du plus charmant caractère.

Iou boui (dits en brenban) hè trémoula la terre,
E que mous enemics ta furiousis è cauts,
Au brâ de moun canoun hugen coum arruhaus,
Au clapiment d'vn can, dehore la garene,
E coume lou huret eù plapé se demene.
Si jou podi hreta murailles é mantéts,
Iou nou lécharé arren per biles è castéts.
Deus qu'atisen lou houec d'oun lou men co s'ébrase,
Que jou nou passe tout peu hilet de l'espase. .

Je veux (dit-il en se souvenant) faire trembler la terre,
Et que mes ennemis si acharnés et braves,
Fuient comme des poltrons au bruit de mon canon.
A l'aboiement d'un chien, hors de la garenne,
Ou comme le furet se démène dans le clapier.
Si je puis frotter murailles et mantelets,
Je ne laisserai rien par villes et châteaux,
De ceux qui attisent le feu dont mon cœur est enflammé,
Passant tout au fil de mon épée...

Sur son commandement l'armée s'ébranle dans l'ordre suivant :

En tête l'avant-garde forte de 500 hommes. Puis vient la cavalerie comptant 15 à 1,600 hommes et suivie par 5 ou 6,000 piétons. 300 hommes résolus forment l'arrière-garde et les flancs sont protégés à droite et à gauche gar des gros de fantassins, le reste se serre autour de la cornette blanche.

Dans le *Quatrième livre*, le poète nous montre l'armée en campagne.

A son approche la peur gagne les paysans qui fuient épouvantés :

Tout atau lou Pagès, au brut d'aquere armade,
Huch l'estrail deus moutous, cour après la baquade.
La Pagese espauride amague tout lou lin,
Peilles, pernes, arquaus, lous anets d'argent fin.
Aqueste cour au pout, assere à la clouquade,
Aqueste dret au pan, è l'aute à l'arrusquade
Adiu, saube qui pot, tors, drets, bornis, boussuts,
Au ta plan l'vn que l'aute à huge arresoluts,
S'allarmen dab vn cor, se criden, s'espaöüenten,
E sus l'esglasi qu'an malamens s'adoulenten,

Tout aussitôt le Paysan, à l'approche de cette armée,
Fait fuir le troupeau de moutons, pousse devant lui son bétail.
La paysanne effrayée ramasse tout le lin,
Ses robes, coiffes, coffrets, les anneaux d'argent fin.
Celle-ci cherche son coq, celle-là sa couvée,
Celle-ci va droit au pain, et l'autre à la lessive.
Adieu, sauve qui peut, boiteux, droits, borgnes, bossus,
Aussi bien les uns que les autres à fuir résolus,
S'avertissent avec une corne, s'appellent, s'épouvantent,
Et gémissent découragés sur la frayeur qu'ils éprouvent,

Hugen, escounen tout, e balejat ac an
De besties è de gens, en vn birat de man...

Ils fuient, cachent tout, et ils ont mis en sûreté
Gens et bêtes en un tour de main...

Le général, voyant leur effroi, court après eux et les rassure :

Qu'ei so qu'aouets bousaus, praube gens, malastrucs,
Dits lou maignéc Gascoun, tournats bon enta case
E nou creignats doulens lou tail de la mie espase,
Biouèts lous mes amics, biouèts dab arrepaus,
Lou houec deu Pistoulet nous hume sus bousaus.
Haséts tira l'aray, agusats plan la herre,
Nou creignats pas per jou lou malhur de la gouerre.
Atau noste balent arrebioue perdut
Lou poou-hérit Pagès, en la tute escounut...

Qu'est-ce que vous avez, vous autres, braves gens, malheureux,
Dit le magnanime Gascon, regagnez vos demeures
Et ne craignez dans votre douleur le tranchant de mon épée.
Vivez, mes amis, vivez avec confiance.
Le feu du Pistolet ne fumera pas sur vous.
Faites travailler la charrue, aiguisez bien le soc,
N'ayez peur que je déchaine les fléaux de la guerre.
C'est ainsi que notre vaillant ranime le courage
Du paysan mort de peur, caché dans sa retraite...

Cela fait il rejoint son armée qui continue à pacifier le pays :

Atau brabé è balent, assietgé, entre pertout,
Arrode lou païs que l'ennemi ten tout,
A la force deu bras, è herou de sas armes,
E toutjour balurous lou prumè deus gendarmes,
Boute la man à l'obre, se hè dise peu moun
Digne deu nom qu'et a cabaillerou Gascoun.
Furious coum vn Lion, aus que soû en défense
Pietadous en aquets que nou hén resistense.
Vn de bouque é de co, franc à so que proumet,
Enemic deus murtrès qu'aussisen de sang hrèt

Ainsi brave et vaillant, il assiège, entre partout,
Soumet tout le pays que l'ennemi occupe,
A la force du bras et valeur de ses armes,
Et toujours courageux le premier des gendarmes,
Il met la main à l'œuvre, et fait dire par le monde
Digne du nom qu'il porte de cavalier Gascon.
Furieux comme un lion à l'égard de ceux qui combattent,
Généreux envers ceux qui n'opposent pas de résistance,
Egal de cœur et de parole, fidèle à ses promesses,
Ennemi des meurtriers qui tuent de sangfroid,

Brai naturau Gascoun qu'ame à hé courtousie,
E segui la rasoun en quin feit que se sie...

Vrai naturel Gascon qui aime à être courtois
Et suivre la raison dans n'importe quelle occasion...

Bientôt les éclaireurs signalent l'approche de l'ennemi; le général assemble en hâte son conseil pour délibérer. Après avoir fait appel au courage de chacun et entendu la réponse de l'un des chefs les plus estimés, on sonne l'alarme. De tous côtés le camp s'anime, les officiers lèvent en l'air leurs épées, les tambourins roulent à toute volée et les trompettes sonnent à pleins poumons. Chacun court se ranger sous son enseigne :

Atau ben tout d'un cop, arretrounish l'allarme,
Lou famfare escauhat, lou furious arm'arm'arme,
Lou brounêt toupouton, è per tous lous estrems
Vn marmut estoufat. vn terretrum de gens.
Anc, pren, baille, dau, a chibal, boute-cére,
Ten, gite, sarre, pren, tourne, crideu, apère...

Ainsi vient tout à coup l'alarme qui retentit
Le trompette échauffé, le furieux arme, arme, arme,
Le bruyant tambourin, et de tous les points extrêmes
Un murmure étouffé, un bruit de gens
Qui vont, prennent, donnent à cheval. boute-selle,
Tiennent, jettent, serrent, prennent, tournent, crient, appellent...

L'armée ennemie s'établit dans une solide position et se déploie en ordre de bataille.

Atau soun en bataille, é l'armade IOVYOVSE (1)
Parish daouant la gent Gascoüe furiouse,
Dab mes gran appareil d'atirails, è canous,
Que noun a peu coumbat lou Gascoun generous.

Ils sont ainsi en bataille, et l'armée de *Joyeuse*
Parait devant la gent Gasconne furieusé
Avec un plus grand appareil d'attirails et de canons
Que n'en a pour le combat le Gascon généreux.

(1) Le poète fait allusion à la bataille de *Coutras*, qui eut lieu le 20 octobre 1587. *Anne, duc de Joyeuse*, favori d'Henri III, à la tête de 6,000 hommes de pieds, de 2,000 chevaux et de 7 pièces de canon, fut battu par Henri de Navarre. Depuis vingt-cinq ans que la guerre civile avait commencé, il était le premier général protestant qui eût gagné une bataille rangée; il n'avait à regretter que vingt-cinq hommes tués. l'ennemi en avait perdu plus de trois mille et lui avait abandonné ses canons avec vingt-neuf drapeaux ou enseignes. La victoire était d'autant plus glorieuse qu'elle était remportée par une armée supérieure en nombre et presque égale en qualité. Elle était due à la valeur du Roi, à sa décision, à sa vigilance, à son coup d'œil, à son intelligence tactique, à cet instinct créateur qu'il appliquait à la politique comme à la guerre et qui devait l'inspirer si heureusement dans les beaux combats défensifs d'*Arques*, à la journée d'*Ivry* et dans d'autres occasions.

Double de bataillous, triple en cabalerie,
Vn gran bosc de piquès, vn souail d'infantarie...

Double de bataillons, trois fois plus de cavaliers,
Un grand bois de piquiers, une masse d'infanterie...

De son côté, le Gascon dispose ses troupes, qui comprennent :

Cinq grans bèts escadrous, hê sa cabalerie,
Flanquats de touts estrês d'vn gros d'infantarie,
S'aouèts vn arc tenut coû vn cercle a miei tour,
Biste la Lüe au Cèu naouèro au prumé jour :
Atau bèsets aci coum miei cercle pleguade,
L'armade deu Gascoun, à las cornes capsade.
E dus grans bataillous, è pèces de canoun,
Qu'ahiten l'enemic coum vn oueil de Faucoun.
Fourtifiquade après de touts lous aouantatges,
Que pot prene suou loc de poûs, è de passatges...

Cinq grands beaux escadrons forment sa cavalerie,
Flanquée de tous côtés d'un gros d'infanterie.
Si vous avez tendu un arc à demi-tour comme un cercle,
Vu la lune au ciel nouvelle au premier jour,
De même vous voyez ici comme un demi-cercle ployée
L'armée du Gascon aux cornes régulières,
Et deux grands bataillons et pièces de canons
Qui fixent l'ennemi comme un œil de faucon.
Fortifiée ensuite de tous les avantages
Qu'on peut prendre sur les lieux de ponts et de passages...

Des deux côtés on se prépare à la lutte suprême :

Aci, n'augits que cors, troumpêtes, tambouris,
L'aire plen de marmut, d'enillets d'arroussis.
Lou canoun ei tout prest d'arrauta l'escharruscle,
L'arresolut Souldat a toute prens suou muscle
L'arquabouse afustat an de la dessarra.
Lou Gendarme acaouat tout prest à desbarra
Piques, lances, coutéts, arrebequen la punte,
E tout ome au coumbat d'arme è de co s'ajunte...

Là on n'entend que cors, trompettes, tambourins,
L'air est plein de murmures, de hennissements de chevaux.
Le canon est tout prêt à vomir la mitraille,
Le soldat résolu tient ferme sur le bras
L'arquebuse dressée pour la desserrer.
Le Gendarme à cheval tout prêt à mettre au clair
Piques, lances, couteaux, présente la pointe
Et tout homme au combat d'âme et de cœur se dispose...

A ce moment solennel le Gascon, entouré de ses principaux officiers, harangue ses gens d'armes, d'une voix mâle et sonore. Il stimule leur

ardeur en leur laissant entrevoir le profit d'une curée qui surpassera les butins passés et fait miroiter à leurs yeux la gloire qui rejaillira sur eux et maintiendra la renommée Gasconne.

Puis officiers et soldats mettent le genou à terre et prient pour le succès de leurs armes (1).

Soudain, retentit une formidable détonation qui annonce l'ouverture des hostilités. De part et d'autre, les canons vomissent une grêle de mitraille et de boulets, soulevant des nuages de poussière. La fumée de l'artillerie obscurcit l'atmosphère, l'air est tout saturé des odeurs grisantes de la poudre. Le crépitement des arquebuses se confond avec le sifflement des arbalètes, auquel vient se joindre les appels des tambourins battant la charge ; nous asssistons au choc de la bataille.

Couloubrines, canous, arquabouses, mousquets,
Escurichen lou Cèu, l'enperiglen de pets.
Poume poun-poun, atrape, adiu tout vë barraille
L'escharruscle canoun coumense la bataille.
Trique-ataque souldat, flisque lou fourniment
Per escaramouscha deu prumè régiment.
S'aouéts bis en Iuillet sus la plane bladère,
Sus las besties è gent, que tout atraouès ère
Vn delugo do peire, vë tempeste de bent,
Quant è quàt de la terre vn gran tremoulamèt.
Roune roune toun-toun, bire souldats en targue
Are gare tarare, à la cargue, à la cargue.
Doune doune dessus, agrape-arrape-atrap
Bésets courre lou gros coum lous cas chip è chap

Coulevrines, canons, arquebuses, mousquets,
Obscurcissent le Ciel, l'assourdissent de leur éclat de tonnerre.
Vise, boum, boum, attrape, adieu les premiers rangs
Le canon dévastateur, commence la bataille.
Frappe, attaque soldat, que le fourniment claque
Pour escarmoucher le premier régiment.
Si vous avez vu en juillet, sur la plaine emblavée
Sur les bêtes et gens qui étaient à travers,
Un déluge de pierre, une tempête de vent,
Et pour ainsi dire un grand tremblement de terre.
Gronde, gronde, boun, boun, tourne soldats en fuite
Gare à présent, tarare, à la charge, à la charge.
Donne, donne dessus, saisis, accroche-toi, attrape
Vous voyez courir le gros de l'armée, comme lorsque les chiens furieux

(1) Selon l'usage traditionnel, avant de charger, sourds aux sifflements des boulets qui creusent de sanglants sillons dans leurs rangs, les lansquenets mettent le genou à terre et prient dévotement. Puis, après avoir tous, officiers et soldats, baisé la froide terre qui, le soir, doit offrir à beaucoup une couche pour y dormir leur dernier sommeil, ils en prennent une poignée qu'ils jettent derrière eux, geste symbolique qui signifie qu'ils en font volontairement l'abandon, afin de ne plus tenir à rien ici-bas au moment d'accomplir leur devoir dans le combat.

Esquissen vn Sangla de coulere è d'arrauge.
Pics, pousses, trucs, patacs, noui ya degun quei auge.
Aci n'a plus pietat, tout à houec, tout à sang
Chic chac, suou cos, suou bras, sus la teste, suou stàc.
Tue, dau è coumbat, bat à bat, truque atuque
Acarne, care acar, bute-lute, mailluque.
Cames, brasses, è caps, coum ausèts en estiu,
Bolen ensus, embat, enta terre, enta Diu.
A mort, à houec, à sang, bire, saube qui pousque,
E hugi tout atau qu'à Sent-Andriu la mousque...

Eventrent un sanglier de colère et de rage.
Blessures, coups, heurts, personne ne s'entend plus
Il n'y a plus de pitié, tout à feu, tout à sang,
Chic, chac, sur le corps, sur le bras, la tête, sur point d'appui,
Tue, charge et combat, bat, abat, frappe, attaque
Attrape, corps à corps, frappe au but, lutte, donne du maillet.
Sur les jambes, bras et têtes, comme oiseaux en été
Volent en haut, en bas, vers la terre, vers Dieu.
A mort, à feu, à sang, vire, sauve qui puisse,
Tous sont prêts à s'enfuir comme la mouche de Saint-André. .

Le Gascon, tout intrépide, tout insatiable de périls frappe d'estoc et de taille au plus fort de la mêlée; on entend les plaintes des mourants et les cris des vainqueurs qui poursuivent l'ennemi en déroute.

Asset court, asset huch, asset pren lou camin,
L'aute s'escoun de tras l'abatut arroussin,
Asset saute eu barat, l'aute grape la tute,
Asset vbert de pics, coum des traucs vë hlaüte
Cride, moun Diu hèlas, au darré badaillo.
Asset guigne vn tut d'arbe, eu bousquet, eu maillo,
Aquet pregue, mon Diu, l'aute cride la bite,
Asset promet è jure vë rançoun nou petite.
Touts, mors, bius, è blassats, cridê Diu oun em nous.
Anem, dits lou Gascoun, caussem laus esperous
An aquets hugidous, seguiscam la bictorie,
E buscaillem l'aunou d'aqueste granc glorie.

Celui-là court, celui-là fuit, celui-là prend le chemin,
L'autre se cache derrière le cheval mort.
Celui-là saute dans le fossé, l'autre atteint un refuge,
Celui-là percé de coups, comme de trous une flûte
Crie, mon Dieu, hélas! au dernier soupir.
Celui-là cherche un creux d'arbre, un bosquet,
Celui-ci prie, mon Dieu, l'autre demande la vie sauve,
Celui-là promet et jure une forte rançon.
Tous, morts, vivants et blessés, crient, Dieu où sommes-nous?
Allons, dit le Gascon, chaussons les éperons
Pour chasser ces fuyards, poursuivons la victoire
Et récoltons l'honneur de cette grande gloire.

Deschiquetem les touts, puch que lou cap ei mort (1),
E nou bengue degun de l'arreste à boun port...

Exterminons-les tous, puisque leur chef est mort
Et que personne ne viendra nous arrêter au port...

Sur le champ de carnage, nous voyons à l'œuvre le soldat pillard :

Labets tout atraoés de l'armade ta grane,
Que ja de cos de morts pasimente la plane.
Bésèts coutereja lou gendarme mutin,
Lou Souldat piquouré, que s'aten au butin,
Housille lous bestits, gahe la pierrarie,
L'or, l'argent, lou clinquant, toute la sèdarie,
Pillen, butinen tout, é résoluts ne ban
Gendarmes è Souldats, qu'an se besen qu'ets an
Sus lou camp de barraille, à toute gent commune
En la man deu Gascoun troubade la fortune ..

Alors à travers l'armée si compacte.
Dont les nombreux morts tapissent la plaine,
Vous voyez aller en tout sens le gendarme mutin,
Le soldat pillard qui compte sur le butin,
Fouiller les vêtements, s'emparer des pierreries,
De l'or, de l'argent, des choses brillantes, des étoffes de soie,
Ils pillent, récoltent tout, et s'en vont satisfaits
Gendarmes et soldats, quand ils voient qu'ils ont
Sur le champ de bataille, qui appartient à tout le monde,
Trouvé la fortune dans la main du Gascon...

Dès que le ralliement a sonné, le chef ordonne de fléchir le genou dans la poussière ensanglantée au milieu des morts, des mourants et des débris de la lutte pour remercier le Dieu des armées qui leur a procuré la gloire d'une si éclatante victoire.

Le Poète fait tomber des nues au milieu de l'armée victorieuse, un bouclier, ouvrage de Vulcain lui-même, (Réminiscence d'Homère dans son XVIII^e chant) sur lequel sont allégoriquement burinées les belles actions du Grand Roi (2).

(1) Joyeuse fut tué à la bataille de Coutras.

(2) Cette conception est due au génie d'*Homère;* elle a été depuis l'*Iliade* l'une des sources les plus abondantes du merveilleux épique. Tous les poètes ont imité à l'envi cette création du poète grec. tous ont multiplié ces visions de l'avenir dont il a le premier donné le modèle.

En ouvrant le livre des *Destins* (Eneide, livre VI), *Virgile* réunit, pour ainsi dire, la vérité et la fiction en faisant voir dans des tableaux prophétiques tout ce qui doit être un jour. Dans *La Jérusalem délivrée*, un saint vieillard montre au jeune Renaud toute la suite de ses descendants et leurs exploits futurs, qu'une main divine a gravés sur son bouclier. *Le Camoëns* a fait entrer dans divers épisodes, par des procédés à peu près semblables, toute l'histoire du Portugal. Un envoyé céleste avant d'exiler Adam du paradis terrestre, rassemble sous les yeux du père des hommes tous les

La noüe que peu cèu esparriquade s'ere
Coù sus lou miei d'Aoust ve nere periglere
Se capere de rouge, amuche vn eslambret,
Dessarre quant è quant l'escharruscle d'vn pet,
E poussade d'vn bent, leche ana deslambrade
Sus lou camp de bataille vë roundele daurade,
Ancille deu païs que lou haure Vulcan,
Peu mandement de Dius de sa deouine man
A hourgat è batut, è graouade l'istorie
Deu passaouant Henric dessus toute memorie...

La nue qui s'était étendue dans le ciel
Comme vers la mi-août un nuage obscur,
Se couvre d'une lueur rouge et produit un éclair
Qui aussitôt est suivi d'un coup de tonnerre,
Et poussée par le vent, laisse tomber à l'improviste
Sur le champ de bataille un bouclier doré,
Embléme du pays que le forgeron Vulcain,
Sur l'ordre des Dieux a de sa main divine
Forgé et battu et a gravé l'histoire
D'Henri qui marche le premier dans la mémoire des hommes.

Tout au milieu de ce chef-d'œuvre dû au marteau du dieu brille l'astre royal monté sur un dragon (1), et autour s'irradient comme autant de

siècles et tous les peuples qu'a perdu son crime, et lui fait entrevoir de loin le Messie qui doit sauver le genre humain. Henri IV enfin, transporté en songe dans le palais des Destins, y voit briller d'avance les beaux jours du siècle de Louis XIV. (7e chant de la Henriade de Voltaire.)

(1) Tous nos historiens, jusqu'à la fin du XVIe siècle, ont cru que les Français descendaient des Troyens et avaient pour ancêtres *Francus* ou *Francion*, fils d'Hector.

Lemaire des Belges. Illustrations des Gaules et singularitez de Troye. Paris, 1512, in-folio, et nombreuses éditions postérieures;

Jehan Bouchet. anciennes et modernes généalogies des Roys de France. Poitiers, 1527, in-4°, et Paris, 1537, in-8°.

De même *Ronsard,* dans sa harangue à M. de Guise, déduit les Français d'Hercule et d'Hector :

Dans ses considérations des bains naturels et des eaux médicinales *Du Bartas* s'exprime ainsi :

Baignères, la beauté, l'honneur, le paradis
De ces monts sourcilleux, dessus lesquels iadis
L'Hercule des Gaulois, non le bastard d'Alcméne,
Engrossa, comme on dit, la Princesse Pyrène,
Du père des Gascons, qui par faits généreux,
Se montrent dignes fils d'ayeul si valeureux...

Belle fiction pour faire Hercule, à l'imitation du poète latin *Silius Italicus,* tige des Gascons, peuple courageux, aguerri, se ressentant de son origine.

Ader partage la même opinion lorsqu'il s'exprime ainsi :

Acaouat ei balent dessus lou fier DRAGOVN
Noste bragart HENRIC, que de race Gascoun,
Hilh deu gran Herculès, è la noble Pirène,
Porte armade la man sus la race Troyène.
Rasie de Francioun, que nou bo ni n'enten
Que lou hilh d'Hercules ereté d'aquet ben,
Qu'après lous hils de Troye, en ligne drete é mascle
Aparten au Gascoun que deu hust ei l'eschascle...

Scipion Dupleix, son compatriote, a réfuté cette tradition dans ses *Mémoires des Gaules.* Paris. 1619. Liv. II, Ch. 24.

satellites de sa gloire, la noblesse de Gascogne personnifiée par les vaillants *Fontrailles*, *Roquelaure*, *d'Epernon*, etc., dont la fidélité pour leur maître ne s'est jamais démentie.

Le poète Gascon explique la raison de ce choix quand il dit :

Si jou dic tous lous grans de la noste Gascouigne,
Iamès nou beiré fin de ma loungue besouigne.
Que tous aquets qu'ei dit hén coume lous Soureil,
Quan ben sus lou maitin, è descargue soun beil,
Que de mille arrajous escauhure lou mounde :
Ou coum la Lüe au céu qui carrusse ses counde,
Mille esteles è hlams, mille alugats carbous,
Per estingla lou méu sus lous arbes è hlous.
Atau mille gouarrés d'aqueste noble terre,
Seguichen balurous aus coumbats, à la gouerre,
Touts aquets que jou dic pintrats sus lou brouquè,
Que ban dab lou DRAGOUN, man è man, pè è pè ..

Si je nommais tous les grands de notre Gascogne,
Jamais je ne verrai fin de ma longue besogne.
Tous ceux que j'ai décrits font comme le soleil,
Quand il vient sur le matin et distribue la chaleur
Qui de mille rayons réchauffe le monde :
Ou comme la lune au ciel qui charrie sans compter.
Mille étoiles et flammes, mille charbons allumés,
Pour distiller le miel sur les arbres et les fleurs.
Ainsi mille guerriers de cette noble terre
Suivent valeureux aux combats, à la guerre,
Tous ceux que j'ai décrits peints sur le bouclier.
Qui vont avec le dragon, main et main, pied à pied...

Viennent ensuite les trois petits Dauphins, les fils du grand roi, à qui il adresse longue vie, et il termine son apothéose en disant :

Ha, biu, race de Dius, race de Pouderous,
Aubesichets la touts, generouses Gascous.
Héts la mouë à la gouerre, au mau temps hèts la higue,
Nou mourisquats jamés de quie que joubs ausigue.

Ah, vive, race de dieux, race de puissants,
Obéissez-lui tous, généreux Gascons.
Faites la moue à la guerre, au temps désastreux faites des niches.
Ne mourez pas avant que je vous ai entendus.

A la lecture, ses vers paraissent aisés et harmonieux à l'oreille. Malgré quelques défaillances, l'auteur se sert toujours d'une noble simplicité et brièveté pour exprimer des choses difficiles et vastes, sans néanmoins rien laisser à désirer pour leur entière intelligence, talent rare et d'un mérite inappréciable.

Il existe bien çà et là dans ce long poème didactique qui ne comprend pas moins de 2,690 vers, un peu de monotonie dans la forme, d'inutiles répétitions, des termes impropres, qu'on doit imputer aux procédés de la poésie primitive, mais en revanche, nous trouvons d'heureux détails, des peintures fidèles et une couleur locale qu'il nous offre dans tout son frais printemps. Il possède la science de l'harmonie et il sait tirer parti de cette langue savoureuse et succulente comme la pulpe d'un beau fruit. Le récit des combats, assauts et escarmouches ont de l'ampleur, du souffle et de l'intérêt par la peinture des coups portés, parés, reçus et rendus, autant de difficultés rencontrées par l'auteur dans le génie de la langue qu'il manie avec habileté.

S'abandonnant librement à sa verve native, il prodigue les images comme les grands coups d'épée.

L'éducation de son gentilhomme est une page vécue des mœurs de l'époque, siècle de barbarie où les hommes ne connaissaient pour toute occupation que d'aller à la chasse et de s'entre-tuer.

La poésie n'est-elle pas, en effet, le miroir véritable d'une époque ? Elle en reproduit les passions et les volontés, elle en a les mœurs, les usages, les habitudes, le langage. Les moindres nuances de la vie d'un grand peuple, on les retrouve au besoin dans ses poèmes, dans ses drames, dans ses comédies, dans ses satires.

Du Bartas, son compatriote et devancier, considérait la poésie comme un don, n'accordant qu'à l'art, si habile et si laborieux fut-il, qu'une importance secondaire, il nous semble que le poète-médecin partage lui-même cette manière de voir. Comme lui il possède une belle imagination, ce qui, du reste, est le cachet distinctif et le charme des écrivains Gascons.

A son imitation il fait usage d'épithètes composées, reconnaissant qu'elles lui sont une précieuse ressource pour abréger le discours et renfermer en peu de mots une foule d'idées. Il use sans compter de cette faculté créatrice.

Il consacre sa vaste érudition à célébrer sa petite patrie, où l'esprit, la gaieté, la sagesse, la vaillance, ont toujours poussé comme herbe folle.

En créant de toutes pièces un code poétique à la noblesse Gasconne, Ader venait à son heure et servait de fidèle interprète aux vœux, à l'opinion, aux préjugés de ses compatriotes qui, en s'intéressant aux succès de l'œuvre, retrouvaient en eux-mêmes l'expression de leurs propres pensées. Aussi fut-elle accueillie avec admiration par ses contemporains qui célébrèrent le poète en français, en latin, voire même en grec, selon la coutume du temps. L'enthousiasme fut même poussé si loin, qu'ils lui donnèrent pompeusement le titre d'Homère Gascon.

Le P. *Montgaillard* ne fit de son côté qu'exprimer l'opinion courante en

affirmant dans son Histoire latine de la Gascogne (1), qu'Ader avait si bien chanté les combats : *ut peritorum judicio nihil elegantius dici possit nec Virgilio cedat.*

Malgré ce lyrisme débordant d'éloges et de flatteries, les critiques ne lui furent pas épargnées. A cette époque les vocables purs *d'oc* s'étaient altérés par l'introduction dans le langage de nombreux gallicismes produits par le contact de la langne nationale triomphante, et les puristes critiquaient avec sévérité la moindre altération dans le langage. Le Poète s'en plaint dans un quatrain adressé au lecteur au début de son poème :

ADER AV LEGIDOV	ADER AU LECTEUR
Touts lous locs de noste Gascouigne	Tous les lieux de notre Gascogne
Se disputen deu boun Gascoun	Se disputent pour le pur Gascon,
Coum harè jou que ma besouigne	Comment ferai-je que ma besogne
Pousque este au grat, de tou lou moun?	Puisse être au gré de tout le monde?

Il accentue encore son amertume dans les vers suivants où il flétrit l'envieux :

A L'EMBEIOVS	A L'ENVIEUX
Aquet dira qu'aqueste mot	Celui-là dira que ce mot
N'ei pas deu noste fin lêgouatge'	N'est pas de notre pur langage,
L'aute que nou pense esta sot	Un autre qui pense ne pas être un sot
Nou presara pas fort l'oubratge :	N'appréciera pas beaucoup l'ouvrage :
Aquet quei boute à soun vsatge	Que celui-là le mette à son usage
Lou boun mot, è joou séguiré,	Le bon mot, je le suivrai,
Aqueste qu'a tant de couratge	Que celui-ci qui se croit tant de courage
Hasse millo, joou pagarè.	Fasse mieux, je le paierai.

Tous les biographes qui se sont occupés de notre poète vont plus loin ; ils traitent avec un accord touchant son œuvre de poème burlesque et macaronique. Nous ferons bonne justice ds ces appréciations fantaisistes, que nous laisserons pour compte à leurs auteurs qui ne l'ont probablement jamais lue.

De nos jours, M. *du Mège*, dans sa *Statistique des départements Pyrénéens*, loue : « des détails heureux, des peintures vives, souvent une couleur poétique, une énergie peu commune. »

M. *Gustave Brunet*, de Bordeaux, dans ses *Notices et Extraits de quelques ouvrages écrits en patois du midi de la France*, accepte ces éloges et les amplifie.

M. le docteur *Noulet*, dans son *Essai sur l'histoire littéraire des patois*

(1) Theodosiœ Vasconiœ. Tome III. Bibliothèque de Toulouse et bibliothèque du Séminaire d'Auch.

du midi, n'y trouve « qu'une suite de détails sans couleur et sans vie, platement versifiés, et où ne se fait jamais jour, même pour un instant, le sentiment poétique. »

Nous avons cherché à dégager la vérité de ces appréciations contradictoires en nous inspirant de sentiments de justice et d'équité. Nous concluons en disant :

Quels que soient ses défauts, il faut lui savoir gré de sa tentative audacieuse et qui n'est pas sans mérite. Suivant les traces de son aîné Pey de Garros, il a défriché la langue pour explorer des régions inconnues jusqu'à lui. N'en déplaise à MM. les biographes, son œuvre n'en reste pas moins l'une des plus viriles du XVII[e] siècle, qui place son auteur au premier rang des poètes Gascons.

L'extrait du privilège porte la date du 14 août 1609; il est à présumer qu'au moment où Ader publiait sa principale œuvre poétique, Henri IV avait cessé de vivre (assassiné le 14 mai 1610).

Avant d'avoir produit cette importante composition, notre poète avait publié dès 1607 un livret rempli de sentences morales rimées et disposées par quatrains, à la manière de l'Espagnol *Bèrin* et de *Dufaur* de Pibrac (1).

Il intitula ce recueil *Lou Catounet Gascoun* (2), le petit Caton Gascon, empruntant ce titre aux distiques de Caton, ainsi que l'on appelait un livre de *Caton* le Censeur (*Carmen de Moribus*), qui était encore classique de son temps.

Il le met sous le patronage du brave seigneur de *Fontrailles* comme étant par ses brillantes qualités le représentant le plus autorisé de la vaillante noblesse gasconne (3).

Dès le début, il s'adresse au lecteur en ces termes :

Si nou soui escriut à ta guise,	Si je ne suis écrit à ta guise,
E si nou parli pas coum tu bos,	Si je ne parle pas selon ton désir,
Hem coû te bouilles la camise,	Fends-moi comme tu voudras la chemise,
Mes lechem lou mesot en l'os.	Mais laisse-moi la moelle dans l'os,

Citons quelques-uns de ces préceptes de morale, de ce catéchisme de bon conseil pris au hasard des 100 que comporte le livret :

(1) Les quatrains de Pibrac sont au nombre de 126.

(2) Bibliothèque Nationale, vol. 3450, et Bibliothèque de l'Arsenal.

M. Vignancour, éditeur des *Poésies Béarnaises*, a traduit dans ce dialecte 28 des quatrains d'Ader, qui figurent dans le recueil de ces poésies. Pau, 1827, in-8.

(3) A TRÈS AVNORAT SEIGNOV NOBLE MIQVEV, Destarac. Marestaing, Bisconte de Cogoutès, Baron de las Baronies de Fontarailles, Marestaing, Corrensan, et autrés locs, capitani de cinquante omes d'armes de las ordonnances deu Rey, soun counseillé, Senechau, et Goubernadou de las Coumtats d'Armaignac et de la Ylle-Iourdan.

Sa dédicace est datée de Gimont, le 1[er] octobre 1607.

N'ames arren que nou set apartengue,
Seguich lou dret en toutis tous ahéz,
Ben aquesit de tort ou de traouèz,
Iamès sera qua male fin nou bengue.

Nou prengues pas mes ahèz que ta pene,
E tous mouyens nou pousquen supourta
Aquet que bo trop gran hech apourta,
E cau que cage ou que perde l'alène.

Dous ei vn tems deu granis lou seguichi,
Mes à la fin amarejant coum hèu,
Qu'vn gran seignou nou tire lou chapèu,
Que tant que sab qu'om lou pot hè serbichi.

En tous ahès nou t'aupiniastres gouaire,
Estan en so quen haran gens de ben,
Que lou proucès, ei la quère d'vn ben
E l'espitau guiñe lou plaidejaire.

Dits la paraule après l'aüe pensade
A gens segrets que n'amen pas lou brut :
Atau ne ba deu prepaus qu'as tengut,
Coumo deu bent ou d'üe peire gelade.

Si bioue bos d'acort en aquest mounde,
Dab toun amic, sadits-on, minge è beu,

N'aime rien que ce qui t'appartienne,
Suis le droit chemin dans toutes tes affaires,
Le bien acquis à tort et à travers
N'existera jamais sans qu'elle vienne à mauvaise fin.

Ne prends jamais plus d'affaires que ta peine
Et que tes moyens ne puissent supporter.
Celui qui veut porter une charge trop lourde,
S'expose à tomber ou à perdre l'haleine.

Douce est un temps la fréquentation des grands,
Mais elle devient à la fin amère comme fiel,
Car un grand seigneur ne tire son chapeau
Que tant qu'il sait qu'on peut lui rendre service.

En tes affaires ne t'obstines pas trop,
Examine en ce cas ce que feraient les gens de bien,
Car un procès est la ruine d'une maison,
Et l'hôpital attend le procédurier.

Dis la parole après l'avoir réfléchie
A des gens secrets qui n'aiment pas le bruit.
Il en est ainsi des propos que tu as tenus,
Comme du vent ou d'une pierre gelée.

Si tu veux vivre en ce monde d'accord
Avec ton ami, dit-on, mange et bois,

Mès dab aquo sapies toustem qui deu,
Bounis amics entreten lou boun counde.

Qu'an tu t'as bist tant de mainatge nèche,
La praubetat t'a heit poou autaleù,
Si Diu noirich lous auserets dèu Céu,
Craigneras-tu que nou't dõgue que pèche

Sage ei lou jouen qu'a tribailla s'endresse,
Que qui nou pren pene quan ei pourin,
Prene la dèu quan ei bieil arroussin,
Lou pan deus bieils, se dèu mole en jouenesse.

Tant quom te sab force argent en la bousse,
De toutis es Moussur è coumpaignoun
Quan nou n'as mès, delechat es deu moun,
Coum si jamès counegut nou t'angousse.

Nou sies d'aquets qu'espousaran ve More,
Vn arrebrec, mes qu'age force argent,
Si n'as mouillé de quauque boune gent,
L'argent s'en ba, è la bestie demore, etc...

Mais malgré tout saches toujours qui doit,
Les bons comptes font les bons amis.

Quand tu t'es vu tant d'enfants sur les bras,
La pauvreté t'a effrayé aussitôt.
Si Dieu nourrit les petits oiseaux du Ciel,
Craindras-tu donc qu'il ne te donne pas de quoi vivre.

Sage est le jeune homme qui s'exerce au travail,
Car celui qui ne prend pas de la peine quand il est poulain
S'oblige à le faire quand il est vieux cheval,
Le pain des vieux doit se moudre en jeunesse.

Tant qu'on te sait beaucoup d'argent à la bourse
Tu es traité par tous comme Monsieur et compagnon.
Quand tu n'en a plus tu es délaissé de tout le monde.
Comme si jamais on ne t'avait connu.

Ne sois pas de ceux qui épouseraient une Maure,
Un avorton pourvu qu'elle ait beaucoup d'argent,
Si tu n'as une femme de quelque bonne famille
L'argent s'en va, et la bête te reste...

En terminant ses quatrains, l'auteur adresse le gracieux sonnet suivant aux galants hommes et poètes Gimontois (1). Il sera suffisant de faire

(1) Parmi eux, nous citerons :
Iean de Balmane, Pierre de Marcassus, de Sabole, docteur en droit, F. *Gaussiau* F. *de Nicolas, Barthélemy Rollet* qui, tous, avaient adressé, soit en latin, soit en français, leur tribut d'admiration à leur distingué compatriote.

apprécier son talent en l'art des vers français et rarement après l'avoir lu, il ne viendra à l'esprit de personne de se plaindre de la préférence qu'Ader accorda à la Muse Gasconne.

> Ie ne veux, ni ne puis me taire auecque vous,
> Qui succez au berçeau la bien disante Muse,
> Et quoy qu'autre subject mes iunes ans amuse,
> Ie veux nourrir mon Ame en vostre laict si doux.
> Ce n'est pas que ie sois ennuieus ou ialous,
> Mais mon âme ne peut, endurcie et pierreuse,
> Venir auprès de vous comme auprès de Méduse.
> Ayant l'esprit au vers si viste, si fougous.
> Vous aimez tendrement vostre Muse Gasconne
> Qui docte, riche et belle, en vostre vers résonne,
> Et se fait escouter au langage voisin.
> Ie l'ayme, mais non pas pour allumer des flammes,
> Mais pour remédier aux erreurs de nos âmes,
> Et me dire en effect, d'âme et corps, médecin.

C'était là à proprement parler, de la part du jeune médecin, qui dissertait doctement en latin, *De la véracité des miracles de l'Evangile* (1) et *de la Peste* (2), faire, en style demi-barbare, acte de pure courtoisie.

Cette bonne grâce à louer ses concitoyens porta ses fruits et comme nous l'avons dit, il en recueillit plus tard une riche et ample moisson de louanges.

(1) Guillelmi Ader, medici. Enarrationes de œgrotis, et morbis in Euangelio.
Opus, in miraculorum Christi Domini amplitudinem Ecclesiæ Christianæ elimatum.
Tolosæ, apud Dominicum et Petrum Bos (petit in-8°). M. Dc. XX.
Tres totius partes :
In prima, enarrantur Aegroti, quorum dum explicantur morbi, eorum patria, tem peries, ætas et vitæ conditio inquiritur : hosque arte Medica incurabiles fuisse demonstratur.
In secunda, proponuntur Medica principia ad propositarum morborum cognitionem necessaria, cum acurata Syriæ et locorum Terræ Sanctæ topographia.
In tertia, Morborum, quibus Aegroti propositi detinebantur, datur cognitio, prœdictio et Vniuersalis eorum curatio.
In fine operis continetur oratio hibita Tolosæ antiquam has Enarrationes publice diceret. Cum indice omnium partium copioso.
Cet ouvrage de 458 pages est dédié à : Illustrissimo reverendissimo que viro *Bernardo Dassis*.
Episcopo Lumbariensi. (Bibliothèque Mazarine, n° 23298.)
L'auteur tâche de prouver que les maladies guéries par Jésus-Christ étaient incurables de leur nature et que par conséquent le miracle était réel.
Mead, avant lui, avait traité cette question dans son commentaire *De Morbis Biblicus*.
Vigneul Marville assure qu'Ader n'avait composé ce livre que pour en faire oublier un autre où il avait hardiment soutenu le contraire. Il ne reste pas de trace de ce prétendu ouvrage médico-Evangélique; a-t-il même jamais existé? Chi lo sa.
(2) Guillelmi Ader Medici. Tolosatis.
De Pestis Cognitione prœuisione, et remediis. Prœlectiones in libellulum redactæ (96 pages).
Il le dédie cette fois :
Ad augustissimum Nobilissimumque Senatum Tolosanum
Tolosæ, Typis Raim. Colomerii. Regis et Academiæ
Typographi, 1628, in-12. (Bibl. Mazarine, n° 29584.) Bibl. nationale. (Td. 53-82.)
Haller en a donné une analyse suffisante dans la *Biblioth. Anatomica*, t. II, p. 492.

Les Quatrains d'Ader, furent fort goûtés dans toute la Gascogne et même au-delà ; leur vogue dura jusqu'à la fin du siècle dernier.

Pas un biographe n'a cité autre chose de lui ; il existe cependant à la bibliothèque Sainte-Geneviève un opuscule inconnu, découvert en 1860 par l'éminent et regretté M. *Léonce Couture*, l'un des Maîtres qui ont le plus contribué à enrichir notre histoire locale.

Il annonçait aux bibliographes sa précieuse découverte dans un article inséré dans la *Revue du Bouquiniste*, du 15 mai 1860.

Il a pour titre : *De la méthode de consulter les maladies chirurgicales*, divisée en quatre parties, savoir :

De la Cognoissance du sujet que l'on traicte, la Cognoissance de la maladie, le prognostique et *la cure d'icelle*. Avec un sommaire de toutes sortes de consultes et exemples familiers sur la fin. A Paris, chez Cardin-Besongne, au second pilier de la grande salle du palais, 1628, 35 pages in-12, d'une impression très serrée.

Cette publication fait suite au *Parfaict Chirurgien*... faict en latin par P.-M.-A. Chalmette, nouvelle traduction par Jean-Vigier, docteur-médecin à Castres... et il est probable qu'il n'en a jamais été séparé.

Sur le verso de la page titre, l'imprimeur dit : « *Au lecteur Chirurgien*...
» un de mes amis me montra ce petit traité... je le fis voir à quelques
» doctes-médecins de mes amis, lesquels l'ayant trouvé très bon, me con-
» seillèrent de l'y joindre au *Parfaict Chirurgien* ce que j'ai faict, afin
» que tu en reçoives du profit et l'auteur de la gloire, Adieu !

Le nom du glorieux auteur, était écrit, j'ai oublié de le dire en tête du titre : *Guillaume Ader, Corningeois*.

C'est un opuscule curieux à plus d'un titre, que l'on pourrait appeler la Rhétorique des Chirurgiens. On serait même tenté de croire que les médecins de M. de Pourceaugnac avaient étudié les principes et les exemples qu'on y trouve.

Il ressort de cette sommaire analyse de ses œuvres qu'Ader, doit être considéré comme un lettré, plus qu'un lettré, un érudit, épris de l'antiquité. Si nous en croyons le témoignage de ses contemporains, il a joui comme médecin d'une grande célébrité. D'après le P. Montgaillard il aurait été attaché à ce titre à l'hôpital de la Grave, de Toulouse, (*ad pontem Garonæ*) durant nombreuses années.

Comme poète, son nom ne figure pas sur les registres de l'Académie des Jeux Floraux, ce qui prouve qu'il n'a jamais concouru. Quoique contemporain de Goudelin, et habitant la même ville, le célèbre poète Toulousain ne le nomme nulle part dans ses œuvres connues.

Il mourut à Toulouse vers 1645. Malheureusement ce ne sont que des présomptions, toute certitude à cet égard nous faisant défaut.

Quelques esprits inquiets se sont émus de l'hommage posthume que nous rendions à des poètes ayant écrit leurs œuvres dans l'antique verbe du terroir, en nous attribuant des tendances séparatistes que nous ne partageons pas.

Nous n'entrerons pas dans la sphère de l'esthétique pure qui ne saurait avoir sa place ici, mais nous sommes bien à l'aise pour donner notre avis sur une question à la mode de nos jours.

L'unité du verbe national a reçu la consécration des siècles, des chefs-d'œuvres de nos écrivains, et la loi évolutive interdit de rebrousser chemin. Nous ne chercherons donc pas, malgré la piété de nos souvenirs, à nous distinguer de la grande patrie. Respectueux du passé, nous savons trop que l'immortelle Révolution a tout fondu et unifié dans sa tempête rénovatrice et qu'il n'y a plus aujourd'hui que la France et des Français.

Mais, si la Gascogne a été conquise de bonne heure à l'idéal moderne, il n'y a pas de mal, il me semble, à ce qu'elle ait conservé son individualité propre en restant très Gasconne, réalisant ainsi l'unité dans la variété.

Quant à nous, fidèles à la tâche que nous poursuivons, nous continuerons à mettre en pleine lumière, croyant en cela faire œuvre utile, les trésors littéraires qui nous ont été légués par des aïeux illustres et qui constituent un patrimoine dont nous devons être fiers.

Notre admiration est acquise sans réserve, à ces poètes qui ont chanté leur pays dans leur dialecte maternel, pour l'amour qu'ils n'ont cessé d'avoir pour leur berceau, leur langue et leur histoire.

Ils nous sont d'autant plus chers, qu'ils ont exprimé en des vers qui sentent bon la terre natale et qui vous bercent comme les légendes des aïeux toutes les splendeurs et les grandeurs de leur coin de terre.

DASTROS (Jean-Géraud)

Dastros mérite d'être placé au premier rang des Poètes Gascons du XVII^e siècle, car il eut le mérite de restituer à la Poésie Gasconne son vrai caractère, c'est-à-dire franche, caustique, pétillante d'esprit Gaulois et de sans façon. Il faut rendre hommage à son talent, pour avoir maintenu

dans ses œuvres et cela avec un soin extrême, la pureté de l'Idiome Gascon, sa langue maternelle, de telle sorte que ses vers ne nous restent pas seulement comme des modèles en poésie, mais aussi comme de précieux monuments de linguistique.

Chaudon, de Mézin, un de ses biographes, et après lui MM. *Léonce Couture* et *Cénac Moncaut* (1), ainsi que tous ceux qui se sont occupés du Poète, ont assigné *Lagarde Firmançon* (2), petite commune du canton de Lectoure, comme lieu de sa naissance ; le public a jusqu'à ce jour partagé cette erreur qu'il est de notre devoir de faire disparaître.

Ce Poète est né le premier août 1594, à Saint-Clar de Lomagne, et plus exactement à *Jandourdis* (réunion de quatre maisons à 200 mètres de l'agglomération de Saint-Clar), comme l'atteste l'Extrait du Registre des baptêmes de cette paroisse :

« *Le premier jour du moys d'aoust et an que dessous mil-cinq-cens nonante et quatre fut baptysé ung enfant de Antoine Dastros tailheur et de Janne de Sarte sa famme, et fut parrin Gilhaume Arquier de la ville de Beaumont, et Janne de Roubin marrine estant aussy de Beaumont, et le dit enfant fut nommé Gilhomme* (sic) *et fut baptysé par moy.*

» Signé : *DAURAT*, vicaire. »

La production de cet acte de baptême, qui a paru dans une de nos études antérieures, nous a valu de sérieuses objections que nous allons essayer de réfuter.

Il serait puéril de chercher des preuves sur le lieu de la naissance de notre Poète, lorsque nous avons à notre portée le témoignage de l'intéressé qui le précise lui-même, page 135. Vol. II. Edition Tailhade 1869.

« *Gouèro que soun Dastros de Sent Cla de Loumaigno* »

(1) M. *Cénac Moncaut* est l'auteur d'une étude sur le poète parue dans la *Revue d'Aquitaine*.

M. *Léonce Couture* s'est à son tour occupé du joyeux chantre de l'Arrats, et il lui a consacré maints articles remarquables disséminés soit dans la même *Revue* soit dans la *Revue de Gascogne*.

(2) Cette erreur, comme l'explique très bien M. Silvio d'Esparbès dans une notice sur le poète, est le résultat d'une confusion de noms.

Il existait, en effet, dit-il, à la même époque, un *Antoine Dastros*, prêtre et recteur de *Lagarde-Firmançon*, probablement proche parent de celui qui nous occupe. Ce prêtre vint à Saint-Clar, le 1er août 1647, pour servir de parrain à une fille de *Pierre-Hélies* et de *Marie Dastros*.

L'extrait de baptême ci-après en fait foi :

« Le premier jour du mois daoust 1647 fust baptizée une filhe de Pierre-Hélies et de Marie Dastros, parrin Me Anthoine Dastros, prêtre et recteur de Lagarde-Firmançon, marine Bertrande Lafitte, feust apellée Bertrande et baptizée par moi. »

» Signé : BELIN, *recteur de Sainte-Catherine.* »

(*Revue de Gascogne*, t. XXXVII, p. 37.)

et implicitement dans toutes ses œuvres, par l'amour, la prédilection avec laquelle il parle de cette localité, notamment dans sa dédicace « *au Legidou Gascoùn* » placée en tête de son Poème des Saisons et aussi dans la description qu'il fait de la *Vallée de l'Arrats*, dans ses *Eléments*. (Voir Ed. Tailhade, la *Terre*, vers 544 et suivants.

Dastros est originaire de Saint-Clar, cela ne fait pas de doute, et c'est dans les registres de baptême de cette localité qu'il faut chercher la date de sa naissance.

Mais quelle est à peu près cette date ?

Dans son *Ode à Goudelin* (page 296. Vol. I. Edit Tailhade), Dastros, dit en parlant de son âge :

Qu'en é cinquante o daouantatge	J'ai cinquante ans ou davantage
Si moun baptistari nou mint.	Si mon baptistaire ne ment.

Dans la réponse de Goudelin (page 300 et 301), nous lisons :

Tres poezios en un tome	Trois poésies en un tome
D'Elomens, Sazous è Noels	D'Eléments, Saisons et Noëls
Nous desplegon daban les èls	Nous étalent devant les yeux.
Las coundicious d'un galant home (1).	Les qualités d'un galant homme.

Ainsi donc, c'est en envoyant en hommage ce volume que Dastros adressait son Ode à Goudelin. Or nous trouvons, page 197, Vol. I. Ed. Tailhade :

Loa Trimfé de Nouèls Gascous, imprimadis pe'l prumé cop en l'annado milo siés cens quaranto très.

Le Triomphe des Noëls Gascons, imprimés pour la première fois en l'année mil six cent quarante-trois.

Les *Eléments* parurent en 1642 (voir en tête du volume I, même édition) :

Lou Trimfe de la Lengouo Gascoue, aus pledegats de las Quoüate Sasous e deous quoüate Elomens à Toulouse, M. DC. XLII.

Le Triomphe de la Langue Gasconne aux plaidoyers des Quatre Saisons et des quatre Eléments à Toulouse (1642).

Nous avons toutes les raisons de croire que c'est après 1643 que Dastros envoya son Tome à Goudelin, puisqu'il renfermait les Eléments et les

(1) Nous n'avons pu trouver de stances de Dastros imprimées. Il en a fait qui sont restées inédites et qui constituaient le recueil de ses poésies posthumes recueillies par M. Molas, curé de Saint-Clar, en quatre cahiers in-4°. C'est pourquoi nous avons substitué dans notre édition *Sasous à Stançes*, le premier volume ne comprenant que les poésies imprimées de notre poète. — [NOTE DE L'ÉDITEUR.]

Noëls, et jamais avant cette époque, en tout cas dans un temps voisin de celui-là.

Si nous retranchons cinquante de 1644, nous tombons sur 1594.. . précisément l'année où nous trouvons consignée la naissance d'un certain Dastros.

Il est bon de noter que les Extraits de baptême existent dans les Archives de Saint-Clar pour 20 ou 30 années antérieures à 1594 et pour 80 années postérieures et que parmi eux, on ne rencontre au nom de Dastros que l'Extrait de naissance d'une sœur de celui dont on trouve le baptême consigné en 1594 et qui est ainsi conçu :

« *Le* XXIII *du dit moys de jullet et an que dessous mil cinq cens nonante et huict fut baptysé une filhe de Antoine Dastros tailheur plus vieux et de Janne de Sarte sa famme et fut parrin fray Pey et Janne de Cauboue sa famme marrine et la dite filhe fut nommée Janne et fut baptysé par moi.* Signé : *DAURAT.* »

On sait que l'abbé Dastros avait effectivement une sœur, voir (page 128, Ed. Tailhade. Vol. II), l'Epigramme :

D'un boucin de car de bieil betet.	D'un morceau de viande de vieux veau.

Il resterait, il est vrai, l'objection du prénom, qui nous a été faite dans la *Revue de Gascogne*, T. XXXVII, page 38, avec les preuves justificatives suivantes :

« En dehors de son acte de baptême, il n'apparait pas que Dastros ait
» jamais été désigné sous le prénom de Guilhaume ; dans tous les actes
» notariés où il est intervenu, il a toujours été qualifié : « *Jan Gérault*,
» ou *Jan Géraud.* »

« Ainsi, c'est *Jan Gérauld*, qu'il est nommé dans la Convention devant
» M^e *Castéra*, notaire, du 24 juin 1612, passée entre lui et les Consuls
» de Saint-Clar. »

« C'est sous les mêmes prénoms qu'il est désigné au « *testemens*
» d'*Anne Desparbès damoyselle* » passé devant le même notaire le
» 15 janvier 1613 et où il comparaît comme témoin. »

« C'est encore et toujours les mêmes prénoms qui lui sont assignés dans
» les divers actes retenus par le susdit notaire, soit comme partie, soit
» comme témoin sous les dates des 18 mai 1614, 26 juin 1616, 21 décem-
» bre 1620 (Syndicat des prêtres obituaires de Saint-Clar), 23 mai 1626,
» 26 avril 1633, 17 août 1636. »

Comme complément à ce qui précède, nous ajouterons que dans une

pièce écrite en latin du 11 juillet 1646, émanant de l'Evêché de Lectoure, qui retire à Dastros la chapelle *Jauleti, alias* de *Piger*, dont il s'était attribué l'administration, ce dernier est appelé *Dastros Géraldus*.

Enfin, dans l'édition princeps des *Saisons* 1639, notre poète est désigné sous le prénom de *Ioüan GVIRAVD*.

Faut-il en conclure que l'abbé Dastros de Saint-Clar n'a pas d'extrait de baptême ou qu'on a oublié de lui en faire un ? tel n'est pas notre avis. Nous persistons à croire qu'il a été inscrit sous le prénom de Guilhaume et que celui de Guiraud ou Géraud qu'il s'attribue plus tard, il l'a adopté, suivant en cela une coutume très répandue dans le pays où une foule de personnes prennent ou portent un prénom tout autre que celui qui est consigné sur leurs actes de l'état-civil.

Pénétré de cette conviction, nous continuerons à le désigner par celui qu'il s'est choisi et sous lequel il est, généralement, connu dans ses œuvres.

Le père Dastros, éleva péniblement sa jeune famille. Jean Géraud, surtout, doué d'un tempérament malingre et chétif, fut l'objet d'une sollicitude toute particulière. Grâce aux soins dont il fut entouré, l'enfant grandit dans ce milieu de gêne et de travail.

Il n'en conserva pas moins une certaine débilité à laquelle se joignait une infirmité physique; car Jean Géraud était bossu. L'expression vulgaire qui dit qu'un bossu a son esprit dans la bosse n'est pas si loin de la vérité qu'on pourrait le croire, car il est certain que si le bossu n'a pas son esprit dans la bosse, il l'a peut-être par sa bosse.

Quoiqu'il en soit, grâce à sa vive intelligence et à l'intérêt qu'il sut inspirer au curé, celui-ci lui apprit les premières notions de latin. Ses progrès furent rapides et à la faveur de ces heureuses dispositions on le destina de bonne heure à l'état ecclésiastique.

A cette époque, l'Archevêque avait dans ses attributions l'organisation de l'Instruction Publique dans son Diocèse; il en était le chef et à ce titre il procédait à la nomination des Régents dans les Ecoles. Il en exerçait l'autorité soit par lui-même ou par ses Evêques ou ses Vicaires généraux auxquels il déléguait ses pouvoirs. Mais le droit de nomination n'était pas toujours exercé par eux et il arrivait souvent que les Consuls choisissaient eux-mêmes leurs Régents et traitaient directement avec eux au nom de la commune pour les mettre en possession des Ecoles.

C'est ainsi que nous voyons les Consuls de Saint-Clar, par une Convention d'une durée d'un an, en date du 24 juin 1612, traiter avec *Jean Gérauld Dastros* et *Anthoine Hélies, escoliers*, pour instruire les enfants

de la commune avec le titre de Régents, aux clauses et conditions stipulées dans l'acte (1).

Cette situation était très enviable surtout pour des écoliers, car outre les avantages matériels qu'elle procurait, les Régents jouissaient d'une véritable considération par la dignité de leur conduite et par les services qu'ils rendaient aux familles.

Ses engagements pédagogiques terminés, Géraud entra au Séminaire de Toulouse. Le père Dastros dut s'imposer de nouveaux sacrifices. Jouissant d'une modeste aisance, il tirait ses ressources de son métier de tailleur, peu lucratif à la campagne, et du produit de quelques lopins de terre qu'il possédait dans la commune. Pour mener à bien son éducation, il dut, en date du 18 mai 1614, par contrat passé devant Mᵉ Castéra, notaire, vendre une pièce de terre pour être employée, comme il est dit dans l'acte, à pousser son fils aux Saints Ordres (2).

A la fin de ses études, le jeune clerc reçut de l'Evèque de Lectoure, avec l'ordre de prêtrise, la charge de vicaire de Saint-Clar de Lomagne, témoignage de confiance exclusivement réservé à son mérite et à ses brillantes qualités. Depuis le 20 mars 1616, jusqu'en avril 1647, il signa les registres de baptême, de mort et de mariages de la paroisse de Saint-Clar conjointement avec deux autres vicaires ses collègues et avec le curé qui le plus souvent abandonnait cette besogne à ses subordonnés.

Tout entier au devoir de son ministère, il n'en cherchera pas moins de nouveaux débouchés pour donner un aliment à son activité et au désir d'augmenter ses ressources pour venir en aide aux siens.

La chapelle *Jauleti* (3), alias de Piger, étant sans titulaire, Dastros, comme il a été dit plus haut, s'en attribua l'administration jusqu'au mois de juillet 1626.

Le 20 mai 1626, il passe une nouvelle Convention avec les consuls de Saint-Clar (4). En vertu du dit acte, il s'obligeait avec *Jean Bernard Helies*, avocat, à instruire les enfants de la commune pour la durée d'une année. On n'a pu trouver trace d'aucun acte fixant le choix des Consuls

(1) Voir Annexe A.

(2) On peut en juger par l'extrait ci-après d'un acte passé devant Mᵉ *Castéra*, notaire, en date du 18 mai 1614. De ce contrat il apparait que « *Anthoine Dastros* et Mᵉ *Jean-Gérauld Dastros*, escholier, père et fils, habitans de Saint Clar, tous deux ensemble l'ung pour l'autre et ung chacun d'eulx seul pour tous, ont vendu à *Jan Castéra* une pièce de terre en la juridiction de Saint-Clar, parsan d'*Engualin*, partie en guaret et partie semée de bled, pour le prix de trente-six livres tournoises, que les dits vendeurs ont retiré du dit achepteur pour icelle employé pour pousser Mᵉ Jean Gérauld Dastros aux saints ordres. »

(*Revue de Gascogne*, t. XXXVII, p. 39.)

(3) A cette date l'évêque de Lectoure retira cette chapelle indûment occupée par Dastros et l'attribua à *Louis Blot*, bachelier en théologie. Cette pièce est écrite en latin et porte le cachet de l'évêché de Lectoure.

(4) Voir Annexe B.

sur de nouveaux Régents, ce qui ne démontre nullement que le vicaire de Saint-Clar ait occupé ces fonctions jusqu'à sa mort.

Le XVII^e siècle s'était ouvert en Gascogne par une sorte de renaissance romane dans une période française. Un coup d'œil en arrière nous semble indispensable pour comprendre les transformations qui s'étaient opérées.

Les Poètes de la Pléiade appartenaient à cette décadence littéraire qui suit toujours les décadences politiques. Tout meurt à la fin du XVI^e siècle sous l'étreinte du despotisme, de même que le sens moral et la vieille gaieté dont *Villon* et *Marot* avaient porté la bannière toute nationale.

·Avec *Henri IV*, la patrie semble se réveiller de sa léthargie; l'esprit s'émancipe. On sent renaître la belle humeur Gauloise et le rire, le bon rire comprimé par les *Valois*, éclate bruyamment à la venue du *Bourbon* vert galant « *qui se complaisait aux gaillardises.* »

Henri IV mourut trop tôt. Les germes seuls d'une révolution intellectuelle furent jetés par lui. La pléiade renonce dès lors à ses entreprises et restitue au vieil esprit Gaulois, si net, si naïf, si pénétrant, si malin, la direction du goût et de l'intelligence; *Marot*, reste maître de la place que *Ronsard* lui avait disputée.

L'école de *Malherbe* et de *Mathurin Regnier* arrive à son tour servant d'introduction au XVII^e siècle, qui ratifiera le traité de paix définitif entre l'esprit Gaulois et l'antiquité.

Le dialecte Gascon subit à la même époque l'influence de cette transformation. Tandis que *Du Bartas*, les deux *Garros* et *Ader* se rattacheront à la manière de la pléiade, le véritable représentant de la nouvelle école sera sans contredit notre *Hésiode Gascon*, le poète Saint-Clarais *Dastros*. Familiarisé de bonne heure avec cette poésie indigène, qu'il devait faire briller d'un si vif éclat, il s'inspira des œuvres de ses compatriotes, de Du Bartas principalement, dont la gloire n'avait pas encore subi d'atteintes.

Ce fut alors le beau temps de la littérature patoise, car la Muse vulgaire fut appelée à tenir dignement sa place dans toutes les fêtes, dans les salons des grands et jusque dans les séances Académiques, venant aiguillonner la belle humeur de ces réunions, comme si le langage vulgaire avait eu le privilège de tout oser et de tout dire.

Dastros s'attacha surtout à faire ressortir le mérite du dialecte de sa toute petite patrie la *Lomagne*. Tandis que le poète Lectourois *Pey de Garros* donnait à la langue Gasconne des limites généreuses de la Garonne aux Pyrénées, *Géraud*, rétrécit considérablement ces bornes en ne dépassant pas un territoire de sept lieues :

Goué, qu'es la soulo lègitimo,	Vois, c'est la seule légitime,
Qu'es la flou, la pérlo, è la primo.	C'est la fleur, la perle, le printemps,

Que parlo lou Gascoun courau,	Que parle le vrai Gascon,
Lou Gascoun blous è naturau	Le Gascon pur et naturel
En un majoulét de sét léguos...	Dans un rayon de sept lieues...

Le Français faisait à cette époque d'immenses progrès ; comme son aîné *Pey de Garros*, il se plaint de cet envahissement et s'élève contre certains de ses concitoyens qui affectent d'ignorer leur langue maternelle et il cherche à combattre l'intrus.

Aussi leur donne-t-il des conseils, quand il leur dit :

Crey-me, Gascoun, n'ajos bergoüigno	Crois moi, Gascon, ne rougis pas
De nosto lengoüo de Gascoüigno,	De notre langue de Gascogne,
Ni de l'augi, ni d'en parla	Ni de l'entendre, ou de la parler
Coumo à Laytouro, é à Sent Cla...	Comme à Lectoure et à Saint-Clar...

Il trouve les dialectes voisins horriblement corrompus, mêlés d'expressions batardes qui déshonorent la pureté de leur origine, en comparaison de la sienne qui est vierge de tout mélange :

E' la nosto ses ourresio	Et la notre sans impuretés
Neto coumo béro bassio	Propre comme une belle bassine
N'a nat mescladis, ni nat fard,	Ne possède nul mélange, ni fard,
Nat mot estrani, ni bastard...	Nul mot étranger, ni bâtard...

Aussi pure que le Latin et le Grec, et qui sans notre négligence et le peu d'enthousiasme et l'ingratitude que nous avons pour elle :

Se pouyra fourma un Bergil,	Pourrait engendrer un *Virgile*,
Un Démousténo, ou un Ouméro ..	Un *Démosthène* ou un *Homère*...

Il commença sa carrière poétique par des Noëls (1), qui furent couronnés d'un plein succès; il la manie très bien cette langue et dans cette versification il s'y montre déjà petit maître. Toutefois sa notoriété restera durant quelques années purement locale ; ce n'est encore que le bouton noir de Mars qui précède la feuille.

Ne possédant d'autres ressources que les 3 ou 400 francs de casuel de son Eglise, il vit péniblement dans la gêne. Son esprit léger et sa bonne humeur lui ouvrent la porte des châteaux et des riches demeures bourgeoises. On se dispute l'honneur d'avoir à sa table le plus aimable des poètes et le plus spirituel convive de la Gascogne. Dastros paie esprit comptant ses bienfaiteurs en leur adressant des odes, des sonnets, des quatrains, des compliments et des suppliques qui provoquent des largesses, amenant un peu de bien-être dans son intérieur.

(1) Voir Bibliographie.

C'est ainsi qu'il adressera des vers à M. le baron de *Laille*, à M. *de Villefranche* et à la marquise *de Castelnau*, à M. *de Pellefigue*, à M. *de Labriffe*, à M. de *Lamothe* et à Mme d'*Urdens*, à Mlle et à M. *de Magnas*, à M. *de Mérens*, à M. *d'Aygues-Mortes*, à M. *de Larlat*, à M. *Caponel*, à M. *de Sensoué*, à M. *de Garros*, conseiller, à M. *de Gounin*, à M. *de Sales*, à Mlle *de la Roche*, à Mlle *Anne de Lasplagnes*, au *Seigneur de Tournecoupe*, au *Duc d'Epernon* et à *Sa Majesté Louis XIII*, etc.

Il dédiera son *Poème des Saisons* à ses Amis, ou plus tôt les Saisons elles-mêmes encouragées par la bienveillance d'un premier accueil, reviendront toutes rajeunies se présenter à leurs yeux :

Lou prumè cop èros èron toutos encrumados de poou, mès l'amistous Aste de bostos fabous, en las aoue ta plan accoueïlhidos, a dessipat tout' aquero crumatéro, è las a rendudos esclaridos coumo un jour de May, arrisclados coumo de Dounzelos, è arresouludos coumo Bartolo. Atau eros tournon tant estérloment s'arrasoüa daouant bousaus, qu'après bous aoué héyt couhessa qu'eros parlon lou mès courau Gascoun de Gascougno, et un de mes béts lengatges deou moun, etc. .

La première fois elles étaient embrouillardées par la peur, mais l'astre amical de vos faveurs, en les ayant si bien accueillies, a dissipé cet épais nuage et les a rendues claires comme un jour de mai, riantes comme des jeunes filles, et résolues comme Barthole. C'est ainsi qu'elles reviennent si habilement discuter devant vous, qu'après vous avoir fait confesser qu'elles parlent le plus pur Gascon de la Gascogne et un des plus beaux langages de l'univers, etc...

Plus tard, il placera ses *Quatre Eléments*, sous la protection de la noblesse de Lomagne, prise en bloc, après avoir été prise en détail. Il chantera ses louanges, en lui disant :

Bousaus (MESSEIGNOUS) qu'éts tout autant de Soureils é de Lugras, qu'éts tout jamés suu Treslux de bosto bertut, que lusichéts néyt é dio sur noste moun Gascoun ; qu'esclaïrats soun Poble de las arrajos de bostés bous eychimples, è que l'escauhurats dab lous lams de bostos fabous ;...

Vous autres (MESSEIGNEURS) vous êtes autant de Soleils et d'Etoiles, vous êtes à tout jamais dans l'éclat de votre vertu, qui resplendissez nuit et jour sur notre mont Gascon, qui éclairez son Peuple du rayonnement de vos bons exemples, et le réchauffez avec les flammes de vos faveurs; ..

Ses rapports avec tous les Seigneurs sont donc des plus cordiaux. Aussi ne craint-il pas de dévoiler sur le ton le plus badin et le plus philosophique le vide de sa bourse et de son patrimoine.

D'or ni d'argent jou n'é baloho	D'or ni d'argent n'ai presque rien
Jou n'é fruto berdo, ni gloho.	Je ne possède ni fruit vert, ni trop mûr.
Enfin jou soun coum' bèt ermou,	Enfin je suis un pauvre abandonné,
E frét é nut coum' bèt bérmou :	Transi et nu comme un ver :

Jou soun misérable é praubet :	Je suis misérable et besoigneux :
Jou soun un praube pelonquet...	Je suis un homme de rien...
Jou n'augu jamés arrendayre,	Je n'eus jamais de fermier,
Nat hourestè, ui nat houtjayre,	Ni forestier, ni bêcheur,
Ni nat daillayre, ni nat boué.	Nul faucheur, ni bouvier.
Quan jou sauti, tout moun ben sauto...	Quand je saute, tout mon bien saute ..

Les chatelains ne se font pas de scrupules, piqués au jeu, de caresser la Muse à leur tour; il s'en suit un commerce où la familiarité et le badinage se font jour.

Une année d'abondance de fruits, il écrit à M. d'Aigues-Mortes :

Moussur, m'an dit que bostos coumos	Monsieur, on m'a dit que vos vallons
Aouén arregautat de poumos	Avaient regorgé de pommes
En ta gran quantitat, engouan,	En si grande quantité cette année,
Que lou tessoun, è més lou can,	Que vos cochons et même vos chiens,
E més lou bouéou, s'en arrigôlo,	Même vos bœufs, s'en repaissent,
Tant bous ne héts à la pouriòlo (1) :	Tant vous les méprisez :
E jou praube qu'en souy tout bouéyt,	Et moi pauvre j'en suis tout vide,
Que n'é nat frut, ni cru, ni couéyt ;	N'ayant de fruits ni cuits ni crus,
E dab uo nescéro ta grâno	Et avec une nécessité si grande
La malo embejo m'en escâno...	Que la méchante envie m'en étrangle...

Et M. d'*Aigues-Mortes,* s'empresse de lui envoyer une provision de fruits.

Privé de tabac, et sachant par expérience que M. de *Gounin* en a toujours d'une qualité supérieure, il lui témoigne le désir d'en avoir :

Si bous noum' dats de boun tabac,	Si vous me donnez du bon tabac,
Moussur, jou pérdi moun Engrimo,	Monsieur, je quitte mon dépit,
Adiou cap, adiou estoumac,	Adieu tête, adieu estomac,
Adiou mous bérs, adiou ma rimo.	Adieu mes vers, adieu ma rime.
Cérto la mort me bout' au sac	Certes la mort me mettra dans le sac
Daouant la fin d'aquesto primo,	Avant la fin de ce printemps
Si bous noum' dats de boun tabac.	Si vous ne me donnez de votre bon tabac...

Et M. de Gounin, pour empêcher de voir, faute de tabac, la source de ses inspirations tarie, lui en envoie.

Nous avons dit que Dastros était bossu. C'est dans les Epitres qu'on lui adresse que nous en trouvons la preuve :

EPITRE A MOUSSUR DASTROS SUR SA POUESIO GASCOUO, PAR SARRANT.	ÉPITRE A MONSIEUR DASTROS SUR SA POÉSIE GASCONNE.
Apoulloun es toutjour coum' éro	Apollon est toujours le même
An deous bous esperits troutin,	Trotteur pour les bons esprits,

(1) *La parriole* — c'est un ieu de petits enfants, qui comme par mespris jetent par sur leur teste leurs bonets, ou autre chose, signifiants le mespris qu'on fait du fruict pour l'abondance qu'on en a. (JEAN DE GARROS.)

Et s'anèc hè Grèc per Ouméro,	Qui alla se faire Grec pour Homère
Per Bergil et se hèc Letin.	Et Latin ponr Virgile.
Frances per Rounsard è Desportos:	Français pour Ronsard et Desportes:
Per tu D'ASTROS, aro Gascoun,	Maintenant Gascon pour toi d'Astros,
Ta pauc en bados tu nau portos	Pour cela tu ne portes pas en vain
Sur tas esquios l'Elicoun.	L'Hélicon sur tes épaules.

D'autre part : *Cecy m'a écrit par je ne sçais qui :*

En despieyt de touts lous demouns	En dépit de tous les démons
E més de sa loungos aureilhos ,	Et même de leurs longues oreilles;
Cau, que d'Astros hasse mérbéillos,	Il faut que Dastros fasse des merveilles
Puch que sa may hasouc lous mounts.	Puisque sa mère fit les monts.

Dastros, né des entrailles du peuple, et vivant de la vie misérable des paysans de Saint-Clar, aime du plus profond de son cœur les laboureurs, les humbles. Il partage leurs peines et leurs douleurs; son cœur saigne des calamités dont ils sont les victimes.

Le bon vicaire nous dépeint le triste sort de la contrée accablée des maux que traîne après elle une occupation de gens d'armes, vivant à merci chez les habitants (1).

Ecoutons le dialogue de deux de ses bergers *Jouanot* et *Peyrot* qui ne profèrent qu'anathèmes et malédictions pour les violences d'une soldatesque sans scrupules, qui les opprime et les pille.

Petit Jean, raconte à son ami, qu'il était sur le point de se marier pour aider ses parents et leur faire une vieillesse heureuse :

Més, praube, be soun jou mau preparat é prést:
Lous bourréous deous soullats nou m'an leichat un zést.
Pan, bin, car, boï, lan, gipous, caussos é peillos,
Pourets, bûous, guits, couloums, aucats, moutous, aoueillos,
Pouloïs, capous, tessous, tout m'ac an escanat,
É pout, é clouquo, è tout; tout aquô nés anat.
Nou pas d'ail sulamens nou m'an leichat duos gossos,

Mais pauvre, que je suis donc mal préparé et prêt
Ces bourreaux de soldats ne m'ont rien laissé.
Pain, vin, viande, bois, laine, gilets, chausses et robes,
Poulets, bœufs, canards, pigeons, oisons, moutons, brebis,
Dindons, chapons, cochons, ils m'ont tout égorgé.
Coq, poule et tout; tout a disparu.
Ils ne m'ont pas seulement laissé deux gousses d'ail,

(1) Les troupes, soit qu'elles allassent à la guerre ou qu'elles en revinssent, soit qu'elles fussent en quartier d'hiver, se nourrissaient aux frais de ceux chez qui elles étaient logées. De là provenaient une infinité de désordres et de dommages dans les villes et les campagnes surtout, où le peuple avait à essuyer d'une soldatesque insolente et pillarde les mêmes vexations que si l'on eût été en pays ennemi.

Espio si soun plan prèst de parla de noços.
Cops de pungs, cops de pés, aquô que m'an leichat ;
De grans cops de bastous, d'aquô m'an engreichat.
Arre n'ou m'es soubrat de sas maychantos obros
Que trucs é que patacs. Aquô, men, soun mas sobros.

PEYROT.

É jou, praube, be podi arroumpem' pès è mas
En boulega la térro, è denquio da y de nas,
Be poudio l'estiou tout lou marme, deou dio,
É mes lou de la néyt, turmentam, be poudio,
Roustim', escouchinam' per quauque sac de gran
Ande passa l'youér, qu'es ta loung è ta gran.
Praube, en yo soulo néyt, encouè que ta pauc duro,
Per dus balanduréous jou m'en héou la coussuro (1).
Plan mèn héou en ye néyt tout ço que m'ei gagnat
En cent jours, beque tant jou m'y soun magagnat.
Plan m'aure mès balut arrajam' la bentresquo
Darrè bèt tap erbut, ou béro oumbreto fresquo...

Regarde si je suis bien prêt à parler de noces.
Coups de poings, coups de pieds, voilà ce qu'ils m'ont laissé;
De grands coups de bâtons, de cela ils m'ont engraissé.
Il ne m'est rien resté de leurs mauvaises actions
Que coups et contusions. Voilà, ami, ce qui me reste.

PETIT PIERRE

Et moi, pauvre, je pouvais me rompre pieds et mains
En remuant la terre, jusqu'à y donner du nez,
Je pouvais bien l'été, toute la durée du jour,
Et même celle de la nuit, me tourmenter; je pouvais
Me rotir, m'éreinter pour quelque sac de grains
Afin de passer l'hiver qui est si rigoureux et si long.
Pauvre, en une seule nuit, bien qu'elle dure peu,
Grâce à deux vauriens, je m'en fais la coussure.
Bien sûr je m'en fais en une nuit tout ce que j'ai gagné
En cent jours, quoique je me sois bien excédé de fatigue.
Il aurait mieux valu pour moi me chauffer le ventre
Derrière un beau tertre herbeux, ou quelque ombrage frais...

Petit Jean accentue cette triste situation; le poète en profite pour nous faire connaître que le peuple redoutait par-dessus tout l'arrivée du *Fourrou* (garnisaire) et celle du brigadier chargé de seconder la perception des impôts,

De ço que lou soullat, plén coum un grapaud, léicho,
Lou baile, lou sargeant, lou fourrou s'en engréicho,

De ce que le soldat, plein comme un crapaud, laisse
Le bailli, le sergent, le collecteur s'en engraissent,

(1) Paiement en nature.

Denqui' au bét miey deous os nous ém minjats de touts,
É las sobros deous cas soun minjados deous loups...

Jusqu'au beau milieu des os, nous sommes mangés par tous,
Et les restes des chiens sont la proie des loups...

Dastros, assombrit encore le tableau des misères et de la désolation du pays, causés par les actes de brigandage des soudards qui sèment la ruine et la désolation sur leur passage, quand il dit :

Qu'en empausats à la bermino
Que nous arrougagn' é nous rouino,
E nous minjo coumo béts pouils,
Que nous hè besti de pendrouils,
Nous hé caje touts à croustéros,
Nous hè magres coumo d'estéros,
É nous rend tristes tout à féyt,
Coumo de calotos de néyt ;
Que nou gauzam més arre dise
Ni mucha las dents per arrise (1),
Tant nousaus ém eychapramats,
E ahurits é ahamats.
Car aqueros troupos brigandos,
Troupos gouludos é friandos,
Aquets eychamous sacamans,
Estrails dessoluts è gourmans,
Beou-sang, courbassis insatiables,
Mouscaillous, loups, renards, è diables,
Qu'an tant courrut è tant boulat
Per noste pays desoulat,
Nous an tant ses misericordo
Curat l'oustau é més la bordo,
Que de la bordo è de l'oustau
Ets nous an héyt un espitau
Ses pan, ni car, bin, ni rampoyno,
É poudiom ana à l'aumoyno
Dab cadun soun bastoun pelat
En quauque moun arreculat...

Nous sommes exposés à la vermine
Qui nous ronge et nous ruine,
Nous mange comme des poux,
Et nous fait vêtir de loques, [croûtes,
En nous faisant tous tomber couverts de
Devenir maigres comme des copeaux,
Et nous rend tout à fait tristes,
Comme des bonnets de nuit;
A tel point que nous n'osons plus rien dire
Ni montrer les dents pour rire,
Tant nous sommes abattus,
Ahuris et affamés.
Car ces troupes brigandes,
Troupes goulues et friandes,
Ces essaims dévastateurs,
Troupeaux dissolus et gourmands,
Avides de sang, corbeaux insatiables,
Moucherons, loups, renards et diables
Qui ont tant parcouru et tant volé
A travers notre pays désolé,
Ils ont si bien, sans miséricorde,
Vidé notre maison et même la métairie,
Que de la métairie à la maison
Ils nous ont laissé un hôpital
Sans pain, ni viande, ni vin, ni argent,
Et nous pouvons aller à l'aumône
Avec chacun son bâton pelé
Dans quelque pays lointain...

Mais l'espoir et la confiance vont renaître dans tous les cœurs, car M. le *Duc d'Epernon* (Jean-Louis de la Valette) arrive en qualité de Gouverneur de la Guienne (17 août 1622). Le Duc est Gascon, puissant et de plus fort riche.

(1) Chez les populations du Midi, il n'y a que le malheur réel, la misère noire, qui puissent modifier la gaieté naturelle; je m'explique :
Quand la souffrance est passagère, quand elle accorde des moments de trève, le Méridional triomphe aisément de son influence, grâce au contrepoids de la bonne humeur il met son orgueil à le braver en riant; mais quand la misère est sans trève et ne laisse pas respirer le malheureux, il n'est pas philosophie qui tienne, la tristesse arrive sur les traces des hivers sans feu, sans vêtements, et des printemps sans pain.

Dastros, s'empresse de lui exposer la joie que cette heureuse nouvelle va procurer au pays et les espérances qu'il ose fonder sur son intervention efficace pour faire cesser tous les maux dont il souffre :

. . . .

Més bous beséts deja pintrado,	Mais vous voyez déjà peinte
Pertout la joyo à bost' intrado,	Partout la joie à votre entrée,
Beséts rebioua lous miéy morts,	Vous voyez ressusciter les mi-morts,
Ta pouchants soun bostes counforts,	Tant vos secours sont puissants,
Que hén que la doulou nous quito,	Ils font que la douleur nous quitte,
E nous tournam de mort à bito.	Et nous font revenir de la mort à la vie.
Lou Céou se nous hé més lusent,	Le Ciel nous paraît plus luisant,
L'ayre més gayresc è plasent;	L'air plus gai et plaisant;
E l'arregagnado fourtuno	Et la fortune revêche
Que nous hasé ta malo suno,	Qui nous faisait si triste mine,
Autaléou qu'ets a bist à bous,	Sitôt qu'elle vous a aperçu,
A prés un bisatge més dous.	A pris un visage plus doux,
Dejà la térro, carressado	Déjà la terre, caressée
D'uo mes urous' arrousado,	D'une plus bienfaisante rosée,
Sé ba mirgailla de coulous.	Va se tacheter de couleurs
S'attifa d'érbos é de flous,	S'atiffant d'herbes et de fleurs,
E se ba hé, coum jou 'spéri,	Elle va se faire, comme je l'espère,
Un bét casau d'un cémentéri...	Un beau jardin d'un cimetière...

Le Vicaire est un noble cœur; quoique bien besogneux il fera abnégation de ses propres intérêts, pour ne s'occuper que de ceux de ses concitoyens; investi de leur confiance, il se fera leur avocat, leur défenseur. L'excès des malheurs publics lui arrachera des élans d'une patriotique éloquence dans la requête qu'il transmet au Noble Duc et où il demande le retrait des troupes qui désolent les malheureux habitants :

Més jou soun en un loc pausado	Mais je suis posée en un lieu
Oun bat un mau tems eternau,	Où règne un mauvais temps éternel,
Oun la néyt é més la journado	Où la nuit et même le jour
Jou n'augi que harriou, harrau (1),	Je n'entends que *harriou*, *harrau*.
Oun jou n'augi jamés qu'alarmos,	Où je n'entends jamais qu'alarmes,
Que troumpetos é que tambours,	Que trompettes et tambours,
Nilla roussis, courre gendarmos	Hennir des chevaux, des gens d'armes
Per carréros é couayrohours.	Dans les rues et les carrefours [courir
Aqui nou besi que brigados	Là je ne vois que brigades,
Aqui n'augi qu'exécutious,	Là je n'entends qu'exécutions,
Que subsistencios, que leouados	Que subsistances et que collectes
D'aydos è de countrebutious...	D'aides et de contributions...

(1) Bruit que font les chevaux et leurs conducteurs.

Aro ses egard me proufanon	Maintenant sans égards ils me profanent
Aquet piètre loc oun jou soun ;	Ce malheureux endroit où je suis;
Aqui rançounon, aqui panon,	Ils rançonnent ici, là-bas ils volent.
Aqui hèn touts lous maus deou moun.	Partout ils font tous les maux possibles.
L'un qu'arnégo, l'aute que plouro,	L'un jure, l'autre pleure,
L'un que da trucs, l'aute quéous couéil,	L'un donne des coups, l'autre les reçoit,
E l'aute que malasich l'ouro	Un autre maudit l'heure
Qu'es basut, ou bengut ta bieil. .	Où il est né, où devenu si vieux .

Il termine en implorant sa clémence pour accorder l'exemption en faveur de la ville de Saint-Clar de Lomagne, si cruellement éprouvée :

Jou nouts demandi pas la bousso,	Je ne vous demande pas la bourse,
Ni nouts demandi pas argent,	Je ne vous demande pas d'argent,
Be que jou soun plan touto blousso	Bien qu'elle soit toute vide
A causo de ta maychanto gent.	A cause de ces mauvaises gens.
Un soul é petit cop de plumo,	Un seul pe it coup de plume,
En fabou deou praube Sent-Cla	En faveur de mon pauvre *Saint Clar*,
Dissipara touto la brumo	Dissipera toute la brume
É m'ac hara bengue tout cla :	Et me fera revenir tout clair :
Cla moun tepé, cla moun rapayre,	Clair mon côteau, claire ma retraite,
Cla moun gabinet escurit,	Clair mon cabinet obscur,
Claro ma térro, cla moun ayre,	Claire ma terre, clair mon air,
É cla surtout moun esperit	Et clair surtout mon esprit.
Lou mot quem restaurare touto	Le mot qui me remettrait en bon état
Es qu'au loc de countrebutioun,	Est qu'au lieu de contributions,
D'aydos, d'estapos è de routos ;	D'aides, d'étapes et de routes,
Per Sent Cla l'on bisso : EXEMPTIOUN (1).	On vit pour Saint-Clar : EXEMPTION.

Il eut le bonheur d'obtenir pour son pays l'exemption de cette dure corvée. A partir de ce moment, il entretint avec le Duc d'Epernon un commerce littéraire, tout au profit du pauvre vicaire qui recevra de son protecteur, argent et pitance.

Nous sommes, il est vrai, au XVII^e^ siècle, siècle de platitude universelle, où il fallait être à quelqu'un pour être quelque chose. Les poètes acceptaient l'argent des grands Seigneurs et les grands Seigneurs acceptaient en retour l'esprit des poètes. C'était un échange où les grands n'avaient qu'à gagner. Qu'on y songe : il n'y avait point encore à cette époque, de public littéraire, qui put faire vivre un écrivain de sa plume indépendante, il fallait se mettre à la disposition d'un protecteur puissant, il fallait accepter

(1) *Virgile*, dans une circonstance analogue, avait également protégé ses concitoyens contre les édits de spoliation.
Nous sommes heureux d'associer le nom du grand poète latin à celui plus modeste du poète gascon dans un hommage commun pour l'acte d'ardent patriotisme dont ils firent preuve et qui les honore l'un et l'autre.

ses gages et cela ne blessait en rien l'extrême susceptibilité de ceux que l'on appelle avec raison *gens irritabile vatum.*

Le spirituel Poète, témoigne sa reconnaissance au noble Duc, il lui taille une statue quand il lui dit :

Bous éts doun *Hercul* lou pouchant,
Qu'a cassat lou gus, lou maychant
D'alentour de nosto tecouéro,
É mes tout' aquero tourouéro
De moustres, jou dic, de boulurs,
Que nous an héit tant de malurs.
Bous nous aouéts dat lous delioures
De touts aquets despouillo-bioures,
En percura lou ben aquet
De nous hé bengu' aquet bousquet,
Atau, ses nado flatario,
Bous éts lou pay de la patrio,
É aprés lou de paradis
Qu'éts lou saubadou deou païs...

Vous êtes donc *Hercule* le puissant
Qui a chassé le gueux, le méchant
Des alentours de nos demeures,
Et même toute cette tourbe
De monstres, que dis-je, de voleurs,
Qui nous ont fait tant de maux.
Vous nous avez offert la délivrance
De tous ces dépouilleurs de vivres,
En nous rendant le service
De nous faire profiter de ce bienfait.
Ainsi, sans la moindre flatterie,
Vous êtes le père de la patrie,
Et après celui du paradis
Vous êtes le sauveur du pays...

Mais cette tâche, qu'il considère comme un devoir une fois accomplie avec tant d'abnégation, comme il l'avoue du reste :

Quan à la begado pruméro
Jou y bengu per moun soul debe...

Quant à la première fois,
Mon devoir seul m'a conduit vers vous...

Il s'empressera d'exposer au Duc d'Epernon sa triste situation personnelle :

Més certos aro la necéro
Be m'a héyto bengue tabe

Aus Grands coumo bous es outratge
De no 'ous demanda pas arren ;
Aus Grans coumo bous es oumatge
Quan on demando, é quan on pren.

Jou nouts demandi pas la bousso,
Ni més l'argent, be qu'en és plan
Autant desperbesido é blousso
Que nat can de bordo de pan...

Et n'a pas bergougno d'escrioue,
Ni més de dise claroment
Qu'et es ses nat mouyen de bioue,
È qu'et nou biou que prauboment.

Et n'a secous de persouno,
É n'a blat, ni or, ni argent,
Ni n'a gario que l'en pouno,
Bé'ou bau qu'es un pauc deligent.

Mais certes maintenant le besoin
M'a également forcé à revenir.

Aux Grands comme vous c'est un outrage
De ne rien leur demander [hommage
Aux Grands comme vous c'est rendre
Quand on demande et qu'on prend.

Je ne vous demande pas la bourse,
Pas plus que de l'argent, bien qu'elle soit
Aussi dépourvue et nette
Que pas un chien de métairie de pain...

Et il n'a pas honte d'écrire
Ni même de le dire clairement
Qu'il est sans moyen d'existence
Et qu'il ne vit que pauvrement.

Il n'a nul secours de personne,
Ni blé, ni or, ni argent,
Ni poule qui lui en ponde,
Aussi lui vaut-il d'être un peu diligent.

Et n'a boussin de patrimoni,
Benefici petit, ni gran,
Nou cau parla de matrimoni,
Puch que sabén qu'es caperan.

Et nou demando nado biato,
Ni a degun deou moun arren;
Per aquò la hounto l'esclato
Més quan lou dan, cérto bén pren ..

Il n'a morceau de patrimoine,
Bénéfice petit ou grand,
Il ne faut pas lui parler de mariage,
Puisqu'on sait qu'il est prêtre.

Il ne demande la moindre aumône,
Ni rien à qui que soit au monde;
Pour ce motif il éclate de honte,
Mais quand on lui donne, certes il le prend.

Et le grand Seigneur envoie quelques largesses au pauvre vicaire qui continue à chanter ses louanges. Il accueille avec satisfaction les éloges qu'il lui décerne et qui flattent sa vanité; c'était une compensation aux concerts de malédictions et d'anathèmes que son orgueil excessif, sa dureté, et sa turbulence avaient semé autour de lui.

Le Duc, invite son protégé à venir le voir dans son fastueux château de *Cadillac sur Garonne*, sa demeure habituelle; Dastros s'excuse en ces termes :

Perdounats-lou, sits plats, Mousseigne,
De ço quéou bouliots bese,
È de ço qu'a meinch de desteigne,
Et nouts pot pas da 'quet plase...

Pardonnez-lui, s'il vous plaît, Monseigneur,
Du désir que vous avez de le voir,
Et de ce que à moins de s'éteindre
Il ne peut vous procurer ce plaisir...

Il lui expose les difficultés qui s'opposent à un déplacement :

Cérto, Grand Duc, et a de trabos
Per lou gouarda de gourrina,
Que siren per gouarda las crabos
É lous lebrés de camina.

Certes, Grand Duc, il a des raisons
Qui l'empêchent de courir ça et là,
Soit pour garder les chèvres
Ou suivre les levriers à la course.

Pauvre, la soutane rapée, chaussé de sabots ou de gros souliers, il ne saurait lui si chétif se présenter en pareil équipage devant un Seigneur entouré d'un luxe princier :

Et es en eternau martiri
De marréros é caytioués,
É qu'es praube, é ço qu'es de piri,
Que la lux s'en bey à traoués...

Il est en éternel martyre
De maladies et de misères,
De plus il est pauvre et ce qu'il y a de pire
La lumière se voit à travers...

Mais cette détresse il l'a supporte avec la résignation d'un philosophe quand il ajoute :

La praubéyro n'es pas un bici,
Més s'es hountouso, Diou b'ac sap;
Nou y a pregnesso ni layrouci
Que hasso més baycha lou cap.

La pauvreté n'est pas un vice,
Mais si elle est honteuse, Dieu le sait;
Il y a ni grossesse ni vol
Qui fassent baisser autant la tête.

Il ne saurait dans ces conditions entreprendre un voyage lointain. Aller

par les chemins boueux remplir les charges de son ministère et prodiguer des consolations à ses paroissiens, ce sont là les seuls voyages qu'il puisse se permettre :

D'ana per las terros estranios	Aller dans des pays étrangers
Et n'ac pot, ni mes noun a hé.	Il ne le peut, et n'en a le loisir.
Sas poussessious é sas lédanios,	Sa paroisse et les litanies
Soun lous més loungs biatges qu'et hé...	Sont les plus longs voyages qu'il fait...

Le *Duc d'Epernon*, est exilé à Coutras en 1633 ; ses démêlés avec l'archevêque de Bordeaux, de *Sourdis*, lui valurent cette disgrâce. Il ne reprit possession de son Gouvernement de Guienne qu'après avoir fait des excuses et obtenu l'absolution de l'offensé.

Notre Poète fait allusion à cette absence, quand il dit :

Mousseigne, boste gréouo absencio	Monseigneur, votre grave absence
M'ero causo de moun malhur,	Etait cause de mon malheur,
Coumo bosto douço presencio	Comme votre douce présence
Causo ma glorio é moun bounur...	Cause ma gloire et mon bonheur...

Quel serait le crève-cœur du bon vicaire de Saint-Clar, s'il revenait à la vie, de voir la crise de natalité qui sévit en Gascogne, lui qui aimait les familles nombreuses et qui ne cessait de prêcher le *Crescite et Multiplicamini* du Créateur.

C'est ainsi qu'il écrivait à M. le Baron *de Laille*, à l'occasion de la naissance d'une fille et de deux filleules :

Jou besi jouyous coum un peych,	J'aperçois joyeux comme un poisson,
Quan bey que sa familllo creych	Quand il voit que sa famille s'accroit
Ta brabomeni, Mous de *Laïllo*.	Si bravement, Mons de *Laille*.
Jou l'augi qu'et regis de gay,	Je comprends qu'il exulte de joie,
Arrisent coum un jour de may,	Souriant comme un jour de mai,
E toutjour dret coum béro quillo.	Et toujours droit comme une quille.

A *Monsieur* et *Mademoiselle de Magnas*, pour les complimenter sur la naissance de deux jumeaux, un fils et une fille :

Atau quen héc Dious un é üo,	Ainsi Dieu en fit un et une
Quan héc lou Soureil é la lüo;	Quand il créa le Soleil et la Lune;
Atau héc Latouno en peloun	Ainsi fit Latone (1) en pelote
Sous bessous, Diano é Apoulloun :	Ses jumeaux, *Diane* et *Apollon :*
Atau, ses bous y peca nado,	Ainsi, sans commettre de faute,

(1) *Latone*. mère du Soleil, que les poètes arment de traits à cause de ses rayons. Fille de *Cée* et de *Titan* fut aimée de *Jupiter* et eut de lui deux jumeaux, *Diane* et *Apollon*. La jalouse *Junon* lui envoya le serpent *Python* qui ne cessa de la poursuivre jusqu'à ce qu'elle fut parvenue vers sa sœur *Asteric* en l'Ile de *Delos* où plus tard Apollon tua le serpent qui avait outragé sa mère.

Pouscats bousaus hé cado annado,
Qu'es taro que pequets nat an,
Puch que boun aquitats ta plan.
Que hasèts hils ande la guérro,
É hillos per poubla la térro...

Puissiez-vous faire de même chaque année,
Il serait regrettable que vous ne réussissiez chaque fois,
Puisque vous vous en acquittez si bien,
Vous faites des fils pour la guerre,
Et des filles pour peupler la terre...

Il en fera de même à M. *de Lamothe* et à Madame *d'Urdens* en l'honneur d'un fils :

E puch qu'aouéts héyt l'ange, aro cau hé l'angèlo,
Nou pas d'aqueros deous pesqués,
Més uo plan bouno sajo è béro damaysélo
Qu'ajo camos é qu'ajo pés.

Boutats, hasèts goujous, multiplicats lou poble,
Hasèts-ne aumens cad' an un cop.
Car un ta bèt grihoun, è un empéout ta noble
Nou pouyre jamés routja trop.

Crèsets-me, nouts pausets, ni dab pax, ni dab guérro,
Maynadats, é nouts sio degréou.
Per atau publarats per un bét tems la térro,
É puch per tout jamès lou Céou...

Maintenant que vous avez fait l'ange, il faut faire l'angelette (1)
Non pas de celles des viviers,
Mais une bien bonne, sage et belle demoiselle
Qui ait des jambes et des pieds.

Mettez, faites des enfants, multipliez le peuple,
Faites-en au moins chaque année.
Car une si belle greffe, et une ante si noble
Ne saurait jamais trop se reproduire.

Croyez-moi, ne vous reposez ni en paix ni en guerre,
Faites des enfants, et ne soyez pas paresseux.
Vous peuplerez ainsi pour un certain temps la terre,
Et puis pour toujours le ciel...

Il adressera des souhaits du même genre à M. *de Labriffe* en lui disant :

(1) Ce mot angelette n'existe pas en français, nous l'avons créé pour les besoins de la traduction; l'*angelo*. c'est la libellule, genre d'insectes névroptères nommés vulgairement demoiselles, que l'on rencontre dans les pièces d'eau.

Cent ans estats bousaus amasso,	Cent ans restiez-vous ensemble,
É dab bousaus pax è boun tems,	Et avec vous paix et bon temps,
Nou pas ses creyche bosto raço,	Non pas sans croître votre race
Ni ses poubla lou moun de gens.	Et sans peupler le monde de gens.
Bejats bousaus bostes maynatges	Que vous voyiez vos enfants
Multiplicats en aquet punt,	Multipliés à un tel point
Que s'y pousco hé maridatges	Qu'on puisse faire des mariages
Oun dispenso nous caillo punt ..	Qui n'exigent point de dispenses...

Il félicitera M. *de Villefranche* de son mariage avec la Marquise *de Castelnau*, mais il n'oubliera pas de les avertir que le mariage a pour but la reproduction :

Nobl' Espouso d'un nobl' Espous	Noble Epouse d'un noble Epoux,
Touto la hésto qu'es per bous,	Toute la fête est pour vous,
Madamo, boste boun proufasso,	Msdame, votre sincère hommage,
Qu'ajats en un marit un pay,	Que vous ayez un père en votre mari,
Jou boli dise qu'et bous hasso	Je veux dire qu'il vous fasse
Dedens nau mesis éste may.	Etre mère dans neuf mois.
Boutats, publats lou moun ses paus.	Mettez, peuplez le monde sans repos.
Que tant d'ehans hassats bousaus,	Que vous fassiez vous autres des enfants [plus nombreux
Que de gariats a nado clouquo.	Qu'une couvée de poulets à une poule.
'E gouardats-bous de dise ja	Et gardez-vous de dire assez,
Car ta bouno é ta noblo souquo	Car une si bonne et noble race
Nou pouyré jamés trop routja...	Ne saurait jamais trop se reproduire...

Enfin, il étendra ses souhaits de mariage à tout le monde, dans ses Etrennes générales :

Aro que podi jou mes da?	Maintenant que puis-je donner davantage?
Un brabe goujat à cadüo	Un brave garçon à chacune
De las goujos a marida	Des servantes à marier,
É à cado goujat la süo	Et à chaque garçon la sienne
Ou be la patienço de Job	Ou bien la patience de Job
An aqueros que trigon trop...	A celles qui tardent trop,..

Vers 1640, après que ses œuvres auront été imprimées, il semble que sa notoriété se soit étendue sans que pour cela son existence soit mieux assurée; il travaille pour la gloire qui est le mobile des grandes âmes. Il nous en fait lui-même l'aveu quand il dit au Duc d'Epernon :

Ço que d'et s'escriou ou s'emprimo	Ce qui s'écrit ou s'imprime de lui
No'ou causo pas forço plases,	Ne cause pas beaucoup de plaisir,
Puch que lou qui m'és l'ac estimo	Puisque ceux qui le prisent davantage
Lou pago dab un gran merces.	Le payent avec un grand merci.

Touts aujoun be sous bérsis dise,
Ou lous legissoum de boun cô;
Touts hén bouno chéro d'arrise,
É qu'et s'ane dinna d'aquô.

Tous l'écoutent assurément réciter ses [vers
Ou le lisent de bon cœur;
Tous font bonne chère de rire,
Et que lui aille dîner avec cela.

Ets ly hén la respounço eigalo
(A tout lou meinch en ac pensa)
De la hourmic à la cigalo :
É n'as cantat ? bé-t'en dansa...

Ils lui font la réponse pareille
(Ou tout au moins en le pensant)
De la fourmi à la cigale :
Tu as chanté ? va-t'en danser...

Si Dastros, brilla dans la Poésie légère, marquée au bon coin de la Gauloiserie, il excella surtout et d'une façon remarquable dans le genre bucolique et pastoral. Il prend *Théocrite* pour modèle et cherche à s'inspirer de sa grâce simple et naïve; l'inspiration fut bonne, car il se rapproche du modèle et surpasse quelquefois le poète Sicilien par la richesse de ses descriptions, la vérité des caractères, par la fraîcheur de ses tableaux qui sont l'image fidèle de la nature.

Doué d'un sens artistique très développé, très fin, esprit curieux, contemplatif, très impressionnable, il voit avec ses yeux le côté réel des choses qu'il nous décrit en poète doublé d'un humoriste. La meilleure partie de sa philosophie, il la prend en lui-même, dans ses aptitudes naturelles, dans cette liberté d'esprit d'homme du Midi à l'imagination vive, à la conception rapide, qui voit d'autant mieux les choses, qu'il les examine simplement, directement, sans s'égarer dans le labyrinthe scientifique qu'il n'évitera pas toujours. Le parfum des fleurs que le vent soulève, n'a-t-il pas en effet, quelque chose de plus exquis, de plus subtil, que le produit d'une distillerie savante obtenue à grand renfort, de fourneaux et d'alambics, qui conserve toujours un arrière goût pharmaceutique ?

Son Poème des *Quatre Saisons*, de l'année, sont des plaidoyers fort habiles, où chacune d'elles se dispute la primauté. Elles prennent pour juge un simple berger tenant sa cour et donnant des arrêts sur les bords de l'Arrats, petite rivière de la fertile Lomagne.

Le défilé des saisons commence dans l'ordre suivant :

La Primo (le Printemps), sous les traits d'une Nymphe, belle comme le jour, s'avance la première d'un pas majestueux, le visage souriant. Elle est vêtue d'une robe verte, parsemée de fleurs, aux couleurs éclatantes, le corsage chamarré de ramages, ou mille oiseaux sont peints au vif.

Il commence aussitôt à faire son éloge et développe ses droits à la royauté.

N'est-ce pas lui qui réveille et embellit la nature engourdie par l'Hiver ? il rend aux bois, aux forêts leur verdure, une douce sève circule partout. Le gazon se confie aux rayons d'un soleil nouveau; la nature enfante, sous

l'haleine tiède des zéphirs; la glèbe ouvre son sein. Grâce à lui les terres se dilatent et demandént les semences fécondes; les fleurs ouvrent leurs corolles et étalent leurs riches couleurs, qui charment l'œil et l'odorat; les impénétrables bosquets retentissent du concert des oiseaux. Avec quel art, il assouplit la langue pour imiter le chant de tout ce monde ailé et voltigeant :

En bengue de la picouréyo,
En cridan Itis é Teréyo,
L'Aurungleto debat lout tet
Arrepitolo soun gay moutet
Dessus la cailhiouo apausado,
A tout marmus aprioüasado.
  La Lauzete per lauza Diou
Dab soun tiro liro piou piou,
Debas lou Céou dret coumo uo biro
En bét tiro lira se tiro,
E quan nou pot més haut tira
En bat tourno tiro lira.
  La Meilhengueto meilhenguejo (2),
La Cardineto cardinejo;
En boula lis coumo lou liò
Tirou, birou, crido l'Auriò.
  Per las coumos lou Merle eychioulo,
E lou Gay nilho, pioulo, é mioulo,
Lou Charrit charrito peous prats,
La Perdits coudousquo peous blats...

En venant de la picorée,
En criant *Ithis* et *Thérée* (1),
L'Hirondelle sous le toit
Répète son gai refrain
Sur la cheville posée
Habituée à tous les bruits.
  L'Alouette pour louer Dieu
Avec son tire lire piou piou,
Vers le Ciel droite comme un trait
En chantant tire lira s'élève,
Et quand elle ne peut monter plus haut
Elle revient tire lira en bas.
  La Mésange tintine,
Le Chardonneret stiglite;
En volant glisse comme la graine de lin,
Tirou, birou, crie le Loriot.
  Par vallons le Merle siffle,
Et le Geai, crie, piaule et miaule,
L'oiseau des prairies y tient concert,
La Perdrix cacabe dans les blés...

Avec quel art il a su saisir la langue des oiseaux et quel merveilleux effet de l'harmonie imitative? Il est juste de reconnaître que la langue se prête merveilleusement à rendre ces effets soumise à la loi de l'onomatopée. *Du Bartas* et lui ont su tirer tout le parti possible de cet avantage en poésie

(1) *Philomèle*, fille de *Pandion*. roi d'Athènes. *Thérée*, roi de Thrace, qui avait épousé sa sœur *Progné*, la viola l'ayant enlevée d'auprès de son père sous prétexte de la mener voir sa sœur, puis lui coupa la langue afin qu'elle ne put raconter cet outrage. Mais elle broda sur une toile le tort qui lui avait été fait et l'envoya à sa sœur qui jura de s'en venger. Progné passant une épée à travers le corps du petit *Itys*, qu'elle avait eu de son mari, et l'ayant dépécé elle en fit bouillir une partie et rotir l'autre. Puis quand Térée fut à table elle lui fit servir. Sur le milieu du diner, demandant son Itys, Philomèle, qui était cachée, se présenta, et tenant entre ses mains encore toutes sanglantes les restes de l'enfant, les lança à la face du père. Outré de colère, ce dernier dégaina son épée et se mit à la poursuite des deux sœurs. Mais soudain, par le pouvoir des dieux, Progné fut changée en hirondelle et Philomèle en rossignol. De là vient que les poètes disent que l'hirondelle en son chant déplore la mort de son fils Ithis et le rossignol l'outrage que Thérée lui fit.

(2) On a donné aux différents chants des oiseaux des noms particuliers qui, presque tous, sont des onomatopées. Ainsi on dit : *cacaber* pour la perdrix, *cacarder* pour l'oie, *caqueter* pour le canard, et *glousser* pour la poule; *caracouler* pour le pigeon, *roucouler* pour la tourterelle, *coucailler* pour la caille, *coqueliner* pour le coq, *croasser* pour le corbeau, *coucouler* pour le coucou, *crailler* pour la corneille, *gazouiller* pour les petits oiseaux, *piauler* pour le *moineau* et les poulets, *pupuler* pour la houppe, *tintiner* pour la mésange, et *turluter* pour l'alouette.

avec cette restriction que la langue de Dastros est plus souple, plus harmonieuse.

Mais l'œuvre du Printemps n'est pas achevée, car c'est aussi la saison des Amours. Avant lui Virgile avait dépeint d'une façon magistrale l'empire que l'amour exerce sur cette terre; hommes, bêtes fauves, troupeaux, habitants du ciel, enfants des eaux, tous s'abandonnent aux fureurs de l'amour qui exerce sur tous le même empire (1). Géraud s'en inspire dans le tableau suivant empreint d'un franc réalisme :

La pageso dab soun pages,
La bourgeso dab soun bourges,
Lou gran Baroun dab la gran Damo,
Lou hoüec d'amou tout ag alamo :
Las bestios brudos à soun tour.
Lou Couloumet dessus la tour,
Lous auzerets per la hoüeillado,
Lou bestiaret dessus la prado,
Lou Parratoun peous traucs deou mur,
E lous peychis an lou bounur
De hé l'amou ses nado hounto
Deguens la gourguo més pregounto,
Coumo lous herams au demést
De la més escuro ahourést,
Car la terro, l'ayguo, ni l'ayre,
N'an arre que d'amou se payre...

La paysanne avec son paysan,
La bourgeoise avec son bourgeois.
Le grand Baron avec la grande Dame,
Le feu d'amour embrase tout :
Les bêtes brutes à leur tour,
Les ramiers sur leur pigeonnier,
Les oiseaux à travers le feuillage,
Le bétail dans les prairies,
Le moineau dans les trous du mur,
Et les poissons ont le privilège
De faire l'amour sans la moindre honte
Dans les trous les plus profonds,
Comme les animaux sauvages également
Dans la plus obscure forêt,
Car la terre, l'eau, ni l'air,
Ne possèdent rien qui se prive d'amour...

Est-il besoin d'alléguer d'autres arguments en sa faveur? L'apparition du Printemps sur la terre est toujours un sujet de joie; sans la sécheresse de l'Eté et le froid de l'Hiver les hommes jouiraient d'un vrai paradis Le siècle d'or ne fut en somme qu'un Printemps éternel, tandis que le siècle de fer fut engendré par l'Eté et l'Hiver. Cette heureuse saison est désirée par tous et tous soupirent après son retour; nulle autre n'est aussi digne d'obtenir la couronne.

Ainsi parla le Printemps.

Le poète dédie ce chant à M. *de Cazenave*, ecclésiastique toulousain, et après lui avoir expliqué les raisons de ce choix il termine en lui disant :

Diou bous doungo, MOUN CAZANAOUO,
Au Céou uo cazo touto naoüo.

Dieu vous donne, *Mons Cazeneuve*,
Au Ciel une maison toute neuve.

(1) Georgiques (liv. III) :

Omne adeo genus in terris hominumque ferrarumque,
Et genus œquorem, pecudes, pietœque volucres,
In furias Ignemque ruunt, amor omnibus idem..,

Aristote, dans son *Histoire des Animaux*, liv. VI, dit qu'au Printemps les animaux sont plus enclins et adonnés à Vénus qu'en autre saison, car le soleil s'approchant enfle les esprits et augmente la chaleur et le sang qui causent un plus grand chatouillement qu'auparavant; c'est ce que confirment : *Du Bartas* dans sa description des *Quatre Saisons*. *Baïf* dans son livre des *Météores*, livre V, chapitre VIII.

L'Été lui succède; drapé de toile légère, des épis de blé, d'orge et de seigle entremêlés lui servent d'écharpe et de ceinture. Au lieu d'épées et de boucliers il tient dans ses mains des faulx et des faucilles et porte sur ses épaules des pelles, des fourches, des fléaux et des râteaux, emblêmes de son activité. Il prend la parole en ces termes :

Jou soun lou désirat Estiou,	Je suis l'Eté si désiré,
Lou tems més benasit de Diou,	Le temps le plus béni de Dieu,
La sasoun que l'ome més ame	La saison que l'homme aime le mieux
Perso que soun lou casso-hame,	Parce que je suis le chasse-faim,
Casso-mautens, casso-talent...	Le chasse-mauvais-temps, le chasse-misère·

N'est-ce pas le grand pourvoyeur en grains, paille et foin pour nourrir les animaux. Grâce à lui tout vit et s'alimente; sans lui tout se perd et meurt d'inanition. Tant qu'il dure, la table de Dieu est mise pour tout le monde et son Ange éparpille le grain à satiété pour ses nombreux convives grands et petits. Il n'est pas jusqu'à la fourmi qui n'en profite avec sa diligence accoutumée pour faire ses provisions en vue de l'hiver, donnant ainsi un exemple de sagesse et de prévoyance aux lâches et aux paresseux. Il nous les montre en plein travail autour de leur fourmilière :

L'uo que ba, l'auto que beng,	L'une va, l'autre revient,
L'uo que tiro, l'auto pousso,	L'une tire, l'autre pousse,
Dab pés è dens, sa cargo arrousso	Avec les pieds et les dents sa charge rousse
Ses se pausa denquio que soun	Sans se reposer jusqu'à ce qu'elles soient
De tout deguens sa garnisoun;	En entier dans leur garnison;
E d'enquio qu'an amassat bioures	Et jusqu'à ce qu'elles aient amassé des vivres
Per passa la sasoun deous gioures...	Pour passer la saison des givres...

Mais la richesse sans plaisir est insuffisante, l'Eté y pourvoit en y joignant de l'agrément. Rien, en effet, n'est plus délicieux que d'être assis sur un tapis de verdure à l'ombre d'une tonnelle au milieu d'arbres touffus que le soleil est impuissant à traverser de ses rayons pendant qu'on est bercé par le murmure d'un ruisseau qui coule à vos pieds répandant à l'entour une bienfaisante fraicheur.

Puis c'est la fenaison et la moisson qui occupent l'activité des laboureurs. Avec quel sentiment exquis de la nature il chante les mâles velus qui fauchent rangés en bataille, le dur labeur quotidien, les grosses gaietés des jours de fête, toute la vie campagnarde du village :

En bét espia las lounguos ruos	On a plaisir à regarder les longues files
D'estiouandés que coumo agruos	D'estivandiers, qui comme des grues
Arruadets, tounoun lous prats,	Groupés, tondent les prés,
Ou las mesturos ou lous blats,	Ou les seigles ou les blés,
Dementre que beng la cailhado	En attendant qu'on apporte le caillé
En un banoun plan caperado	Dans un vase bien couvert

D'uo serbieto de sa coulou
Blanquo coumo la fino flou,
Dementre qu'atraoués la sesquo
La bouteilho se tenguo fresquo,
Ou plan boussouado au més pregount
De l'arriouet ou de la hount.
Dementre que dessus l'erbeto
Marioun esten la serbieto
Dab un coutét é dab un pan.
Blanc coumo béro dent de can.
Mentre que lou beyré ero arresquo
Ou l'ascudélo en la hount fresquo.
Mous Massips se laoũon las mas,
Puch se pleyon lou cougoumas,
Ets chapon pan, chapon hourmatge,
Puch per deli lou companatge
Beoũon ses hounto de degun
Quouate calissados quadun.
Après ets caqueton uo pauso
So qu'augi la gouge nou gauso,
Més s'en tourno drét au bourdiou
Per coussira so qu'ere diou,
Pendent que mous drolles pihaignon
E que d'arrise s'acacaignon,
Més soun sadouts de passo-tens?
Ets s'adromoun en medich tens;
Et estenut, ero estenudo
Sur aquere erbeto menudo,
La soulo camiso dessus
Aumens de la cinto à l'ensus.
Atau ets léychon plaet cage
De tout lou jour la calou mage...

D'une serviette de sa couleur
Blanche comme la fleur délicate,
Pendant qu'à travers les glaieuls
La bouteille se tient fraiche,
Ou hermétiquement fermée dans les profondeurs
Du ruisseau ou de la fontaine.
Pendant que sur l'herbe
La petite Marie étend la serviette
Avec un couteau et un pain,
Blanc comme une belle dent de chien,
Pendant qu'elle rince le verre
Ou l'écuelle dans la fontaine fraiche.
Mes gars se lavent les mains,
Puis se remplissent l'estomac,
Ils mangent du pain et du fromage,
Puis pour cimenter ce mélange
Ils boivent sans honte de personne
Quatre rasades chacun.
Après ils caquettent un instant
La servante n'osant écouter ce qu'elle entend
S'en retourne droit à la métairie
Pour s'acquitter de son devoir,
Pendant que mes gaillards plaisantent
Et se rassasient de rire,
Mais eux sont repus de passe-temps?
Ils s'endorment en même temps;
Lui et elle couchés
Sur cette herbe menue,
La seule chemise dessus,
Au moins de la ceinture en haut.
Ils laissent ainsi tomber tranquillement
La plus forte chaleur de la journée...

L'Eté ne saurait être comparé à l'Hiver, ce frileux, ce boueux, qui détruit tout. Le Printemps tire vanité de ses fleurs; l'Eté n'a-t-il pas égalemen comme parure les Lys, les Œillets, les Soucis, les Tournesols, sans compter la fleur de la vigne, le fléau des serpents? Il ne possède pas la variété des oiseaux du mois de mai ni leur musique, mais ils chantent de faim, c'est lui qui emplit leur gosier. En revanche, il procure le chant de la Cigale, si chère à *Anacréon*, et le concert des fléaux d'Estivandiers, frappant en cadence sur l'aire, chanson bien agréable à leurs oreilles :

Per sous auzets, nat d'ets n'eygalo
Lou plasé que da la Cigalo,
La Cigalo hé més de gay
Que nat auzét deou més de May.
Nou' y a Lunéicho, ni Meihenguo,
Cardino, Arroussignó que tenguo
Daoũaut lou soun que bous augéts
De desoũéyt ou bint lagets
Qu'eous Estiouandés hen en bate

Quant à ses oiseaux, aucun d'eux n'égale
Le plaisir que procure la Cigale,
La Cigale fait éprouver plus de satisfaction
Qu'aucun oiseau du mois de Mai,
Il n'y a Linotte, ni Mésange,
Chardonneret, Rossignol qui tiennent
Devant le son que vous entendez
De dix-huit ou vingt fléaux
Que les Estivandiers font en frappant

De tres en tres, de quouate en quouate;
Nou y a cordos d'arrebequets
Que s'arrecorden meillou qu'ets
Que nou manquon nado mesuro
En se bremba de la coussuro :
E Primo n'a nado cansoun
Que 'ous placio autant coumo aquet soun...

De trois en trois, de quatre en quatre;
Il n'y a pas de cordes d'instruments de musique
Qui s'accordent mieux qu'eux,
Ne manquant pas une mesure
En se souvenant de la coussure (1) :
Et le Printemps n'a pas une chanson
Qui leur plaise autant comme ce son...

L'*Automne*, il est vrai, a ses fruits, mais l'Eté n'a-t-il pas aussi les siens : Cerises, poires, amandes, abricots, prunes et melons en abondance? Toutes ces audacieuses n'ont donc qu'à s'incliner devant lui et il ne craint pas d'être proclamé le Roi des Saisons.

L'Eté gascon termina de la sorte sa harangue.

C'est à M. *de Belin,* curé de Saint-Clar, envoyé en mission dans les Cévennes, qu'il réserve avec intention ce poème. Le sachant très frileux il espère qu'il le réchauffera et le préservera de la bise glacée des montagnes.

L'*Automne* vient ensuite. Jolie comme un beau fruit, potelée comme une colombe, elle porte une robe couleur de gorge de pigeon parsemée de feuilles de saule. Elle a pour pendants d'oreille deux raisins et pour joyaux des guirlandes de pommes entrelacées, emblème de sa richesse.

Elle se présente ainsi :

Jou soun Autouno, l'aboundouso,
La mes richo, la més audouso
De toutos las sasous que dan
Lou tour à la terro cad' an...

Je suis l'Automne, l'abondante,
La plus riche, la plus odorante
De toutes les saisons qui font
Le tour de la terre chaque année...

Puis il développe trois arguments décisifs qui doivent lui assurer la supériorité sur ses rivaux : *son ancienneté, sa richesse* et *sa beauté.*

L'Ecriture Sainte n'apprend-elle pas, en effet, que lorsque nos premiers parents entrèrent au Paradis terrestre ils n'y trouvèrent ni fleurs, ni orge, ni blé, mais bien un assortiment de fruits exquis mûrs à souhait? L'Automne seul existait, et sans la curiosité d'*Adam* ses pommiers auraient en tout temps porté des fruits :

Aro fret è calou m'ag sequo,
La bermino m'ag barbo-lequo
Aros aquet Yoüér caytiou,
L'ahamado Primo. é l'Estiou
S'en soun ta frem contro jou presis
Que de l'an m'an tounut nau mesis...

Maintenant le froid et la chaleur me sèchent tout,
La vermine me le dévore,
Puis ce misérable Hiver,
Cet affamé de Printemps et l'Eté
Se sont acharnés si vivement contre moi .
Que de l'année ils m'ont tondu neuf mois..

Son ancienneté établie, il fait valoir les richesse dont il dispose, et comme titre de noblesse il place en première ligne le vin.

(1) Paiement en nature.

Ici le poète fait d'abondance et avec conviction l'éloge de cette liqueur bienfaisante et lui assigne une place d'honneur comme bienfaitrice de l'humanité (1) :

Ay et nat cos tant estourdit	Il n'y a pas un être si étourdi soit-il
Qui nou diguo si n'ag a dit,	Qui ne proclame s'il ne l'a fait,
Que per abitailha lou poble	Que pour reconforter le peuple
Lou binet es lou prumé moble;	Le vin est le premier élément;
Que taléou que manqué lou bin	Sitôt que le vin fera défaut
Taléou lou moun prenere fin?	Aussitôt le monde prendra fin?
Que de tout ço qu'eou moun abito	De tout ce qui habite dans ce monde
Lou bin es la berayo bito?	Le vin est la véritable source de vie?...

Le vin provoque des couleurs naturelles que tous les fards et vermillons du monde seraient impuissants à produire *Noé* aurait-il eu cette face colorée et réjouie qu'on lui connaît sans son secours?

Mais cela est encore peu de chose, car son principal mérite est de réchauffer le corps et l'esprit. Avec la gaillardise qui lui est habituelle il insinue qu'il agit également sur les sens :

L'amou tabe es escauhuro,	Il réchauffe également l'amour,
Bout'en umou la creaturo	Et met en disposition la créature
De hé d'autés creaturous,	D'engendrer d'autres rejetons,
Tant et es caut é berturous;	Tant il est chaud et prolifique;
E l'om beyre léou ses s'ajudo	Et l'on verrait bientôt sans son aide
La semenco de gens perdudo.	La semence des gens se perdre.
Et escanhuro jour é néyt	Il réchauffe jour et nuit
E nou y a milhou 'scauho-liét,	Et il n'y a pas de meilleure bassinoire,
Ses poou que la calou s'eybenté,	Sans crainte que la chaleur s'évente
Qu'un picharroun de bin eou bente...	Qu'une petite chopine de vin dans le ventre.

Dastros passe en revue les effets merveilleux de ce breuvage nompareil. Son emploi conserve la force et la santé tout en préservant de la peste et des maladies qui affligent l'humanité. Mais son rôle est plus étendu, car il donne du courage au lâche et au poltron et met dans le cœur du déshérité un peu

(1) Avant lui *Du Barlas*, en parlant de la vigne, s'exprimait ainsi :

> Son fruit pris par compas les esprits viuifie.
> Enhardit un cœur mol, les cerueaux purifie,
> Resueille l'appétit, redonne la couleur.
> Les conduits désopile, augmente la chaleur,
> Engendre le pur sang, le troublé subtilize.
> Chasse les excrémens, l'entendement aiguise,
> Espierre la vessie, et preserue nos corps,
> Du Lethe, ja voisins, de cent sorte de mors...

Pline (liv. 23) signale à son tour douze effets produits par l'usage du vin pris modérément.

Dans son liv. 19, chap. v, « on peut asseurer à bon droict, dit-il, qu'il n'y a rien de plus utile aux forces du corps ni plus pernicieux si on en abuse. »

C'est aussi l'avis de Virgile, quand il dit dans une de ses Epigrammes :

> Nec veneris, nec tu vino, capiaris amore.

d'espérance, le faisant revenir de la mort à la vie. Il calme la douleur de l'amante éplorée et assoupit celle du veuf inconsolable. Si le vin est agréable à la créature, il réjouit Dieu, le créateur.

Il termine son apothéose en disant :

Nous trouban dounc qu'an aquet counde	Nous trouvons donc qu'à ce compte
Lou bin es la joyo deou mounde,	Le vin est la joie du monde entier,
E mes la joyo deou Céou,	Et de plus la joie du ciel,
Y atau lou més precious jouyéou...	Ce qui le rend le joyau le plus précieux...

Son enthousiasme pour le vin, objet de ses prédilections, ne s'affaiblira pas, loin de là; nous aurons occasion d'y revenir.

L'Automne continue son plaidoyer en démontrant l'impuissance de ses rivales qui ne peuvent se passer de lui. L'Eté récolte du vin en abondance, mais que feraient ses faucheurs s'ils n'avaient durant les chaudes journées du vin pour se désaltérer et se réconforter? Il peut se suffire à lui-même : il a du millet qui, mêlé au lait, lui procure un met délicieux; il a encore le maïs qui lui donne une bouillie exquise et un pain succulent, nourriture saine, le tout arrosé de quelques verres de vin.

Enfin il a ses fruits qui sont une autre richesse, et il est en droit d'être fièr de leur beauté, de leur succulence et de leur utilité, qualités appréciées par les pauvres et les riches.

Le Printemps a revendiqué avec raison ses fleurs aux brillantes couleurs, mais comme tout cela est fragile, cette belle parure ne vit que l'espace d'un matin :

Flou, mirailh de la bito umano,	Fleur, miroir de la vie humaine,
Qu'un hat arrecusé debano	Que le moindre souffle détruit,
Aquo 's ta tendre é temeruc	Tout cela est si fragile et craintif
Qu'un soul bouhet, un petit truc,	Qu'un seul coup de vent, un petit choc,
La mendre causo que la toquo,	La moindre chose qui la touche
La desaunoro, é la defloquo...	La áétrit et la déflore...

Tandis que son œuvre est plus durable :

Moun frut arre d'aquo nou creing,	Mon fruit ne craint rien de tout cela,
Car oun més moun frut om estreing,	Car plus on le serre,
Oun més moun frut om pautinejo,	Et même plus on le tripote, [savoureux...
Més moun frut flayro é sabourejo...	Mon fruit embaume davantage et est plus

Si la fleur flatte l'odorat et la vue, le fruit ne le cède en rien et est agréable à la bouche. Quoi de plus beau qu'un verger avec ses longues allées d'arbres en espaliers chargés de fruits? Dastros en profite pour nous décrire toutes les diverses variétés de poires et de pommes qui existent encore de nos jours.

Si le Printemps bénéficie du chant mélodieux de ses oiseaux, l'Automne

se rattrape amplement durant cette saison, qui les rend gros et gras et bons à mettre à la broche.

Il disparaît plein de confiance dans le résultat.

Ce chant est destiné à M. de Lucas, juge criminel d'Armagnac, à qui il est dédié pour deux raisons : la première, parce que c'est la Saison où on chome Saint Luc, patron des Lucas; la seconde :

Bous éts biéilh, e éro que porto	Vous êtes vieux, et elle produit
So que lous biéilhs arreconforto,	Ce qui reconforte les vieillards,
Nou cau pas éste gran deoüin	Il ne faut pas être grand prophète
Per debina qu'aquo 's lou bin :	Pour deviner que c'est le vin :
Car an d'un ome de bost' atge	Car pour un homme de votre âge
Lou bin es lou milhou poutatge ..	Le vin est le meilleur potage...

L'*Hiver*, au teint enluminé, au visage rubicond de *Chérubin*, ferme la marche. Grand et gros, il est enveloppé d'une ample pelisse; une coiffe garnie de dentelles retient ses cheveux mal peignés, et sa grosse tête est recouverte d'un chapeau qui ne laisse paraître que le bout du nez. Il est ganté de mitaines et chaussé de pantoufles rembourées de paille.

Plein de confiance dans la bonté de sa cause il s'exprime ainsi :

Jou soun Youér lou sanetous,	Je suis l'Hiver le sain,
Lou ben-aysat, lou bouluptous;	Le bien-aisé, le voluptueux;

N'est-il pas de toute justice de reconnaître en principe que le Maître doit toujours avoir le pas sur les serviteurs. Or, le Printemps, l'Eté et l'Automne ne travaillent et ne récoltent qu'à son intention; le créateur de toutes choses en a ordonné ainsi. Si le monde profite de tant de choses délicieuses c'est grâce à lui qui en est le père comme la terre en est la mère :

Jou, jou que soun ses nado mérro	Moi, moi je suis sans nulle plainte
Lou mascle qu'empreigno la térro;	Le mâle qui féconde la terre;
Jou, jou que soun lou qui la héou	Moi, moi je suis celui qui la rend
May dab moun tor é dab ma néou,	Mère avec ma gelée et ma neige,
May qu'esperich, flourich é grano,	Mère qui fait éclore fleurir et grainer,
Automen éro sire mano...	Sans cela elle serait stérile...

L'Hiver est le repos des laboureurs. C'est alors qu'ils jouissent du fruit de leurs peines; le grenier, la cave et le poulailler sont approvisionnés. Ils s'invitent mutuellement en de joyeux festins. L'Hiver appelle la joie et chasse les soucis; il a ses plaisirs à lui qui sont des plus variés. Le poète nous dépeint ces récréations au coin du feu avec une exactitude, une variété de coloris digne d'un éminent artiste :

Quing plasé n'es pas et aquó,	Quel plaisir n'es-ce pas,
Quing plasé toquo més au có,	Quel plaisir touche plus au cœur,
Qu'esto tant que la biso hisso	Que d'être quand le vent du nord siffle

Sarrat en uo bouno perisso?
Daouant un grand roudau de houec,
En un loc caut é plan sec,
Oun arren que Diou soulet n'entre
En bet s'acarailha, dementre
Que lou Goujat tasto' un Capoun,
Que la Goujo tiro deou boun.
Que lous Hils tournon de la casso,
Touts cargats de benesoun grasso
De Lébes, d'Arrouquets, de Guits,
De Becados é de Perdits?
Que l'Aujouleto dits un counde
De tout so que sès heyt eou mounde
Despuch quouate bins ou cent ans,
En doundoureja lous Ehans?
Que l'Aujoulet quadeja rabo
En bét hé crabo s'és-tu crabo,
Dab lou bastoun tiro 'n darré
Las castaignetos suu laré?...

Serré dans une bonne pelisse?
Devant un grand cercle de feu,
En un lieu chaud et bien sec,
Où rien que Dieu seul ne pénètre
En se chauffant bien à la flamme, pendant
Que le Garçon mange un chapon,
Et que la Servante tire du meilleur,
Les Fils rentrent de la chasse
Chargés de venaison grasse,
De Lièvres, d'Oiseaux, de Canards,
De Bécasses et de Perdrix?
Que l'Aïeule dit un conte
De tout ce qui s'est fait dans le monde
Depuis quatre-vingts ou cent ans,
En berçant les Enfants?
Que l'Aïeul qui déjà divague
Va-t-en faire chèvre si tu es chèvre,
Avec son bâton retire en arrière
Les châtaignes sur le foyer...

Voilà pour les riches, mais cette saison ne trouvera pas le paysan pris au dépourvu. Il aura lui aussi sa provision de pain, de vin et de piquette; il ne manquera pas de salé d'oie ou de porc pour faire la garbure, ni de la farine de maïs pour sa bouillie de prédilection. Il aura ses sabots rembourrés, un bon tricot, du bois et des mottes pour se préserver de la bise glacée. Ses récréations auront tout autant d'attrait :

Nou y a mage plase qu'aquet
D'escouta lour gadau caquet,
Pendent que la praubo Aujouleto
Hé lou houec debat la ouleto,
Ou dementre que l'Aujoulet
Lou hé debat lou payroulet.
Que lou Boué pleguo uo treseguo,
Ou que carpento uo maneguo;
Que *Nicoulau* herro 'n esclop,
Dab sa *Margoutoun* tout au prop
Qu'en canta de hila s'ahano,
Que *Jouano* coux, que *Jouan* debano,
Que *Marioun* penchino lin,
Qu'er' aoué encoué deguens l'esclin,
Que *Lucio* netcje arrabissos,
Que *Pey* pedasso las garbissos,
Que l'*Aoueilhé* se hé 'n garrot,
Que *Coundourino* dab *Peyrot*
Se hén l'amour à las couchados,
A taubenats é à 'squissados,
Denquio qu'an amassat calou
E boutat fort béro coulou.
Qu'ets disoun d'uo fayssoun gentilo,
Arreprouès cent é més milo,

Il n'y a pas de plaisir plus grand que celui
D'écouter leur joyeux caquet,
Pendant que la pauvre Aïeule
Fait du feu sous le pot,
Ou pendant que l'Aïeul
En fait sous le chaudron.
Que le bouvier ploie le lien d'osier
Ou qu'il charpente un manche de charrue;
Que *Nicolas* ferre ses sabots,
Avec sa *Marguerite* à ses côtés
Qui se dépêche de filer en chantant,
Que *Jeanne* coud, que *Jean* dévide le fil,
Que *Marie* peigne le lin,
Qu'elle avait encore dans l'armoire,
Que *Lucie* nettoie des raves,
Que *Pierre* racommode les filets
Que le berger se prépare une crosse,
Que *Condorine* avec petit *Pierre*
Font l'amour aux entorses (à qui se renversera)
Aux agaceries, et coups d'épaules.
Jusqu'à ce qu'ils aient ramassé chaud
Et mis fort belle couleur.
Ils disent ensuite d'une gentille façon
Cent et même mille proverbes,

Qu'ets hén à milo jocs plasens,	Ils font ainsi à mille jeux plaisants.
A milo plases inoucens...	A mille plaisirs innocents...

S'il provoque partout la joie et les plaisirs, c'est aussi une saison de santé qui s'ouvre à Noël et que le Carnaval vient clore :

Moun poude saberuc é noble	Mon pouvoir savant et noble
Porto santat à tout lou poble,	Procure la santé à tout le peuple.
Purgui l'ayre, purgui lou cos,	Je purge l'air, et le corps,
La car, las béos é lous os,	La chair, les veines et les os,
Purgui l'umou. cassi la réoumo.	L'humeur, je chasse la bile
Dissipi la gahanto fléoumo.	Je dissipe la gluante mélancolie,
Desenfecichi tout lou moun.	Je désinfecte tout le mont,
Ne tiri pésto é mes carboun.	J'en retire la peste et même le charbon,
Atau gouarit tout m'ag engréychi,	Ainsi guéri. j'engraisse tout
Ta sabourousoment m'ag péychi,	Et je m'en repais savoureusement.
Atau tout se m'enflo è me creych,	Ainsi tout me profite et me grandit,
Tout m'es joyous coumo lou peych...	Tout m'est joyeux comme au poisson...

Aucune autre ne saurait raisonnablement lui disputer le prix. Dastros, réserve l'Hiver Gascon, à son grand ami *Pierre, Simon de Sarrant ;* après lui avoir désiré de vivre cent hivers, en se préservant de l'Enfer, il ajoute :

M'es s'aquesto sasoun oun glaço	Mais si cette saison ou tout gèle
En esta plan sarrat se passo	Se passe à condition d'être bien couvert,
Jou t'acousseilhi, Moun Sarrant,	Je te conseille, Mons *Sarrant*
D'esta plan sarrat é sarrant,	D'être bien serré et serrant,
Que tas aguilhetos tu sarres.	Que tu attaches bien tes aiguillettes,
Que traucs é hendassos tu barres	Et que tu bouches fentes et trous,
Deous sabatous denqui'au berret	Depuis les pieds jusqu'à la tête
S'es questioun det' gouarda de fret.	S'il est question de te préserver du froid.
Més s'es questioun de bouno chéro	Mais s'il s'agit de bonne chère
E de hé tinda la baychéro,	Et de faire tinter la vaisselle,
Jou t'acousseilhi, Moun Sarrant	Je te conseille, Mons *Sarrant*
De n'este sarrat ni sarrant	De n'être serré ni serrant.

Le Berger, arbitre en dernier ressort, récapitule les différents plaidoyers. Il se garde de faire des mécontents, et en juge avisé qu'il est, trouvant que tout est pour le mieux dans l'ordre régulier des saisons, leur donne à chacune tour à tour raison, dans l'arrêt suivant dont nous ne citerons que les trois dernières strophes :

Si toutos an dounquos rasoun,	Si toutes ont donc raison,
Qui'n gausara coundamna nado,	Qui osera en condamner aucune,
Ni bouta de touto l'annado	Ni mettre de toute l'année
L'uo daouant l'auto Sasoun ?	L'une devant l'autre saison ?
Si cau et toutjour un Arrést	S'il faut malgré tout un Arrêt,
Sur aquero dousso countésto,	Sur cette douce contestation
Ajats l'aureilho touto présto,	Ayez l'oreille toute dressée
Deou prounouncia jou soun tout prést.	Je suis tout prêt à le prononcer.

Asso's un Arrést plan estret	Ceci est un Arrêt bien étroit
Oun nou y a que tres paraulетos,	Où il n'y a que trois petites paroles.
Tenguéts donc las aureilhos dretos	Tenez donc vos oreilles droites
E rechenguéts; TOUTOS AN DRET.	Et retenez : *Toutes ont droit.*

Les *Saisons*, furent imprimées séparément ; dès leur apparition elles obtinrent un succès mérité. L'auteur reçut de nombreuses félicitations de la part de ses amis et de ses admirateurs qui lui adressèrent des Odes, des Sonnets et des Madrigaux qui figurent dans ses œuvres.

Tout se passera de même dans son *Poème* des *Quatre Eléments* où chacun des plaidoyers est aussi long que l'ensemble de celui des Saisons.

Il débute également par le prologue du Berger.

Les *Saisons*, ravies du jugement qui a mis fin à leurs rivalités, ont répandu au loin la célébrité du sage pâtre de l'Arrats.

Les *Eléments*, depuis longtemps en désaccord, viennent à leur tour le prendre pour arbitre.

Quand ce dernier vit le *Feu*, briller d'un si vif éclat, il faillit perdre contenance. Il était suivi de l'*Air*, vêtu de plumes, les ailes déployées et enflées par les vents. Toute d'azur, d'argent et de cristal, l'*Eau* venait après lui. La *Terre*, d'un pas majestueux, chargée d'herbes et de fleurs, fermait la marche, mais sa robe fleurie était légèrement crottée dans le bas.

Après avoir expliqué leur requête, le juge prend place sur un petit tertre, et pour lui éviter des distractions, les Eléments commandent autour d'eux le plus grand silence. Tout se tait dans la nature, le *Soleil* lui-même, pris de curiosité, arrête sa course pour y fourrer son œil.

Le *Feu*, commence ainsi son plaidoyer :

Jou soun lou Houec, aquo's prou dit,	Je suis le Feu, cela est assez dit
Per mucham' coumo dab lou dit	Pour montrer comme avec le doigt
Au bèsin è mès à l'estrani,	Au voisin et même à l'étranger,
Deous Elomens lou capitani...	Que je suis le capitaine des Eléments...

Il s'attache d'abord à démontrer son ancienneté qu'on ne saurait raisonnablement lui contester :

Ou quau es l'armo ta merméquo	Où est donc l'âme si naïve
Que nou sab que la man genéquo	Qui ne sache que la main adroite
Que toutos causos congréec	Qui conçut toutes choses
Après lous Anjous me créec ?	Me créa après les Anges ?
Daoũant qu'estené aquero manto	Avant que d'étendre cette voûte
Deou Céou, que tout lou moun amanto,	Du Ciel, qui enveloppe l'Univers,
Ni gahey aquets clas lambéous	Il attacha ces étoiles lumineuses
Qu'an moun serbichoun de flambéous ?	Qui servent de flambeaux au monde,
Daoũant que nou caŭésso l'ayre,	Avant qu'il ne chasse l'air,
Deous crums é deous bens lou repayre ?	Repaire des nuages et des vents ?
Daoũant que nou boutés à punt	Avant qu'il ne mit à point

La Térro per nou branla punt ?	La Terre pour qu'elle ne branle plus ?
Daoüant que dés à la ma holo	Avant qu'il ne donne à la mer furieuse
Son liéyt, son claus, é sa bousolo ?	Son lit, ses limites et sa boussole ?
Enfin daoüant Térro, Ayre, Ma,	Enfin avant la Terre, l'Air, la Mer,
Diou coumencéc de m'alama	Dieu commença à m'allumer
En l'Ihér, per puni l'audacio	En Enfer, pour punir l'audace
D'aquet Anjou de qui la gracio	De cet Ange, de qui la grâce
Lou tentéc de boul'esta Diou,	Lui suggéra de vouloir être Dieu,
Causo qu'et decajouc d'aquiou	Cause qu'il fut précipité de là
E dég dab tout uo gran' armado,	Et tomba avec toute une grande armée
Au miéy de ma braso alamado	Au milieu de ma braise enflammée
Per demoura'y éternauoment...	Pour y séjourner éternellement...

accablant de ses supplices *Lucifer* et ses complices, infligeant aux méchants des tourments sans fin.

Dieu, dans son pouvoir absolu a contraint sa flamme si goulue à s'alimenter sans matière dans ce séjour de misère, vivant sur les esprits bien que dépourvus de chair et de graisse où sur les âmes des damnés maigres et décharnées.

Sur terre, il n'en est pas de même, car il a donné aux hommes le souci de pourvoir à sa nourriture s'ils veulent obtenir d'elle des services. Aussi son brasier s'éteint-il sitôt qu'il manque de combustible ? Il est du reste de bonne bouche car il mange de tout, foin, paille, fer, bois, viande crue ou cuite, hommes, animaux, châteaux, villes, villages, landes, bocages, huile, graisse, soufre, térèbenthine, poix, résine, laine, lin, pain et vin; tout lui est bon. Mais,

Oun jou soun perféyt Eloment,	Ou je suis un Elément parfait
Oun soun besin deou Firmoment,	C'est quand je suis voisin du firmament,
Aqui n'é jou besoung d'ajudo,	Là je n'ai pas besoin d'aide,
Poou de clupsis ni de cajudo,	Peur des éclipses, ni des chutes
Ni n'é besouing de maleoua	Ni même besoin de prendre
Per de hame m'arreleoua ;	Et de me relever quand j'ai faim ;
Aqui jou medich m'alimenti	Là même je m'alimente
Ses aliment, e me countenti	Sans aliments, et je me contente
De so que jou è, coum' un Bourges	De ce que j'ai, comme un Bourgeois
En sa Cioutat, coum' un Pages	Dans sa cité, comme un Paysan
Sasit é plen denquio la cordo	Satisfait et rempli jusqu'à la corde
Se biou countent deguens sa bordo.	S'il vit heureux dans sa métairie.
Aquiou lou Creadou de tout	Là le Créateur de toutes choses
Me baillée cartiè tout sadout,	M'assigna quartier tout repu
Daouant que bouta'n soun repayre	Avant que de placer en son repaire
L'Ayguo, ni la Térro, ni l'Ayre...	L'Eau, la Terre et l'Air...

Mais diront ces derniers, si le Feu est notre aîné, il doit mourir plus tôt ? L'argument est sans valeur, car il n'existe pauvre d'esprit, si ignorant, soit-il :

Que nou sabio qu'au darré dio	Qui ne sache qu'au dernier jour.
Quan lou Soureil que tout espio	Quand le Soleil qui éclaire tout

Hara soun clupsis éternau.
Qu'om nou beyra plus nat seignau
Au Cèou. de lugras, ni d'estelos
Qu'arô brillon coumo candelos,
Om beyra pérde é s'abisma
L'Ayre, la Térro, é mes la Ma,
E jou tout soul que diouy-éste
D'aquero destruction lou méste :
  Jou diouy hé la ma seca,
Jou diouy la terr' aluca,
Jou diouy tout boutag' en cene
E fin à tout lou moun hé prene...

Fera son éclipse éternelle
Qu'on ne verra plus le moindre signe
Au Ciel, de planètes ni d'étoiles,
Qui maintenant brillent comme des chan-
On verra disparaitre et s'abimer [delles,
L'Air, la Terre et même la Mer ;
Et moi seul je dois être
Le Maitre de cette destruction :
  Je dois faire sécher la mer,
Je dois faire embraser la terre,
Je dois tout réduire en cendres
Et faire prendre fin à toutes choses...

Et cela est si vrai, que l'oracle divin le nomme le feu éternel. Quel est donc le téméraire à moins qu'il ne soit fou, qui ose prétendre le contraire?

S'il a pour lui la vieillesse et la durée, il n'est pas pour cela exempt de noblesse. Ce n'est pas sans intention que le Créateur lui a désigné pour patrimoine, la plus honorable région dont il est le plus bel ornement, car il est :

  Noble per ma claro berou,
Noble per ma béro clarou,
Laquau lou Soureil me maléoño
Touts lous matis quan et se léoño
Coumo doctoment déclarée
Aquet sage quan apérec
En *Athenos* la mau hadado
Lou Soureil uo péiro enhoñegado.
  Atau d'yo sano é santo bux
Jou soun dit lou Pay de la lux,
Qu'au Céou aluqui las Estelos,
Qu'en térro aluqui las candelos...

Noble par ma beauté étincelante,
Noble par ma belle clarté,
Que le Soleil me subtilise
Quand il se lève tous les matins
Comme le déclara doctement
Ce sage, quand il appela
Dans Athènes, la mal inspirée,
Le Soleil une pierre enflammée.
  Ainsi d'une saine et sainte voix
Je suis reconnu le Père de la lumière,
Qui allume au Ciel les Etoiles,
  Et les chandelles sur terre...

Rien ne peut se faire sans son concours ; sans lui, la nature ne serait qu'une nuit obscure et l'homme ne pourrait lire ni écrire :

  Enfin si soun bèt é perféyt
Om couneych la causo a l'efféyt,
Or, lou men, si jamés ta bisto
Arregausich ton armo tristo
Daoüant quauque gracious oubjét,
Da m'en à jou soul lou subjét...

Enfin si je suis beau et parfait,
On en connait la cause aux effets ;
Or, pour moi, si jamais ta vue
Réjouit ton âme triste,
Devant quelque objet gracieux.
Attribues-en à moi seul la cause...

Mais sans pureté, sa noblesse serait pour lui une cause de faiblesse. Sur ce point encore sa supériorité est évidente. C'est lui qui chasse les impuretés de l'air ; sans lui, la Terre ne serait qu'un foyer de pestilence, l'Eau qu'un amas de vermine. Son rôle bienfaisant est donc de purifier ce qui est empoisonné, de pourchasser et d'éloigner tout ce qui est gâté et putréfiable.

Si son Soleil et ses étoiles sont là-haut hors d'atteinte de tout mélange de matière susceptible d'entacher leur pureté, en revanche ici-bas la crasse de celle qui le nourrit, épaissit sa flamme en altérant la limpidité qu'elle possède dans les sphères élevées. C'est là du reste le seul défaut qui le défigure, par accident, il est vrai, et non par nature. Aussi est-ce avec impatience, que sa flamme s'élève vers le Ciel, fuyant les basses régions à la recherche du repos dans son centre qu'elle gagne au plus vite.

Sa pureté ne saurait donc être mise en doute. C'est également le plus saint des éléments, celui dont Dieu se servit le plus souvent.

Il apparut à *Moïse* sur le Mont *Horeb* (1) tantôt sous la forme d'un buisson ardent, tantôt dans le désert, sous celle d'une colonne de feu. Il en fit de même sur le Mont *Sinaï* quand il voulut donner ses commandements à son peuple, que Moïse inscrivit sur les tables de la loi ; c'est au milieu d'éclairs et de tonnerre qu'il dicta ses volontés et c'est sous la forme d'une langue de feu qu'il descendit dans le cénacle sur ses disciples.

Le Feu, chez certains peuples qui ignorent la Divinité souveraine, n'est-il pas adoré comme la créature la plus noble de la nature ? Il est sans conteste le plus saint, le meilleur, le plus puissant, qui réduit en cendres le méchant :

Or, puch que Dious a jou m'a pres	Or, puisque Dieu ma choisi
Per espleyta so qu'antrepres	Pour exécuter ce qu'il a entrepris
De mes important é de mage,	De plur important et de plus grand,
Et me diou plan tengue per sage...	Il doit bien me tenir pour sage...

Tout cela est peu de chose, quand on envisage son utilité, les services multiples qu'il rend. S'il procure à l'homme la lumière, il produit aussi le feu pour cuire ses aliments et le réchauffer durant l'hiver. Sans lui nul métier, petit ni grand, ne saurait fonctionner, il est sans contredit indispensable. Il se résume, en disant :

Tamouéns que coum' à soun Seignou	Témoins, comme à son Seigneur,
Cau que tout bouque daoüant jou	Il faut que tout s'incline devant moi
Puléou que dentra'n nat uzatge,	Avant que d'entrer en usage,
Cau que tout me rendo l'oumatge,	Il faut que tout me rende hommage,
E cau que tout, é feble, é fort	Il faut que tout et faible et fort.
Prenguo de jou soun passoport.	Prenne de moi son passeport.
Coulhésso donc, Ome, coulhésso	Confesse donc, homme, confesse
Que jou soun la més raro pésso	Que je suis la pièce la plus rare
E lou présent lou més perféyt	Et le présent le plus parfait
Qu'aci lou gran Diou t'ajo heyt...	Qu'ici bas le grand Dieu t'ait fait...

L'*Air* s'avance à son tour et se présente en ces termes :

L'Ayré que soun, aquo's plan prou	C'est moi qui suis l'Air, cela est assez
De t'aoüe dit mon nom, Pastou,	De t'avoir dit mon nom, Berger,

(1) *Horeb*, mont de l'Arabie Pétrée, à l'Ouest et près du mont Sinaï.

Per me hé jutgea lo courouno	Pour me faire adjuger la couronne
De touto la Machino ardouno,	De toute la machine ronde ;
E te hé crida prountomens	Et te faire crier promptement
Vivo lou Rey deous Elomens.	Vive le Roi des éléments.
S'ey arren que de jou se payre,	S'il existe rien qui se passe de moi,
Si degun pot bioüe ses ayre,	Si personne peut vivre sans air
Jou l'ag perdouni si noum' teng	Je le lui pardonne, s'il ne me maintient
En aquet aunorable reng :...	Dans ce rang honorable...

Sa cause est si riche en arguments, qu'elle s'explique d'elle-même. En effet, quand Dieu créa l'Univers il commença par le Ciel dont l'air faisait partie, les autres éléments ne sortirent du Chaos qu'après lui, ce qui établit son droit d'ainesse. Si l'âge lui procure une supériorité sur ses adversaires il aura également la satisfaction de se débarrasser d'eux un beau matin, car le feu mutin déclarera une guerre si acharnée à l'eau et à la terre, qu'il desséchera la première et réduira en cendres la seconde, parce que Dieu a résolu d'abandonner à ce goulu toute la matière afin d'en retirer toutes les impuretés et s'installer proprement lorsqu'il viendra juger les hommes. Or son trône sera dans les Airs parce que de tous les Eléments, ce dernier vivra éternellement.

Condamné à ne se suffire qu'avec la matière, le feu disparaîtra dès qu'elle lui fera défaut. Bien que sa braise gourmande trouve dans l'air ce qu'elle a besoin, elle ne saurait pour cela avoir prise sur lui :

Jou soun trop cla, trop pur, trop rare,	Je suis trop clair, trop pur, trop rare,
Au contrari son lam barbare	Sa flamme barbare au contraire
Quan lous autes dus minjara	Quand elle absorbera les deux autres
A jou tout qu'em' netejara	Me nettoiera tout entier
D'aquet halus é harpassaillo	De ce tas d ordures et de troubles,
Que l'ayguo é la térro esparpaillo,	Que l'eau et la terre dispersent,
De tant d'atomos é de hums,	Des nombreux atomes et de fumées,
De tant de vapous é de crums,	Des vapeurs et des nuages,
Ses mi lecha nad' ariqueto,	Sans me laisser la moindre poussière
Ni més la mendre queriqueto.	Ni le moindre fétu.
Y' atau purgat é descrassit	Ainsi purgé et décrassi
E coum' un cristail enlusit	Et reluisant comme du cristail
Ma gayo è ma dousso presencio	Ma joyeuse et douce présence
Creychera deou Céou la plasencio...	Croitra l'agrément du Ciel...

La Terre peut faire valoir ses dimensions d'onze mille lieues, et l'Eau, cette autre folle, son étendue insignifiante :

Aquo 's yo petito aygarolo,	C'est là un petit filet d'eau,
Yo laqueroto de mon pich,	Une petite flaque de mon urine,
Ma bourméro, mon escoupich...	Ma morve, ma salive...

Combien grande est la différence du centre à la circonférence ?

La circonferencio jou héou	Je fais la circonférence
Despuch la térro denqui' au Céou,	Depuis la terre jusqu'au Ciel,
E l'ayguo é la térro junidos	Et l'eau et la terre réunies
E coum' un testoun arroundidos	Comme un téton arrondies
Hen lou centre que nés arren	Font le centre qui n'est rien
Au respét de l'espasi men...	Comparé à mon espace...

C'est dans cet amas que le feu occupe sa place dans l'espace, ayant conscience de son exiguité, car la nature le tient en prison, comme dépourvu de raison sous la forme d'un beau caillou, d'une belle pierre.

Que devient alors cette Sphère mensongère dont il se vantait? Si ce feu imaginaire existait au-dessus de l'air, comme il le prétendait, il aurait de l'épaissenr, de la chaleur. La nature prévoyante n'a pas jugé à propos de détruire l'harmonie des saisons en gratifiant les hommes d'un été éternel. S'il en était autrement d'où ce feu tirerait-il tant de pâture ?

Qu'es so qu'et n'aure pas mingeat	Que n'aurait-il pas mangé
Despuch est'aqui haut loutjat?	Depuis qu'il est logé là haut?
Et s'aure mingeat Céou é térro,	Il aurait absorbé Ciel et terre,
Em doubti qu'aure héyt la guérro	Je me doute même qu'il aurait fait la [guerre
Denqui' aus pourtaus de Paradis,	Jusqu'aux portes du Paradis,
E héyt la guerro à Diou medis?...	Et déclaré la guerre à Dieu lui-même?. .

N'est-ce pas un autre mensonge aussi manifeste à l'adresse de ceux qui prétendent l'existence d'une mer hypothétique suspendue au-dessus de l'air comme un menu nuage (1). Qu'on songe quel serait l'étai nécessaire pour soutenir cette masse séparée de son centre et ainsi suspendue ?

Be beses si 'n dret jou nou soun	Tu vois si je n'ai pas le droit
E si nout disi dab rasoun	Et si je n'ai pas raison de dire
Que denqui' au celéste repayre	Que jusqu'à la demeure céleste
De la térro en-la tout es ayre,	De la terre au-delà tout est air,
L'amic, ni nout sio degréou,	L'Ami, il ne te sera pas pénible
De crese que lou medich Céou	De croire que le Ciel même
Per dessus lou loc deous auratges	Par dessus le lieu des orages
Nés qu'un ayre à dibers estatges	N'est qu'un air à divers étages
Destingats per aquets lugras	Distingué par quelques grandes étoiles
Que nous esclairon aci-bas	Qui nous éclairent ici-bas
Lugras de qui l'astofo richo	Etoiles dont la riche étoffe
Es de ma matiero medicho,	Est faite de ma matière même
Soun quo soun més espessits	Si ce n'est qu'elles sont plus épaisses
E dab aquò més enlusits ..	Et par cela seul plus étincelantes ..

(1) Il fera tout à l'heure valoir cette thèse pour les besoins de sa cause.

Le Paradis lui-même, n'est après tout qu'un air doux embaumé de cent mille odeurs que la claire essence divine illumine de ses rayons.

Il est également le plus beau des Eléments. C'est vers lui que l'homme jette ses regards avec le plus de plaisir pour jouir de sa clarté. C'est lui qui est le plus regretté du prisonnier, du malade et de l'aveugle. Si l'Enfer, séjour de ténèbres, souffre de son absence, par contre le Paradis, où les nuits n'existent pas, est son séjour privilégié.

Existe-t-il rien de comparable au lever et au coucher du Soleil ? Mais ce n'est pas tout. Son chef-d'œuvre, son joyau est sans contredit l'arc-en-ciel dont le poète fait une description charmante. Ses adversaires n'ont rien d'aussi parfait :

Que moun arc, qu'aquet arc ses cordo,	Que mon arc, que cet arc sans corde,
Arros de la misericordo	Rosée de la miséricorde
Que Diou aus omes proumetouc	Que Dieu promit aux hommes
Quan aquet bet arc et tenouc,	Quand il tendit ce bel arc,
Cap d'obro de sa man genéquo,	Chef-d'œuvre de sa main généreuse,
Arc ses bronc, ses plec, é ses péquo,	Arc sans nœuds, sans plis et sans peau,
Arc de naturo l'ournoment,	Arc ornement de la nature,
Arc de l'ome l'estounoment,	Arc l'étonnement des hommes,
Arc deous sabens la méreoüillo	Arc la merveille des savants
Més que tout so que peou Céou brillo,	Qui brille plus que tout ce qui est au ciel,
Arc l'assegurat prounoustic	Arc le pronostic assuré
Deou paysant lou més roustic,	Du paysan le plus rustique;
Car l'arcoulan de la maytiado	Car l'arc-en-ciel de la matinée
Tiro lou boué de la laurado	Tire le bouvier des champs,
(Dits et) é l'arcoulan deou cé	(Dit-il) et l'arc-en-ciel du soir
La maytiado noun es arré...	Ne produit rien dans la matinée...

C'est là son triomphe; n'aurait-il que cela ce serait un titre suffisant de noblesse.

Il est le plus saint, car Dieu, en toutes circonstances, l'a choisi comme exécuteur de ses œuvres surnaturelles; il est de plus son grand maître de l'artillerie, et comme honneur suprême, c'est dans l'air que l'œuvre de la Rédemption s'est accomplie :

Ses touca coumo quad' un sap	Sans toucher comme chacun sait
A terro, de pé, ni de cap?	A terre, de pieds ni de tête?

Quant à son utilité, elle ne saurait être mise en doute. C'est entre ses mains qu'a été confiée la corne d'abondance pour distribuer sans compter aux hommes leur subsistance :

Diou que m'a de soun pouchant dit	Dieu m'a de son puissant doigt
En tres estatges despartit,	Departi en trois étages,

La deou miéy, la haut é la basso,
De quadun' a hèyt coum' uo plaço,
Ou coum' yo boutiguo oun et teng
La marchandiso quet' arbeng;
Sur mon bas soun las rousadetos
Que destinglon las maytiadetos
Coumo perletos suu casau,
Suu camp, suu prat, per arrousau
Au tems que l'arroussignò canto,
Quan Floro la Nympho fringanto
Hé flouréja soun senc audous
E m'embaumo de mill' audous.
Leougéro coumo bero plumo
Suu bas bolo tabe la brumo
Que 'spesso derraubo de l'oüeil
La dousso bisto deou Soureil
Be que semble (tant es menudo)
A la hario prim sernudo
Que ses hé brut lou mendre peou
Bous enhario tout lou peou,
E per pauc que n'emparets tropo
Pauc é pauc, tout èro bous chopo.
Ero hé soun plasent eygout
Per las samoüados suber tout;
Labets la tèrro ero nou lèycho
Que nou la bout' a hauto grèycho.
Més quan moun bas es bengut fret,
Qu'om es au jour lou més estret,
Que l'Iouér es, labets la brumo
Cambio de noum, é de coustumo.
Labets s'empérlo é s'emblanquich,
E en gioüres se coumbertich,
Labets bèsets lou glas que baro,
Qu'en goutetos d'argent debaro,
Que hé lusi bignos é cams
En broudarios é en clincans;
Debat l'argent l'arramo tremblo,
Bous direts propioment qu'et semblo
Que lous rouignurs an estenut
So quan de las piastros tounut...

Celui du milieu, du haut et du bas
A chacun il a accordé comme une place,
Ou comme dans une boutique il tient
La marchandise qu'il vend;
Sur mon bas sont les petites rosées
Qui distillent les matinées
Comme des petites perles sur le jardin,
Le champ, sur la prairie pour les arroser
A l'époque où chante le rossignol
Lorsque Flore, la Nymphe fringante
Fait fleurir son sein odorant
Et m'embaume de mille odeurs
Légère comme une plume
Sur le bas, vole aussi la brume
Si épaisse qu'elle dérobe à l'œil
L'agréable vue du Soleil
Bien qu'elle semble (tant elle est menue)
A la farine tamisée finement,
Qui sans faire de bruit, la moindre par- [celle
Vous enfarine tous les cheveux:
Et pour peu que vous en receviez trop
Peu à peu elle vous mouille tout entier.
Elle fait son égoût de prédilection
Principalement dans les champs ense- [mencés;
Alors elle n'abandonne la terre
Qu'elle ne l'ait saturée d'engrais.
Mais quand mon bas est devenu froid,
Comme on se trouve aux jours les plus [courts,
De l'Hiver, alors la brume
Change de nom et d'habitudes,
Alors elle se couvre de perles et blanchit
Se convertissant en givres.
Alors vous voyez la glace se fermer,
Tombant en gouttelettes d'argent
Et faisant luire les vignes et les champs
En broderies et clinquants:
Le rameau tremble sous l'argent,
Vous diriez exactement qu'il semble
Que les filatiers ont étendu
Ce qu'ils ont rogné des piastres...

Ses pluies et sa neige seront tout aussi bienfaisantes :

Tant es bertat que mas plou'ados,
Que mas brumos, mas arrousados
Qu'azaygoüon ton camp coueytiou
L'Autouno, la Primo é l'Estiou,

Tant il est vrai que mes pluies,
Que mes brumes et mes rosées
Qui arrosent ton champ misérable
L'Automne, le Printemps et l'Eté,

E que ma néou, é que mous gioüres
Soun de la térro lous delioüres,
Y' atau toun pan, ton bin, ton or,
E ton joyeau, é ton tésor...

Et que ma neige et mes givres
Sont les libérateurs de la terre.
Je suis ainsi ton pain, ton vin, ton or,
Ton joyeau et ton trésor...

Voilà certes des éléments de supériorité indiscutables, mais il tient en réserve un dernier argument qui doit être décisif. C'est lui qui dirige les vents qui obéissent à ses moindres caprices. Ici Dastros en profite pour exposer une bien curieuse dissertation sur ce sujet en décrivant les qualités attachées à chacun d'eux ainsi que leur utilité :

L'Autan (1) ou Sud caut é umit,
Ben pesucas, ben acaumit,
Léoüo lous crums, ne pleyo l'ayre,
E l'emplougich ses triga gouayre.
  Puch lou fret é umit Oüést
Per hé plaoue se trobo prést;
Jardiné que tout azaygouo
So qu'om planto é so qu'om samouo,
Qu'a boun dret couhessa jou bouy
Batiat deou Gascoun per bent plouy.
  Fred é sec lou Nord que de Biso
Porto lou nom é la debiso;
  Caut é sec lou qu'es Est de nom,
E Souledre de l'arrenom,
Aquets dus soun lous qu'em' balejon,
Que m'esclarichoun, qu'em' netejon,
Que bouton touts lous crums à bas,
E hén cessa l'endalaoüas.
  L'Autan bous enflo la bereigno,
Lou Nort de blat la terr' empreigno.
  Lou gay Zéphir aqui medich
De leouandéro ly serbich,
Ly dubrich sa richo matrisso,
E la h' esta bosto Nouyrisso.
  Lous bens dab sous bruts é sous truts
En doundereja bostes fruts,
Lous assasoüon, lous maduron,
E hén que sances ets bous duron.
  Om bey tout ben aus bens usa;
Que si l'Autan bous hé susa,
Ou s' un pauc trop bous escauhuro,
La biso bous da la frescuro,
Purguo las maychantos umous,
Qu'ets engendro lou tems crumous;

L'Autan ou *Sud*, chaud et humide,
Vent fatigant, rempli de chaleur lourde
Forme les nuages, en remplit l'air,
Et produit la pluie sans tarder beaucoup
  Puis l'*Ouest* froid et humide
Pour faire pleuvoir est toujours prêt;
Jardinier qui arrose tout
Ce que l'on plante et l'on sème,
Je vous confesse que je veux à bon droit
Le baptiser en Gascon de vent pluvieux.
  Le *Nord* froid et sec qui de Bise
Porte le nom et la devise;
  Chaud et sec celui qui a Est pour nom
Et communément appelé *Soulèdre*,
Ces deux sont ceux qui me balaient,
Qui m'éclaircissent et me nettoient,
Ils mettent bas tous les nuages
Et font cesser les averses.
  L'Autan fait grossir le raisir
Le Nord féconde la terre de b.e.
  Le gai Zéphir lui aussi
Servant d'accoucheuse,
Lui ouvre sa riche matrice
Et l'oblige à devenir votre nourrice,
  Les vents avec leur bruit et leur fracas
En berçant vos fruits,
Les assaisonnent, les mûrissent [temps.
Et font que sains ils durent plus long
On voit tous les services que rendent les
Si l'Autan vous fait [vents à leur usage;
Ou s'il vous échauffe un peu trop [suer,
La bise vous donne de la fraîcheur,
Purge les mauvaises humeurs,
Que le temps crumeux engendre;

(1) Auster, Zepnir des anciens,

E n'es pas üo menigario	Et ce n'est pas une plaisanterie
De dise qu'ets bous hèn hario...	De dire qu'ils vous font de la farine...

Qui pourrait jamais estimer à leur juste valeur les services qu'ils rendent sur les fleuves et sur les mers. Grâce à eux, ils donnent des ailes aux navires qui sillonnent tous les continents au grand bénéfice du trafic et du commerce. Mais là ne se bornent pas les utilités de l'air. Il possède encore dans son lot les oiseaux et la venaison qu'il fournit aux hommes en toute saison, et dont il énumère l'infinie variété.

Enfin il est nécessaire à l'homme et il le prouve :

Coumo ta sang, ta car, tous os,	Comme ton sang, ta chair, tes os,
Coumo l'amno quet' bat au cos,	Comme l'âme qui bat dans ton corps.
E cau que de l'amno se payre	Il faut se priver d'âme
Qui se bouillo payra de l'Ayre.	Qui veuille se passer de l'air.
Bos ne plan sabe la rasoun ?	Veux-tu en bien connaitre la raison ?
L'amn' é l'Ayre qu'un soul nou soun;	C'est que l'âme et l'air ne font qu'un seul tout;
Quan Diou aoüg prestit l'argèlo	Quand Dieu eut pétri l'argile
E hèyt de l'ome lou moudèlo	Et fait le modèle de l'homme
Per li da bito, que hèc-et ?	Pour lui donner la vie, que fit-il ?
Arre soun qu'un petit bouhet,	Rien si ce n'est un petit souffle,
Atau l'amno qui li houc dado	C'est ainsi que l'âme lui fut donnée,
Houc un pauc d'ayre, üo aleydado.	Ce fut un peu d'air, une halenée
Nou couhesseras-tu donc pas	Ne conviendras-tu pas
Que jou soune ta bito acy-bas ?	Qu'ici-bas je suis ta vie,
Bito quet' benc de ma presencio	Vie qui te provient de ma présence
Coumo ta mort de mon absencio...	Comme ta mort de mon absence...

L'*Eau*, vint à son tour présenter sa défense :

L'Ayguo soun, é l'Ayguo bouy éste,	Je suis l'Eau, et Eau je veux être,
Puch que lou gran é pouchant Mèste	Puisque le grand et puissant Maitre
Qu'a carpentat tout l'Ounibèrs,	Qui a construit tout l'Univers,
Entre sous caps-d'obros dibèrs	Entre ses chefs-d'œuvre divers
Aoüantatjousoment m'a hèyto	M'a faite avantageusement
Deous Elomens la mes perféyto...	La plus parfaite des Éléments ..

Elle s'attache d'abord à détruire les prétentions de ses concurrents qui ne sauraient nier sa puissance moins par force que par raison. La *Terre* a ressenti ses effets lors du déluge universel : en outre combien de fois ne lui a-t-elle pas fait éprouver des ravages avec le choc de quelque orage, lorsque échappée de son lit elle détruisait tout sur son passage avec ses fleuves et ses mers. Mais d'un côté si elle est à l'occasion un fléau à son égard, de l'autre elle le répare amplement en arrosant de ses eaux bienfaisantes son sol qui se sécherait.

Quant à l'*Air*, il n'ignore pas qu'il n'est qu'un instrument docile entre ses mains et ses vents ne sont que ses vassaux, ses serviteurs, ses messagers, ses postillons légers avec lesquels elle rit, folâtre et se déguise :

Millo persounatges jou' y héou,	J'y représente mille personnages,
Tantos en ploujo, puch en néou;	Tantôt en pluie, tantôt en neige;
Ar' en boulos de tor luzentos,	Bientôt en boules de gelée étincelantes,
Puch en arrousados plasentos,	Puis en rosées bienfaisantes,
Tantos en gioures argentats,	Tantôt en givres argentés,
Puch l'ambrumi de touts coustats,	Puis je l'estompe de tous côtés,
E bét souen bouts direts que l'Ayre	Et bien souvent vous diriez que l'air
Es més lou men que soun repayre	Est plutôt ma demeure que la sienne
Denquio qu'aprés y aoue prou 'stat	Jusqu'à ce que après y être assez restée
Jou m' treymudi 'n moun prum' estat	Je me transforme en mon état primitif
E debés moun centre jou rodi...	Et vers mon centre je tourne...

C'est bien autre chose avec le *Feu*, son premier soin est de s'enfuir dès qu'il la voit, car son contact est l'annonce de sa mort.

Mais régner par la force sur une compagnie n'est que de la tyrannie, il est bien plus honorable d'avoir le droit de son côté. Certes, elle n'a cure d'être le plus ancien des Eléments, car souvent la vieillesse ne prouve pas la qualité. Quoiqu'il en soit, le premier homme qui vit le jour, fut un meurtrier, le premier Ange que Dieu mit au Ciel, se révolta contre lui.

Més si la prumé counegudo	Mais si d'être la première connue
Me hé 'sta la prumé basudo	Me force à être née la première,
Nou paric pas et lou men cos	Cela ne parait pas et mon corps
Horo deou bente deou Caos	Fut mis hors du ventre du chaos
Prumé que nou paric la Térro	Avant que la Terre parut
Ni lous autes que m' hen la guérro?	Ainsi que les autres qui me font la guerre?
Terro que labets dab son hoüec	Terre qui alors avec son feu
Claustrat en quauque caillau sec	Enfermé dans quelque caillou sec
En moun mitan er' escounudo	Dans mon milieu était cachée.
E jou tout autour estenudo,	Et moi étendue tout autour
Ni de nat estrem n'aparic	Elle n'apparut d'aucun côté
Denquio que d'un emperious cric	Jusqu'au moment où d'un cri impérieux
Diou dab sa paraulo segrado	Dieu, avec sa parole sacrée,
Dedens moñ liéyt m'aouec sarrado...	Dans mon lit m'eut pressée...

Or, il est dans l'ordre que le premier né soit considéré comme étant l'aîné.

Elle ne demande pas pour cela d'être proclamée souveraine, dans tous les cas on ne saurait nier qu'elle l'emporte par ses dimensions, soit qu'on l'examine en haut et en bas.

Aci-bas la Térro jou bensi
En grandou millo cops, jou pensi;
Soun countengut auprés deou men,
B'es plan pauquet si nés arren;
Sa facio n'es à qui l'aspio,
Qu'üo nineto auprés de la mio,
E tout soun tour n'és qu'un Ilhot
Auprés deou men, un esquilhot...

Ici-bas je l'emporte sur la Terre
Mille fois en dimension, je pense:
Son contenu auprès du mien
Est bien peu de chose si ce n'est rien;
Sa face n'est à qui la regarde
Qu'une petite fille à côté de la mienne
Et tout son tour n'est qu'un ilot
Auprès du mien, une noix...

Là-haut, quoi qu'en dise l'*Air*, elle siège au-dessus de son repaire et par-dessus la sphère sèche de cet autre vantard de *Feu;* elle est donc la plus voisine des astres et à la portée de la main du Créateur, car l'Ecriture Sainte le confirme quand elle parle des Eaux du firmament (1) et qu'elle l'explique clairement.

Tu béses plan oun jou bouy cage :
Qu'es à m' hé counegue la mage
Puch qu'en su ma sphero conteng
Ayre, Terro é lou Houéc tabenc..

Tu vois bien où je veux en venir :
C'est à me faire reconnaitre la plus vaste
Puisque au-dessus ma sphère contient
L'air, la Terre et le Feu également ..

Elle pourrait aussi tirer vanité de sa beauté, le cristal de ses eaux étant un magnifique miroir qui réflète tous les chefs-d'œuvre de la nature.

Que de més bet ? més agradable ?
Que dessus la graoüo ou lou sable,
Bese graoüeja moun dous briou ?
Bese lou frisadet arriou
Dab lou cristail de sas oundetos
Hé mil' essos per las pradetos ?
Que de més bét qu'espia la hount
Douts aux estrems, douts au pregount ?
Espia las graoüetos que baron
Ou que pujon ou que debaron ?
A jamés l'oüeil mage plaze,

Quoi de plus beau? de plus agréable?
Sur le gravier ou bien le sable,
D'entendre de légers clapotements ?
De voir le coquet ruisseau
Avec le cristail de ses eaux
Faire mille détours à travers les prairies?
Quoi de plus beau que de regarder la fontaine
Source sur les côtés, source dans le fonds
Voir les grains de sable qui s'agitent
Les uns qui montent, les autres qui descendent?
L'œil n'a pas de plus grand plaisir

(1) Le poète fait ici allusion à l'étrange théorie de Du Bartas sur les Eaux-sur-Célestes dans le 2ᵉ jour de la *Semaine* qu'il reprend pour son propre compte.
Du Bartas s'appuie sur les Ecritures Saintes; il montre par quatre raisons que ces eaux peuvent être sur les cieux :
1. Dieu sépara les eaux pour passer les enfants d'Israël et les roidit en deux murailles.
Il a donc pu voûter des eaux sur les cieux.
2. La mer n'ose surpasser ses bords par le commandemen de Dieu.
Et tu oses douter s'il a puissance de courber les eaux là haut.
3. Il n'est rien impossible à Dieu.
Il peut donc tenir en état et sans glisser en lieu glissant et grillant, comme sous les voûtes des cieux.
4. Il est bien convenable qu'il y ait des eaux en haut pour temporiser la chaleur des arbres et du mouvement céleste.
Il faut donc en conclure qu'il y en a.

Qu'au fin cò de l'Estiou bese
Ma candou, que l'argent surpasso,
Pleya bét beyre, ou béro tasso
Puxado de fresc peou goujat? ..

De voir vers la fin de l'Eté
Ma limpidité qui surpasse l'argent,
Que de remplir un bon verre ou une bonne (tasse
Puisée de frais par le garçon?...

Si elle sollicite la suprématie, c'est que ses droits sont amplement justifiés :

Per sò que la milhou jou soun
La més utilo, la més richo,
La meinch cruyélo, la mens chicho;
Soun la qui més te hé besouing,
La qui de tu a mes de souing,
La quit' hé de mages serbichis,
La quit' rend de milhous auficis;
Soun la qui Dious a més causit
E la qui més a benazit...

Parce qus je suis la meilleure,
La plus utile, la plus riche,
La moins cruelle, la moins chiche,
Celle qui te fait le plus besoin,
Celle qui prend mieux soin de toi,
Qui te rend les plus grands services,
Et te procure les meilleurs offices:
Je suis celle que Dieu a choisi de préfé- (rence
Et a le plus béni...

Elle est indispensable à l'homme et aux animaux :

Tabe la nature me déc
A l'ome taléou que badéc
Per adjutori necessari...

Aussi la nature me donna
A l'homme sitôt qu'il ouvrit la bouche
Comme un complément nécessaire...

Il y a eu des époques et des lieux où les gens ont vécu sans feu, conservant santé et vigueur, il n'en est pas de même de l'Eau :

Més en térro, n' in ma, n' in ayre,
Nou y' arren que d'ayguo se payre;
Naturo ag' aquiou tout renjat
Que cau beoüe quant an minjat.
  E lou soureil que tout espio,
Lou soureil medich quado dio,
Nous sé s'es per joc ou per set
Me chuq' é m'attiro bers et...

Mais sur terre, sur mer ou dans l'air
Il n'existe rien qui se prive d'eau;
Nature l'a tout ordonné ainsi
Qu'il faut boire quand on a mangé.
  Et le Soleil qui regarde tout,
Le Soleil lui-même chaque jour,
Je ne sais si c'est un jeu ou par soif,
Me suce et m'attire vers lui...

Dastros, fait ici pour les besoins de sa cause une comparaison entre les deux breuvages, le Vin et l'Eau, où le premier est mal mené par sa rivale. C'est la contre-partie de l'*Ode de Gauthier* (1) *Odo en fabou del bi costo l'aygo* (Ode en faveur du Vin contre l'Eau); dans le discours de la Terre, le poète réfutera ce panégyrique en remettant les choses au point.

C'est une erreur, dit-il, de prétendre que le Vin est utile à l'homme pour

(1) Poète gascon du XVIIe siècle, né à Lombez (Gers). Il a écrit de nombreuses poésies en dialecte Languedocien dont quelques-unes nous ont été conservées et figurent à la fin des œuvres du célèbre barde toulousain Goudelin. Son ode où il fait l'éloge du vin est un morceau didactique fort intéressant, digne de figurer parmi les chefs-d'œuvre de la poésie néo-romane. Dastros a traité le même sujet, et si de part et d'autre on remarque un égal enthousiasme, chez ce dernier le trait est plus bref, plus aiguisé, c'est une abondance moins réglée, et qui n'est pas exempte d'une agréable saveur.

son alimentation. Il faut l'acheter, et si les pauvres gens ne possédaient pas d'autre breuvage, ils mourraient de soif, faute d'argent. L'Eau lui est de beaucoup supérieure, puisqu'elle abonde et ne coûte rien.

De plus lou bin nou desaltéro,
Per amô que si l'ayguo n'éro
Sa dits-om, lou bin sire blous:
Atau (surtout) dab las calous.
Cau (despitant que l'ome n'ajo)
Ou que de malo set et cajo,
Ou be qu'ajo recours à jou
Per hourrupam' ou pauc ou prou.
Lou bin blous las gens embriayguo,
Jamés aquò n'arribo à l'aygo;
Lou bin destermeno lou sen,
L'ayguo no'ou trebouilho d'arren;
Lou bin hé parlau fliscou flascou,
E hé soüen cascailla lou cascou,
L'ayguo nou hé nat mot peca
Ni jamés nou hé trabuca;
Lou bin hé courroussa é bate,
L'ayguo hé la coulér' abate;
Dab lou bin la frébe bourich
Au loc que l'ayguo l'escantich;
Enfin, ome, à toun aoüantatge,
Jout' soun medecino é beoüratge;
Jout' soun bouno alégre é malau,
Toutjour ben, jamés nou t' héou mau,
E be cau plan que sios sage
Si'ou bin à la fin nout' hé cage.
E ni més ni mench gué deou hoüec
De tant d'animaus que Diou hée
Noun y a nat que ses bin nous bisquo.
Ni nat que de bin se serbisquo,
Si n'es entr' cous omes quauqu'un
E las hemnetos qu'auque grun.
Més aquo 's un entre cent-milo,
Car en touto la grano pilo
Deou moun, nou saboun qu'es de bin
Sounquos en un petit couhin..

De plus le vin ne désaltère pas,
Par la raison que si l'eau n'existait pas,
Dit-on, le vin serait pur;
Ainsi (surtout) avec les chaleurs
Il faut (dépitant que l'homme en ait)
Ou qu'il tombe de méchante soif
Ou bien qu'il ait recours a moi
En me buvant ou peu ou assez.
Le vin pur enivre les gens,
Jamais cela n'arrive à l'eau;
Le vin altère la raison,
L'eau ne trouble rien;
Le vin fait parler à tort et à travers
Et souvent trembler le casque,
L'eau ne fait commettre nulle faute en
Ni jamais trébucher; (paroles
Le vin fait exciter et battre,
L'eau abat la colère;
Avec le vin la fièvre bout
Au lieu que l'eau l'éteint;
Enfin, homme, à ton avantage.
Je suis pour toi médecine et breuvage;
Je te suis bonne en santé et malade,
Te faisant toujours du bien, jamais du mal
Il faut certes que tu sois sage
Si le vin à la fin ne te fait pas tomber.
Et ni plus ni moins que du feu
De tant d'animaux que Dieu a faits.
Il n'y en a aucun qui ait recours au vin
Ni aucun qui s'en serve, (pour vivre
Si ce n'est quelques-uns entre les hommes
Et les femmes quelques grains.
Mais c'est un cas entre cent mille,
Car toute la grande masse
Du monde, nous savons qu'on ne produit
Si ce n'est dans un petit espace... (du vin

L'Alcoran, défend le vin aux Mahométans répandus en Asie, en Afrique, en Europe même. Toutes les peuplades découvertes par les navigateurs habitant le Nouveau Monde, n'avaient ni caves ni chais, et ignoraient les vignes et le Vin. Depuis Adam jusqu'à Noé, le peuple n'en avait pas connaissance.

Noüé que lou bét prumé biatge	*Noé* qui le premier voyage
Qu'en beougouc, paguéc lou binatge,	En but, paya le breuvage,
E déc labets per un bon cop	Et donna alors pour une bonne fois
Eychimple s'ey cau touca trop...	L'exemple qu'il ne faut pas trop en user...

Il ne serait point difficile à l'Eau d'établir que ses adversaires usurpent sans vergogne ce qui lui appartient de droit.

Jou, jou que soun, ome, la soulo	Moi, moi je suis, homme, la seule
Quet' péychi, quet' pley la goulo,	Qui te nourris, te remplis la gueule
Quet' pley ta car é tous os	En entretenant ta chair et tes os
De la sustancio deou men cos...	De la substance de mon corps ..

Les pluies, les givres et la rosée sont sa propriété : sous les bienfaits dont elle l'accable, la Terre n'aurait un brin d'herbe pour cacher sa pauvreté et serait frappée d'aridité si elle ne lui accordait libéralement la vie et sa fertilité.

Le feu qui ne se nourrit que de combustible n'existerait pas davantage car c'est elle qui entretient la fraîcheur dans les forêts et les fait prospérer, lui procurant également le charbon nécessaire à son existence. Le pauvre qui tremble et frissonne durant les rigueurs de l'hiver mourrait de froid s'il ne possédait de l'argent pour acheter du bois.

Avec l'Eau, rien de tout cela n'est à craindre ; on peut la prendre à discrétion, elle est à la portée de tout le monde, toujours prête à rendre service aussi bien au pauvre qu'au riche, au faible comme au puissant.

Qu'és jou, qu'à ta bouno fourtuno,	C'est moi, pour ta bonne fortune,
Soun ta perféyto que coumuno,	Qui suis aussi parfaite que répandue,
Soun un ben complét de moun cru	Je constitue un bien complet de mon cru
Ses maleou' arren de l'autru,	Sans rien prélever sur autrui,
E soun per t'ajudo ourdenario	Et je suis, pour ton service journalier
Ta comuno que necessario...	Aussi commune que nécessaire ..

Sans elle, plus d'existence possible pour l'homme et les animaux, plus de lessive pour blanchir le linge.

On la trouve du reste aussi bien froide que chaude.

En térro, au cubat, en la gaudo,	En terre, au cuvier, dans la jatte,
Per t'abeoüira, per te nouyri,	Pour t'abreuver et te nourrir,
Per t'escauha, per te gouari...	Pour t'échauffer, pour te guérir...

Combien de malades n'a-t-elle pas guéris à Barèges, à Bagnères, à Encausse et toutes les autres stations répandues dans les Pyrénées, par la pureté et la vertu merveilleuse des principes qu'elle contient.

A quoi serviraient toutes les richesses contenues dans les entrailles de la

terre sans son aide ? N'est-ce pas elle qui les dissémine dans le monde entier en favorisant le commerce par des échanges.

Parlem de tu medich, Gascoun,
De qui la provincio bantado
Es Aquitanio noumentado
Per l'Ayguo qu'a gran quantitat
Dious é Naturo y an boutat,
Qu'en nat cos nou y a tant de beos,
Ni t'aboundousos, ni ta pleos
Coumo d'arrious Diou t'a bourdat,
E de flubis entrelardat. .

Parlons de toi-même, Gascon,
De qui la province renommée
Est appelée *Aquitaine*
Pour l'eau qu'en grande quantité
Dieu et nature y ont répandu à tel point
Que dans un corps il n'y a pas tant de
Si abondantes et si pleines (veines
Comme de ruisseaux dont Dieu t'a en-
Et de fleuves traversée... (tourée

Son délicieux vin de Bordeaux se pourrirait dans les chais, si elle ne le transportait en Angleterre, dans les Pays-Bas, etc. Ses blés seraient dévorés du charançon dans les greniers, si elle ne les portait à l'étranger, ce qui est pour lui une source de revenus. Il en est de même des autres pays pour les échanges.

L'un de quauquo causo jouïs,
E qu'a manquoment de quauqu'auto.
Aqueste de blat arregautō,
Mes que n'a pas gouto de bin,
Aquet qu'a lan, é n'a pas lin,
L'aute qu'a car en aboudancio,
E n'a de pan nado sustancio,
L'aute qu'es deou bin trop sasit,
E de fruto desperbesit.
Un qu'a bosquis, nou pas herratge,
L'aute qu'a prats, nou pas bouscatge,
L'un qu'a droguos medicinaus,
Mes que nous porto pas metaus,
L'aute qu'a des metaus las minos
É que n'a nados medecinos,
Lou qu'a sedo n'a pas coutoun,
Ni coués de bouéou, ni de moutoun,
Aquet qu'a coués é n'a pas sedo,
Aquero terro qu'es trop fredo
Per aroumats scoua jamès,
Més que léouo caucoumet més :
E ne ba dounc d'aquero sorto
Que so qu'un n'a l'aute qu'ag porto;
Més per hé d'un à d'aute bout
Que tout lou moun ajo de tout...

L'un jouit de quelque objet,
Mais il est privé d'un autre.
Celui-ci regorge de blé,
Mais n'a pas une goutte de vin.
Celui-là a de la laine et pas de lin,
L'autre a de la viande en abondance,
Et n'a pas de pain pour nourriture,
L'autre est trop fourni en vin
Et dépourvu de fruits.
L'un a des bois, et pas de ferrage,
L'autre des prairies et pas de bois.
L'un a des drogues médicinales
Mais il ne produit pas des métaux.
L'autre qui a des mines et des métaux
Ne possède nulle médecine,
Celui qui a de la soie n'a pas du coton,
Ni des cuirs de bœufs ni de moutons.
Celui-là a des cuirs et pas de soie,
Cette terre est par trop froide
Pour jamais produire des aromates,
Mais elle possède quelque chose de plus :
Il s'en suit donc de cette façon
Que ce que l'un n'a pas l'autre lui porte,
Pour faire que d'un bout à l'autre,
Tout le monde ait de tout...

Elle cimente des alliances entre les peuples et convertit les idolâtres. Les villes, les ports qu'elle baigne sont les témoignages de l'activité de son

commerce et ce qui la rend aussi opulente, si riche et si puissante, ce sont :

Mous nabiris é mas galéros,	Mes navires et mes galères,
Be qu'à de grans castéts goüailléros,	Bien que semblables à de grands châteaux
Mé traoüérson touto d'un bol	Me traversent toute d'un vol
E ban de l'un à l'aute Pol...	Et vont d'un Pôle à l'autre...

Elle possède encore un autre élément de richesse, ce sont ses poissons, aliment précieux et délicat.

Jou n'e ma, ni flubi, ni lac,	Je n'ai mer, ni fleuve, ni lac,
Arriou per tant que sìo flac,	Ruisseau pourtant si faible soit-il,
Més qu'ajo d'ayguo quauquo gouto	Pourvu qu'il ait quelques gouttes d'eau
Qu'ere nou 'n bourrugùeje touto...	Que je n'en sois toute remplie...

Mais toutes les qualités ne sont que des dons de la nature ; elle en possède de surnaturels, ceux que Dieu de sa main sacrée lui a octroyés en lui faisant voir les merveilles de ses œuvres.

Ce n'est donc pas sans mystère qu'il a salé la mer pour lui accorder une plus grande durée et la préserver de toute contagion. Aussi est-elle nette et propre, car ses impuretés sont rejetées sur ses bords, grâce au

Flus é reflus de qui lou branle	Flux et reflux de qui l'impulsion
Mercat dessus lou sable panle	Marqué sur le sable pâle
D'un compas tout just é tout boun	D'un compas juste et précis
Dus cops quado dìo deou moun	Deux fois chaque jour qu'il fasse
Estouno l'esperit més sage...	Etonne l'esprit le plus sage...

C'est pour ce motif qu'elle est une école de sagesse. Elle est également la plus sainte et comme preuves à l'appui elle énumère tous les miracles auxquels elle a participé. Enfin comme dernier bienfait elle rappelle qu'elle ouvre aux hommes les portes du Paradis par l'eau du baptême.

En somme, en récapitulant :

La Térro nou t' hé quo damna,	La Terre ne fait que te damner
Tu nou pensos que d'y pana,	Car tu ne songes qu'à y voler,
E per un pam galous de térro	Et pour un misérable morceau de terre
A ton besin tu hés la guérro,	Tu fais la guerre à ton voisin,
D'aqui touto maladictioun	De là des malédictions
E d'aqui touto damnatioun.	Qui entrainent ta damnation.
De quet' bau l'Ayre? D'yo coucurlo,	Qu'est pour toi l'Air? Un champignon,
Que t' hé lou Houéc sounque quet' burlo,	Que te fait le Feu, sinon te brûler,
E quet' demoro au houns d'Ihér	Et te retenir au fonds de l'Enfer
Per te geyna dab Loucifér	Pour te damner avec Lucifer
A jamés ses soulas d'uo ouro?	A jamais sans une heure de tranquillité?
E jou que soun ta saubaduro...	Tandis que moi je suis ta libératrice...

Quand vint son tour, la *Terre* s'avança pleine d'assurance devant son juge.

Elle rappelle brièvement à l'homme, ce fils ingrat que c'est grâce à elle et sur elle qu'il prend sa nourriture. Aurait-il l'âme si vile et serait-il à ce point dépourvu de sens de souffrir qu'une si étrange victoire vienne ternir la gloire de sa mère? Certes elle ne sollicite cet honneur ni par reconnaissance ni par faveur, elle préfère l'obtenir de haute lutte et n'être proclamée reine que par la raison. Aussi pour écarter toute suspicion, elle le supplie d'oublier pour un instant qu'elle est sa mère, en retour elle ne le considérera pas comme un fils mais bien comme un juge impartial. Cela fait, elle développe son plaidoyer.

Dieu, dit l'Ecriture Sainte, créa le Ciel et la Terre, mais il n'est nullement fait mention de l'Air, de l'Eau et du Feu, ce qui prouve son antiquité. De plus, quand il disposa des Eléments, il la rendit stable, ce qui établit sa durée. Elle avoue bien qu'elle tremble quelquefois mais c'est lorsqu'elle veut se secouer ou déchaîner quelques vents pour châtier les méchants.

L'Ecriture ne fait-elle pas également entendre d'une façon plus explicite encore :

Que tout sô qu'es en la naturo	Que tout ce qui est dans la naturo
E dins l'elementari héyt	Et dans l'ordre élémentaire
Per moun serbichi tout es héyt,	Est tout préparé pour mon service,
Que tout es per moun aquipatge,	Tout est pour mon équipage,
Que tout es per moun atelatge,	Tout est pour mon attelage,
Qu'aquo 's moun carriot triomphau,	C'est là mon chariot triomphal,
Oun jou bragui coumo bét pau,	Oú je resplandis comme un beau paon,
Coumo Regino soubirano	Comme une Reine souveraine
Au miey de la machino grano,	Au milieu de la grande machine,
Oun coum en mon liéyt de repaus	Où comme en mon lit de repos,
Ses augi marmus ni perpaus,	Sans entendre murmures ni propos,
Tout d'yo coumuno intelligencio,	Tout d'un commun accord,
Me serbich en gran diligencio,	Me sert en grande diligence,
Ayre, Ayguo, Hoüéc, ò més grand gay,	L'Air, l'Eau, le Feu, avec grand plaisir,
L'un es page, l'aute es laquay,	L'un est mon page, l'autre mon laquais,
L'un es baylet, l'aute es surbento,	L'un est domestique, l'autre servante,
Touts ples de respét, é de crento.	Tous plein de respect et de crainte.
Que tant bo hè lou dominé,	Le Feu qui veut tant faire le maitre,
Lou Hoüec n'es que moun cousiné,	N'est après tout que mon cuisinier,
L'Ayre moun baylet qu'em' balejo,	L'Air, mon valet qui me balaye,
L'Ayguo moun souillon qu'em' netejo ..	L'Eau mon souillon qui me nettoie...

Et pour mieux se faire comprendre, elle fait en manière de plaisanterie quelques comparaisons aussi originales que concluantes. En somme, dit-elle :

Ome, per tu soul Diou me héc,
Més et héc l'Ayre, héc lou Hoüéc,
E héc l'Ayguo per mous auficis,
Per mas ajudos é serbicis...

Homme, Dieu m'a créé pour toi seul,
Il fit aussi l'Air et le Feu
Ainsi que l'Eau pour mes besoins,
Pour mes aides et serviteurs...

preuves indéniables du rang qu'elle occupe et du bon droit qu'elle soutient.

Mais comment se mesurer avec l'Air, dont les dimensions l'emportent sur les siennes ? Elle l'essaiera néanmoins ?

Jouts diré, certo lou talos
Nou bau pas més per éste gros,
De petitos mousquos hén cage
L'aze més pouchant, é lou mage;
L'arreproüé de bieils é jouens
Dits que toutjour lous bous engoüens
Demoron sarrats en las boüétos
Més petitos é més estretos...

Je répondrai, certes, le gros ver de terre
Ne vaut pas davantage parce qu'il est
De petites mouches font tomber (gros,
L'âne plus grand et plus puissant qu'elles.
Le proverbe de vieux et de jeunes
Prétend que toujours les bons onguents
Sont enfermés dans les boites
Les plus petites et plus étroites...

Pour que le Créateur l'ait ainsi faite la moindre c'est probablement parce qu'il la jugeait la plus parfaite. Qu'est après tout cet Air vaniteux qui l'obsède de son importance ?

Qu'un galatras? Qu'un gran espasi
Boüéyt de tout ben, plen de tout glasi,
Plen de tempéstos é de bens,
De hoüecs, de toüets, é d'espaoüens?
E d'eycharruscles, é de péyro,
Que ta soüen causon ta praubéyro,
Dab milo demonis que soun
Atraoüés l'ayre en garnisoun,
Que hén d'aqui 'nla sur ta tésto
Lou diable é més la tempesto ?
Ome, considèro dounc plan
Si l'Ayre es boun per éste gran,
E si milhou n'ou t'aproufito
Que jou sio boun' é petito,
Tant es bertat só que peou moun
L'om dits : bau més petit é boun...

Qu'un galetas? Qu'un grand espace
Vide de tout vent, plein de terreur,
Rempli de tempêtes et de vents,
De feux, de coups de tonnerre, d'épou-
De foudres et de pierres, (vantails ?
Qui causent si souvent ta ruine,
Accompagnés de mille démons
Qui dans l'air tiennent garnison.
Et de là déchainent sur ta tête
Le diable et même la tempête ?
Homme, considère donc bien
Si l'Air est bon malgré qu'il soit grand
Et s'il te rend plus de services
Que moi qui suis bonne et petite,
Tant il est vrai ce que par le monde
On répète : Il vaut mieux petit et bon...

Mais l'excès de sa raison la tente surtout quand il s'agit de faire allusion à sa noblesse :

La man deou gran Diou benasido
Me héc base touto bestido,
Per mérquo deou noble bounur
De mon cos berginau é pur...

La main bénie du grand Dieu
Me fit naitre toute vêtue,
Comme marque du noble bonheur
De mon cœur virginal et pur...

Montrant par là qu'il la tient pour si noble et si précieuse que sa main

généreuse et puissante lui a fait servir les Eléments, d'abri, de vêtement et de parures.

Y éncoüa daoüant Soureil é Luo,	Il y a encore avant le Soleil et la Lune,
L'Ayguo coum' bèro raubo bluo	L'Eau qui comme une belle robe bleue
Touto caperado me teng	Me tient toute couverte,
Exceptat ma caro é mon seng,	Excepté mon visage et mon sein
Oun coumo may jou t'accoucoli,	Où comme mère je te dorlotte,
E coum' nouyrisso t'arrigoli...	Et comme nourrice je te gorge. .

Puis s'adressant à l'homme, elle le proclame la créature la plus parfaite puisque sa royauté s'étend depuis le Ciel jusqu'aux portes de l'Enfer. Ainsi l'a voulu le Créateur, qui a résumé en lui sommairement la substance des quatre Eléments qu'il gouverne à son gré. Il l'a de plus faite à son image et à sa ressemblance lui donnant ainsi la plus haute idée de noblesse et de perfection. Elle en tire la conclusion suivante :

Aro, diguos, la man deouyno	Maintenant, dis-moi, la main divine
De qu'a tirat toun aurigino?	D'où a-t-elle tiré ton origine?
De quigno may és-tu sourtit?	De quelle mère es-tu sorti?
De quigno pasto és-tu prestit?	De quelle pâte as tu été pétri?
Quign'es ta matério més richo?	Quelle est la matière la plus riche?
Nado cèrtos que jou medicho...	Il n'y en a certes d'autres que moi-même.

ne formant ensemble qu'un seul être commun.

Ce n'est pas tout. L'Homme Dieu en venant sur terre pour racheter les péchés des hommes a fait rayonner sur elle sa glorieuse divinité. N'est-ce pas elle qui a eu le bonheur de conserver dans son sein ce corps si pur trois jours durant à l'abri de la pourriture? Puis survient sa résurrection triomphante l'élevant au-dessus du Feu, de l'Eau et même des Airs jusqu'aux Cieux, à la droite de Dieu le Père où pleine de gloire et de contentement la Terre est la Reine et maîtresse souveraine du Ciel.

Passant de là à la beauté que ses adversaires revendiquent également elle n'aura pas de peine à établir que l'œuvre du Printemps est son bien, rappelant avec satisfaction les variétés de fleurs, joyaux qui entrent dans son lot, véritable charme des yeux et de l'odorat.

E d'autes encoué mes de cranto.	Et d'autres encore. Mais que dis-je,
Més que dic-jou? Car autaléou,	Plus de quarante? Car plus facilement
Tu coundares lous boüecs deou céou	Tu compterais les étoiles du ciel
Que mas flous, dignos bragarios	Que mes fleurs, diamants précieux
De mous casaus é pradarios,	De mes jardins et de mes prairies,
Que de delicis noumparéils	Lieux de délices sans pareils,
Peychoun lou nas, charmon lous oueils...	Qui flattent l'odorat, charment les yeux...

Mais là où sa supériorité éclate d'une façon décisive, c'est sans contredit

dans la forme variable de sa superficie toute dentelée à souhait. Ce sont ses montagnes majestueuses, ses collines, ses vallons, ses campagnes si richement découpées qui en font l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de la nature.

Afin de donner plus de poids à son argumentation, Dastros fait la description d'un paysage en véritable artiste. Cette poésie agreste et naïve est pleine de charme.

Espiom' aquet taparrot,
Couhat d'un poulit bouscarrot,
E s'aquet tepé nou t'agrado,
Debaro tous oüëils en la prado
Touto broudado haut é bas
D'oumos, de bioules, é d'aubas.
Quan ajos prou bist l'aubaredo
E remirat la coumo fredo,
Tous oüëils auran léou escalat
Lou filh de l'aute coustalat.
Aquiou tu beses à la ligno
Plantado, berdeja la bigno,
Que presento à l'arrajadis
Soun frut coulat deou Paradis.
Après aquò pren la campaigno,
Esten ta bisto per la plaigno,
Espiom' üo léguo à l'entour,
Da per tout dab tous oüëils un tour,
Causo deou moun nou set' presento
Que nou sìo touto plasento;
Tu nou sabes oun hica l'ouéil,
Tant peou plase tout t'es paréil.
Beses un samouat que berdejo,
Beses un baréyt que negrejo,
Beses handouéj' aquet bousquet,
E puch un aute auprès d'aquet,
Puch un bergé lou loung d'uo bordo,
Plan arrenjat à hiou é cordo;
Beses lou casau que s'y teng,
E puch l'ayriau, é lou padouenc;
Puch dab lous oüëils au dela bayne,
E beyras un aute bet mayne
Assourtit de tout sò que cau,
De bosc, bergé, bigno é casau.
Beses un aute labouratge,
E puch tu beses un bilatge
Embirouat d'un bét bignares;
Enfin arre tu nou beyres

Regarde-moi ce petit tertre,
Coiffé d'un joli bosquet,
Si ce coteau ne te convient pas,
Tourne tes yeux sur la prairie
Parsemée en haut et en bas
D'ormeaux, de peupliers et de saules.
Quand tu auras assez contemplé la saulaie
Et admiré le froid vallon,
Tes yeux auront vite gravi
La perspective de l'autre vallon.
Là tu vois plantée
Au cordeau, la vigne qui verdoie
Présentant au rayon du soleil
Son fruit coulé du Paradis.
Cela fait, prends la campagne,
Etends ta vue vers la plaine
Et regarde une lieue à l'entour,
En faisant partout un tour avec tes yeux,
Il ne se présentera pas un seul objet
Qui ne te soit bien agréable;
Tu ne sauras où arrêter ton œil
Tant le plaisir sera égal pour tout.
Tu vois un semis qui verdoie,
Un labour qui parait noir,
Tu vois secouer ce bosquet,
Et puis un autre à côté de celui-là,
Puis un verger le long d'une métairie
Bien arrangé à fil et à corde;
Tu vois le jardin contigu,
Puis la maison et l'enclos;
Puis dirige tes yeux au-delà,
Tu verras un autre beau manoir
Assorti de tout ce qui est nécessaire
En bois, verger, vigne et jardin.
Tu vois encore un autre labourage,
Et puis après un village
Environné d'un beau vignoble;
Enfin tu n'apercevras rien

Que n'arregausis de sa bisto	Qui ne réjouisse de sa vue
L'armo deou mounde la més tristo...	L'âme la plus triste qui soit...

S'il nous décrit avec un enthousiasme sincère ce beau pays de Lomagne sa petite patrie, il trouvera les accents d'un lyrisme plus accentué quand il vantera les charmes de l'Arrats, cette ravissante rivière, objet de ses prédilections. Aussi dans une tirade des plus intéressantes, chante-t-il ses louanges, proclamant qu'il n'existe nulle part au monde :

Un loc ta bèt, ni t'agradable,	Un lieu si beau, ni si agréable,
Ta plasent, ni ta delectable	Si plaisant et si délectable
Que l'*Arrats*, pastou beu-urous.	Que l'Arrats, berger bienheureux.
Lou Céou de toun plase curous	Le Ciel curieux de ton plaisir
T'a boutat ses fard é ses mérro	T'a mis sans fard et sans plainte
Au més gadau loc de la térro,	Dans le lieu le plus riant de la terre
L'*Arrats* de *Loumaigno* l'aunou,	L'Arrats l'honneur de la *Lomagne,*
L'*Arrats* moun souci, moun amou,	L'Arrats, mon souci, mon amour,
L'*Arrats* que sur jou n'a ribéro,	L'Arrats, bien qu'il y ait des rivières
Be que més grano, de més béro,	Plus importantes, il n'y en a pas de plus (belles pour moi,
E soun baloun dab soun tepé	Et son vallon avec son coteau abrupt
Se truffon d'aquero *Tempé* (1)	Se moquent de cette Tempée
Arrenoumiade ta joulio	Renommée si jolie
Deguens l'erbudo Tessalio.	Dans la fertile Thessalie.
Que si lous Dious boulén quita	A tel point que si les Dieux voulaient
Lou Céou per la Térro abita,	Le Ciel pour habiter la Terre (quitter
Ets n'auren pas sous oüéils dehoro	Sitôt qu'ils auraient mis leurs yeux de-
Qu'ets causiren per sa demoro	Choisiraient pour leur demeure (hors
Aquet baloun large é pregount	Ce vallon large et profond
Que teng de la *Briho* à *Gramount.*	Qui s'étend de la Brihe à Grammont.
A tout lou meinch ma caro muso	Tout au moins ma chère muse
Tout aute arretréyte arrecuso...	Refuse toute autre retraite...

Elle justifie donc ses prétentions à la beauté, car pendant que le Feu, l'Eau et l'Air, remplissent leurs fonctions d'une façon régulière et monotone, il n'en est pas de même pour elle qui change de robe à chaque saison de l'année, déployant ses richesses et ses trésors.

Mais la beauté n'implique pas la bonté et sur ce point ses titres sont

(1) Délicieux vallon situé en Thessalie et constitué par d'immenses prairies de 5 mille de long sur 6 de large, revêtues de l'émail d'une verdure éternelle avec une infinité d'arbres tirés au cordeau et arrosées en maints endroits par les eaux du fleuve *Pénée*, appelé pour cette raison vallon Pénéan par Du Bartas.

Virgile, au liv. 2 des *Géorgiques*, nomme ainsi tous les lieux plaisants :

Speluncæ viuique lacus ac frigida tempe.

Ovide, au liv. I de ses *Métaphores*, décrit ce vallon renommé.

Strabon, liv. VII, *Pline*, liv. VIII chap. IV, et *Horace*, ode I, liv. III, le signalent également.

inappréciables prodiguant seule à l'homme avec générosité tout ce qui lui est indispensable. Elle consent pour son bien à d'autres sacrifices :

Més aro, cinq, siés cops encoué
Jou 'nduri que lou rude boué,
Que lou bignairoun m'espete,
Me haunille, me dechiquete
Dab sous becherris agusats,
Dab eychados, dab saudisats,
A grans tamasclos, à grans trossis,
Denquio me hé peta lous ossis
Per m'empreigna cad' an un cop
Deou pan é deou bin que t'es op
Per toun susteng é nouyrituro
De blat, de bin é de pasturo.
Diguos, tout aquò doun te beng
Sounquo de moun aboundous seng ?
Que tout ande tu jou 'stourrichi
Ta besiadoment jout' nouyrichi...

Maintenant cinq ou six fois encore
J'endure que le robuste bouvier,
Que le vigneron me claquent,
Me défoncent, me déchiquettent
Avec leurs bèches aiguisées,
Leurs houes et instruments divers
A grandes tranches et morceaux,
Jusqu'à me faire craquer les os,
Pour me féconder une fois chaque année
Du pain et du vin qui t'est nécessaire
Pour ton soutien et ta nourriture
De blé, de vin et d'aliments.
Dis-moi, d'où te vient tout cela
Si ce n'est de mon sein généreux?
C'est pour toi que je mets tout en réserve
Pour te nourrir abondamment...

Il n'existe même ni mère ni nourrice qui prodigue à son nourrisson tous ses soins plus libéralement pour lui faire suer nuit et jour sa substance comme un lait réparateur. C'est à lui qu'elle destine les produits de ses champs, de ses jardins, de ses étables, ainsi que les hôtes de ses bois et de ses forêts. En maître d'hôtel expert elle lui sert des desserts variés et comme couronnement un breuvage incomparable, supérieur à l'ambroisie, vrai nectar des Dieux, qui en sont jaloux.

Certo son beoüratge deoüin
Nou bau ton beouratge de bin;
Lou binet qu'es la creaturo
Més perféyto de la naturo!
Lou bin ! potus courdiau precious,
Lou bin! arrestaulam gracious,
Bin deous omes las amouretos!
Lou mage amic de las hemnetos,
Bin qu'es la sang de bosto sang,
Sio deou cla, sio deou blanc;
Bin qu'es la sang de bosto bito,
Bin que lous mors arressouscito,
Que da couratge aus més transits,
E forço aus més engarransits;
Bin que l'Ayguo soulo te gouasto,
Rasoun que souleto te basto
Per espudi denqui'à la fin
Aquet Eloment gouasto bin...

Certes son breuvage divin
Ne vaut pas ton breuvage de vin;
Le vin est le produit
Le plus parfait de la nature !
Le vin ! boisson cordiale précieuse,
Le vin ! réparateur gracieux,
Le vin, l'amour des hommes !
Le meilleur ami des femmes,
Le vin est le sang de votre sang,
Qu'il soit clair ou qu'il soit blanc;
Le vin qui est le sang de votre vie,
Qui ressuscite les morts,
Donne du courage aux plus timides,
Et de la force aux plus impotents.
Vin que l'eau seule te gâte,
La preuve que seule elle t'affaiblit
Pour mépriser jusqu'à la fin
Cet Elément gâte-vin...

Ce magnifique présent, à lui seul, mériterait qu'elle fut proclamée la Reine des Eléments; elle préfère invoquer d'autres titres à sa reconnaissance. Non contente de faire naître l'homme, de pourvoir à sa nourriture et à ses vêtements :

Jout' doune tabe de que basti,
Joum' léychi darriga lous ossis,
Joum' léychi bouta touto à trossis
Per baillat' la peyro que cau,
Causéo, barroun é canau.
Per tu, tant toun ayre m'agrado
Jou souffrichi d'est' eybentrado
Per te hé part deous grans jouyéous
Que demoron per mous bouyéous...

Je te procure aussi de quoi bâtir,
Pour cela je me laisse démolir les os,
Je me laisse mettre en morceaux
Pour te fournir la pierre qu'il te faut,
La chaux, la tuile et les conduites d'eau.
Pour toi, tes manières me plaisent tant
Que je souffre d'être éventrée
Pour te faire part des précieux trésors
Qui sont enfermés dans mes boyaux...

Elle lui prodigue sans compter l'or, l'argent, les pierreries et tous les minerais qu'elle renferme dans ses entrailles. Elle le guérit par la vertu du suc de ses plantes, et les effets bienfaisants de ses eaux minérales.

Elle termine son discours en posant les conclusions suivantes :

Per tu dounquos touto jou m'houni,
A tu touto jou m'abandouni,
Y assô sire mon darre mot;
Més, moun amic, et nou se pot,
Puch que coumo biou jou sounc soulo
Que t'entreteng é t'acoucoulo,
Atau jou sounc soulo tabenc
Que mort t'arcebi dins mon seng...

Pour toi donc je me fonds toute,
M'abandonnant à toi toute entière,
Et ceci sera mon dernier mot;
Mais, mon ami, cela n'est pas possible,
Puisque toi vivant je suis seule
A t'entretenir, à te combler,
Je suis également seule
A te recevoir mort dans mon sein...

Après chacun des plaidoyers, le berger fait un résumé admiratif des arguments produits par chacune des parties mises en cause.

Malgré son embarras, l'arrêt final sera le même, il suffira de signaler les derniers vers :

Bousaus demandats dounquos cau
D'entre bousaus sira lou mesté,
Beci per Arrést quing diou esté,
CAD'UN ES MÉSTE EN SOUN OUSTAU.

L'Ayre es Rey au loutgis deous bens,
Lou Hoüec au Hoüec, la Terro en Térro,
L'Ayguo en l'Ayguo, é ses auto guérro,
HORO DE PROUCÉS SES DESPENS.

Vous demandez donc lequel
D'entre vous sera le Maître,
Voici par Arrêt celui qui doit l'être,
CHACUN EST LE MAITRE DANS SA MAISON.

L'Air est le Roi au logis des vents,
Le Feu au Feu, la Terre sur Terre,
L'Eau dans l'Eau, et sans autre guerre,
HORS DU PROCÈS SANS DÉPENS.

La note dominante de ses œuvres, c'est le sentiment vrai de la campagne.

Dans son Poème des *Saisons*, il se montre observateur sagace traduisant la fraîcheur de ses impressions avec une franche et bonne humeur

champêtre relevée ça et là par une pointe de fantaisie ou de légère malice. Ses tableaux du *Printemps* et de l'*Eté* surtout nous charment par la profusion des couleurs variées et de sa palette, le babil de ses oiseaux, la saveur du terroir. Dédaignant les procédés Académiques en usage, il nous décrit en peintre réaliste les œuvres de la nature telle qu'il la voit et la comprend. Se mêlant à la vie journalière des paysans il connaît à fonds les mœurs campagnardes auxquelles il nous initie et si dans ses descriptions le trait est parfois trop naïf, vulgaire même, si sous sa plume, le mot est un peu cru, ces légères imperfections provoquent le sourire et l'indulgence, mais n'offusquent pas. On se rend facilement compte qu'il va le plus souvent droit devant lui, développant sa pensée avec abondance sans souci du choix des détails, acceptant tout ce qui s'offre à lui. En revanche, sa phrase est toujours harmonieuse et ses images sont des modèles de naïveté exquise qui donnent à ses vers un charme indéfinissable.

Les quatre chants des *Eléments* sont plus importants que leurs aînés, le Poète ayant voulu sans doute montrer l'étendue et la diversité de son talent. Nous sommes heureux de constater qu'il a prouvé victorieusement qu'il était à la hauteur de sa tâche, mais en revanche ses défauts y tiennent une plus large place. En effet, en parcourant son Poème, ce qui choque le plus c'est l'allure méthodique de ses discours ainsi que les fastidieuses transitions qu'il emploie fréquemment pour les nécessités de son sujet et qui trouveraient mieux leur place du haut d'une chaire afin de servir à l'édification des fidèles. Ce sont encore ces dissertations sans fin sur des théories scientifiques hypothétiques et qui n'acquièrent pas d'intérêt à être versifiées.

En dehors de ces faiblesses, il fait preuve des qualités éminentes d'un avocat au Parlement pour défendre les avantages de chaque Elément mis en cause. Il développe afin de faire valoir leurs qualités des ressources d'imagination et une abondance d'argumentation vraiment remarquables. Quand il rentre sur le terrain qui lui est familier, tout ce qu'il dit est simple et naturel, déployant dans ses descriptions les ressources de son esprit qui enchantent les oreilles les plus difficiles. Cette poésie facile, il l'a trouve d'instinct, sans chercher, comme l'enfant se nourrit du lait de sa mère; il est vrai que la poésie n'est pas dans les choses, mais dans l'esprit qui les conçoit.

Quoique plein d'admiration pour les œuvres du Créateur, il ne se fait nul scrupule à l'occasion d'aimer les bons morceaux, et surtout le bon vin, et si quelquefois il s'exprime trop franchement, il faut se transporter par la pensée à son époque où le langage était plus libre, sans pour cela choquer les convenances.

Le vin était bon en Gascogne, et les plaisirs de la table étaient forts goûtés de nos aïeux qui ne dédaignaient pas, à la fin d'un bon repas, d'entonner le verre en main quelques couplets guillerets (1). Que les temps sont changés! De nos jours la vigne se meurt et avec elle disparaît la vieille gaieté de nos pères.

Dastros n'aura donc pas de peine à faire accepter, dans les Odes, les suppliques, les compliments, qu'il adresse à la noblesse de Lomagne (2), le culte de son Dieu.

Aussi le voyons-nous frapper à la porte des chais les plus renommés des seigneurs, ses voisins, qui se chargent de très bonne grâce de l'approvisionnement de sa modeste cave; et quand sa futaille rendra ce son creux et sonore qui annonce l'agonie, il s'écriera :

Jouts pregui, nous ahastiets pas	Je vous prie, ne vous formalisez pas
De moun empourtuno pratiquo;	De mon procédé importun;
Gouarats moun bin qu'es fort au bas,	Voyez mon vin touche à sa fin,
On auch carrinqua la barriquo;	On entend crier la barrique;
Adeja la rauso ne sort	Déjà le dépôt apparaît
Aquô prounoustico la mort ..	Cela annonce la mort...

Un certain jour *M. de Magnas* ira même au devant de ses désirs en lui écrivant :

(1) Ces douces chansons retentirent dans tous les dîners, au dessert, durant tout les XVI^e et XVII^e siècles. Elles sont nées du vin, elles rendent hommage au vin au milieu de la gaieté débordante, du rire déboutonné, des flacons débouchés.

Le vin de France est généreux, rien ne l'égale sous le ciel; il est gai, d'une gaieté légère et pétillante. Ces qualités sont aussi bien celles de notre esprit et il n'est pas douteux que nous n'en devions quelque chose au produit de nos vignes.

Homère, Catulle, Horace avaient précédé Dastros dans cette voie, Bacchus les ayant inspirés plus souvent qu'Apollon, car ils buvaient *pro summo* les coupes de Massique et de Falerne. Après eux viendront *Luther*, le titan germanique, *Rabelais, Goudelin, Gauthier, Béranger*, et j'en passe, qui sauront apprécier le précieux breuvage en faisant son éloge.

Des observateurs philosophes ont affirmé que les peuples des pays de vignobles avaient un caractère analogue à celui de leurs vins. Nous n'en rechercherons pas la cause, nous bornant à constater que l'influence du vin est bienfaisante, l'histoire proclamant que la civilisation est toujours montée du Midi au Nord et la barbarie descendue du Nord au Midi.

Sans vouloir prétendre que le génie de la Grèce et de l'Italie est sorti des amphores de Chio et de Syracuse, il est certain que les arts et la poésie y ont puisé leurs plus belles inspirations.

(2) A la mort de son père, notre poète, recueillit son petit héritage, car il existe à Saint-Clar un registre terrier établi entre 1625 et 1640, et l'article de ce cadastre, consacré à *Dastros*, porte textuellement ce qui suit :

« M. *Jean Géraud*, prêtre,

» Tient vigne à *Bailhelimac*, confronte du levant et midy vigne de *Jean Blot* vieux, du couchant vigne de Monsieur *de Chanteloup*, du septentrion vigne de *Guilhem Cantaloup* contenant six places.

» Plus tient vigne à *Las Méliandes* confronte, du levant terre des héritiers de *Jean Dupuy*, du couchant carrère publicque tendant aux *Calaces*, du midy terre de *Michel Dulaur*, du septentrion vigne de *Jean Bordenave*, contenant quatre places vingt escats. » (*Revue de Gascogne*, t. XXXVII, p. 38.)

Mais tout nous fait supposer qu'il dut se désaisir de ces vignes pour subvenir à ses besoins et ceux de la nombreuse famille de sa sœur Jeanne.

S'aougoussots embiat un flascou,	Si vous m'aviez envoyé une futaille,
Jouts augouri mandat bin blanc;	Je l'aurai remplie de vin blanc :
Quets tenguere loc d'un boun cascou,	Elle vous tiendrait lieu d'un bon casque,
Quets escauhere plan lou flanc.	Et vous échaufferait bien les flancs.

Et le bon vicaire de répondre aussitôt :

Per bous, bous aouéts trop parlat,	Quant à vous, vous avec trop parlé
De m' hé counegue que lou flascou	En me faisant connaître que ma futaille
Me tenguere loc d'un boun cascou;	Me tiendrait lieu d'un bon casque
Tabe m'en bau tout cap pelat.	Tandis que je m'en vais la tête toute nue.
Més be m'en tirare la sang,	Mais il m'enlèverait tout le sang,
Sa materio sire trop dûro,	Sa matière étant trop dure,
Si 'ou pourtaoui ses hourradûro,	Si je le portais sans doublure;
Hourrats-me'ou dounc, sits plats, deou (blanc.	Capitonnez-le donc, s'il vous plait, mais (avec du blanc.

Les anciens croyaient si bien que l'usage du vin était nécessaire au poète qu'ils disaient proverbialement : *non est dithyrambus si aquam bibat*, conviction si bien partagée par quelques poètes anciens ou modernes qu'elle leur a inspiré trop de dithyrambes en faveur de la dive bouteille. Dastros connaissait ce proverbe car il y fait allusion quand il dit :

Cérto quan lou bente gourioulo	Certes quand le ventre gronde
Per n'aoue pas plan tout soun cas,	Pour n'avoir pas tout son nécessaire,
Labets ni la bouquo n'eychioulo,	Alors la bouche ne peut siffler,
Ni lou gaüt nou canto pas.	Et le gosier ne chante pas.
Arren que nou dits, si n'es pléo,	Elle ne dit rien, si elle n'est pleine
L'ourguino deou bent deou barquin;	L'orgue du vent du soufflet de forge;
Ni lou pouéto, si n'a la bèo	Pas plus que le poète, s'il n'a les veines
Un pauc animado de bin.	Un peu excitées par le vin.
Ets hén Bénus la bïgagnéro	Ils représentent la bizarre *Vénus*
Fredo ses Cerés é Bachus,	Froide sans *Cérès* et *Bacchus*,
Més si Cerés é Bachus n'éro,	Mais si Cérès et Bacchus n'existaient pas
Apouloun nou sire qu'un gus...	Apolion ne serait qu'un gueux...

Dans une autre circonstance il se comparera au Soleil et il trouvera des arguments d'un caractère bien original pour établir sa supériorité sur l'Astre du jour :

E mes que boutaré boun gatge	J'oserai même mettre un bon gage
Que suber et jou é l'aouantatge,	Que j'aurai l'avantage sur lui
E ly soun bétcop au-dessus;	Et lui suis de beaucoup supérieur;
Et chuquo l'aygo coum' bét harri,	Il suce l'eau comme un crapaud
E jou de bin que m'apitarri;	Et moi je me gorge de vin;
Et n'a qu'un ouéil, é jou n'é dus...	Il n'a qu'un œil, moi j'en ai deux ..

Il se vante de trouver ses meilleures inspirations au fonds de la bouteille, dans une étrenne au duc d'Epernon où il dresse un trône à *Bacchus* :

Et cau encouéro que jouts digo	Il faut encore que je vous dise
Coum à 'poulloun jou héou la higo	Comment je fais la nique à Apollon
E a soun enthouziam deouin.	Et a son divin enthousiasme.
Car puch qu'Apoulloun é la muso	Car puisque Apollon et la muse
Aquet enthouziam m'arrefuso,	Me refusent cet enthousiasme,
Joum héou un enthouziam de bin.	Je m'en fais un pour le vin.
Razum potum, yo pléo tasso	Rasum potum, une tasse pleine,
D'aro 'nla sira moun Parnasso	Dorénavant sera mon Parnasse
Ses més d'arren m'empetega.	Sans me préoccuper d'autre chose.
É boli hé tanto de nazo	Et je veux faire un pied de nez
A la hount pégo deou Pegazo,	A la sotte fontaine du Pégase, (de vin.
Més qu'aje la hount deou pega (1).	Pourvu que j'ai la fontaine de la mesure
É pego houc la fantesio	Bien sotte fut la fantaisie
Que hasouc de la pouesio	Qui fit de la poésie
Apolloun principau patroun.	*Apollon* le principal patron.
Bachus es (lou) qui s'ac gouasagno,	*Bacchus* est celui qui l'emporte,
Que bau més qu'un chibau d'Espagno,	Il vaut mieux qu'un cheval d'Espagne
É l'aute bau meinch qu'un mitroun.	Et l'autre vaut moins qu'un mitron.
Jou bouy plan més, jou bouy hé 'ncouéro	Je veux bien plus, je veux encore fonder
Yo religioun touto naouéro,	Une religion toute nouvelle,
É jou bouy, per l'amou deou bin,	Et je veux, pour l'amour du vin,
Hé *Bachus Diou* de la pouesio.	Proclamer *Bacchus* Dieu de la poésie.
É s'ac prengoun per heresio,	Si on prend cela pour une hérésie
Quem prengon à jou per *Calbin*.	Qu'on me reconnaisse pour *Calvin*.
Per coumença dounc la reformo	Donc pour commencer la réforme
D'aquer' errou biéllo é enormo	De cette erreur vieille et énorme,
Que dab rasoun jou é coundamnat,	Que j'ai condamnée avec raison,
Sio qui bouillo Apollounisto,	Soit qui veuille Apolloniste,
Jou proutésti d'esta Bachisto,	Je proteste d'être Bachiste,
È qui noun es sira damnat	Et qui n'en est sera damné.
Qu'es Apolloun, ni qu'es la muso	Qu'est Apollon et qu'est la muse
Ses moun Bachus, qu'yo cornomuso	Sans mon Bacchus, une cornemuse
Que tant qu'es ses bent es sen soun ?	Qui sans vent est privée de son ?
Lou pouéto que de bin nou s'unto	Le poète qui ne se frotte pas de vin
Es coumo béro pincho ses punto,	Est comme une pince sans pointe
Per hé 'pigramo ni cansoun.	Pour faire des épigrammes et chansons
Apoulloun baillo sas mesuros	Apollon donne ses mesures
Bét souen rebouchéros é duros	Bien souvent ingrates et dures
Coum bét gourrioula de porcs :	Comme des grognements de porcs :
Au loc que Bachus las a justos,	Au lieu que Bacchus les a justes,

(1) Le *pega*, ancienne mesure de vin usitée dans le Midi.

É ta douços, que més y tustos,	Et si douces, que plus tu les frappe,
Més t'en agradon lous accords.	Plus tu en apprécies les accords.
Quim dira, quan de m' hé hé bersis	Qui me dira que pour que je fasse des vers
Entre tant de subjéts dibérsis	Entre tant de sujets différents
Lou més pouchant es lou binat :	Le plus puissant est le vin :
É quim dira qu'aquo 's la tino,	Qui me dira que c'est le foudre
Nou muso gréquo ni letino,	Et non pas la muse grecque ou latine,
Aquet aura plan debinat.	Celui-là aura bien deviné.
Jou n'é qu'un chay per moun estudi,	Je n'ai qu'un chai pour bibliothèque
Oun d'autes libes nou bouludi	Où je ne feuillette d'autres livres
Que barriquos é que pipôts	Que des barriques et barils
Per escritôri jou é la pinto.	Pour écritoire j'ai la pinte.
Sabéts se y é de bouno tinto?	Savez-vous qu'il y en a de belle teinte?
Cértos bou 'n lequarets lous pots...	Certes vous vous en lécheriez les lèvres...

Il ne se montre pas égoïste, et loin de se réserver exclusivement les faveurs de son dieu il cherche à les étendre à tout le monde.

Ayant appris que M. *Sensoué* était malade, et que le médecin lui avait interdit l'usage du vin, il s'empresse de lui envoyer une recette à son usage dont il s'est bien trouvé :

Qu'eri malau denquio mouri,	J'étais malade à mourir,
Que nou troubé per me gouari,	Et je ne trouvai pour me guérir.
Ni nou trobi re quem' gouarisco	Et je ne trouve rien qui me guérisse
Que lou bin : Diou lou benasisco.	Que le vin : Dieu le bénisse.
Lou medecin m'eou dehené,	Le médecin me le défendait
É tout jamais et entené	Et il entendait que jamais
Que jou beougoussi l'aygo blousso,	Je ne boirai que de l'eau pure
Ou tisano fadasso é douço.	Ou de la tisane fade et douce.
Més cértos aquet mandoment	Mais certes cette ordonnance
Mé tengué trop en languiment,	Me tenait trop en état de faiblesse,
Car oum més d'aygo jou chucaoui,	Car plus je buvais d'eau,
Més, praube, jou languinejaoui.	Plus, pauvre, je m'épuisais.
A la fin dounc jou' m' despité,	A la fin donc je me dépitai
É tout d'un cop m'arreboulté	Et tout d'un coup me révoltai
Countro aquér' oudounancio aygouso,	Contre cette ordonnance aqueuse
É m'en hi medich uo binouso.	Et je m'en préparai une avec du vin.
Jou beougu bin d'aqui 'n daouant,	J'en bus, et à partir de ce moment (tant.
É coum un peych bengu benant.	Comme un poisson je redevins bien por-
Sabets se y bouti aygo? gouto.	Savez-vous si j'y mets de l'eau? point du
Si m'en porton, la giti touto.	Si on m'en apporte je la jette toute. (tout.
Or puch qu'atau lou bin gouarich,	Or puisque le vin guérit si bien,
Moussur, haséts atau medich	Monsieur, faites-en de même.
Lous Medecis et pouticayres	Les Médecins et pharmaciens
Soun aquets maychants presicayres	Sont ces mauvais prédicateurs

Desquaus noste Seigne disé
Que saboun dise é nou pas hé...

Desquels notre Seigneur disait
Qu'ils savent conseiller et ne pas faire
(eux-mêmes...

Il mêlera même le profane avec la lithurgie quand il dit au duc d'Epernon :

Quétscountentéts, sits plats, Mousseigne,
Que cado dio que'ou lusich
Et sacrifiquo à Noste Seigne
Tant per bous que per et medich.

Contentez-vous, s'il vous plaît, Monsei-
Que chaque jour qui l'éclaire (gneur,
Et sacrifie à Notre Seigneur
Aussi bien pour vous que pour lui-même.

Siats countent que soun exercici
N'es que lou serbichi deouin,
La santo messo soun aufici,
É puch beoué, més qu'ajo bin.

Soyez assuré que son exercice
N'est que le service divin,
La sainte messe son office
Et puis boire, pourvu qu'il ait du vin.

Cado maytin cantara messo :
É cado cop qu'ajo cantat,
Noble Duc, et bous hé proumesso
De beoue à bosto santat...

Il chantera la messe chaque matin :
Et chaque fois qu'il aura chanté,
Noble Duc, il vous fait la promesse
De boire à votre santé. .

Il ne terminera les odes, les souhaits de bonne année qu'il adresse à M. *d'Aygues-Mortes*, au *baron de Laïlle*, à M. *de Larlat*, et à M. le *duc d'Epernon*, sans accorder un pieux souvenir à la purée septembrale qui lui tient tant au cœur.

Une fois lancé sur cette voie il composera des chansons bachiques, des Noëls même, avec une verve et un entrain tout gaulois.

Le tournesol n'est pas la seule plante qui dirige son calice vers le soleil; tous les arbustes penchent leurs tiges vers l'astre qui répand la chaleur et la lumière. Le bon vicaire subit à son tour l'influence des lois physiques de l'attraction, mais pour lui le roi des astres réside à Toulouse. *Goudelin*, à cette époque, à l'apogée de sa gloire, était le chef de cette libre association des faciles esprits sachant si bien reprendre le lendemain de leurs fêtes au cabaret leur dignité quelque peu compromise la veille à la fin d'un repas. Dastros désira le connaître et lui demander d'être reçu parmi ses disciples. Il lui adressa à cette occasion une ode charmante le proclamant Maître du *Parnasse Moundi*, et qu'il terminait ainsi :

Aro be jutjos qui jou soun,
Aro be 'ntenes à moun soun
Que nou soun pas brico beou-l'aygo,
Noum' arrefuses pas aco
Que quand ma Muso es embriaygo
Ma Muso hé tout so que bo.

Maintenant tu comprends qui je suis,
Maintenant tu entends à mon son
Que je ne suis pas du tout un buveur
Ne me refuses pas cela [d'eau,
Que quand ma Muse est enivrée
Ma Muse fait ce qu'elle veut.

Rasum potum yo pleyo tasso (1)
Es moun benerable Parnasso

Rasum potum, une tasse pleine
Est mon vénérable Parnasse

(1) Mesure des liquides, un demi-litre.

Sés d'arren més m'empetega,
É boli hé tanto de naso
Tant qu'ajo la hount deou pega,
A la hount pégo deou Pegaso

Per moun Apolloun acos tu,
Que si tum' counegues trop du
Coum' ag soun, é si tu m'arrefusos
En qualitat de toun factou,
Bouillats ou nou, tu é tas Musos,
Be soun aumens toun serbidou.

Sans m'embarrasser d'autre chose
Je veux faire un pied de nez
Tant que j'aurai la fontaine de la mesure
A la sotte fontaine de Pégase. [de vin

Mon Apollon c'est bien toi,
Si tu me reconnais trop obstiné
Comme je suis et si tu me refuses
En qualité d'apprenti,
Que tu veuilles ou non, toi et tes Muses,
Je n'en suis pas moins ton serviteur.

Le chantre de *Liris* lui répondit :

Yeu n'é pas peno de bous creire
Le bayle de nostre mestié,
Et que nou tirats pas coustié
Quand cal douna dedins le beire.
Més be budats milhou la tasso
Quand ben pleno del grifoulet
Qu'un cop de pé de chibalet
Féc doutza sur le mount Parnasso.

Je n'ai pas de peine à vous croire
Le juge de notre métier,
Et que vous ne reculez pas
Lorsqu'il faut lever votre verre.
Mais vous videz mieux votre tasse
Quand elle est pleine de bon vin
Qu'un coup de pied de cheval
Fait jaillir l'inspiration sur le Parnasse.

Il rend hommage à ses états de service, lui déclarant qu'il méritait à son tour l'honneur de la Muse gasconne et celui d'être reçu dans la joyeuse Académie.

Le poète, enchaîné au char des Muses profanes, entreprend des badinages poétiques jusqu'à raconter *Las noços d'un caperan é ritou naouet*, badinage érotique d'Ovide, boutade humoristique des plus franchement gauloise.

Il quitte l'*Hélicon* pour procéder à la cérémonie du nouveau curé de Saint-Clar, mais quel est son étonnement de voir le marié sans sa fiancée :

Jou é demandat entran aciou
S'es aquero qu'a l'ouéil ta biou,
Ou b'aquero plan empernàdo,
Ou aquero qu'a lou couhet (1),
Carot, ça m'a dit caucoumet :
Cérto, nimpho, noun y a pas nàdo.

J'ai demandé en entrant ici
Si c'est celle qui a l'œil si vif,
Ou celle qui est si bien coiffée,
Ou bien celle qui a la coiffure,
Tais-toi, me dit quelqu'un :
Certes, il n'y a aucune nymphe...

Il continue en poussant une pointe de sensualité :

Jou sabi be qu'en boulerets
Uo, é que la courtijarets
Coum un saruqueret (2) que bàro,

Je sais bien que vous en voudriez
Une, et que vous la courtiseriez
Comme un oiseau qui guette sa proie,

(1) Espèce de baynolète que les femmes placent sur leur coiffe pour se garantir de la pluie.
(2) Oiseau qui prend les rats.

Aquo 's un coumun apétit	C'est bien là une convoitise ordinaire,
Més be cau tasta dab lou digt	Mais il faut vous contenter de goûter avec
Si boun poudéts payra per aro.	Si vous pouvez vous en passer [le doigt,
	[pour le moment.

Dieu ne consent au mariage du prêtre qu'avec son Église :

Que y haran? Diou que n'ac bo pas :	Qu'y ferons-nous à cela? Dieu le défend,
É que bo que lous caperas	Et veut que les prêtres
Se countenten de sous berbiàris...	Se contentent de leurs bréviaires...

Il compare le Bréviaire à la femme, la seule qui puisse vivre avec le curé, et il lui trouve bien des mérites :

Tabe nado crento nouts cau	Aussi ne faut-il avoir nulle crainte
Que' ou berbiàri bous hasso mau,	Que le bréviaire leur fasse du mal,
Nat escarni, ni nad' escorno,	Nulle moquerie, ni blessure,
Ni quets boute deguens lou cap	Ni qu'il vous mette dans la tête
La tempésto que trop un sab,	Le désordre que l'on connaît trop bien,
Ni quets y plante nado corno.	Ni qu'il vous y plante quelque corne.
Lou praube berbiàri nou mord,	Le pauvre bréviaire ne mord
Ni nou rûo que coum un mort,	Ni ne rue que comme un mort, (prend,
Ni n'arreguinno, ni nou penno,	Il ne donne pas de coups de pieds, ni ne
Baysats lou haut, baysats lou bas,	Embrassez le, en haut et en bas,
Jamés et nou mourdera pas,	Jamais il ne vous mordra, (femme.
É s'are be beléou la henno.	Il n'en serait peut-être pas ainsi de la
Haséts coucha touto la néyt	Faites coucher toute la nuit
Boste berbiàri dins lou liéyt,	Votre bréviaire dans le lit,
Croux de paillo, si mot et bâdo,	Croix de paille, s'il dit un mot
Quan degun no' ou fuilletera,	Lors même que personne ne le feuilletera
E la henno s'aoujera	Au contraire la femme s'ennuiera
Si n'es un pauquet caressado.	Si elle n'est un peu caressée.
Bous nou courrets pas lou peril	Vous ne courez pas le danger
D'aoue nado hillo, ni hil,	D'avoir ni filles ni fils
Aumens qu'a bostes despens bisquo,	Qui vive au moins à vos dépens,
Si lou cas es qu'en ajats nat,	Si le cas est que vous en ayez un
Ou de tourut, ou de panat	D'occasion ou bien volé (risse.
Cauqu'un més cau que bo'ou nouyrisquo.	Il faut que quelqu'un plus vous le nour-

Il poussera la licence et les écarts de la folle du logis jusqu'à parler des proeminences frontales qu'un curé doit se garder de placer sur la tête de ses ouailles, hardiesse plus digne d'*Horace* et de *Catulle* que de *Saint-Augustin* :

Diou bous a dat lous habitans	Dieu vous a donné les habitants
D'aqueste loc per parrouquians	De ce lieu pour paroissiens
Au nom é qualitat d'aouèillos.	Ayant nom et qualité de brebis.

Boun pastou, gouardats que bous,	Bon pasteur, gardez-vous
No' ous hasats pas bengue moutous	De les faire devenir moutons
Dab cornos dessus las aurèillos.	Avec des cornes sur les oreilles.
Més, Moussur, perque direts-bous	Mais, Monsieur, pourquoi me demandez-(vous,
Qu'et nou bo pas que sion moutous?	Ne veut-il pas que nous soyons (des moutons?
Misteri qu'es, nou pas coustumo.	C'est un mystère et non une coutume.
Noste Seigne nou bo que pax,	Notre Seigneur ne désire que la paix,
Or si 'ts aouèn cornos aus caps,	Et s'ils avaient des cornes sur la tête
Ets haren toutjour à la tumo ..	Ils se frapperaient toujours avec la tête. .

Et notre poète continue sa plaisanterie toute *Rabelaisienne*, *véritable esbaudissement de gauloiserie joviale.* Pénétré de son sujet, il se complait à le développer et va droit devant lui, avec sa franchise habituelle, sans souci de la critique. Sous la protection de l'éternel principe méridional, « *j'ai ri, me voilà désarmé,* » Dastros n'enveloppe pas sa pensée du rire désopillant du *Curé de Meudon*, mais il lui donne l'assaisonnement d'un sourire agréable et d'une attrayante bonhomie.

Le *duc d'Epernon* (*Jean-Louis*), privé de ses dignités en 1641, était allé finir ses jours à *Loches* où il mourut le 13 janvier de la même année à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Son fils, *Bernard de Foix* et *de La Valette*, avait obtenu, dès l'année 1634, la survivance de son père, mais il ne prit possession de sa charge qu'en 1644 (1). Le bon vicaire nous l'apprend lui-même quand il dit au nouveau duc :

Boste pay, de qui la memorio	Votre Père, dont la mémoire
Per tout lou moun arretrounich,	Qui resplandit dans tout le pays,
Nous a taillat prou gran' istorio	Nous a procuré une assez belle histoire
Ses counda la de bous medich.	Sans compter celle qui vous appartient.
Boste Pay, més que dic-jou, boste?	Votre Père, mais que dis-je, votre?
Cau doubla lou mot é la boux,	Il faut doubler le mot et la voix,
Cau dise : lou boste é lou noste,	Et dire : le votre et le notre,
É cau dise : lou Pay de touts.	En disant : le Père de tous.
Més joum' doun un cop de lanceto	Mais je me donne un coup de lancette
Quan jou noumenti boste Pay,	Quand je nomme votre Père.
Despuch Jean-Louis de la Baleto	Depuis *Jean-Louis de la Valette*
Au moun jou nou m'é bist nat gay.	Je ne me suis vu nul plaisir en ce monde.

(1) Sa conduite comme gouverneur de la Guienne fut en tous points conforme au modèle que lui offrait en ce genre sa famille. Dévoué au cardinal de Mazarin, il soutint chaudement, contre le Parlement de Bordeaux, le parti de ce ministre dont il partagea la disgrâce. S'étant vu contraint, lorsque son protecteur chercha un refuge dans la ville de Liège, de céder son gouvernement au prince de Condé et de se retirer à Loches, il mourut insolvable, en 1660, aussi peu regretté des Bordelais que l'avait été son père.

Aros cérto, grand Duc, b'acabi,
Lou regret me sarro lou cò,
Jou nou podi, ni jou nous sabi
Parla, quan me brembi d'aquo...

Maintenant certes, grand Duc, j'achève,
Le regret me serre le cœur,
Je ne peux, ni ne sais
Parler, quand je me souviens de tout cela.

C'est donc à lui que Géraud adressera dorénavant ses odes et ses compliments ; c'est lui qui lui continuera une protection bienveillante et efficace.

Le poète reconnaissant proclame ses vertus et son grand cœur :

Aro lou moustre de l'ambejo
Debat bostes pés abatut,
Hé que lou mès abugle béjo
S'ets gran de có è de bertut

Maintenant le monstre de l'envie.
Abattu sous vos pieds,
Fait que le plus aveugle s'aperçoit
Si vous êtes grand de cœur et de vertu.

Més s'ets courtés é s'ets aimable
Grand Duc, lou quits auch é quets bey,
Cau que sio piri que diable
Si n'ac abouo, é si n'ac crey...

Mais si vous êtes courtois et aimable,
Grand Duc, celui qui vous entend et vous (voit,
Il faut qu'il soit pire que le diable
S'il ne l'avoue et ne le croit...

Nous avons dit que Dastros cessa de signer les registres de la paroisse de Saint-Clar en avril 1647. A cette date, son nom et celui de Darquier, vicaire et poète comme lui, sont remplacés par deux noms nouveaux.

Nous savons de source certaine à quelle circonstance on doit attribuer cette disparition. Deux pièces sur parchemin qui existent et signées par l'évêque de Lectoure, frappent les deux vicaires d'une peine disciplinaire, car tous les deux sont révoqués du titre de chapelains pour cause d'indignité. Le Prélat avait dû exercer cette sévérité en expiation, sans doute, des peintures par trop profanes échappées à la plume des deux vicaires. Quoiqu'il en soit, nous savons que son collègue Darquier reprit possession de son poste en 1648 après un an de suspension.

Géraud fait allusion à la disgrâce qui vient de le frapper quand il écrit au duc d'Epernon :

Sa disgraço, sa malo suno,
Segoun lou report que jou héou,
Nouts sir' estado qu'empourtuno
E jou qu'ets agrade béleou...

Sa disgrâce, sa triste figure,
Selon le rapport que je vous fais,
N'eut été pour vous qu'importune,
Mais peut-être cela vous plait-il...

Frappé de cette grande infortune, le duc le console et l'engage à venir près de lui, à son château de *Caumont*; le poète s'excuse par lettre :

Paperet, ben au loc de jou
Per saluda, ses arre creigne,
Dab tout respét é tout aunou,
Aquet gran Duc, aquet Mousseigne.

Petit papier, va à ma place
Saluer, sans rien craindre,
Avec tout le respect et honneur que je (lui dois,
Ce grand Duc, ce Monseigneur.

Hé dab ounesto libertat	Expose lui, en toute honnête liberté,
Moun excuso certo plan bouno,	Mon excuse certes excellente,
É digos-ly plan la bertat.	Et dis-lui bien la vérité,
Perque jou nou y bau en persouno.	Pourquoi je n'y vais pas en personne.

A une autre époque, il invoquait sa pauvreté, l'humilité de sa modeste personne, la pénurie de son costume, il oppose maintenant la vieillesse comme cause d'empêchement :

Que si jou soun estat pourin,	Si j'ai été poulain,
Jou soun aro bengut ta rosso,	Je suis maintenant devenu si rosse,
Qu'ana nou podi per camin	Que je ne puis plus aller par les chemins
Acaouat, à pé, ni 'n carrosso...	A cheval, à pied, ni même en carrosse...

Dastros, d'un commerce si agréable et si sûr, n'oubliera pas ses amis fidèles; quoique bien malheureux il continuera à leur envoyer le jour de l'an ses souhaits de bonheur, habitude invétérée de l'usage et de la reconnaissance qu'il a pratiquée durant trente ans envers les petits comme les grands.

Mais l'âtre est sans feu, la bise glacée envahit sa chambre et engourdit ses membres :

Jou é ma muso touto estarido,	J'ai ma Muse épuisée,
Jou é ma bèo touto estourrido,	J'ai mes veines transies,
Jou é moun cerbét embadouguit,	Et le cerveau étourdi,
Assecarat jou é l'escritòri	Mon écritoire est desséché
Coum' bér' amno d'esprecatòri,	Comme une âme du purgatoire,
É moun papé chop coum un guit	Et mon papier humide comme un canard.
Coumo bét tail de bièill' eychado	Comme un tranchant de vieille houe
Jou é ma plumo tout' amourchado,	J'ai ma plume toute ébréchée,
Ma man empeguido de fret,	Ma main engourdie par le froid,
Mous membres an tau malananço,	Mes membres, en si mauvais état,
Qu'aquò n'es pas en ma pouchanço	Qu'il n'est même plus en mon pouvoir
De beoue un cop dab lou bras dret ..	De boire un coup avec le bras droit...

Et malgré tout, il conserve sa bonne humeur, il tâche de faire bonne contenance en public, conservant en lui-même les angoisses et les tourments qui l'assaillent et le vieillissent avant l'heure A travers le masque souriant du visage, on aperçoit les ravages occasionnés par les tortures morales et physiques.

Rien n'arrête son labeur de poète, mais sa tâche devient plus difficile. Lui le brillant improvisateur d'antan, l'enfant gâté des Muses, déclare son impuissance, l'inspiration est rebelle :

Brac surtout à hé pouesio,	Impropre surtout à faire des vers,
Aumens coum é bist que hasio	Au moins comme j'ai vu que les faisais

Quan éri drillant é gourrin,
Més nou soun pas encoué en la hosso.
Jamés boun pourin nou houc rosso,
Ni jamés rosso boun pourin.

Quand j'étais bon vivant et coureur.
Mais je ne suis pas encore dans la fosse.
Jamais bon poulain ne fut rosse,
Et jamais rosse bon poulain.

Il n'abdique pas cependant, mais il se préoccupe de savoir si cette faiblesse, due aux effets des ans, n'atténuera pas l'estime que ses amis ont pour lui :

Per esta dounc biéil arrimayre,
E qu'arrima nou pousco gouayre,
Nou cau pas meinch m'en estima.
La biéillou me tenc sur la cene,
Me hé 'sta mès, é mès m'estene
Prés deou houec, per més arrima...

Pour n'être plus qu'un vieux rimeur,
Et que je ne puisse plus guère rimer,
Il ne faut pas moins m'estimer.
La faiblesse me tient sur la cendre
Et m'oblige à me rapprocher de plus en (plus
Près du feu pour mieux rimer...

Solliciteur et quémandeur infatigable, il enverra ses vers en étrennes, où seront exposées les misères qui l'assaillent de tous côtés. Derrière le prêtre, le philosophe, il nous montre l'homme, qui n'est pas insensible aux rigueurs de la mauvaise fortune.

Cap d'an, é cap de més, é mes cap de semmano,
M'a taloment, Moussur, près au desperbesit,
Qu'en bat lou miéy dou tour, lou caytioué m'escano,
Jou soun tout arrucat, jou soun tout encheprit.

Chaque fin d'année, de mois, et même de semaine,
M'a tellement, Monsieur, pris au dépourvu
La misère m'étreint, me gagnant tout entier,
Je suis tout pelotonné, je suis tout perclus.

Mais ce cri de détresse n'est pas intéressé ; il met tout sur le compte du respect dû aux usages, aux habitudes qu'il a contractées :

Jou nou dic pas aco per bous demanda bioures,
Ni pan, ni bin, ni car, per m'unta lou gaüt,
Ni boy, ni bestimens per arbaja lous gioûres,
Qu'encoué jou bé de tout per huji lou traüt...

Je ne dis pas cela pour vous demander des aliments,
Ni pain, ni vin, ni viande, pour m'humecter le gosier,
Ni bois, ni vêtements pour m'abriter des givres,
Bien qu'encore je fasse tout pour fuir le mauvais sort...

Dans cet état d'esprit il se recueille et retrouve sa facilité des beaux jours ; sa pensée déploie ses ailes pour prendre son essor dans les hautes sphères de l'éternité et il parle de ses cheveux blancs avec une douce philosophie dans sa dernière étrenne (1647), *Lou Cant deou Cigne,* (Le chant du Cygne) son adieu à la vie, qu'il adresse au noble duc.

Sa Muse joyeuse se tait, le poète, met une corde à sa lyre. L'heure de sonder le grand mystère est arrivée, son âme est toute entière envahie et comme obsédée de cette unique souci. Il réfléchit, il médite :

Sic ubi fata vocant. etc...
Atau prés de sa fin, tout blanc, canto lou cigne,
É deou Méandre dous hò retrouni lou bord,
Més soun cant meloudious es l'assegurat signe
Qu'et es à l'ouro de sa mort

Atau canti jou, biéil é blanc coumo lou cigne,
É de la gayo Arrats héou retrouni lou bord.
Més d'aro 'nla moun cant es l'assegurat signe
Que jou m'aprochi de la mort (1)...

Ainsi près de sa fin, tout blanc, chante le cygne,
Et du doux Méandre fait retentir les bords.
Mais son chant mélodieux est le signe certain
Qu'il est à l'heure de sa mort.

C'est ainsi que je chante, vieux et blanc comme le cygne,
Et du joyeux Arrats fais retentir les bords,
Mais dorénavant mon chant est le signe certain
Que je m'approche de la mort...

Après avoir renouvelé au duc son attachement et lui avoir souhaité une

(1) Le chant du cygne chanteur, désagréable de près, est assez harmonieux entendu de loin : il a un timbre très clair, comme celui d'une clochette d'argent. Il chante souvent et, même au moment de mourir, ses dernières respirations produisent un son; de là la légende du cygne qui ne chante qu'au moment de mourir Le cri ordinaire est *killklii*; son cri le plus doux, *ang*. Il est souvent célébré dans les chansons populaires russes. « Je suis parvenu, dit *Homeyer*, à entendre la voix du cygne chanteur. Huit à dix de ces oiseaux se trouvaient sur le Grabow, à environ une centaine de pas du bord et poussaient des sons perçants et harmonieux. On ne pouvait y reconnaitre de mélodie; ce n'étaient que quelques notes trainantes, mais comme les unes étaient plus élevées, les autres plus basses, les intervalles des sons se faisaient sentir et le tout constituait un ensemble assez harmonieux. Malgré la distance ces notes arrivaient distinctes à mon oreille. »

Schilling est plus explicite : « Le cygne chanteur charme l'amateur, non seulement par sa beauté, sa grâce, sa prudence, mais encore par sa voix forte, riche en notes pures et variées; il la fait entendre à toute occasion, c'est un cri d'appel, d'avertissement. Quand il est réuni à ses semblables il semble causer avec eux ou rivaliser à qui chantera le mieux. »

« Lorsque par les grands froids la mer est couverte de glace dans les endroits non occupés par les courants, que les cygnes ne peuvent plus se rendre là où l'eau peu profonde leur garde une nourriture abondante et facilement accessible, alors on voit ces oiseaux se rassembler par centaines sur les points où des courants maintiennent la mer libre, et leurs cris mélancoliques racontent leur triste sort; souvent alors, dans les longues soirées d'hiver et pendant des nuits entières, j'ai entendu leurs cris plaintifs retentir à plusieurs lieues. On croit entendre, tantôt des sons de cloche, tantôt des sons d'instruments à vent; ces notes sont même plus harmonieuses, provenant d'êtres animés, elles frappent nos sens bien plus que des sons produits par un métal inerte. C'est bien là la réalisation de la fameuse légende du chant du cygne; c'est, en effet, souvent le chant de mort de ces superbes oiseaux. Dans les eaux profondes, où ils ont dû chercher un refuge, ils ne trouvent plus de nourriture suffisante; affamés, épuisés, ils n'ont plus la force d'émigrer vers des contrées plus propices, et souvent on les trouve sur la glace, morts ou à moitié morts de faim et de froid. Jusqu'à leur trépas ils poussent leurs cris mélancoliques. » — (Henri Coupin, *Le Chant des Oiseaux*.)

ongue existence dans l'intérêt de la Guienne et de la France, il donne des conseils à tous les hommes pour se préparer à la mort :

É puch que deou moument que l'amno se separo
D'aqueste cos pesuc depend l'eternitat,
N'es pas-et passohol lou qui nou se preparo
Per trouba la felicitat ?

Jou héou dounc un gran ben à mous amics d'escrioue
Lou mouyén de trouba la bito dab la mort,
É de quino fayçoun la mort nous hara bioue,
Que n'es sounquo de y pensa fort.

Qui sustenguera dounc que lou cant de moun cigne
En estrêo n'es pas digne d'un goubernur,
Digne d'un Rey, deou Papo, é de tout lou moun digne,
Puch qu'à touts causo tau bounur ?

Quan lou cigne se sent de la Parquo la proyo,
Soun sang lon més subtil s'amasso autour deou cò,
Que per un pauc de tems l'ac y plêo de joyo
É lou hé canta coum aquò.

Atau l'ome de ben, qu'au punt de la mort s'armo,
É counforto soun cò deou millou de soun sang,
Jou 'nteni per soun sang las bertuts de soun armo,
Canto coumo lou cigne blanc.

Et puis que du moment où l'âme se sépare
De ce corps pesant en face de l'éternité,
N'est-il pas fou celui qui ne se prépare
A trouver la félicité.

Je fais donc un grand bien à mes amis d'écrire
Le moyen de chercher la vie avec la mort,
Et de quelle façon la mort nous fera vivre,
Ce n'est certes qu'en y songeant souvent.

Qui soutiendra donc que le chant de mon cygne
En étrennes, n'est pas digne d'un gouverneur,
Digne d'un Roi, du Pape, de tout le monde enfin.
Puisqu'à tous il cause un tel bonheur ?

Quand le cygne se sent la proie de la Parque,
Son sang le plus subtil reflue vers son cœur
Qui le remplit de joie pour un peu de temps
Et le fait chanter de cette façon.

Ainsi l'homme de bien, qui s'arme au moment de la mort
Et réconforte son cœur du plus pur de son sang,
J'entends par son sang les vertus de son âme,
Chante comme le cygne blanc.

Atau l'ome de ben cantara coum un cigne
Quan sento que lou céou lou ba tira d'aciou,
Més que jouyousoment labets et se resigne
A la boulentat deou boun Diou.

Atau l'ome de ben cantara coum un cigne
En tout tems, coumo s'éro à l'ouro de la mort,
Per gouarda que l'ihér countro d'et n'arreguinne,
É per se rendé lou més hort.

Atau l'ome de ben cantara coum un cigne,
Ou sio en sa maysoun, ou qu'ane per camin,
Ou que beille, ou que dromo, ou que soupe, ou que dinne,
Si s'arrebrembo de sa fin.

Atau l'ome de ben cantara coum un cigne,
Mès que quan et se sento a la mort coundamnat,
Soun armo boulentés à l'anjou et counsigne
Que ly es per gouardian ourdenat.

Atau l'ome de ben cantara coum un cigne,
Coumo cantéc joyous, lou Saubado deou moun,
Puch que daouant sa mort et cantéc un bét himne,
É nous héc à touts la leçoun.

Atau l'ome de ben cantara coum un cigne,
Quan daouant soun trespas aura gran countritioun,

Ainsi l'homme de bien chantera comme un cygne
Quand il sent que le ciel va le tirer de là,
Il faut qu'alors il se résigne joyeusement
A la volonté du bon Dieu.

Ainsi l'homme de bien chantera comme un cygne
En tout temps, comme s'il était à l'heure de la mort,
Pour éviter que l'enfer contre lui ne résiste
Et pour se rendre le plus fort.

Ainsi l'homme de bien chantera comme un cygne,
Qu'il soit dans sa maison, qu'il aille par les chemins,
Ou qu'il veille, ou qu'il dorme, ou qu'il soupe, ou qu'il dine,
S'il se souvient de sa mort.

Ainsi l'homme de bien chantera comme un cygne,
Pourvu quand il se sente condamné à la mort;
Il consigne volontiers son âme à l'ange
Qui lui est donné pour gardien.

Ainsi l'homme de bien chantera comme un cygne,
Comme chanta joyeux le Sauveur du monde,
Puisque avant sa mort il chanta une belle hymne
Et nous fit à tous la leçon.

Ainsi l'homme de bien chantera comme un cygne,
Lorsqu'avant son trépas il éprouvera une grande contrition,

Se couhessera plan, esperan, be qu'endigne,
De sous pecats la remission.

Atau cantaro-jou daouant ma mort ses creigne,
Aumens se Diou me presto é lou cò é lou sen,
Per gagna paradis. Desirats-oc, Mousseigne,
E bous nou y perderats arren.

Quan jou siré pujat dessus aquero sérro
Oun disoun qu'on nou biou que de sucre é de méou,
Coum bous aurats augut un serbidou sur térro,
Bous aurats un amic au céou...

Se confessera ensuite, espérant, bien qu'indigne,
Avoir la rémission de ses péchés.

Ainsi je chanterai moi-même en face de la mort sans crainte,
Au moins si Dieu me prête le cœur et la raison,
Pour gagner le Paradis. Désirez-le, Monseigneur,
Et vous n'y perdrez rien.

Quand je serai monté dans cette région
Où l'on dit que l'on ne vit que de sucre et de miel,
Comme vous aurez eu un serviteur sur terre
Vous aurez un ami au ciel...

Dastros sentait si bien sa fin s'approcher, qu'il terminait ce chant par sa propre épitaphe, et, mêlant ses pensées d'éternité à ses aimables joyeusetés d'autrefois, il disait :

Si ma bito, passant, t'a jamés hèyt arrise,
Nou ploures pas ma mort, que nat subjét nou y a,
Jout prégui sulament per moun repaus de dise
Lou *Pater* è l'*Ave Maria*.

Si ma vie, passant, t'a jamais fait rire,
Ne pleures pas ma mort, il n'y a nul motif,
Je te prie seulement de dire pour mon repos
Le *Pater* et l'*Ave Maria*.

Il s'éteignait, en effet, doucement à Saint-Clar, son pays natal, où le retenaient de constantes amitiés, le 9 avril 1648 (1).

Après la lecture de ses poésies, on doit se représenter notre poète, comme un de ces Ecclésiastiques faisant passe-temps des lettres un peu à la Gauloise, quand ils l'osaient, mais, au fond, plein de respect pour les principes honnêtes et chrétiens, image de leur vie moitié sensuelle et moitié dévote.

Homme de son siècle, il ne s'effraye pas outre mesure des danses, des

(1) Lettre de M. Cabos, maire de Saint-Clar, à M. Bernadau, homme de lettres à Bordeaux. (*Revue de Gascogne*, 1895, p. 455.)

chansons, des spectacles p ofanes, pourvu que la morale n'ait pas trop à s'en plaindre, et que ses paroissiens ne dérobent pas à ces distractions le temps qu'ils doivent consacrer à la prière et aux cérémonies religieuses. Il fait marcher de front la joie et la gravité.

Notre éminent compatriote, M. *Noulens*, termine son salut à l'*Hésiode Gascon*, extrait de ses *Méridionales*, en disant :

> Je le vois s'enivrant de l'air de la campagne,
> Grapillant comme un merle et comme lui sifflant:
> Ce doux homme noir fut le merle de la *Lomagne*,
> Mais le merle phénix, appelé merle blanc.

C'est, en effet, le poète le plus remarquable qu'ait produit le Gers, et il surpasse ses émules par l'entrain, la vivacité, l'abondance de son inspiration. De plus, son dialecte est supérieur en ressources à celui qu'ils emploient et il aura sur eux un autre avantage, c'est une aptitude vraiment remarquable de penser en patois qu'ils ne sauraient atteindre. Avec autant de verve que *Bedout*, il a infiniment moins sacrifié au mauvais goût Mazarin, il a moins de correction et de distinction que *Baron*, mais il le surpasse par l'entrain, la vivacité, l'abondance.

Il est plus facile de le rapprocher du barde toulousain Goudelin, avec lequel il a bien des points de ressemblance. Comme lui il possédera, grâce, force, harmonie, qualités auxquelles viennent se joindre les nuances de ce style enchanteur qui, du ton le plus calme et le plus sérieux, s'élève aux conceptions les plus hardies. Tandis que les œuvres de leurs contemporains sont à peine connues de quelques lettrés, ils auront l'un et l'autre l'honneur légitime de perpétuer leur célébrité due à la force de leur génie, à la verve et l'originalité de leur talent.

Il n'est pas sans intérêt d'établir les points de ressemblance qui existent encore entre Dastros et Du Bartas.

Le poème de *la Semaine* n'est qu'une longue série de descriptions de tout notre univers, et les deux grands poèmes de Dastros, *les Saisons* et *les Eléments*, sont aussi des peintures de la nature. Mais ce dernier reste toujours original, même quand il utilise des réminiscences.

C'est ainsi qu'il fait l'éloge de *Du Bartas* et de sa plume à propos des oiseaux (t. I, p 116).

Il imitera, comme nous l'avons vu, le célèbre passage de ce dernier sur le chant de l'alouette (1) : *La lauzeto per lauza Diou*, qui vaut mieux que le modèle.

(1) La gentille alouette avec son tire-lire
Tirelire-relire et tirelirant tire

Le poème des *Trois Nymphes* qui vont recevoir la reine Marguerite et son époux Henri à leur entrée à Nérac, et celui des *Trois Bergers* qui viennent saluer M. le marquis *de Faudoas* à son entrée à Plieux.

Le poète de Saint-Clar emploiera des épithètes composées à la Du Bartas, ainsi l'Eté dit :

. , . . . *Soun lou casso-hame,*
Casso mau-tens, casso-talent (t. I, p 8).

L'Eté appelle l'Hiver :

Couo-tisous, couo-cene (t. I, p. 15).
Lous caus minjo-mèquo,
Lou haubereou bolo-haut (t. I, pp. 112 et 113).

Nous trouverons au hasard :

Barbo-gilat, barbo-lourit,
Escano-biélhos, barbo-léqua, pano-beoutat, etc.,

et on pourrait allonger la liste.

Vers la voûte du ciel, puis son vol vers ce lieu
Vire et semble nous dire ; adieu, adieu, adieu !

Dupont de Nemours a traduit ainsi le chant du rossignol pendant la couvée :

Dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Amie, amie,
Si belle et si chérie,
Dors en aimant,
Dors en aimant,
Ma belle amie,
Ma belle amie,
Mes jolis enfants,
Nos jolis, jolis, jolis, jolis
Petits enfants.

Le même chant a été ainsi noté par *Dureau de la Malle* :

Tinù, tinù, tinù, tinù, tinù,
Spretiù, z-qua,
Querrec, pi, pi,
Tio, tio, tio, tix,
Qutio, qutio, qutio, qù-tio,
Zquo, zquo, zquo, zquo,
Zi, zi, zi, zi, zi, zi, zi,
Querrer, tiù, zquia, pi, pi, qui !

Il n'y a pas qu'en France qu'on ait tenté de pareilles imitations.

Malgré sa simplicité, le chant des oiseaux n'est peut-être imité par aucun de nos instruments de musique. On arrive bien à reproduire la succession des notes avec leur hauteur et leur intensité, mais le « timbre, » c'est-à-dire ce qui donne au chant son caractère particulier, est composé d'un si grand nombre de sons, qu'il a été, jusqu'à ce jour, impossible de le rendre avec exactitude.

Une des imitations les mieux réussies est le fameux *adagio* dans la sixième symphonie pastorale de *Bethoven*, qui imite le coucou, la caille et le rossignol. Le *Saint François* de Liszt et le *Vogels als Prophet* de Schumann, sont aussi fort remarquables. C'est presque toujours au chant du plus mélodieux des oiseaux, le rossignol, que se sont attaqués les compositeurs; c'est lui qu'on retrouve dans le *Mecisto-Walzer*, de Liszt, et la romance *Et la nuit et la lune et l'amour* de Davidof. En Allemagne, les dilletanti font leurs délices d'un morceau de musique, le *Coioben* russe ou le Nachtigall des Allemands qu'on peut assimiler, parmi les chants nationaux, aux *Ranz des vaches* suisses. Cette ballade, par son rhythme autant que son expression, rappelle les trilles du rossignol. A. d'Orbigny a rendu le chant d'une troupiale de Cuba Celui du coucou a été imité par *Athanase Kircher* et M. *Oppel*. (H. Coupin, *Le Chant des oiseaux*.)

J'en dirai autant de l'étrange théorie de Du Bartas, sur les eaux surcélestes (2e jour de la *Semaine*, vers 1029), qui est reprise par Dastros dans le plaidoyer de l'Eau.

Malgré ces rapprochements, l'humeur, le tempérament et la culture intellectuelle étaient bien différentes entre les deux poètes.

Du Bartas avait de grandes conceptions, Dastros était terre à terre, mais tout en restant original il s'est souvenu très souvent de ce qui l'a frappé dans Du Bartas, et l'on est heureux de retrouver dans le poète patois des traces, des réminiscences du grand poète des *Semaines* et de l'*Uranie*, son compatriote et son voisin.

Il l'était également et de plus son grand ami l'auteur de la *Christiade*, *Jean d'Escorbiac* (1), seigneur de Bajonnette, neveu et disciple de Du Bartas, qui lui dédia deux sonnets qui sont en tète des *Eléments* (t. I, pp. 56, 58). Du reste, il eut d'excellents rapports avec tous les poètes de son temps, et il se distingua par la diversité de ses œuvres. On a encore de lui un grand nombre d'*épigrammes*, d'*anagrammes*, d'*épitaphes*, d'*épithalames*, d'*étrennes* et de *chansons*, une comédie intitulée *Moundino*, farce en un acte et en vers de huit syllabes, à rimes plates, étude peu poétique de ménages pauvres de la Lomagne. *La Bebengudo deous Pastous de Gascougno à Moussu d'Espernoun (La bienvenue des bergers de Gascogne à Monsieur d'Epernon)*, poème à quatre personnages, dont un *Francillon*, que le poète a créé et qui est un type bien curieux.

Voilà pour l'œuvre du poète.

L'Ecclésiastique apparaît à son tour dans des Noëls, malheureusement en petit nombre. Le clergé de Gascogne avait reconnu que les livres d'instruction religieuse écrits en français avaient eu peu de succès; le diocèse d'Auch eut plusieurs catéchisme en dialecte patois où les principes de la religion chrétienne étaient exposés sous la forme agréable de la poésie. La Lomagne eut le sien fait par Dastros, avec l'approbation des docteurs régents en théologie de l'Université de Toulouse et qui figure dans ses œuvres.

Il a été inspiré par celui de *Dupont* mais ce dernier est composé en octosyllabiques à rimes plates, et de plus il n'est pas fait pour le chant.

Au point de vue orthographique, Dastros écrit la diphtongue *au*, qui se

(1) Dans l'anagramme *Dieu guidera son astre*, le savant M. *Léonce Couture* a recherché les deux noms de baptême du poète gascon de Saint-Clar :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18
DIEV GVIDERA SON ASTRE
2 3 14 5 4 7 10 11 6 1 8 9 15 12 17 18 13 16
IEN GVIRAVD DE ASTROS

Dieu guidera ton astre, et ton œuvre à la fin,
Foulant d'un pied vainqueur l'envie et le destin,
Rendra du nom de Dastros la gloire inviolable.

prononce *aou*, en une syllabe. Mais il écrit *eou*, *éou*, *iou* les diphtongues analogues ou les troubadours ne mettaient pas d'*o*. En revanche il écrit correctement *suu* (sur le), *buu* (bœuf). et non *suou*, *buou*. Dans sa première édition, imitant en cela *du Bartas*, *Garros*, au XVI[e] siècle, ainsi que les poètes du XVII[e], Ader, Bedout, Baron, *Dugay*, il écrit comme eux *e* la finale féminine qui sonne *o* atone. Dans les éditions suivantes il adoptera l'orthographe toulousaine et partout l'*e* final sera remplacé par *o*.

On a attribué à Dastros, et cela bien à tort, un recueil d'*arreprouès* (proverbes) dont le véritable auteur n'est autre que *Voltoire*.

Des honneurs posthumes ont été décernées à sa Muse depuis sa mort; de nombreuses éditions de ses œuvres ont honoré sa mémoire et répandu au loin sa célébrité.

Dors en paix, toi le plus aimable et le plus spirituel des poètes; ton souvenir est impérissable, comme tes œuvres, toi qui as porté si haut le génie de notre langue gasconne.

ANNEXE A

I. — *Convention entre Messieurs Bernard Desparbés et autres consuls de la ville de Saint-Clar, d'une part, et Jean-Gérauld Dastros et Anthonio Hélies, escoliers de la dite ville, d'autre part.*

L'an mil six cens doutze et le vingt-quatre jour du moys de juin avant midy, régnant Louys, par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre, dans la ville de Saint-Clar de Lomaigne, sénéchaussée d'Armaignac, par devant moy, notaire royal et tesmoins bas nommés, sont esté présans et constitués en leurs personnes. Messieurs Bernard Desparbès, Pierre Lablanche, Jean Arquier et Michel Dulaur, consuls de ladite ville de Saint-Clar, faisant comme consuls et au nom de toute la communaulté de ladite ville, d'une part, Jean-Gérauld Dastros et Anthoine Helies, escoliers, habitant de ladite ville, d'autre part, lesquels, de leur gré et volonté franche, respectivement, ont avoir convenu et arresté ce que s'ensuict : En premier lieu que lesdits Dastros et Hélies seront tenus de résider et habiter continuellement dans ladite ville le tems et espasse d'une année complète et révolue commençant ce jourd'huy, datte du présent, et à mesme jour finissant, pendant lequel temps seront tenus sieurs Dastros et d'Hélies de

(1) *L'Ascolo deou chrestian idiot*, catéchisme rimé publié en 1645; il est mis sous les auspices de *Notre-Dame de Tudet* par une pieuse dédicace. Dans ce morceau d'Astros revient à l'usage gascon et partout l'*e* final remplace l'*o*.

sustenir et endoctriner les enfants de ladite ville tant à lire, escrire, que de la grammaire, de tout leur pouvoir et comme il est requis, et pour leur peyne, vacation et sallaire, lesdits sieurs consuls ont promis et seront tenus de donner et payer aux dits Dastros et Hélies la somme de soixante quinze livres tournois payable de troys en troys moys la quatriesme partye, est en oultre lesdits sieurs consuls bailleront auxdits percepteurs une maison propre à tenir lesdits enfans. Est party arresté que sy lesdits percepteurs ne font lire, écrire et endoctriner lesdits enfans, sera loisible et permis ausdits sieurs consuls de pourvoir de tel autre percepteur que leur plaira sans figure de procès. Et oultre la susdite somme les pères desdits enfants seront tenus chacun d'iceulx donner et paier auxdits percepteurs pour la doctrine de leurs dits enfants, scavoir : ceux qui seront à l'alphabet cinq souls pour chacun moys, et pour ceux quy escriront, liront et apprendront de la grammaire sept souls et demy pour chacun d'iceulx, saulf s'ils sont vrayes pauvres et n'ayant moyen de payer, desquels ils ne prendront aucun salaire ny paiement, néantmoins les endoctrineront aussy soigneusement que de ceux qu'ils seront payés, et à ce dessus promis et observé partyes, respectivement en ce qui leur concerne, ont obligé, scavoir lesdits consuls les biens de ladite communaulté et lesdits Dastros et Helies, tous et chacun leurs biens et l'un d'eux pour tous meubles et immeubles présens et advenir qu'ont soubmis à toutes rigueurs de justice avec toutes renonciations au contraire. Et ainsy l'ont promis, en présence de Me Jean Rivière et Jean Pedeloup, dudit Sainct-Clar, habitans soubsignés avec lesdites parties et moy.

Signé : Esparbès, Lablanche, consuls; J. Pedeloup, présent; de Rivière, présent; d'Helies, contractant; Dastros, contractant; Castéra, notaire (1).

ANNEXE B

II. — *Convention entre MM. les Consuls de Saint-Clar, MM. Jean-Gérauld Dastros et Jean-Bernard Helyes.*

L'an mil six cens vingt et six et le vingtiesme jour du mois de may appres midy, régnant Loys, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, dans la ville de Sainct-Clar de Lomaigne, sénéchaussée d'Armaignac, pardevant moy, notaire royal soubsigné, et présents les tesmoins bas nommés,

(1) *Revue de Gascogne*, t. xxxvii, pp. 44, et 45.

constitués en leurs personnes, Messieurs Bertrand Bruzault et Pierre Arquier, consuls de ladite ville, faisant aussi pour Raimond Masaron et Guithaume Larribau, aussi consuls de ladite ville, d'une part, et M^re Jan-Gérauld Dastros, prestre, et Jan-Bernard Helyes, advocat, habitant dudit Saint-Clar, lesquels respectivement de leur gré, ont dict avoir convenu que lesdits Dastros et Helyes apprandront les enfants des habitants de ladite ville tant à lire que d'escrire et de la grammaire et les bien morigéner, à quoy ils s'emploieront assiduement suivant la teneur des estatuts qu'ils ont dressé et remis ès mains desdits sieurs consuls, excepté l'arithmétique qui demeure retranché desdits estatuts; et commenceront à la feste de saint Jean-Baptiste prochaine advenant et continueront jusques à pareilhe feste de l'année mil six cent vingt et sept, et pour tenir lesdits enfants leur est bailhé une petite maison appartenant à la communauté, bastie au devant du chatau vieulx pour logé, laquelle lesdits Dastros et Helyes soigneront et prandront guarde que la maison ne déperisse par lesdits enfants et leur faulte à peine de la réparer et remettre en l'estat que la première. Tiendront lesdits enfants bien rangés tant à l'église que aux processions, et pour leur peyne et sallaire lesdits sieurs consuls doneront et payeront auxdits Dastros et Helyes pour toute ladite année, la somme de quatre-vingts livres tournoises, payable de trois mois en trois mois la quatriesme partye. Est avoué que en advenant iceuls Dastros et Helyes ne fairont bien leur debvoir à endoctriner et morigéner lesdits enfants, lesdits sieurs consuls les pourront congédier sans figure de procès, répandre lesdites escoles et les bailler à tel autre précepteur qu'il leur plaira eslire. Est aussi arresté que oultre et pardessus ladite somme lesdits précepteurs pourront prande de chacun desdits enfants, savoir : des abecedaires 5 sols, et ceulx qui liront, escripront et aprandront de la grammaire 7 sols 1/2 pour chacun moys, que les pères desdits enfants seront tenus à leur payer, saulf si sont vrays pauvres, auquel cas lesdits précepteurs seront tenus les apprandre. Et à l'observance de ce dessus parties ont obligé, scavoir : lesdits sieurs consuls, les biens de la communaulté, les biens propres et de l'ung d'eux présent et advenir qu'ont soubmis aux rigueurs de justice, et ont promis sur les Evangiles, présents : Anthoine Dulaur, fils de Bernard, signés avec lesdites parties, et Jacquou Caignac, dudit Saint-Clar, non signé pour ne sçavoir.

Signé : DEBRUYAULT, consul; DE MOSSARON, consul; DARQUIER, consul; DASTROS, contractant; DE HELYES, contractant; DULAUR, présent; CASTÉRA, notaire (1).

(1) *Revue de Gascogne*, t. XXXVII, pp. 45 et 46.

BARON (Louis)

Louis Baron est né en 1612, à *Pouyloubrin* (1), dans le comté d'Astarac.

On a cherché l'étymologie de ce nom. Le chroniqueur *Dom Brugèle* l'indique quelque part par les mots réunis de *Podio-Lobrino;* un autre le traduit par *Podium*, colline, élévation, et *brin*, petite. *M. Cénac-Moncaut* accepte la signification de *Podium* (*Pouy*, hauteur, serait à notre avis plus juste), mais il croit que la finale *bren* est d'origine celtique et veut dire chef, roi, ou mont du roi, ce qui rappellerait d'après lui un manoir primitivement princier, ce qui paraît très vraisemblable.

Le point central du village est constitué par un groupe de maisons agglomérées autour d'une vieille église, et un monticule entouré de larges fossés, ombragé d'arbres séculaires, parsemé de ruines, révèle l'assiette d'une demeure féodale.

En effet, un *d'Orbessan, baron d'Attas*, avait été autrefois le seigneur de l'endroit.

Il y avait eu aussi, d'après la chronique, une famille noble du nom de *La Rémole*, qui avait été l'objet d'une lugubre légende. Un de ses membres, épris d'une vive passion pour la châtelaine de *Lamothe*, avait assassiné le mari pour épouser la veuve.

Quoi qu'il en soit, la demeure patrimoniale de Baron était, à l'époque, constituée par deux belles maisons entourées d'un bois à haute futaie dont il ne reste plus de vestiges. L'une d'elles subsiste encore, mais bien différente de ce qu'elle a dû être autrefois (2).

(1) Canton de *Saramon*, arrondissement d'Auch, 219 habitants. Cette commune avait été formée des sections de *Pouyloubrin*, d'*Attas*, de *Lanabère* et de *Lamothe*. Le village, aussi peu considérable alors comme aujourd'hui, est bâti sur un plateau élevé entre deux rivières. D'un côté, la vue s'étend sur la plaine du Gers; à l'est et au sud, on voit serpenter la vallée de l'*Arrats* presque constamment dominée par une chaîne de côteaux fortement accidentés et dont la crête se découpe dans le fonds bleu des montagnes Pyrénéennes. De tous côtés le terrain est tourmenté par des soulèvements volcaniques; la campagne est coupée par une diversité de cultures, et tout cet ensemble forme des contrastes heurtés de nature à frapper l'imagination et à impressionner surtout un esprit vif et artistique.

(2) Cette dernière ne renferme pas moins de onze appartements (ou chambres) avec granges et écuries; tout après sont les remises d'un bâtiment qui pouvait être occupé par les colons ou domestiques de la famille Baron.

Ce lieu s'appelait le *Garrousset* (1).

La famille *Baron*, du Garrousset, était d'origine bourgeoise et datait du XVI^e siècle. Elle comptait dans son sein plusieurs collecteurs de taxes royales qui s'étaient succédés durant près d'un siècle, depuis 1691 jusqu'à la Révolution de 1789.

L'un devint agent supérieur des finances, un autre mourut curé d'*Aurimont* en 1718.

Si l'on en croit la légende, un des ancêtres du poète, aurait été, sous le règne de Louis XIV ou de Louis XV, un des membres les plus distingués du barreau de Paris.

Enfin, un *Baron* habita lui aussi pendant longtemps la capitale où il exerça la médecine avec quelque distinction. Il existe de lui une lettre qu'il écrivait à son cousin le poète auquel il reproche « d'avoir quelque » peu dégradé les deux maisons de leur oncle commun en abattant le » bois à haute futaie qui embellissait le dehors. » Il y parle également « de » son aïeul *Jean Baron*, marié à *Jeanne de Cabiran*, » d'une famille titrée, comme on voit. Il termine « en réclamant sa part de succession d'un » autre oncle disparu depuis cent ans et présumé mort en pays étranger. »

Le père de Louis Baron avait étudié le droit à l'école de *Pothier*, et le vieux *Furgole* encouragea ses premiers succès comme avocat au Parlement de Toulouse. Il remplit plus tard les fonctions de juge dans la contrée de Pouyloubrin, qui dépendait du comté d'Astarac.

Le jeune Baron montra, dès sa plus tendre enfance, d'heureuses dispositions; une bonne éducation les féconda. Il fut élevé dans un milieu où se transmettaient intactes les habitudes de vie laborieuse et utile. Il put juger de bonne heure de quelle considération jouissait son père; il n'eut d'autre guide que lui, et sous ses yeux, sous sa direction éclairée, il fit ses premières études. Elles furent solides; un esprit droit, un jugement sûr, et, ce qui ne vaut pas moins, une grande bonté d'âme, un amour passionné du vrai, un immense besoin du réel, telles furent les qualités maîtresses que fortifièrent encore les bonnes leçons des Jésuites du collège d'Auch, qui secondèrent admirablement le père Baron dans sa tâche éducatrice Après avoir terminé ses humanités, ce dernier envoya son fils à Toulouse pour y apprendre le droit.

Là, comme au collège, sa réputation ne se démentit pas, et les talents qu'il déploya dans le cours de ses études de jurisprudence lui méritèrent les éloges de ses maîtres.

Son premier essai dans l'art des vers fut un hommage adressé au *Père*

(1) *Un pèlerinage à Pouyloubrin*, par Cassassolles, *Revue d'Aquitaine*, t. III.

de la Poésie Toulousaine. Goudelin, dans la plénitude de son talent et de sa renommée, venait d'ajouter à son *Ramelet Moundi,* dont trois fleurs s'étaient déjà épanouies, *uno Floureto Noubelo* (une fleur nouvelle). Avant son apparition, nombre d'admirateurs envoyèrent, selon l'usage de l'époque, au chantre de Liris, leur tribut d'hommages en odes et en madrigaux. Notre étudiant, plein d'admiration pour son génie, lui adressa un tout petit sizain, très gentiment ciselé en dialecte languedocien, s'il vous plaît, qu'il eut la satisfaction de voir imprimé dans le volume du Maître.

Jugez-en :

En tout qu'on préze per aci	Pour tant qu'on estime par ici
La Girouflado, le Souci,	La Giroflée, le Souci,
L'Englantino dan la Biuleto,	L'Eglantine avec la Violette,
Nou se gauson pas explandi	N'osent pas s'étaler
Despéy quel *Ramelet Moundi*	Depuis que le petit *Rameau Toulousain*
A crescut d'un' autro Floureto.	S'est accru d'une autre Fleurette.

C'était signé : *Baron,* esc., c'est-à-dire *escoulié* (écolier). Il avait, en effet, quinze ans à cette époque (1627).

Ce coup d'audace devait lui procurer l'amitié de Goudelin qui ne cessa de lui prodiguer des conseils et des encouragements.

Cet essai, du reste, ne devait pas être le seul, car nous le voyons dans cette même année prendre part au concours (1) des Jeux-Floraux et obtenir l'*Eglantine* (2) pour un *Chant Royal* que nous avons recueilli dans les archives de cette Académie :

(1) Cette épreuve consistait dans la composition d'une strophe s'harmonisant avec un vers à eux proposé. On appelait cela *donner à l'essai.* On accordait seulement quelques heures aux poètes pour faire la composition, qui permettait aux juges du concours de statuer sur l'attribution du prix.

(2) Extraits du registre intitulé : *Actes et délibérations du collège du Gay-Savoir de 1584 à 1641.*

Le troisiesme jour du mois de may du dict an (1627), à sept heures du matin, dans la maison de M. le Président *Monrabe,* chancelier des jeux, auoinct esté assemblés les Mainteneurs et Maitres, lesquels, ayant leur Verguier portant la masse d'argent devant, seroinct allés à l'esglise du colliège *Sainct Martial* et de là dans la maison de ville, où ils auroinct esté receus par les Capitouls; et après ouy la messe à ces fins préparée, chacun ayant prins sa place dans le grand Consistoire, auroint vaqué à ouyr prononcer divers chants royals et autres poésies, et les actions de grâces qui feurent rendues par *Mes Olivier* et *Rodolin,* pour les fleurs qu'ils avoinct eues l'année précédente, et ce, jusques à l'heure de onze heures.

Ce faict, le dict sieur Chancelier, Mainteneurs et Maitres des Jeux, ensemble tous les Capitouls étant entrés dans le petit Consistoire, le dict *Me Olirier*, advocat, auroit presté le serement de Mainteneur des dicts Jeux, ez mains du dict sieur Chancelier, et les Capitouls estant sortis, hormis les trois bailes seulement, feust arresté que *Mes de Caminade, Bainaguet* et *d'Hautpoul,* advocats en la Cour ; *Me Bertrand,* escolier tholosain; *Mes Blanc,* du Quercy; *Bonet,* de Béziers; *Tornier,* de Mirepoix, et *Baron,* gascon, escoliers entreroinct à l'essay; et leur feust baillé pour refrain :

Le seul soing du Seigneur est la garde des villes.

Après disner le dict sieur Chancelier, Mainteneurs et Maitres des dicts Jeux, et les trois Capitouls bailes seulement, estant entrés dans le petit Consistoire, appelé la trésorerie, après avoir veu les essais et œuvres des dictans, auroict esté arresté que la

CHANT ROYAL (1)

Le matin est tout d'or et l'ombre se retire
Le front de l'Orient estalle ses couleurs,
L'aurore soupirant d'un amoureux *martyre* (2).
Dans les bras de Céphale adoucist ses douleurs;
Un bruict sourd et confus dissipe le silence,
Le travail des humains reprend sa violence:
Dorylas, levons-nous, vois la clarté
Faict blanchir le coupeau de ce mont escarté;
Les plaisirs ont leur tour et le ciel sans orage.
Pour ung entier repos tient dans l'obscurité
Le bel astre du jour caché sous le nuage.

La campagne sourit au gré d'un doux zéphire,
Une *morte* (3) fraischeur baigne le *sens* (4) des fleurs
Nos rochers sont *voutés* (5) de jaspe et de porphyre;
Ici ne vient jamais le démon des malheurs,
Jusques à nos déserts sont des lieux de plaisance,
Tout se trouve réduict au point de l'innocence;
Flore esmaille les champs des traicts de sa beauté,
Les arbres et les prés sont en leur majesté.
Il n'est rien ici-bas qui n'ait quelque advantage
Despuis que dans ces lieux met la sérénité
Le bel astre du jour caché sous le nuage.

L'air sème des saphirs, la terre semble rire.
Le chaud dessous un voile estouffe ses rigueurs,
Icare voleroit, et ses aisles de cire
Le pourroinct garantir de toutes ses terreurs:
Les amans sont flattés d'une douce espérance,
Ils peuvent à couvert raconter leur souffrance,
La joye, suit l'espoir de leur félicité,
Leurs soleils n'auront plus tant de sévérité,

fleur le *Souci* estoit adjugée à *M*[e] *d'Hautpoul,* advocat en la Cour, et passé Maitre pour le chant royal qui a pour refrain :

L'amante qui se plaint des parjures d'année.

La fleur de *Violette* feust adjugée à *M*[e] *Caminade,* advocat en la Cour, et passé Maitre pour le chant royal qui a pour refrain :

Neptune adoucissant la colère de l'onde.

La fleur d'*Esglantine* feust adjugée à *M*[r] *Baron,* escolier gascon, pour le chant royal qui a pour refrain :

Le bel astre du jour caché sous le nuage.

(1) La copie du registre renfermait plusieurs fautes, notamment dans ce premier chant. J'ai mis en note les mots qui me paraissaient devoir remplacer ceux que je n'ai point compris, mais sans en affirmer l'exactitude, les corrections ne figurant pas sur le registre.
(2) Sourire.
(3) Morne.
(4) Sein.
(5) Vétus.

Le plaisir calmera leur cœur et leur visage,
S'ils viennent réclamer en leur captivité
Le bel astre du jour caché sous le nuage.

Dès la pointe du jour Philomèle souspire
Et raconte aux échos ses flatteuses langueurs,
Sur ce peuple fleuri le temps n'a point d'empire
Et l'hiver s'est noyé dedans l'eau de ses pleurs;
L'air embausmé d'odeur destruict son insolence,
Et la rose a l'object de sa douce présence
Des lieux moins gracieux faict une nouveauté,
Les myrthes amoureux naissent à son costé,
Le Lis s'espanouist dedans ce jardinage.
Et recognoist autheur de son teinct argenté
Le bel astre du jour caché sous le nuage.

Ainsi divin soleil ne cesse de reluire,
Aux rais de ton flambeau dissipe nos vapeurs,
Puisque sous ta douceur tout le monde respire,
Par le canal des yeux entre dedans nos cœurs;
Fais couler nos saisons avec intelligence,
Ne détourne jamais l'œil de ta bienveillance.
Ainsi rompant le cours de toute adversité,
Malgré les dures lois de la nécessité.
Nostre soing ne sera que de te rendre hommage
Et de faire adorer à la postérité
Le bel astre du jour caché sous le feuillage.

REDDITION D'ALLÉGORIE

Jésus-Christ revestu de nostre humanité
Pour sauver le pècheur qui par sa vanité
Dans l'escueil de la mort alloit faire naufrage
Est celui qu'en mes vers aujourd'hui j'ay chanté
Le bel astre du jour caché sous le nuage

L'ivresse de la jeunesse et du succès auraient pu modifier les rêves d'avenir du jeune lauréat; il n'en fut rien. Il continua à fréquenter l'Ecole avec assiduité, restant fidèle à *Barthole* et à *Cujas*. Doué d'heureuses dispositions poétiques, il profita des moments de liberté que lui laissaient ses études et de sérieuse occupations pour se livrer à l'amour des lettres qu'il affectionnait. De tout temps, du reste, l'alliance la plus étroite ne s'était-elle pas formée entre les *Muses* et *Thémis*, ou pour parler plus prosaïquement, entre la littérature, les arts et le droit? Rien d'étonnant de voir Avocats, Magistrats, Prêtres et Médecins renonçant un instant à la solennité de leurs fonctions et à la sévérité de leur langage, pour s'échapper volontiers en rimes faciles et légères, à leurs moments perdus. Ce travail

devait porter ses fruits, car ils n'ignoraient pas que le culte des lettres tend à orner l'esprit, former le cœur et fortifier le jugement.

En 1633, nous retrouvons notre Poète régent du collège de *Lesquille* (1), il avait par conséquent 21 ans. Il recevait cette même année des mains de l'Académie des Jeux Floraux (2), une seconde couronne, la *Violette*, cette fois, pour un *Chant Royal* que nous donnons en entier :

> Que fais-tu, malheureux, au milieu du bocaige
> Où jamais le soleil ne répand sa clarté,
> Où ton plus beau palais est un antre sauvaige
> Et ton lieu de plaisance un rocher escarté;
> Quel fruict esperes-tu si ton printemps se passe
> Après un vain plaisir que tu prends a la chasse;
> Les remparts qu'Apollon bastit superbement
> N'ont-ils rien de plus doux qu'un tel esbatement,
> Esloigne ces déserts ou sans point de remède
> Tu verras dessus toy fondre légèrement
> *L'oiseau de Jupiter qui ravist Ganimède.*
>
> Le fidèle courrier entreprend son messaige,
> Le vent n'arreste point son vol précipité,
> Il vient comme un esclair et perce le nuaige,
> Plus viste que le traict qu'il a souvent porté;
> Le soleil à son gré faict naistre la bonace,
> Son visaige serein n'a rien qui le menace,

(1) *Duranty* (Jean-Etienne), nommé premier Président du Parlement de Toulouse par Henri III en 1589, périt victime de son attachement au Prince. Il avait fondé le superbe Collège de *Lesquille* et était l'auteur d'un ouvrage excellent, *De ritibus Ecclesiæ*. Chez lui les vertus égalaient le savoir.

(2) Extraits du registre intitulé : « Actes et délibérations du Collège du Gay savoir de 1584 à 1641. »

Le troisiesme de may an d. an (1633), sur les sept heures de matin, dans la maison de messire *Jean de Bertier*, seigneur de Montrabe, chevalier, conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat et privé, et premier Président en la Cour de Parlement, chancelier des Jeux Floraux, auroint esté assemblés le d. sieur président de *Fieubet*, d'*Olivier*. *Terlon*. *Barthelémy*, de *Paulo*, *Juliard*, *Chalcet*, *Caminade*, conseillers au Parlement ; d'*Aussonne*, président aux requestes; *Maran*, docteur régent; *Vayssière*, magistrat présidial; *Duplanté*. chanoine; *Molinery; Dalies*, chanoine; *Palarin*, *d'Hautpoul*. *Courtois*. *Barthés* et *Baynaguet*, advocats au dit Parlement, mainteneurs et maistres des d. jeux. lesquels ayant le verguier du Collège devant, seroint allés dans l'Eglise Sainct Martial, et delà dans la maison de ville..... seroint entrés dans le petit consistoire, appelé la trésorerie où auroit été arresté que M. de *Sainct-Blancat*, advocat au Parlement. *Lautin* (ou Lantin), *Baron*. *Doujac*, *Bonet*, *Andrieu*. *Tailhasson*, *Roger*, *Requy*, *Gouse*, *Clairefont* et *Laroque*, escoliers, entreront à l'essay, et leur sera bailhé pour refrain le vers qui s'ensuit :

> Le dextre du Seigneur te met en asseurance.

..... Et incontinent après disner les d. seigneurs, premier président, chancelier des d. jeux, et de *Fieubet*, aussi Président, avec les d. Sieurs mainteneurs et maistres des d. jeux et les trois Capitouls, bailes, seulement, estant de rechef entrés dans le petit Consistoire et veu les essais et chants royaux des sus dits, l'adjudication des fleurs, mise en délibération auroict esté arrestée que la fleur le *Soucy* est adjugée à *M. Benigne Lantin*, escolier bourguignon..... l'*Esglantine*, à Me Raymond de *Sainct-Blancat*, docteur et advocat en la Cour. Toulousain..... et la *Violette*, à Mr *Baron*, régent au collège de Lesquille, pour le chant royal dont le refrain est :

> L'oiseau de Jupiter qui ravist Ganimède.

L'air luy promet sa paix, et l'on voit seulement
Esclater les saphirs parmy cest élément;
L'ombre fuit devant luy, la tempeste luy cède
Et l'on n'a veu jamais voler plus seurement
L'oiseau de Jupiter qui ravist Ganimède.

Que peut-on dans les Cieux souhaiter davantaige,
La terre ne prisoit que cette nouveauté,
Narcisse estoit une ombre auprès de son visaige,
Le berger de Diane avoit moings de beauté;
Les roses et les lys peignoint sa belle face
Et quelque beau portraict que la nature fasse,
Son ouvrage n'a rien qui plaise esgallement;
Les Dieux aussy ravis d'un si riche ornement,
Qui des plus grands trésors les merveilles excède,
Admirent transportés de leur contentement
L'oiseau de Jupiter qui ravist Ganimède

Les Nymphes des forests qui lui rendent hommage
Pour garder sa mémoire avec solempnité
Dans leurs temples sacrés eslèvent son image
Et le tiennent au rang d'une divinité;
Leur âme qui brusloit se convertit en glace,
Rien que le désespoir n'y trouve point de place
Seamandre de douleur coule plus lentement,
Les faunes explourés sont dans l'estonnement;
A leur plus doux repos le desplaisir succède,
Tandis que l'on reçoist au sein du firmament
L'oiseau de Jupiter qui ravist Ganimède.

Junon, de son amour, luy donne tesmoniage,
Pallas vouldroit toujours l'avoir à son cousté,
Mars pour le caresser adoucit son courage
De ces divins regards Mercure est enchanté;
Le monarque des Cieux boit à sa bonne grâce
Sitost qu'il a versé le nectar dans sa tasse,
Il l'appelle à sa table et tient incessamment
A ce divin object uni son pansement
Qui mesmes tout espris du bonheur qu'il possède
S'estonne de sa gloire et flatte doucement
L'oiseau de Jupiter qui ravist Ganimède.

EXPLICATION

Ganimède emporté par le commandement
Du maistre, qui des Cieux reigle le mouvement,
Est Celuy que la grâce eslève par son aide;
Est l'ange dont le soin veille éternellement
L'oiseau de Jupiter qui ravist Ganimède.

En 1635, Baron, est reçu avocat au Parlement de Toulouse. Il se présente pour la troisième fois aux suffrages de la Docte Académie (1) et reçoit comme récompense le *Souci* pour un *Chant Royal*, intitulé : *Le Printemps*, que nous reproduisons à titre de curiosité.

Debout, chère *Philis*, allons au jardinage,
Dans ces froides prisons l'hiver est enfermé,
Et la terre aujourd'hui comme vostre visage
De roses et de lis a le sein parsemé;
Les monts qui se geloint au plus fort de leur masse
Semblent des prés fleuris où l'herbe s'entrelasse,
Nature d'un désert faict un Fontainebleau
Et d'une terre inculte un merveilleux carreau;
On n'entend que les jeux d'amour et d'hyménée
Depuis qu'on voit paroistre en forme de taureau
L'astre renouvelant les beautés de l'année.

Les arbres sont parés de fleurs et de feuillage,
Le Rosier qu'on croyait par le froid consommé
Descouvre sa grandeur sur un trosne d'herbage,
Avec ces petits feux dont il est allumé;
Narcisse est à ses pieds et semble encor qu'il fasse
La guerre à quelque Nymphe et l'amour à sa face;
Mais qui ne diroit point qu'auprès de ce ruisseau
Il se cherche soy mesmes une autre fois dans l'eau,
Cependant que *Clytie* en amour obstinée
Se plaist à regarder comme un soleil nouveau
L'astre renouvelant les beautés de l'année.

Voyez comme le Ciel a dissipé l'ombrage,
Contre nostre plaisir il n'est plus animé,
La funeste coleur et son fâcheux nuage
Ont fuy vers la Scytie où l'air est embrumé,
Orion dont les Dieux redoublent la disgrâce

(1) *Liste des juges du Concours de ladite année 1635.*
Jean de Bertier, seigneur de Montrabe, conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat et privé, premier président du Parlement de Toulouse, chancelier des Jeux Floraux; *de Terlon, Barthélémy, Juliard, Castel, d'Aussonne, Chaloel*, conseillers en la Cour; *Maran*, docteur régent; *Vayssière*, ci-devant conseiller et magistrat présidial; *du Planté, Molinier, Palarin, d'Hautpoul, Courtois, Barthès, d'Alies* et *Bainaguet*, Mainteneurs et Maitres des Jeux Floraux.

Lauréats de l'année 1635.
La *Violette*, adjugée à Mᵉ *Pol François de Belloy*, advocat, Toulousain, pour un Chant Royal ayant pour refrain :

Le funeste desbris de la tour d'Assyrie.

L'*Esglantine*, adjugée à Mᵉ Pierre Roger, advocat, Gascon, pour le Chant Royal dont le refrain est :

La Verge qui germe dans l'arche d'alliance.

Le *Souci*, adjugé à Baron, advocat, et passé maistre par le Chant Royal qu'il a prononcé dont le refrain est :

L'astre renouvelant les beautés de l'année.

Ne couvre plus nos champs de frimats ni de glace,
Le nocher se rasseure et remet son vaisseau
Sur l'onde qui tantost lui marquoit le tombeau,
Prochné se resjouit, jadis infortunée,
Et mesmes des petits chantent dans leur berceau
L'astre renouvelant les beautés de l'année.

Jupiter n'eut jamais un si grand advantage
Que lorsque son amour l'eust ainsy transformé,
Sous une pluye d'or, ou sous un beau plumage
La fille d'*Agenor* ne l'auroit pas aimé;
Qu'il doibt estre bien faict puisque *Junon* l'embrasse
Et que de tous côtés les astres luy font place;
Astrée pour le voir détache son bandeau,
Ariadne le baise et luy faict un chapeau
Des doutze diamants dont elle est couronnée
Et vouldroit embellir d'un plus rare joyau
L'astre renouvelant les beautés de l'année.

On ne tira jamais un funeste présage
De son divin aspect dont le monde est charmé,
Et bien que pour marquer sa force et son courage
D'un arc d'or et d'yvoire il ayt le front armé,
Laissant pour le lion l'orgueil et la menace,
Ainsi que les jumeaux il promet la bonace,
Dans tout le Zodiaque il n'est rien de si beau
Que l'esclat radieux qui part de ce flambeau.
Aussy la nuict est triste et la lune estonnée
Si l'ombre quelquefois couvre de son rideau
L'astre renouvelant les beautés de l'année.

EXPLICATION D'ALLÉGORIE

Bertier, des vicieux la terreur, le fléau,
Je peints vostre vertu dans ce petit tableau;
Toulouse où vous m'avez tant de gloire donnée
Voit briller son esclat ainsi qu'au renouveau,
L'astre renouvelant les beautés de l'année.

L'obtention des trois fleurs ouvrait de droit à Baron, les portes de l'Académie ; il y fut admis comme *Maitre-es-jeux*. Il remercia la Société des fleurs dans une Ode assez longue qui nous a été conservée par le *Président d'Orbessan* (1) et qui mérite d'être connue.

(1) *Anne-Marie d'Aignan, marquis d'Orbessan, baron d'Atas*, président à mortier du Parlement de Toulouse, membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de cette ville et Mainteneur des Jeux Floraux.
Le château d'Orbessan fut le berceau de ses ancêtres.
Dès sa plus tendre enfance, au milieu des fortes études, le *Président d'Orbessan* s'était épris des charmes semés dans les livres classiques et animé de la passion du vrai, du beau, de l'utile répandus dans les monuments littéraires et artistiques des

ODE

EN ACTIONS DE GRACES DU DERNIER PRIX QU'IL AVAIT REMPORTÉ

Nymphes, qui buvez le Permesse
Vous m'avez enfin *recêtu* (1)
Après une longue promesse,
Des fruits qu'on donne à la *vertu* (2),
Votre faveur, si peu commune,
A fait triompher ma fortune;
Et d'un favorable support
Contre la tempête et l'orage
Où tant d'autres ont fait naufage
J'ai trouvé la douceur du port.

L'astre qui répare l'année
Et pour qui j'ai tant de respect
M'a fait voir l'heureuse journée
Que j'attendois de son aspect.
Par lui j'ai reçu la couronne
Qui trois fois le front m'environne
Avec de si belles couleurs;
Que leur éclat même désigne
Qu'il n'appartient qu'à ce beau signe
De faire revenir les fleurs (3).

Que *Pise* célèbre sa fête
Où tant d'athlètes courageux
Vieillissent après la conquète
Du prix qu'on reçoit en ses jeux (4);
Que *Flore* désormais renomme
Ceux qu'on lui consacrait à Rome;

anciens.

Entré fort jeune au Parlement de Toulouse avec la charge héréditaire de Conseiller, il y devint bientôt Président à mortier et aurait été plus tard élevé à la dignité de Chef de la Compagnie s'il avait voulu accepter les offres du Chancelier de *Meaupou*. Il abandonna la carrière en 1749, au grand regret de ses collègues, laissant un grand vide dans le Parlement.

Il entreprit des voyages en Italie, en Grèce et jusqu'en Palestine, et il en rapporta une masse de connaissances variées qu'il répandit dans ses œuvres imprimées (2 vol. in-8°, Auch, 1788), destinées à ses amis seulement, d'après son épigraphe « *non recito* » *cuidam nisi amicis* » et où il traitait successivement divers sujets d'archéologie, de glyptique, d'histoire, de numismatique et même d'agriculture.

Le Président d'Orbessan sacrifia également aux Muses, imitant en cela son voisin et compatriote *Baron*, de Pouyloubrin. Lorsqu'il eut résigné sa charge, et après ses voyages de long cours, il s'arrêta quelque temps à Paris pour rentrer ensuite dans son château qu'il ne devait plus quitter. Il y termina paisiblement ses jours le 3 novembre 1796 dans un âge fort avancé et célibataire.

(1) Gratifié.

(2) Aux talents.

(3) Allusion aux prix distribués le 3 mai de chaque année.

(4) Les jeux de *Pise* ou d'*Olimpie* en *Elide* dans le *Péloponèse* où l'on célébrait les jeux Olympiques dont on attribuait l'institution à *Hercule*.

La pompe qui reluit ici
Surmonte leur magnificence,
Et toute leur réjouissance
Ne valait pas nôtre *souci* (1).

Tous ces tournois, dont la mémoire
A péri dans la nuit des temps,
N'offrent à peine dans l'*Histoire*
Leurs mémorables combatants;
Mais aujourd'hui notre *Toulouse*
En rendant la terre jalouse
Du riche ornement de ses Prix,
Répand une rare semence
Dedans les jardins de *Clémence*
Qu'elle n'ouvre qu'aux bons esprits.

Après ma première conquête
J'avais presque désespéré
De porter jamais sur ma tête
Le bandeau dont je suis paré.
On assuroit qu'en ce *Parnasse*
L'Etranger n'avoit jamais place,
Quelque rang qu'il eût mérité;
Qu'une fleur étoit son partage.
Et qu'en espérer davantage
Tenoit de la témérité.

Mais quelle ignorance profonde!
Quelle erreur d'un peuple léger!
Bien qu'il fasse le tour du monde,
Phœbus n'est jamais étranger,
Ses filles ont même louange
Chacune étale ses douceurs;
Et bien que parfois séparées
Elles sont partout révérées,
Et ne laissent pas d'être sœurs.

Ovide paya la folie
D'avoir lascivement écrit :
Il n'emporta de l'Italie
Que son sçavoir et son esprit
Le Scyte félon et barbare
Fut ravi d'un homme si rare;
Et certes des plus froids hyvers
Sa plume auroit été flétrie
Si seulement en sa patrie
On eut fait état de ses vers.

(1) C'était sans doute la principale fleur que l'on distribuait alors ; ce jeu de mots était dans l'esprit du temps.

Par cet art fameux que je vante,
Et dont les attraits sont si doux,
Ma *Muse* a passé pour sçavante
Et s'est faite connoitre a vous.
Sans lui toute ma renommée
Se perdroit ainsi que fumée,
Après avoir payé Caron;
Et la plus heureuse mémoire
Ne conserveroit pas la gloire
De *Pouyloubrin* ni de *Baron*.

Berthier, le soleil de ce temple
Et mon plus favorable appui,
Comme vous êtes sans *exemple* (1)
Votre faveur l'est aujourd'hui.
Aussi mes soins et mon étude,
Ennemis de l'ingratitude
En garderont le souvenir
Jusqu'au dernier point de ma vie;
Ils vous redonneront envie
De m'obliger à l'avenir.

Malgré les lois des destinées,
Comme un superbe monument,
Les fleurs que vous m'avez données
Dureront éternellement.
Oui; lorsque la rigueur de l'âge
Abattra le plus grand courage
Qui flatte l'orgueil des humains,
Sa force ne pourra détruire
Ces trésors que chacun admire
Pour être partis de vos mains.

Et vous demi-Dieux adorables,
D'où la vertu prend ses appas,
Après tant de fleurs admirables
Quel fruit ne vous devrais je pas ?
Les traits de ma plume féconde
Vous montreront à tout le monde
Avec un ornement si beau,
Que la beauté de mon ouvrage
Ne souffrira jamais l'outrage,
Ni des siècles, ni du tombeau.

Tant que je remplirai ma veine
Des ondes du sacré vallon,
Où je vais quelquefois sans peine
Puiser les faveurs d'Appollon,

(1) Sans modèle.

Je n'entretiendrai la mémoire
Que de vous et de votre gloire;
Et louant même aprés mon sort
L'effet de votre bienveillance
Ma bouche rompra le silence
Dedans l'empire de la mort (1).

Grands Princes de ce Capitole,
Où vos portraits sont appendus,
Quel conseil, ou quelle parole
Pourroit exprimer vos vertus!
Une fidèle obéissance
Tiendra lieu de reconnaissance;
Et les plus grands seront jaloux
Quand je flatterai les oreilles
Des doux accords et des merveilles
Que ma lyre fera pour vous.

Mais à quel discours je m'engage
Au souvenir de tant d'honneur!
Plus je fais durer mon hommage
Plus je diffère mon bonheur.
Je suis à la fin de ma course :
Le taureau (2) qui m'a servi d'ourse,
Me découvre un port assuré;
Oui, par sa bénigne influence
Je vais avoir la jouissance
Du bien que j'ai tant désiré.

Chastes Vierges que je révère,
Depuis que vous m'avez appris
Ce haut et relevé mystère
Qui m'a fait avoir tant de prix;
Puisque dans ce nouveau Parnasse,
Après dix ans nous trouvons place,
Ne nous écartons pas d'ici,
Quelqu'autre lieu qui nous demande,
A moins que Dieu ne le commande,
Où que *Berthier* le veuille aussi.

Grâce aux documents fournis par le registre de l'Académie des Jeux Floraux, il nous est permis de suivre aisément la carrière de Baron. C'est ainsi qu'en *1636*, nous savons qu'il figure parmi les juges du concours en sa qualité de Maître-ès-jeux. Il en sera de même en *1637*, mais à cette date, il a ajouté à son titre d'avocat celui de Docteur en droit. Les procès-verbaux de 1638 et 1639, ne mentionnent pas le nom de Baron ; nous en

(1) Trépas.
(2) Fine allusion aux armes de la maison du président Berthier (C'était un taureau).

soupçonnons le motif. Forcé de quitter Toulouse pour rejoindre son père âgé et infirme, il avait regagné le lieu de sa naissance. Nous le verrons bien encore en 1640 au nombre des juges du concours ; mais à partir de 1641, son nom ne figure plus sur le registre. La mort du vieux juge d'*Astarac*, survenue très probablement à cette époque, jeta un trouble profond dans son existence. Renonçant à ses rêves d'ambition, il abandonne une situation acquise des plus enviables, un avenir des plus brillants, pour vivre à la campagne.

Désormais seul, maître de sa terre, il ne songera pas à l'agrandir mais à approprier sagement le domaine paternel, à l'orner sans faste, à le rendre commode et agréable sans grosse dépense. Il se contente d'une honnête médiocrité, possédant en somme dans un petit rayon ce qu'il pouvait souhaiter dans son rêve de poète propriétaire, son *hoc erat in votis*. Il obtient ainsi ce qui était à ses yeux le premier des biens, la liberté de s'appartenir, de se posséder, autant que la chose était possible, de vivre pour lui. Qu'on ne l'accuse pas trop sévèrement d'égoïsme, car il est excusable de ne s'être occupé que d'être heureux, n'ayant nulle autre chose à faire. Heureux ! il l'était à peu de frais sachant tirer parti du peu qu'il possédait. On se le représente passant sa vie à Pouyloubrin en doux loisirs. Il se lève, il se couche, il sort, il rentre, il travaille, il se repose à ses heures sans autre loi que sa fantaisie. Il distribue son temps comme il lui plaît entre le commerce de ses amis, la rêverie, la composition poétique, la lecture des bons vieux auteurs, le sommeil, et cet autre sommeil tout éveillé qui rend si bien le délicieux : *inertibus horis* d'*Horace* ! la vie paresseuse, l'*iners vita*, de *Tibulle*, heureuse indolence semblable à celle de *Lafontaine*, qui disait comme ses devanciers « *ne rien faire* ». Elle n'a été autre chose pour ces excellents poètes que la rêverie féconde d'où sont sortis leurs admirables vers.

Tenant à bien remplir son existence, il fait, comme dit *Montaigne*, « *Sa profession est de la vivre mollement pour la jouir au double des autres.* » Il cherche le bonheur par le chemin d'une philosophie non point chagrine et morose, mais douce, agréable « *mère nourrice des plaisirs humains.* »

La noblesse de son caractère, la dignité de ses manières, enfin son heureux naturel, ses riches qualités du cœur et de l'esprit lui créèrent des relations les plus honorables.

C'est dans cette paisible retraite, que Baron, aimait à faire les honneurs de sa petite aisance, à traiter de son mieux ses rustiques voisins. A ces repas simples et affranchis de règles gênantes, la conversation était libre et enjouée, sans être futile. Cette demeure hospitalière s'ouvrit aussi à des hôtes de haut parage. La noblesse d'Armagnac et d'Astarac le visitait

souvent, lui témoignant amitié et considération. La magistrature et le clergé s'y coudoyaient aux meilleurs jours et applaudissaient ensemble les strophes spirituelles et harmonieuses, modestement débitées. Le premier Président *Berthier*, son collègue à l'Académie, le protecteur des gens de lettres, et dont la vertu et les talents poétiques furent chantés par *Goudelin* (1), ne dédaignait point de l'y voir chaque année, il recevait également la visite d'un évêque d'Aire devenu son ami ; c'était ordinairement à la saison des figues (2), dont le bon prélat s'était rendu très friand. L'un des ancêtres du *Président d'Orbessan* (3), se rendait parfois au Garrousset et était reçu à la table du Poète.

Enfin des relations les plus cordiales furent établies avec tous les poètes ses contemporains qui venaient rendre hommage au confrère de son talent et de sa cordiale bienvenue. Une intime liaison le rapprocha de *Dastros*, son voisin, le joyeux chantre de la Lomagne. Un seul, dit-on, resta volontairement à l'écart, c'est l'Auscitain *Bedout*.

Comme Poète, *Baron* eut son heure de célébrité, comment alors s'expliquer que son nom ne soit connu de nos jours que de quelques lettrés ? La cause de cet oubli injustifié est cependant toute naturelle, ses œuvres sont restées inédites.

Le Président d'Orbessan, dans un article consacré à Baron (4), dit bien qu'il a laissé un petit volume in-4° de ses œuvres en langue Gasconne et Française et qu'il en possède l'original, mais il oublie de nous dire si elles ont jamais été imprimées. En tout cas, aucun bibliographe ne les a citées,

(1) *A Monseigneur le premier Président*

Merbeillous *Bertié*, bous ets el	Merveilleux *Berthier* vous êtes celui
En qui la perfecciu demoro	Dans lequel la perfection demeure,
De qui nostro terro s'hounoro,	Et de qui notre terre s'honore
Coumo le Cél de soun Soulel,	Comme le Ciel de son Soleil.
Bostre lezé se dibertis	Votre loisir s'amuse
A courtisa las nau sourretos	A courtiser les neuf sœurs
Que bous fourissen las flouretos	Qui vous fournissent les fleurs
Des Grecs, Francèses et Latis.	Des Grecs, des Français, des Latins.

A Monseigneur le premier Président, chancelier des Jeux Floraux et à Messieurs les Juges et Mainteneurs. — PETITE SALUTATION.

.... Pla bous bal, filletos de Floro,	Bien vous en vaut, filles de Flore,
Que le Gran *Bertié* bous hounoro,	Que le grand *Berthier* vous honore,
De qui le noum a meritat	Lui dont le nom a mérité
L'aunou de l'Immourtalitat.	L'honneur de l'Immortalité.

(GOUDELIN-NOUBELO-FLOURETO).

(2) Baron, dans son Ode de Pouyloubrin, exalte le mérite de ses figues dont il attribuait la délicieuse saveur au terroir de Pouyloubrin. Au dire de *Janin*, *Horace* cultivait des choux renommés dans ses jardins de *Tibur*.

(3) Cela est très probable, cette famille ayant possédé, comme on le sait déjà, des terres seigneuriales à Pouyloubrin.

(4) Mémoire lu dans une séance de l'Académie des Jeux Floraux, le 19 mai 1769, contenu dans ses variétés littéraires pour servir de suite aux mélanges historiques, critiques, de physique, de littérature et de poésie. Tome II, page 134. (Bibliothèque d'Auch).

aucune bibltothèque ne les possède, et si elles ont été publiées, leur perte est irréparable.

Pour y suppléer, nous avons puisé à quatre sources différentes : 1° Les *Archives de l'Académie des Jeux Floraux* ; 2° Le *Président d'Orbessan* ; 3° Les *Mémoires manuscrits* de M. l'*abbé d'Aignan du Sendat ;* 4° *Le Parterre Gascon*, publié en 1850, par *Philibert Abadie* ; 5° Une remarquable étude sur le Poète, par M. *Léonce Couture*, qui a eu le mérite de le mettre le premier en pleine lumière et d'exhumer ses œuvres manuscrites.

Ces éléments réunis nous ont fourni une matière suffisante pour l'étudier.

Nous avons pu nous convaincre, par les nombreuses citations que nous venons de produire, que *Baron*, en tant que poète Français, possédait du talent et de la fécondité, ainsi que le sentiment des traditions classiques. Si parfois son style n'est pas assez châtié, il rachète ce défaut par du naturel, de la douceur et un véritable sentiment de l'art. Malgré tout, son langage est du meilleur français d'alors, bien supérieur, dans tous les cas, à celui qu'employaient ses émules de la Gascogne et qu'il nous a été permis d'apprécier. Son mérite est d'autant plus précieux à nos yeux, que la province à cette époque avait son existence propre et détachée, la cour et la ville imposant le règle du beau langage. Si imparfaites qu'elles nous paraissent de nos jours, les œuvres de jeunesses reflètent la grâce et la fraîcheur de l'inspiration qui les a dictées. C'est là que les poètes mettent ce qu'il y a de meilleur en eux, c'est là qu'ils effeuillent la virginité de leur âme ; à ce titre elles ont droit à notre respect.

Nous avons encore de lui trois *Sonnets* qui nous ont été conservés : le premier s'adresse aux *Monts Pyrénéens*, le second concerne les *Bains de Barège*, et le troisième, la *Rivière de l'Adour*.

Nous nous abstiendrons de les commenter, on peut les lire aux sources que nous avons indiquées. Ils sont du reste coulés dans le même moule que ceux des de *Gombaud*, du *Pelletier*, *Maynard* et *Malleville*.

> Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers,
> Qui pour rimer des mots pense faire des vers,

a dit Boileau dans son *Epître au Roi*, c'est le cas de Baron. Nous y trouvons trop de mots et trop peu de pensées; celle qui termine tient à cette galanterie des poètes Italiens dont la France reçut les sonnets vers le XVIe siècle, et qui comparent toujours leurs belles au soleil.

A cela près, les sonnets de Baron, ne sont pas trop mal tournés, et de son temps ils ont pu faire illusion (1).

(1) Mémoires manuscrites de l'abbé Daignan pour servir à l'histoire et description de la ville d'Auch. (Bibliothèque d'Auch.)

En ajoutant à notre nomenclature des *Epigrammes*, des *Madrigaux* et quelques *Epitaphes* très gentiment tournées, mais en petit nombre, nous aurons épuisé l'*œuvre française* de Baron qui, sans mériter de survivre, a vécu et recueillit à son apparition sa part d'honneur et de faveurs.

Campagnard, vivant de la vraie vie des champs, notre poète tint à honneur de cultiver l'idiome paternel qu'il aimait tant à parler et qu'il maniait si bien. Un charme particulier l'attirait vers cette poésie en langue vulgaire qui devait s'accroître par son amour de la vie rustique. Il la trouvait plus que tout autre conforme à la nature, plus saine, plus agréable, plus paisible, plus morale, et ces motifs de préférence il aima à en renouveler l'expression dans des délicieux morceaux composés presque tous aux champs, nés de son loisir et du sentiment réfléchi de son bonheur.

Aussi avec quelle vérité d'accent il parle de son domaine de Pouyloubrin, du charme de ses eaux et de ses ombrages, où il trouvait la solitude et l'indépendance, dans l'Ode suivante :

ODE A POUYLOUBRIN (1)	ODE A POUYLOUBRIN
Cantem, gascounes pastourettes	Chantons, Gasconnes pastourelles
Las bigarrades mountagnettes,	Les petites montagnes variées,
Deu tucoulet de *Pouyloubrin;*	De la petite montagne de *Pouyloubrin,*
E per sa glorie qu'es ta bere	Et pour sa gloire qui est si belle
Hasan tinda per la ribére	Faisons résonner le long de la rivière
Lous fredous de nostre clarin.	Les refrains de notre hautbois.
Aquet bèt loc de ma nechense	Ce beau lieu de ma naissance
Merite per recounechence	Mérite par reconnaissance
Un councert tà plan aiustat,	Un concert si bien préparé,
Qu'au dous aire de noste muse	Qu'au doux accents de notre Muse
L'embeie se trobé camuse,	L'envie se trouve confuse,
E lou préts de noste coustat.	Et met le prix de notre côté.
Aquiu, qué quès digue Parnasse,	Là, quoiqu'en dise Parnasse,
Es l'endret, é l'hurouse place	Est l'endroit et l'heureuse place,
Oun, aprés aquet gran aygat	Où, après ce grand déluge
Que troubèc la terre petite	Qui trouva la terre petite,
Deucalioun (2 rehèc la bite	*Deucalion* redonna la vie
Deu mounde qui sére négat.	Au monde qui s'était noyé.

(1) Baron, a employé, dans ses œuvres Gasconnes, la vraie méthode orthographique suivant en cela la route tracée par ses devanciers.
Pour le comprendre. il ne faut pas perdre de vue que l'*e* muet remplace l'*o* final et que la lettre *u* après une voyelle (excepté après un O) se prononce *ou* mais sans former une syllabe : Ex. *haut, Ceu, Diu, biu, suu,* pour haout, Céou, Diou, biou, suou, etc., monosyllabes.

(2) Roi de Thessalie, fils de Prométhée et mari de Pyrrha. Les Dieux firent périr tous les hommes de son temps par un déluge universel parce qu'ils étaient méchants. Deucalion et Pyrrha en furent préservés à cause de leur équité. Après le déluge ils consultèrent l'oracle de Thémis qui leur conseilla de jeter les os de leur mère, c'est-à-dire des pierres, derrière eux, par dessus leur tête ; et ces pierres en sortant de leurs mains, se métamorphosaient, celles de Deucalion en hommes, et celles de Pyrrha en femmes. (Ovide, Liv. I, Métam.)

Lou boussut qui lous Dious empare
Dab sa hautou nou s'accoumpare
A l'aunou de noste climat
Per aüen quauque ielousie
Ossa (1) sentich trop la rousie
E *Pelion* (2) es trop cramat.

Le Mont Olympe, séjour des Dieux,
Avec sa hauteur ne se compare pas
A l'honneur de notre climat,
Pour cela nous éprouvons quelque jalousie
Ossa sent trop la résine
Et *Pèlion* est trop brûlé.

La *Pirène* cap-releuade,
De thils et de pignés couhade
Nou gause banta près de nous
Pic d'*Abidon* ny de *Meydie*
Ni lous tepès de *Thessalie*,
Nou soun pas nostes coumpaignous.

Les Pyrénées tête relevées
De tilleuls et de pins coiffées
N'osent pas vanter près de nous
Pic d'*Abidon* ni de *Médie*
Et les coteaux de *Thessalie*
Ne sont pas nos compagnons.

Au plus haut d'aquere montade
Mille arberets hèn la ramade
E surtout au soumeit d'un tap,
Cubert d'un tapis de berdure,
Oun tout lou jour l'oumbre dure,
Ue grane oume leüe lou cap.

Au plus haut de cette éminence
Mille petits arbres font la ramée
Et surtout au sommet d'un tertre
Couvert d'un tapis de verdure
Où tout le jour l'ombre persiste,
Un grand orme lève la tête.

Sas branques ta plan ournades
Tout esprés semblen ajustades
Per tira contre la calou,
Qui, taleu que las bé, récule,
Quan l'estiu dab la canicule
Hé cambia l'herbe de coulou.

Ses branches si bien ornées
Tout exprès semblent préparées
Pour garantir contre la chaleur
Qui, sitôt qu'il les voit, recule,
Lorsque l'Eté avec la canicule
Fait changer l'herbe de couleur.

Las Nymphes dansen la pabane
Sur la poumpouse barbacane
Oun ere teng sas arrasics;
E l'amour quey hè bésiadures,
Per esprouba s'an las cars dures,
Lous y beng da quauques pessics.

Les Nymphes dansent la pavane
Sur la fière barbacane
Où elles tiennent leurs ébats;
Et l'amour qui leur fait des gentillesses
Pour éprouver si elles ont les chairs dures,
Vient leur y donner quelques pincées.

Un castet de peyre carrade,
De sa bieillesse hè parade,
Sur üe tour bastide en arbot,
Qu'a sous titres en letre rouge,
Doun lou fret, lou bent ni la plouge
N'an destintat lou mendre mot

Un château de pierre carrée,
De sa vieillesse tire vanité,
Sur une tour construite en voûte,
Qui a ses titres en lettres rouges,
Où le froid, le vent ni la pluie
N'ont effacé le moindre mot.

Las peyres y soun enqouè toutes
Mais las murrailles soun arroutes,
Despuch qu'un souldat d'aquet loc,
Passat force cops per las piques
Eu coumbat deus Joes Olimpiques
Sur toutis s'empourtèc lou floc.

Les pierres y sont encore toutes
Mais les murailles sont rompues,
Depuis qu'un soldat de cet endroit,
Passé bien des fois par les piques
Au combat des jeux Olympiques,
Sur tous remporta le prix.

(1 et 2) *Ossa* et *Pélion*, montagnes de la Thessalie que les géants entassèrent les unes sur les autres pour escalader le Ciel.

Acy qu'un aire salutari
Es médecin é pouticari,
Nou parle pas de récipès;
E ses aute mau ni feblesse,
Las gens mourichen de bieillesse
Si nou s'aussisen tout esprès.

Ici qu'un air salutaire
Est médecin et apothicaire,
On ne parle pas d'ordonnances,
Et sans autre mal ni faiblesse,
Les gens meurent de vieillesse,
S'ils ne se détruisent tout exprès.

Deu temps qu'un rebès de fourtune
Cassèc *Apollon* è *Neptune*
Deu palaïs oun lotgen lous Dius,
Neptune à *Troye* massounaïe,
Apollon acy cansounaïe
Tout au long d'aquestes arrius.

Du temps qu'un revers de fortune,
Chassa *Apollon* et *Neptune*
Du palais où logent les Dieux,
Neptune, à Troie, maçonnait
Apollon ici chansonnait
Tout le long de ces ruisseaux.

Despuch, lou tepè ni la plane
Nou be nade aueille de mane,
Si lous marrets si soun baignats,
Ni lous pousouès dab encantatje,
N'an entecat noste fourratje
Ni lous aignets embranats.

Depuis, le coteau ni la plaine
Ne voient nulle brebis stérile,
Si les béliers s'y sont baignés,
Ni les sorciers avec leurs sortilèges,
N'ont détérioré notre fourrage,
Ni les agneaux n'ont été gâtés.

Jamais lou Soureil nou s'apreste
Per tira sa lusente teste,
Que nou salude Pouyloubrin;
Coum temps passat haseüe à *Rhodes*
Talèu qu'et boutgeaüe sas rodes
Andè reprène soun camin.

Jamais le Soleil ne s'apprête
A sortir sa brillante tête,
Qu'il ne salue Pouyloubrin;
Comme temps jadis il faisait à *Rhodes*
Sitôt qu'il remuait ses roues
Pour reprendre son chemin.

Nostes bousquets, oun touts lous dies
Tan d'auzerets canten maities
Soun per oun cau ta plan partits
Que per affin que tout y placie
Lous petits aus grans baillen gracie
E lous grans oundren lous petits.

Nos bosquets, où tous les jours,
Tant de petits oiseaux chantent matines
Sont là où il faut si bien placés.
Qu'a seule fin tout y soit agréable.
Les petits aux grands font grâce,
Et les grands respectent les petits,

A lour fabou, las *Ouréades* (1)
Hèn lous festis è las balades,
E ses trace, martet ny pic,
Deguens üe petite cabane
Dressen à l'aunou de *Diane*,
Un auta d'isop e d'aspic.

A leur faveur, les *Oréades*
Font leurs festins et leurs danses,
Et sans traces de marteau ni pic,
Dans une petite cabane
Dressent en l'honneur de *Diane*
Un autel d'hysope et de lavande.

Aquestes bosses bigarrades
De mile flous soun pimparades;
De *Cerés* soun lous escalous,
E las poupétes d'oun *Nature*
Tire la leit e la pasture
Doun se nouirichen lous balous.

Tous ces monts variés
De mille fleurs parsemés
De *Cerés* sont les échelons,
Et les mamelles d'où *Nature*
Retire le lait et l'aliment
Dont se nourrissent les vallons.

(1) Nymphes des montagnes.

Tant de rouquets e de bousigues,
Que force cresen enemigues,
Deu proufit deus tribailladous,
Sauben debat lour magre mine
L'esbat deus ausets de rapine
E lou plazé deus cassadous.

Tant de rochers et de friches,
Que beaucoup croient ennemis
Du gain des travailleurs,
Favorisent sous leur maigre apparence
L'ébat des oiseaux de rapine
Et le plaisir des chasseurs.

Flore, que lou *Zéphir* poutoune,
Beng aci bisita *Poumoune* (1)
Que perbesich nostes bergés,
E quan la sasoun ac demande
Hé braga de fruts de coumande
Dinquiaus mes praubes aüargés.

Flore que le Zéphir baisotte
Vient ici visiter Pomone
Qui approvisionne nos vergers,
Et quand la saison le réclame
Fait éclore des fruits de choix
Jusque dans nos plus pauvres vergers.

Themole, que lou nectar embeje,
Ta doucement nou saboureje
Coum la liquou de noste bin;
Ny lou bignariu de *Sécube* (2)
Nou coule ta dous coum la cube
Deu *cameroy* de Pouyloubrin.

Themole, que le nectar envie,
Si agréablement ne sent si bon,
Comme la liqueur de notre vin;
Et le vignoble de Sécube
Ne coule si doux comme la cuve
Du crû de Pouyloubrin.

En la ribere la mès grasse,
Un ta boun pasteng nou s'amasse
Coum lou qui crech en nostes prats,
Tant que lou *Gers* mous abesie
E hé seca de ielousie
Lou *Sousoun*, la *Lause* è l *Arrats*.

A l'entour de la rivière la plus fertile
Un si bon fourrage ne s'amasse
Comme celui qui croît dans nos prairies
Tant que le Gers nous avoisine
Il fera sécher de jalousie
Le *Sousson*, la *Lauze* et l'*Arrats*.

Las aragues, las rouges mailloques
Bermillejen à bères troques
Tant sur la plane que suou roc;
E lou jus de lour ambrousie
Més dous que lou mèou rassasie
Lous majouraus deu noste loc.

Les grappes, les rouges provins
Vermillonnent à belles masses
Tant dans la plaine que sur le roc;
Et le jus de leur ambroisie
Plus doux que le miel rassasient
Les grands de notre endroit.

Higues blanques, grises è nères,
Coudouis, auèrats, poumes, pères,
Guindouils, sérides, bigarreus...
Lou mes simple casau ne baille;
E quado bigne qués tribaille
Ne passemente sous carreus.

Figues blanches, grises et noires,
Coings, noisettes, pommes, poires,
Griottes, cerises, bigarreaux...
Le moindre jardin en produit,
Et chaque vigne qui est travaillée
En orne ses carreaux.

Pouris, coum de *Bucephales*,
Per brouhous, mulets e cabales
Nous nou troubam prou de pastous.
Bederets nou n'auen ses counde;
E lou mendre pagès abounde
En bouciis, aucilles è moutous.

Des poulains de même que des chevaux,
Pour les ânes, mulets et juments,
Nous ne trouvons pas assez de gardiens
Des veaux nous en avons sans compter;
Et le moindre paysan abonde
En bœufs, brebis et moutons.

(1) Déesse des fruits et des jardins.
(2) Vignoble de Sicile qui fournissait la table des Dieux.

De perdics tout l'ayre s'embroume,
Are en tap, tantos en la coume,
De tourtères mile parcils;
Lèbes, lebrauts é quade mate,
E ses plapè ny casemate,
Lous counils mous tiren lous œils.

De perdrix tout l'air s'obscurcit,
Maintenant en hauteur, tantôt dans le [vallon;
De tourterelles mille paires;
Des lièvres, levreaux à chaque motte,
Et sans clapier ni casemate
Les lapins nous fatiguent les yeux.

La douts de noste hount contente,
Lou mes alterat destalente
Dab soun cristail qui semble biu;
E lou Gers, quan la bè ta fresque,
Tout escounut deguens la cesque
Nou gause pareche l'estiu.

La source de notre fontaine contente,
Le plus altéré satisfait
Avec son cristail qui semble vivant,
Et le Gers, quand il la voit si fraiche,
Dissimulé dans les roseaux
N'ose se montrer l'été.

Quan la gaujouse primaüère
Desplegue sa raube mes bère,
Lous auserets resuscitats
S'amassen deguen las alées
De nostes petites balées
E tenguen aquiu lous Estats.

Quand le joyeux printemps
Etale sa robe la plus belle,
Les petits oiseaux ressuscités
Se rassemblent dans les allées
De nos étroites vallées
Et tiennent là leurs Etats.

Dessus touts, un couré saubatge,
Que lous habitans deu bilatge
Apéren lou Rouchinoulet
Dab un bec qui dab tout s'accorde,
Soune sur üe metiche corde
Luth, espinete et flageoulet.

Par dessus tous, un chantre sauvage
Que les habitants du village
Nomment le Rossignolet
Avec un gosier qui avec tout s'accorde,
Imite sur une unique corde
Luth, épinette et flageolet.

Echo (1) soulamens acy ploure,
Quan lou soubeng lou temps è l'houre
D'aquet ta malhurous ahè
Qui neit è jour la turmentaüe,
Quan *Narcisse*, qn'ére prégaüe,
Lou digoug que n'ac boulè hè.

Echo seulement ici pleure
Lorsqu'elle se souvient l'époque et l'heure
De cette malheureuse aventure
Qui nuit et jour la tourmentait,
Quand Narcisse, qu'elle implorait,
Lui répondit qu'il ne voulait pas le faire.

Acy lou merle nisereie,
Aci la tourtere carreie,
E sur la fin deu mes de mai,
Dab lour mainadete nauère,
Peus arbes troubats la cuignère,
De l'aurio, deu tour et deu gay.

Ici le merle fait son nid,
Là la tourterelle charrie,
Et sur la fin du mois de mai
Avec leur famille nouvelle,
Dans les arbres vous trouvez le berceau
Du Loriot, du Tour et du Geai.

Mès qui pouire se rende quiti
En lauza lou rare meriti
D'un terradou ta renoumat ?
Sa balou de peccat m'accuse,
E preteng de quauqu'aute muse,
Un oubratge millou limat.

Mais qui pourrait se croire dégagé,
En louant le rare mérite
D'un terroir si renommé?
Sa gloire de tiédeur m'accuse,
Et réclame de quelqu'autre muse
Un ouvrage mieux limé.

(1) Cette nymphe, fille de l'Air et de la Terre, ayant voulu se faire aimer de *Narcisse* et s'en voyant méprisée, se retira dans les grottes, les montagnes et les forêts, où elle sécha de douleur et fut métamorphosée en rocher.

Per n'aue pas mes de bergouigne
Jou bouti fin à ma besouigne;
E pregui que d'aquet tepé
Toustem lou ceu prengue la cure
E que nade male abenture
Noui boute iamés lou pé.

Pour n'avoir pas plus de honte
Je mets un terme à ma besogne;
Et je prie que de ce coteau
Toujours le Ciel en prenne soin,
Et qu'aucune mauvaise aventure
N'y mette jamais le pied.

Que tout soun mau sorte dehore,
Que nade tare de *Pandore* (1),
Noui porte nat brut importun;
E placie à Diu que la coumune
Dab las cartes de la *Fourtune*,
N'aie jamès que trente-un.

Que tout son mal reste dehors,
Qu'aucune tare de *Pandore*
N'y apporte trace de bruit importun,
Et plaise à Dieu que la commune,
Avec les cartes de la Fortune,
N'ait jamais que trente-un.

Jamès l'agraiie ny la guerre
Nou benguen en aquere terre
Bouta lou repaus à l'escart;
Mès per lou mens, tant que iou bisque
Lou boun temps ta plan s'y partisque
Que ioun aie la meillou part.

Que jamais la maladie ni la guerre
Ne viennent sur cette localité
Mettre le repos à l'écart,
Mais pour le moins, tant que je vive,
Le bon temps s'y répartisse si bien
Que j'en aie la meilleure part.

Tel est le tableau que Baron a tracé de Pouyloubrin et dans lequel il s'est délecté jusqu'à s'oublier comme on s'oublie aux lieux que l'on chérit.

Ce devoir filial accompli envers son village et son foyer, il lui restait à payer un tribut à la Gascogne. Il lui consacre une ode patriotique où en vrai gascon il exalte ses mérites :

ODE A L'AUNOU DE LA GASCOUIGNE

Muses, aquò mous es bergouigne,
E mous deurém accusa,
Quan n'auém de loungtemps en sa,
Cantat l'aunou de la Gascouigne.

Despleguém sa glorie sur taule;
E que per dret mous sie permés
De la banta tout à jamés,
Entroque perdam la paraule.

Si noubs y penats *Aonides* (2)
Ma coulère boun cassara,
E boste nom s'espassara,
Quan ne serats horebandides.

ODE EN L'HONNEUR DE LA GASCOGNE

Muses, cela nous fait honte,
Et nous devrions nous accuser
Quand nous n'avons depuis longtemps
Chanté l'honneur de la Gascogne. [déjà

Etalons sa gloire sur table
Et que par droit il nous soit permis
De la glorifier à tout jamais
Jusqu'à ce que nous perdions la parole.

Si vous n'y peinez Aonides,
Ma colère vous en chassera,
Et votre nom disparaitra
Lorsque vous en serez bannies.

(1) C'était une statue que Vulcain fit et qu'il aima. Les Dieux s'assemblèrent pour la rendre parfaite, en lui donnant chacun une perfection. *Jupiter*, irrité contre *Prométhée*, qui avait dérobé le feu du Ciel pour animer les premiers hommes, envoya *Pandore* sur la terre avec une boite où tous les maux étaient renfermés. On dit que *Prométhée*, à qui elle proposa cette boite, l'ayant refusée, elle la donna à *Epiméthée* qui eut l'insdiscrétion de l'ouvrir, et que de cette boite sortirent tous ensemble les maux qui inondèrent toute la terre. Il ne resta que la seule espérance dans le fond.

(2) *Aon*, fils de Neptune, ayant été obligé de fuir de l'*Apulie*, vint dans la *Béotie* où il s'établit sur des montagnes appelées *Aoniennes* de son nom. Ces montagnes furent consacrées aux *Muses*, et c'est de là qu'elles ont aussi été appelées *Aonides*.

Enquoère que tà bere race
Deus omes que nechen aquiu
Merite que quauque gran Diu
Bengue deu Cèu prene ma place

Encore qu'une si belle race
Des hommes qui naissent là
Mérite que quelque grand Dieu
Descende du Ciel prendre ma place.

Ses menti, jou podi sustengue
Au dise de bet arramat,
Que countre aquet noble climat
Toute la terre n'a que tengue.

Sans mentir, je puis soutenir
Au dire du plus grand nombre
Que contre ce noble climat
Toute la terre n'a qu'à se bien tenir

Que las beutats mes estimades
En soun seï prenen nouiritut,
E que la gracie e la bertut
Per tout jamès sy soun loutgeades.

Que les beautés les plus estimées
Dans son sein prennent naissance,
Et que la grâce et la vertu
Pour toujours s'y sont implantées.

Per castéts, bourgades e biles
Oun s'en poden trouba d'ataus
E per las faiçous deus oustaus,
Quin pot bese de mes gentiles?

Pour les châteaux, bourgades et villes.
Où peut-il s'en trouver de semblables,
Et pour l'aspect des maisons
Où peut-on en voir de plus gentilles?

Countre las forces enemigues
Oun y a de meillous bataillous?
Cabailés mes que mouscailhous,
E pietous atau coum hourmigues.

Contre les forces ennemies,
Où trouvent-on de meilleurs bataillons?
Des cavaliers plus nombreux que mou-[cherons
Et des piétons ainsi que des fourmis.

Qué qué d'autes disen per glorie,
Hercule ere de moun païs (1);
Per aquò, segoun moun abis,
Surtout et gaignet la bictorie.

Quoique d'autres disent par vanité,
Qu'Hercule était de mon pays;
C'est pour ce motif, selon mon avis,
Qu'il remporta la victoire.

Nostes tucòs, nostes ribéres
Soun terres de proumissioun;
E *Cerès* mous hè pensioun
De sas coueilhetes las mes bères.

Nos hauteurs, nos prairies,
Sont des terres de promission
Et Cerès nous fait cadeau
De ses cueillettes les plus belles.

Toutis lous coustalats de Mole (2)
Nou porten de bin ta subtil
Nou poudem da barres au *Nil*,
E mès au sable de *Pactole* (3).

Tous les coteaux de Mole
Nous procurent un vin si généreux,
Que nous pouvons donner barre au Nil
Et même au sable de Pactole.

(1) Avant lui, Du Bartas rappelle à son tour l'origine flatteuse des Gascons quand il dit :

De ces monts sourcilleux, dessus lesquels jadis
L'*Hercule* des Gaulois, non le batard d'*Alcmène*,
Engrossa, comme on dit, la princesse *Pyrène*
Du père des Gascons, qui par faits généreux
Se montrent dignes fils d'ayeul si valheureux.

(2) Coteaux de Pouyloubrin, probablement,
(3) Fleuve de Lydie dont le sable était d'or, disent les Poètes depuis que *Midas* s'y fut baigné.

Toute sorte de frut s'y trobe :
Nat arbe nou mous pot troumpa,
So que lous autes ban croumpa,
Acy ses argent se retrobe.

Toute sorte de fruits s'y trouvent :
Pas un arbre ne peut nous tromper,
Ce que les autres vont acheter,
Ici sans argent nous le trouvons.

La Fourtune n'a pas d'estatge
Que ses pene nous n'escalem;
Nous auèm tout so que boulém
Enquoère quaucoum dauantatge.

La Fortune n'a pas d'étage
Que sans peine nous n'escaladions ;
Nous avons tout ce que nous voulons
Encore même quelque chose de plus.

Lou cristail de nostes hountetes
Casse las plus hortes calous,
Lou printemps courounat de flous
S'y beng refresca las gautetes.

Le cristal de nos petites fontaines
Chasse les plus fortes chaleurs ;
Le printemps couronné de fleurs
Vient s'y rafraichir les joues.

Roses, tulipes, margalides,
Girouflades, miresoureils,
Per mous tira l'amne peus oueils
Hen acy mile piramides.

Roses, tulipes, marguerites,
Giroflées, tournesols,
Pour nous tirer l'âme par les yeux
Font ici mille pyramides.

Flourich, benaside Gascouigne,
Teng-te toustem en boun estat,
Ma man, per traça ta beutat,
Sera tout jamés én besouigne.

Fleuris, bienheureuse Gascogne,
Tiens-toi toujours en bon état,
Ma main, pour vanter ta beauté,
Sera à tout jamais en besogne.

Tas terres seran renoumades,
De tu parlaran en tout loc;
E tu tén pourtaras lou floc
Dessus las isles fortunades.

Tes terres seront renommées.
De toi on parlera en tout lieu ;
Et tu remporteras le prix
Entre les îles fortunées.

L'*Adour* pouira mes que la *Sône*;
L'*Arrats* hara trabuca l'*Ers;*
L'*Arros*, la *Baïse* e lou *Gers*
Se trufaran de la *Garonne* (1).

L'*Adour* aura plus de crédit que la *Saône;*
L'*Arrats* fera trébucher l'*Ers ;*
L'*Arros*, la *Baïse* et le *Gers*
Se moqueront de la *Garonne*.

Lou *Soussoun*, lou *Touch*, la *Gimoüe*,
E lou *Gaüe* de Pouyloubrin
Au *Tage*, à la *Dourdouigne*, au *Rhin*
En pauc de temps haran la moüe.

Le *Sousson*, le *Touch*, la *Gimone*,
Et le *Gace* de Pouyloubrin
Au *Tage*, à la *Dordogne*, au *Rhin*
En peu de temps feront la moue.

(1) Dans sa *Considération*, traitant des eaux douces et des fleuves les plus renommés de la terre, *Du Barthas* décoche, à son tour, à la Garonne un trait perfide :

> Le *Tage* au bord doré, la *Tamise*, le *Rosne*,
> Le *Rhin*, l'*Ebre*, le *Pô*, la *Seine* et la *Garonne*,
> Garonne qui si fort s'enflera de mes vers
> Que, peut-être, son bruit s'orra par l'Vniuers, etc.

Enfin, de nos jours, la Garonne a servi de thème à *Gustave Nadaud* pour une de ses chansons les plus populaires; j'en citerai une strophe :

> Si la Garonne avait voulu,
> Lanturlu !
> Quand elle sortit de sa source,
> Diriger autrement sa course
> Et sur le Midi s'épancher,
> Qui donc eût pu l'en empêcher ?
> Tranchant vallon, plaine et montagne,
> Si la Garonne avait voulu,
> Lanturlu !
> Elle allait arroser l'Espagne, etc.

Léchem-hé, terre de plasence,	Laisse-moi faire, terre de plaisance,
Lechetem neit e jour canta.	Laisse-toi nuit et jour chanter.
L'aunou quim reste det banta	L'honneur que je retire de te vanter
Me serbira de recoumpense.	Me servira de récompense.

Voilà, certes, un tableau bien fait pour chatouiller la vanité gasconne. En faisant la part de certaines exagérations, Baron met en évidence un fait incontestable, à savoir, la riche variété des produits d'une région privilégiée et si opulente jadis par l'agriculture.

De son temps, *du Barthas* se plaisait à le constater à son tour, quand il disait :

> Or, comme ma Gascogne, heureusement, abonde
> En soldats, bleds et vins, plus qu'autre part du monde, etc.

Cet âge d'or a malheureusement disparu de nos contrées depuis longtemps; aujourd'hui le vin nous manque et aussi l'abondance d'autrefois.

Le 16 septembre 1649, *Goudelin* mourut. La désolation fut grande parmi les Poètes. Ce fut à qui viendrait le pleurer, à qui chanterait le mieux dans des odes, des élégies, des quatrains. Notre Poète, attaché d'affection avec l'illustre chantre de la belle Liris, paya son tribut de regrets à la mémoire de son ami dans une *Ode Epitaphe* qui, à part quelques rares imperfections, est de belle allure et parfaite de style :

Acy deguens ès susterrat	Ici dedans est enterré
Per tout jamès bouquebarrat	La bouche fermée à jamais
Goudoulin, l'aunou de Toulouse !	Goudelin, l'honneur de Toulouse !
Countre aquet esperit gaillard	Contre cet esprit gaillard
La mort a jougat au bieillard	La mort a joué au billard
E la fourrat en la balouse.	Et l'a fourré dans la blouse.
Las Nymphes deou double tucô,	Les Nymphes de la double hauteur,
De tant qu'eres n'an mau de co,	De tant qu'elles en ont mal au cœur,
Dechen seca dequia la base	Se laissent sécher jusqu'à la base
Parnasse qu'a lou flus malau,	Parnasse a son flot malade,
E nou beng mès pourta la clau	Et ne vient plus porter la clé
De la hountéte de *Pégase*.	De la fontaine de *Pégase*.
De gran sentiment de doulou,	Par grand sentiment de douleur,
Phœbus a cambiat de coulou,	*Phœbus* a changé de couleur,
E despuch que lou clot embarre	Et depuis que la tombe enferme
Un trésor rare coum aquet,	Un trésor rare comme celui là,
E boute au croc soun réseguet	Il met au croc son violon
E desacorde sa guitarre.	Et désaccorde sa guitare.
Parnasse qui le jour e neit	Parnasse qui jour et nuit
Droumi son mignon en un leit	Fait dormir son favori sur un lit
Oun jamès persoune ne beille,	Où jamais personne ne veille,

Per planta de tristes cyprès
Arringue sous majes laurés
Ou per despeit lous escabeille.

Coum *Ourphée* en souna deu luth
A passejat coum a boulut
Tantos un roc, tantos un arbe,
Goudoulin a rebiscoulat
Soun co tout transit, e gelat
Debat un bisatge de marbe.

La flou que prengoug de sa man,
Nou pergoug pas lou lendouman
Acquere en pourtec mes de mille;
E deus boutous d'un pè soulet,
Se coumpousec lou ramelet
Qui flaire per toute la bile.

Qui nou scab pas que sas cansous,
Fournichen toutes las douçous
Que pot demanda la musique?
Près d'un cap-d'obre ta plasent
En la bouque dèu maudisent
La lengue beng paralitique.

Quan bo parla dab grabitat,
Catoun dab sa seberitat
Nou trobe pas un mot à disc;
Quan d'un aire mignard e dous
Et accoumode sous fredous
Catoun s'escoumpiche de rise.

Toulouse, tu noun podès mès,
Roume a perdut per tout jamès
Sous *Houraces* et sous *Birgiles;*
E la Grèce a bist entutat
Soun *Houmère* qu'a meritat
D'este bourgès de tant de biles.

En tout cas, aquets esperits
Qui soun estats ta fabourits
De las hilletes de memorie,
Enquoëre que perdan lou cos
Lechen aci bach force èchos
Qui retentichen de lour glorie.

Atau deu famus *Goudoulin*
Lou renom n'aura jamès fin;
E sas flouretes ta bantades
Dab lou lustre qu'an meritat,
Eu casau de l'eternitat
Se beiran tout jamès plantades.

Pour planter de tristes cyprès,
Arrache ses plus beaux lauriers
Ou par dépit leur coupe la tête.

Comme Orphée en jouant du luth
A promené comme il a voulu
Tantôt sur un roc, tantôt sur un arbre,
Goudelin a réveillé
Son cœur tout transi et gelé
Sous un visage de marbre.

La fleur qu'il cueillit de sa main,
Il ne la perdit pas le lendemain
Celle-là en porta plus de mille;
Et des bourgeons d'un seul pied,
Se composa le petit rameau
Qui embaume toute la ville.

Nul n'ignore que ses chansons
Fournissent toutes les douceurs
Que peut procurer la musique?
Près d'un chef-d'œuvre si charmant
Dans la bouche du médisant
La langue devient paralytique.

Quand il veut parler avec gravité,
Caton malgré sa sévérité
Ne trouve pas un mot à dire.
Quand d'un air mignard et doux
Il accommode ses refrains,
Caton s'esclaffe de rire.

Toulouse, tu n'en peux mais,
Rome a perdu pour jamais
Ses Horaces et ses Virgiles;
Et la Grèce a vu enterrer
Son Homère qui mérita
D'être citoyen de tant de villes.

En tout cas, ces esprits
Qui ont été les favoris
Des fillettes de mémoire,
Bien qu'ils aient perdu leur corps
Laissent ici-bas de nombreux échos
Qui retentissent de leur gloire.

Ainsi du fameux *Goudelin*
La renommée n'aura jamais de fin;
Et ses fleurettes si vantées,
Avec le lustre qu'elles ont mérité
Dans le jardin de l'éternité
Se verront à tout jamais plantées.

Pénétré de son sujet, *Baron* se laisse emporter au courant de son inspiration. Son verbe puissant fait éclater dans un style plein de noblesse les larmes et les regrets qu'il éprouve de la perte de l'illustre barde toulousain. Avec quel lyrisme il chante en une langue harmonieuse, tissée de simplicité et de richesses, son œuvre impérissable où brillent les qualités de son cœur et de son esprit? C'est doux et c'est pur, c'est naturel, et on reste sous le charme. Toutefois, en dépit de la gravité du sujet, notre poète laisse percer ça et là le bout de l'oreille. Le fonds enjoué de sa nature apparaît malgré ses efforts sous le voile de deuil; malgré sa douleur, les yeux étincellent et la bouche sourit.

Du reste nous retrouverons les mêmes tendances dans une pièce qui est intitulée *Ode* et qui est plutôt une *Elégie*. Elle a pour titre : L'*Ermitte amouroux* (1) (l'*Ermite amoureux*). Le gai compère de Pouyloubrin accorde sa lyre pour exhaler les plaintes d'un pauvre cœur désabusé des mensonges et des vanités du monde, qui cherche le calme de son âme et le salut contre les angoisses qui le déchirent. Son héros ne succombera pas à sa douleur; en homme de foi, il ira chercher, non pas dans la mort, mais dans la solitude et dans la prière, un remède à ses maux :

L'ERMITTE AMOUROUX	*L'ERMITE AMOUREUX*
Louy de jou matich escartat	Loin de moi même écarté
Au ta plan coum de la coumune,	Comme aussi bien de la commune,
Assi deguens dap libertat,	Ici dedans en toute liberté,
Jou bengui plagne ma fourtune,	Je viens expier ma mauvaise fortune.
Triste desert plen de crumou	Triste désert plein de nuages
Taplan bastit à mou umou,	Si bien conforme à mon humeur,
Lotjo umbradiue de las hades;	Logement sombre des fées;
Recep un ermite caytiu	Reçois un ermite malheureux
Que dure trop è que nou biu	Qui dure trop et qui ne vit
Que de soupis è de pensades.	Que de soupirs et de regrets.
Aux millous cops *Chloris* me fail,	Aux meilleures occasions *Chloris* me [fait défaut
E lou gay frut qu'en sa berdure,	Et le fruit appétissant dans sa verdure
Sey cultibat de mon tribail	Qui est éclos de mon travail
Per mon ribal are madure,	Mûrit à présent pour mon rival,
Penes, susous, larmes, tourmens,	Peines, sueurs, larmes, tourments,
Chagris, despeits et pensamens	Chagrins, dépits et inquiétudes
Nou sôn mes en ligne de conte,	N'entrent plus en ligne de compte,

(1) Tiré des Manuscrits Daignan du Sendat. (Bibliothèque de la ville d'Auch. — *Miscellanéa*, n° 69, pages 1,071 et suivantes.)
Ce poème offre de nombreuses lacunes dans le manuscrit, imputables à un relieur peu consciencieux et à un copiste infidèle, ce qui est très regrettable. Nous avons essayé de les combler en rétablissant le texte primitif dans la mesure du possible, en évitant toutefois d'altérer la pensée de l'auteur.

Et l'ingratte apprès tout acco
Me tire biti de son co
Per me tira tabe deu monde.

Et l'ingrate après tout cela
Me chasse au plus vite de son cœur
Pour m'exiler aussi du monde.

Qu'asset roc ey heit a perpaus
Per y basti ma caperette !
Lou soureil y deche en repaus
L'ayre fresquet è mes l'oumbrette;
L'auta sera de bouch tout lis,
Lous candelès de flous de lis
De roses fresques las candeles;
En l'arbot nou manqueran pas,
Lous muguets è lous toulipas
Que semblaran d'autes esteles.

Que ce rocher est fait à propos
Pour y bâtir ma petite chapelle !
Le soleil y laisse en repos
L'air frais et de plus l'ombre;
L'autel sera de buis tout simple,
Les chandeliers de fleurs de lys,
De roses fraiches les chandelles;
A la voûte ne manqueront pas
Les muguets et les tulipes
Qui figureront d'autres étoiles.

Deu brasè de mon co malau
Sera la lampase alucade,
E de plous a double canau
Mous oëils haran l'aygue seignade.
Dessus la porto è tout autour,
Quallès de chiffre è las d'amour,
La parade sera tant bére
Que sense glorie ni mesprex
Jou cresi que sera lou prex
Deus majès temples de *Citère*.

Le brasier de mon cœur malade
Sera la lampe allumée,
Et de pleurs à double canal
Mes yeux feront l'eau bénite.
Au-dessus de la porte et tout autour,
De tels emblèmes et lacs d'amour,
L'ornement sera si beau
Que sans vanité ni fausse honte
Je crois qu'il emportera le prix
Sur les plus beaux temples de *Cythère*.

Ma couchette beirats au près
Dambe la mes riche courtine,
Heyte dab brancos de ciprès,
E bèts linsos de mousse fine,
Lou capseret sera tescut
De jung au matich loc nescut,
Abricara coum beres dagues,
La couberte è lou matalas,
Moun praube cos fei è las
Sus las espies et toujages.

Ma couchette vous verrez auprès
Avec la plus riche courtine,
Faite avec des branches de cyprès
Et des beaux draps de mousse fine,
Le traversin sera tissé
De joncs poussés sur place
Abritera comme de belles dagues,
La couverture et le matelas
Mon pauvre corps brisé et las
Sur les débris de paille et les tuies.

Troubaré de tristes lessous
Au cant de cansous amourouses :
Dins lous temps passat las doulous
En semblauen ta soubourouses.
Ouey serenade e concert
Embarrat deguens mon dèsert
Dam la soule melancoulie,
Be m'aué meslèu resoulut,
Per enqoué serca mon salut :
D'en hè toute ma compagnie.

Je trouverai d'amères leçons
Au refrain des chansons amoureuses
Dans le temps passé les douleurs
Me semblaient bien savoureuses.
Aujourd'hui sérénade et concert
Enfermé dans mon désert
Avec la seule mélancolie,
Ne vaut-il pas mieux m'y être résolu
Pour chercher encore mon salut :
D'en faire toute ma compagnie.

L'Arrouchinol que tant s'ausi
Esbayant lous eccos ses beree,

Le Rossignol qui se fait si bien entendre
Charmant les échos sans interruption,

Pouyre plan cauque cop assi
Esprouba l'affront de *Terèe* (1) :
Per mau-voulet n'ac hasses pas
En lou cugna hec un fau pas
Nou bouilles pas que mau l'abengue;
N'ajos lou repentic cant è cant
Certos n'aures pas ta bèt cant,
Quant t'aousson coupat la lengue.

Pourrait bien quelquefois ici
Eprouver l'affront de *Terèe* :
Par mauvais vouloir ne lui fais pas
En le berçant faire un faux pas;
Ne veuilles pas que malheur lui arrive;
N'aie pas ce regret quand même,
Certes tu n'aurais pas un si beau chant,
Quand on t'aurait coupé la langue.

Jou souy rabit d'aquet arriu
Dont l'aygue clare et cristalline
A petits sauts porte son briu
Tout lou loung daqueste couline
E puits seslengue en un balon
Oun an descoubrit (?) Apollon.
Las nimphes si lauent la care
E pescon dab lous bras tout nuts
Cauques gras darjent plan menuts
Deguens lou sable que débare.

Je suis ravi de ce ruisseau
Dont l'eau claire et cristalline
A petits bonds porte son cours
Tout le long de cette colline
Et puis se répand dans un vallon
Où on a découvert (?) Apollon.
Les Nymphes s'y lavent le visage
Et pêchent avec leurs bras nus
Quelques grains d'argent bien petits
Dans le sable qui descend.

Un pignié quey assi plantat
Coum lous moustis de *Flayredossc*
Semble boulé de banitat
Touca lou cèu dap sa cabosse.
Mile arberets tout abarrey,
Coum sére en la plasse d'un rey
A sa poumpe renden oumatgé;
Car auprès dacquet grand gigant,
Lou cassou lou mès arrougant,
Plegue soun cos e soun ramatgé.

Un pin qui est ici bien planté
Comme les molosses de *Flayredossc*
Semble vouloir par vanité
Atteindre le ciel avec sa tête
Mille arbrisseaux tout au beau milieu,
Comme s'il occupait la place d'un roi,
A sa majesté rendent hommage;
Car auprès de ce grand géant
Le chêne le plus orgueilleux
Plie son corps et son branchage.

Las biches e lous cabiros,
Que l'amour cauque cop amasse,
Benguen assi batte l'arros
Tant que lou cor souno la casse.
Jamès ny can ny cassadou
Nat cop mourtau ny las traydou,
Nou gausèc hé assi mourtaille;
Soulaumens aux parpailloulets,
Lous parrats quan seren soulets,
Nou gauseren y da bataille.

Les biches et les chevreaux
Que l'amour quelquefois rassemble
Viennent ici fouler la rosée
Pendant que le cor sonne la chasse.
Jamais ni chien ni chasseur,
De nul coup mortel, ni piège trompeur
N'oseraient ici faire des victimes;
Pas même aux petits papillons,
Les moineaux lors même qu'ils seraient
N'oseraient leur y livrer bataille. (seuls

Cauque cop un esquirogay
Dab lou floc poumpous de sa coue,
Pane bet au bet cap d'un hay
Lous oueus que la paloume coue;
Mes bey plan punit deu larcin,
E minjo plan ca lou boucin,

Quelquefois un écureuil
Avec le bouquet touffu de sa queue,
Dérobe hardiment au sommet d'un hêtre
Les œufs que la palombe couve.
Mais certes il est bien puni de son larcin
Et mange bien cher le morceau,

(1) Voir note identique page 169.

Quan un astou sort de son ayré
E lou carréje en soun nisé,
Oun sous petits an un guisé
Aquiu esprobe gras e magré.

Lorsqu'un épervier sortant de son aire,
Le transporte dans son nid
Oú ses petits ont un gésier
A l'épreuve du gras et du maigre.

Assi nat *Satiri* courrent,
Nou bengouc jamès hè trouffée
Daué gagniat lou co bourent
De nade desbouchade fée.
Diane régine deu loc
Soulamens y benc hé lou floc
Dab ue amistouse caribte
E recep dessus soun auta,
Tout l'aunou qu'on ly sap pourta
E nou na pas tout lou qui mérite.

Ici nul *Satyre* vagabond
Ne vint jamais faire parade
D'avoir séduit le cœur ardent
De quelque fée débauchée.
Diane, reine de ce lieu
Y vient seulement faire un bouquet
Avec une gracieuse suivante
Et reçoit sur son autel
Tout l'hommage qu'on sait lui témoigner
N'ayant pas encore tout celui qu'elle [mérite.

L'escharuscle qui dun soul pous
La teste d'un gran roc abache
E deu cassou lou mes poumpous
Boute peu sousté la moustache.
Acquet treit deu cèu courroussat
Na jamès encouèro frétat
Aquestes rocos herissades
Ny lagraüan dap lou bent plouy
Nou bengueran de près et de louy
Per segouti las palissades.

La foudre qui d'un seul éclat
La pointe d'un grand rocher abaisse,
Et du chène le plus superbe
Réduit en litière la moustache.
Ce trait du ciel en courroux
N'a jamais encore atteint
Ces roches sauvages.
Ni la grêle avec le vent pluvieux
Ne viendront de près ni de loin
Pour ébranler les palissades.

Jamès courbas enrumassat
Présicadou de cementery
De lauta quey assi dressat
Nou troublec lou sacrat mistery
Jamès nou si bic nat renard,
Tachon pansut, ni bouc cournard;
Ny la cauèco lunatique,
Dap sous desacourdans accors,
De long de toumbes ny de mors,
Ne despleguec la prounoustique

Jamais corbeau enroué,
Prédicateur de cimetière,
De l'autel qui est ici dressé
Ne troubla le mystère sacré.
Jamais on n'y vit le moindre renard,
Blaireau pansu, ni bouc cornard;
Ni la chouette lunatique,
Avec ses discordants accords,
Loin des tombeaux et des morts
N'annonça ses pronostics.

Si besets un arbé traucat
L'abeille cant è cant si fourre
E dehé lou leit embuscat
De la meillengue è de la chourre.
Leschamou, quan benc lou temps
Ba serca de toutis estremps,
Lou tim que flourich è qu'enflayro,
Per ne hè cire è meu tout blous
Benc poupa l'amne de las flous
Que sens pecat sa bouco pario
Enfin asso ney qu'un amas

Si vous y voyez un arbre troué
L'abeille aussitôt s'y fourre
Et détruit le nid caché
De la mésange et du roitelet.
L'essaim, quand vient la saison,
Va chercher de tous côtés
Le thym qui fleurit et embaume
Pour en faire cire et miel au naturel,
Vient aspirer l'âme des fleurs
Que sans erreur sa bouche engendre
Enfin tout ceci n'est qu'un amas

De merueillos de la nature,
E d'un cap d'obre de sas mas
Lou patroun è la tablature.
Hurous lestat sant quey assy,
Libre deu prex et deu soucy
Que lembarras deu moun capere;
Joious, moun cens hara lou floc,
Car dap la puretat deu loc
Serey urous dins ma capère.

Des merveilles de la nature
Et d'un chef-d'œuvre de ses mains
Le modèle et l'enseignement.
Heureux l'état de sainteté que j'ai ici
Dégagé de labeur et de soucis
Que les difficultés de la vie recouvrent;
Joyeux, ma conscience fera le bouquet,
Car avec la pureté de ce lieu
Je serai heureux dans ma chapelle.

Are donc tribail mau mersat
Coume hum esperanse morte;
Deguens moun co qui temps passat
La man d'amour aubris la porte.
Goustous mouloun coubert de mèu,
Be t'en bas tart è bengues lèu,
Dam ta pilule plan daurade;
Mes de tout hat serbet perit,
Piri que de her hol esperit
Mille cops et esperjurade.

Maintenant donc travail mal employé
Comme la fumée l'espérance est morte;
Dans mon cœur dont au temps passé
La main d'amour ouvrait la porte,
Délicieux souvenir couvert de miel,
Que tu t'en vas tard et reviens tôt,
Avec ta pilule si bien dorée;
Mais par le destin le cerveau périt,
Pire que par le fer l'esprit s'affolle,
L'eût-il mille fois conjuré.

Souy per are è per jamès
Ingratte è mensoungère,
Despush ches ans ou dilleu mès,
Souy bengut piri quen galère,
Amour tu m'as troumpat soubent
E tas paraules sount de bent.
Nou matraparant dauantatge
Soulet, trop countent jou serè,
Tout soulet joum poussèdarè,
En poussèda mon ermitatge.

Je suis maintenant et pour jamais
Ingrate et mensongère,
Depuis six ans et peut-être davantage,
Devenu pire qu'en galère.
Amour, tu m'as souvent trompé,
Et tes paroles qui sont de vent,
Ne me tromperont pas davantage;
Seul, trop heureux je resterai,
Seul je m'appartiendrai,
En possédant mon ermitage.

Comme on le voit, Baron verse en se jouant le métal de sa pensée dans le moule fantaisiste qu'il s'est choisi et triomphe aisément des difficultés du rythme. De ses larmes il en fait, par la vertu de son art, de brillantes gouttes de rosée qu'il répand dans son champ de poésie qu'elles fécondent. Il développe son thème avec une intarissable fécondité, assemblant les mots en groupes sonores et combinant ses vers dans la strophe comme les fils précieux d'un tissu d'or. Malgré la mélancolie du sujet, sa verve narquoise le préserve de toute monotonie.

Notre joyeux élégiaque Gascon, appliquera avec plus de succès les qualités de son esprit dans une bouffonnerie, intitulée : *Lou Toumbèu de Beulieu* (1), *(le Tombeau de Beaulieu)* où l'on retrouve le caractère facile et léger de sa Muse. Le style burlesque fut extrêmement en vogue depuis

(1) Manuscrits de M. Daignan. (Bibliothèque d'Auch). Dans le *Parterre Gascon*, édité par Philibert Abadie, sans nom d'auteur.

le commencement du XVI^e siècle jusque vers 1660, époque où il disparut. Il fut suivi avec succès par *Dassoucy* et surtout par *Scarron*, le maître du genre. *Goudelin* lui-même cultiva les sujets plaisants, les mascarades, comme on les appelait de son temps, et où il excellait. Quoique l'on pense, dit Marmontel (1), du style burlesque, c'est peut-être celui de tous qui demande le plus de verve, de saillie et d'originalité. Rien de plat, rien de froid, rien de forcé n'y est supportable par la raison que de tous les personnages le plus ennuyeux est celui d'un mauvais bouffon. »

Le *Tombeau de Beaulieu*, n'est qu'un badinage agréable où pétille l'esprit de l'auteur dans des détails ingénieux où l'abus des images mythologiques font tache (2). Ce *Beaulieu* était un pauvre hère, poète d'opinion, auteur pitoyable, visant au bel esprit, il était en tout ridicule et débauché. Peu soigné de sa personne, les cheveux et la barbe incultes donnaient à sa physionomie un air piteux et bouffon. Présomptueux à l'excès, il avait de lui-même une opinion exagérée, ce qui provoquait la risée de tout le monde. Il mit un terme à sa misérable existence en se noyant dans la Garonne, près du petit Ramié. *Baron* prit prétexte de cet événement pour composer une oraison funèbre en l'honneur de ce grotesque personnage. Ecoutons-le :

Are, Muses, per pourta do	Maintenant, Muses, pour prendre le deuil
Quitats aquet blanc arrodo	Quittez cette blanche couronne
Qui bostes pelets entrelasse;	Qui entrelasse vos jolis cheveux:
Tout lou moun dira qu'auèts tort	Tout le monde dira que vous avez tort
Si las campanes deu Parnasse	Si les cloches du Parnasse
Neit et jour nou toquen à mort.	Nuit et jour ne sonnent à mort.
A mort, campanetes, à mort!	A mort, clochettes, à mort!
Patic, patac, toutes d'accord!	Patic, patac, soyez toutes d'accord!
Hets ta plan que boste sounayre	Faites en sorte que votre sonneur
De soun tribail nou bengue flac,	De son travail ne devienne amolli,
E d'un brut qu'espaüente l'ayre,	Et d'un bruit qui épouvante l'air
Barrats la bouque à Cardeillac (3).	Fermez la bouche à Cardeillac.

(1) Eléments de Littérature.

(2) « Au XVII^e siècle, dit *Taine*, on vit le spectacle le plus extraordinaire et le plus ridicule, la Poésie séparée de la Religion, dont elle est le fond naturel et l'aliment intime, un Ciel païen introduit dans un monde chrétien, l'Olympe restauré, non par sympathie sensuelle comme à la Renaissance, ou par sympathie archéologique comme aujourd'hui, mais par convenance pour remplir un cadre vide et ajouter une parade de plus à toutes celles dont ce siècle s'était affublé. Il y eut une sorte de jargon Grec et Latin, convenable au même titre qu'une perruque; on employa Apollon et les Muses comme l'hémistiche et la céruse; on mit en œuvre l'Amour et les Grâces comme les cédrats confits et les billets doux; il y eut un dictionnaire mythologique comme un code de savoir vivre, et les pauvres Dieux antiques arrivèrent à cette humiliation extrême de servir de pastiches et de paravents. » Rien d'étonnant que nos Poètes Gascons aient sacrifié au mauvais goût de cette époque en exhibant à tout propos leurs friperies mythologiques.

(3) Magnifique et énorme cloche de l'église Saint-Etienne de Toulouse, donnée par l'archevêque *Jean de Cardeillac* vers 1380. Elle servit en 1794 à faire une somme énorme en monnaie de billion. (Note Ph. Abadie.)

Beulieu, boste grand fabourit,
Aquet délicat esperit,
Ses négat ta brabe coum'ere,
Garone, be las plâ toucat !
Jou pregui Diu que ta sequère
Te punisque d'aquet pécat.

Beaulieu, votre grand favori,
Cet esprit délicat,
S'est noyé, si brave qu'il était,
Garonne, que tu l'as bien touché !
Je prie Dieu que la sécheresse
Te punisse de ce péché.

Be l'agoure meslèu balut
Per sa glorie é per soun salut,
Que housse baignat à la plouge,
Ou coum un brabe coumpaignoun
Négat en passa la Ma Rouge
Deu rebregat ou deu gipoun

Il lui aurait certes mieux valu
Pour sa gloire et pour son salut,
Qu'il se fut baigné à la pluie,
Ou comme un brave compagnon
Noyé en traversant la Mer Rouge
Drapé dans son haillon.

Taleù qu'et agouc cluquat l'œil,
Mile pechis tengoun counseil
De l'ensebeli deguens la base,
E toute la troupe à la fin
S'agousse agut la barbe rase
L'agoure pres per un Dauphin

Sitôt qu'il eut fermé les yeux
Mille poissons tinrent conseil
Pour l'ensevelir dans la vase,
Et toute la troupe à lá fin,
S'il eût eu la barbe rasée,
L'aurait pris pour un Dauphin.

Lous *brouchèts* dansaüent auprès,
Las *carpes* seguien de près,
Lous *trauguens* estaüen de coste,
La *siége* autour bengoug rouda
E lou *saumon* courrouc la poste
Per aüe tems deu saluda.

Les brochets dansaient auprès,
Les carpes suivaient de près,
Les goujons restaient par côté,
La siège autour vint rôder,
Et le saumon courut la poste
Pour avoir le temps de le saluer.

Lou *barbèu* coundusic aqui
Mile *lamprèses* que l'Estiu
Dab sa calou teng encourdades,
Lou *lampresoun* dab lou *coula*,
A traüés un reflus d'oundades,
De plasé semblaüe boula.

Le barbeau conduisit là
Mille lamproies que l'Eté
Avec sa chaleur tient roulées en corde,
Le lamprillon avec l'alose,
A travers un reflux d'ondées
De plaisir semblaient voler.

Un que nadaüe dessus tout
Troubec l'usatge de la bouts
E d'üe gaillardiue marcesque
Moutéc ses paré deu paselis
Dessus un gabarrat de cesque
Per abérti lous *Dius Maris*.

L'un d'eux qui nageait mieux que tous,
Trouva l'usage de la voix,
Et avec une gaillardise de printemps
Monta sans besoin d'un passage
Sur un terrain couvert d'ajoncs
Pour avertir les *Dieux Marins*.

Autalèu coum lous abertic
Neptune au grand galop partic,
Clymène, *Pithos*, *Leucothée* (1),
Marchen coum et, lou plus soubent,
E per passa daüant *Prothée* (2)
Se métamorphosec en bent.

Sitôt qu'il les eut prévenus
Neptune au grand galop partit,
Clymène, *Pithos*, *Leucothée*,
Marchaient à sa suite le plus souvent,
Et pour passer avant *Prothée*
Se métamorphosèrent en vent.

(1) *Clymène Pithos, Leucoté*, divinites de la Mer.
(2) Dieu marin, fils de Neptune et de Téthys.

Cymothoè (1), dab lous *Tritous*	*Cymothée*, avec les *Tritons*,
Que naden meilhou que guitous,	Qui nageaient mieux que des canards,
Passen dab *Doris* (2) è dab *Glauque* (3)	Passèrent avec *Doris* et avec *Glauque*
Près d'aquet engourgat prègount	Près de ce trou profond
Oun de la Regine *Pèdauque* (4)	Où la reine *Pèdauque*
Tems passat bragaüe lou pount.	Temps passé éclairait le pont.
A pene lou poudoun bese	A peine purent-elles le voir
Que las *Nayades*, de plasé,	Que les *Naïades*, de plaisir,
Hen un bal autour de la proye;	Firent un bal autour de la proie;
E ses gouaire se destriga	Et sans guère se détourner,
Bastiu autour un houec de joye,	Bâtirent autour un feu de joie,
Doun l'aygue pensec s'aluga.	Dont l'eau faillit s'allumer.
Lous arbres queren tout auprès	Les arbres qui étaient auprès
Semblaüen este cyprès	Semblaient être des cyprès

(1) Nymphe, fille de Nérée et de Doris.
(2) Fille de l'Océan et de Téthys. Elle épousa son frère Nérée dont elle eut cinquante Nymphes appelées Néréides, Divinité de la Mer.
(3) Divinité de la Mer.
(4) *Reine Pédauque* (pede d'occa, en italien, patte d'oie. Malgré toutes les hypothèses émises sur le compte de ce personnage la Reine Pédauque, reste malgré tout assez énigmatique.

Parmi toutes les conjectures, celle de *Bullet* nous paraît la plus vraisemblable et la plus satisfaisante.

Robert I^er^, roi de France, avait épousé en 995 Berthe de Bourgogne, dont il était le cousin au quatrième degré. Excommunié par le Pape Grégoire V pour cette union contraire aux canons de l'Eglise, il ne fallut rien moins que l'interdit jeté sur son Royaume, et l'abandon où le laissèrent tous ses serviteurs, pour qu'il put se résoudre à répudier Berthe, qu'il chérissait tendrement. Le cardinal Pierre Damieu, qui écrivait 60 ans après cet événement et fut vraisemblablement l'écho de la tradition populaire, raconte que Berthe accoucha pendant l'interdit et, « par l'effet de la colère divine, mit au monde un fils dont la tête et le cou étaient d'une oie et non d'un homme. » Il est donc probable que l'on voulut éterniser le souvenir de cette prétendue vengeance céleste, pour épouvanter par la vue perpétuelle de ce châtiment ceux qui oseraient braver les censures ecclésiastiques. Et Berthe, portant avec elle le signe de réprobation dont Dieu l'avait frappée dans son fils, devint un symbole menaçant pour les adversaires du pouvoir temporel de l'Eglise et dut être alors mise en évidence sur nos monuments religieux. Observons d'autre part que Robert fut le bienfaiteur de l'abbaye de Sainte-Bénigne, à Dijon, et que sa statue et celle de la Reine Pédauque s'y trouvent placées l'une en regard de l'autre, de manière à confirmer pleinement ce que nous venons de dire tout à l'heure. C'est à Toulouse que le personnage de la Reine Pédauque, est le plus populaire. Bullet entre à ce sujet dans une série d'inductions curieuses à suivre, comme un témoignage des efforts auxquels on peut se livrer pour venir à bout d'une thèse douteuse.

Après sa séparation d'avec Berthe, Robert épousa une méridionale, Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles, femme impérieuse.

Ceux qui aspiraient à des grâces cherchaient à la flatter. Le moyen le plus sûr était de railler, d'outrager Berthe, qu'elle regardait comme sa rivale, parce que celle-ci possédait toujours le cœur du roi et jouissait de grandes prérogatives. Ainsi on ne manqua pas d'appeler devant elle Berthe la reine au pied d'oie. Constance alla à Toulouse, on lui fit une entrée magnifique dans cette ville et logea à la Peylarade, château bâti par les Romains, vis-à-vis de Toulouse, sur la rive gauche de la Garonne. Un aqueduc, antique aussi, passait par les jardins de cette habitation pour conduire les eaux de la rivière dans la ville. Il formait un espèce de pont si étroit qu'un homme n'y eut pu passer, mais seulement une oie; on l'appela donc par badinage, le Pont de l'Oie. Pour faire la cour à Constance, pendant son séjour à Toulouse, en lui montrant le Pont de l'Oie, qui était vis-à-vis de son palais, on lui disait que c'était le pont de la Reine aux pieds d'oie. Cette raillerie se perpétuant parmi le peuple de la ville, il appela cet aqueduc le pont de la Reine Pédauque et c'est ainsi que cette tradition aurait été plus connue à Toulouse que partout ailleurs.

Auguste *Fourès*, poème de la Reine Pédauque dédié à son ami Marcel; Anatole *France* a traité le même sujet.

A las coulou de las arrames,
E lous qui toucaüen lou bord
Cinq ou ches cops pleguen las cames
Per cabucha lou praube mort.

Lou ramiè qui bit tout aquo
S'esbalousic de mau de co,
E s'en atristec de tau sorte,
Que per mostre de sas doulous
Et se tintec en hueille morte
Sa raube de satin dab flous.

Lou Rouchinol que tout lou jour
Aüe discourit de l'amour
Dab lous fredous de sa lenguete
En entrecoupa sous accords
Semblaüe dessus üe branquete
Entouna l'aufici deus morts.

Lou miraillo perdouc lou cant,
La cardinete quant é quant
S'anec escoune en las tenebres
E lous bents d'aquet parsan
Augin las ouresous funèbres
De la calandr' è deu pinsan.

Cependent per ta gran aunou
Et nou poudouc dise de nou
A la *parque* qua touts ourdoune
S'entene, après prese de cos
D'ana compareiche en persoune
En la tournele de *Minos*.

Coum et paric dessus lou bord
De la ribère de la mort,
Charoun lou demande l'obole;
Mès et, d'abord l'arrepartic
Dab üe radaumontade espagnole
Doun lou bieillar s'estrementic.

« *Passom' lèu delà. barbe blanc,*
Ou jou boutarè tout à sang,
Dab lous canous de ma coulère,
Nou bouilles pas de moun argent,
Ta barque nes pas üe galère
Per rançouna la brabe gent. »

Labets, coum se boulouc boutgea,
Charoun lou hèc arranquéra,
E troublat d'aquere abenture
Atau coum s'apressèc deu port

A la couleur de leurs branches.
Et celles qui touchaient le bord
Cinq ou six fois plièrent leurs jambes
Pour saluer le pauvre mort.

Le Ramier qui vit tout cela,
S'évanouit de mal au cœur,
Et s'en attrista de telle sorte,
Que pour preuve de douleur
Il teignit en feuille verte
Sa robe de satin avec des fleurs.

Le Rossignol qui tout le jour
Avait discouru sur l'amour
Avec les refrains de sa petite langue
En entrecoupant ses accords
Semblait, perché sur une branchette,
Entonner l'office des morts.

La fauvette perdit le chant,
Le chardonneret quant et quant
Alla se cacher dans l'obscurité,
Et les vents de ce quartier
Entendirent les oraisons funèbres
De l'alouette et du pinson.

Cependant pour un si grand honneur
Il ne put pas dire non
A la Parque qui à tous prescrit
De s'entendre, après prise de corps,
D'aller comparaitre en personne
A la *Tournelle* de *Minos*.

Sitôt qu'il parut sur le bord
De la rivière de la mort,
Caron lui réclama l'obole;
Mais lui d'abord lui répondit
Avec une rodomontade espagnole
Dont le vieillard fut très surpris.

« *Passe moi vite au-delà, barbe blanc,*
Ou je mettrai tout à sang,
Avec les canons de ma colère,
Ne veuilles pas de mon argent,
Ta barque n'est pas une galère
Pour rançonner les braves gens. »

Alors, comme il voulut se remuer,
Caron le fit boiter,
Et troublé de cette aventure
Au moment où il s'approchait du port,

Crésouc à bese sa poustnre
Qu'ere *Vulcan* lou came-tort.

Il crut voir à sa démarche
Qu'il était *Vulcain* le boiteux.

A la fin delà houc passat
Après s'este prou courroussat;
Més be b'agug de maus alarmes :
Quan entre dus pourtaus ardens
Despouillat de secour è d'armes
Un mastin (1) lou mountrec las dens.

A la fin quand il fut passé au-delà
Après s'être assez courroucé, (quiétudes:
Mais voilà qu'il eut d'autres sujets d'in-
Quand entre deux portails flamboyants
Privé de secours et d'armes
Un chien lui montra les dents.

Sous peus eren coubertx d'aspics,
Sous oeils bourdats de basilics,
Sa gorge presentaüe un gouffre,
Sa lengue es un triple hissoun,
Soun nas arrouflaüe lou souffre,
Sa lei la peste è lou pousoun.

Ses poils étaient couvers d'aspics,
Ses yeux bordés de basilics,
Sa gorge présentait un gouffre,
Sa langue était un triple dard,
Son nez respirait le soufre,
Son haleine la peste et le poison.

Et bengouc blanc coum lou papè
E pensaüe de hé repé
Quan lous fourrous de *Rhadamante* (2)
Qu'eren autour de *Phlégétoun* (3)
L'arrousséguen per la gargante
Au consistori de *Ploutoun*.

Lui devint blanc comme le papier
Et il pensait opérer sa retraite
Lorsque les garnissaires de *Rhadamante*
Qui étaient autour de *Phlégeton*
Le trainèrent par la gorge
Au tribunal de Pluton.

Coum ere nut è désarmat,
Et demourec tout esparmat;
E crésouc que per héu la guerre
Deguens la campaigne deus morts,
L'Infer aué boueitat la terre
Et de sargeants è de récors.

Comme il était nu et désarmé
Il en resta tout pâmé;
Et crut que pour faire la guerre
Dans le séjour des morts
L'Enfer avait vidé la terre
Et de sergents et de records.

Force esperits qui bin aquo,
Lou deuen mage mau de co,
E per esmaüe mes sa pegue
Lous plus bouffous bengoun crida :
« *Beulieu rat, couhete de pegue,*
Beulieu, tournot à qui nout da ? »

Beaucoup d'esprits qui virent cela
Lui donnèrent un plus grand mal au cœur
Et pour émouvoir davantage sa sottise
Les plus bouffons vinrent crier :
« *Beaulieu rat, coiffe-toi de poix*
Beaulieu, reviens à qui ne te donne pas? »

A qui lou praube miet tentat
De se bese ta mau tractat,
Bengouc mès rouge que la brase
E dan soun cap teste morbiu,
Gouardec se troubare l'espase
Que pourtaüe quan ere biu.

Et là le pauvre à moitié fou
De se voir si maltraité,
Devint plus rouge que la braise
Et avec son front tête morbleu,
Il regarda s'il trouverait l'épée
Qu'il portait lorsqu'il était vivant.

Pusch, fougous coum un aute *Mars*
Lous perseguig de toutes parts,
E cridec quan sur la bataille,

Puis, fougueux comme un autre *Mars*
Il les poursuit de tous côtés,
Et s'écria quand sur le champ de bataille

(1) Cerbère, chien à trois têtes et à trois gueules qui gardait la porte des Enfers et du Palais de Pluton.
(2) Juge des Enfers avec *Eaque* et *Minos*.
(3) L'un des fleuves des Enfers.

Lous bic cage à grans boulops,
« *Be bous hisats plan rafataille,*
Quan nou poudets mouri dus cops. »

« *Bous me harats, bouillats ou nou,*
Reparation de moun aunou,
Ou jou juri lou qui domine... »
En aquet mot touts estén dous,
E lous laquais de *Prouserpine*
Lou demanden milo perdous.

Lou bous bela doune arribat
Après aïe rendut combat
En la crambe de *Libitine* (1)
Oun tres bieillards, barbe hérissats,
Ses nat raport, ny sabatine,
Hèn lous proucès aus trepassats.

Touts l'aüen dejà coundamnat
A demoura coum un damnat
Deguens la presoun oun habite
La poou, la praubère è la mort
Per amou que pendent sa bite
Et aüe toustem augut tort.

Aquet arrets s'anaüe da,
Minos coumençaüe a bada
Quan *Beulieu*, dispos de la lengue
E ses besoui d'aute leçoun
Hèc de repente sa harengue
E parlèc d'aquere faiçoun :

« *Présidens, en darrè ressort*
Qui cabats las regles deu sort
E dab las fabous de las hades
Quets an autrejat aquet dret
Legits lous feicts è las pensados
Deguens lou co lou mes estret;

» *Si d'autes cops, dab sous fredous,*
E dab soun lut qu'ere ta dous
Coum sa cansoun mignard' è bère,
Orphée en serca sa moulhè
Hèc cage las dens à Cerbère
E las claus à boste jaulié;

» *E si labets boste rigou*
Lechec afflaqui sa bigou,
Gran counseil doun pren sa mesure

Il les vit tomber à pleine volée,
« *Vous vous prévalez bien racailles*
De ce que vous ne pouvez mourir deux [*fois.* »

«*Vous me ferez, que vous le vouliez ou* [*non*
Réparation de mon honneur,
Ou j'atteste le Maître du tonnerre...»
A ces mots tous restèrent calmes,
Et les laquais de *Proserpine*
Lui présentèrent mille excuses.

Le voilà donc arrivé
Aprés avoir livré combat
Dans la chambre de *Libitine*
Où trois vieillards, la barbe hérissée,
Sans nul rapport ni procédure,
Font leurs procès aux trépassés.

Tous l'avaient déjà condamné
A rester comme un damné
Dans la prison où séjourne
La peur, la misère et la mort
Par la raison que durant sa vie
Il avait toujours eu tort.

Cet arrêt allait être prononcé,
Minos commençait à ouvrir la bouche
Lorsque *Beaulieu*, dispos de la langue
Et sans besoin d'autre préparation
Fit d'improvisation sa harangue
Et parla de cette façon :

« *Présidents en dernier ressort,*
Qui appliquez les règles du sort
Et avec la faveur des fées
Qui vous ont octroyé ce droit
De lire les faits et les pensées
Dans le cœur le plus étroit;

» *Si temps jadis, avec ses refrains*
Et avec son luth qui était si harmonieux
Comme sa chanson gracieuse et sédui- [*sante*
Orphée en cherchant sa femme
Fit tomber les dents à Cerbère
Et les clés à votre geôlier;

» *Et si alors votre sévérité*
Laissa fléchir sa rigueur,
Grand conseil d'où prend sa mesure

(1) Divinité qui présidait aux funérailles.

La pene è lou soulatjeament
Per la pietat qui boun counjure
Retractats boste jutgeament.

» Lous qui soun aimats d'Apolloun
E qui de soun sacrat baloun
Beüen la liquou toute pure,
A plan ana bouten faiçoun,
E biüen toustem dab mesure
Per nou dementi so que soun.

» Bous sçabets coum es bertat
Que tout jamès ma libertat
A bougat ses nade malicie,
E bous aües trop boun lou sens
E trop sensere la justicie
Per coundamna lous innoucens.

« Si per malhur, mon esperit,
De las Muses lou fabourit,
Sere cargat de cauque pourgue;
Plan ses lauat è segoutit
En aquere bilene gourgue
Oun lou jour se mes amourtit. »

Quan l'augin ta plan rasouna,
Lous jutges tournen oupina,
E per sa noble gaillardise,
Lou digoun qu'anesse à lésé
Deguens las campagnes d'*Elisé*
Nada sur la ma deu plasé.

Per mostre d'un maje support,
Pluton lou baillée passeport,
Quan augoug signat la sentencie:
E despuch lou proucès boueitat,
Per nou l'aüe meillou tractat,
Lous esperits hén penitencie

Cerbère, ses mes arrauga,
A l'entour lou bengoug couéga,
Ét lou héc heste de merbeilles;
E librement l'anec touca
E l'arrapec per las aureilles,
Coum un barbet que bo cerca.

Are jou crei qu'en aquet loc
Beulieu s'en pourtara lou floc,
E debisant coum üe cardine,
Sera, per soun bet esperit,
Lou pouéto de *Prouserpine*
Ou l'histourien de soun marit.

La peine et le soulagement
Par la pitié qui vous supplie
Retractez votre jugement.

» Ceux qui sont aimés d'Apollon
Et qui de son vallon sacré
Boivent la liqueur toute pure,
A bien se conduire prennent soin
Et vivent toujours avec mesure
Pour ne pas dèmentir ce qu'ils sont.

» Vous savez comme il est vrai
Que tout jamais ma liberté
A navigué sans la moindre malice,
Et vous avez trop droit le sens,
Et trop équitable la justice
Pour condamner les innocents.

» Si par malheur, mon esprit,
Des Muses le favori,
Etait chargé de quelque impureté,
Certes, il s'est purifié et secoué
Dans cet horrible souterrain
Où le jour s'est pour moi voilé. »

Quand on l'entendit si bien raisonner,
Les juges recommencèrent à délibérer,
Et par sa noble attitude
Lui dirent qu'il allât à loisir
Dans les campagnes de l'*Elysée*
Nager sur la mer du plaisir.

Pour lui fournir un plus puissant appui,
Pluton lui donna un passeport
Quand il eut signé la sentence;
Et puis le procès terminé,
Pour ne l'avoir pas mieux traité,
Les esprits font pénitence.

Cerbère, sans plus gronder,
Vint autour de lui le flatter
Et lui fit fête de caresses;
Familièrement il alla le toucher
L'attrapant par les oreilles
Comme un barbet qui veut ramener.

Maintenant je crois qu'en ce lieu
Beaulieu remportera le prix;
Et babillant comme un chardonneret,
Sera, par son bel esprit,
Le poète de *Proserpine*
Ou l'historien de son mari.

Contemplateur des merveilles de la nature, il sent dans son cœur une sorte de printemps éternel qu'il fait revivre partout où il passe. On peut se représenter le poète errant le long des rives de l'Arrats, qu'il aimait tant, où dans ces vallées si fraîches émaillées de fleurs. Si jamais homme a pu comprendre la pureté de ce ciel Gascon, le charme de ces paysages lointains, de cette nature riante et ensoleillée, c'est bien ce poète à l'œil si vif, au cœur si gai. Aussi sa Muse prend-elle un nouvel essor dès que les premières fleurs commencent à reparaître et il peut dire comme un ancien Troubadour : « *Li nouveaux temps et mai et rossignox me semont de chanter.* »

Et il chante le renouveau avec des accents mélodieux comme on chante ce que l'on aime et que l'on comprend. N'est-ce pas le Printemps qui réveille et embellit la nature engourdie et dépouillée par l'hiver? Il ne manque pas d'étaler toutes ses fleurs et de faire chanter tous ses oiseaux. C'est en outre la saison des amours, un reste de l'âge d'or, une image du Paradis. Laissons-lui la parole :

Diu t'ajud, bère sasoun Que lou siegle d'or accoumpaigne, Per bouta l'hyüer en présoun E lou bét temps à la campaigne.	Dieu t'aide, belle saison Que le siècle d'or accompagne, Pour mettre l'hiver en prison Et le beau temps à la campagne.
Despuch que tu tires lou cap Dab üe gracie toute naüere, Noste luth hé tout so que sçap A l'aunou de la primauére.	Depuis que tu montres la tête, Avec une grâce toute nouvelle, Notre luth fait tout ce qu'il sait En l'honneur du Printemps.
Per tu lou fret es apaisat, E *Boreas* en la *Scythie* (1) A déjà mille cops baisat La gaute fresque d'*Orithie*.	Grâce à toi le froid est apaisé, Et *Borée* dans la *Scythie* A déjà mille fois baisé La joue fraiche d'*Orythie*.
La terre qu'anaüe mouri De bert espère s'es bestide, Deguens soun seï prest à flouri, *Cloris* sa maison a bastide.	La terre qui allait mourir De ver tendre s'est vêtue; Dans son sein prêt à fleurir *Cloris* a construit sa maison.
Lou *Zephiri* dous è plasent En aquet loc tout dret s'abie, E quade iour lou hè present De quauque parfum d'*Arabie*.	Le Zéphir doux et plaisant Vers ce lieu tout droit se dirige, Et chaque jour lui fait présent De quelque parfum d'Arabie.
Tantôs amasse lous beirats En un casau de musc è d'ambre,	Tout à l'heure vous les verrez ensemble Dans un jardin de musc et d'ambre,

(1) *Du Bartas* avait dit avant lui :

> Qu'au plus chaud iour d'esté, qui fait que la Scythie
> Baisée trop souvent par l'époux d'Orithie, etc.

C'est-à-dire de *Borée* ou Aquilon, charmante périphrase signifiant que la Scythie est un pays très froid.

Oun quade flou que remirats	Où chaque fleur que vous admirerez
Bous da suous oeils coum un eslambre.	Vous éblouit les yeux comme un éclair.
Lous pastourets deu noste loc,	Les petits bergers de notre pays,
Are cuberts de simples téles,	Maintenant revêtus de toiles légères,
Dab las pastoures hèn lou floc	Avec leurs bergères font des bouquets
En asset prat qu'ei tout d'esteles.	Dans ce pré tout parsemé d'étoiles.
Quin plazé d'augi lous berdous,	Quel plaisir d'entendre les verdiers,
Lous miraillos è las cardines,	Les fauvettes et les chardonnerets
Lou loung deu jour cantà mès dous	Le long du jour chanter plus doux
Que lous claris ni las ourguines!	Que les hautbois et les orgues !

. . . .

Le chant s'arrête là dans le manuscrit; il est évidemment incomplet, ce qui est très regrettable. Tel qu'il est, dans sa briéveté gracieuse, ce morceau renferme de nombreux vers heureusement tournés qui restent dans l'oreille comme des refrains harmonieux.

Adonné à l'étude des anciens, *Baron* appliqua parfois son facile talent à imiter assez librement du reste les lyriques latins dont ses œuvres originales offrent de nombreuses réminiscences. Sous ce rapport, il fut l'un des premiers à entrer dans cette voie où le suivront une foule de poètes. Il prend *Horace* pour guide en imitant d'abord en français les odes *Audivere Lyce* (1) et *Extremum Tanain* (2), œuvre diffuse, mal venue; la seconde est incomplète; c'est en somme plutôt une paraphrase qu'une imitation.

Il a mieux réussi dans son imitation gasconne de l'ode *A Torquatus* (*Diffugere nives*) (3), qui est un modèle du genre. Après avoir remplacé *Torquatus* par une certaine *Caliste*, ce qui donne au morceau une saveur toute particulière, le poète exprime avec une grâce naïve le retour du printemps après l'hiver rigoureux, la diversité des saisons, la fragilité de notre existence sans négliger les charmantes images que la mythologie avait fournies à son modèle :

Lou frèt a pleguat en Sythie,
Lou tems n'a rès que nou sie (4) dous,
E loui de noustés terradous
Lou ben barbegelat perseguis *Orithie*

Le froid s'est replié en Scythie,
Le temps n'a rien qui ne soit doux,
Et loin de nos terroirs
Le vent barbe gelé poursuit *Orithie*.

(1) Ode XIII, Livre IV. (*Audivere, Lyce, Di mea vota; Di.*)
(2) Ode X, Liv. III. (*Extremum Tanain si biberes, Lyce.*)
(3) Ode VII, Liv. IV. (*Diffugere nives, redeunt jam gramina campis.*)
(4) Dans le langage toulousain on dirait *sio* au lieu de *sie*. La principale différence entre ces idiomes consiste dans les terminaisons en *O* ou en *E*.

La terre semble esté de noces,
Adiou las plouges è las neüs,
Per oun passaben lous bateüs,
Are sensé dangé passen force carrosses,

Las gracies dansen toutes nudes
E tenguen lou bal neit è jour,
Las nymphes toucades d'amour,
En un roc ahumat nou son mes escounudes.

Per tout s'entreng l'allegrésse,
Lou plasé court per touts estrems;
A la bengude deu Printems,
Noste cos adroumit hè biarda la paresse.

Més lou bet temps, bere *Caliste*,
Nou dure pas tout à-jamès,
Lou jour, la semmane è lou més
Passen coume lou treit per daüant nostre biste.

Las sasous coulen üe per üe,
L'youer, printems, autumne, estiu;
E toustems la qui toque au biu,
Entre que nous surpren, hè peu moun la rèbue.

A la fin, toutis èm dé passe,
E disparechèm coum bét hum;

La terre semblait être de noces,
Adieu les pluies et les neiges,
Par où passaient les bateaux,
Maintenant sans danger passent force carrosses.

Les grâces dansent toutes nues
Et tiennent le bal nuit et jour
Les nymphes touchées d'amour
Sous un roc enfumé ne sont plus cachées.

Partout apparait l'allégresse,
Le plaisir court de tous côtés
A la venue du Printemps,
Notre cœur endormi fait marcher la paresse.

Mais le beau temps, belle *Caliste*,
Ne dure pas à tout jamais,
Le jour, la semaine et le mois
Passent comme le trait par devant notre vue.

Les saisons s'écoulent une à une,
L'Hiver, Printemps, Automne, Eté,
Et toujours celle qui touche au vif
Tandis qu'elle nous surprend, fait le tour du monde.

A la fin, nous sommes tous de passage,
Et nous disparaissons comme belle fumée,

Tantos hè cla, tantos hè crum,
E réz d'assegurat nou demore en üe plasse.

Tout ço que teng, cau que s'esblincé,
Rey, Gentilhomé, Mangouné,
E nous bézém én un carné
Lou ossis d'un Païsant dab lous deu plus grand Prince.

Que sçap-on s'aqueste bet die,
Sera lou darré qué beirem,
Dilleü douman nous jougarem
L'acté que dab la fin hè noste tragédie.

Caliste, tas lisses gautetes,
Oun es lou Paradis d'amour,
Se ranciran au prumè jour,
Coum hên, en plen youér, las plus beres flourettes.

Aquet cot poulit coum l'ibori,
Nou sentira qu'a l'escaudat,
E toun béroi seï meï courdat
Sera de las lédous lou petit consistori.

Diane se trobe petite,
E per tant que pregue lous Diüs,
Nou pot remette au reng des biüs
L'esperit innoucent de soun caste *Hypoulite*.

Il fait tantôt clair, tantôt il fait obscur,
Et rien d'assuré ne reste à sa place.

Tout ce qui tient debout, doit disparaitre,
Roi, gentilhomme, serviteur,
Et nous voyons dans un cimetière,
Les os d'un paysan mêlés à ceux du plus grand Prince.

Qui sait-on si ce beau jour
Sera le dernier que nous verrons,
Peut-être demain nous jouerons
L'acte qui avec la fin fait notre tragédie.

Caliste, tes petites joues lisses,
Où réside le paradis d'amour,
Se ranciront au premier jour
Comme font en plein hiver, les plus belles fleurettes.

Ce cou joli comme l'ivoire
Ne sentira qu'à l'échaudé,
Et ton beau sein réduit en corde
Sera des laideurs le petit consistoire.

Diane se trouve impuissante
Et pour tant qu'elle supplie les Dieux,
Elle ne peut remettre au rang des vivants
L'esprit innocent de son chaste Hippolyte.

Thésée n'a pas la licencie
De delibra *Pirithoüs* (1),
Nous crejés pas de tourna plus
Quan lou juste *Minos* m'aura dade sentencie.

Si jou nou conserbi ta glorie,
Toun renom se troubara court,
E toutis lous qui t'hen la court
Nou dresseran jamés d'autas a ta mèmorie

La plus praube de la coumune,
Aur' autant coum tu, sez ma man,
Pren-mé mes léu oué que douman
De jou dèpend ta boune ou maubése fourtune.

Thésée n'a pas le pouvoir
De délivrer *Pirithoüs*,
Ne crois pas revenir jamais
Quand le juge *Minos* m'aura accordé sa sentence.

Si je ne conserve pas ta gloire
Ta renommée se trouvera amoindrie,
Et tous ceux qui te font la cour
Ne dresseront jamais d'autels à ta mémoire.

La plus deshéritée de la commune
Aura autant que toi, sous ma main,
Accepte-moi plutôt aujourd'hui que demain
De moi dépend ta bonne ou mauvaise fortune.

Tel est le ton naturel et uniforme du chantre Gascon, se traduisant en un style élégant et facile, avec quelques mignardises semées çà et là, sans fadeur pourtant, il ne s'élève jamais plus haut. Néanmoins la délicatesse des images qu'il rend et des sentiments qu'il exprime, l'heureux choix des termes qu'il emploie, donnent un charme réel à ses vers.

Les *Epigrammes Gasconnes* (2) connues de Baron n'étant qu'en très petit nombre, nous les donnerons en entier :

CONTRE UN MAUVAIS POÈTE	*CONTRE UN MAUVAIS POÈTE*
En la hountete de *Pegase*,	Dans la fontaine de *Pégase*,
Tu-t bantes de t'este baignat,	Tu te vantes de t'être baigné,
D'equiau hoüs, jou crez qu'êz anat,	Jusques au fond, je crois que tu es allé,
Car ta rime sent à la base.	Car ta rime trouve à la vase.

(1) *Pirithoüs*, fils d'*Ixion*, ayant ouï dire une infinité de nouvelles de *Thésée*, fils *d'Egée* et d'*Ethra*, lui déroba un troupeau pour l'obliger à le poursuivre, ce que Thésée ne manqua de faire. Ils conçurent dans le combat tant d'estime l'un pour l'autre qu'ils jurèrent de ne plus se quitter. Pirithoüs secourut Thésée contre les *Centaures* qui voulaient lui enlever *Hippodamie* et l'aida encore à enlever *Hélène*. Il descendit aux Enfers pour enlever *Proserpine*, mais il fut dévoré par le chien *Cerbère*, et Thésée, qui l'avait suivi afin de l'aider, fut enchaîné par ordre de Pluton jusqu'à ce que Hercule vint le délivrer.

(2) Manuscrits Daignan, président d'Orbessan. (*Lou Parterre Gascoun*, p. 86.)

Lyndas qu'es riche, poutént,	*Lyndas* qui est riche, puissant,
A sous festis toustem m'apère,	A ses festins toujours m'invite,
Mes jou nou soui gouaire countent,	Mais moi je ne suis guère satisfait,
Ni d'et ni de sa bounne chère;	Ni de lui ni de sa bonne chère;
Sous bailets, per cambia soubent	Ses valets, pour changer souvent
Sous plats que passen coum lou bent,	Les plats qui passent comme le vent,
Ban, é tournen à la cousine.	Vont et retournent à la cuisine.
Jou n'aymi pas aquet fatras,	Je n'aime pas tout ce fatras,
E quin mouyen de bengue gras	Et quel moyen de devenir gras
D'un festin qui toustem camine.	D'un festin qui toujours chemine.

IMITATION D'UN DISTIQUE D'AUSONE (1)	IMITATION D'UN DISTIQUE D'AUSONE
Deguens un cascou, l'aute jour,	Dans un casque, l'autre jour,
Dus couloumèts hen lour couade,	Deux pigeons font leur couvée,
Jutgeats d'aqui qu'in ez l'amour	Jugez par là quel est l'amour
Qu'au Diu *Mars*, *Vénus* a iurade.	Qu'au Dieu Mars, Vénus a juré.

Notre poète gascon avait une rare bonté de cœur, une grande vivacité d'esprit, une gaieté inépuisable et du meilleur ton : enfin, il était doué d'une prodigieuse facilité à rimer sur tout ce qui l'environnait, et toujours avec un à-propos charmant. On ferait assurément un volume des saillies, impromptus, lambeaux de poésies qui n'ont peut-être pas été colligés dans le recueil original qu'a possédé le président d'Orbessan et qui sont perdus à tout jamais.

Ainsi au sujet de son épigramme contre un mauvais poète que nous venons de donner, on raconte (2) qu'une servante qui entendit l'apostrophe pria ingénuement son maître « qui faisait des vers pour tout le monde » d'en faire au moins un pour elle.

Comment t'appelles-tu? lui demanda Baron... Celle-ci répondit aussitôt : *Cayras*, *Moussu* (Cayras, Monsieur).

Eh bien :

Toun nom se rapporte a toun biei,	Ton nom a du rapport avec ton inclination
Per pauc qu'ajos d'ajudo	Pour peu qu'on te presse
Cayras, se n'es pas cajudo.	Tu tomberas, si tu n'es déjà tombée.

Dans une autre circonstance il venait de dîner chez *Montaut*, son ami. En sortant de table il aperçoit un des convives nommé *Lacroix* couché par terre et cuvant son vin.

Il rentre et s'écrie en riant :

(1) *Militis in galeâ nidum fecere Columbæ.*
Apparet Marti quam fit amica Venus (*ex Ausonis*).

(2) *Un Pèlerinage à Pouyloubrin*, par M. Cassassoles. (*Revue d'Aquitaine*, t. III.)

Le sais-tu, chez Montaut
Quoi ? ton vin est un sot
Qui vient nous déclarer la guerre...
Il est même un peu huguenot
Car il a mis *La Croix* par terre.

Baron mourut à Pouyloubrin en 1663, à l'âge de 51 ans.

Telle est, vue de si loin à travers les siècles, la physionomie de ce fils du Midi que j'ai cherché à reconstituer et qui nous apparaît comme l'un des plus gracieux poètes de notre Gascogne. L'évocation des choses et des hommes d'une époque disparue est pour nous d'un intérêt palpitant, car ce passé si riche en souvenirs avec son originalité si curieuse est bien éteint à tout jamais.

Qu'il nous console du présent. Baron fait oublier nos poètes décadents.

BEDOUT (Géraud)

Nous avons dit à propos d'Ader que cette arrière saison de la Muse romane murit une abondante moisson de poètes en Gascogne et spécialement dans la partie destinée à devenir le département du Gers.

Comme leurs aînés, ils sont tous des hommes savants, et leurs poésies affectent les allures bucoliques.

La ville d'Auch (1), alors capitale de l'Armagnac, eut l'honneur de donner le jour à un poète, Géraud Bedout.

(1) *Auch* autrefois *Cliberri* ou *Climberri*, était le chef-lieu des *Ausci* ou *Auskes*, l'un des peuples qui habitaient l'Aquitaine avant la conquête Romaine. Leur cité, ceinte de murailles était située sur le promontoire où se trouve la ville actuelle. Sous l'empereur *Auguste*, elle s'appela *Augusta Ausciorum*. Une colonie s'établit dans la plaine de l'*Egercius*, le Gers. Après quelques révoltes, provoquées par les cruautés et les exactions des proconsuls, les Ausci, descendirent de leur hauteur pour se mêler aux vétérans de la colonie Romaine, qui prit le nom de *Cité, vallée claire*. S'il faut en croire la chronique d'Auch, la ville fut préservée des dévastations des *Vandales*, des *Suèves*, des *Alains* et des *Goths*, grace à l'intercession de saint *Orens*, leur évêque. Mais, elle fut ravagée tour à tour par les *Francs*, les *Maures* et les *Normands*.

Dans le xᵉ siècle, le comte *Guillaume Garsie*, fils de *Garsie Sanche*, duc de Gascogne, à qui dans le partage des Etats de son père, était échu le pays de Fezensac, fit élever un château sur le promontoire même où avait été située la ville des Ausci. Les rares vassaux restés parmi les débris de la cité Romaine, accoururent se placer sous la protection du nouveau seigneur. Un mur d'enceinte protégea le groupe de maisons ainsi que la forteresse du comte. Ce fut le premier embryon de ce qui sera au xviiᵉ

On a cherché l'étymologie du mot Auch (Aouch en Gascon), M. *Cénac-Moncaut* évite de le faire dériver, et avec juste raison, du celtique *Haouh*, cochon, colline fréquentée par les pourceaux, mais plutôt de *Haout*, élevé, mot qui répond à la situation de la ville, ou du basque, *Os*, *Ossé*, *Ossau*, lieu salubre, bien aéré, sain. Nous lui préférons l'étymologie celtique *Od* ou *os*, excellent, qui est au-dessus des autres, *Gwys*, hommes, ou Awch, Aus, force, vigueur, *Gwys*, hommes, Ausgwys, Ausgi, Ausci, hommes illustres, peuple distingué, hommes forts et vaillants. (*Climberri* ou *Cliberri* de *Colyn*, par apoc. *Clyn*, pointe, sommet et *Bar*, montagne. D'après M. *Mary Lafon*, *Cliberry* signifierait ville claire.)

Mais revenons à notre poète, qui naquit en 1617. Tous les historiographes qui se sont occupés de lui le font naître en 1606 et le gratifient du prénom de *Gabriel*. Des recherches laborieuses entreprises dans les Archives départementales du Gers démontrent victorieusement l'erreur de ces allégations, et nous permettent d'établir d'une façon certaine l'origine auscitaine de la famille Bedout (1) et sa filiation.

Georges Bedout, le père du poète, appartenait à une excellente et vieille famille bourgeoise. Il se destina de bonne heure à la médecine. Après avoir fait d'excellentes études à la Faculté de Montpellier, il était venu, muni de son titre de docteur, exercer la médecine dans sa ville natale.

Le 10 août 1614 il s'était marié avec M^lle^ *Antonye* (Antoinette) de *Lafont*, dont le père, *Gérauld Lafont*, est désigné dans l'acte (2) de *mariage* comme *marchand d'Aux*.

siècle, la République d'Auch et la ville de nos jours.

Auch avait pour armes : *partie au premier de gueules à un agneau d'argent portant croix d'or; au second d'argent au léopard lionné rampant de gueules.*

Le double symbole du lion et de l'agneau est l'emblème de la force politique et de l'influence religieuse, association de la tutelle combinée du comte et de l'évêque. Une fatale expérience n'avait que trop longtemps appris aux Auscitains la vérité du vieil adage de leurs pères : « *Tot solet non posc Aux* » seul ne peut Auch.

(1) M. l'abbé Ducruc, dans une remarquable étude, qu'il a faite, sur les curés de Cazaubon (*Revue de Gascogne*, tome xxv, page 170), émet l'opinion que les Bedout dont il s'occupe appartiennent à la famille du Poète. C'est évidemment une erreur, car ces Bedout étaient originaires de Jegun et n'avaient aucun lien de parenté avec ceux qui habitaient Auch. Nous avons la certitude que bien avant 1614. il existait à Jegun une famille Bedout étrangère à l'autre, c'est de celle-là que provient la souche des Bedout qui donna des prêtres à Cazaubon.

(2) Extrait des minutes de M^e^ Pardeilhan, notaire royal à Auch. (Etude actuelle de M^e^ Ernest Gez, notaire à Auch).

Pactes de mariage dentre maistre George *de* Bedout, docteur en médecine, et damoiselle Antonye de Lafont, de la citté d'Aux.

Le futur figure dans l'acte avec la particule, de même que la future, tandis que le père de celle-ci en est dépourvu.

Les parents du futur ne sont pas représentés en l'acte.

Tout comme les Bedout, les Lafont appartenaient à la bourgeoisie. Le chef de la famille Géraud Bedout, dénommé *marchand* dans l'acte de sa fille Antonia, avait été consul en 1611. Nous retrouvons plusieurs membres de cette famille investis des honneurs consulaires : Bertrand Lafont, docteur en droit, fils de Géraud, consul en 1624, Jean Lafont, en 1636 et Manaut Lafont, procureur en l'élection, consul en 1644.

De cette union naquirent quatre enfants (1) :

1° *Catherine de Bedout*, le 20 septembre 1615; 2° *Guirault de Bedout* (le poète), le 13 janvier 1617; 3° *Jean Bedout*, le 12 janvier 1622; 4° *Pierre Bedout...*

L'excellent docteur était, comme on dit, un très bon mari, un père irréprochable, à qui une solide aisance permettait de mener une douce vie en partageant son temps entre ses devoirs professionnels, sa famille, ses amis et l'étude des belles-lettres.

L'estime et la considération dont il jouissait près de ses concitoyens allèrent grandissant, car en 1626, nous le voyons investi de la magistrature suprême, le *Consulat* (2).

Les Archives municipales nous ont conservé les noms des sept collègues qui partagèrent cet honneur avec lui, ce sont : MM. *Bernard Sentetz*, docteur en droit; *Guillaume Escuilhès; Jean Sonis*; *Peyrusse*, docteur en droit; *Dominique Falgoux*, bourgeois; *Pierre Cassaignard; Jean Saint-Martin.*

(1) Extrait de l'état civil ancien de la paroisse de Saint-Orens d'Auch, (série G, supp[t], Archives départementales du Gers.)

Ces différents actes nous fourniront l'occasion de formuler quelques observations : 1° Catherine, l'ainée des enfants est inscrite avec la particule, tandis que les autres ne l'ont pas; 2° Dans les deux premiers actes la mère est dite de *La Font*, tandis que dans la troisième elle est désignée de *Lafont*.

Beaucoup de gens croient que la particule, à savoir la proposition *de* devant un nom, est un signe de noblesse et, Dieu me pardonne, *confère* la noblesse. Oh ! grande vertu d'une proposition...

La vérité, comme on le savait déjà, est que *jamais* la particule n'a rien prouvé ni signifié du tout et que de tout temps il y a eu des nobles qui n'avaient pas la moindre particule et de tout temps aussi des gens munis de la particule qui n'étaient pas plus nobles que *Colin Tampon*...

Cela a fait depuis très longtemps, depuis le XVI[e] siècle au moins, une fausse noblesse, aussi fausse que la fausse tiare, et qui n'a avec la véritable noblesse, non seulement rien de commun, mais non pas le moindre rapport, etc.

Emile Faguet, de l'Académie française, *La Particule nobiliaire* (*Revue bleue*, 1[er] août 1903); *Michel Breuil*, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel de Paris, *De la particule dite nobiliaire*.

Passons au prénom de notre Poète qui est autrement intéressant.

Nous le voyons dans cet acte dénommé *Guirault*, tout aussi bien du reste que son parrain Lafont, son grand-père maternel, qui figure dans l'acte de mariage précité sous celui de *Géraul*. Est-ce une erreur du copiste?

De plus, dans son contrat de mariage, dans son inscription sur les registres de la paroisse, dans les minutes de notaires concernant des achats, des ventes ou des procès, le prénom de *Gérard* alterne quelquefois avec celui de Géraud avec *t* ou *d* final, mais il est vrai de dire que c'est le dernier qui est le plus généralement employé. N'est-ce pas du reste le prénom de son parrain? c'est celui que nous lui maintiendrons jusqu'à plus ample informé.

Nos recherches pour retrouver l'extrait de naissance de *Pierre* le quatrième enfant sur les registres des paroisses de Saint-Orens et Sainte-Marie, ont été infructueuses. On ne saurait dans tous les cas nier son existence, car il figure à titre « *descolier* » dans l'acte de mariage de son frère ainé *Géraud*. Il devint par la suite avocat et docteur en droit.

(2) Les Consuls étaient au nombre de *huit* et nos fastes consulaires les désignent souvent pour ce motif, par le nom quelque peu prétentieux d'*Octovirs*.

Ce fait prouverait à lui seul que l'art. IV de nos Coutumes Auscitaines, rédigées en 1301, ne fait que constater un usage déjà fort ancien qui fixait ce nombre de huit.

En 1667, le nombre des consuls sera réduit à quatre.

Nous avons d'excellentes raisons de croire que Bedout n'occupa ces fonctions qu'une seule fois, car nous n'avons pu découvrir dans les Archives municipales des traces d'une nomination nouvelle, ce qui détruit la légende qu'il fut plusieurs fois consul.

Le nom de Bedout n'apparaît de nouveau sur les registres qu'au commencement du XVIII[e] siècle : où l'on voit deux membres de cette famille, l'un, François Bedout, consul en 1725, et l'autre en 1765.

Il est aisé de se convaincre en parcourant les nombreux articles des *Coutumes d'Auch* que le consulat était une véritable charge; aussi les honneurs dont on l'environnait n'étaient pas le seul dédommagement accordé aux hommes de bien qui acceptaient ces fonctions.

Le jeune *Géraud* grandit dans ce milieu bourgeois et cultivé, et son éducation fut dirigée par un guide affectueux et dévoué.

A l'âge de sept ans il entra au Collège d'Auch, alors dirigé par les Jésuites (1), et qui jouissait d'une grande réputation. C'est sous la direction de ces maîtres habiles que se développèrent d'heureuses dispositions.

Son éducation était parachevée en 1633 et, bourré de grec et de latin, il entrait à 16 ans dans la vie déjà savant, savantissime, *per omnes modos et casus*, comme dit Molière.

Il fallait se décider pour le choix d'une carrière; la médecine et le droit le tentaient également, d'où une hésitation bien naturelle. Enfin, après mûres réflexions, il reporta ses préférences sur l'étude du droit. C'est à l'Université de Toulouse, qui brillait d'un vif éclat, que notre jeune étudiant commença ses études de jurisprudence. Mais à la fin de la première année les hésitations de la première heure le reprirent, il comprit qu il avait fait fausse route, il chercha de nouveau sa voie. C'est à l'étude de la médecine qu'il devait s'attacher et à laquelle il resta fidèle.

A cette époque, la capitale du Languedoc était exclusivement livrée à la

(1) Auch, où les sciences et les belles-lettres fleurirent et furent cultivées sous les Romains avec un certain éclat, se rappelant sans doute cette phase grandiose de son histoire, fut une des premières villes de son importance qui possédèrent un Collège. La fondation de cet établissement date de la belle époque de la Renaissance (1543).

Après des alternatives de splendeur et d'insuccès, il fut livré aux Jésuites en 1589; ces Pères le dirigèrent jusqu'à leur expulsion, en 1764. Cet établissement compta parmi ses professeurs des hommes distingués; on y vit tour à tour : *Muret*, orateur célèbre de son époque; *Arnaud d'Ossat*, qui plus tard fut cardinal et évêque de Bayeux, diplomate renommé; *Macrobe*, savant érudit; *Turnèbe*, *Passerat*, grammairiens distingués; le célèbre *Nostradamus*, les Pères *Aubery* et *Montgaillard*, ce dernier auteur d'une histoire latine inédite de la Gascogne.

Après l'expulsion des Jésuites, le collège fut dirigé par des prêtres jusqu'en 1790. Plus tard, en l'an III de la République (1795), on y établit l'École centrale du Gers qui fut supprimée en 1806. Les bâtiments furent occupés provisoirement par une institution privée jusqu'au moment où vers la fin de l'Empire (15 novembre 1808) ils furent affectés à un collège communal.

En 1833, M. Guizot, ministre de l'instruction publique, érigea le collège d'Auch en collège royal de 3[e] classe, aujourd'hui lycée.

littérature. *Goudelin,* par ses œuvres immortelles, avait remis en honneur le culte de la *Poésie romane*, et autour de lui une foule de poètes suivaient son impulsion.

L'admiration de notre carabin pour le poète toulousain fut plus que suffisante pour éveiller dans son cerveau la passion des vers, que ses anciens maîtres avaient dû développer en lui, et pour lui inspirer le désir de s'illustrer à son tour. Mais à l'encontre de ce qui arrive à la plupart de ceux qui entrent dans cette difficile et ingrate carrière en cédant plutôt à l'entraînement de l'exemple qu'à leurs propres inspirations, notre futur poète s'essaya tout d'abord dans le seul genre qui lui permit de se livrer en toute liberté à la mobilité de son humeur et aux fantaisies de son esprit. C'est le genre pastoral qui le séduisit; toutefois, il attacha à sa viole une corde bien rare chez nos poète gascons, la mélancolie. Ce genre, il est vrai, avait été cultivé avec succès par des poètes élégiaques tels que *Desporte, Voiture, Racan, Segrais, Parny*, etc. Il restait une expérience à faire pour savoir comment le dialecte gascon se comporterait dans cette nouvelle manière.

Bedout se mit à l'œuvre et composa une sorte d'élégie, *la Solitude amourouse* ou l'*Amourous soulitari* (*la Solitude amoureuse* ou l'*Amoureux solitaire*), qui le fit distinguer. Deux poètes avaient avant lui traité en français le même sujet, *Théophile Viau* (1) et *Saint-Amand* (2). En abeille industrieuse qui sait recueillir le suc des fleurs poétiques, Géraud s'en inspira. Dans cette pièce de vers, il prend prétexte des rigueurs d'une belle et ingrate maîtresse Ladis (3) pour s'exercer dans le genre descriptif. Malgré l'inexpérience de l'auteur, son âge est une excuse (il n'avait que 19 ans), on y remarque une versification heureuse et facile. Ecoutons-le :

(1) Théophile Viau. 1590-1626. *Ode à la solitude.* Il débute ainsi :

Dans ce val solitaire et sombre
Le cerf qui brame au bord de l'eau
Penchant ses yeux dans un ruisseau
S'amuse à regarder son ombre...

Un froid et ténébreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les ruisseaux,
D'une amoureuse violence...

(2) Saint-Amand (1593-1660). *La Solitude*, où le poète chante sa Philomèle. Nous avons mis en évidence les rares emprunts que notre poète a pu lui faire et que nous avons relevés.

(3) Au XVI^e siècle, la manie de l'imitation n'avait pas connu de bornes. Les poètes de la pléiade, après avoir copié les formes grammaticales et les mots, voulurent reproduire les mœurs : chaque membre magnifia sa maitresse à la mode ultramontaine se promettant de voler à l'immortalité sur les ailes de son amour. Cette coutume de célébrer une femme aimée, de mettre une vaine ostentation à la place du sentiment, ne fut qu'une regrettable corruption de l'exemple de Dante et de Pétrarque. La dame était la protectrice du troubadour, la source de toutes ses inspirations, tandis que les premiers séparèrent avec soin la contemplation spiritualiste des appétits vulgaires, les poètes de la pléiade les confondirent.

Dans le sonnet à Liris, de Goudelin, qui est un petit chef-d'œuvre du genre, un berger se plaint aussi des rigueurs de sa maitresse. Nous le signalons, sans essayer le moindre rapprochement.

La Solitude amourouse ou l'Amourous soulitari à sa Mastresse Ladis.

Aco's heit dounc per jou, Ladis !
Push que toun co, moun paradis,
Per tant de penes endurades
Nou se trobe pas en estat
D'aubri las portes adourades
Deu tribunau de ta piatat.

L'infer tabe, d'aute coustat,
De mas doulous espaüentat,
Dits que nat martir oun nou damne,
Si lou céu ni l'infer tapoc
Nou bo pas recebe moun amne
Quin Diu me dara quauque loc ?

Per la terre, iou sabi prou
Que nou hé pas counde dé jou,
Lou malhur se plats à m'abate,
Pendent que lous quouat' élémens
Prenen passetems à s'esbate
A qui 'm dara mes de turmens.

Lous bens, messajets malurous,
Counden aus autes amourous,
Lou subjét per qui jou souspiri,
Et si i'arreng deguens lou moun
Qu'age piatat de moun martiri
Aco 'y *Thyrsis* è *Dorimoun*.

Ets me proumeten que mous maus
Auran un jour quauque repaus;
Mès, élas ! degus nou' m ajude.

Tout es sourd, degus nou' m augis,
La médecine hé la mude
Quan ei besoüy de soun abis.

En un bosc, hore deu païs,
Oun moun propi sen me traïs,
Jou gourrichi coum' un saubatge,
E pertout oun jou jéti l'oüeil
Nou béi que crums suoü men bisatge,
En l'absence de moun soureil.

Aquiu loüi de la luts deu jour,
Oun mile mounstres hen lou tour,
Arreng nou trobi qué'm soulatge,
Arreng nou'm parle de gouari...
Tout me dits en soun mut lengatge
Que soüi prou malau per mouri.

La Solitude amoureuse ou l'Amoureux solitaire à sa Maîtresse Ladis.

C'en est donc fait pour moi, Ladis,
Puisque ton cœur, mon paradis,
Pour tant de peines endurées
Ne se trouve pas en état
D'ouvrir les portes adorées
Du tribunal de ta piété.

L'enfer aussi, de son côté,
De mes douleurs épouvanté,
Dit qu'aucun martyr ne me damne.
Si le ciel ni l'enfer non plus
Ne veut pas recevoir mon âme
Quel Dieu me donnera quelque asile ?

Sur la terre, je sais suffisamment
Qu'on ne tient aucun compte de moi;
Le malheur se plaît à m'abattre
Pendant que les quatre éléments
Prennent leur amusement à se divertir,
A qui me procurera le plus de tourments.

Les vents, messagers malheureux,
Content aux autres amoureux
Le sujet qui fait que je soupire,
Et s'il n'y a rien dans le monde
Qui ait pitié de mon martyre
C'est sans contredit *Thyrcis* et *Dorimont*.

Ils me promettent que mes maux
Auront un jour quelque adoucissement:
Mais, hélas, personne ne vient à mon [secours.

Tout est sourd, personne ne m'entend,
La médecine fait la muette
Quand j'ai besoin de ses conseils.

Dans un bois, loin du pays,
Où mon propre bon sens me trahit,
Je cours comme un sauvage,
Et partout où mon œil se fixe
Je ne vois que des nuages sur mon visage
En l'absence de mon soleil.

Là, loin de la lumière du jour,
Où mille monstres font le tour,
Je ne trouve rien qui me soulage,
Rien ne me parle de guérison ..
Tout me dit en son muet langage
Que je suis assez malade pour mourir.

Sur un arroc, teste hérit,
Un cassou presque tout poüirit
S'en ba touca de nas à terre
Lou mautems l'a desaunourat
E la bermine hé la guerre
Au houns de son bente curat.

Sur un rocher, tête hérissée,
Un chêne presque tout pourri
S'en va touchant du nez la terre
Le mauvais temps l'a déshonoré,
Et la vermine fait la guerre
Au fond de son ventre creusé.

A cent pas, un castet deshéit (1),
Oun lous lairous héüen lou gueit,
N'a que tres boussis de murraille,
Un chac tout ac ba manéja,
Lou houns de despeit se hénaille,
Qnan be so dé haut s'aüéja.

A cent pas, un château en ruines
Où les voleurs faisaient le guet
N'a plus que trois morceaux de murs.
Le moindre choc va renverser tout cela;
Les fondations de dépit se crevassent
Quand elles voient la partie supérieure [s'ennuyer.

Jou y bei pro mau, en un courné,
So que m'an coundat de Daphné
E lous bérs qui m'ac hen coumpréne,
M'y muschen tabenc à lezé,
La bite d'un que s'anec péne (2)
De regret è de desplazé.

Moi j'y vois assez mal dans un coin
Ce que l'on m'a conté de Daphné.
Et les vers qui me l'ont fait comprendre,
M'y montrent aussi à loisir,
La vie d'un certain qui alla se pendre
De regret et de désespoir.

Clytère l'aueüe charmat
Et l'aimaüe ses' est' aimat;
Mes lou mesprets de la murtrére
Lou hec beze que soun cerbet,
Aueüe la lüe naüere
D'eu couha d'un soureil ta bét.

Clytère l'avait ensorcelé
Et il l'aimait sans être payé de retour;
Mais le mépris de la meurtrière
Lui fit voir que son cerveau,
Avait la lune nouvelle
En le coiffant d'un soleil si beau.

Soun ben, sa gracie, soun parla,
Tribaillaüen a hé coula
D'aquet co mes fret que gélade,
Uë douts per affresqui sous blaus,
Quan sa pene trop mau pagade,
Deguens la mort troubec repaus.

Son bien, sa grâce, son langage,
Excitaient à faire jaillir
De ce cœur plus froid que la glace
Une source pour rafraichir ses meur- [trissures,
Lorsque sa peine trop mal récompensée
Dans la mort trouva le repos.

Vénus anèc en larmeja
Autour deu clot hé goutéja
Lou baume de sas amouretes,

Vénus alla en larmoyant
Autour de la fosse pour répandre goutte
Le baume de ses amours, [à goutte

(1) Que i'ayme à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinez
Contre qui les ans mutinez
Ont déployé leur insolence.
Saint-Amand (*La Solitude*).

(2) Dans ces lieux remplis de ténèbres
Sous vn cheuron de bois maudit,
Y branle le squelette horrible
D'vn pauvre Amant qui se pendit
Pour une bergère insensible,
Qui d'un seul regard de pitié,
Ne daigna voir son amitié.
Saint-Amand (*La Solitude*).

È d'uë bite plée d'ardou,
L'amour boutec en sas tabletes,
Las bertuts de soun serbidou.

Apolloun tabé lou plourec
E tout un loung-tems demourec
Beuzé de beutat é de gracie,
E Pan crezeüe d'aüe tort
Si nou legiuen sur sa facie
Que soun gran amic ere mort.

Las Naïades lou regreten,
Las Nereides proutesten,
Après üe doulou ses exemple,
D'ana graüa per raretat
Dessus lou clot, au mei d'un temple,
Sa bit' à la pousteritat.

Lous arrius de do marmurèn,
Lous arrocs s'en arrencuren,
Lous arbes s'esquissen la raube,
Leu jour houc desplazent à l'oüeil
E touts jutgen, a beze l'aube,
Ou mort ou malau lou soureil.

Tout lou païs s'en ressentic,
Clytère medische patic
La géine deguens sa pensade,
E soun co, de doulou traucat,
Hec un criét de sa boutade
Per ne pourga soun bieil pécat.

Après qué'm soüi mes aüansat,
Per beze so qui céy passat
Pendent la bite de Clytère,
Jou bei debat un finestroun,
Sur un buffet cargat de quère
Un bieil imatge de Plutoun.

Autour d'et, Minos é lous sous,
Me muchen en quantes faissous
L'amne debat sa man endure,
Soun can me hè de poou tranci,
E tout gorge aubert m'assegure
Que nou soüi pas boun per aci.

A la mine d'aquets traidous,
Lous soupirs, tremblans é fredous,
Coumpozen toute ma musicque.
La mort m'y benc estrangoula,
Si mon anjou nou'm coumunicque,
Quauque secret enta boula.

Et d'une vie pleine d'ardeur,
L'amour inscrivit sur ses tablettes
Les vertus de son serviteur.

Apollon le pleura également
Et resta un long laps de temps
Veuf de beauté et de grâce,
Et *Pan* aurait cru avoir tort
Qu'on ne comprit sur son visage
Que son grand ami était mort.

Les *Naiades* le regrettèrent,
Les *Nèreides* décidèrent
Après une douleur sans exemple,
D'aller graver par exception,
Sur la fosse au milieu d'un temple
Sa vie à la postérité.

Les ruisseaux de douleur murmurèrent,
Les rochers s'en attendrirent,
Les arbres déchirèrent leur robe,
Le jour parut déplaisant à l'œil
Et tous crurent, en regardant l'aube,
Le soleil ou malade ou mort.

Tout le pays s'en ressentit
Clytère elle aussi eut à en souffrir
La torture dans son âme,
Et son cœur, percé de douleur,
Fit un crible de ses regrets
Pour en cribler son vieux péché.

Après m'être un peu avancé
Pour voir ce qui s'est passé
Durant la vie de Clytère,
J'aperçois sous une petite fenêtre
Sur un buffet couvert de vermoulure
Un vieil image de *Pluton*.

Autour de lui, *Minos* et les siens,
Me font voir en combien de façons
L'âme sous sa main supporte.
Son chien me fait trembler de peur.
Et la gueule ouverte me donne à comprendre,
Que je n'ai rien à faire par ici.

A la mine de ces traitres,
Les soupirs, tremblants et glacés
Composent toute ma musique.
La mort vient m'y serrer la gorge,
Si mon ange ne me divulgue
Quelque secret pour m'envoler.

En sourti d'aquet triste loc,
Jou bei Vulcan, lou came-croc,
Suoü cap d'un banc heit à l'antique;
Et ei detja tout esbrasєat,
E Mars, enquoïé qu'age la pique,
S'y trobe deu mau tems blassat.

En sortant de ce triste lieu,
Je vois *Vulcain*, les jambes croches,
Sur le bout d'un banc fait à l'antique
Il est déjà tout dépourvu de bras;
Et *Mars*, bien qu'il ait encore sa lance,
S'y trouve maltraité par le mauvais temps.

Diane parech à coustat,
Dab uë mes entière beutat
En un baign qu'Actœoun abize
Lou praube, be i'a pauc gaigna
Push que'u hè muda de camize
Per tres goutes que l'an baignat.

Diane m'apparait à côté
Avec une beauté plus parfaite
Dans un bain qu'*Actéon* découvre.
Le malheureux, comme il y a peu gagné
Puisqu'elle le fait changer de chemise
Pour trois gouttes qui l'ont trempé.

Mes enlà lou Diu deus pastous,
Lésch'à labandoun sous moutous
Per segui la qui'u déscspère.
Après aüe prou countestat
Se trobe sur uë canaüère,
Quan se pense meillou mountat.

Mais plus loin, le *Dieu* des bergers,
Laisse ses moutons à l'aventure
Pour suivre celle qui le réduit au désespoir,
Après s'être longtemps disputé,
Se retrouve sur un roseau,
Lorsqu'il pensait être mieux monté.

Aquets tabléus de moun turment,
Reprezenten naibement
Que ma fourtune rembersade
N'aura pas qui la repara
Si tu nou tengues arbiüade
La boulentat de m'empara.

Ces tableaux de mon tourment,
Représentent simplement
Que ma fortune contraire
N'aura pas qui la réparera
Si tu ne tiens avivée
La volonté de me supporter.

Le poète est mal inspiré en faisant étalage de son érudition mythologique, mais il fallait sacrifier au goût de l'époque.

Cela nous prouve combien elle s'adapte mal aux franches allures du langage vulgaire où tout doit être réel et vivant, par conséquent étranger aux conventions littéraires. M. de Chateaubriand a raison de dire que la mythologie, loin d'embellir la nature, en détruit les véritables charmes.

Tout autre est le sentiment que Bedout nous fait éprouver lorsqu'il rentre dans le cadre descriptif de la nature qu'il nous dépeint :

Aco's bertat que lous grillous
M'y balen autant de biulous;
L'abeille, segount sa coustume,
M'entreteng de perpaus dibérs,
Lou baüous limac dab sa'scumo,
Beng toustem argenta mous bers (1).

Il est bien vrai que les grillons
Sont pour moi autant de violons;
L'abeille, selon son habitude,
M'entretient de propos divers;
Le baveux limaçon avec son écume
Vient constamment argenter mes vers.

(1) Là, se trouent sur quelques marbres
Des deuises du temps passé;
Ici, l'âge a presque effacé
Des chiffres taillez sur les arbres.
Le plancher du lieu le plus haut

La Cigale per acet prat
S'arrigole d'erb' à soun grat;
La hourmic, meillou mainatgère,
Quan a heit l'estiu soun proufeit,
Lou dits l'iüer, saute leugère
Push qu'as are lou bente boüeit.

La Cigale, à travers ce pré,
Se repait d'herbe à sa convenance;
La fourmi, meilleure ménagère,
Quand elle a fait son profit durant l'été,
Lui répond l'hiver, saute légère,
Puisque maintenant tu as le ventre vide.

Jou bei sur acets arberets,
Tout un régiment d'auzerets,
Que bouten fin à lour querelle;
Lou Rouchinol é lou Parrat
Y fadegen dab lour fumèle,
E coillen lou frut desirat.

Je vois sur ces arbrisseaux
Tout un régiment de petits oiseaux
Qui mettent fin à leurs querelles;
Le *Rossignol* et le *Pierrot*
Y caquettent avec leurs femelles
Et cueillent le fruit désiré.

Dastros avait trop bien réussi certains effets d'harmonie imitative pour que Bedout n'esseyat pas, à son tour, de traduire le langage des oiseaux qui n'avaient pas dit tout ce qu'ils sentaient au fond de leur cœur, puisque leur interprête leur restitue la parole. Il faut lui rendre cette justice, sa tentative est heureuse. Tout est pris sur nature, tout est légèrement modulé, il est comme le poète oriental, il entend la voix des êtres ailés :

Lou Berdoun dab soun zéc, zéc, zéc,
Hé tout so que bo dé soun béc;
Lou Cublanc é lou Pelchigue
S'y pelegen dab lou Trachet,
E lou Sénil lou hè la higue
De hé de mes béts moutets qu'et.

Le *Verdier* avec son zéc, zéc, zéc,
Fait tout ce qu'il veut de son bec;
Le *Cul-Blanc* et le *Bec-Figue*
S'y disputent avec le
Et le *Serin* les met au défi
De faire de plus beaux chants que lui.

Lou Mèrlé, la Trid' é lou Tour,
Gazoüillen aquiu tout lou jour;
Lou Quoüe-roüy é l'Auranglete,
La Capulade, tiu, tiu, tiu,
Lou Reycouchet é la Lauzete
M'y benguen toutjour diz' adiu.

Le *Merle*, la *Grive* et le *Tour*
Gazouillent dans ce lieu toute la journée·
Le *Queue rouge* et l'*Hirondelle*,
Le *Cochevis*, tiu, tiu, tiu,
Le *Ricochet* et l'*Alouette*
Viennent constamment m'y dire adieu.

La Tourtere, bourrou, bourrou,
L'Aurio dab soun birou, birou,
Lou Zouéc é l'Astaragasse,
Lou Picglai é lou Bécudet,
M'y benguen soubent dab l'Agasse
Hè part de quaucoun de naüet.

La *Tourterelle* bourrou, bourrou,
Le *Loriot* avec son birou, birou,
Le *Pinson* et la *Piegrièche*,
Le *Pie-Vert* et la *petite Bécassine*
Viennent souvent avec la *Pie*
M'y faire part de quelque nouveauté.

Lou Pèdou beng d'aciu debat,
La Mourache dab l'Alabat,
L'Estournèe, lou Gay é la Chourre

Le *Proyer* sort de là-dessous,
La *Fauvette* avec
L'*Etourneau*, le *Geai* et le *Roitelet*

Est tombé jusque dans la caue
Que la Limace et le Crapaut
Souillent de venin et de baue.
SAINT-AMAND (*La Solitude*).

Arriben touts à bets boulops, La Calande tabe s'y fourre Ente pareich' aus meillous cops.	Arrivent tous à belles petites volées, La *Calandre* s'y présente aussi Pour se montrer aux premières places
Ere hè soun cant per B-mol Quan escarnisch lou Rouchinol; Mes quan bo countrehè la Parre, Lou Rey-couchet ou lou Berdoun, Que dits sous aires per B carre, E desplegu' un aute jergoun.	Elle entonne son chant en Bémol Quand elle imite le Rossignol; Mais lorsqu'elle veut contrefaire le moi- Le *Ricochet* ou le *Verdier*, [neau Elle chante ses airs en Bécarre Et déploie une autre chanson.
Lou Pinsan s'esparreque tout Qu'an be que nou pot bengu'à bout De hè meillou que la Meillengue, E lou Miraillo qu'es auprès Tu dirés qu'a debat sa lengue, Enclaüerats mile courés.	Le *Pinson* se défend follement Quand il voit qu'il ne peut venir à bout De mieux faire que la *Mésange,* Et la *Fauvette* qui est à côté On dirait qu'elle a sous sa langue Mille accords enclavés.
Aqiu lous autans lous mes horts, De poou de troubla sous accorts, Bouten fin à lour bioulence, E l'écho qui n'a jamés paus, Coumand' au bosc de hè silence Per augi de ta béts perpaus.	Là les autans les plus impétueux, De crainte de troubler leurs accords, Mettent fin à leur violence, Et l'écho qui n'a jamais de repos Ordonne au bois de faire silence Pour entendre de si beaux concerts.
La Cotturche qui parle pauc S'estuge deguens quauque trauc Per aüe part en la muzique; Lou Coutouliu y beng après, Et sur touts lous autes se picque Quan se trobe dab lous darrès.	Le *Torcol* qui parle peu Se cache au fond de quelque trou Pour prendre sa part de la musique, La *Mauviette* y vient ensuite Et sur tous les autres a la prétention Quand elle se trouve avec les derniers.
La Cardine, tire, liric, Dispute dab lous Benarric, Entant que sur acer' arroque, Que t'es semblabl' en calitat Tout so que moun praube cos toque M'abertis de ta cruautat.	La *Chardonneretle*, tire, liric, Se dispute avec l'*Ortolan*, Pendant que sur ce rocher Qui te ressemble en qualité, Tout ce que mon pauvre cœur touche M'avertit de ta cruauté.
Lou Carbounèu è lou Tarin Roden aquiu tout lou matin; Lou Cache-mousques ei de costes, La Campiche beng dab lou *Ciu*,	Le *Carbonneau* et le *Tarin* Rodent par là tout le matin; Le *Gobe-mouche* se tient à côté, La *Bergeronette* vient avec l'*Alouette* [à doigt court
E las Tites prenen la poste Per beze lou proube roumiu.	Et les *Poules* prennent la poste Pour voir le pauvre Pèlerin.
Mès quan jou bei lous Berdaulats, De plumes naües abillats, Entouna l'amourous aufici, Labets, sur moun lut tant bantat, Jou souni so que moun serbici Meritaüe de ta beutat.	Mais quand je vois les *Verdiers* Habillés de plumes neuves, Entonner l'amoureux office, Alors, sur mon luth si renommé Je sonne ce que mon service A mérité pour ta grande beauté.

Après que'm soüi entretengut Dab lous auzets é dab lou lut, Près d'un arriu jou'm arretiri; Més, ma Ladis, lou men co fail, Quan, per me mucha moun martiri, L'aigue m'y serbis de mirail.	Après m'être entretenu Avec les oiseaux et avec mon luth, Près d'un ruisseau je me repose; Mais ma *Ladis,* le cœur me faut Lorsque, pour me montrer mon martyre, L'eau m'y sert de miroir.
A jou'm semble deguens l'arriu Beze lou cassadou gentiu, Que mire sa beutat murtrère, E charmat de sous faus apas, Après que s'es perdut oun ére, Que se cérque de l'an né pas.	Il me semble alors dans ce ruisseau Voir le gentil chasseur, Qui admire sa beauté fatale, Et charmé de ses appas trompeurs Après s'être perdu où il était Se chercher là où il n'est pas.
A! jou'm brembe de ta beutat, Quan embesquèc ma libertat, E quan ta mine mensoungère Coumo l'arriu d'aqueste loc, Me hec perde l'amour oun ére Per lou cerca sur un arroc.	Ah! je me souviens alors de ta beauté Dans le temps où elle emprisonna ma liberté; Et quand ta mine mensongère, Comme le ruisseau de ce lieu, Me fit perdre l'amour où il se trouvait Pour le chercher sur un rocher.
La neit quan m'y trobi soulet, L'enemic deu jour, lou houlet M'y beng hè cent rodamountades; E quan lou jour sort d'arriba L'ardou de mas penes passades Que s'arbiüe per m'acaba.	Lorsque la nuit m'y rencontre seul L'ennemi du jour, le lutin Vient m'y faire cent rodomontades; Et à peine le jour vient d'apparaître, Que l'intensité de mes souffrances passées Se ravivent pour m'achever.

Voilà bien du chemin parcouru en peu de temps, et trop d'objets peut-être dans un cadre si resserré. Tout y passe et sert de prétexte à peindre ses trop longues doléances. Notre Poëte, semble avoir conscience de cet abus, quand il ajoute :

Boun Diu! tant d'oubjets ta dibèrs Qne jou canti deguens mous bèrs; Cèu, Infer, elemens, campaignes, Prats tapissats d'erb' é de flous. Arbes, arrius, castéts, mountagnes, Auzets, cigales è grillous.	Bon Dieu! que d'objets si divers Je chante dans mes vers : Ciel, Enfer, éléments, campagnes, Prés tapissés d'herbes et de fleurs. Arbres, ruisseaux, châteaux, montagnes, Oiseaux, cigales et grillons.
Tout enfin, hè creche moun mau Quan tu nou'm bos da so qui'm cau, Tu per qui tanta jou souspiri, Après aüe loungtems begut Lou bin déchent d'un tau martiri, Que'm aües so qui'm es degut.	Tout enfin, fait croitre mon mal Quand tu me refuses ce qu'il me faudrait, Toi pour qui, j'ai soupiré si longtemps, Après avoir longtemps bu Le vin décevant d'un tel martyre, Que tu m'accordes ce qui m'est dû.
Jou speraüi per ma doulou Après la 'spine quauque flou; Mès élas! ma bère traidoure,	J'espérais, pour ma douleur, Après l'épine quelque fleur. Mais hélas! ma belle traitresse,

L'arrelotge de tas fabous	L'horloge de tes faveurs
Demore trop à touca l'oure	Reste trop longtemps à marquer l'heure
Qui deu courouna mas amous.	Qui doit couronner mes amours.

La *Solitude amoureuse* fut l'origine de la réputation de Bédout, dont le talent ne s'éleva jamais plus haut.

Cet heureux début, fut salué en Gascogne, par d'unanimes applaudissements ; ses amis surtout exaltèrent ce premier succès qui dépassait toutes les espérances. Ce concert de louanges vint assaillir notre jeune poète à Montpellier, où il s'était rendu pour terminer ses études médicales. Il en reviendra dans les premiers mois de l'année 1638, muni de son titre de Docteur, pour exercer la médecine près de son père, qui eut le bonheur de le voir s'unir en mariage avec mademoiselle *Jeanne de Lesca* (1) le 17 juillet de la même année.

Ce premier succès remporté en 1636 l'avait encouragé à continuer son commerce avec les Muses, dans les loisirs que lui laissaient ses études, et plus tard ses devoirs professionnels. Mais au lieu de s'en tenir à des pastorales dans le genre de la Solitude, on ne le vit s'inspirer à tout propos que des œuvres de *Goudelin*, alors dans toute la plénitude de son talent. Il s'essaya à sa suite dans les genres les plus variés, le prenant pour modèle en toutes choses, sans néanmoins l'avouer, et comme cela arrive toujours en pareil cas, l'imitant dans ses qualités les moins dignes d'estime.

En 1642, lorsque notre Poète avait atteint sa vingt-cinquième année, ses vers, jusque là éparpillés, furent réunis et publiés sous le titre de :

Lou Parterre Gascoun, coumpouzat de quaoute carréus, per G. Bedout, d'Auch (2).	Le Parterre Gascon, composé de quatre compartiments, par G. Bedout, d'Auch.

(1) Archives départementales du Gers. (Registre des insinuations — série B. sénéchaussée d'Auch.

Pactes de mariage entre maistre *Géraud Bedout*, médecin et damoiselle *Jeanne de Lesca*, 17 juillet 1638. — *Barbe*, notaire royal à Auch.

Cérémonie religieuse, le 18 juillet 1638. — Extrait des registres de la paroisse de Saint-Orens. *Signé :* DUCROS, vicaire.

Dans le premier acte, le marié est assisté de maistre *Géraud Bedout*, docteur en médecine, et damoiselle *Anthoinette de Lafont*, ses père et mère et autres proches parents et amis ; la future, *Jeanne de Lesca*, est acistée de damoiselle *Marguerite Ducos*, sa mère, veuve de M. *Bernard Lesca*, conseiller du Roy, recepveur des Tailhes d'Armagnac, et autres parents et amis.

Ont signé avec le notaire, les parents des conjoints précités, *Anthoine Lesca*, notaire à Vic, et son fils *Bernard* et *Pierre Bedout*, frère du marié, ces deux derniers dénommés *escholiers*.

La famille de *Lesca* ou *Lesca*, était originaire de Vic-Fezensac.

(2) A Bordeus, à l'imprimarie de *Pierre du Coq*, à la carrère de Saint-Jaymes 1624. Le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque d'Auch. Ce dernier est relié avec un Goudelin in-4°, imprimé par *Bosc*, en 1617 aux frais de la ville de Toulouse. Il existe quelques feuillets mal placés par le relieur ; le volume serait complet, si on rétablissait les feuillets d'après leurs signatures.

L'auteur s'empresse d'informer le lecteur, par un avis qui figure à la fin de ses œuvres, qu'il est resté étranger à cette publication (1), en disant :

Amics, si troubats fautes d'impressioun deguens moun Parterre, coume per exemple, letres rembersades, punts, apostrophos ou virgules hore de loc, etc., letres de soubres ou de manque au coumencement, au miei ou à la fin deus mots, qui poden cambia lou Gascoun en Francès, é a bets cops, en quauque lengatge incounegut, escuzats la haste de mous amics et l'absence deu boste, e crezets que jou trobaré per bous de force péces qu'ets an lechat perde.	Amis, si vous trouvez des fautes d'impression dans mon Parterre, comme par exemple des lettres renversées, des points, des apostrophes ou des virgules hors de propos, etc., lettres en trop ou de manque au commencement, au milieu ou à la fin des mots, qui peuvent changer le Gascon en Français et bien souvent en quelque langage inconnu, excusez la hâte de mes amis, et l'absence de votre serviteur, et croyez que je trouverai pour vous donner beauconp de pièces qu'ils ont laissé perdre.

Cette affirmation nous paraît d'autant plus suspecte, que l'économie du livre et surtout les préfaces dont il fait précéder chaque compartiment, prouvent d'une façon irréfutable, la part que l'auteur y a prise, et Bedout, si fier de son œuvre, fait là bien inutilement acte de fausse modestie.

Il met son œuvre sous la protection non plus d'un grand Seigneur, riche et puissant comme l'ont fait ses devanciers, mais sous celle plus modeste d'un bon bourgeois (2), il le dédie :

Au brabe, Gran, è tout accoumplit, Simoun de Lassale, Gascoun per la bite, etc.	Au brave, noble et modèle de perfection, *Simon de Lassale*, Gascon pour la vie, etc

C'était, à n'en pas douter, un ami de la famille Bedout, un admirateur de la première heure du jeune Poète, et un fervent du dialecte Gascon. Les

(1) Il ne fit pas comme *Voiture*, qui n'avait pas publié une seule ligne de son vivant, ce qui lui faisait dire : « Vous verrez qu'on aura la sottise de publier mes œuvres après ma mort. » Cette sottise fut faite en 1649.

(2) La noblesse et le clergé avaient vu arriver avec peine l'heure de la déchéance de leur puissance dominatrice, provoquée par l'avènement de la bourgeoisie qui, d'accord avec la royauté, travaillent à la même œuvre, à la fois politique et sociale : concentrer en une seule main, réduire à un même niveau toutes les classes de la nation. Dès le XIIIe siècle, les légistes bourgeois fonderont le droit royal par opposition au droit féodal, proclamant ainsi la théorie du pouvoir royal absolu : en même temps, par son intelligente activité, que récompense un enrichissement rapide et par l'exercice des fonctions publiques, la bourgeoisie commence à prendre dans l'État une influence qui ne cessera de grandir. Les Rois de France ne lui ménageront pas leurs faveurs. Cette classe autrefois craintive, qui n'osait fronder ses maîtres que sous la forme de l'allusion et de l'allégorie, la voilà, forçant au XVIe siècles toutes les barrières, envahissant tous les domaines. La Poésie, c'est elle qui la dirige, la Philosophie c'est elle qui en tient le spectre, la Magistrature et le Parlement c'est elle qui en alimente les rangs. C'est dans son sein que se recruteront l'immense majorité des défendeurs de l'indépendance littéraire, artistique, philosophique, politique, etc. Au XVIIe siècle elle a fini d'absorber et de concentrer en elle, au détriment de la noblesse réduite à un rôle purement décoratif, la plénitude du devoir. Ce sont des bourgeois

éloges que ce dernier lui décerne si libéralement, la déférence qu'il lui témoigne. le respectueux dévouement qu'il professe à son égard, sont autant de preuves qu'il jouissait à Auch d'une grande considération. Voici du reste en quels termes, il termine sa dédicace :

Mès, jou bezi detjà que lou respet que jou'ts porti me tire la plume de la man, è, certes, jou seri tabe plan malau de cerbet si pensaüi dignement descriüe bostes calitats qui, per esté trop béres è deguens un noumbre trop gran, nou'm leschen ny lou poude, ny lou moüyen de las banta coum cau.

Jou nou boli pas tapoc las recounégue d'aute faissoun qu'en me counsacra tout à bous, qui las poussédats urouzoment, dab las assegurences de biüe è mouri, etc.

Mais, je vois déjà que le respect que je vous porte me tire la plume de la main et, certes, je serais également malade du cerveau si j'osais dignement décrire vos qualités qui, tout en étant trop brillantes et en nombre trop grand, ne me fournissent ni le pouvoir ni le moyen de les vanter comme elles le méritent.

Je ne veux pas non plus les reconnaître d'une autre manière qu'en me consacrant tout à vous, qui les possédez à un si haut degré avec l'assurance de vivre et mourir, etc.

Nous avons recherché dans les archives les documents qui nous permettraient de connaître ce personnage, Auscitain sans nul doute, nos efforts n'ont pas été couronnés de succès.

Le *Premier Compartiment* du Parterre Gascon est rempli par *la Solitude amoureuse*, dont nous avons déjà parlé et dont l'auteur disait, en s'en exagérant le mérite :

Bous aoüets remarcat, à l'entrade de moun Parterre la beutat à l'audou de *l'Amourous soulitari*; aco's üe flou que lous meillous nas an sentit dab plazé, é lous meillous oüeils espiat dab admiratioun, si mesléu jou nou deüi dize qu'aco soun milo flouretos que néchen l'üe coste l'aute per garni lou prumé carréu, etc...

Vous avez remarqué au début de mon Parterre la beauté et le parfum de *l'Amoureux Solitaire;* c'est là une fleur que les meilleurs nez ont flairé avec satisfaction et les yeux substils apprécié avec admiration, si je ne devais pas affirmer plus tôt que ce sont là mille fleurettes qui naissent côte à côte pour garnir le premier compartiment...

Le *Deuxième Compartiment* comprend une série de mascarades en prose, passe-temps carnavalesque, en vogue à cette époque et composées

ces citoyens dont parle La Bruyère, qui « pendant que les grands négligent de rien connaître... se placent, s'élèvent, deviennent puissants » par l'étude, la spéculation, le négoce ; et leur ambition ne va pas seulement à la satisfaction de leurs intérêts privés : Ils étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le faible de tout un Etat... ; soulagent le prince d'une partie des soins publics. »

Le règne de Louis XIV marquera le point culminant du long travail fait en commun par la bourgeoisie et la royauté. Mais au siècle suivant l'accord est rompu, le bourgeois devient politique, et du même coup mécontent, il prépare la Révolution de 1789.

sur le patron de celles que Goudelin avait écrites pour les fêtes de Toulouse (1).

Nous n'insisterons pas outre mesure sur ces compositions qui ne sont, du propre aveu de notre poète,

Q'üe countinuelle applicatioun de touts lous estats qui soun aci deguens à l'estat de l'amou, etc...

Qu'une continuelle application de toutes les formes qui sont présentées ici à l'état de l'amour, etc...

et qui n'offrent que des expressions surannées, des tours de phrases inutiles, des jeux de mots dont on ne saurait apprécier le sel ni l'à propos. Nous donnerons un spécimen de cette mascarade comme curiosité, ce qui nous permettra de juger les aptitudes de Géraud à manier la prose Gasconne, et de constater les changements qui se sont produits avec le dialecte parlé de nos jours :

L'Adiu deu boun tems é l'Amourous mau pagat

Be serats plan en pene de sabe qui jou soüi è coum m'apéri, si de quouate liüres d'esperit é de jutgement que Promèthée boutec deguens lou moun qaon créec l'ome, boste cap n'ou'n'a, per lou mens, la tres è mege. Del'eu, quouqu'n d'entre bous aus pensera que jou soüi un naüet Saturne, per so que hèi neche pertout oun bau un siègle d'or mes plazent que lou prumé. Mes nou. Aquet n'a pas troubat per are la haüe deguens la coque. Quauqu'aute dira que jou soüi lou meste deus bens quan entene rouna moun bente dab mes de bioulence que sas mountaignes; mes aquet s'y manque tabe coume l'auto. Aqueste creira que jou soüi Cupidoun l'ainat ou Narcissé lou barbut, o diables, o. L'aute, quan bege moun bet bizatge, sera de la medis

L'Adieu du bon temps ou l'Amoureux mal payé

Vous serez certes en peine de savoir qui je suis et comment je m'appelle, si de quatre livres d'esprit et de jugement que Prométhée mit dans le monde quand il créa l'homme, votre tête n'en possède pour le moins trois et demi. Peut-être quelqu'un d'entre vous pensera que je suis un nouveau *Saturne*, parce que je fais naître partout où je vais un siècle d'or plus séduisant que le premier. Mais non. Celui-là n'a pas encore cette fois trouvé la fève dans la coque. Quelqu'autre dira que je suis le maitre des vents quand il entendra gronder mon ventre avec plus de violence que ses montagnes; mais celui-là se trompe aussi bien que l'autre. L'un croira que je suis *Cupidon* l'ainé ou *Narcisse* le barbu, oh, diables, oh. L'autre, quand il verra mon beau visage, partagera la même opi-

(1) Durant le XVII[e] siècle, Toulouse était un séjour de prédilection pour les principaux Seigneurs et Gentilshommes de la province de Languedoc.

Le *duc de Montmorency*, gouverneur de la province, le *comte de Caraman*, réunissaient dans leurs magnifiques hôtels l'élite de la noblesse du pays. Les fêtes et les réjouissances du carnaval étaient très brillantes et les Seigneurs menaient des trains de Princes. Pierre Goudelin était leur convive indispensable. Le poète, qui aimait beaucoup les plaisirs et la bonne chère, payait en chansons les diners splendides de ses amphytrions. Il récitait, dans leurs réunions, des pièces de prose, qu'il fit imprimer sous le titre de Prologues et qu'il avait imité des Italiens. On dit qu'il se couvrait le visage d'un masque parce qu'il poussait très souvent un peu trop loin la satire et se livrait aux inspirations de sa verve caustique. Sa raillerie était si fine, si adroite, si délicate, que les personnes qu'il tournait en ridicule n'osaient pas se fâcher sérieusement.

che opinioun, ou per lou mens, assegurera que si nou soüi pas Cupidoun ou Narcisse, que cau necessariement que siei Adonis lou bouharut, ou Acis l'encrumat. Minge ciüaze, coumpai, n'as pas debinat. Jou nou soüi ni Saturne, ni lou Mesté deus bens, ni Cupidoun, jou nou soüi ni Narcisse, ni Adonis, ni Acis. Qui soüi-jou dounc? Aco's à jou à dise et à bous auts à sabé. Cap de la briolc! be'ts cau prene lous besicgles d'üe filouzouphie mes releüade que la d'Aristote per aüe ma counechence. Cachats la came de boste curiouzitat dab la causse deu respét si boulets que'ts doungue la garroutière d'aquet mystèri. Jou soüi lou bénérable Matgras, lou casse-mau-temps è lou destroussehame; jou soüi lou Diu de la rejoüissence, païde la boune chère è de Cupidoun, Diu d'amou. Nou'ts estounets pas si bau bestit d'aqueste faissoun, aco n'es pas sense quauque sujet. Lous autes Dius, embejous deu respét que touts lous bous compaignous me porten, s'entenen countre jou, è crezen qu'un ta gran noumbre d'ennemics me hasse poou? Niargue per ets.

Jou boi que touts lous qui se daran l'aunou de m'espia recouneguen à la bouhe de porc que jou porti dessus lou cap, que la débinitat de touts lous autes Dius à masse, n'es que bent auprès de la mie; l'abillament de plume qui croubis ma prestance, mustre prou que jou'm truffi d'ets, è que la force qu'éris an, n'es que plume auprés de moun poude, è qu'eris soun incounstens, pauc assegurats è féblés coume la plume Lou passement d'irange qui parech per dessus tout, sur moun gipoun hè beze que coume l'irange n'es pas s'emblabl' en nature à l'or, enquoüé que sie s'emblabl' en coulou, a tau medish qu'eris s'eshorcen d'imita lous petits accidents de ma dibinitat, ses y poude arriba de mile lègues, è de cent mile mile milious quoüate bints sasoüante miliaces à la perfection de ma nature.

nion, ou pour le moins assurera que si je ne suis ni *Cupidon* ni *Narcisse*, il faudra nécessairement que je sois *Adonis* l'orgueilleux ou *Acis* le ténébreux. Mange de l'avoine, compère, tu n'as pas deviné. Je ne suis ni Saturne, ni le Maître des vents, ni *Cupidon;* je ne suis pas davantage *Narcisse*, ni *Adonis*, ni *Acis* Qui suis-je donc? C'est à moi de vous le dire et vous autres à le savoir. Tête de paquerette! il vous faut prendre les lunettes d'une philosophie plus relevée que celle d'*Aristote* pour posséder mon secret. Cachez la jambe de votre curiosité avec la chausse du respect si vous voulez que je vous donne la jarretière de ce mystère. Je suis le vénérable *Matgras*, le chasse mauvais temps, et le chasseur de la faim, je suis le Dieu de la réjouissance, père de la bonne chère et de *Cupidon*, le Dieu de l'amour. Ne vous étonnez donc pas si je vais ainsi vêtu de cette façon, ce n'est pas sans quelque raison. Les autres Dieux, envieux du respect que tous les bons compagnons me portent, s'unissent contre moi et croyent qu'un si un grand nombre d'ennemis me fassent peur? Nargue pour eux.

Je veux que tous ceux qui me feront l'honneur de me distinguer, reconnaissent à la vessie de porc que je porte sur ma tête, que la divinité de tous les autres Dieux réunie, n'est que du vent à côté de la mienne, le vêtement de plume qui couvre mon corps, montre assez que je me moque d'eux, et que la force qu'ils possèdent n'est qu'une plume à côté de mon pouvoir, et qu'ils sont inconstants, peu sûrs d'eux-mêmes et faibles comme la plume. La garniture d'orange qui domine partout sur mon jupon fait voir que comme l'orange n'est pas semblable en nature à l'or, bien qu'elle le soit en couleur, aussi de même qu'ils s'efforcent d'imiter les petits accrocs de ma divinité, sans pouvoir y arriver de mille lieues et de cent mille millions, quatre-vingts soixante milliards, à la perfection de ma nature.

Lous cos d'auque, qui serbichen de boutous à moun abillement, dan à counegue qu'eris an lou couratge d'aquet auzet : l'ast é la cane de saucisse que porti au loc d'üé s'paze é d'un baudrié, mustren que toutes las armes qu'èris empleguen à sa deffense soun roüilla-des coume l'ast, é que jou soüi capable d'em deshè d'ets coume d'un tros de saucisse. Lous goüants de pet de cerbi, è las botes de pet de lebraut, hen beze qu'eris nou trouben aute moüyen per escapa ma balentize que de hugi coum' aqueres dues bestiés per se sauba de la man deu cassadou. Cupidoun, soulomens, aquet petit escay de ma braguete, lou hè caga de poou en las causses.

L'aute jour, per boutade, lou coumpagnoun anec da dus ou tres cops de matras à Jupiter, au bèt mei deu boillou de l'entendement, è lou hec courre après üé nymphe, coum' un desesperat, etc.

Les cœurs d'oies, qui servent de boutons à mon vêtement, font connaître qu'ils ont le courage de cet oiseau; la broche et la canne de saucisse que je porte à la place d'une épée et d'un baudrier, démontrent que toutes les armes qu'ils emploient à leur défense sont rouillées comme la broche, et que je suis capable de me débarrasser d'eux comme d'un morceau de saucisse. Les gants de peau de cerf et les bottes de peau de lièvre, font voir qu'ils ne trouvent d'autre expédient pour éviter ma bravoure que de fuir comme ces deux bêtes pour échapper à la poursuite du chasseur. Cupidon, seulement, ce petit résidu de ma braguette, le fait se décharger le ventre de peur dans ses chausses.

L'autre jour, par caprice, le compagnon alla donner deux ou trois coups de matraque à Jupiter, au beau milieu du siège de l'entendement, et l'obligea à courir après une nymphe, comme un désespéré, etc.

Nous ne suivrons pas le poète dans ses élucubrations carnavalesques, son style est toujours obscur et confus, pompeux jusqu'à l'emphase, alambiqué jusqu'au galimatias.

Le *Troisième Compartiment* renferme des pièces diverses, parmi lesquelles il faut distinguer : *Les Plaintes de Dorimont.* Dans cette pièce il montre du naturel, du sentiment, mais cette souplesse de la forme ne l'empêche pas de tomber dans la monotonie de la pensée; la plainte est le diapason continuel de son amour, les larmes ne quittent pas ses yeux, les bergers de d'*Urfé* et de *Florian* ne pousseront pas de soupirs plus lamentables :

DORIMOUN QUI SE PLAING DE SA PASTOURE JAQUETE

Dous aire de moun Gers, è tu, douce ribère,
Oun mous oüeils an jetat üé ribère de plous,
E bous auts, arberets, qui couneguets ma bère,
Coundats lou mas doulous.

DORIMONT QUI SE PLAINT DE SA BERGÈRE JACQUETTE

Doux air de mon Gers, et toi, douce rivière,
Où mes yeux ont versé un ruisseau de pleurs,
Et vous autres, petits arbres, qui connaissez ma belle,
Contez-lui mes douleurs.

Petits anjous de bosc, qui dessus üé branquete,
Per me da lou boun jour, entounats üè cansoun,
Si bezetsper aci ma pastoure Jaquete,
Hazets-lou la lessoun.

Pastourets d'alentour, qui benguets à l'oumbrete
Counda bostes amous au soun deu flajoulet,
Mentre que l'Espaignol se crame la berrete
Au hoüèc deu pistoulet.

E tu, troupet d'agnéts qui per acere prade,
Repauzes à plazé dessus l'erb' è las flous,
Entretant que Lidor, Thirsis é Filorade,
Ban amassa grillous.

Secretari d'amou, qui sabes ma tristesse,
E qui per m'escouta camines lentement,
Arriu, bigne, bergè, quan bejats ma mastresse,
Digats-lou moun turment.

Moun mau, despush lou jour que sa facie traidoure
Boutéc dab moun repaus ma libertat au croc,
Trobé mens de piètat auprès de ma pastoure
Qu'auprès d'aquet arroc.

Més perque se facha de mile cops de dagues
Que sous oüeils courroussats tiren à tout moument

Petits anges des bois, qui sur une branchette,
Pour me donner le bon jour, entonnez une chanson,
Si vous voyez par ici ma bergère Jacquette,
Faites-lui la leçon.

Bergers des environs, qui venez sous l'ombrage
Raconter vos amours aux accords de la flûte,
Tandis que l'Espagnol se brûle le berret
Au feu du pistolet.

Et toi, troupeau d'agneaux, qui à travers cette prairie
Repose agréablement sur l'herbe et les fleurs,
Pendant que *Lidor*, *Thirsis* et *Filorade*
Vont chercher des grillons.

Secrétaire d'amour, qui connais ma tristesse
Et qui pour m'écouter chemine lentement,
Ruisseau, vigne, verger, quand vous verrez ma maitresse,
Dites-lui mon tourment.

Mon mal, depuis le jour où sa beauté perfide
Mit avec mon repos ma liberté au crochet,
Trouve moins de pitié auprès de ma bergère
Que près de ce rocher.

Mais pourquoi se plaindre de mille coups ds poignards
Que ses yeux courroucés lancent à tout moment

Push que lou qui se plats a recerca las plagues
Endure justement.

La pene qui dab jou mouris é ressuscite
Hé beze que mous maus soun reprouchats à tort,
Push que jou boï mouri per qui hugis ma bite,
Jou meriti la mort.

E si nou podi pas parla dab ma bergère
Arc que sa rigou me deffen de goüari,
Jou leschi quoüâte bèrs dessus aqueste péire
Prumè que de mouri (1).

Puisque celui qui se plait à rechercher ses blessures
Les endure justement.

La peine qui est avec moi meurt et ressuscite
Fait voir que mes maux sont à tort reprochés,
Puisque je veux mourir pour qui fuit ma vie,
Je mérite la mort.

Mais si je ne puis m'entretenir avec ma bergère
Maintenant que son indifférence m'interdit la guérison,
Je laisse quatre vers pour graver sur cette pierre
Avant que de mourir.

Et il continue ainsi sur le ton de l'*amoureux solitaire* délayant à proprement parler la même pensée dans dix strophes, pour arriver à cette pensée inattendue :

Adiu, Jaquet'! adiu! lou Ceu, lou tems, ma pene,
Haran déléu qu'un jour tu cambiaras d'umou,
Quan beges Dorimoun renesche de sa cène
Coum' un phénix d'amou.

Adieu, Jacquette! adieu! le ciel, le temps, ma douleur,
Feront peut-être qu'un jour tu changeras d'humeur
Quand tu verras *Dorimont* renaître de ses cendres
Comme un phénix d'amour.

Ces fréquentes répétitions de la même pensée font plus d'honneur à la flexibilité du dialecte qu'il emploie qu'a la richesse de son imagination.

Dans une élégie plaintive, *Mathurin Regnier* exprime lui aussi, dans trente-six strophes, des regrets sur l'absence d'une maîtresse qu'il termine ainsi :

Adieu donc, clairs soleils, si divins et si beaux;
Adieu l'honneur sacré des forest et des eaux;
Adieu monts, adieu préz, adieu campagne verte
De ses beautéz déserte.

(1) Quand la mélancolie se glisse dans la galanterie sentimentale des Troubadours et des Jongleurs, cette atmosphère de soupirs et de plaintes quelquefois puériles, ces adorations mystérieuses, elle va rarement jusqu'au désespoir.

Las! recevez mon âme en ce dernier adieu,
Puisque de mon malheur ma fortune est vaincue,
Misérable amoureux, je vais quitter ce lieu
Pour scavoir aux enfers ce qu'elle est devenue.

La comparaison ne supporte pas l'analyse.

Il dirige l'activité de son esprit vers d'autres sujets. Il aborde le genre badin dans *la Mort d'un gat* (la Mort d'un chat), *lou Mounde rembersat* (le Monde renversé), ainsi que dans ses *Perpaus deu Pout à l'Aze* (Propos du Coq à l'Ane) où la verve Gasconne reprend ses droits, pétillante d'esprit Gaulois.

Plus loin, il plaisante agréablement, en sa qualité de médecin, ces types d'Esculapes que notre grand *Molière* devait quelques années plus tard, dénoncer en les clouant au pilori. Notre poète intitule sa fantaisie humoristique :

LA MÉDECINE A LA MODE

Francés Brunel, Guillem Bussac,
Médécis de cord' é de sac,
Richés de sciénce maleüade,
Quan ban beze quauque malau
Ban hé de lour sabé parade
Per lou goüâri si n'a pas mau.

Ets dizen en tasta lou pous
Si bat rede, nou bat pas dous,
E jutgen à beze sa mine,
Que lou mau s'es arrebeillat,
Perso qu'en l'art de medecine
Qui suze se trobe meuillat.

Ets ourdounen per aquet cop
Dus ou tres cuillés de cirop,
E, tout en parla d'Hypoucrate,
Proutésten au praube malau
Qu'un batedis n'es pas la rate
E qu'un seignau n'es pas un blau.

Atau counsulten toutis dus
E respounen tant pis, tant mieüs,
Aus argumens qu'om lous aporte,
E Brunel, que hé l'abizat,
Dits que la doulou s'en ba morte,
Quan lou mau a horonizat.

Si lou malau es trespassat,
Bussac jure qu'a mau passat
E mes caut qu'un cu de marmite

LA MÉDECINE A LA MODE

François Brunel, Guillaume Bussac,
Médecins de corde et de sac,
Riches en science empruntée,
Lorsqu'ils vont voir quelque malade
Font étalage de leur savoir
Pour le guérir s'il n'est pas malade.

Ils prétendent en tâtant le pouls
S'il bat vite qu'il ne bat pas lentement,
Et apprécient à voir son visage
Que la maladie s'est réveillée,
Parce que dans l'art de la médecine
Qui sue se trouve mouillé.

Ils ordonnent pour cette fois
Deux ou trois cueillerées de sirop,
Et, tout en discutant d'*Hypocrate*,
Persuadent au pauvre malade
Qu'un panaris n'est pas la rate
Et qu'un signe n'est pas une blessure.

Ils se consultent ainsi tous les deux,
Répondant tant pis, tant mieux,
Aux argument qu'on leur soumet,
Et *Brunel*, qui fait l'important,
Soutient que la douleur s'éteint
Quand le mal a disparu.

Si le malade est trépassé.
Bussac affirme que ce n'est pas naturel,
Et plus chaud qu'un fonds de marmite.

Cride que lou malau a tort,
Perso'que ser' enqoüer' en bite
Si nou housse pas taléu mort

Proclame que le malade a eu tort,
Parce que s'il était encore en vie
Il ne serait pas mort sitôt.

Bedout fait preuve d'une certaine malice et son esprit se montre parfois assez caustique, ses *Epigrammes* qui terminent ce compartiment en font foi. Mais il fait lui-même des réserves en avouant qu'il évitera le moindre trait qui puisse porter atteinte à l'honneur de son prochain.

Jou boi dise que las puntes de mas épigrammes, ni las autes qui sount deguens aqueste carréu, nou soun james partides de moun cap que per trauca lou bici pres généralement; que si quauqu'un ei bist d'aquet drap, jou nou soüi pas ome prou riché per l'abilla de l'astoffe qui m'agrade aumens :

Jou boi ana mès léu tout nut
Que pourta do de la bertut.

Je veux dire que les pointes de mes épigrammes, ni celles qui sont dans ce compartiment, n'ont jamais été conçues dans mon esprit que pour flétrir le vice pris en général. Que si quelqu'un se sert de ce drap, je ne suis pas homme assez riche pour le vêtir de l'étoffe qui me convient le moins :

Je veux aller plutôt tout nu
Que porter le deuil de la vertu.

Comme on le voit il pratique la charité. Or la charité du satirique c'est de montrer qu'il pourra se fâcher, et de se contenter de le montrer. L'auteur emploie la bonne humeur, jeune et saine, gage non seulement de bel équilibre, mais encore d'une certaine sympathie, mêlée à tout ce qu'on voudra de satire. Il est difficile, dans ces conditions, que la bonne humeur ne se transforme pas un peu en quelque indulgence définitive. Elle exclut tout au moins l'amertume, et, en effet, l'amertume est ce que ne connaît pas Géraud.

Il raille sans colère et sans indignation. La satire n'est pas pour lui une composition régulière; le désordre et la libre fantaisie lui semblent constitutif du genre. Cette liberté d'un genre où l'écrivain peut suivre son caprice, voilà la raison de son choix.

C'est sur l'Envieux qu'il décoche son premier trait, qu'il exerce une douce vengeance, agréable aux Dieux et aux poètes.

A L'EMBEJOUS

Tu, quî nou't plazes pas d'augi qu'om me sustengue
E qui per m'ouffensa, te hes beze ta prount,
Pren garde qu'un matin la punte de ta lengue
N'ane loüi de mous bers pica sur un estrount.

A L'ENVIEUX

Toi qui ne te plais pas d'entendre qu'on me soutienne
Et qui pour m'offenser te fais voir si prompt,
Prends garde qu'un matin la pointe de ta langue
N'aille loin de mes vers piquer sur un .....

Voilà à coup sûr du réalisme le plus pur ; mais, comme le latin,

Le gascon dans les mots brave l'honnêteté

Veut-il peindre le langage vulgaire, l'expression crue, triviale même? Il trouvera des ressources infinies à l'idiome pour produire des effets irrésistibles de bouffonnerie.

Bièlle masque, bièl matassin
Oüeil de buzoc, gorge d'armari,
Tu nou prenes per ourdinari
Qu'un tros de mul ou d'arroussin;
La male-hame t'estrangole
Si ta hile nou t'en escole
Per hé flouri toun bièil estat;
Aco 's lou mouyen qui t'ajude,
Autemens tu t'en bas perdude
Ses lescha q'un courcet de pouils passementat.

Vieux masque, vieux matassin,
Œil de buze, gorge d'armoire,
Tu n'emploies comme nourriture
Qu'un morceau de mulet ou de cheval;
La mâle faim t'étrangle.
Si ta fille ne tient école
Pour faire fleurir ton vieil état;
Ça c'est le moyen qu'elle t'aide,
Sans cela tu t'en vas perdue
Sans laisser qu'un corset bourré de poux.

Dans le même genre nous trouvons plus loin un autre cliché tout aussi expressif :

Pé de couloum, came d'aussin,	Pied de pigeon, jambe d'oison,
Couéche de porc, bente de mule,	Cuisse de porc, ventre de mule,
Sei de baque, cot d'arroussin;	Sein de vache, cou de roussin,
Bras pelut coume lou d'Ercule,	Bras velu comme celui d'*Hercule*,
Man d'arpie, mus de renard,	Main de harpie, museau de renard,
Gorge de loup, nas de mounard,	Gorge de loup, nez de singe,
Oüeil oun las gracies soun malauzes,	Œil où les grâces sont malades,
Oun la beutat se soupelis	Où la beauté est ensevelie,
Si tu tengues de tant de cauzes	Si tu possèdes tant de qualités
Nou podes pas este Philis.	Tu ne saurais être *Philis*.

Nous lui ferons un dernier emprunt en citant le dizain suivant pris au hasard :

Damoun é Lydor ban soubent	*Damon* et *Lydor* vont souvent
Beze ma moüillé Coundourine,	Visiter ma femme *Condorine*,
E jou n'ei sentit quauque bent	Et moi j'ai eu quelque soupçon

Per la porte de la couzine.
Lous poutets qui'u ban demanda
Lous prezens dats sense counda
E push, las naüeres coustumes,
Qu'an aqueris coumpagnoulets
D'eu manda letres é poulets
Me hen creze qu'un jour sereï cargat de plumes.

Par la porte de la cuisine,
Les baisers qu'ils vont lui demander,
Les cadeaux offerts sans compter,
Et puis les nouvelles habitudes
Qu'ont ces petits compagnons
De lui adresser missives et lettres,
Me font appréhender qu'un jour je serai chargé de plumes.

Il n'aborde pas la chanson, rieuse, étourdie, folâtre, comme le fait souvent *Béranger*, ou la chanson bachique, couronnée de roses et de lierre, comme celle d'*Anacréon* ; le spécimen qu'il nous a laissé conserve l'air de tristesse qui lui est familier.

Le *Quatrième* et dernier *Compartiment* est tout dévotieux. Il s'ouvre par un *Chant Royal*, sorte d'allégorie. Du reste, le XVI^e^ et le XVII^e^ siècles furent l'âge d'or de ces compositions ; tous les poètes se mirent l'esprit à la torture et dépensèrent inutilement leur verve et leur esprit en futilités (1). Celui qui nous occupe est jeté dans le moule de ceux de Goudelin, qui portent tous l'empreinte d'un véritable talent poétique. Sans parvenir à cette perfection, notre poète atteint malgré tout un genre élevé qui n'est pas sans mérite.

CANT ROYAU (2)

Lou flambéu de la neït dab soun négre équipatge
Despuch quauque matin s'estuge prountement,

CHANT ROYAL

Le flambeau de la nuit avec son noir équipage
Depuis quelque matin se cache vivement,

(1) Cette manie de l'allégorie était si à la mode au XV^e^ siècle que *Froissard* lui-même, un des esprits les plus observateurs et les plus lucides de l'époque, ne put se défendre de cette déplorable contagion. Son *Horloge d'amour* est un véritable chef-d'œuvre de combinaisons ridicules : le cœur est l'horloge humaine, le désir le ressort principal, la beauté en est le contrepoids.

(2) Au XVI^e^ siècle, les poètes suppléent à l'imagination qui leur manque par la science du rythme qu'ils compliquent à plaisir. Le principal genre qui naquit de ce travail fut le *Chant Royal*, composé de cinq strophes de onze vers de dix syllabes avec refrain et envoi de cinq vers.

Le *Chant Royal* fut ainsi appelé parce qu'on l'adressait au prince ou au roi d'une assemblée littéraire, puy ou chambre de rhétorique. Au XVII^e^ siècle, le chant royal n'était autre chose qu'une allégorie. La récompense attribuée à ce genre de composition par l'Académie des Jeux-Floraux était la violette.

E detja lou soureil, arribat de soun biàtge
Port'à noste casau un bét abillement.
Jou bei seigne Peyrot dab sa mouilé Jaimette,
Que neteje lous ails deu tail dé sa sarclete,
Sous ouëils qu'un dous printems embesque de beutat,
Lou tiren deu cerbet sa biëille praubetat,
Pendent que lous poumés, autour de la passade,
S'abrassen de plaze quan bezen à coustat
La branque deu peré sur l'espin empeutade.

Flor'a qui lou mautems estouffée lou couratge,
Are que soun amic la baise fresquement,
Ente'u mustra lou sei, descorde lou coussatge,
Que mile béres flous embaumen richement,
Lou galant, tout amou, sur sas poupes se jete,
E, per tant de rigous que l'autan lou proumete,
Nou reste per aco, sur sous pots afustats,
De recebe lou prêts de sa fidélitat,
Et sadout de fabous, à traués la trillade,
S'embague peu cazau é teng en boun estat,
La branque deu peré sur l'espin empeutade.

Que jou preni plaze deguens un jardinatge,
De marida ma bouts au soun d'un insturment,
E d'escouta l'auzet qu'acordo soun lengatge

Et déjà le soleil, de retour de son voyage,
Apporte à notre jardin une riche parure.
J'aperçois seigneur *Peyrot* avec sa femme *Jaimete*
Qui nettoie les aulx du tranchant de son sarcloir,
Ses yeux qu'un doux printemps illumine de beauté,
Ecartent de son cerveau sa vieille pauvreté.
Pendant que les pommiers, tout autour de l'allée,
S'embrassent de joie, lorsqu'ils voient à côté d'eux
La branche du poirier sur l'épine greffée.

Flore, à qui le mauvais temps étouffa le courage,
Maintenant que son ami la baise fraichement,
Pour lui montrer son sein, dégrafe son corsage.
Que mille belles fleurs embaument en abondance.
Le galant, plein d'amour, sur ses mamelles se jette,
Et, pour tant de rigueurs que l'autan lui réserve,
Il ne reste pas moins pour cela sur ses lèvres prêtes
A recevoir le prix de sa fidélité.
Et comblé de faveurs, à travers le treillage.
Il vague dans le jardin et tient en bon état
La branche du poirier sur l'épine greffée.

Que je prends du plaisir dans un jardinage
A marier ma voix au son d'un instrument
Et d'écouter l'oiseau qui accorde son chant

Aus fredous de l'arriu, qui coule doucement
Aquiüu, lou rouchinol, quillat sur üe branquete
Escarnich l'eschiulet, lou fiffre è la muzete;
Tout parle de boun tems, de doussou, d'amistat,
E per nous amea lou siégle tant bantat
La biülete de mars, de cent flous entourade,
Perfum! en un courné d'ysops passementat
La branque deu péré sur l'espin empeutade.

Jou bezi Philidor debat acet oumbratge
Qu'entreteng lous échos de soun countentement.
Liris, despush dus jours, lou hé méillou bisatge
E proumet à soun mau quauque soulatgement.
Auprès d'un cabinet, cost' acere placete,
Uë nimphe ba plea de flous uë cassoulete,
Un Mercure de bouch, près d'un lauré plantat,
Hé qu'aquet urous loc ei deu céu respectat,
E Naïs, de cent juncs la teste courounnade,
Benazis lou carreú oun Poumoun' a pourtat
La branque deu péré sur l'espin empeutade

Que mous oüeils soun countens de remerca l'oubratge
D'un parterr' acabat, oun direts justement
Que mil' astres naüets disputen l'aüantatge
E hen a mes luzi dab lous deu firmement.

Aux murmures du ruisseau, qui coule sans bruit.
Là, le Rossignol, perché sur une branchette,
Contrefait le sifflet, le fifre et la cornemuse;
Tour parle de bon temps, de douceur, d'amitié,
Et pour nous ramener le siècle si renommé
La violette de mars, de cent fleurs escortée,
Parfum, en un coin d'hysopes tapissé
La branche du poirier sur l'épine greffée.

Je vois *Philidor* sous cet ombrage,
Qui redit aux échos tout son contentement.
Liris, depuis deux jours, lui fait meilleur accueil
Et promet à ses maux quelque soulagement.
Auprès d'un cabinet, à côté de cette petite place,
Une nymphe va remplir de fleurs une cassollette.
Un Mercure de buis, près d'un laurier planté
Fait que cet heureux lieu est respecté du Ciel;
Et *Naïs*, de cent joncs la tête couronnée,
Bénit le compartiment où *Pomone* a porté
La branche du poirier sur l'épine greffée.

Combien mes yeux sont heureux de se reposer sur l'œuvre
D'un parterre achevé, où l'on dirait avec raison
Que mille astres nouveaux se disputent l'avantage
Et font à celui qui reluira le plus avec ceux du firmament

De matin, lou soureil, quan tire sa bounete
Per dize lou boun jour à la rose musqueto
S'y trobe tout d'un cop de nectar empastat,
E chuque dab plaze l'ambré qui l'a jetat
Mentre que lou tarin teng sa lengu' apuntade,
Per saluda d'un cant que sa mai l'a dictat
La branque deu pèrè sur l'espin empeutade.

De bon matin, lorsque le soleil retire son bonnet
Pour souhaiter le bonjour à la rose musquée
Il se trouve tout d'un coup enivré de nectar,
Et suce avec plaisir l'ombre qu'elle lui a jeté
Pendant que le tarin tient sa langue toute prête
Pour saluer d'un chant que sa mère lui a appris
La branche du poirier sur l'épine greffée.

Explicatioun dé l'allégourie.

Lou Chrestian, au bet méi de l'infidelitat
Qui flouris sur uè crouts, oun l'amou l'a plantat
E de qui la bertut s'y trobe mau tractade
Ei so qu'aci deguens bous a representat
La branque deu pèrè sur l'espin empeutade.

Explication de l'allégorie

Le Christ au beau milieu de l'infidélité
Qui fleurit sur une croix, où son amour l'a planté,
Et de qui la vertu s'y trouve mal traitée
C'est ce qu'ici vous a représenté
La branche du poirier sur l'épine greffée.

Le docteur *Noulet*, qui s'est occupé du Poète, trouve cette allégorie obscure, embarrassée, mal conduite, etc. Cette appréciation du savant Toulousain nous paraît excessive. Nous sommes d'accord avec lui pour reconnaître qu'elle n'est point parfaite et qu'elle ne constitue pas assurément un chef-d'œuvre poétique. Mais telle qu'elle est, nous y trouvons de réelles qualités de style, ses images ont du coloris, du relief et elle se recommande par le tour facile, la cadence de vers et l'harmonie de la période.

Les *Noëls* étaient très en vogue au XVII^e siècle et ce genre de poésie religieuse, très goûté en Gascogne. Bedout, nous en a laissé plusieurs, suivis d'une série de prières en prose auxquelles il délivre un brevet d'orthodoxie quand il dit :

Las counceptious de mas darrères prégaries se poüyren expr ma dab mes de facilitat en Grec ou en Latin que nou pas en noste lengatge, coumo lous autes passatges de la theoulougio è deu

Les conceptions de mes dernières prières pourraient s'exprimer avec plus de facilité en Grec ou en Latin qu'en notre langage, comme les autres passages de la théologie et du pays de

païs de la gleise, oun jou harei toutjour glorié de pesca lou mouyen d'este ome de ben, ses auansa james paraule deguens las pèces de deboutioun countre la fé. Jou'n héi jutges qui soun sabents deguens aqueres matières.

l'Eglise, où je me ferai toutjours gloire de puiser le moyen d'être homme de bien, sans jamais introduire dans les pièces religieuses des paroles contraires à la foi. Je prends pour juges ceux qui sont experts dans ces matières.

Nous prenons acte de ses affirmations, nous bornant à constater en passant, que ces pièces n'ont pas grande valeur littéraire.

Dans une Préface de son *Parterre*, Bedout, annonçant qu'il donnera bientôt à l'imprimeur ses œuvres françaises, s'exprime ainsi :

Jou'ts pagarei de mile gran merces dab prounesse que la muse francèze sourtira léu de moun cabinet per bous hè la rebelencie de ma part; si bous me demandats per que jou hei mes léu imprima las pèces gascounes que las francézes aco's per so que jou eï aprés aquet lengatge prume que l'aute...

Je vous paierai de mille grands remerciements avec la promesse que la muse française sortira bientôt de mon cabinet pour vous faire sa révérence de ma part; si vous me demandez pourquoi j'ai fait plutôt imprimer les pièces gasconnes que les françaises, cela est parce que j'ai appris ce langage bien avant l'autre...

Nous ignorons si son projet fut mis à exécution, car son livre est introuvable à l'exception toutefois de l'un de ses Poèmes que nous avons eu la bonne fortune de retrouver, ce qui nous permettra de juger notre compatriote comme Poète Français. Ce spécimen nous a été conservé dans les manuscrits de l'abbé Daignan du Sendat (1). (Nouvelle côte, n° 73, page 999, tome 86. Bibliothèque de la ville d'Auch.)

Il est consacré à la description des peintures qui ornaient la chapelle des Pénitents Bleus (2) à Auch qui se trouvent aujourd'hui à l'église Saint-

(1) *Daignan du Sendat* (Louis), naquit à Auch en 1681. Il fut d'abord chanoine archidiacre de Magnoac et ensuite vicaire-général de quatre archevêques, parmi lesquels nous pouvons citer, MM. *Desmarets*, de *Polignac* et de *Montillet*. Ces prélats étaient fréquemment absents de leur siege; il fut successivement leur intérimaire dans l'administration du diocèse. Passionné pour l'étude, il consacra ses loisirs à grouper les documents relatifs à l'histoire civile et religieuse de la Gascogne. Il laissa ses mémoires, sa collection numismatique, le portrait de quatre archevêques et mille livres pour l'installation de sa bibliothèque comprise aussi dans le legs aux Pères Cordeliers qui avaient succédé aux Jésuites dans la direction du collège. Il recommanda que tout fut mis à la dispositon du public. A sa mort, arrivée le 17 mai 1764, il témoigna le désir d'être inhumé dans l'église Sainte-Marie et dans la chapelle de la Purification, où il repose aujourd'hui.

(2) Il existait à Auch plusieurs confréries de cet ordre.

Les *Pénitents Blancs*, établis en 1607. (La chapelle et les bâtiments sont occupés aujourd'hui par l'établissement des Frères de la Doctrine chrétienne.)

Les Pénitents Bleus, établis en 1610.

Les Pénitents Gris, vers la même époque. Cette confrérie avait une chapelle à l'église de Saint-Pierre ; elle s'en fit bâtir une quelques années avant la Révolution, rue de l'Oratoire.

Orens. Nous en détachons quelques strophes qui suffiront à apprécier sa manière de faire.

Riches possesseurs des merveilles
Maistres des graces non pareilles,
Je veux que partout l'Univers
Un langage rempli d'oracles
Porte sur l'aisle de mes vers
La mémoire de vos miracles.

Mes chers confrères, si ma rime
Peut vivre dedans votre estime
L'envie ne m'estone plus,
Puisque déjà son œil funeste
Remarque sous vos habits blus
En terre une troupe céleste,

Louys cette vivante image
Du Dieu dont vous êtes l'ouvrage
Ce prince favori des Cieux
Vous témoignent par sa tendresse
Que votre sac lui plaisait mieux
Que le sac d'une forteresse.

Les fleurs de lys qui sur vos poiles
Reluisent comme autant d'étoiles
Pour faire un nouveau firmament
Par une pompe sans égale
Font reconoistre clairement
Vostre compagnie royale...

Viennent ensuite les descriptions des tableaux, au nombre de vingt-huit, où chaque sujet est glorifié par le poète.

Parlant dans une autre partie de ses manuscrits des peintures des Pénitents Bleus, M. Daignan rappelle que M. Bedout, bel esprit de la ville d'Auch en a fait la description en vers qui furent fort estimés.

Nous tenons à faire des réserves sur cet enthousiasme de ses contemporains, en nous rappelant le vers du poète :

Le juge sans reproche est la postérité.

Il est en effet, certain, que si Bedout a voulu se survivre comme poète français, il n'a pas réussi, car nous voyons à chaque pas, dans ce spécimen de ses œuvres, son embarras à manier la langue Française, l'idiome national. Après la lecture de ce long poème, il ne viendra à l'esprit de personne de regretter la perte de ses œuvres françaises. Cette pénurie poétique nous paraît d'autant plus choquante que nous sommes au moment

où la langue est capable d'exprimer désormais toutes ses idées, en pleine possession d'elle-même, elle est entièrement française par la syntaxe et le vocabulaire. C'est du reste, du concours de ces circonstances, de la réunion de ces éléments que va sortir, armée de pied en cap, notre littérature classique.

Jusqu'à nouvel ordre, nous considérerons Bedout comme Poète patois. A ce titre, notre tâche sera facile.

L'un des traits les plus saillants du caractère Gascon, pris en général, c'est sans contredit son culte pour la petite patrie d'origine.

Tous nos poètes du Moyen-Age, troubadours et jongleurs, nos glorieux ancêtres, glorifient dans la langue paternelle, leur cher pays de Gascogne, la fraîcheur du matin, les fleurs des prairies et leurs couleurs brillantes. Ils vantent la limpidité des ruisseaux, le chant des oisillons, et proclament qu'un petit jardinet vaut mieux qu'une terre ailleurs. Plus tard, *Garros*, *Ader*, *Dastros*, *Bedout* lui-même et ceux qui suivront, fidèles à la tradition, manifesteront à leur tour pour le ciel natal, un attachement infini. Ils le célèbrent à l'envi les uns des autres, préférant leur coin de terre à l'univers entier.

Cette constatation de patriotisme local bien établie, nous signalerons également un fait non moins curieux, c'est l'obstination des Méridionaux dans leur patois et dans leur musique.

Lorsque Henri IV, en habile politique, disgracia notre patois qu'il écrivait et parlait si bien, au profit de la langue du Nord, il savait bien qu'il ne mourrait pas de ce coup. La langue pour le patriote n'est-elle pas aussi chère que la foi pour le croyant? Cette persistance en faveur de la résurrection de l'idiome local est surtout remarquable en Gascogne. En pleine période française, tous nos Poètes, sans exception, arborent l'étendard de la révolte et prêchent la croisade contre la langue triomphante.

Bedout, à l'exemple de ses aînés, s'institue lui aussi son défenseur, en faisant ressortir sa beauté et ses mérites :

Jou diri quauques paraules en fabou deu lengatge Gascoun, que la doussou, la majestat é la gracie, se plazen d'accoumpaigna, talèu qu'un boun é franc Gascoun, aubris la gorge per desplega sas pensades. Jou hari beze qu'aco's un lengatge digne de banta las actious generouses deus millous souldats de la terre, auta p'an coume d'estouffa deguens lou mesprets, la banitat d'aquets que'n'an jamès heit arreng que baille. Jou parlari

Je dirai quelques paroles en faveur du dialecte Gascon, que la douceur, la majesté et l'élégance se plaisent à accompagner, sitôt qu'un bon et franc Gascon ouvre la bouche pour exprimer ses pensées. Je ferai voir que c'est là un langage digne de vanter les actions généreuses des meilleurs soldats de la terre, aussi bien que d'étouffer dans le mépris, la vanité de ceux qui n'ont jamais rien fait qui vaille. Je parlerai

d'et coume d'un lengatge que lou Francès recouneich per soun caddèt ou loctetenent, è que lou Diu de la guerre parlara per arrounsa la poou deguens l'amne deus Gigans, si tournauen prene las armes countre lou Ceu...

de lui comme d'une idiome que le Français reconnait pour son cadet ou lieutenant, et que le Dieu de la guerre emploiera pour enfoncer la peur dans l'âme des Géants, s'ils retournaient prendre les armes contre le Ciel...

Avant lui, *Dastros* donnait, comme nous l'avons vu, des conseils à ses contemporains, en leur disant :

Crey-me, Gascon, n'ajos bergouigno
De nosto lenguo de Gascouigno,
Ni de l'augi, ni d'en parla
Coumo à Leytouro è à Sent-Cla.

Crois-moi, Gascon, n'ai pas honte
De notre langue de Gascogne,
Ni de l'entendre, ni de la parler,
Comme à Lectoure et à Saint-Clar.

S'attachant à faire ressortir le mérite du dialecte de sa toute petite patrie de Lomagne, dont il se fait le champion, il prétend que les autres sont horriblement corrompus, le sien étant aussi pur et aussi franc que le grec et le latin.

Bedout, de son côté, défend sa ville natale, dont il dit en bon fils :

Que noste bile d'Auch, ei auta plan per parla coume hè, la maï, la princesse, la douts è la prumère bile de Gascouigne...

Que notre ville d'Auch est aussi bien pour parler comme pour faire, la mère, la princesse, la source jaillissante, et la première ville de Gascogne. .

Il ne sera pas moins catégorique quand il proclame la supériorité du dialecte qu'il emploie :

Si quauq'un dits que moun Gascouu n'es pas lou mes franc, lou mes generous, è lou mes sancé qu'om pousqué parla deguens la Gascouigne, jou'n pregaré d'em hé beze que noste bile d'Auch nou paresch pas sur un loc haut aus qui benguen de Toulouse, è jou l'aniré pesca deguens lou Gers...

Si quelqu'un soutient que mon gascon n'est pas le plus franc, le plus généreux, le plus pur qu'on puisse parler en Gascogne, je le prierai de me démontrer que notre ville d'Auch ne parait pas sur un lieu élevé à ceux qui viennent de Toulouse, et j'irai le pêcher dans le Gers...

On lui pardonnerait aisément le lyrisme avec lequel il parle de sa vieille cité Gasconne, justifié du reste par son passé historique qui ne manque pas de grandeur; on ne lui en voudrait pas davantage du culte qu'il professe pour le dialecte qui lui est propre et qu'il glorifie, si on ne découvrait dans sa manière une contradiction avec ses affirmations. Car au lieu de s'appliquer comme ses émules de la Gascogne à maintenir dans ses écrits la pureté de l'idiome aquitain, il ne cesse d'y déroger.

Voltaire, ce maître inappréciable en matière de style, de goût et de saine

appréciation littéraire, a dit dans son *Dictionnaire philosophique* au mot *Langues* :

« Toute langue étant imparfaite, il ne s'en suit pas qu'on doive la » changer. Il faut absolument s'en tenir à la manière dont les bons auteurs » l'ont parlée, et quand on a un nombre suffisant d'auteurs approuvés, la » langue est fixée. Ainsi on ne peut rien changer à l'italien, à l'espagnol, » au français, à l'anglais, sans les corrompre ; la raison en est claire, » c'est qu'on rendrait bientôt inintelligibles les livres qui font l'instruction » et le plaisir des nations. »

Cette pensée si vraie s'applique directement au poète auscitain, car il a tout à fait changé les conditions et la nature de la poésie gasconne ; sous sa plume, le patois, si énergique et si pittoresque, a perdu ses qualités natives. Il pense en français, et dès lors il ne fait qu'un très rare usage du génie particulier du dialecte dont il se sert, renonçant ainsi à la seule pointe d'originalité qui restât encore à la littérature méridionale.

Du reste, ses contemporains avaient dû lui en faire la remarque, car il cherche à s'en excuser :

Jou desabuzari tabe l'esperit de quauques fats qui mous eschorden de paraules è qui pensent auc troubat la haue deguens la coque, mès qu'agen assegurat que lou boun gascoun ei nescut dab ets, coume si noste lengatge se rezerbaue la gorge d'aquets badis per explica sous oracles. Si jou bouleui segui ma boutade, jou pouiri lous embrouma de razous toutes toucantes, per lous empacha de trouba luts deguens las naueres propositious qu'eris an aprezes dab quauque régent de bilatge ..	Je désabuserai également l'esprit de quelques prétentieux qui nous assourdissent de paroles et qui croient avoir trouvé la fève dans la coque, sitôt qu'ils ont affirmé que le pur gascon est né avec eux, comme si notre langage choisissait la bouche de ces farceurs pour expliquer ses oracles. Si je voulais suivre mon raisonnement, je pourrai les accabler d'arguments irréfutables qui les empêcheraient de trouver la lumière dans leurs nouvelles théories qu'ils ont apprises avec quelque régent de village...

Il se défend avec non moins d'énergie contre les accusations formulées contre lui d'être un plagiaire (1) :

(1) Au siècle suivant, *André Chenier* répondra à ceux qui lui reprochent ses emprunts, en leur signalant d'autres larcins, faisant ainsi de l'imitation non pas une habitude mais une théorie :

Un juge sourcilleux épiant mes ouvrages
Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme, et les trouvant
Il s'admire et se plait à se voir si savant
Que ne vient-il vers moi ! Je lui ferais connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère,
Je lui montrerai l'art ignoré du vulgaire
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.

L'embejous remarcara deleu deguens moun Parterre, dues ou tres pensades que d'autes an agut ou pouscut aue; mes jou l'asseguri qu'eres s'emprezenten dauant en despeit qu'en agei, ses que las ane cerca. E per que nou las pouiri pas jou trouba tabe coume lous qui soun nescuts prumé que jou, pusch que Diu m'a dat las tres facultats de l'amne? D'aute coustat, jou podi dize, ses poou d'em banta, que jou n' nou'm coumporti pas coume lous qui coupen las aureilles aus passatges deus autes, è qui hen d'un banc ue scabèle ente qu'om nou counegue pas so qui panen. Au countrari, jou hèu dues ou tres puntes d'ue soule qu'om aura heit d'autes cops sesque jou'n sapie arreng, è pusch, jou las desplegui d'aute faisoun è en d'autes termes. En un mot, si per este Gascoun è cau este lairoun, bous aurats subjèt d'èm prene per Angles...

L'envieux remarquera peut-être dans mon Parterre deux ou trois pensées que d'autres ont eues ou ont pu avoir; mais je lui donne l'assurance qu'elles se sont présentées devant moi et en dépit de moi-même, sans que j'aille les chercher. Et pour quelle raison n'aurai je pu les trouver aussi bien que ceux qui sont nés avant moi, puisque Dieu m'a accordé les trois facultés de l'âme? D'un autre côté, je puis affirmer, sans crainte de me vanter, que je ne me comporte pas comme ceux qui rompent les oreilles aux ouvrages d'autrui,et qui font d'un banc un escabeau afin qu'on ne reconnaisse pas leur larcin. Au contraire, je fais deux ou trois pointes d'une seule, comme cela se sera produit en d'autres temps sans que je sache rien, et puis je les développe d'une autre manière et en d'autres termes. En un mot, si pour être Gascon il faut être voleur, vous aurez raison de me prendre pour un Anglais...

Ne possédant pas le génie créateur, on ne saurait raisonnablement lui reprocher d'avoir pris pour modèle le style, le tour, l'harmonie, le genre d'un autre. Imiter ainsi, dit Voltaire, ce n'est pas être plagiaire. Il est certain que l'imitation ne lui aurait valu que des éloges s'il avait atteint ou même dépassé la perfection du modèle, mais il a eu le tort de se montrer inférieur, cela suffit pour qu'on lui en fasse un crime.

Il termine sa boutade contre ses envieux en leur décochant quelques traits pleins de malice :

Après tout aco, qui se menlera de reprene quauque cauze deguens mas obres, que se soubengue qu'aco n'es pas ouei soulamens que lous igrourens è lous malicious coumencen de se troumpa qu'an prenen la libertat d'este jutges; è que hasse so que jou ei héi enta pauc de tems (1), dab ta pauc de

Après cela, que celui qui se mêlera de critiquer quelque chose dans mes œuvres se souvienne que ce n'est pas seulement aujourd'hui que les ignorants et les prétentieux commencent à se tromper quand ils prennent la liberté d'être juges : qu'il produise donc ce que moi-même ai fait en si peu de temps, avec

(1) Rappelons en passant, que ses premiers essais poétiques datent de 1636, et que le Parterre Gascon, fut imprimé en 1642. C'est donc dans l'intervalle de cinq ou six années à peine que le Poète produisit ses diverses compositions, qui sont par conséquent une œuvre de jeunesse. Comme notre grand Poète Jasmin, avec lequel il a des points de ressemblance, Bedout serait arrivé comme lui à dépouiller sa langue des scories Francimandes de sa première manière, s'il avait continué à son exemple à fréquenter les Muses.

peine è sense pana, è labets jou tournarei à ma nouirisse ..

si peu de peine, et sans voler, alors je retournerai à ma nourrice...

Il reconnaît loyalement s'être servi de certains mots dont l'origine Gasconne ne saurait être révoquée en doute, et il réclame dans d'autres cas le bénéfice des licences poétiques.

Acclamé, adulé par des amis complaisants qui le grisèrent d'éloges en toutes langues selon la mode du temps, notre Poète Auscitain, se gâta bien vite aux enivrements de la flatterie, montrant un orgueil supérieur à son talent. Aussi se crut-il le premier poète de son temps.

Cette vanité excessive s'exercera tantôt au profit de son père que dans une Epigramme il compare à un soleil ; tantôt il gratifie un de ses oncles Lafont, docteur en droit, d'éloges aussi ridicules que hors de proportion avec ses mérites.

Les termes dans lesquels il parle de lui-même en s'adressant à ses amis témoignent d'une imperturbable outrecuidance.

RESPOUNCE AUS BÈRS DE MOUS AMICS

Si boulets hè'm un ben, amics, aco siè prou
Desplega bostes bérs per banta moun oubratge.
Qui dira qu'aco's trop? jou bau plega bagatge
Se he millou que jou.

Mès en déspeit de tout, jou boï que moun pincéu
Bante ta haut moun nom au temple de memorie
Qu'om nou creira jamès, per desquilla ma glorie
Me poude hè rampèu.

REPONSE AUX VERS DE MES AMIS

Si vous tenez à me faire plaisir, amis, qu'il vous suffise
D'étaler vos vers pour vanter mon œuvre,
Qui trouvera que c'est exagéré ? je consens à plier bagage
S'il en est qui fassent mieux que moi.

Mais en dépit de tout, je veux que mon pinceau
Vante mon nom si haut au temple de la renommée
Qu'on ne pourra jamais pour renverser ma gloire
Me tenir tête.

Bedout nous rappelle ce vers de *Sedaine*, dans *son Epître à mon habit.*

On applaudit à tout, j'avais tant de génie !

Malgré l'ardeur de sa foi, il ne pousse pas la vertu jusqu'à la pratique de la modestie. Il n'en a cure, se bornant à cultiver son *Moi* avec conviction ; il découvre en lui le grand homme de Province, plein de suffi-

sance, ce qui nous laisse supposer qu'il a dû être dans sa vie solennel et important.

Comme poète l'exaltation de la pensée est loin d'être vive et il n'atteint jamais la perfection de style qui est le secret des grands poètes. La poésie populaire n'est jamais plus sûre de plaire qu'en restant fidèle à son génie qui est l'inspiration. Sans être dépourvu de ce don précieux, Bedout ne nous donne pas la mesure de son talent en évitant d'aborder les grands sujets. Ce n'est ni un lyrique ni un épique, ce serait plutôt un descriptif. Il n'est pas grand, et lorsqu'il veut s'élever il manque de souffle pour arriver jusqu'aux cîmes qu'il n'a jamais pu atteindre. Sa muse se plaît dans les sujets moyens, le genre familier. Il manque même d'originalité, qualité que l'on recherche dans un poète patois, car on remarque, comme nous l'avons déjà dit, dans tous le cours de ses ouvrages une tendance secrète à imiter *Goudelin* sans toutefois arriver à sa hauteur.

Néanmoins, nous lui savons gré d'avoir employé dans ses œuvres la vraie forme orthographique (1), suivant ainsi la tradition des Troubadours que du reste *Pey de Garros* et *Ader* avaient à leur tour respectée. *Dastros* est le seul qui ait été infidèle à la règle ; partout où les premiers mettent dans leurs chants, *au, eu, iu*, ce dernier écrit *aou, eou, iou*.

Pour le lire avec facilité, il est indispensable de savoir que l'*e* muet remplace l'*o* final, et que la lettre *u* après une voyelle (excepté après un *o*) sonne comme *ou* mais sans former une syllabe comme dans *haut, ceu, Diu, suu,* qui se prononcent *haout, ceou, Diou, suou*, etc., monosyllabes.

En résumé, Bedout jouit de la réputation d'un homme d'esprit ; il faisait ses vers avec facilité, ses expressions et ses tournures de phrases, sont souvent heureuses. Il ne put cependant s'empêcher de sacrifier un mauvais goût de l'époque, importé d'Espagne et d'Italie, ce qui faisait trouver plaisantes certaines manières de parler communes et triviales. Malgré tout, son œuvre n'est pas sans mérite. Elle se distingue moins par la virtuosité et les habiles artifices de la versification que par la simplicité de la forme. Sous la plume de notre compatriote, le dialecte Auscitain se rajeunit et se prête à tous les tons, devenant tour à tour, grave, moelleux, trivial ou mélancolique Il parvient à l'assouplir et les cordes de sa lyre sont assez dociles pour chanter l'amour, la nature, les bergères et ses amis. Tantôt triste, tantôt badin, la langue, sous ses doigts, se transforme, se module et se ploie à toutes ses fantaisies dans les différents sujets qu'il traite.

(1) Il existe en Gascogne un code remontant à 1551 réglé par les trois Etats de la Navarre bien adapté à notre idiome et que les auteurs ont adopté depuis cette époque. Les imprimeurs Toulousains ont continué le même système ortographique et par suite tous les Poètes du rayon Toulousain des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ont écrit de même; cette uniformité permet de lire leurs œuvres avec facilité.

Enfin, l'un des caractères les plus précieux de ses compositions poétiques, c'est d'avoir, dans une certaine mesure conservé à ses vers l'arôme du sol natal.

Bedout mourut à Auch, en 1693, à l'âge de 76 ans (1).

En 1850, un érudit Toulousain, M. *Philibert Abadie*, publia une nouvelle édition des œuvres du Poète auscitain, sur l'exemplaire existant à la bibliothèque d'Auch (2).

D'après son éditeur, Bedout n'entretint aucun rapport avec Goudelin et ses émules de la Gascogne. Jaloux, sans doute de leur mérite et ne trouvant pas auprès d'eux le concert de louanges qu'il avait l'habitude d'entendre, il dédaigna leur commerce. C'est peut-être pour le même motif qu'il ne prit jamais part aux concours des Jeux-Floraux à Toulouse.

Sa vie privée et professionnelle ont droit à tout notre respect. Ce fut un honnête homme, un excellent praticien, et, de plus, un patriote. Durant l'épidémie de peste (3) qui sévit à Auch en 1653, nous voyons Géraud à côté de son père (4), prodiguant leurs soins aux pestiférés avec un courage, une abnégation dignes des plus grands éloges.

Son œuvre, malgré ses défauts, lui assure une place honorable parmi la phalange Gasconne.

C'est le seul poète qu'ait produit la ville d'Auch ; il a de plus écrit ses œuvres dans ce gai patois du Midi, montrant ainsi combien vraiment l'esprit poétique court le monde et sait éclore sous le soleil partout où il y a des abeilles, des cigales et des papillons.

(1) De son mariage avec Jeanne de Lesca, Géraud Bedout avait eu cinq enfants : *Thoinette*, *Jean*, *Marie-Anne*, *Marie-Roze* et *Pierre-Hiacinthe Bedout*.

La date de sa mort que nous fixons en l'année 1693 nous paraît certaine, elle est basée sur les deux actes authentiques suivants :

Le 17 janvier 1692, Géraud Bedout, sa femme étant décédée, assiste avec Thoinette, son fils Jean, docteur en médecine, et Marie-Roze, comme témoin au mariage de sa fille, Marie-Anne, avec *Louis de Barranque, sieur de Belile*, habitant de Lagraulet. (Extrait des minutes de M. Dupuy, notaire royal.)

Le 29 mars 1694, *Louis Barranque* sieur de Belile, héritier testamentaire de feue Marie-Anne-Bedout, sa femme, subroge « demoiselle Thoinette de Bedout à tous les droits qu'il a ou peut prétendre sur la succession de Jeanne de Lesca et de Géraud Bedout (Extrait des minutes, même notaire)

(2) *Lou Parterre Gascoun* coumpousat de quouate carrèus, par G. Bedout, d'Auch, précédé d'une introduction et suivi d'un choix de Poésies de divers auteurs et d'un Dictionnaire des principaux termes du Dialecte Gascon, par A. Philibert Abadie, Toulouse, Jougla, libraire-éditeur, Auch, Brun, libraire, 1850. Imprimerie de J. Foix.

(3) Le terrible fléau qui avait éclaté le 6 juin 1653 exerça ses ravages durant cinq ou six mois et fit 4 ou 5,000 victimes dans la ville ou la juridiction.

(4) Georges Bedout était mort à Auch en l'an 1662 ; il fut enterré dans l'église des Pères Cordeliers de cette ville.

DUGAY (DOMINIQUE)

Pendant la deuxième moitié du XVII^{e} siècle, l'Armagnac eut l'honneur de donner le jour à un poète, DOMINIQUE DUGAY, qui naquit à *Lavardens* (1) en 1643.

Si nous sommes à court de renseignements biographiques, cela tient à ce que les archives de cette commune ne datent que de 1700, un incendie ayant détruit toutes celles qui dataient d'une époque antérieure.

Nous n'en avons pas moins acquis la certitude que la famille Dugay, était d'origine bourgeoise et qu'elle jouissait dans le pays, d'une grande considération, qui s'accrut encore par ses alliances. Nous savons en effet, que le père de notre Poète avait épousé *Bernarde Meilhan*, de bonne bourgeoisie et dont le nom est encore très répandu dans la contrée.

Nous avons d'elle quelques vers qu'elle adressait à son fils à l'occasion

(1) Village situé à 18 kilomètres d'Auch, appartenant au canton de Jegun et construit sur un mamelon entouré d'une ceinture de collines percées par trois vallées. Entièrement dominé par le château perché sur un roc, les maisons au nombre de 80 sont étagées en amphithéâtre vers le midi. La population agglomérée compte 200 habitants, mais de nos jours plusieurs constructions nouvelles se sont édifiées en dehors de la porte Est. Le style roman des parties du château qui subsistent encore, la tour de l'ancienne église, dont le pied est carré avec quatre portes en style ogival, et qui sert de clocher à l'église, témoignent de leur antiquité qui peut être rapportée au moyen âge. Le site était admirablement choisi pour la defense, et le vieux manoir féodal comportait une masse importante de constructions susceptibles de loger une nombreuse garnison de gens d'armes et soutenir avantageusement un siège.

C'est en raison de son importance que durant la guerre de *Cent Ans* Édouard III imposa aux Gascons vaincus une garnison au château de Lavardens à la charge des habitants (1343).

En 1620, le duc de Roquelaure entreprit la restauration du vieux château fort qu'il fit raser, ne conservant que les écuries qui existent encore en assez bon état et fit édifier le château actuel qui n'a jamais été terminé. C'est une masse sans style aux murs épais jusqu'au premier étage. Au couchant il se termine par deux tours latérales d'une égale hauteur d'au moins trente mètres, soutenues par deux cuillers en ogive d'une grande hardiesse architecturale.

En 1789, le château appartenait à la famille *Mirabeau* qui ne l'a jamais habité; il passa ensuite entre les mains de la famille *de Pins* qui fut forcée de s'en dessaisir. Il appartient aujourd'hui à plusieurs petits propriétaires qui en possèdent chacun une partie.

Au moyen âge. Lavardens était considéré comme ville; en 1789, il était chef-lieu de district assez considérable. Le curé avait le titre d'archiprêtre, sa juridiction s'étendant sur plusieurs paroisses. Le dernier fut M. *de Saint-Mézard*, que le clergé de Gascogne nomma député aux États Généraux en 1789.

20

de ses succès poétiques et qui prouvent que leur auteur était un esprit cultivé :

> Mon fils, que je te trouve heureux !
> De ce qu'aux Jeux Floraux, pour seconder tes vœux,
> On te donne une fleur d'éternelle durée;
> Mais combien t'en trouve-je plus
> De ce qu'on dit par tout que tu l'as méritée.

Mademoiselle *de Moisen*, cousine du Poète, lui adressait à son tour ses félicitations en ces termes :

> Lorsque tout le monde s'empresse,
> Pour pouvoir te féliciter,
> Ne serois-ce pas mériter
> Que l'on m'accusât de faiblesse
> Si l'on m'en voyoit exempter ?
> Et bien ! je te félicite
> De ce qu'on a si bien secondé ton désir,
> Et sois seur que ta réussite,
> Cousin, m'a fait force plaisir.

Un autre membre de la famille, *Joseph Dugay*, également désigné bourgeois sur les actes, était avocat du duché de Roquelaure. Il s'était marié le 18 novembre 1621 avec Mademoiselle Jeanne de Loubère (1), dont les parents étaient originaires de *Sabazan*. De cette union naquit une fille *Jeanne Fernande Dugay* (2), qui fut baptisée le 13 septembre 1722.

La filiation se continue ainsi jusqu'au docteur *Louis Molas*, décédé à Auch en 1867 ou 1868 à un âge très avancé (3), et elle subsiste encore de nos jours, avec honneur.

(1) Contrat de mariage du sieur *Joseph Dupuy* et demoiselle *Jane Loubère* (dite ailleurs *de Loubère*) du 18 novembre 1721. (Extrait des minutes de l'étude de Mᵉ *Daubas*, notaire à Lavardens.)

(2) Extrait des registres de baptême de la paroisse de Lavardens.

(3) Dans l'esquisse d'une topographie médicale de la ville d'Auch (Brun, lib.-impr., Auch, 1836), le *docteur Molas*, en parlant du dialecte gascon, cite quelques vers de *du Gay* qu'il présente comme étant son aïeul maternel. On nous communique à ce sujet un souvenir qui a son prix. L'excellent docteur possédait des pièces d'argenterie avec un geai en écusson sur le manche, véritables armes parlantes, qui devaient sans nul doute provenir de la succession du Poète. Or chacun sait que *gay*, en gascon, signifie geai (oiseau); si ces couverts avaient appartenu à Dugay, son nom devrait se prononcer Dugaï.

Il est également à remarquer qu'il écrit *du Gay* en deux mots. Dans sa *Statistique des départements Pyrénéens* DU MÈGE emploie le même mode orthographique. Ce qui confirme que de tout temps la bourgeoisie a eu des tendances à se rapprocher de la noblesse. Nous lui maintiendrons celui qu'il a employé dans ses œuvres imprimées.

« Du Gay, ajoute-t-il, n'est pas le seul poète que Lavardens ait produit. Cette petite » ville, près d'Auch, placée sur un monticule élevé, peut être considérée comme le » Parnasse du pays. Cela dépendrait-il de la vivacité de l'air qu'on y respire? Y » aurait-il un hyppocrène? C'est ce que j'ignore; je sais seulement qu'il y a une fois » tous les ans une très belle foire de dindons. *(Honni soit qui mal y pense.)*

» Je regrette de n'avoir pu me procurer les compositions d'un poète vivant de la » même ville. S'il est permis d'en juger par quelques fragments qui sont venus à ma » connaissance, je dois dire qu'on y trouve toute la pureté de langage, sa richesse et

Le jeune *Dominique* fit ses humanités au collège des Jésuites d'Auch où les pères développèrent de bonne heure sa vive intelligence et le goût de la poésie. Ses études terminées il fallut se décider sur le choix d'une carrière ; c'est la médecine qui l'attira. Il commença ses premières leçons à Toulouse pour aller ensuite prendre ses grades à Montpellier. Muni de son titre de docteur, il vint se fixer à Lavardens près des siens et y pratiquer l'art de guérir.

C'est dans cette retraite paisible que les Muses vinrent le solliciter et Dugay, à ses moments de loisirs, se livra à leur aimable séduction. La vraie poésie est toujours sortie du sol natal ; allez par les bois et les champs qui ont éveillé votre cœur d'enfant et vous trouverez les choses qui parlent à l'âme même de la foule indifférente. Il ne se borna pas aux Muses sévères, il s'essaya modestement à la poésie légère ; les confidents de ses premiers essais y applaudirent sans doute, et bientôt il reçut un encouragement public.

Vaincu au concours des Jeux-Floraux en 1689, il se présentait de nouveau devant ses juges l'année suivante et obtenait comme récompense, La Violette (1), pour un *Chant Royal*, ayant pour refrain :

Alcide (2) qui dompta le monstre d'Erimanthe,

que nous sommes heureux de reproduire.

La paix régnoit partout, et la sage nature
Faisoit de l'Arcadie un séjour enchanté,
Tous ses peuples exempts de fraude et d'imposture,

» la vigueur du coloris qu'il est susceptible de donner à un tableau composé par un » homme habile. J'ai remarqué dans ce que je connais du *Poème du Cabinet* certaines scènes burlesques du meilleur goût. Je souhaiterais que mon jugement eût » assez de poids et pût inspirer assez de confiance à M. C... pour le déterminer à faire » jouir le public de ses œuvres. »

(1) Le 1er mai de chaque année, depuis l'an 1324, Toulouse célèbre en grande pompe des tournois poétiques. Pour prix décernés aux Poètes, des fleurs.

A la *Violette d'or* primitive, on ajouta plus tard le *Souci* et l'*Eglantine*. A ces trois fleurs, Louis XIV joignit l'*Amarante d'or* lorsqu'en 1694, par lettres patentes datées de Fontainebleau, le grand roi érigeait en Académie le collège de la Gaie Science. Depuis lors, sont successivement écloses au soleil des libéralités privées le *Lis*, la *Primevère* et l'*Œillet*, augmentées en ces derniers temps du *Jasmin* et de l'*Immortelle*.

L'Amarante d'or est le prix exclusivement réservé à l'Ode. L'Académie, composée des Mainteneurs élus et de Maitres es-jeux sortis du concours, s'en montre avare ; à peine en décerne-t-elle une tous les vingt ans. C'est qu'accompagnée de deux autres fleurs d'argent, elle détermine la délivrance des lettres de Maitrise et donne droit de siéger parmi les juges du camp. En possession déjà de deux Violettes et de trois Soucis, M. *Stephen Liégard* remporta au concours de 1866 une double Amarante. Une seule autrefois dans le siècle le fait s'est produit : le 21 juillet 1825 *Victor Hugo* cueillait en même temps deux fleurs d'or pour le *Moïse sauvé des eaux* et le *Rétablissement de la statue de Henri IV*. A maintes époques, d'ailleurs, les registres de l'Académie ont inscrit des célébrités parmi leurs lauréats, depuis le superbe *Ronsard* jusqu'à *Fabre d'Eglantine* et *Autran*.

(2) *Hercule*, fils de *Jupiter* et d'*Alcmène*, reine de *Tirynthe*. *Virgile*, dans l'*Enéide* livre VIII, lui donne le nom d'*Alcide*.

Voyoient couler leurs jours dans la félicité,
Lorsque *Pluton*, jaloux du bonheur de cet âge,
Répand de toutes parts le tumulte et l'orage,
Fait sortir de l'abime un monstre furieux,
Pour bannir de leurs bords le calme précieux.
Les mortels alarmés, d'une voix éclatante,
Poussent des vœux au ciel et demandent aux Dieux,
Alcide qui dompta le Monstre d'Erimanthe.

A ce malheur naissant, tout se plaint, tout murmure,
La campagne est déserte et l'Enfer irrité
Efface de leurs champs l'agréable parure
Pour y peindre l'horreur de sa malignité.
D'abord ce beau climat prend une affreuse image,
Des troupeaux innocens le confus assemblage,
Ne respire déjà qu'un air contagieux,
Le temps même roulant sur ses foibles essieux,
Attend que Jupiter de sa main bienfaisante,
Dissipe tant de maux, rende victorieux,
Alcide qui dompta le Monstre d'Erimanthe.

Les plus fiers animaux, dans cette conjoncture,
Ne se fioient qu'apeine à leur agilité,
Ils n'aloient qu'en tremblant quêter leur nourriture,
Et toujours le retour étoit précipité.
Les plus vaillans Héros que nourrit cette plage,
En vain contre le Monstre exerçoient leur courage.
Et de tous les mortels les plus audacieux,
Ne se croyoit pas seur dans les plus sombres lieux,
A*lcmène*, A*lcmène* même étoit dans l'épouvante,
Au point que le hazard déroboit à ses yeux
Alcide qui dompta le Monstre d'Erimanthe.

Vaines précautions, inutile murmure!
La raison, la valeur et la dextérité,
Ne sauroient prévenir une triste aventure,
Dont le destin nous fait une nécessité,
Le sanglier courant le mont et le rivage,
Laisse dans les forêts des marques de sa rage;
Dévore également hommes jeunes et vieux.
Il jonche de corps morts son antre spacieux,
Et menaçant les airs de sa hure écumante,
Il sembloit défier sur ce lit odieux,
Alcide qui dompta le Monstre d'Erimanthe.

A ce fier ravisseur, Alcide se mesure,
Le regarde, s'élance avec rapidité,
Il le saisit, l'étreint, évite sa morsure,
Il triomphe et se rit de sa férocité,
Orgueilleux de sa proye, et fier de l'avantage,

Il le traine vivant au milieu du bocage,
Pour *Pluton* indigne, quel spectacle hydeux !
Le Héros s'aplaudit et rend grâce aux Dieux,
Le peuple rasseuré de toutes parts le vante,
Et bénit dans l'espoir d'un temps délicieux
Alcide qui dompta le Monstre d'Erimanthe.

Allégorie

Le Sanglier, jadis monstre pernicieux,
Est le démon fatal à nos premiers ayeuls,
Et *Jésus* l'enchainant de sa main triomphante
Nous peint, mais en vainqueur plus saint, plus glorieux,
Alcide qni dompta le Monstre d'Erimanthe.

Nous le voyons couronner de nouveau par la noble Académie, trois ans après. Cette fois c'est l'*Eglantine* qui lui est attribuée pour un SONNET, qui est donné à l'essai avec le vers suivant :

L'insensé méconnoit l'Autheur de la Nature

qui mérite d'être signalé :

Quel est l'aveuglement où le pécheur s'engage?
Sans cesse il s'abandonne à sa coupable ardeur;
Et tu souffres, GRAND DIEU, qu'il blesse ta Grandeur,
Et qu'il ose entasser outrage sur outrage.

Ses crimes redoublés effacent ton image :
Ils t'usurpent le droit de régner sur son cœur
L'ennemi de ton nom y maitrise en vainqueur :
Ce Titan orgueilleux en reçoit tout l'hommage.

Ta bonté, qui toujours parle à ce cœur ingrat,
Luy représente en vain son déplorable état :
Ses plus pressans remords n'ont qu'un foible murmure.

Ta justice irritée enfin a beau tonner,
Rien ne peut le fléchir, rien ne peut l'étonner,
L'Insensé méconnoit l'Autheur de la Nature.

Nous ne nous attarderons pas à critiquer la valeur de ces deux compositions françaises, qui du reste, font honneur à notre compatriote, car elles se recommandent par une étude suffisante de la langue nationale qui est fixée depuis longtemps par tous nos chefs-d'œuvre classiques.

Dans l'intervalle de ces deux concours, Dugay, récitait à Toulouse dans les séances publiques du mois de Mai, ses *Œuvres Gasconnes*, qui durent, nous en avons la ferme conviction, disposer les juges en sa faveur, plutôt

que ses *Œuvres Françaises*, ces dernières n'ayant été composées que pour répondre aux exigences du programme Académique.

Sa vraie manière, en effet, est la manière Gasconne ; il confie ses conceptions à cette langue douce et harmonieuse, simple et naïve et on voit sans peine que le dialecte qu'il emploie lui est familier.

Ses œuvres constituent un recueil divisé en deux parties comprenant : 1° *Le Triomphe de la Violette* (1), petit in-8° de 39 pages, portant la date de 1692 ; 2° *Le Triomphe de l'Eglantine* (2), 24 pages, imprimé en 1693, livre devenu très rare (3).

Dans le *Triomphe de la Violette*, il débute par un acte d'affirmation, contre *Dame Clémence* où il expose avec entrain et bonne humeur les griefs qu'il articule contre la noble Dame, laissant à ses juges le soin de prononcer en dernier ressort :

Jou DOUMENGUES DUGAY, parent de mous parens,
Affirmi dab bertat à Moussu Catalani,
Que souy bengut en Capitani
D'un loc qu'aperon Laüardens.
Sabéts au mens à quatre estrius:
Car jou mountaüi yo cabalo
E moun Baylet (pes tretze bius)
Un chibau de gran préx per me pourta la malo.

Atau ses creigne l'enemic
Jou é heyt dex leguetos én chic,

Moi, DOMINIQUE DUGAY, parent de mes parents,
J'affirme en toute vérité à Monsieur Catalan,
Que je suis venu en capitaine
D'un lieu qu'on nomme *Lavardens*
Savez-vous au moins à franc étriers;
Car je montais une jument
Et mon valet (marchant à pied)
Un cheval de grand prix pour me porter la malle.

Ainsi sans craindre l'ennemi
J'ai fait dix petites lieues de chic.

(1) *Recueil* de toutes les Pièces Gasconnes et Françaises qui ont été récitées à l'Académie des Jeux Floraux, dans l'Hôtel-de-Ville de Toulouse. (A Toulouse, chez *Antoine Colomiez*, imprimeur et marchand-libraire, vis-à-vis la Monnoye, près la porte du Palais. M.DC.XCII.)

(2) Le *Triomphe de l'Eglantine*, avec les Pièces Gasconnes qui ont été récitées dans l'Académie des Jeux Floraux les années précédentes. (A Toulouse, chez *Antoine Colomiez*, imprimeur et marchand libraire, vis-à-vis la Monnoye, près la petite porte du Palais. M.DC.XCIII.)

(3) Ces recueils n'existent pas dans nos Bibliothèques Parisiennes. Les seuls exemplaires connus en province appartenaient à MM. les Docteurs *Bernard Desbarreaux* et *Noulet*. Celui de M. Taillade, très complet, provient de la Bibliothèque A. Du Mège; c'est ce dernier qui a été gracieusement mis à notre disposition.

Per traüersa nosto Gascouigno,
En bengue jou' é tant despenut,
Que bous juri sense bergouigno,
Que quan soüy arribat moun bousset ero eschut.

Ey quitat enqoüé mous ahés
En de hé jutja lou proucés
Que jou' é crounto DAMO CLAMENÇO
Moussurs, qu'éts touts d'abillos gens,
Au mens quan dets bosto sentenço,
Nouts deibrembets pas lous despens.

Pour traverser notre Gascogne,
En venant j'ai tant dépensé,
Que je vous jure sans honte,
Que lorsque je suis arrivé mon gousset était vide.

J'ai quitté encore mes affaires
Pour faire juger les procès
Que j'ai contre DAME CLÉMENCE,
Messieurs, qui êtes tous d'habiles gens,
Au moins lorsque vous rendrez votre sentence,
N'oubliez pas les dépens.

Tout autre que lui aurait songé à mettre sa muse sous le haut patronage du Président *Jean-Guy de Maniban* (1), mainteneur des Jeux-Floraux et

(1) L'origine des *Maniban*, est des plus plébéiennes. Sortis du village de *Mauléon*, dans le Bas-Armagnac, leur premier nom est *La Bassa* ou *de La Bassa* C'est sous cette dénomination que nous les trouvons durant la première moitié du XVI[e] siècle et c'est comme bourgeois et souvent même comme marchands qu'ils sont désignés dans les actes, assez rares du reste, de cette époque. Ce qui ne les empêche pas de devenir en très peu de temps, successivement seigneurs des terres de *La Causanne*, de *Lusson*, toutes deux autour de Mauléon, et aussi de *Maniban*. dont ils prirent le nom au lieu et place de celui de *La Bassa*. avec des lettres d'anoblissement.
C'est vers 1560, qu'un seigneur de Maniban, Pierre dit *Lachesnaye des Bois* sans autres indications, éleva considérablement sa maison en épousant une noble héritière du Haut-Armagnac, *Françoise de Bousty*, dame du *Busca* et d'*Ampeils*, et qui devint ainsi le chef de la famille. De ce mariage naquit vers 1566. *Jean de Maniban* qui devait jouer un rôle important dans l'exercice de ses fonctions administratives.
En effet, le 13 août 1594, il est reçu Conseiller au grand Conseil du Roi et l'année suivante, à peine âgé de trente ans, il est nommé Lieutenant-Général en la sénéchaussée de Bordeaux, puis Maitre des Requêtes. Il avait épousé, le 6 mai 1605, *Jeanne de Ram*, fille de *Thomas de Ram*, Lieutenant en la sénéchaussée de Bordeaux. En 1614, il remplaçait à Toulouse, le Président *Potier de la Terrasse*, charge qu'il illustra et qui allait durant quatre générations devenir héréditaire dans sa famille. Il mourut vers 1630, laissant quatre enfants : *Thomas*, *Guy*, *N. de Ram* du nom de sa mère, et *François Lancelot*.
Très jeune encore et alors que son père *Jean* occupait au Parlement de Toulouse la haute situation que nous venons d'indiquer, *Thomas de Maniban* avait été pourvu d'une charge de Conseiller à la Cour du Parlement de Bordeaux et dès le mois de janvier 1632. il est reçu en l'office de Conseiller et d'Avocat général au Parlement de Toulouse qu'il devait exercer d'une façon des plus brillantes. Il mourut le 7 janvier 1652. De son mariage avec *Antoinette du Faur de Pibrac*, il laissait quatre enfants : *Jean-Guy*. *Marie*, *Jeanne* et *François Lancelot*, baron de Cazaubon.
Dès l'année 1651. et tout jeune encore, comme autrefois son père, *Jean-Guy de Maniban*, exerce dès cette époque, au Parlement de Toulouse la charge d'Avocat

son illustre compatriote ; en Gascon avisé et par une délicate attention, c'est à son fils *Joseph Gaspard de Maniban*, tout jeune enfant mais doué d'une intelligence précoce, qu'il adresse sa dédicace et ses éloges hyperboliques. Il s'empresse d'expliquer les raisons de son choix :

AU MERBEILLOUS MARQUIS JOUSEP-GASPARD DE MANIBAN

Que s'ane passéja l'embejo mauhaséro ?
Moun tribail nou creing pas soun hissoun descarat
    Se ma Muso touto estrangéro,
    Marquis, pot éste à boste grat.

Enquoué qu'aro caucun l'y boüillo serca brut
    Nou cau pas qu'ero l'aprehende,
Tout petit coum bous éts, ja pouyrats la deffende,
Boste soul nom hara que tout demore chut.

Au hill de Jupiter, en un brés trousserat,
Un serpent benimous, houc d'un hurous presatge,

AU MERVEILLEUX MARQUIS JOSEPH-GASPARD DE MANIBAN

Qu'elle aille se promener l'envie malfaisante ?
Mon travail ne craint pas son dard excité
    Si ma Muse quoique étrangère,
    Marquis, peut être à votre goût.

Bien que maintenant quelqu'un veuille lui chercher chicane
    Il ne faut qu'elle l'appréhende,
Jeune comme vous l'êtes, vous pourrez la défendre,
Votre nom seul fera que tout restera silencieux.

Au fils de Jupiter, en un berceau garni,
Un serpent venimeux, fut d'un heureux présage,

Général, et en 1683 il était nommé Président à mortier au même Parlement. Il mourut en 1707. De son mariage avec la fille du premier Président *de Fieubet*, il n'eut qu'un fils, *Joseph-Gaspard*, qui naquit le 2 juillet 1686.

Pourvu d'une charge de Conseiller au Parlement de Toulouse, *Joseph-Gaspard de Maniban*, à peine âgé de vingt-un ans, s'allia à la famille du fameux Président *de Lamoignon*. Mainteneur des Jeux-Floraux en 1712, il fut nommé dès le 22 août 1714 Président à mortier, et en 1722 il était appelé par le Roi aux hautes fonctions de Premier Président. Il concentrait entre ses mains les immenses fiefs acquis par la famille et qui comprenaient : le marquisat de Maniban, le marquisat de Campagne et d'Ayzieu, la seigneurie de Cazaubon, les terres de Labastide, de Toujouze, de Montguilhem, le comté d'Eauze, et dans le Haut-Armagnac les seigneuries du Busca, Ampeils, Lagardère, Mouchan, Cézan, Tilladet, Valence, de Mansencôme, etc.

De son mariage avec *Jeanne-Christine de Lamoignon*, Gaspard de Maniban ne laissait que deux filles. Il mourut à Toulouse le 1er septembre 1762 à l'âge de 76 ans.

Leurs armes étaient : *de gueules à deux bourdons d'or passés en sautoir, cantonnés en chef d'un croissant d'argent et d'un feu follet ou larme dans les autres cantons, le tout surmonté d'une couronne de Marquis et au-dessus encore d'un mortier de magistrat.*

(Extrait d'une remarquable étude de M. Philippe Lauzun, parue dans la *Revue de Gascogne*, t. XXXV et XXXVI).

Un parioun boun es preparat,
Se crounto lou CRITIC proutetjats moun oubratje.

D'autes l'auren plassat debat l'oumbro presado
De bosto digno May, de bosto auguste Pay,
Jou nou n'ei pas besoui ni de Pay, ni de May;
La bosto soulo es prou bantado.

Enqoüéro be qu'a lours fabous
Las bertuts d'eris dus se rencountron en bous
Diuguo lou frut de ma bictorio,
A bosto oumbro jou' éi mage glorio.

Quat'ans à, l'ARMAIGNAC hasouc milo halliéros,
Quan bic que lou Céu boun é just,
D'un hust ta renoumat tiréc quauques esteros;
Aro d'un houèc naüet diure hèn de mes béros,
Puch que bey ressembla las estéros au hust

Aco pareich un espectacle,
Tout lou moun es esbalaurit,
D'aprene que sense miracle
En un ta petit cos lotjo tant d'esperit.

Mès de tant bous lauza n'es pas de moun mestié,
En noun disé pas prou, jou bous hari coustiè,
Agradats sulomens boste nom en mas obros,

Un pareil vous en est réservé,
Si contre la CRITIQUE vous protégez mon ouvrage.

D'autres l'auraient placé sous la protection respectée
De votre digne Mere, de votre vénéré Père,
Moi je n'ai besoin ni de Père, ni de Mère;
La votre seule est assez vantée.

Encore bien qu'à leurs faveurs
Les vertus de tous les deux se rencontrent en vous
Dût le fruit de ma victoire
A votre ombre j'acquiers une plus grande gloire.

Il y a quatre ans, l'ARMAGNAC fit mille feux de joie
Quand il vit que le ciel bon et juste,
D'une tige si renommée fit sortir quelques copeaux;
Maintenant d'un feu nouveau il devrait en faire de plus beaux
Puisqu'il voit ressembler les copeaux au tronc.

Ceci parait un spectacle,
Tout le monde est émerveillé
D'apprendre que sans miracle
Dans un si petit corps loge tant d'esprit.

Mais de tant vous louer, n'est pas de mon métier,
En n'en disant pas assez, je vous ferai moindre,
Agréez seulement votre nom dans mes œuvres,

Se jou l'y besi escriüt re noum hara pouchiü,
E quan mouriri goüey (per lou boule de Diu)
Més que biscats cent ans, joun éy aqui de sobros.

Si je l'y vois écrit rien ne me fera obstacle,
Et quand je mourrai aujourd'hui (par la volonté de Dieu)
Pourvu que vous viviez cent ans, j'en aurai là de reste,

Il fait suivre sa dédicace flatteuse de trois ou quatre suppliques qu'il présente à l'auguste aréopage, dispensateur des trésors de Clémence, où il traduit ses déboires et ses défaillances, ses peines et ses espérances.

Les plaintes qu'il exprime si librement n'étaient point du reste sans fondement. Tombée en pleine décadence et devenue la proie d'une mesquine coterie, l'Académie du *Gai Savoir*, n'était plus à cette époque que l'ombre d'elle-même (1). La Poésie, sa raison d'être principale, en était presque totalement exclue. Les parlementaires avaient accaparé le verger de Clémence Isaure et la charge de Mainteneur, comme en toute chose, était devenue héréditaire. Les rivalités du Parlement et du Capitoulat avaient encore, en réduisant les faibles ressources dont disposait l'Académie, aggravé cet état de choses si bien que de toutes les traditions populaires et littéraires, il n'était demeuré que le banquet, auquel prenaient part annuellement les membres de cette Académie. En ajoutant à ces griefs les nombreux cas de favoritisme dans l'attribution des prix dans les concours au détriment des concurrents étrangers, nous trouverons la légitimité du mécontentement du Médecin-Poète de Lavardens.

Il disait entre autres choses à ses juges :

A MOUSSUS DEUS JOCS DE DAMO CLAMENÇO

. . . .

Ço que meschabousis, es que Damo Clemenço
Nou da qu'a la susou la mendre recoumpenço;
É se cadun n'a pas tribaillat coumo très,

A MESSIEURS DES JEUX DE DAME CLEMENCE

. . . .

Ce qui me bouleverse, c'est que Dame Clémence,
Ne donne qu'à la sueur la moindre récompense
Et si chacun n'a pas travaillé comme trois,

(1) Le Roi, rendit, sur la demande des principaux Mainteneurs en exercice, en date de septembre 1694, des lettres patentes, qui réformaient entièrement l'ancien collège de la *Gaie-Science*, et un décret du 26 du même mois réglementait tous les détails de la nouvelle organisation. L'Académie était composée dorénavant de trente-cinq Mainteneurs nommés par le Roi, dont les sept en exercice; de plus, le Chancelier devait être élu à la pluralité des suffrages, mais il ne pouvait être pris que parmi le Premier Président ou les Présidents à mortier. Le premier Chancelier nommé par le Roi, cette année, fut Jean-Guy de Maniban, depuis longtemps Mainteneur des dits jeux.
(*Traité de l'origine des Jeux-Floraux de Toulouse*, chez Claude Gilles, à Toulouse 1715. *Mémoires pour servir à l'histoire des Jeux-Floraux* par Poitevin-Peitavi-Cazeneuve, *De l'origine des Jeux-Floraux*, Toulouse, 1659, in-4°.

Cad'un se bey pagat d'un triste granmercés.
Qui bo jouga dab jou, qu'enquoüé qu'aro parecho
D'un an ni mes de dus, Clamenço noum' counecho?
Paciençо, car aumens nou seréy pas soulet
Engoüan ny aura deléu mes de quate au hilet.

. . . .

En de gaha yo flou cau hé mant un ourbari,
Cau este counegut, cau aüe loung lou bras,
Cau este pacient, é jou que noun soüi pas;
S'en eri hari tort à las gens de Gascouigno,
Qu'an touts acoustumats d'ana biste en besouigno,
Enquoué qu'ajo lous dits h'eits à modo de croc,
E'y poou qu'acy deguens nou pouirė pas hė floc.
N'importo, boy tenta, lou qui s'estouno pago,
Délèu truflo truffant inhilarey la bago :
Om a sperimentat abarrey lous ahés
Que lous que benguen tart soun lous qu'auansó mès
Tau qui n'a bist qu'un cop yo beutat rigourouso,
En un birat de man la pot rende amistouso;
Enquoué que sous ribals ajon souen meritat
De poudé dauant et hé lou medich bantat.
Jou boy d'aro endauant aoué bouno esperanço,
Toustem nou gaigno pas qui bouto per aüanço !
É tout ben que nou sio deus darré benguts,
Clamenço en ma fabou ne pot hé de coucuts.

Chacun se voit payé d'un triste grand merci.
Qui veut parier avec moi quoique cela paraisse maintenant
D'un an ni même de deux Clémence ne me connaisse?
Patience, car au moins je ne serai pas seul
Cette année il y en aura peut-être plus de quatre au filet.

. . . .

Pour attraper une fleur, il faut faire maint ouvrage
Il faut être connu, il faut avoir le bras long,
Il faut être patient, et je ne le suis pas ;
Si je l'étais je ferai tort aux gens de Gascogne,
Qui sont tous habitués d'aller vite en besogne,
Et bien que j'aie les doigts faits en forme de croc,
J'ai peur qu'ici dedans je ne puisse faire de bouquet.
N'importe, je veux tenter, celui qui s'étonne paie,
Peut-être moqué moquant j'enfilerai la bague :
On a expérimenté à travers les affaires
Que ceux qui viennent tard sont ceux qui avancent le plus.
Tel qui ne voit qu'une fois une beauté farouche
En un tour de main peut la rendre affable
Encore que ses rivaux aient souvent mérité
De pouvoir devant lui faire la même vanterie.
Je veux dorénavant avoir bon espoir,
Toujours ne gagne pas celui qui met par avance,
Et bien que je ne sois que des derniers venus,
Clémence, en ma faveur, peut en faire de cocus.

Bejam, nobles Moussurs, dats me boste suffratje,
Nou bous recusets pas parmo deu parentatje,
A mens de housilha tout lou biéil Testomen,
Degun nou'm pot prouba que legitimomen
Y ajo acy de tans qu'éts nat Jutje que m'attaigno,
Ni que sio moun amic à modo de Bretaigno :
É quan aco sere, Moussurs, h'ets un effort
Dab aquestes Goujous, joun serey prou d'accort.
Considerats au mens que sense nado ajudo,
Jou'm trobi aci deguens coum yo péyro cajudo;
E' se boulets sabe qu'ei ço que' my a pourtat,
Acos bosto justicho é bosto integritat :
La soullicitatioun de tout tems rebutado,
A tant esparricat bosto grand renoumado,
Que n'aprehendy pas que me doungats dèu mus
Mens enquouè que bouillats que m'entourne camus.
Empachats me s'etz plats d'aue aquero bergouigno ?
É nou boulentets pas que quan tourne en Gascouigno
Lous que'm saben aci digon a tout perpaus,
Yé gouax ? lou qu'an cassat à cops de cabessaus :
Courounats moun tribail de cauquo recoumpenço
Lous Gascous boun auran tant de recounechenço,
Que m'arrembiaran asseguradoment
L'an que beng dab un humble et bét remerciement.

Voyons, nobles Messieurs, donnez-moi vos suffrages,
Ne vous récusez pas à cause de la parenté,
A moins de compulser tout le vieux Testament,
Personne ne peut me prouver que légitimement
Il y ait ici, tant que vous êtes, aucun juge qui me touche de près
Et quand cela serait, Messieurs, faites un effort
Avec ces enfants, je serai suffisamment d'accord.
Considérez au moins que sans le moindre appui,
Je me trouve ici dedans comme une pierre tombée ;
Et si vous voulez savoir ce qui m'y a conduit,
Ce n'est que votre justice et votre intégrité :
La sollicitation de tout temps rebutée,
A tant répandu votre grande renommée,
Que je n'appréhende point que vous me donniez sur lé museau
Moins que vous désiriez que je m'en retourne confus.
Evitez-moi, s'il vous plait, d'avoir cette honte ?
Et ne veuillez pas que lorsque je rentrerai en Gascogne
Ceux qui me savent ici, disent à tout propos
Et voyez ? Celui qu'on a chassé à coups de torchons
Couronnez mon travail de quelque récompense
Les Gascons vous témoigneront tant de reconnaissance
Qu'ils me renverront assurément
L'an qui vient avec un humble et beau remerciement

Dans une autre pièce sur le même sujet, après avoir dépeint son état

d'esprit, qui s'est réconforté, de nouvelles craintes l'assaillent au souvenir de l'affront que lui a valu son dernier échec, et s'adressant à sa Muse, il cherche à lui inspirer confiance.

. . . .

Teng boun, Muso, teng boun, nou mous rebuten pas,
Azart d'aüe per pago un second pan de nas,
Puch qu'au prumé bourrat l'arbe nou poudouc caje,
Delèu aqueste cop mous y pouyrém escaje.
Qui de bousaus a bist hémnos d'aquero humou.
Que dan de prim-abort yo noutablo fabou,
Per eros cau aüe mante yo coumplasenço,
Dauant de merita nado recounechenço.
Ça, Muso, panem dounc à forço de douçous,
L'estimo è l'affectioun de nostes auditous,
Mès de tant que l'on sab que touts Sans bon candelos,
Coumencem tout prumé per acéro Dounzélo.
E dementre qu'arren nou mous hé pas pouchiu,
Béjam s à bot ourdit, Noste Seigne da hiu.

Clamenço! are es lou tems qu cau que hassats beze
S'ets mastresso d'aqueste loc,
S'en ets, engouaillats-m'y lou floc,
Automens n'ac pouyré pas crese.

Après la susou qu'ey bengut,
En un camin qu'es de ta loungo aléno,

. . . .

Tiens bon. Muse, tiens bon, ne te rebutes pas,
Au hasard d'avoir pour récompense un second pied de nez
Puisque à la première secousse l'arbre ne put tomber.
Peut-être cette fois nous pourrions nous y rencontrer
Qui de vous a vu femmes d'une humeur telle
Qu'elles accordent de prime-abord une notable faveur,
Pour elles il faut avoir maintes complaisances
Avant de mériter la moindre reconnaissance
Ça, Muse, volons donc par beaucoup de douceur,
L'estime et l'affection de nos auditeurs,
D'autant plus que l'on sait que tous les Saints veulent des chandelles
Commençons tout d'abord par cette Donzelle
Et pendant que rien ne nous fait obstacle
Voyons si à vœu ourdi, notre seigneur donne du fil.

Clémence ! le moment est venu où il faut que vous fassiez voir
Si vous êtes maitresse de ce lieu,
Si vous l'êtes, accordez-moi le bouquet,
Autrement je ne pourrais pas le croire.

Après être arrivé en sueur,
En un chemin qui est de bien longue haleine,

Nou bouillats qu'en pago de ma peno,
Jou m'en tourne coum souy bengut.

L'an passat dab millo plases,
Jou bengouy tout esprès bous auffri mous serbici ,
Say pas s'eus troubèts estadissis,
Mès nouts entenouy pas à dise gran mercès.

Quan érom touts deguens bosto balanço,
Certo, jamès jou n'aury dit,
Que per fabourisa la Franço,
Bous aoussots dat lou cop de dit.

Jou me souy transpourtat deguens aqueste loc,
Per flechi boste co d'arroc,
Bem abusi jou plan ! mau de Santo Quitéiro (1),
Tout me ben peu coustat esquèr,
D'inqu'acy l'ey cresut de peyro,
Aro lou soubçouni de hér.

Ne veuillez pas qu'en payement de ma peine
Je m'en retourne comme je suis venu.

L'an passé avec mille contentement,
Je vins tout exprès vous offrir mes services,
Je ne sais si vous les trouvâtes de peu d'importance,
Mais je ne vous entendis pas me dire grand merci.

Quand nous étions tous dans votre balance,
Certes, jamais je n'aurais dit
Que pour favoriser la France
Vous eussiez donné le coup de doigt.

Je me suis transporté dans ce lieu
Pour fléchir votre cœur de rocher,
Comme je m'abuse bien ! mal de sainte Quitterie,
Tout me vient par le côté gauche,
Jusqu'ici je l'ai cru de pierre,
Maintenant je le soupçonne de fer.

(1) Le Poète fait sans doute allusion à son état de célibat et à ses peines de cœur. La *Revue d'Aquitaine* (1857) contient un curieux catalogue des Saints Gascons, reproduit par le *Bréviaire de Lescar* (1541). *Revue de Gascogne* 1890, au nombre desquels se trouve *Saincte Quitterie* qui est *Saincte Quitteyre*, vierge et martyre, morte à Aire vers 477 ou 478. Cette Sainte Gasconne jouissait d'une grande célébrité et la Gascogne professait pour elle un véritable culte; elle était également honorée en Espagne, à Narbonne, à Toulouse et à Rodez.

Elle était fille d'un gouveneur de Galice, du temps de l'Empereur *Commode*. Sa mère désespérée de mettre au monde une sixième fille et redoutant les sarcasmes et la colère de son époux avait chargé une femme de la faire mourir; dérobée à cet arrêt barbare par la pitié de celle qui devait l'exécuter, Quitterie devint grande, belle et alluma la passion d'un seigneur puissant qui demanda sa main. Poussée dans une voie différente par une irrésistible vocation, Quitterie se réfugia dans une vallée profonde, que les uns placent en Espagne, les autres dans la Novempopulanie. Après bien des recherches, son admirateur la découvre, il veut la faire céder à son amour brutal; elle refuse; il lui trancha la tête dans un transport de jalousie.

MONTLEZUN, *Histoire de Gascogne*, t. I. D'après un manuscrit sur les Evêques d'Aire.

Gouayre lous estrangés n'an arre que bous placio,
E cadun lous tratto d'escrocs,
S'eus accourdats anfin la mendre gracio,
Toustem l'angouloupax deguens un heich de brocs.

Quan éts sadouro deus presens
Que bous an hèit lous Toulousens,
Lous dous estrangés bous auéjon.
Enben boun porton de millous,
Afin de bous hé gratuillous;
Puch qu'à couloums sadouts garrohos amarejon.

L'innoucent nou deu pas paga peu criminel,
Se caucun bous es infidel,
Adaquét soul cau hé la trouigno,
Cependent perço qu'un bous a trattado mau,
Jamès n'ou recebéts coum cau,
Ny l'Aubergnio ni la Gascouigno.

Après un ta hort argument,
Louy d'aüe nat ressentiment,
A cadun deüéts hé justicho,
Automens tout biro camin,
E per atau ja beyrats à la fin
Boste parterro tout eu fricho.

Guère les étrangers n'ont rien qui vous plaise,
Et chacun les traite d'escrocs,
Si vous leur accordez enfin la moindre faveur,
Toujours vous l'enveloppez dans un fagot d'épines.

Quand vous êtes saturée des présents
Que vous ont fait les Toulousains,
Ceux des étrangers vous ennuient.
Envain vous en offrent-ils de meilleurs,
Afin de vous rendre chatouilleuse;
Puisque à pigeon repus les vesces sont amères.

L'innocent ne doit pas payer pour le coupable,
Si quelqu'un vous est infidèle,
A celui-là seul il faut faire mauvais visage,
Cependant parce que l'un d'entre eux vous a maltraitée,
Jamais vous n'accueillez comme il faut
Ni l'Auvergne ni la Gascogne.

Après un argument si concluant,
Loin d'éprouver nul ressentiment,
A chacun vous devez faire justice,
Autrement tout dévie du droit chemin,
Et pour cela certes vous verrez à la fin
Votre parterre tout en friche.

Il termine ainsi :

A perpaus, l'an passat me deguets touts paraulo,
De nou'm hè pas engouan coupa ser la canaulo,
S'aro nou l'am tenguets, jou souy sense crédit,
E mous mages amics m'amucharan au dit,
D'inqu'aus quitis fourrous (1) (ô que jamés nous crebe).
Me diran, hoou Gascoun, as bit passa la lebe?
Se d'eco cau tamouéns, jou'n sabi uu arramat,
Que se n'eron pas muts auren ditja bramat,
E que soun peu segu tamouens de noblo raço,
Gouâts-lous, despuch labets n'an pas mudat de plaço.
Mes nou bous cau pas nat, ja boun soubenguéts prou.
Muso, nou sabi pas coum te gouberni jou,
Nou poussem pas ta louy, yo ta ber' entrepreso,
Mahen, de tant parla pouires esta represo.
Ditja sur l'Helicoun souno lou darré toc,
Muso, repausen-nous, é boutem aqui uu broc.

A propos, l'an passé vous me donnâtes tous parole
De ne pas me faire cette année tomber au ruisseau,
Si maintenant vous ne la tenez, je reste sans crédit,
Et mes meilleurs amis me montreront au doigt,
Jusque aux garnissaires (oh! que jamais je ne sois leur victime)
On me dira, oh! Gascon, as-tu vu passer le lièvre?
Si de cela il faut des témoins, j'en connais une poignée
Qui s'ils n'étaient muets auraient déjà parlé
Et qui sont pour sûr témoins de noble race,
Voyez-les, depuis lors ils n'ont pas changé de place,
Mais il ne vous en faut aucun, certes, vous vous en souvenez.
Muse, je ne sais plus comment je te gouverne,
Ne poussons pas si loin, une si belle entreprise,
Par ma foi, de tant parler tu pourrais être reprise.
Déjà sur l'Hélicon on sonne le dernier coup,
Muse, reposons-nous, et mettons là une épine.

Dans un PLACET au PARNASSO (*Placet au Parnasse*) il continue son argumentation sans se soucier de ce que diront ses auditeurs, dont il n'a cure.

. . . .
Coum la boux deu taùau espaurich las abeillos,
Jou sai qu'a forço gens resseigui las aureillos,

. . . .
Comme la voix du taon effraie les abeilles,
Je sais qu'à bien des gens je scie les oreilles,

(1) C'est généralement dans les époques de troubles, lorsque le fléau de la guerre sème la ruine chez nos malheureuses populations des campagnes, que le sentiment d'aversion, de haine même, contre *lous Fourrous*, les Garnissaires ou Collecteurs d'impôts, tend à se développer; Dastros et après lui Duguay, à des époques différentes mais également bouleversées, s'en font les éloquents interprètes.

É que mantun daüant que m'augi déclama,
Escoutare meslèu un mulet à brama.
Més que rusen lou nas pendent que jou declami,
Que se figuren plan qu'en soüi un é que brami,
Can haren mil efforts per troubla moun repaus,
Mens restaréi labets de segui moun prepaus,
Perbu que moun tribail plassio à *Damo Clamenço*,
Jou n'ei peus delicats la mendre coumplasenço.
Om se trufo de tout certen atge acoumplit,
L'estopho a près soun pléc, lou base es abeurit,
Lou qu'ajo poou deu loup qu'embarre sas auoeillos
E qui noum bouillo augi qués bousse las oureillos.
Ça que dira delèu caucun de mous ribals,
Qué nou boi pas bese courouna mous tribails,
A m'entene parla dab tant d'indiferenço ?
Més bet troumpos pu plan s'as aquéro cresenço,
É se jutges de jou d'yo ta praube faiçoun,
Tirot aco deu cap, bouto't'in paillassoun.
L'ounesto libertat n'es james incoumodo,
La bertat de tout tems es estado à la modo,
E se moun proucedat blasso los délicats,
Aco diu supourta cadun per sous pecats.
Clamenço sabbe prou que las gens de Gascouigno
Disen ço quan eu co sense poou ni bergouigno,

Et que beaucoup qui m'entendent déclamer devant eux
Ecouteraient plutôt un mulet braire.
Pourvu qu'ils se trémoussent le nez pendant que je déclame
Qu'ils se figurent que j'en suis un et que je braie,
Quand ils feraient mille efforts pour troubler mon repos
J'hésiterai moins alors à suivre mon discours
Pourvu que mon travail plaise à *Dame Clémence*,
Je n'ai pour les délicats aucune complaisance.
On se moque de tout certain âge accompli,
L'étoffe a pris son pli, le vase est saturé,
Qui a peur du loup enferme ses brebis;
Qui ne voudra pas m'écouter se bouche les oreilles.
Ça, dira peut-être un d'entre mes rivaux,
Que je ne veux point voir couronner mes travaux
A m'entendre parler avec tant d'indifférence ?
Mais tu te trompe bien sûr si tu as cette croyance
Et si tu juges de moi d'une si pauvre façon,
Tire-toi cela de la tête, mets-y un paillasson.
L'honnête liberté n'est jamais incommode,
La vérité en tout temps a été à la mode,
Et si mon procédé blesse les délicats,
Cela chacun doit le supporter pour ses péchés.
Clémence sait assez que les gens de Gascogne
Disent ce qu'ils ont sur le cœur sans peur ni honte,

Qu'un Gascoun qu'es coustrein seré boun per hé bréus
E que toutis soun francs coumo béts macaréus
. . . .

Qu'un Gascon qui est contraint serait bon pour faire des reliques,
Et que tous sont francs comme de beaux maquereaux.
. . . .

Puis, faisant allusion au long postulat qui lui a été imposé avant de cueillir la seconde fleur, il dépeint le désarroi du Parnasse durant cette période :

Ditja despuch loung temps las nau sos ta bantados,
Deguens un clot pregound se trobon embarrados.
Appoulloun tout escas tourno mucha lou goueil,
E nou lusis pas més qu'yo méco de careil.
Aci plau dus ans a coumo per las carreros,
La grélo é lou mau tems y an héit milo goutéros.
E coumo lou Parnasso ero ta desanat,
Nou cau pas s'estouna se tout s'en éro anat.
Oy, tout aüoé hugit d'inqui'à Damo Clamenço;
Per n'aüoé pas dequé se paga la despenço;
É qui la coustreignouc é decha aço soulet,
Quauques minjos crestias que hérren lou mulet.
. . . .

Déjà depuis longtemps les neufs sœurs si vantées,
Dans un trou profond se trouvent enfermées.
Apollon, tout endormi, vient de montrer son œil
Qui ne luit pas plus qu'une mèche de lampe.
Ici il pleut depuis deux ans comme dans les rues,
La grêle et le mauvais temps ont fait mille gouttières
Et comme le Parnasse était si désemparé,
Il ne faut point s'étonner si tout avait disparu.
Or, tout avait fui jusqu'à Dame Clémence,
Pour n'avoir pas de quoi se payer la dépense ;
Et qui la contraignit à tout laisser à l'abandon,
Quelques mangeurs de chrétiens qui ferrèrent le mulet.
. . . .

Il termine en sollicitant près de ses juges une nouvelle récompense qui achèvera dignement l'œuvre commencée. Puis, s'adressant au Président de Maniban, il implore sa puissante intervention en ces termes :

Aumens, gran Maniban, nou'm hassats pas la troüigno,
Puch qu'èts proutectou de toute la Gascouigno,
Coumo au Sant de Parrochio acos à bous qu'em doüi

Au moins, grand Maniban, ne me faites pas la moue,
Puisque vous êtes le protecteur de toute la Gascogne,
Comme au Saint de Paroisse, c'est à vous que je me suis consacré

Perso que sustenguets lous amics au besoui,
Per quate cos deu moun bost'umbro es ta presado
Que jou nou doubti pas quan aquesto assemblado,
Nat de tantis que soun me refuse yo flou,
Més que tant sulomens badets en ma fabou;
Noum dechéts pas lou floc a mei heich, mejo endorto,
É nou soufriscats pas que Dimenche quan sorto,
Lous qui m'an bist aci digon a joc segu,
Yé goüats que lian baillat de la palo seu cu

Parce que vous soutenez les amis au besoin,
Par les quatre coins du monde votre personne est si venérée
Que je ne doute pas que dans cette assemblée
Nul tant que vous êtes me refusiez une fleur,
Pour peu que vous ouvriez la bouche en ma faveur ;
Ne me laissez pas le bouquet à moitié fagot, à moitié lien,
Et ne souffrez pas que dimanche quand je sortirai,
Ceux qui m'ont vu ici disent à jeu certain,
Et voyez on lui a donné de la pelle au ***.

Telle est la manière de Dugay dans les spécimens que nous venons de donner en les abrégeant toutefois. On peut se convaincre aisément qu'il manie assez bien la langue gasconne et qu'il sait s'en rendre maître. Il ne souffle, il est vrai, que sur des pipeaux bien légers, mais il faut lui rendre cette justice, qu'il sait adroitement en tirer des modulations très agréables. Malgré la monotonie du sujet, il possède néanmoins l'allure dégagée d'une imagination riante et facile, avec une pointe de gauloiserie qui n'est pas sans saveur. C'est un franc réalisme qu'il emploie, sinon inconscient, du moins sans apprêt ni tapage (1). Il ne vise certes pas à l'élégance, mais par contre ses vers respirent la franchise, le naturel et l'abandon. On rencontre ça et là de charmantes images, dans cette poésie familière, qui en rehaussent l'éclat et le charme.

Si les cordes de sa lyre sont assez dociles pour chanter des sujets badins, il n'en sera pas toujours de même quand il traitera des sujets graves comme il l'essaie dans une pièce intitulée STANÇOS MOURALOS (*Stances Morales*), où il se borne à versifier les lieux communs sur la mort :

L'arrêt es dat, que cau moury,	L'arrêt est donné, il faut mourir,
Nat remédy nou pot gouary,	Nul remède ne peut guérir,
La mes pouchanto creaturo.	La plus puissante créature.
Lou Rey, lou Prince ė lou Bourgės,	Le Roi, le Prince et le Bourgeois

(1) Dans les entretiens des gens du XVIIe siècle, que de propos gaillards, qui n'effarouchaient personne et qu'on n'entendrait pas aujourd'hui sans quelque embarras! Que d'usages qui nous paraissent grossiers et qui semblaient alors les plus naturels du monde!

Pagon taplan coum lou pagès,	Payent aussi bien que le Paysan,
Aquet tribut à la naturo.	Ce tribut à la nature.
L'exemple mous es trop présent,	L'exemple nous est trop connu,
È ço que'y a de mes prusent,	Et ce qu'il y a de plus cruel,
Noste fourtunable Dautino (1),	Notre fortunée *Dauphine*,
Qu'a üt despuch pauc aquet sort,	Qui a subi depuis peu cette destinée,
Per se garanti de la mort	Pour se garantir de la mort
N'a pas troubat nado lésino.	N'a trouvé aucun moyen.
Puch qu'ac besem è qu'es atau,	Puisque nous le voyons et qu'il en est ainsi,
Attendamous touts coumo cau,	Préparons-nous tous comme il le faut,
A la fin que se mous aprésto.	A la fin qui pour nous s'apprête.
Biscam dounc plan, per plan mouri.	Vivons donc bien, pour bien mourir.
Qui biu plan nou pot pas peri	Qui vit bien ne peut pas périr,
De mau biüe malo mort résto.	De mal vivre une mauvaise mort reste.

. . . .

Le sujet se développe dans les six strophes qui suivent et rien ne vient rehausser cette poésie traînante et décolorée.

La France venait d'être mise au ban de l'empire et la grande alliance se formait. Tous les *Princes Allemands* y adhérèrent ; les *Provinces-Unies*, l'*Angleterre*, l'*Espagne*, s'unirent pour le rétablissement des traités de *Westphalie*, et des *Pyrénées*. L'Europe espérait à tort obliger *Louis XIV* à restituer toutes ses conquêtes.

Notre poète gascon prend prétexte de cet événement historique pour adresser au Grand Roi des STANCES où il exalte et glorifie la grandeur de ses exploits.

A L'INCOUMPARABLÉ LOUIS LE GRAND SOUS AHÈS PRESENS

STANSOS

Gran *Rey* tout lou moun bous attaco,
  Quan bosto prudenço s'estaco
A semoüa lou repaus deguens bostes Estats,
Ditja de milo estrems milo enemics poustats,
Guignon ples de gelou l'aunou de bostos armos;

A L'INCOMPARABLE LOUIS LE GRAND SUR LES EVENEMENTS PRESENTS

STANCES

Grand roi, tout le monde vous attaque,
  Quand votre prudence s'attache
A semer le repos dons vos Etats,
Déjà de mille côtés mille ennemis postés
Guettent pleins de jalousie l'honneur de vos armes ;

(1) *Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière*, dauphine de France, morte le 20 avril 1690 à l'âge de 30 ans.

Louy de sounja que bosto Majestat
Creing mens abarrey las alarmos,
Que quan es en tranquilitat.

De touts bosttes proujets la bertut es la guido
L'iniquitat es esblasido,
Tapé que Louis a sentit lou herum,
Bosto justicho es un alum
Que brullo deu pecat d'ulcere embereado,
É deguens l'Unibèrs nou y a pas ome biu,
Que finisco coum bous uno obro coumençado,
Mès que mès, quan redoundo à la glorio de Diu.

Dab tout aco, Gran Rey, milo moustres se leüon,
E las armos d'Infer maléoüon,
Per millou trioumpha de bosto santo ardou;
Souben de la bertut, yo petito coulou,
Capéro lou desi deus que bon bosto perto.
E pendent que bous hen la cour
Lous trètes soun toustem alérto,
Afin de bous jouga quauque tarrible tour.

Mès puch qu'a co balent arren n'es impossible,
Que bengon d'ennemics au tribble,
Boste bras nou'n redoubto nat.

. . . .

Loin de songer que Votre Majesté
Craint moins à travers les alarmes
Que lorsqu'elle jouit de la tranquillité.

De tous vos desseins la vertu est le guide
L'iniquité est tremblante
Sitôt que Louis a senti l'odeur,
Votre justice est un feu
Qui cicatrise le péché d'ulcère empoisonné,
Et dans l'Univers il n'est homme vivant
Qui termine comme vous une œuvre commencée,
Plus que jamais, lorsqu'elle contribue à la gloire de Dieu.

Avec tout cela, Grand Roi, mille monstres se lèvent
Empruntant les armes de l'Enfer,
Pour mieux triompher de votre sainte ardeur;
Souvent de la vertu une petite nuance
Cache le désir de ceux qui veulent votre perte,
Et pendant qu'ils vous font la cour
Les traitres sont toujours en éveil,
Afin de vous jouer quelque terrible tour.

Mais puisque à cœur vaillant rien n'est impossible,
Que les ennemis viennent au triple,
Votre bras n'en redoute aucun.

. . . .

Puis il énumère les Etats coalisés, en donnant à chacun d'eux le nom d'un animal accompagné du qualificatif qui caractérise le mieux ses instincts et ses convoitises. Il les défie et leur oppose *lou Pout*, le *Coq gaulois*, la *France* en un mot, qui fera bonne garde autour du poulailler et ne se laissera pas surprendre.

> A l'entour deu Lyri Francès :
> Atau hen lou tutét las bestios noumentados;
> E s'ahiscon de maus enches
> Per abraca las urpos agusados
> D'un pout qu'arrits qu'an l'y muchon las dens ;
> Bertat es que n'an que flaquéro;
> É quan n'y aure dex millo Régimens,
> S'esmoutiren de poou en beze sa meméro.
> . . . .

> Au tour du Lys Français,
> Ainsi font le guet les bêtes dénommées
> Et s'excitent. par de mauvais propos,
> Pour raccourcir les griffes aiguisées
> D'un coq qui rit quand on lui montre les dents ;
> La vérité est qu'elles n'éprouvent que couardise,
> Et quand même il y aurait dix mille régiments,
> Elles s'évanouiraient de peur en voyant sa crête.
> . . . .

Il termine en souhaitant à *Louis le Grand*, une longue vie ainsi qu'à son valeureux coq qui sortira victorieux de la lutte.

Mais contrairement aux prévisions optimistes qu'il exprime, la fortune se lassait bientôt d'être favorable à la France.

Les maréchaux *De Duras* et d'*Humières* ne purent entraver les mouvements du *Duc de Lorraine*, *Charles V*, et de l'*Electeur de Bavière* ; les garnisons de *Mayence* et de *Bonn* furent obligées de capituler après une héroïque défense, les munitions vinrent à manquer. Le *Roi* rappela le *Maréchal de Luxembourg* à la tête de ses armées. Ce dernier passa la Sambre le 29 juillet entre Charleroi et Namur, et le 2 juillet il attaqua le *Prince Waldeck* auprès du ruisseau de *Fleurus*. Le succès fut complet mais sans résultat, comme la victoire de *Staffarde* remportée par *Catinat* sur le *Duc de Savoie*, *Victor Amédée*, ouvertement allié à la coalition.

Dugay a conscience de ce nouvel état de choses : son enthousiasme patriotique est alarmé par la réalité des faits qu'il développe dans le morceau suivant, qui est une page d'histoire vécue.

Il met dans la bouche d'un modeste ramoneur, échappé des derniers combats, les réflexions que ces graves événements lui inspirent pour l'avenir de son pays :

REFLEXIOUN SERIOUSO D'UN RASCLO CHAMINÈOS ESCAPAT DE LA BATAILLO D'ESTAFFARDO

Mourmeillan, qu'es estat lou climat de la joïo,
Tu que't beses l'aunou de touto la Saboyo,
Espio enque debengueras,
Tu nou bas pas este arren qu'yo machanto tucouèro,
Qu'un arroignous eschugomas,
E qu'yo retreito de misero.

Toustem lou désaste é lou mau.
Aro aciu, aro aqui se loguon à journau;
Las bilos la mes renoumados,
E las maisous mes remountados,
D'un cop qu'an pres machant déclin,
Lou méstre be pot hé mars e moun tant que bisco,
Per ta plan que la condousisco,
Se lou désaste y es b'auran machanto fin.

Quan de causos y augut au mounde,
Qu'aro nou pouiren pas este en ligno de counde,
Perço quan pres y auto coulou.
Troyo, la pruméro en balou,
Ninivo, la mes grano é la mes aunourado,

REFLEXION SERIEUSE D'UN RAMONEUR ECHAPPE DE LA BATAILLE DE STAFFARDE

Montmélian (1), qui as été le pays de la joie,
Toi qui te vois l'honneur de toute la Savoie,
Regarde ce que tu deviendras,
Tu ne vas plus être rien qu'un misérable réduit,
Qu'un essuie mains crasseux
Et qu'une retraite de misère,

Toujours le désastre et le malheur.
Maintenant là-bas, puis ici, se louent à la journée,
Les villes les plus renommées,
Et les maisons les mieux montées,
Une fois qu'elles ont pris un mauvais déclin,
Le maitre peut bien faire mars et mont tant qu'il vivra,
Pour si bien qu'il les administre,
Si la débacle s'y trouve, elles auront une triste fin.

Combien d'événements n'y a-t-il pas eu au monde
Qui ne pourraient maintenant entrer en ligne de compte
Parce qu'ils ont pris un autre caractère.
Troie, la première en valeur,
Ninive la plus importante et la plus honorée,

(1) Petite ville de la Savoie située à 15 kilomètres de Chambéry, sur la rive droite de l'Isère, et située sur une montagne assez élevée. Au sommet on remarque les ruines d'un château fort qui dominait toute la vallée de l'Isère et passait pour une position très forte. Elle fut prise par Catinat en 1691.

Babylono, ta renoumado,
Babel ta reguillé, *Jèricho* ta bantat,
La famouso *Gasa* que s'aploumbéc en patis,
E milo locs plés de beutat,
Tout aco s'es hounut en un *nomine patris*.

Tout se pérd per machant gouber,
Taplan l'acïé coumo lout hér,
S'arrouigno é se pouiris à fauto de prudenço.
La bertut cédo à l'ignourenço,
E toustem lou dangé seguich l'ome mutin.
Praube païs natau pertant qu'aro parechos?
Se nou prengués y aute camin,
Tu beiras ses triga cambiat en hum de déchos.

Ben as augut ditja yo rudo estacassado,
Diu te guardo qu'aquesto annado
Lou medich hazendé t'en baillesso yo tau!
Ah! s'et arribo aquet journau!
Tas daunos de regret houneran a oueil bistos;
E tas païsantos toutos tristos,
Se ban desespera seu malhur deùs ahés.
Anfin praube Parsan après d'autos defféitos,
Tu podes léu plega paés,
Car per tu bereignos soun heitos.

Babylone si renommée,
Babel si séduisante, *Jéricho* si vantée.
La fameuse *Gasa* qui fut réduite en pâturages.
Et mille lieux pleins de beauté,
Tout cela a disparu en un *nomine patris*.

Tout se perd par mauvaise gestion,
Aussi bien l'acier que le fer
Se rouille et se pourrit par défaut de prudence,
La vertu cède à l'ignorance.
Et toujours le danger suit l'homme mutin.
Pauvre pays natal pour tant que tu paraisses maintenant?
Si tu ne prends un autre chemin,
Tu te verras sans tarder transformé en fumée de décadence.

Tu en as déjà certes éprouvé une rude secousse,
Dieu te garde que cette année
Le même estivandier t'en procurât une pareille!
Ah! si ce jour-là arrive!
Tes dames de regret fondront à vue d'œil;
Et tes paysannes toutes tristes,
Vont se désespérer sur le malheur des affaires publiques.
Enfin pauvre paysan après d'autres défaites
Tu peux bientôt serrer tes paniers;
Car pour toi vendanges sont faites.

S'om nou's gouardo d'arren sounque de las carrétos,
    Per se sauba las bragos netos,
    Cau espia més loui que deu nas,
L'infortuno automens mous seguich pas à pas.
Dinquio quem à regrét segus de nosto perto.
Can la gato a troubat la saladouro auberto,
Se bo bey pot entra dus ou tres cops arrount,
Més sé'i bo ana trop soüen ja pagara la grécho,
    Tant tourno la crugo à la hount,
    Qu'a la fin lou tutoun y lécho.

    Qui temerariomeni s'engatjo,
    Dad forço peno se desgatjo.
    E souben y décho la pet.
Bac bey à joc segu noste praube troupét;
Per aüoé trop coundat sur son pauc d'espéranço;
    Que mau d'espitau sio lo Franço.
    Ta picantos soun sas ourtics.
Ah, se dus ou tres cops mous a baillat *Bandomo* (1)
Ja certos lou qu'aura sas gens per ennemics,
    Nou cau ét que gouaire s'endromo.

Si on ne nous préserve de rien si ce n'est des charrettes,
    Pour conserver nos braies nettes,
    Il faut regarder plus loin que son nez,
L'infortune autrement nous suit pas à pas,
Jusqu'à ce qu'à regret nous soyons sûrs de notre perte.
Quand la chatte a trouvé la salière ouverte
Si elle veut elle peut y entrer deux ou trois fois de suite
Mais si elle y veut aller trop souvent, certes, elle paiera la graisse·
    Tant va la cruche à la fontaine
    Qu'à la fin le goulot y reste.

    Celui qui témérairement s'engage,
    Avec beaucoup de peine se dégage,
    Et souvent y laisse la peau.
Il le voit bien à coup sûr notre pauvre troupeau;
Pour avoir trop compté sur son peu d'espérance,
    Quel mal d'hôpital frappe la France.
    Sur ses orties si piquantes.
Ah! si deux ou trois fois elle nous a donné *Vendôme*
En vérité celui qui aura ses gens pour ennemis,
    Il ne faut guère qu'il s'endorme.

Il passe au récit de la bataille de *Staffarde* (2) :

(1) *Duc de Vendome*, petit-fils de Henri IV, se distingua aux sièges de *Mons*, de *Namur*, aux batailles de *Steinkerque* et de la *Marsaille*.
(2) *Catinat*, commandait en Italie. Pour amener son adversaire à une action décisive avant l'arrivée des troupes Allemandes, il dévasta les campagnes du Piémont, fit couper les arbres, arracher les vignes, brûler les villages. *Victor Amédée* ne sut pas se contenir devant ces ravages et livra la bataille de *Staffarde*, près de *Saluces* (18 août 1690). Il perdit 4,000 hommes tandis que les Français eurent à peine 500 morts.

La susou me parso la hardo,
Taupunt que me soubeng deu coumbat d'Estaffardo,
Coumbat ou lou Francès pariüo auta sagnous,
Coum un soul maseré qu'a 'scanat cent moutous;
Oun lou hum deu canoun ennegriüo tant l'aïre,
Qu'om nou bese lusi nado brico d'esclaire,
Soun soul houec descarat serbiuo de flambéu,
Per mes faciloment embia gens ent'au Céu,
Mès que mès au Frances doun la 'spaso murtréro
Partiuo l'arramat d'yo larjo carretéro.
Coumbat oun lou barbet asclat d'un rede pic,
Hourrupaüo miey mort la sang de son amic,
Oun lous morts tourtissats à modo de barraillo,
Empachaüon lous biüs de hé mage mourtaillo;
Oun anfin lou Gascoun passaüo per pé mot,
Se noun aüé de tres coupat camos é cot.
S'aoüéts bist lous païsans quand la terro badaillo,
A grans cops de lagêts esbricailla la paillo,
Farci des gras de blat au so lou mendre trauc,
E hè boula à touts bents ço que peze mes pauc,
Atau deus petrinals, lous boulets, las cadeos,
Enrougiüon l'autan deu pur sang de las bèos,
E deu resto deu cos lous ossis séparats,
Farciüon à bet tail curados è barats.
Hurous lou qui labets à forco de lezino,

La sueur me trempe les vêtements.
Dès que je me souviens du combat de *Staffarda*
Combat où le français paraissait aussi souillé de sang
Qu'un seul boucher qui a égorgé cent moutons;
Où la fumée du canon obscurcissait tellement l'air,
Qu'on ne voyait briller le moindre éclair,
Son feu destructeur servait seul de flambeau,
Pour envoyer plus sûrement les gens au Ciel
Plus que jamais au Français dont l'arme meurtrière
Les salves partaient d'un chemin spacieux.
Combat où le cheval pourfendu d'une large blessure
Aspirait à demi-mort le sang de son ami,
Où les morts enduits de terre, en façon de palissade
Empêchaient les vivants de faire plus grand carnage
Où enfin le Gascon passait pour pied mou
S'il n'avait au moins coupé de trois les jambes et le cou.
Si vous aviez vu les paysans quand la terre baille
A grands coups de fléaux, briser la paille,
Remplir de grains de blé sur l'aire le moindre trou
Et faire voler à tous les vents ce qui pèse le moins,
Il en était ainsi des armes retentissantes, les boulets, les chaines
Rougissaient le sol du plus pur sang des veines,
Et du reste du corps les os séparés,
Comblaient hachés en pièces, sillons et fossés
Heureux celui qui alors à force d'habileté

Attrapec lou segret de huge à la sourdino
D'un loc oun lous chibaus aueuon per paillat
Yo doutzeno de morts l'un dab l'aute engouaillat,
È miey transits de set a plasé s'abeuraüon,
De la baüe è deu sang que lous morts regautaŭon.
Hurous lou qui pouscouc à guiso d'arruhaut,
Archa per s'estuja lou tepé lou mės haut.
Hurous, tres cops hurous, qui sustengouc las ruos,
Sense s'esté esdejuat de ta machantos pruos,
É qu'après aue bist tant de sang, tant de mau,
Poudouc s'en ana entiė de caps à soun oustau.
Enquoué m'en trobi prou de m'en tourna la peille,
Sense y auoue dechat que tres dens é yo aureilho.

Posséda le secret de fuir sans bruit,
Un lieu où les chevaux avaient pour litière,
Une douzaine de morts l'un dans l'autre enchevêtrés
Qui à moitié transis de soif, à plaisir s'abreuvaient
De la bave et du sang que les morts vomissaient.
Heureux celui qui put, en guise de rempart,
Atteindre pour se cacher le coteau le plus élevé,
Heureux, trois fois heureux, qui se soutint dans les rangs
Sans s'être exposé à des prunes si meurtrières
Et qui après avoir vu tant de sang, tant d'horreurs,
Put s'en aller sain et sauf vers sa demeure.
Certes je m'en trouve assez d'en rapporter mon vêtement
Sans n'y avoir laissé que trois dents et une oreille.

L'échec infligé à nos armes, suivi de la perte de la Savoie et du Piémont, fruit de notre dernière victoire, ainsi que les représsailles sanglantes exercées dans le Dauphiné, lui font désirer une paix bienfaisante que personne n'ose espérer. Il prévoit les conséquences désastreuses de la continuation des hostilités qu'un traité honorable peut seul conjurer :

Mès que sera aço quan sio coueit ?
Ditja lou Piémount s'en ba boueit
É dègun nou bei pas que la guerro mourisco,
Lou poultroun seus tisous nou bo pas que finisco,
Lou riche que nou sent arrouignos ni turmons,
Lou Seignou que hugis la misero deu tems,
Nous se soucion pas que s'apaise :

Mais qu'adviendra-t-il de tout cela quand ce sera fini!
Déjà le Piémont nous échappe.
Et personne ne voit que la guerre s'éteigne,
Le poltron sur les tisons ne veut pas qu'elle finisse
Le riche qui n'éprouve ni ruines ni tourments,
Le seigneur qui échappe à la misère du temps,
Ne se soucient pas qu'elle s'apaise :

**Mès s'aqueste malhur duro lou plen d'un an,
Riches é grans Seignous que jasats à boste aise,
Jou bous beiré réduits à noste gaigno-pan (1).**

**N'auets pas jamès bist desbourda la ribero,
É l'aigo s'en amia de pachéro en pachèro
Lou bareit d'un Seignou, la leigno d'un marchant,
Lou hèn d'un arrendié, lous peillots d'un truchant,
Atau bous pot tracta la machanto fourtuno,
La misero d'un soul pot lèu bengue coumuno.
Y enquoué qu'aro bous tracte plan,
Gouardax-bous qu'à la fin soun caignot nou bous mordo,
É que nouts caillo ana so boulets minja pan
Dab la barro seu cot serca misericordo.**

**Necessitat n'a pas de ley,
Hets léu pax dab' un ta gran Rey (2)
Per counserba ço que mous resto.**

Mais si ce malheur dure une année entière,
Riches et grands seigneurs qui causez à votre aise,
Je vous verrai réduits à notre gagne pain.

Vous n'avez jamais vu déborder la rivière
Et l'eau entrainer de digue en digue
Le labour d'un seigneur, le bois d'un marchand,
Le foin d'un fermier, les hardes d'un journalier,
Ainsi peut vous traiter la mauvaise fortune,
La misère d'un seul peut bientôt devenir commune.
Et encore bien qu'elle ne vous traite pas mal,
Méfiez-vous qu'à la fin son chien ne vous morde,
Et qu'il ne vous faille aller si vous voulez manger du pain
Avec le bâton sur le cou chercher miséricorde.

Nécessité n'a pas de loi,
Faites vite la paix avec un si grand Roi
Pour conserver ce qui nous reste.

(1) En consultant les récits des voyageurs Anglais qui ont visité la France, sous Louis XIV et Louis XV, on voit une Cour magnifique, des bâtiments somptueux, des Académies, un superbe appareil d'armées, de vaisseaux, de routes, une administration toute puissante, une petite élite de gens parés et polis. Par dessous, un amas de paysans hâves qui grattent la terre infatigablement, qu'on recrute de force par des chasses, qui mangent du pain de fougères, qui s'accrochent aux voitures des étrangers pour mendier un morceau de véritable pain. Par dessous les fêtes et les broderies de Versailles, une populace d'affamés et de déguenillés *(Lady Montagne, Locke, Addisson Arthur Young).*

Avant la guerre de succession, *Vauban* écrivait déjà : « Près de la dixième partie du peuple est réduite à mendier ; des neuf autres parties, cinq ne peuvent faire l'aumône à celle-là, dont elles ne diffèrent guère ; trois sont malaisées ; la deuxième ne compte pas plus de 100.000 familles dont il n'y a pas 10,000 fort à leur aise ». (*Dîme Royale*, collection des Economistes, t. I, page 34).

Fénelon écrivait au Roi en 1694 : « Vos peuples meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée : les villes et les campagnes se dépeuplent, tous les métiers languissent, tout le commerce est anéanti » (*Œuvres de Fénelon*, édition Didot, t. III, p. 427).

(2) La paix était de courte durée sous le règne de Louis XIV et souvent si précaire qu'elle ne permettait pas le désarmement.

Nousaus en loung tems a de caro à la tempesto
Perço qu'ac aouen meritat
Aro dounc per biasa n'ajam plus de lesino
Car dus cops es toustem picat
Lou qui countro esperoun reguino.

Coum, cap de Sent-Jouan, de que serbich Guerro,
Nou balere pas mès hé trouta la picherro,
E minja sas soupos en pax,
Qu'ana deguens un clot luta dab lous taupats,
Aprés aoué clucat en mustra soun couratge.
Bau mès lèu soufri en pax é biue dauantatje,
Que de boule hé pax quan tout es escanat,
Brico plus n'es tems, malo-raujo,
De cassa lous arrats que soun en la biscaujo
Quan tout lou blat s'en es anat.

N'es pas toustem sasoun de cresta las abeillos.
Toustem n'es pas estiu per toune las aüeillos,
Tabenc n'es pas toustem lou dio de hé pax.
En attende à douman n'y a forço de troumpats.
E s'aro en dilaya bousauts perdets lou douto,
Quan bouillats conclusi que nous sera pas ouro;
Coueitats-bous-y dounc tout de boun
E n'ajats pas més disputo,

Nous autres depuis longtemps faisons face à la tempête
Parce que nous l'avons mérité.
Maintenant donc pour tergiverser n'ayons plus d'excuse,
Car deux fois est toujours piqué
Celui qui contre éperon regimbe.

Comment, tête de Saint-Jean, à quoi sert la guerre
Ne vaudrait-il pas mieux faire circuler la jarre
Et manger sa soupe en paix,
Que d'aller dans un trou lutter avec les taupes,
Après avoir tourné l'œil en montrant son courage.
Il vaut mieux souffrir en paix et vivre davantage
Que de vouloir faire la paix quand tout est égorgé.
Il n'est plus temps, mauvaise colère,
De chasser les rats qui sont dans la maison
Quand tout le blé s'en est allé.

La saison n'est pas toujours de châtrer les abeilles,
Ce n'est pas toujours l'été pour tondre les brebis,
Aussi n'est-il pas toujours le moment de faire la paix.
En attendant à demain, il y en a beaucoup de trompés.
Et si maintenant en différent vous perdez l'occasion
Quand vous voudrez conclure il ne sera plus l'heure;
Attelez-vous-y donc tout de bon.
Et n'ayez plus de querelles.

Lou mès machant acord merito yo rançoun
E lou millou proucés nou bau pas yo flaüto.

Après qu'n loung iuoür a jougat de soun resto,
E que lou gay printems descapero sa testo,
Tout ço que biu es encantat :
Om bei lous auserous seu segot échutat
Bresilha de plasé, boulateja per l'aire;
Om bei lou groüoillat hé tutet au pescaire,
Om bei boundi l'aignet à l'oumbro deu sapin.
E courna lou limac à l'arros deu matin.
A tau sun cop poudém cassa la periggléro,
E peu mouyen d'yo pax fini nosto misero,
Om beira lou seignou dab yo troupo de cas,
Crida, hou Beléloou, de matas en matas.
Lou bourgés peu marcat passéja sa parento,
E l'artisan pauruc tribailla sense crento,
La païsante anira peu bareit, per l'estout
Dab la haus ou dab la matuillo,
E labets cantara pertout
Lou Rasclo chaminéo, autaba, finegaillo.

Le plus mauvais accord mérite une rançon
Et le meilleur procès ne vaut pas une flûte.

Après qu'un long hiver a joué de son reste,
Et que le gai printemps découvre sa tête,
Tout ce qui vit est enchanté :
On voit les petits oiseaux à l'abri de la haie
Gazouiller de plaisir, voltiger dans l'air,
On voit la grenouille faire des avances au pêcheur,
On voit bondir l'agneau à l'ombre du sapin,
Et le limaçon jouer des cornes à la rosée du matin.
De cette façon si une fois nous pouvons chasser la guerre
Et par le moyen d'une paix finir notre misère
On verra le seigneur avec une troupe de chiens,
Crier, hou, Beléloou, de hallier en hallier.
Le bourgeois promener sa parente au marché.
Et l'ouvrier peureux travailler sans crainte,
La paysanne s'en ira par la terre labourée à travers le chaume
Avec la faux ou l'émottoir.
Et alors chantera partout
Le Ramoneur, également, fine aiguille.

Cette fantaisie poétique sur des événements historiques vrais, sans viser à la perfection, est néanmoins intéressante à plus d'un titre. La phrase est facile, coulante, et sonne agréablement à l'oreille. Le style tantôt énergique, coloré, plein d'images, tantôt sentimental et descriptif, révèle tout à la fois le Poète et l'homme de guerre. Sa peinture du combat de *Staffarde* ne manque ni de souffle, ni de vivacité, et il assouplit à son gré la langue pour

nous raconter les menus détails de cette boucherie. On s'aperçoit aisément qu'il s'est inspiré des œuvres de son compatriote *Ader*, passé maître dans le genre.

Le *Poète-Médecin* nous apparaît comme un fin lettré, nourri de la moelle des classiques, qu'il se plaisait, en homme de goût, à consulter dans ses moments perdus. Les auteurs Grecs et Latins lui en fournissaient le plus; il aimait à y revoir ce qu'il trouvait de plus beau sans s'en dégoûter jamais, à la recherche du bon sens et non du bel esprit.

Il prend d'abord *Homère* pour modèle.

Ce dernier a célébré dans l'*Odyssée* « le jardin d'*Alcinoüs*, roi de *Corcyre* (*Corfou*) et raconte la généreuse hospitalité que ce monarque offrit à *Ulysse* naufragé. »

Il s'empare de ce thème pour en faire le sujet d'un *Chant Royal* où il compare sous le voile de l'allégorie *Jean Guy de Maniban* (1) au roi *Alcinoüs*, et les jardins de *Clémence-Isaure* à ceux de l'île de Corcyre, se réservant pour lui le rôle d'Ulysse naufragé.

Il cherche en vain à guinder sa Muse, ses alexandrins sont impuissants à rendre sa pensée. Le Poème, malgré ses efforts, reste confus, embarrassé et obscur; sa langue n'en reste pas moins simple et naturelle et du milieu même des broussailles surgit à chaque instant une épithète pittoresque, une trouvaille d'expression. Il l'achève par une allusion à sa précédente défaite aux Jeux Floraux.

D'Ulici patient, dah la boux emprountado,
Jou déplori, hillots, lou malhur deu Gascoun,
Qu'aouc tanto de nas per la pruméro annado
Que s'ensajec d'archa ser lou *Mont Helicoun*
Peu casau renoumat en las obros d'*Oumèro;*
Entcni aqueste loc oun l'esperit hé chéro :
Loc que lou maubes tems aurè ditja gouastat
Se bistoment caucun nou l'aousso artetat;

D'Ulysse patient, avec sa voix d'emprunt,
Je déplore, mes enfants, le malheur du Gascon,
Qui eut tant de déceptions pour la première année,
Qu'il essaya de gravir le *Mont Hélicon*.
A travers le jardin renommé dans les œuvres d'*Homère*
J'entends ce lieu où l'esprit est bien accueilli :
Lieu que le mauvais temps aurait déjà gâté,
Si prestement quelqu'un ne l'eût protégé ;

(1) On sait en effet que l'illustre Président contribua dans une large mesure au rajeunissement du Collège de Clémence-Isaure, soit comme Mainteneur, soit comme Chancelier ; et c'est avec un soin jaloux et une remarquable autorité qu'il en surveilla les travaux jusqu'aux derniers moments.

Més qui, gran Maniban que tout lou moun admiro
Acos bous, è per tant jou bous ei noumentat.
Alcinoüs soignous deu casau de Corcyro.

Mais qui, grand Maniban que tout le monde admire
C'est bien vous, et pourtant je vous ai désigné.
Alcinoüs soigneux du jardin de Corcyre.

Comme *Baron*, le Poète de Lavardens, prit plaisir à imiter *Horace*. Il traita à son tour l'Ode VII[e] *Diffugere Nives* ; nous avons pu apprécier la manière de Baron, celle de Dugay, nous facilitera la comparaison. Le retour du printemps qui frissonne dans les feuilles agitées par le séphir, lui sert à rendre courage aux désespérés en lui faisant voir que les mauvais jours ne durent pas. Le renouvellement des saisons lui montre que rien ne dure et qu'il ne faut pas nourrir de trop vastes espérances ni de trop longues douleurs. Laissons lui la parole :

Aro que lou tor es passat
Diu sap en nostes prats coum l'herbeto ba crèche!
La hoüeillaco ditja coumenço de pareche,
É lou cabeil deu blat sourtich tout hérissat.

La Tèrro beng de prene un bisatje fort gay,
L'aygo que cour tout dous de pachéro en pachèro,
Nou campejo pas més deguens nost' arribéro,
Et respetto lou mès de May.

Rejoüiscam'us dounc Goujous,
Las gracios toutos despuillados,
Las Nimphos cargados de flous
Mous coumbidon à hè forço sauts é camados.

Démést nostos rejouissenços
Sounjem pourtant à boun assient

Maintenant que la glace est passée dans nos prés
Dieu sait comme l'herbette va croitre!
Le feuillage commence à paraitre déjà,
Et l'épi sort du blé tout hérissé.

La Terre vient de prendre un visage fort gai
L'eau qui s'écoule sans bruit de digue en digue
Ne séjourne plus dans notre rivière
Et respecte le mois de Mai.

Réjouissons-nous donc, enfants,
Les Grâces toutes nues,
Les Nymphes, couronnées de fleurs.
Nous invitent à faire forces sauts et gambades

A travers nos réjouissances,
Souvenons-nous à bon escient

Que lou tems lou mes arrisent
Nou permet pas qu'ajam de loungos espéranços.

Tout cour en arremoulieja
A l'entour d'un sercle immoubile,
Lou tems nou hé que cousséja,
De crese l'arresta sere plan inutile.

Lou Printems de l'Hyüoer adoucis la rigou,
Puch deu Printems l'Estiu beng acaba l'oubratje,
É l'Autouno seguich dab soun noble atelatge,
Que l'agroupit hyüoer casso dab sa fredou.

La Luo cado trento jours
Toustem dab medicho bitesso
Tourno arrecoumensa soun cours
Per empacha qu'arren nou cajo de feblesso.

De nousauts noun es pas atau
Quan em en la demoro nero,
Tau punt qu'aüem biardat d'aqueste coumunau,
N'em arrem qu'oumbro é que poubéro.

Hassam, hillots, de bounos obros
Que pouscon gratüilla la justicho de Diu,
Tau que douman nou deu pas este biu
Boulere plan n'aüe de sobros.

Que le temps le plus heureux
Ne permet pas que nous ayons de longues espérances,

Tout marche en tourbillonnant,
Autour d'un cercle immobile,
Le temps ne fait que fuir
De croire l'arrêterserait bien inutile.

Le printemps de l'hiver adoucit la rigueur,
Puis du printemps l'été vient achever la besogne
Et l'automne suit avec son noble attelage
Que l'hiver accroupi chasse avec sa froidure.

La Lune chaque trente jours
Toujours avec la même vitesse
Vient recommencer son cours,
Pour empêcher que rien ne tombe de faiblesse.

De nous il n'en est pas ainsi
Quand nous sommes en la demeure sombre
Si bien qu'après avoir quitté ce monde,
Nous ne sommes plus rien qu'ombre et poussière.

Faisons, mes chers petits, des bonnes œuvres,
Qui puissent flatter la justice de Dieu,
Tel qui demain ne doit plus être en vie,
Voudrait bien en avoir de reste.

Jou boy, abaricious, qu'an un replec de tuto
Estujes toun argent d'inquios au mendre so,
Nou t'empourtaras qu'un linso
Qu'an te caillo ana hé dab bermous à la luto.

Ço que hé fremy de hèrou
És que qu'an de PLUTOUN endura lou supplicy,
Per paga las penos deu bicy,
Mès hèlas, dab quino rigou!

Quan om es en aquet estat
D'en sourty jamès plus cau pas aüé 'spèranço;
La noublesso, ni la beutat
Nou soun pas de nado assistanço.

De *Diano* lou poude houc autes-cops l'abus,
Quan boulouc hè sauba deüs Infers *Hyppoulito;*
È *Théséo* troubec sa forço trop petito
Per ne tira *Pyrithoüs.*

Je veux, avare, qu'en un repli secret
Tu caches ton argent jusques au moindre sou,
Tu n'emporteras qu'un linceul,
Quand tu iras lutter avec les vers.

Ce qui fait frémir de frayeur,
C'est quand il faudra endurer le supplice de PLUTON,
Pour expier les peines du vice,
Mais hélas, avec quelle rigueur!

Lorsqu'on est dans cet état
D'en sortir jamais plus il n'en faut avoir l'espoir
Ni la noblesse, ni la beauté
Ne sont d'aucun secours.

De *Diane* le pouvoir fut autrefois impuissant
Quand elle voulut faire sauver *Hyppolite* des enfers;
Et *Thésée* trouva sa force insuffisante
Pour en retirer *Pyrithoüs.*

L'ode du lyrique latin, sous sa plume, comporte une moralité chrétienne, sans toutefois porter atteinte à aucun des traits de la mythologie. Si son style est moins assoupli que celui de son émule, il montre plus de vigueur que lui, et l'imitation se tient également plus près de son modèle.

Toutefois, il ne sera pas si heureux dans l'Ode XIe du même auteur : *Quid bellicosus Cantaber* et *Scythes.* (Que peuvent tramer encore et le Cantabre belliqueux et le Scythe), qu'il paraphrase plutôt qu'il ne traduit, ne conservant que l'idée maîtresse. Malgré ce défaut, ses vers son gentiment tournés, pétillants de bonne humeur et d'esprit gaulois. C'est

facile, ingénieux, bien phrasé, bien rythmé, assez gascon quant à la lettre, beaucoup moins toutefois sous le rapport de l'inspiration.

Viennent ensuite les félicitations d'usage en français, en languedocien et en gascon qui lui sont adressées par ses amis et ses admirateurs. A côté de Mesdemoiselles *de Guitard*, *de Moisen*, sa cousine, figurent MM. *Pagès*, *Vares*, *Lassalle*, *Garbay*, *de Beaufils*, *Rey*, *de Guitard*, toulousains, qui dans leurs vers lui prodiguent leur encens.

Le *Triomphe de l'Églantine*, contient les pièces gasconnes qui furent récitées de 1691 à 1693.

Dugay, met ce nouveau recueil sous la protection d'un de ses amis.

A MOUSSUR DE PRADINOS(1), ABOUCAT AU PARLOMENT, ANCIEN CAPITOUL, ASSESSOU DE LA MAISOUN DE BILO, JUTGÉ É SINDIC DEUS JOCS DE DAMO CLAMENÇO.

A MONSIEUR DE PRADINES, AVOCAT AU PARLEMENT, ANCIEN CAPITOUL, ASSESSEUR DE LA MAISON DE VILLE, JUGE ET SYNDIC DES JEUX DE DAME CLÉMENCE.

Voici sa dédicace :

A bous, coum à moun mage amic,
Brabe Moussur, NOBLE PRADINOS,
Ma Muso beng hè cent jouguinos,
Afin de se bouta à l'abric,
Deu his-oun de l'embéjo, é de sas dens caninos.
N'es pas sense rasoun qu'ero s'adresso à bous :
Car per tant de deminjasous,
Que certèns esperits, gelousis de ma glorio,
Ajon de deminja l'aunou d'uo bictorio,
Qu'engoüan de gasaigna soüy estat tant hurous;
Chardit, quan auren cent canous,
Que l'ausen attaqua debat bostes auspicis,

A vous, comme à mon plus grand ami.
Brave Monsieur, NOBLE PRADINES,
Ma Muse vient faire cent gentillesses.
Afin de se mettre à l'abri
Du dard de l'envie et de ses dents canines.
Ce n'est pas sans raison qu'elle s'adresse à vous :
Car pour tant de démangeaisons,
Que certains esprits, jaloux de ma gloire,
Aient de diminuer l'honneur d'une victoire,
Que cette année j'ai été heureux de remporter;
Qui serait si hardi, aurait-il cent canons,
Qu'ils osent l'attaquer sous vos auspices,

(1) Il en existait trois de ce nom, tous Avocats et Capitouls. Ce sont : *Guillaume de Pradines* (Capitoul en 1668, 1675, 1694, et 1703) ; *Jean-Joseph de Pradines* (Capitoul en 1694); *Guillaume-Hyacinthe de Pradines* (Capitoul en 1709). Reste à savoir quel est celui des trois qui aurait exercé les fonctions de Juge et Syndic des Jeux-Floraux ? Il reste néanmoins acquis que ce nom ne figure dans aucun des Recueils publiés de 1694 à 1702.

De poou que lour temeritat
No'oüs maumesclés dab bous, qu'ets un tau Magistrat,
Que hèts dab tant d'ardou toustem la guerro aus bicis.
É quan jou n'auri pas yo ta horto rasoun,
Bost' amistat m'es yo causo ta caro,
Que per l'am counserba, jac disi tout de boun,
Au hoüec jou'm boutari tout aro,
Hurous qui a'n boun amic en aquesto sasoun.

De peur que leur témérité
Ne me brouille avec vous qui êtes un magistrat si accompli,
Qui fait toujours avec tant d'ardeur la guerre au vice,
Et quand même je n'aurai pas un motif si décisif,
Votre amitié m'est chose si chère
Que pour me la conserver, je le dis sérieusement,
Au feu je me jetterai tout à l'heure,
Heureux qui possède un bon ami en cette saison.

Les poésies qu'il met sous la protection de son éminent ami, sont du reste en petit nombre, ce qui nous permettra d'en faire un rapide examen.

Nous ne nous attarderons pas à celle qui se présente tout d'abord et qui est intitulée PERPAUS D'UN FILOSOPHO, *Amourous d'yo Damaysello de Gimount en Gascouigno, au subjet d'un sounge.* (*Propos d'un Philosophe, amoureux d'une demoiselle de Gimont en Gascogne, au sujet d'un songe*), qui n'est qu'un badinage amusant plein de verve et d'entrain. Il débute d'abord par l'exposition du songe suivi de son explication, pour arriver à cette conclusion inattendue qu'*Iris*, sa belle maîtresse le trompe avec un heureux rival. En termes amers, il reproche à l'amour de l'avoir traité avec tant d'indifférence et flétrit sa trahison.

Puis interpellant son infidèle amante, il la met au défi de justifier son inconstance après les preuves d'amour qu'il lui a données. Mais puisqu'elle est insensible aux tourments qu'il endure par sa faute, elle peut à loisir embrasser son rival et respirer son haleine. La satiété viendra bientôt ; elle regrettera ce jour-là sa perfidie, mais il n'en sera plus temps.

S'adressant à son heureux rival, qu'un lien indissoluble unit à l'ingrate il souhaite que l'heure vienne où le démon de la jalousie l'étreignant empoisonne son existence et qu'après lui avoir fait subir peines et tourments sans nombre, l'amour enfin touché de son humble requête, lui inflige le châtiment suprême réservé aux maris trompés.

Te hasse empauhisca per quoüate ou cinq maraus,
Las armos deu Turc ser la testo.

Te fasse incruster par quatre ou cinq marauds,
Les armes du Turc sur le front.

Et donnant un libre cours à sa douleur, il s'écrie :

Esclato ma doulou? perque tant se coustreigne,
Quan om a tout perdut, om nou deu pas mes creigne.
Adiu, soumbre Gimount, adiu, bilèn climat,
    Que jou'éy autes-cops tant aymat;
Hasse ser tu lou céu plaue tant de miséro
Qu'a tout punt, en tout temps ajo de tout nessero :
    Que la dailho de Bilaret
Nou deche en toun Parsan nat huset en paret :
Que lous omes que soun autour de ta countrado,
Te hujon à jamès coumo yo pesto alugado :
Qu'à fauto de jouenesso om beje en tous parsâs,
Sexe, bignos é camps, ta loung temps en bousigos,
    Que d'un siéggle nou porten pas
Ny gens, ny blat, ny bin, ny flou, ny broc, ny higo.

Eclate ma douleur ? pourquoi tant se contraindre,
Quand on a tout perdu, on ne doit plus rien craindre.
Adieu, sombre Gimont, adieu vilain climat
    Que j'ai autrefois tant aimé ;
Fasse le ciel sur toi pleuvoir tant de misères
Qu'en tous points, en tout temps tu manques de tout :
    Que la faux de Bilaret
Ne laisse dans ton hameau nul fuseau en réserve.
Que les hommes qui sont autour de ta contrée,
Le fuient à jamais comme une peste contagieuse.
Qu'à défaut de jeunesse on voie en tes hameaux
Sexe, vignes et champs, si longtemps en friche,
    Que d'un siècle ne puisse produire
Ni gens, ni blé, ni vin, ni fleur, ni épine, ni figue.

Horace, lui sert encore de modèle dans la suivante où il cherche à imiter l'Ode XIV^e, qui commence ainsi :

E heu? fugaces, Postume, Postume, labuntur anni,

Elles s'enfuient, hélas! Postumus, mon cher Postumus, elles nous échappent nos rapides années,

où il peint la fragilité de notre existence, la vieillesse avec ses affaiblissements jusqu'à la mort. Quoique s'éloignant du modèle qu'il a choisi, cette poésie nous paraît excellente et l'homme de foi y expose les théories philosophiques qui lui sont chères. Jugez-en :

Nou-y a re de soulide en aqueste bas mounde;
    Tout cambio en un birat de man
Milanto pécadous que se porton ta plan,

Il n'y a rien de solide en ce bas monde ;
    Tout change en un tour de main
Des milliers de pécheurs qui se portent si bien

Et que n'an pas enqoué sounjat à rende counde,
Déleu se soun biüs ouèy, noun seran pas douman.

Aquets grans insturmens de majestat, de glorio,
    Que hén croupetes au pecat,
Soun de bèts ornomens, per oundra quauqu'historio,
Mès la mort nous appren que tout es banitat.

Lou mounde es de l'humou d'yo poulido goujato,
Qu'a tant de serbidous, que sôn cartiè ne put;
Er'ous caresso touts; mès aquèro madrato,
Nou teng jamès arren de ço qu'a proumetut.

    Toutis em d'yo medicho traco
    E toutis esperam de biue loungoment,
    Mès be mous troumpam lourdoment
Puch que de mens en mens nosto bito s'abraco.

    Lou tems es tout plen d'incoustenço,
E soun cours per nousaus es ta mau coumpassat,
Que lou passat n'es plus, l'abengue es en nechenço,
E sense qu'en ajam la mendre counechenço
    Lou présent se trobo passat.

Quan ajam noste cos de bicillesse crouchit,
Cadun, de tantis qu'em bouler'aue gemit,
Per sous mendres peccats, en yo pregoundo groto;

Et qui n'ont pas songé à rendre des comptes.
Peut-être s'ils sont en vie aujourd'hui ne le seront pas demain.

Ces grands instruments de majesté, de gloire,
    Qui font cortège au péché,
Sont de beaux ornements pour parer quelque histoire
Mais la mort nous apprend que tout est vanité.

Le monde est de l'humeur d'une jolie fille
Qui a tant d'admirateurs que son quartier en est empoisonné
Elle les caresse tous; mais cette rusée
Ne tient jamais rien de ce qu'elle a promis.

    Nous sommes tous d'une même façon
    Et nous espérons tous de vivre longuement
    Mais certes nous nous méprenons lourdement
Puisque de moins en moins notre vie s'abrège

    Le temps est tout plein d'inconstance,
Et son cours est pour nous si mal distribué,
Que le passé n'est plus, l'avenir est à naître,
Et sans que nous en ayons la moindre connaissance
    Le présent se trouve évanoui.

Quand nous aurons notre corps cassé de vieillesse.
Chacun tant que nous sommes voudrions avoir gémi
Pour nos moindres péchés, dans une grotte profonde ;

Enqoüéro qu'anirem pendent que mous gargoto,
Se heüom reflexioun qu'un dio noste cos
    Diu serbi d'estuch au talos
Per hé cado pip-pap cent tours de biraboto.

Quan aurem touts la forço de *Sanson*,
Quan serem auta grans coumo lou hil de *Floro*,
Aoussom be tres cos coum aüe *Gerioun* (1):
Perço qu'un medich jour mous a boutats au moun
    Yo médicho néit mous demoro.

Touts deüé dounc mouri, sià Reys, Contes, Barous,
Bourgèsis, Counsèillès, Artisans é Pastous,
Touts courren au galop, per hé crouxa la tailho
    Que Laüriuo teng en sa man;
Acet gè, l'aute oüéi, é jou deleu douman,
    Passerèy peu tail de sa dailho.

Aquet qu'un gran couratge, é yo sciençο pregoundo
An héit tant reputa ser la terro é sur l'oundo,
Qu'an quouate-bins hiüers lou hen garrampieja,
E que cadun l'y a dat yo redo massoculo,
    Deu labets soulomens sounja,

Encore où irions nous pendant qu'elle nous travaille,
Si nous réfléchissons qu'un jour notre corps
    Doit servir d'étui aux vers de terre
Pour faire à chaque mouvement cent tours sans dessus dessous.

Aurions-nous tous la force de *Samson*,
Serions-nous aussi puissants que le fils de *Flore*.
Aurions-nous même trois corps comme avait *Gérion* :
Car le même jour où il nous a mis au monde
    Une seule nuit nous reste.

Nous devons tous mourir, serions-nous rois, comtes, barons,
Bourgeois, conseillers, artisans et laboureurs;
Tous nous courons au galop pour faire croiser le ciseau
    Que la cruelle tient dans sa main.
Celui-là hier, l'autre aujourd'hui, peut-être demain
    Je passesai par le tranchant de sa faux.

Celui-là qu'un grand courage, une science profonde
Ont tant fait réputer sur la terre et sur l'onde,
Lorsque quatre-vingts hivers le font paralysé,
Et que chacun lui a donné une violente secousse,
    Il doit alors seulement songer,

(2) Roi d'*Erithie*, fils de *Chrysare*. Il avait trois corps et fut tué par Hercule, parce qu'il nourrissait des bœufs avec de la chair humaine. Un chien à trois têtes et un Dragon à sept, gardaient ces bœufs. Hercule tua aussi ces monstres et emmena les bœufs.

Que nou hé que repapieja,
E qu'au loc d'aüansa reculo.

Que serbich d'este flats, en la plano flamanto,
E d'est' anats risa lou cros de Rhadamanto (1),
Ses aue trebucat au tremail de la mort;
Ja cairam lèu ou gréu deguens sa pescadero;
Lou centre d'un bachet es la rado é lou port,
E lou noste, chrestias, es l'oumbro é la poubéro.

Nostes jours soun coundats dab tant d'exactitudo
Que taupunt que l'houro es bengudo,
Anem, cau desloutja ses counsulta degun;
Nosto bito é la mort tribaillon en coumun
E lou darré moument enqoüé que mous estiüe
N'es pas lou que mes hé peri :
L'home coumenço de mouri
D'abord que coumenço de biüe.

Pourtant aquero mort es yo causo ta duro
Que soun approche soul' hé frémy la naturo;
Talomens qu'en un ta gran pas,
Cau esta plan segu, per nou tremoula pas;
Bertat es qu'om nou déu pas creigne,

Qu'il ne fait que radoter,
Et qu'au lieu d'avancer il recule.

Que sert-il d'être vaniteux dans ce triste monde,
Et d'être allés braver la fosse de *Rhadamante*,
Sans avoir trébuché au seuil de la mort;
Bientôt nous tomberons à son gré dans ses filets;
Le centre d'un bateau est la rade et le port
Et le nôtre, chrétiens, est l'ombre et la poussière.

Nos jours sont comptés avec tant d'exactitude
Que sitôt que l'heure est venue,
Allons, il faut déloger sans consulter personne;
Notre vie et la mort travaillent en commun,
Et le dernier moment, bien qu'il nous moissonne,
N'est pas celui qui nous fait succomber davantage;
L'homme commence à mourir
Dès qu'il commence de vivre.

Pourtant cette mort est chose si cruelle
Que son approche seule fait frémir la nature.
De telle façon qu'en un si grand pas
Il faut être bien préparé pour ne pas trembler;
Il est vrai qu'on ne doit pas craindre,

(2) *Lycie*, fils de *Jupiter* et d'*Europe*. Il rendit la justice avec tant de sévérité et d'impartialité, qu'étant mort, on s'imagina qu'il avait été nommé par le *Sort*, pour être juge des Enfers avec *Eaque* et *Minos*.

Perbu que las actious qu'om hé cado moument,
Se raporten unicoment
A la glorio de Noste Seigne.

Pourvu que les actions que l'on fait à chaque instant
Se rapportent uniquement
A la gloire de Notre Seigneur.

Dugay a mieux réussi dans une composition à laquelle il n'a pas mis de titre et qui, à en juger par les caractères typographiques qui dans le recueil la distinguent des autres œuvres du Poète, avait à ses yeux et à ceux de ses amis un mérite hors ligne. Il l'adresse du reste à ses juges, et il débute par ce vers bien connu de l'*Art Poétique d'Horace* :

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.	Les montagnes accoucheront, et il naitra une souris ridicule

dont il se sert pour imiter la délicieuse fable de *La Fontaine : La Montagne qui accouche d'une Souris*, alors dans toute sa primeur. Il prend prétexte de la moralité qui en découle pour l'appliquer d'une façon très heureuse à tous les sujets qu'il passe en revue. Ecoutons-le :

Yo mountagno autes cops en gran mau de mainatge
Amiaüo tant de brut, que tout lou besiatge,
A l'entene, cresouc que hare yo ciutat;
Més de que s'accouchéc après tout, d'un arrat.
Yo tau fablo, moussurs, enquoüè que mensoungéro,
Abarrei lous ahés se trobo bertadéro.
Coum om bei en estiu qu'un auratge brounent,
Bét souben n'es arre qu'un eschaure de bent.
Atau deus enemics ligats côntre la Françó,
L'embejo descarado ó la soto arrouganço,
Quan an de touts estrems samoüat lou terrotrum,
Nou soun jamés arrè qu'yo mountagno de hum.
Om bei que l'Espaignol dab sa mino brabacho,

Une montagne autrefois, en grand mal d'enfants,
Faisait tant de bruit, que tout le voisinage,
A l'entendre, crut qu'elle engendrerait une ville ;
De quoi accoucha-t-elle après tout, d'une souris.
Une telle fable, Messieurs, bien que mensongère,
A travers les événements se trouve vraisemblable
Comme on voit en été qu'un orage violent
Bien souvent n'est rien qu'un coup de vent.
Ainsi des ennemis ligués contre la France,
L'envie déchainée et la sotte arrogance,
Quand ils ont de tous côtés semé l'épouvante,
Ne sont jamais rien qu'une montagne de fumée.
On voit que l'Espagnol, avec son air bravache,

De poou de s'arrima lous péus de la moustacho,
Hugis lou Gran Louis, èu mes pressat besoüi,
E se hè cauque brut, aco 's toustem de loüi.
Oun bei lou Sabouyart se mouri de bergoüigno
D'aue hèit tant de brut é ta pauc de besoüigno,
La Ligo anfin parech coum' un gran espaüent,
E jamés sous proujets nou soun arre que bent.
Poussem, poussem mes loüi yo ta richo pensado;
Jamés om nou pren pech en yo gourgo bantado;
Om trobo forço gens quan yo reputatioun
Que na per foùdement qu'un pauc de presoumptioun
E ressemblon pou plan au toum toum d'yo barrico
Que boueito coumo es, mes bero es sa musico,
Mes coum en uu graüè demès forço caillaus,
Om gaho plan souben lous grans é bèt grouignaus;
Atau en cauques us que ban sense finesso,
Om bei souben brilla l'éloquenço é l'adresso,
E lour testo ressemblo à l'esclin d'un cachoun
Que per este trop plen, nou hè pas gouaire soun.
Tant de Flandrinos y a deguèns aqueste mounde
Que cresen qu'en beutat arre nou las segounde,
E quan lou co doulent se nou se besen pas,
Seguidos à tout punt de trento pichocas.
Eros soun tout un tems las relicos d'yo bilo;
Sous oueils arron per tout lous caus à tail de pilo,

De peur de roussir les poils de sa moustache,
Evite le Grand Louis au moment le plus pressant,
Et s'il fait quelque bruit c'est toujours de loin.
On voit le Savoyard se confondre de honte
D'avoir fait tant de bruit et si peu de besogne ;
La Ligue enfin parait comme un grand épouvantail
Et jamais ses projets ne sont rien que du vent.
Poussons, poussons plus loin une si riche pensée ;
Jamais on ne prend du poisson dans un trou renommé
On trouve bien des gens qui ont une réputation
Qui n'a pour fondement qu'un peu de présomption
Et ressemblent assez au creux d'une barrique
Qui vide comme elle est, plus belle est sa musique,
Mais comme un gravier à travers force cailloux
On attrape souvent de grands et beaux goujons,
De même pour quelques gens allant sans finesse
On voit briller souvent l'éloquence et l'adresse
Et leur tête ressemble aux battants d'une armoire
Qui pour être trop pleine ne rend guère de son.
Combien de Flandrines, n'y a-t-il pas en ce monde
Qui croient qu'en beauté rien ne les égale,
Et qui ont le cœur dolent si elles ne se voient pas
Suivies incessamment de trente désœuvrés.
Elles sont durant un temps les reliques d'une ville
Leurs yeux cherchent partout, il leur faut l'apparence

En un mot tout se rend à sous mendre guignous
E puch finaloment demoron sous tinous.
Y a forço gens que hén un éléphant d'yo mousco,
Aperpaus, gràs Moussurs, jouts haré atau coû pousco
Ser aqueste subjet un counde à ma faissoun :
Certén *Joüanas* pourtec en aqueste sasoun
Un barlet plen de bin à cauqu'es tribaillayrés,
Boüeit que houc; caucoumet que boulauo peus aires
Peu hourat deu bardoc y entrec adesastant.
Jouanas à nou y pensa l'y barrec quant é quant :
E se boutec d'abord lou barlet en baliso.
Cependant l'animau, que toustem herbouriso,
Taupunt que se sentic deguens yo tau présoun,
Coumensée d'entouna soun brut é sa cansoun.
Talomens que Jouanas, fredoulic en couratge,
S'en cour au gran galop de caps entau bilatge,
En crida, alarmo, alarmo, aci lous enemics :
Barricadem la porto, boutem gens en campaigno;
Més que direts que houc causo d'yo tau magaigno;
E déu gran tiragos d'aquet praube argoulet :
Un petit moussailloun embarrat eu barlet.
Nou serquem pas ta louï lou sens d'y tau pensado.
Ja se trob' explicat peu brut d'aquesto annado,
Sertout qu'an an boulut, à grans pics de destrau,
Esclaboussa las flous d'aqueste bét casau;

En un mot tout se rend à leurs moindres caprices
Et puis finalement elles restent en plan.
Il existe bien des gens qui font un éléphant d'une mouche
A ce propos, grands MM., je vous ferai comme je pourrai
Sur ce sujet un conte à ma façon :
Certain *Grosjean* porta en cette saison
Un baril plein de vin à quelques travailleurs.
Vide il le fut; quelque chose qui volait dans les airs
Par le trou de la futaille y pénétra aussitôt ;
Grosjean sans y penser, l'y enferma par mégarde
Et mit ensuite le baril sur ses épaules ;
Cependant l'animal, qui toujours herborise,
Sitôt qu'il se sentit dans une telle prison,
Commença d'entonner son bruit et sa chanson.
Tellement que Grosjean, frileux en courage,
S'en va au grand galop vers le village
En criant : alarme, alarme, voici les ennemis ;
Barricadons les portes, mettons gens en campagne ;
Mais que croiriez-vous qui fut cause d'un tel tapage
Et du grand émoi de ce pauvre niais :
Un petit moucheron enfermé dans le baril.
Ne cherchons pas si loin le sens d'une telle pensée
Qui se trouve suffisamment expliquée par le bruit fait cette année,
Quand on a essayé à grands coups de hache
De détériorer les fleurs de ce beau jardin ;

Qu'ei ço que n'an pas heit countro la praubo Floro;
Qu'in tintamarro affrous, qu'is crics, qu'in biahoro,
Qu'in terrotrü brounent, qu'in esclau, qu'in marmut,
Yè puch qu'es aco estat? arre que forço brut.
Coum que crese l'hiüér dab touto sa tourrado,
Poude lassi de flous d'yo éternelo durado?
Que sapio aquet hiüér que deu cracha mes bas,
Ou toustem lou crachat l'y tournara seu nas,
Tant que las fious seran debat la man presado
D'un ta rare printems; que bouhe la trumado;
Que parecho l'hiüér dab toutos sas rigous,
Lou printems hounera quant é quant sous glaçous :
Oy lou pouchant soureil que toustem l'acoumpagno,
Per tant que la fredou blanquisco la campaigno,
En despieyt de l'hiüer las hara berdeja,
E sous giüres hounuts cairan en gouteja.
A bous, GRAN MANIBAN, s'adresso l'allegorio,
Protectou de las flous d'yo éternelo memorio :
Bous' éts noste printems, é l'hiüer sense bous
D'inqu'a las arrasics s'aure croucat las flous.

Que n'a-t-on pas fait contre la pauvre Flore ?
Quel tintamarre affreux, quelles clameurs, quels cris
Quel tremblement violent, quel esclandre, quel murmure
Et puis qu'en est-il résulté? rien si ce n'est force bruit.
Comment supposer que l'hiver avec ses gelées
Puisse flétrir des fleurs d'une éternelle durée ?
Qu'il sache cet hiver qu'il doit cracher plus bas
Ou toujours le crachat lui retombera sur le nez,
Tant que les fleurs seront sous la main respectée
D'un si rare printemps ; que la tempête se déchaine
Que l'hiver paraisse avec toutes ses rigueurs,
Le printemps fondra quand même ses glaçons :
Or le puissant soleil qui toujours l'accompagne
Pour tant que le froid blanchisse la campagne,
En dépit de l'hiver les fera verdoyer.
Et ses givres fondus couleront goutte à goutte.
A vous, GRAND MANIBAN, s'adresse l'allégorie,
Protecteur des fleurs d'une éternelle mémoire,
Vous êtes notre printemps, et l'hiver sans vous
Jusques aux racines aurait dévoré les fleurs.

Nous trouvons enfin une *Ode à Nanette,* en français de belle allure et parfaite de style.

Ce nouveau triomphe lui valut un redoublement de madrigaux et d'hyperboles louangeuses de la part de ses amis Nous citerons : Madame *de Cortade,* Mademoiselle *Despiau.* MM. *de Lucas*, conseiller au Parlement, *Guitard*, juge aux Jeux floraux, *Delopes*, *de Robert*, *Baurens*, toulousain, *de Grangeron, d'Abadie de Pavilhac,* de *Boutan* et *Gou-*

doulin, docteurs en théologie, l'un curé et l'autre chapelain de Roquelaure, *de Bertaud*, *Sère*, *d'Espiau*, *d'Autrouil*, *Doazan*, de Marsoulan, de *de Lamare d'Asimont*, prêtre et docteur en théologie, et enfin son imprimeur *A. Colomiez*, qui lui adresse à son tour son tribut d'admiration :

As plus belis esprits, le boste fa la niquo,
El es digne d'admiraciu :
Bostres berses toutjour soun de berses en miquo,
Tabes nou douti pas que dins dus ans d'aciu
Nou me tournets douna pratiquo.

Aux plus beaux esprits, le votre fait la nique,
Il est digne d'admiration :
Vos vers sont toujours des vers en mie
Aussi je ne doute pas que dans deux ans d'ici
Vous ne reveniez me donner du travail.

Nous avons toutes les raisons de croire que ce vœu ne se réalisa pas (1).

A partir de cette époque, *Dugay*, renonçant à ses succès poétiques, dut se livrer à Lavardens aux devoirs de sa profession, n'abandonnant pas pour cela la culture de la poésie. Nous savons, en effet, qu'il a laissé des manuscrits qui, dit-on, furent recueillis par M. *de Noé*, évêque de Lescar, et qui paraissent perdus pour jamais.

Quoi qu'il en soit, ce fut un esprit cultivé, suffisamment nourri des anciens qu'il se plut à imiter, mais sans atteindre l'atticisme des modèles. S'il ne possède pas la distinction qui était si exquise chez son compatriote *Baron*, il a par contre une façon plus franche et plus déterminée que lui pour exprimer sa pensée. Nous trouvons dans ses œuvres, du style, le tour heureux de l'imagination, la vivacité des figures et les saillies d'une bonne humeur qui attestent le parfait équilibre de son esprit. Tantôt badin, enjoué, tantôt sérieux à ses heures, on s'aperçoit qu'à la faveur de son vocabulaire débordant, il sait profiter des ressources du dialecte qu'il met en œuvre. Aussi fait-il valoir en véritable artiste cette fleur de poésie, si haute en couleur et si drue, si finement nuancée par places, si imprégnée du parfum des odeurs rustiques.

Ses poèmes, il est vrai, il ne les prend pas en lui, il ne les sent pas en lui, il ne les fait pas de sa substance ; non, il est celui qui va par des

(1) Le registre des Jeux-Floraux se termine à la date de 1641 ; et il n'existe plus rien sur les concours jusqu'à l'année 1694, époque à laquelle on commença d'imprimer un Recueil où figurent les ouvrages couronnés et distingués par l'Académie. Or ces derniers, parcourus avec soin depuis 1694 jusqu'à 1702, ne nous ont pas permis de rencontrer une seule fois le nom du Poète, ce qui prouve qu'il n'a pas pris part à d'autres concours, ni remporté de nouveaux prix. Du reste son nom ne figure pas d'avantage au Brevet du Roi portant confirmation des Chanceliers, Mainteneurs et Maitres-es-jeux-floraux, aux dates précitées, ce qui nous confirme qu'il n'a fait partie de l'Académie à aucun titre.

chemins connus récoltant son bien partout où il le trouve. Cela ne l'empêche pas d'avoir des idées personnelles, seulement il ne les approfondit pas. Poète fécond en pensées plutôt que penseur, et auquel on est tenté d'appliquer quelques-uns des vers par où *Lafontaine* (1) se peignait lui-même.

> Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
> A qui le bon *Platon* compare nos merveilles,
> Je suis chose légère et vole à tout sujet,
> Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet...

Ses biographes le font mourir à Lavardens en 1735, à l'âge de 62 ans.

Duyay clôture honorablement cette renaissance de la Muse Gasconne qui, comme nous l'avons vu, s'est épanouie sans interruption durant deux siècles. Ces investigations à travers les époques lointaines, n'auront pas été stériles, car elles nous ont permis, en fils pieux, de sortir d'un oubli injustifié des hommes qui ont fait honneur à la patrie Gasconne et remettre en lumière les reliques éparses de ces ancêtres.

André Theuriet, l'éminent Académicien, le poète sensible et doux, l'analyste des cœurs peu compliqués des provinciaux et des campagnards, écrivait naguère à ce sujet :

« A une époque où la centralisation submerge tout, il est bon d'organiser le sauvetage de nos vieilles coutumes, de nos mythologies populaires et de nos patois. Pour ne parler aujourd'hui que de ces derniers, je vous assure que les philologues de bonne volonté qui voudront s'en occuper seront largement payés de leurs peines par les découvertes de linguistique qu'ils y feront.

» On ne s'imagine pas quelle variété de vocables offrent nos dialectes provinciaux et de quels jolis mots ils pourraient enrichir notre langue écrite; comme le langage populaire est riche et comme ces mots sont colorés, font image. On peut se convaincre combien l'étude de ces dialectes locaux, permettrait d'introduire de jolis mots imprévus dans notre langue poétique et descriptive. Cela ne vaudrait-il pas mieux que les emprunts exotiques faits aux littératures du Nord par notre siècle symboliste?

» Ouvrir une fenêtre sur un pays neuf et original, c'est de ce côté qu'il faudrait aiguiller pour donner une vaste nouveauté à notre art national. »

(1) Epitre XVI (Discours de Mademoiselle de la *Sablières*).

L'abbé LAFFARGUE (Jean-Baptiste)

Il naquit le 6 septembre 1797 à Vic-Fezensac (1). Son père Jean Laffargue, marié à Marie Moulié, appartenait à la classe des artisans aisés de la localité ; il y exerçait honorablement le métier de forgeron. Le jeune Jean-Baptiste fréquenta l'école communale jusqu'au jour où ses parents l'envoyèrent au séminaire d'Auch pour y faire ses humanités. C'est durant son séjour dans cet établissement que la vocation de la carrière ecclésiastique se dessina chez lui. Ses études théologiques terminées il reçut la tonsure le 25 février 1820 dans la chapelle du séminaire d'Auch des mains de Mgr *Jacoupy*, évêque d'Agen, qui se trouvait à Auch en cours de visite. En voici la raison :

Le diocèse d'Auch, n'ayant pas été rétabli par le Concordat, fut réorganisé en 1804 et administré jusqu'en 1823 par l'évêque d'Agen, Mgr *Jacoupy*, qui y nommait un vicaire général spécial pour gouverner en son nom et s'y rendait pour l'ordination des clercs (2), l'administration de la confirmation et la visite des paroisses.

Il reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat (3) le 1er juin 1822 dans la chapelle du séminaire d'Agen des mains de Mgr *Jacoupy* ainsi que le diaconat le 15 mars 1823 et enfin la prêtrise le 24 mai 1823.

En juin 1823 il fut nommé curé à Crastes (4), dans le diocèse d'Auch, par Mgr *de Morlhon*, qui était nommé lui-même presque en même temps premier archevêque d'Auch depuis 1802 (date de la mort du précédent archevêque, Mgr *de Latour du Pin-Montauban*).

C'est dans cette retraite que la Muse gasconne vint le solliciter et c'est à

(1) Chef lieu de canton de l'arrondissement d'Auch, sur la rive gauche de la Losse, 4,195 habitants.

(2) Quand il ne les faisait pas venir à Agen pour leur conférer les ordres comme pour J.-B. Laffargue qui vint y recevoir 3 ordinations sur 4.

(3) Pour le sous-diaconat J.-B. Laffargue fut du nombre des clercs *un peu fortunés* qui entraient dans les ordres avec un titre patrimonial (100 écus); son titre patrimonial fut enregistré par François-Michel Meilhan, notaire à Vic-Fezensac, le 12 mai 1822. (Archives de l'évêché d'Agen, A. 42 et 43).

(4) Commune appartenant au canton Nord d'Auch, 553 habitants.

elle qu'il confia ses premières inspirations. D'humeur gaie et caustique, ses premiers essais eurent du succès près de ses contemporains; ils lui acquirent même une certaine popularité.

Si ce poète est peu connu de nos jours cela tient à ce que ses œuvres n'ont jamais été imprimées. Ce n'est qu'après sa mort qu'un érudit magistrat, M. Delpy, actuellement avocat général à Riom, les recueillit chez les héritiers et nous les a conservées.

Ces manuscrits autographes se composent de 11 cahiers in-8° comprenant 414 pages d'une très fine mais très lisible écriture.

En voici la nomenclature :

Cahier		Pages		Contenu	Observations
1er	cahier	34	pages	Poésies diverses	
2e	—	20	—	—	Ces 3 cahiers sont incomplets de quelques feuillets.
3e	—	38	—	—	
4e	—	22	—	—	
5e	—	20	—	—	
6e	—	36	—	Ces 2 cahiers ne contiennent que de virulentes satires contre *Renan* et la *Vie de Jésus*.	
7e	—	36	—		
8e	—	54	—	*Lou Coumunisme* (le Communisme).	
9e	—	62	—		
10e	—	72	—	*Mous bint et cinq ans* (Mes vingt-cinq ans).	
11e	—	20	—	*Moun petit gabinet d'Histouero Naturello* (Mon petit cabinet d'Histoire naturelle).	

Combien d'autres œuvres éparses et qui seront peut-être un jour réunies, se sont échappées de sa plume féconde. Toutes ces inspirations réunies en faisceau constitueraient un curieux volume qui serait accueilli avec plaisir par les patoisants.

Nous avons pu glaner de ci de là quelques morceaux détachés de l'œuvre maîtresse; si quelques-uns d'entre eux sont connus, la plupart ont le mérite de l'inédit. Cette cueillette, quoique modeste, nous permettra néanmoins de juger sa manière et de mettre en relief ses défauts et ses qualités.

En 1845, un essai de renaissance est tenté en Gascogne pour réveiller sa Muse endormie. La ville de Condom eut le mérite de prendre cette heureuse initiative, qui, hélas! n'a pas eu de lendemain, en organisant un concours de prose et de poésie.

Le sujet imposé avait pour titre : *La délivrance de cette ville à l'époque de l'occupation Anglaise.* Une Commission fut nommée à l'effet de recueillir et de classer les œuvres des Concurrents et le 29 juin 1846 des prix furent décernés en séance solennelle aux meilleurs ouvrages.

Notre poète, à cette époque, à l'apogée de sa gloire toute locale, prit part

au Concours et son Ode eut l'honneur de recueillir tous les suffrages. Elle a pour titre :

La Hesto de S[t] Pierré à Condom (1). La fête de Saint Pierre à Condom.

Dès le début, l'auteur explique en deux vers la raison de sa participation à cette lutte poétique :

Et jou tabé, bazut près de Condom
Boy célebra soun trioumphé et soun nom.

Et moi aussi, né près de Condom
Je veux célébrer son triomphe et son nom.

Laissons-lui la parole :

Lou canoun a rounflat, é l'hurouso Baïzo
De soun ancieno glorio aperceb yo laïzo;
Soun seng a tressaillit é sey gounflat d'amour :
« Ey doune tournat, ça dits, lou mémourable jour
Oùn la bictouère enfin, après un grand carnadgé,
De mous hils générous prouclamet lou couradgé !
Esberido Gascougno! en parla de Coundom
Qui relèouo lou cap é s'a créat un nom,
Tous poètos diran lou coumbat entrépidé
Qui horo de mous bords casset l'Anglés perfidé !

« Pendent que l'enemic drom debat sous laourés,
Flétrido dens sous bras é foulado à sous pès,
Mous maynadgés an bists é plourat sur mas larmos;
E touts, petits é grands an courrut à las armos.
Si dens lous flancs dou fer dount nou soun pas munits

Le canon a grondé et l'heureuse Baïse
De son ancienne gloire aperçoit une étincelle ;
Son sein a tressailli et s'est gonflé d'amour ;
« Il est donc revenu, dit-elle, le mémorable jour,
Où la victoire enfin, après un grand carnage,
De mes fils généreux, proclama le courage !
Joyeuse Gascogne ! en parlant de Condom
Qui relève la tête et s'est créée un nom,
Tes poètes raconteront le combat intrépide
Qui hors de mes bords chassa l'Anglais perfide !

« Pendant que l'ennemi dort sur ses lauriers,
Flétrie dans ses bras et foulée sous ses pieds,
Mes enfants m'ont vue et pleuré sur mes larmes ;
Et tous, petits et grands, ont couru aux armes,
Si dans les flancs du fer dont ils n'étaient munis

(1) Chef-lieu d'arrondissement du département du Gers, bâtie en amphithéâtre sur la rive droite de la Baïse, qui y devient navigable : 8,555 habitants.

Lou boulet ni lou ploum sé soun pas engloutits;
Si la poudro atend pas la rapido laïzo
En d'engrécha de morts lous prats de la Baïzo;
Dou sang dou Léopard lou large sabre a set,
Et la piquo guerrièro, è l'èlegant courset,
Brulon déguens sous flancs de laoua moun aoufenso
Mous brabés an cridat : la mort ou la bengenço !
Lou cric es estenut : cadun s'armo aou hasard,
Et cadun dou coumbat grillo d'aoué sa part.
Dè l'amour dou pays la braboure ey bazudo;
Lou püblé és un lioun aoutaléou que remudo.
Mous hils, coumo un soul home, é d'un couradgè esgal,
De l'ataquo subito an baillat lou signal :
La campano a sounat, è lou cric de la guerro
Bolo de touts coustats, é ressemblo aou tounerro.

« Dens l'amo dous Anglés l'alarmo se répend,
E cadun, en désordé, à soun posto sé rend.

« La libertat coumando, et la piquo se croutzo.
Lou fer brillo è s'esmousso, é pertout lou sang doutzo,
La bictouèro chancelo. Aou nom de *Charlès cinq*,
Coundom dé soun coustat apero lou destin
L'énemic a coubert de sa largo cuirasso,
Opposo un mur de fer à la més noblo audaço :

Le boulet ni le plomb ne sont pas engloutis;
Si la poudre n'attend pas la rapide étincelle
Pour engraisser de morts les prés de la Baïse ;
Du sang du Léopard le large sabre a soif,
Et la pique guerrière, et l'élégant corset,
Ont hâte dans ses flancs de laver mon offense.
Mes braves ont crié : la mort ou la vengeance !
Le cri est entendu : chacun s'arme au hasard,
Et chacun brûle du désir d'avoir sa part au combat,
De l'amour du pays la bravoure est née;
Le peuple est un lion sitôt qu'il se remue.
Mes fils comme un seul homme, et d'un égal courage
De l'attaque subite ont donné le signal :
La cloche a sonné, et le cri de la guerre
Vole de tous côtés et ressemble au tonnerre.

« Dans l'âme des Anglais l'alarme se répand,
Et chacun, en désordre, à son poste se rend.

« La liberté commande, et les piques se croisent.
Le fer brille et s'émousse, et partout le sang coule
La victoire chancelle. Au nom de *Charles Cinq*,
Condom, de son côté appelle le destin.
L'ennemi à l'abri de sa large cuirasse,
Oppose un mur de fer à la plus noble audace :

La daillo de la mort bolo de reng en reng;
Mais que pot sa furou sur un generous seng?
Lous rengs qu'ero esclarcis, la balou lous remplaço,
Lou jouc ey s'egoutit; kaou qué cayjo brisat,
E dou sang dous Anglés justoment arrousat

« Pendent que d'un coustat, on coumbat, on s'illustro,
Lou resto de mous hils qui per l'aoutè se mustro,
Tout d'un cop a poussat d'espaouentables crics,
E lou brûlant caillaou brounis sous enemics :
Lou sexé, en mêmo tems, dou haout de las finestros
A heit caygé d'aploum la mort sur milo testos.

« La derouto coumenço è cour parmi lurs rengs.
Coundom lous perseguis l'espaso dens lous rengs,
Lou carnadgé ès afrous, cruélo èy la bictouèro :
Mais qui pouyré blama la mès noblo coulèro?
Oh ! que de frounts hardits soun cayjuts sou paouat !
L'an arrousat de sang endé ma libertat !
Que de mays an perdut l'objet de lur tendresso !
Lur espouer counsoulant ! lur bastoun de bieilesso !
Que de béousos en dol, a de ta bets laourès,
An bist en un moument succèda lous cyprès !

« Ah ! mous chers hils, salut! salut, âmos guerrieros!
Pendent qu'accoumpagnats las célestos banièros,

La faux de la mort vole de rang en rang ;
Mais que peut sa fureur sur une poitrine généreuse ?
Les rangs qu'elle éclaircit, la valeur les remplace.
Le joug est secoué ; il faut qu'il tombe brisé
Et du sang des Anglais justement arrosé.

Pendant que d'un côté on combat, on s'illustre,
Le reste de mes fils qui de l'autre apparait
Ont poussé tout à coup d'épouvantable cris,
Et le caillou brûlant frappe les ennemis :
Les femmes, en même temps, du haut de leurs fenêtres.
Font tomber d'aplomb la mort sur mille têtes.

« La déroute commence et se propage dans les rangs
Les Condomois la poursuivent l'épée dans les reins,
Le carnage est affreux, cruelle est la victoire
Mais qui pourrait blâmer une si noble colère ?
Que de braves, hélas ! sont tombés sur le pavé !
L'ont arrosé de sang pour défendre ma liberté !
Que de mères ont perdu l'objet de leur tendresse !
Leur espoir consolant ! leur bâton de vieillesse !
Que de veuves en deuil, pour de si beaux lauriers,
Ont vu en un moment succéder les cyprès !

A mes chers fils ! salut ! salut, âmes guerrières !
Pendant que vous accompagnez les glorieuses bannières,

Countemplats de lahaout bostes frays mès hurous,
Benjea sou fier Anglès boste sang generous!
Oui, mous hils, èts bengeats! entenets la bictouèro
Qui, la troumpeto en man, l'announço à l'Angleterro.
Coundom éy barégeat! Souilhado de lur corps,
Moun ayguo lous a prés é jitats ser lurs bords :
Lou resto, mort de poou, désirous de la bito,
Daouant mous fiers lious la trobo dens la fuito.

« Librès, lous Coundoumés célèbren aquet jour.
Que la bictouère enfin racountée à la cour.
Charlès. récounèchent, amic de la brabouro,
En fabou de mous hils a décrétat sur l'ouro,
Que touts, à pareil jour, aouren lou noblé drét
De cinta lur espaso é d'ana lou cap drét.
Qu'éroy bèro è superbo en aquet jour de hesto!

« Mais desbrenben lou tens é sa marcho funesto.
Moun trioumphè ey tournat! Dejà l'aubo dou jour
Dou soureil de Sent Pierré announço lou rétour.
La rousado qui cay sou seng de la naturo
E qui de milo houecs brillo sur la berduro;
La flou qui se daourech à l'haleno dou bent;
Lous bets cabeils de blat qui courren douçoment
Coumo linsos en or agitats dens la plano
E formon lou cot d'aouco ou la pipo sultano,

Contemplez de là-haut vos frères plus heureux
Venger sur le fier Anglais votre sang généreux
Oui, mes fils, vous êtes vengés ! entendez la victoire
Qui, la trompette en main, l'annonce à l'Angleterre.
Condom est nettoyé ! souillées de leurs corps,
Mes eaux les saisit et rejetés sur leurs bords :
Le reste, mort de peur, désireux de la vie,
Devant mes fiers lions la trouvent dans la fuite.

« Libres, les Condomois célèbrent ce jour
Que la victoire enfin raconta à la cour;
Charles, reconnaissant, ami de la bravoure,
En faveur de mes fils a décrété sur l'heure,
Que tous, à pareil jour, auraient le noble droit
De ceindre leur épée et d'aller la tête haute.
J'étais belle et superbe en ce jour de fête !

« Mais oublions le temps et sa marche funeste.
Mon triomphe est revenu ! Déjà l'aube du jour.
Du soleil de Saint-Pierre annonce le retour.
La rosée qui tombe sur le sein de la nature
Et de qui mille feux brille sur la verdure ;
La fleur qui s'ouvre sous l'haleine du vent :
Les beaux épis de blés qui se balancent doucement
Comme des draps d'or agités dans la plaine
Formant le cou d'oie ou de poule sultane,

Lou parfum de la bigno escapat de sas flous,
Et qui, pourtat pou bent embaoumo lous coustous,
Lou calmé d'un cèou pur; la bergèro floucado.
Tout me semblo anounça la més béro journado.
Dous brabés qui bersen tout lur sang endé jou,
Petïts hils, célèbrats la glorio è moun aounou;
Car lurs bras, en cassa l'ènemic de la bilo,
Rendoun moun ayguo puro è ma groto tranquilo.
Benguets dounc, galoupats à l'entour de mous bords.
Mas hillos de couneert, aou mèy de lurs transports,
La guirlando de flous dens lurs mas poutèlados,
Courren en embéli las tantos alignados
A l'oumbro dous drapéous oun s'amuso lou bent,
En tout se balança douçoment sur moun seng.
Mar barquos qui de flous soun toutos mirgaillados.
Bous prouméten à touts d'aymablos proumenados.
Mais deja moun aoureillo entend lous chants guerriès
Succèda tour-à-tour aous councerts lous mès gais.

« Jouènesso aou dous mentoun, aou corps plen de souplesso,
Benguets sur aquet màt exerça bosto adresso;
Lou camin sabounat, éy glissant, arroundit :
Couradgé! Aoujets pas poou! Deguens moun seng humit,
Si quaouqu'us de bous aouts, chancelant, pirouèto,
Bous tournèrèy pourta sur la camiolo estréto.

Le parfum de la vigne s'échappant de ses fleurs,
Qui, emporté par le vent, embaume les coteaux;
Le calme d'un ciel pur, la bergère fleurie,
Tout semble m'annoncer la plus belle journée.
Des braves qui pour moi versèrent leur sang,
Petits fils, célébrez la gloire en mon honneur ;
Car leurs bras en chassant l'ennemi de la ville
Rendirent mes eaux pures et ma grotte tranquille.
Venez donc, accourez à l'entour de mes bords,
Mes filles de concert, au milieu de leurs transports,
La guirlande de fleurs dans leurs mains potelées,
Courent pour embellir les tentes alignées,
A l'ombre des drapeaux où le vent s'amuse,
En se balançant doucement sur mon sein.
Mes barques qui sont toutes émaillées de fleurs,
Vous promettent à tous d'agréables promenades.
Mais déjà mon oreille perçoit des chants guerriers
Succéder tour à tour aux concerts les plus gais.

« Jeunesse au doux menton, au corps plein de souplesse,
Venez sur ce mât exercer votre adresse;
Le chemin savonné, est glissant, arrondi :
Courage ! N'ayez crainte ! dans mon sein humide,
Si quelqu'un d'entre vous, chancelant, pirouette,
Je viendrai vous remonter sur le chemin étroit.

» Mais quin loung régiment arribo en tourteja?
Soun mous amics lous guits que benguen boultija,
De neit coumo de jour sur moun aygo argentado :
Soun lous mes; bou lous daou, prenguets lous à la nado.
Glissats, ploungeats damb' ets, nadats, ploungeats encoué,
Empougnats-lou pou cot, saisissets-lou pou pé
Aou disé dous gourmants, un canard à la brocho
Es un boun mos : è ouéy célébran la balocho !

« Mais déjà lou soureil a terminat soun cours,
Qu'emporto ! milo houecs cinton mous alentours;
E la terro ressemblo aou céou brillant d'estelos :
La néit diou récula daouant tant de candélos;
Ma hesto duro encoué : touts mous hils soun aci;
Touts soun amics, touts frays è librés de souci :
E la damo brilanto, è la lesto grisèto,
Ribalos de plasés, fieros de lur toilèto,
E lou riché è lou praoubé, amassats à l'asard
A l'esberit roundéou bon prengue encouèro part.

« Mas ayguos, anats disé à ma so la Garono,
Que m'ats bisto en passa sétudo ser moun trono,
Celebra lou grand jour oun mous chers Coundoumés
Sé bagnen dens lou sang dous superbés Anglès.

« Mais grand Diou ! tout d'un cop quino douço noubèlo
Encouèro quaouqués jours è serey immourtélo !

Mais quel long régiment arrive en boitant ?
Ce sont mes amis les canards qui viennent voltiger,
La nuit comme le jour sur mes eaux argentées :
Ils sont à moi, je vous les donne, prenez-les à la nage.
Glissez, plongez avec eux, plongez encore,
Prenez-les par le cou, attrappez-les par les pattes,
Au dire des gourmands, un canard à la broche,
Est un morceau savoureux : et aujourd'hui nous célébrons la fête locale !

« Mais le soleil déjà a terminé son cours,
Qu'importe ! mille feux sillonnent les alentours ;
Et la terre ressemble au ciel brillant d'étoiles :
La nuit doit reculer devant tant de chandelles ;
Ma fête dure encore : tous mes fils sont ici ;
Tous sont amis, tous frères et libres de soucis :
Et la dame élégante, et la leste grisette,
Rivales de plaisir, fières de leurs toilettes,
Et le riche et le pauvre, rassemblés au hasard
A l'éveillé rondeau viennent prendre leur part.

« Mes eaux, allez donc dire à ma sœur la Garonne,
Que vous m'avez vue en passant assise sur mon trône
Célébrer le grand jour où mes chers Condomois
Se baignèrent dans le sang des arrogants Anglais.

« Mais grand Dieu ! qu'entend-je ? quelle douce nouvelle !
Encore quelques jours et je serai immortelle !

Excitats per l'espouer dou laouré lou més dous
Qu'un amic dou sabé proumet à lurs cansous,
Qué de chantrés me ban counsacra lurs beillados!
E reberdi l'aounou de mas bieillos annados!
Oui, gracio à tous souens, ô généroùs amic!
Oui, d'un cruel oubli moun nom és à l'abric.
Que moun sort heré embéjo, e qué seri superbo
Si degnaouos labets bengue trépi moun herbo!

« Jouénesso, en attenden, d'un pas rapide et proun
Rasats, en boulègua, moun tapis de gazoun;
L'aounou de bosto may sera boste heyretadgé
E bous aouts qui parlats lou celeste lengadgé.
Poètos, celebrats moun noble protectou,
E moun amour qui diou bioué aoutant coumo jou.

Ensi dits la Baïso, e la danso léougèro,
Quand jou me retirey countinuauo encouéro.

Excités par l'espoir du triomphe le plus cher
Qu'un ami du savoir promet à leurs chansons.
Que de chantres vont me conserver leur veillées!
Et reverdir l'honneur de mes vieilles années!
Oui, grâce à tes soins, oh! généreux ami!
Oui d'un cruel oubli mon nom est à l'abri,
Que mon sort ferait des envieux, et comme je serais fière
Si tu daignais alors venir fouler mon herbe!

« Jeunesse, en attendant, d'un pas rapide et prompt,
Rasez, en folétrant, mon tapis de gazon;
L'honneur de votre mère sera votre héritage.
Et vous autres qui parlez le céleste langage,
Poètes, célébrez mon noble protecteur.
Et mon amour qui doit vivre autant que moi.

Ainsi parla la Baïse, et la danse légère,
Quand je me retirai continuait encore,

Cette ode (1), faitesur un sujet fantaisiste de prétendue occupation Anglaise de la ville de Condom, nous paraît excellente. Le lauréat a su vaincre les difficultés du sujet imposé, par l'heureux choix de son développement. Il ne s'égare pas dans les rêves de son imagination, sa langue reste soumise avec docilité à une haute inspiration; la Muse Champêtre devient une Vierge intrépide pleine de puissance et de grandeur, emblème de la liberté et de l'indépendance du foyer. Si les cordes de sa lyre vibrent avec une mâle fierté il chante avec un talent varié, d'un ton enjoué, naïf et facile le len-

(1) Elle fut imprimée à l'époque chez Dupouy, imprimeur à Condom; l'original nous a été gracieusement communiqué par un compatriote, aussi aimable que fin lettré, *M. Adrien Lavergne*. L'éditeur des Œuvres de Bedout, M. Philibert Abadie, a reproduit cette ode à la fin du volume, mais il en a dénaturé le texte en quelques passages.

demain de la victoire qui est un jour de fête, la fête patronale des vaillants Condomois. Malheureusement le dialecte qu'il emploie semble n'être que du français mis en couleur Gasconne qu'il badigeonne à sa façon; la langue maternelle ne lui doit aucune reconnaissance; c'est du reste un défaut capital que nous retrouverons dans toutes ses productions poétiques.

Comme l'abbé *Dastros*, le joyeux chantre de l'Arrats, avec lequel il a plusieurs points de ressemblance, l'aimable curé aime la nature qu'il contemple et décrit avec fidélité et un charme captivant. Fin observateur, rien ne lui échappe et il consigne au jour le jour dans *soun Gabinet d'Histouèro Naturello* (son cabinet d'Histoire Naturelle) le résultat de ses impressions.

Nous détacherons la pièce suivante qui fera, certes, regretter que nous ne puissions montrer toutes les richesses renfermées dans ce recueil qui contient sans contredit les plus belles inspirations de son auteur.

Elle a pour titre : *Lou Cardin* (1) (le Chardonneret) :

Au mièy d'un broc arregagnat,	Au milieu d'un buisson montrant les [dents,
Io man dambé delicatesso	Une main avec délicatesse
E sense crento, a recougnat	Et sans crainte, a façonné
Un petit leit per la tendresso	Un petit lit par la tendresse
E per l'amour jadis souegnat.	Et par l'amour jadis orné.
A soun déoué io mai fidelo	A son devoir une mère fidèle
Lou cauho la neit e lou jour	Le réchauffe la nuit et le jour
Dous imatge que mous rapelo	Doux image qui nous rappelle
Touto l'ardou de soun amour!	Toute l'ardeur de son amour!
Pausat tout près ser uo branqueto,	Tout près posé sur une branchette
Lou cot tenut e l'oueil ardent	Le cou tendu et l'œil ardent
Ser l'ajoucado tranquileto	Sur la couveuse sans inquiétude
Lou marit, las alos au bent,	Le mari, les ailes au vent,
Dits à soun aimablo coumpagno :	Dit à son aimable compagne :
« Io bouno mai se dèu nèuri;	« Une bonne mère doit se nourrir;
« Anats quista per la campagno,	« Allez picorer dans la campagne
« A moun amour cedats lou ni. »	« A mon amour cédez le nid. »
Gracious parent de la familho,	Gracieux parent de la famille,
Un troisièmo dous mes coussus.	Un troisième des plus cossus
Fur e brilhant se requinquilho	Fier et brillant se redresse
A quaucos lignos au-dessus.	A quelques lignes au-dessus.
Parlerei pas de lur menatge	Je ne parlerai pas de leur ménage,
Dous cops de bec que soun poutets,	Des coups de bec qui sont des baisers,
Mais bous boi dise lur plumatge,	Mais je veux vous décrire leur plumage,
Car mous ausets soun charmantets.	Car mes oiseaux sont charmants.

L'artiste étale à nos yeux les couleurs variées de sa palette en nous décri-

(1) Le journal *la Cigale d'or*, de Dijon, dans son numéro du 15 janvier 1891, a reproduit cette pièce ; elle a été également en partie insérée dans l'*Almanach de la Gascogne* de 1900.

vant dans quelques vers plein de charme et de vérité le ravissant plumage de ses oiseaux :

Io cardinalo clemantino	Une clémentine cardinalice
Colo ser lur cap qui rabis	Colle sur la tête ravissante
Io plaço encoué més purpurino	Et une place encore plus pourprée
Debat la gorjo s'arroundis.	S'arrondit sous la gorge.
Un coulié blanc que prend nechenço,	Un collier blanc prend naissance
Darré lous oueils, cai ser lur cot	Derrière les yeux, tombe sur le cou,
E semblo, dambé coumplasenço,	Et semble avec complaisance
Releoua lur petit calot;	Relever leur petite calote;
Un dous fichu de sedo griso	Un doux fichu de soie grise
Ser lur jabot cour e s'aliso	Sur leur jabot s'étend uni.
Dou haut de lur petit tuquet	Du haut de leur petite huppe
Debaro un negre capulet	Descend un noir capuchon
Qui s'elargis e countinuo,	Qui s'élargit et continue,
Coulou café, dinquo à la cuo,	Couleur café, jusqu'à la queue,
Qui repreng soun tin de jaiet.	Qui reprend sa teinte de jais.
On bei ser lurs poulidos alos	On voit sur leurs jolies ailes
Dens lur biutat toutjours ribalos,	Dans leur beauté toujours rivales,
On bei, coumo un liuge reflet,	On voit comme un léger reflet
Lou ribant d'or dount brilho l'aubo	Le ruban d'or dont brille l'aube
Quan lou lustre dou jour fenis.	Quand le lustre du jour finit.

L'abbé Laffargue ne s'en tient pas exclusivement à ces peintures où il excelle; pourvu d'une solide instruction, il emploiera sa verve toute Gauloise à critiquer tous les sujets d'actualité de son époque. En politique il s'attaque au *Communisme*, en philosophie il se mesure avec *Renan* et sa *Vie de Jésus*. Les modes féminines extravagantes et même les mandements de son archevêque, lui fournissent l'occasion de manifester son opinion par des vers ou des chansons, sans oublier toutefois la déférence et le respect dus à son général, comme il le nomme (1).

La satire suivante est de ce nombre; elle lui fut inspirée par une ordonnance du cardinal *d'Isoard* à l'endroit du costume ecclésiastique, c'est du port de la culotte qu'il s'agissait et de la prohibition du pantalon.

Notre pauvre curé n'avait, disait-il, que deux pantalons; un neuf pour

(1) Le prêtre séculier est beaucoup plus indépendant qu'on ne se figure en général. Si modeste qu'il soit, il ne relève que de son Évêque; la supériorité des grades intermédiaires, le doyenné, l'archiprêtrise, ne se fait guère sentir à lui ; et s'il a du tact, de la réserve, s'il ne se lance pas dans les excentricités de conduite ou de pensée, ou dans des entreprises par trop hasardeuses, son Évêque le laisse parfaitement tranquille. Dans son presbytère, le curé, on peut le dire, est son propre maître, dirige sa petite vie quotidienne avec la même autonomie qu'un laïque. Il a fait vœu d'obéissance, mais, sous ce rapport, ses supérieurs ne le soumettent pas à de trop rudes épreuves. Enfin, si l'Évangile lui impose la pauvreté, rien, dans les règlements Ecclésiastiques ne lui interdit la richesse; la part des pauvres, une fois faite, plus ou moins large, il peut amasser pour lui ou pour ses héritiers.

les jours de fêtes et un très vieux pour affronter la boue et le mauvais temps.

Il fait venir le tailleur *(lou sastré)* pour en faire une culotte en le coupant à la jarretière, surtout pour utiliser les restes dont il décrit l'emploi.

L'opération terminée, le vieux pantalon transformé en culotte va rejoindre dans le vestiaire son frère privilégié. Il s'établit entre eux un dialogue plaisant, plein d'humour et de verve, où chacun tour à tour fait valoir ses mérites et ses droits.

Cette pièce bouffonne a pour titre :

TRIOUNPHÈ DE LA CULOTO SOU PANTALOUN

Deguens moun gardo-raoubo èron dus pantalous :
L'un tout raspat, de negré èro bengut arrous;
L'aoutè frés et luzen lustrat coumo la sédo,
Que frizo en bet toupet lou perruquiè *Rouèdo,*
De me serbi d'estuch atendeouo l'aounou.
Quant on ey riche è bet on se crey gran ségnou.
Et moun pantaloun naou rèbo dins sa cinturo
La hesto d'un amic dens ma petito curo
E lou tros réserbat en d'ana pou hangas
A l'aspect d'un bet jour se discou tout bas :
Moun printems ey passat! serey pas mès de hesto,
Souy pas qu'un patiras ou qu'un moussu de resto.
Countro l'humilitat foundoment dou salut
Quė pot touto la cour dou princė Belzėbut ?
Bien souben on a bist la bijarro fourtuno
De la classo dous grands courré chez la coumuno.

TRIOMPHE DE LA CULOTTE SUR LE PANTALON

Dans ma garde-robe étaient deux pantalons :
L'un tout rapé, de noir était devenu jaune,
L'autre frais et luisant lustré comme la soie,
Que frise en beau toupet le perruquier Rouède,
Attendait l'honneur de me servir d'étui.
Quand on est riche et beau on se croit grand seigneur
Et mon pantalon neuf rêvait dans sa ceinture
La fête d'un ami dans ma petite cure,
Et le vieux réservé pour affronter la boue
A l'aspect d'un beau jour murmurait tout bas :
Mon printemps est passé! je ne serai plus de fête;
Je ne suis plus qu'un souffre douleur ou qu'un monsieur de reste.
Contre l'humilité, fondement du salut,
Que peut toute la cour du prince Belzébuth ?
On a vu bien souvent l'inconstante fortune
De la classe des grands passer chez les pauvres.

A mous dus pantalous en arribec ataou
Lou qui mustrec la cordo aouc lou pas sou naou.
En se léca lous pots è lou plasé dens l'amo,
Armat de sous sizèous à la brillanto lamo,
Deguens moun gabinet arribo moun taillur (1)
Doun lous oueils exerçats coumo lous d'un boulur,
An d'abor descoubert parmi ma perrecaillo
Moun ancien serbitur penjat à la murraillo.
L'a prés, è coumo un lard estenut tout de loun
Sou taoulé qu'a dressat dens moun petit saloun;
E d'un doublé cric-crac en dansa la gaboto,
De moun bieil pantaloun a heyt uo culoto :
Uzats èron lous jouils, jutjeats dou pays bas.
Mais lous coubro-moulets an serbit dé pédas
Et terminado en floc l'espouliguo luzento
Aou houns dous dus mougnous graciousoment serpento.

Or dens moun cabinet èro lou mandomen
De nosté général qui tout estroussomen
Déguéns un paternel mais résolut lengadgé
D'ou libré pantaloun mous interdis l'uzadgé.
Dou mens l'aouon légit dességu tout de loun
Mais nou créseouon pas qu'estesso tout de boun.

A mes deux pantalons il en arriva ainsi;
Celui qui montrait la corde eut le pas sur le neuf.
En se léchant les lèvres et le plaisir dans l'âme,
Armé de ses ciseaux à la brillante lame,
Dans mon cabinet arrive le tailleur
Dont les yeux exercés comme ceux d'un voleur
Ont d'abord découvert parmi mes chiffons
Mon ancien serviteur accroché au mur;
Il l'a pris, et comme un lard étendu de son long
Sur la table dressée dans mon petit salon;
Et d'un double cric-crac, en dansant la gavotte,
De mon vieux pantalon a fait une culotte;
Les genoux étaient usés, jugez dans les basses régions.
Mais les couvre-molets ont servi de pièce
Et terminé en bouquet le ruban luisant
Serpente gracieusement le long des deux moignons.

Or dans mon cabinet se trouvait le mandement
De notre général qui cavalièrement
Dans un paternel mais énergique langage
Du libre pantalon nous interdit l'usage.
Du moins nous l'avions lu sûrement tout au long
Mais nous ne pensions pas que ce fut au sérieux.

(1) *Sastré* est le vrai terme gascon.

Après l'aoué coupat, ço que serbis de boto
Lou taillur a sa plaço a tournat ma culoto.
Or entr'ero è soun fray s'esleouo un diféren
Lou cot loun, lous oueils grans badèn d'estounoment.

LOU PANTALOUN

Moun fray, bien lou bounjour, ou méléou chèro damo
Lou qui bous a coupat e l'uo e l'auto camo,
Aouré digut bous hè l'inestimablé aounou
De bous bailla pou mens yo doublo ou triplo amplou
Labets en d'habilla lou hil de quaouquo Grèquo
Esclabo dou Gran Turc ou curè de la Mecquo,
Perdoun, ma chèro so, serets tout ço que kaou.

LA CULOTO

Bous fachets pas, moun fray, counbengui qu'ets tout naou,
Ery dens lou rebut; mais en cambia de sexé
Ey représ lou déssus bien que deleou bous bexé;
Ey triste, mais enfin bosté règné ey finit.
Daillurs mous flatten pas, dens lou moundé esbérit
L'éndècent pantaloun aouo pres sa néchenço;
Moun mestré, en lou pourta, se dec trop de licenço;
Tournen dounc aou bieil tems, aquet en sab de loun,
Anen à sas leçous car n'aouen bien besoun.

Après avoir coupé ce qui servait de botte
Le tailleur a remis ma culotte à sa place.
Or entre elle et son frère s'élève un différend,
Le cou long, les yeux grands brillèrent d'étonnement.

LE PANTALON

Bien le bonjour, mon frère, ou plutôt chère dame,
Celui qui vous a coupé les deux jambes
Aurait dû vous faire l'inestimable honneur
De vous donner au moins une double ou triple ampleur
Afin d'habiller le fils de quelque Grecque
Esclave du Grand Turc ou curé de la Mecque.
Pardon, ma chère sœur, vous seriez tout ce qu'il faut.

LA CULOTTE

Ne vous fâchez pas, mon frère, je conviens que vous êtes neuf,
J'étais au rebut; mais en changeant de sexe
J'ai repris le dessus bien que cela vous vexe peut-être ;
C'est triste, mais enfin votre règne est passé.
D'ailleurs ne nous flattons pas, dans le monde joyeux
Le pantalon indécent avait pris sa naissance ;
Mon maître, en le portant, s'octroya trop de licence.
Revenons donc au vieux temps, celui-là en sait de loin,
Allons à ses leçons, car nous en avons bien besoin.

LOU PANTALOUN

Dempus qu'aouets l'aounou de bous nouma culoto
De la cinturo aou jouil ets telomen déboto
Que ser ço qu'a toucat bosté cruel hissoun
Conmo lou d'un serpent dècho un subtil pousoun.
Es à bous dessigu de parla de descenço,
A bous que soupirats, qui brulats d'empatienço,
De sarra dab amour un pareil de jarrets
Afin de hé gounfla dus superbés moulets
Qu'en estiou coubrira la sédo aoubeissento.
Anats, ma chèro so, n'ats pas lou sens coumun,
E bosté bésinadgé enfin m'es empourtun.
Jou souy d'ou grand progres, bous déguens sa balanço,
Léougèro coumo paillo ets de la bieillo Franço.

LA CULOTO

N'aoujets pas tant de rail, moussu lou pantaloun,
On pot esté baouar e n'aoué pas rasoun.
Endé qué rémounta dinquo moun ourigino,
Crésés, naouet béngut, la tuo ta dibino.
Perdounats-lou, grand Diou, perdounerats un sot
Qui négro, tranchéra ser yo pet bién luzento.
Qu'on pot, à tout ségu, counfoundé d'un soul mot.

LE PANTALON

Depuis que vous avez l'honneur de vous nommer culotte
De la ceinture au genoux vous êtes tellement dévote
Que, sur ce qu'a touché votre dard venimeux
Comme celui d'un serpent laisse un poison subtil.
Certes, c'est bien à vous de parler de décence.
A vous qui soupirez et brûlez d'impatience
De serrer avec amour une paire de jarrets
Afin de faire gonfler deux superbes mollets
Qu'en été recouvrira la soie obéissante.
Allez, ma chère sœur, vous n'avez pas le sens commun,
Et votre badinage à la fin m'est importun.
J'appartiens au vrai progrès, vous dans sa balance
Légère comme paille représentez la vieille France.

LA CULOTTE

Tréve de raillerie, monsieur le pantalon
On peut être bavard et n'avoir pas raison.
Et pourquoi, s'il vous plait, remonter jusqu'à mon origine
Crois-tu, nouveau venu, la tienne si divine.
Pardonnez-le, grand Dieu, vous pardonnerez un sot
Qui noire, tranchera sur une peau bien luisante.
Qu'on peut, à coup sûr, confondre d'un seul mot.

Tros d'insoulent, apreng de ta so la culoto
Que diouès ta nèchenço aou prumé san culoto.

LOU PANTALOUN

Ma so, n'ey pas bertat.

LA CULOTO

Ey dounc mentit, moun fray.

LOU PANTALOUN

Besès aquet gran libé... aprocho, anen dounc, say.
Légis-tu que l'orguillh coumo lou bin engriso;
« Lou pantaloun a prés sa nèchenço
« De sant Pantaléoun, soun patroun immourtel. »
Oun ey dat tout d'un cop tout caquet éternel.
Oh! de la bieillo Franço, enroutinado esclabo
Légis sensé rougi ta prumèro syllabo.

LA CULOTO

A l'entené on creyré qu'eros un famus grec
Mais s'eros pas un sot, n'aourés pas tant de bec.

LOU PANTALOUN

Eh! qui jamès parlec mes que tu, bieillo agaço.

Espèce d'insolent, apprends de ta sœur la culotte
Que tu dois la naissance au premier sans-culotte.

LE PANTALON

Ma sœur, ce n'est pas vrai.

LA CULOTTE

J'ai donc menti, mon frère.

LE PANTALON

Vois-tu ce grand livre... approche, allons donc, viens,
Ne lis-tu pas que l'orgueil comme le vin enivre ;
« Le pantalon a pris sa naissance
« De saint Panthaléon, son patron immortel. »
Qu'est devenu tout à coup ton éternel caquet.
Oh ! de la vieille France, esclave routinière
Lis sans rougir ta première syllabe.

LA CULOTTE

A l'entendre on croirait que tu étais un grec fameux
Mais si tu n'étais pas un sot, tu n'aurais pas tant de bec.

LE PANTALON

Eh ! qui jamais parla plus que toi, vieille pie.

LA CULOTO

Eh! qui james, payen, t'esgalec en audaço,
Mais toun trono cy cayjut, la gleyso, la maysoun,
Jamès plus nou beyran moun mestré en pantaloun.
Ou si bengut prou riché cy jamés yo mounturo
Endé me préserba de touto esclaboussuro,
De la ploujo, dou bent, dous gioures, de lo neou,
Labets on te beyra me serbi de fourruro.
Mais un cop arribat aou termé dou bouyadgé,
Troussat, empaquetat, réduit en esclabadgé,
Penden qué soulo aourey las aounous dou saloun
Tu seras dam la brido estacat sur l'arçoun.

LOU PANTALOUN

Carrogno!
En aquet mot qui n'es pas poetiquo
Moun diurnal frêmis, se daourech et repliquo
Ser un toun solennel, modesté, mès hardit :
Pusqué Roumo a parlat lou prouces y finit.
Nosté mestré d'aillurs counech l'aoubeissenço,
Pantaloun desboucat, rentro dens lou silenço.

LA CULOTTE

Eh! qui jamais que toi, païen, t'égala en audace
Mais ton trône est démoli, à l'église, à la maison
Jamais plus on ne verra mon maitre en pantalon.
Ou si devenu assez riche j'ai jamais un cheval
Afin de me préserver de toute éclaboussure,
De la pluie, du vent, des givres, de la neige
Alors on te verra me servir de fourrure.
Mais une fois arrivé au terme du voyage,
Troussé, empaqueté, réduit en esclavage,
Pendant que j'aurai seule les honneurs du salon
Tu resteras avec la bride attaché à l'arçon.

LE PANTALON

Charogne!
Sur ce mot qui n'est pas poétique
Mon bréviaire frémit, s'ouvre et réplique
Sur un ton solennel, modeste, mais hardi ;
Puisque Rome a parlé, le procès est terminé.
Notre maitre d'ailleurs connait l'obéissance,
Pantalon mal embouché, rentre dans le silence.

Le même Cardinal ayant rétabli les conférences Ecclésiastiques, il fit immédiatement une chanson sur l'air : « *La Boulangère a des écus.* »

Praubé curé an t'en bas-tu	Pauvre curé où t'en vas-tu
La soutano troussado	La soutane troussée
La soutano tronssado sou cu	La soutane troussée sur le c...
La soutano troussado	La soutane troussée

La soutano troussado sou cu	La soutane troussée sur le c...
La soutano troussado	La soutane troussée
. . . .	. . . .
Bau à la counférenço lan la	Je vais à la conférence lan là
Bau à la counférenço	Je vais à la conférence
Bau à la counférenço lan la	Je vais à la conférence lan là
Bau à la counférenço, etc.	Je vais à la conférence, etc.

Les modes féminines, si variables dans les différentes époques du progrès national, seront l'objet de sa critique. En 1885, la mode en est encore aux traditions du règne de Louis Philippe. « Le luxe effréné », la bête noire du président Dupin, n'a pas encore perverti chez nos élégantes, les habitudes d'ordre et d'économie. C'est le règne de la crinoline, la joie des maris et la tranquillité des budgets, et la crinoline grâce à laquelle les femmes de France, les plus élancées, les plus sveltes, ont des airs plantureux de mère Gigogne (1).

Le troubadour Gascon compose pour la circonstance une satire drolatique où il flétrit la cage d'acier, mode aussi disgrâcieuse qu'extravagante.

Elle a naturellement pour titre : « *La Crinolino* » (La Crinoline) (2).

Coumo la roso dou maytin,	Comme la rose du matin,
Et biro de sa crinolino,	Et fière de sa crinoline,

(1) Les vers de Voltaire sont toujours d'actualité :

> Il est une déesse inconstante, incommode,
> Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornements,
> Qui paraît, fuit, revient et naît dans tous les temps :
> *Protée* était son père, et son nom c'est la *Mode*.

Une seule loi devrait gouverner la mode, et c'est précisément celle que l'on consulte le moins : la raison.

Sous Louis XV, la crinoline nous vint tout à coup d'Angleterre. Elle revint au XIXe siècle et alors elle s'exagéra lentement. En France, vers 1840, et jusqu'en 1852 les grandes toilettes exigeaient des robes bouffantes au moyen de jupes fortement empesées et l'on mettait un pouf. La crinoline apparut en 1853 : d'abord modeste, elle n'atteignit toute son ampleur qu'en 1857.

En 1867, la crinoline est démodée sans que le vêtement féminin ait rien perdu de son ampleur et de son envergure. Plus de cage d'acier, mais un formidable et ruineux déploiement de jupons. Le luxe des « dessous » s'il n'a pas atteint le raffinement actuel, tend à devenir le criterium de l'élégance.

Le document le plus curieux et le plus typique à cet égard, c'est la *Famille Benoiton*, de Victorien Sardou. Et c'est peut-être pour cela que, de toutes les pièces de l'ingénieux et fécond auteur, elle a le plus de chance de survivre.

En 1878 les jupes ont vécu. La mode commence à s'inspirer de la statuaire. Elle prend un caractère délicieusement païen. Le vêtement moule le corps et en sculpte toutes les grâces cachées. On peut dire que les étoffes se font chair et qu'elles tournent à l'apothéose de la forme.

Jamais la femme française n'apparut ornée de plus de séductions, car jamais l'art du costume ne se rapprocha davantage de l'art plastique.

Il se fit en 1899 un retour marqué mais très heureux, vers l'époque du directoire. Ce fut le triomphe des tailles courtes et des manches à gigot.

Enfin en 1900, la mode n'a pas de caractère bien personnel. C'est une sorte de compromis entre nos diverses époques somptuaires, avec une tendance visible à singer la fin du XVIIIe siècle, pour les chapeaux surtout, qui semblent être bâtis d'après la formule de Trianon. On parle de ressusciter pour 1901 cette crinoline disgracieuse, aussi ridicule qu'incommode.

Le XXe siècle retomberait-il en enfance ?

(2) Cette pièce et la suivante sont dédiées à madame Ducercle.

La haout dins soun poulit jardin,
Poumpanto, arribo la *Justino.*
Lou ben d'aoutan, soun nas pountchut,
Pay de l'aouradgé et de la plougeo,
Brandis soun chapeou rètengut
Per un ribant de coulou rougeo,
Et fier de sas gaoutos en cougo,
Bouho, barègeo lou camin,
S'engoufro dens la crinolino,
L'enflo, la tend, et lou couquin
En l'ayre emporto la *Justino*.

Là haut dans son joli jardin,
Justine arrive toute pimpante.
Le vent d'autan, au nez pointu,
Père de l'orage et de la pluie,
Secoue son chapeau retenu
Par un ruban de couleur rouge,
Et fier de ses joues enflées de citrouille,
Souffle, balayant les chemins,
S'engouffre dans la crinoline,
L'enfle, la tend, et le coquin
Emporte *Justine* dans les airs.

Or yo cloucado dé pourèts,
Dens soun dubet fourrado encouero,
Penso qu'ey un bol d'estourets
Que lou rabis may et crémèro :
Et dispersado pous caoulèts,
Crido : piou, piou! se désespèro.
En hé lou signé de la crouts
Lous campagnards répèton touts :
Jesus Maria! quino pousouèro!!

Or une couvée de poussins,
Fourrée encore dans leur duvet,
Suppose que c'est un vol d'éperviers
Qui leur ravit mère et volière :
Et dispersée à travers les choux,
Crié : piou, piou! se désespère.
En faisant le signe de la croix
Les campagnards répètent à l'unisson :
Jésus Marie! quelle sorcière!!

Mais lou gardo, brabe luroun
Pourtur de barbo è de moustachos,
Juro soun Diou qu'ey un baloun,
Et lous paysans touts de ganachos.

Mais le garde, homme déterminé
Porteur de barbe et de moustaches,
Jure son Dieu que c'est un ballon,
Et que tous les paysans sont des ganaches.

Ah! boun! lous balous an dounc bras?
Respound Mathiou, mestré d'escolo,
Per counséquent un sabentas;
Aboüo qu'as la tourniolo.
Aquet pilot en douté pas
De las targagnos ey la reyno;
Sa taillo fino coumo un hiou,
Soun largé tour et sa degueyno
Parlon aous oueils; mais, Jarné-griou!
Oun ba courré la patanteyno?

Ah! bon! les ballons ont donc des bras?
Répond Mathieu, maître d'école,
Par conséquent un grand savant;
Avoue que tu as la berlue.
Ce paquet, n'en doute pas,
Est la reine des araignées;
Sa taille fine comme un fil,
Son large contour et sa tournure
Parlent aux yeux; mais, jarnigué?
Où va-t-elle courir à l'aventure?

Grands palots, dits lou campané
Boste regard ey ta proufano
Qui nou béy pas que Diou bo hé
Lou doun précious d'üo campano
A nostè bet et bieil clouquè.
La terro n'a pas yo pareillo!
Quin ech gracious! Eh! quinos mas
Que las de Diou et soun coumpas
Aouren heyt ya telo merbeilo?
Que lous dus batails qui per bas
Mignounoment tiron lou nas,
Respounen bien à sas cousségeos!

Grands imbéciles, dit le carrillonneur
Votre regard est si profane
Qu'il n'aperçoit pas que Dieu veut faire
Le cadeau précieux d'une cloche
A notre beau et vieux clocher.
Sur terre il n'y en a pas de pareille!
Quel port gracieux! Eh! quelles mains
Si ce n'est celles de Dieu et son compas
Auraient fait une pareille merveille?
Que les deux battants qui par en bas
Mignonnement montrent leur nez,
Répondant bien à leur dévidoire!

As toun estat et lou saounègeos,	Tu as ton métier et tu en rêves,
A cridat lou frater : nigaout !	A riposté le perruquier : nigaud !
Bay-t-en, sè bos, souna tas brespos,	Vas donc, s'il te plait, sonner tes vêpres.
L'objet què boultigeo lahaout	L'objet qui voltige là haut
Ey la prumèro de las bespos.	Est la première des abeilles.
Bésès pas soun poulit courcet	Ne vois-tu pas son joli corset
Soun cap, sas alos et lou... resto ?	Sa tête, ses ailes et le... reste ?
On nomo pas un tel paquet	On ne nomme pas un tel paquet [veste.
Que chez las gens qui porton besto.	Si ce n'est chez les gens qui portent une
Mais lou bent cay. D'où haout dou ceou	Mais le vent s'apaise. Du haut du ciel
Debaro la praoubo Justino	Descend la pauvre Justine
Qui, las mas à soun bèt chapèou,	Qui, les mains à son beau chapeau
Aou diablé da la crinolino.	Au diable voue la crinoline.
Et milo gracios aoutalèou	Et mille grâces aussitôt
Dambé lur dèmarcho dibino	Avec leur démarche divine
Sorten enfin de lur toumbéou.	Sortent enfin de leur tombeau.
Et soun marit, lou boun *Christopho*,	Et son mari, le bon *Christophe*,
En l'embrassa dits dens soun co :	En l'embrassant pense en lui-même :
Espragnerey betcop d'estoffo	J'épargnerai beaucoup d'étoffe
E l'empèso dou calico,	Et l'empois du calicot,
Sense roubilla sa paruro,	Sans chiffonner sa parure,
Ou mélèou soun boufant linso	Ou plutôt son drap bouffant
Pouyrey entra dens ma boeturo :	Je pourrai pénétrer dans ma voiture;
Tandis qu'après lou carnabal	Tandis qu'après le carnaval
Libro de soun tour de baléno	Libre de sa cage en baleine
Mais esclabo dou temps pascal.	Mais esclave du temps pascal,
Madamo pouyra sensé péno	Madame pourra sans peine
S'aproucha dou counfessiounal.	S'approcher du confessionnal.
ARRESTAT DOU COUMISSARI DE POULISSO	*ARRÊTÉ DU COMMISSAIRE DE POLICE*
Atendut que très crinolinos	Attendu que trois crinolines
Débat lou tissu lou mès fin	Sous le tissu le plus fin
Et sas dantellos de malinos	Et les dentelles de malines
Poden barra lou gran camin.	Peuvent obstruer le grand chemin.
Atendut que las béros damos	Attendu que les belles dames
Per darrè léoun lou tracas	Par derrière lèvent leurs jupes
Et per daouant mustron las camos	Et par devant montrent leurs jambes
Bien aou dessus dous caillioüas.	Bien au-dessous des chevilles.
Atendut que bon hè la qüo	Attendu qu'on veut faire la queue
Aous arrats qui senten lou bin;	Aux rats de cave qui sentent le vin ;
Qu'en fabou dou tabac de lüo	Qu'au profit du tabac de contrebande
An troubat aquet manaquin:	Elles ont trouvé ce mannequin;
Que tout objet de countrobendo,	Que tout objet de contrebande,
Coumo gigots, lards et jambous,	Tels que gigots, lards et jambons,
Quartiès d'agnet dount la car trendo	Quartiers d'agneau dont la chair tendre

Pot pas supourta qu'on l'atendo	Ne peut supporter qu'on l'attende
Malgré lou nas dous gabelous.	Malgré le flair des douaniers.
Atendut que las maynadetos	Attendu que les jeunes filles
Qui déchon bésé lous moulets	Qui laissent voir leurs mollets
Et gaouson pourta las culotos	Et osent porter des culottes
De lurs futurs prenguen lous drets.	Empiètent sur les droit de leurs futurs.
Aprés aoué malgré sa sienço	Aprés avoir malgré sa science
Boutat soun cap à l'alambic,	Mis son cerveau à l'alambic,
Poussat pou cric de sa counsienço	Passé au crible sa conscience
Que nou bo que lou ben public.	Qui ne désire que le bien public.
Lou coumissari *Bistofino*	Le commissaire *Bistefine*
Arresto dens un but moural	Arrête dans un but moral
Que la jalouso crinolino	Que la jalouse crinoline
Habillera lou carnabal.	Habillera le carnaval.
Que la petito demayselo	Que la petite demoiselle
Qui preng à cado pas lou bol	Qui prend son vol à chaque pas
Embelira soun pourchinello	Embellira son polichinelle
De sa jaqueto en parasol.	De sa jaquette en parasol.
Traquats, amics, la crinolino	Traquez, amis, la crinoline
Que lou Boun goust a reproubat	Que le Bon goût a réprouvé
Et que sa so la Bouno mino	Et que sa sœur la Bonne mine
Aaou gran jamès n'aouré troubat.	Au grand jamais n'aurait trouvé.
Et bous enfin, lesto griseto,	Et vous enfin, leste grisette,
A soun aspect, cridats pertout :	Ason as pect, criez partout :
Admirats dounc!.. quino toileto!...	Admirez donc!... quelle toilette! ..
Jésus! quin patoc d'arrestout!!	Jésus! quel tas de chaume!!

La coiffure sera également l'objet de son attention ; c'est *dou Moucadè dou Cap*, du mouchoir de tête, qu'il s'agit dans le morceau suivant.

(1) La coiffure est la partie à laquelle tiennent le plus les gens et celle qui disparait en dernier lieu. On garde une coiffure spéciale alors qu'on adopte les habits usuels. Elle constitue un signe distinctif. Mais c'est elle aussi qui se modifie le plus sous l'influence de l'esprit d'exagération. D'où la quantité et la variété de chapeaux et de bonnets qu'on retrouve dans nos provinces.

La coiffe de Savoie rappelle la coiffure de parade du XVI^e siècle que portait *Catherine de Médicis*. Le bonnet de quelques villages vendéens ressemble à celui de la *reine Isabelle* et la coiffe Cauchoise celle du temps de Charles VII.

Le hennin subsiste dans quelques costumes de fête de Normandie. La coiffe du XIV^e siècle, à pans tombant sur les côtés est représentée aujourd'hui encore en Ariège dans le Val-Mussat.

Tout ceci d'ailleurs n'est pas absolu, car si les modes anciennes persistent souvent intactes dans les campagnes, elles peuvent aussi varier et s'y transformer. De plus, les provinciaux créent des modes qui ressemblent aux costumes anciens sans pourtant avoir avec eux aucun rapport de parenté.

Prenons un exemple des variations de la mode en province. La coiffure des Arlésiennes au XVII^e siècle, était un bonnet dont les deux brides venaient s'attacher sous le menton. Au début du XIX^e siècle, un ruban d'étoffe s'enroule sur les cheveux. Aujourd'hui le ruban s'est allongé et il s'enroule en arrière sur une faible portion de la tête, en laissant la majeure partie a découvert. Les vieilles Arlésiennes ont seules

Autrefois, et même de nos jours, dans notre beau pays de France, chaque province avait la sienne. Au Nord, la coiffe régnait en maîtresse, d'un aspect varié, affectant les formes les plus originales. Au Midi, et dans le Sud-Ouest principalement, était échu le coquet mouchoir de tête artistement édifié sur le sommet du chignon et prenant dans chaque pays un arrangement particulier. C'était pour le touriste parcourant notre territoire un vrai régal où ses yeux étaient émerveillés dans ce cadre spécial fait de pittoresque et d'originalité. Par une résurrection intéressante, notre magnifique Exposition a pu offrir à ses visiteurs, en une vision passagère, des échantillons curieux de ces différents types réunis pour la circonstance. Grâce à la loi inexorable du progrès, les chemins de fer ont à l'heure actuelle altéré presque partout les costumes et jusques aux mœurs et coutumes de nos provinces. Chaque chose a ses inconvénients et ses avantages.

Ecoutons maintenant le poète faire l'éloge de sa coiffure de prédilection dans le dialogue suivant :

Vous qui fûtes toujours honnête
Dites, charmante Jeanneton,
Pourquoi sur votre belle tête,
Au lieu de coiffe, ce chiffon ?

En d'espragna ma praoubo coho	Pour épargner ma pauvre coiffe
Qu'on m'a benut a houec d'argent;	Qu'on m'a vendue au poids de l'or;
Lou mendre arros la rend ta gloho	La moindre rosée la rend si molle
Que l'enleouo tout soun lusent.	Qu'elle lui enlève tout son lustre

A votre cœur soyez fidèle,
Je veux savoir la vérité,
Vous préférez à la dentelle
Un petit grain de vanité,

Eh! perqué pas? yo couhaduro	Eh! pourquoi pas? une coiffure
En moucadé bien chiffounat,	En mouchoir bien chiffonné,
Hè rayouna ser la figuro	Fait rayonner sur le visage
Un say pas qué ta hélécat!	Un je ne sais quoi d'impertinent!

Pourquoi le placez-vous, ma chère,
A peine sur votre chignon;
Pour le faire voler à terre
Il suffirait d'un papillon.

conservé le ruban qui cache la partie de la tête et la distinction se fait ainsi tranchée entre l'ancienne et la nouvelle mode.

Le même fait s'observe chez les Gasconnes qui s'enroulent un mouchoir de soie sur la tête. Les vieilles ont presque tous les cheveux cachés par le mouchoir ; les jeunes n'en couvrent qu'une coque, petit chignon planté en arrière.

Ainsi chaque costume provincial comporte un problème à résoudre. Est-il local ou dérive-t-il d'un costume universellement porté autrefois ? En est-il la copie exacte ou modifiée ? On ne pourra répondre d'une façon absolue que si on a les principales étapes montrant l'évolution de costume jusqu'à nos jours.

(L'évolution du costume par *Félix Regnault.*)

Anats, Moussur, souy pas yo peguo,	Allez, Monsieur, je ne suis pas une sotte,
Moun cher mirail, cado maytin,	Mon cher miroir, chaque matin,
En dits, qu'ataou boutat, en léguo	Me dit que, mis ainsi, il me donne
Un petit ayré libertin.	Un petit air libertin.

Pourquoi sur votre front de neige
L'appelez-vous comme un bandeau ?
C'est à mes yeux un sacrilège
Que de cacher un ciel si beau.

Pramo de bous en souy fachado.	J'en suis fâchée pour vous,
Et cependant m'esta pas maou;	Et cependant il ne me sied pas mal;
Quand on me bey ensi couhado	Qnand on me voit ainsi coiffée
On dits qu'ey à l'amour malaou.	On dit que mon amour est malade.

Avec ce turban sur la tête
Vous ressemblez au papillon,
Espérez-vous quelque conquête
En vous donnant cet air fripon ?

Yo fillo pot este leougèro,	Une fille peut être légère,
Mais nou dits pas que ço que bo,	Mais elle ne dit pas ce qu'elle veut,
Anats bous en fairo l'an lairo,	Allez donc vous faire lan laire (vous pro-
Légirats pas deguens moun ço.	Vous ne lirez pas dans mon cœur. [mener)

. . . .

Modeste desservant de campagne, il aurait pu briguer une cure plus importante, mais dépourvu d'ambition, il préféra passer toute son existence dans sa petite commune de Castres où il acquit l'estime et la vénération de ses paroissiens. Le voisinage du chef-lieu l'attirait encore, il sut s'y ménager de solides et fidèles amitiés qu'il conserva jusqu'à sa mort. La droiture de son caractère, sa bonhomie, sa bonté et son talent lui ouvraient toutes les portes des maisons bourgeoises qui se disputaient l'honneur de le recevoir dans l'intimité. Nous en trouverons la preuve dans la quantité de pièces de vers, de lettres rimées qu'il leur a dédié et dont la plupart sont perdues aujourd'hui.

Nous avons eu la bonne fortune de recueillir deux de ces dernières en manuscrits autographes et en style familier que nous donnerons à titre de curiosité :

Monsieur *Sauzet*, d'Auch, invitait le curé Laffargue à venir dîner, par un des jours gras, de l'an 1835 ou 1836 ; or en cherchant le quantième, il mit la main sur le calendrier de l'année précédente ; et la date visée se trouva un vendredi de l'année courante !...

Le curé répondit :

A MOUSSU SAOUZET BICTOR

T'arremerci, *Bictor*, dè toun embitatioun,
Qué say qu'as un boun co, mais paòu de déboutioun :
Qué sabes lou Pater, ta bouco lou récito;
Per routino délèou, quan *Rosa* (1) t'y excito;
Mais lous coumandomens nou lous sabes pas, car
Défenden lou dibès l'usadgé de la car;
E ta charmanto lettro, escriouto à l'estourdido,
M'embito à partadgea uo pouloyo roustido
Précisomen lou jour qu'on apéro dibés !
Ma foué, moun cher Bictor, sabès pas ço que hès!
E pensi qu'as perdut un paou la trémountano;
Qué bos qu'un capéran, bestit de sa soutano,
Lou rabat aou mentoun, lou tricorno sou cap,
Sacripan dens lou founs, mais santomen cintat,
Ango, malgré la gleizo è malgré sa counsciença !
A ta taoulo hé gras dens un jour d'abstinenço!
Nou, nou; s'ac héou ?... qué boy qu'on imprime aou journal
Qué souy dous carnabalz, lou magé carnabal.
Quan séri mes gourman, quan lou séré mes agré,
Moun benté, lou dibès, qu'cy coundamnat aou magré.
Qué ta pouloyo dounc se mindgé dan lou *Priou* (2),

A MONSIEUR VICTOR SAUZET

Je te remercie, *Victor*, de ton invitation,
Je sais que tu as bon cœur, mais peu de dévotion ;
Tu sais le Pater, ta bouche le récite,
Par routine peut-être, quand *Rosa* t'y excite ;
Mais les commandements tu ne les connais pas, car
Ils défendent le vendredi l'usage de la viande.
Et ta charmante lettre, écrite à l'étourdie,
M'invite à partager une dinde rotie
Précisément le jour qu'on nomme vendredi !
Ma foi, mon cher Victor, tu ne sais pas ce que tu fais
Et je pense que tu as un peu perdu ton bon sens ;
Tu veux qu'un prêtre, vêtu de sa soutane,
Le rabat au menton. le tricorne sur la tête,
Sacripan en son âme, mais ceint saintement,
Aille malgré l'église et malgré sa conscience
A table faire gras en un jour d'abstinence !
Non, non; si je le faisais? je veux qu'on imprime dans le journal
Que je suis du carnaval le pire carnaval.
Serai-je plus gourmand et mes regrets plus aigres
Mon estomac le vendredi est condamné au maigre,
Que ta dinde soit donc mangée avec *Prieur*,

(1) Madame Sauzet.
(2) M. Prieur père.

Qué crangn pas més que tu ni la gleizo ni Diou.
Mais quan passetz délà, sér la barquo léougèro,
Labetz que paguératz d'aci la bouno chèro;
Que boy que lou cournut (1), ensi que ser un bouéou,
Dé cardos bien armat bous rasclé à countro-péou :
Labets que cridératz, que haratz la grimaço.
Mais tampis pèr bous aous, s'erats à bosto plaço;
Debat soun fouét dé hèr, d'aquet cruel bourrèou,
Embèn que pourteratz un regard ber lou cèou;
Aci que bous hasètz un Diou de bosto panço,
La-bas quo bous hèra dansa la countro-danço;
Enfin, coumo dus ours encadenatz pou cot
Que bous alizèra dė soun brabé billot.
Mais jou doun lou regard bey lou tens que s'approcho
Soueti pas endė jou que l'on boute la brocho
Justomen lou dibès; que say qu'y défendut;
Que souy un paou gourman, mais quan sèri goulut,
Moussus, bien lou bounjour, souy pas de bosto escolo
Car boy pas dan bous-aous dança la carmagnolo;
Lou diable me hè poou, bous aous bous en trufatz.
Que beyran à la fin quinis seran lous fatz.
Adiou doun, cher Bictor, adiou à ta pouloyo,
Car n'en gousteri pas quan séré mès beroyo.
Dan ma lettro récep, déguens lou mémo sac,

Qui ne craint pas plus que toi ni l'Eglise ni Dieu.
Mais quand vous passerez au-delà, sur la barque légère
Alors vous paierez la bonne chère d'ici-bas ;
Je veux que le diable, comme sur un bœuf,
De lanières bien armé vous écorche à contre-poil :
Alors vous crierez, vous ferez la grimace,
Mais tant pis pour vous, vous serez à votre place ;
Sous le fouet de fer de ce cruel bourreau,
En vain vous porterez votre regard vers le ciel ;
Ici-bas vous vous faites un Dieu de votre ventre,
Là-bas il vous forcera à exécuter la contre-danse ;
Enfin comme deux ours enchainés par le cou
Il vous corrigera avec son vaillant bâton
Mais moi dont le regard voit le temps qui approche
Je ne désire pas qu'on mette la broche en mon honneur
Justement un vendredi ; je sais que c'est défendu
Je suis un peu gourmand, mais quand je serai goulu,
Messieurs, bien le bonjour. je n'appartiens pas à votre école'
Car je ne tiens pas à danser la carmagnole avec vous ;
Le diable me fait peur, vous vous en moquez.
Nous verrons à la fin quels seront les sots.
Adieu, mon cher Victor, adieu à ta dinde,
Car je n'en goûterai pas, serait-elle encore plus savoureuse
Dans ma lettre reçois, dans le même courrier,

(1) Le diable.

Lou cado que te héou d'un naouet armanac,
Que marquo lous jours gras, è lous jours d'abstinenço
Un tel libé, endè tu, qu'ey un libé de scienço,
Counsulto-lo daouant de fixa tous repas,
Car sé troumpo en dou tens (1) en dou jour mentis pas.
Cépenden, dambé tu sensé cérémounio
Qué t'anérey trouba quan aoujoy fantésio,
Un dichatté déléou; lou magré qu'en coumben.
Que dinnérey fort bien dan lou tiers d'un haren;
Qué se bos tout à fét illustra ta cousino,
Qu'ajoutéras encoué dus ouèous è yo sardino;
Arrousaran tout aco d'uo taço de bin,
Benasirey lou cèou et lou Bictor; enfin
Si Rosa, per bounhur, sageomen occupado
A filtrat aquet jour, la préciouso bugado,
Ahounan lou saboun (2) dens la tasso à léchiou (3)
Ensemblé trinquaran, è bous direy : Adiou !

Le cadeau que je te fais d'un nouvel almanach,
Il marque les jours gras et les jours d'abstinence,
Un tel livre pour toi est un livre de science,
Consulte-le avant de fixer tes repas.
Car s'il trompe pour le temps il ne ment pas pour le jour.
Cependant avec toi sans cérémonie
J'irai te visiter quand j'en aurai fantaisie,
Un samedi peut-être, le maigre me convient.
Je dinerai fort bien avec le tiers d'un hareng;
Si tu tiens à illustrer complètement ta cuisine
Tu y ajouteras encore deux œufs et une sardine ;
Nous arroserons tout cela d'une tasse de vin,
Je bénirai le ciel et Victor ; enfin
Si Rosa, par bonheur, sagement occupée
A filtré ce jour-là, la précieuse lessive,
Fondant le savon dans la tasse à lessif,
Nous trinquerons ensemble, et vous dirai : Adieu !

La seconde est adressée au docteur Prieur avant son départ pour Paris, où il allait commencer ses études médicales. Il donne des conseils à son jeune ami et le dissuade d'entreprendre ce voyage craignant pour lui les dangers d'un séjour dans le grand village :

Crastos, .. octobre 1842.

A MOUSSU BICTOR PRIOU (4)

Ey dounc bertat, sensé bergougno,
Bas quita l'aymable pays

Crastes, .. octobre 1842.

A MONSIEUR VICTOR PRIEUR

C'est donc vrai, sans regret,
Tu vas quitter l'aimable pays

(1) L'almanach de Toulouse portait à chaque jour : pluie, soleil, etc., sans autre prétention et avec autant d'autorité que celui de Mathieu de la Drôme.
(2) Le sucre.
(3) Le café.
(4) Le docteur Victor Prieur, décédé récemment à Auch, qui nous avait communiqué ces deux lettres rimées.

Et lou soureil de la Gascougno;
E endéqué? per un Paris!
Oh! la bero besougno!
N'as pas aci prou de soussis?
Perdouni bien, praubé maynatgé,
Tas chèros sos, ta bouno may,
Counéguen pas lou gran biladgé,
Mais coumo perdouna toun pay?
Ac sab : lou diablé s'y prouméno
Masquat en milo è yo fayçoun;
La neyt, lou jour, y ès en haléno.
A l'ayré dous, mais quin fripoun
Quan s'abillo sertout en peillo!
Moun cher amic, t'y hisés pas;
Hugis soun oueil qui toutjour beillo :
N'angos pas courré ser sous pas
Ou t'aoura lèou boueytat la bourço.
Pres toun amo è toun cors aprés,
De milo maous près à sa sourço,
Sentira pas que lous cyprès.
Esperi tout de ma sagésso
Et dou caddet (1) diras déleou :
Mais jou trembli per ta jouènesso,
Car toun ounclé, balandureou,
N'ey pas, hélas! jamès en plaço;
Tantos ey débat un bet cèou,
Tantos galopo ser la glaço,
E de soun cors ès un bourrèou.
Lous péous capéron pas sa nuquo,
E dens Moscou, parmi la neou,
Hè roulà sa caoudo perruquo :
Un jour on lou beyra délèou,
Chéou Lapoun qui de fred s'arruquo
Hè boula soun darrè chapèou.
Ensi, moun cher Bictor, demoro,
Demoro dens toun cher pays,
Néguo l'ardou que te deguoro
Deguens lous jus dous arrasis
Doun pas un grun nous se coloro
Debat lou soureil de Paris.
Mais s'arré nou pot te rétengué,
Si te kaou bésé soun séjour,
Adiou! pousquos-tu léou rebengue
Aou pays qui t'a dat lou jour!...

Et le soleil de la Gascogue;
Et pourquoi? pour un Paris!
Oh! la belle besogne!
Tu n'as pas ici assez de soucis?
Je pardonne bien, mon pauvre enfant,
Tes chères sœurs, ta bonne mère,
Qui ne connaissent pas le grand village,
Mais comment excuser ton père?
Il le sait : le diable s'y promène
Travesti en mille façons;
La nuit, le jour, il s'y tient en haleine :
Il a l'aspect doux, mais quel fripon
Surtout quand il s'habille en robe!
Mon cher ami, ne t'y fies pas;
Fuis son œil qui toujours veille :
N'aille pas courir sur ses pas.
Il t'aurait lestement vidé ta bourse,
Pris ton âme et ton corps ensuite;
De mille maux pris à sa source,
Qui ne respire que les cyprès.
J'espère tout de mon expérience
Et du cadet diras-tu peut-être :
Moi je tremble pour ta jeunesse,
Car ton oncle, vagabond,
N'est, hélas! jamais en place :
Tantôt sous un beau ciel,
Tantôt il galoppe sur les glaces,
Bourreau de son corps :
Ses cheveux ne couvrent pas sa tête
Et dans Moscou, au milieu des neiges,
Il fait promener sa chaude perruque :
On le verra peut-être un jour
Chez le Lapon grelottant de froid
Faire voler son dernier chapeau.
Ainsi, mon cher Victor, demeure,
Demeure dans ton cher pays;
Noie l'ardeur qui t'étreint
Dans le jus des raisins
Dont le moindre grain ne se colore
Sous le ciel de Paris.
Mais si rien ne peut te retenir,
S'il te faut subir son séjour,
Adieu, puisses-tu revenir bientôt
Au pays qui t'a donné le jour!...

Après la lecture des quelques fragments que nous venons d'analyser

(1) Un frère de sa mère, qui voyageait en Russie, habitait alors Paris.

succintement, on peut aisément se convaincre qu'il déroge à la véritable tradition Gasconne. De tous nos troubadours c'est en effet, un de ceux qui ont le plus sacrifié à la tournure française. Sans cette défaillance regrettable, nul doute qu'il eût pu briller au rang des poètes de la bonne époque. Il a le tempérament Gascon, et la facilité dans l'inspiration ; il possède de plus la verve joyeuse, primesautière et toujours intarissable de ses devanciers. Soit qu'il prenne la lyre de Pindare ou la flûte de Théocrite, sa langue est tour à tour simple et naïve, grave et majestueuse, mais il en dénature le génie, bien que se prêtant admirablement à rendre toutes les conceptions de l'esprit. Sa Muse a fait vibrer la fibre populaire par des créations originales vives, hardies, empreintes de bonne humeur ; ses chants ont retenti de son vivant autour de lui, et ses joyeux refrains ont été pieusement recueillis dans la mémoire de ses contemporains, admirateurs de son talent.

Vivant au milieu des paysans, parlant leur langage, il partageait leurs peines et leurs joies. Type du bon pasteur, l'abbé Laffargue estimait que les vérités de la religion ont besoin d'être traduites en langue vulgaire pour être mieux comprises et vulgarisées.

Il terminait souvent ses lettres par ces mots :

Salut è pan à toutis...	Salut et pain à tous...
Lou can negre l'a mourdut.	Le chien noir l'a mordu,

disait-il, d'un homme ivre de vin.

Sa tournure d'esprit était souvent plaisante et toujours spirituelle ; un jour, un ami lui demandait compte de ses idées politiques, il répondit aussitôt :

Lou Philipo qu'em pago, qu'ou canti lou Domine.

Philippe me paie, je lui chante le Domine.

Si on parlait en sa présence de l'affinité affectée des prêtres avec la noblesse. il ripostait ainsi :

Lous noblès, lous curés è lous cas	Les nobles, les curés et les chiens
Soun tous parens ou cousis germas.	Sont tous parents ou cousins-germains.

Cet excellent curé mourut à Crastres le 13 novembre 1866.

Malgré ses défauts, ce poète, méritait de sortir de l'oubli et d'être mentionné dans l'Histoire Littéraire de son pays.

CASSAIGNEAU (Jean-Basile)

Quoique ce Poète ne soit pas originaire du département du Gers, nous avons cru néanmoins intéressant de le faire figurer dans notre anthologie.

En voici les raisons :

Son berceau est la Lomagne (1), et, comme Dastros, il a chanté ce petit pays qui, jusques à la Révolution, a appartenu à la Gascogne avec Lectoure comme capitale. En outre, au point de vue du dialecte, dont la richesse nous est connue, il n'était pas indifférent d'établir une comparaison et d'apprécier les modifications qui ont pu se produire à travers les siècles.

Du reste, il est bien Gascon, il en a le tempérament, l'esprit, la verve et la fécondité, autant d'arguments qui militaient en sa faveur.

Jean-Basile Gassaigneau est né à *Lamothe-Cumont*, canton de Beaumont-de-Lomagne, le 27 mai 1821. *Mathieu Cassaigneau*, son père, qui habitait cette petite ville où il exerçait la médecine, s'était marié à Mademoiselle *Louise Campunaud*, fille de *Jean Campunaud* qui était lui-même officier de santé. Deux enfants naquirent de cette union, une fille et un fils, le Poète qui nous occupe.

A l'âge de dix ans, ses parents l'envoyèrent au collège d'Auch pour commencer ses études classiques qu'il devait continuer au collège de Castelsarrasin et terminer au collège Royal de Toulouse. Malgré ces changements,

(1) Lomagne, petit village de l'ancienne France, dans la province de Gascogne (Bas-Armagnac), était situé au nord et au nord-est de la Garonne, qui le séparait du Quercy ; il était borné au sud par le Comminges et l'Armagnac, à l'ouest par le Condomois. La Lomagne, à laquelle était attaché le titre de vicomté, était possédée jadis héréditairement par une famille qui remonte au XI[e] siècle. Cette famille s'est éteinte dans les mâles vers la fin du XIII[e] siècle en la personne de *Vésian*, vicomte de Lomagne. *Philippe de Lomagne*, sœur et héréditaire de Vésian, porta la vicomté à son mari, *Hélie Taleyrand*, vicomte de Périgord. Celui-ci la vendit au roi *Philippe le Bel*, lequel la donna en 1305 à *Arnaud Garcie de Gout* et à *Bertrand de Gout* son fils. Ce dernier ne laissa qu'une fille, *Régine de Gout*, mariée en 1311 à *Jean comte d'Armagnac* qui, à la mort de sa femme, hérita de la vicomté de Lomagne. Ce dernier transféra la capitale de *Laoit* à *Lectoure* qui le demeura jusqu'à la Révolution. Il l'avait cédée moyennant une rente au roi de France qui avait réuni la vicomté à la Couronne.

qui auraient pu être nuisibles à un écolier moins bien doué que lui, il était reçu bachelier es-lettres avec mention le 22 septembre 1838.

La Médecine étant, comme nous l'avons vu, en grand honneur dans sa famille, sa voie était toute indiquée, et c'est à l'Ecole de Toulouse qu'il prit ses inscriptions (du 1er novembre 1838 au 1er novembre 1840) et c'est à la Faculté de Montpellier qu'il obtint son diplôme d'officier de santé, le 6 octobre 1841.

Muni de son parchemin, il s'installait près de son père, à Lamothe-Cumont, pour y exercer son art. Mais un mariage, qu'il contracta l'année suivante avec Mademoiselle *Jeanne-Marie-Anastasie Boubée*, fille d'un ancien chirurgien des armées du premier Empire, l'obligea à quitter le toit paternel pour habiter la commune du *Cauzé*, où résidait sa nouvelle famille. Il avait à cette époque 22 ans et il devait y exercer la médecine durant 54 années.

De ce mariage il avait eu deux enfants, une fille et un fils, le docteur *Emile Cassaigneau* (de la Faculté de Paris), qui faisait sa joie et sa fierté et qu'il devait perdre prématurément à l'âge de 43 ans.

Absorbé par une clientèle de campagne, souvent exigeante, il emploiera ses loisirs à converser dans l'intimité avec la Muse gasconne.

Il intitule son Recueil : *Fantesios et Loisirs d'un Médecin de la Lomagne* (Fantaisies et Loisirs d'un Médecin de la Lomagne), et dans *uo courto Préfaço* (une courte Préface) il offre son livre au lecteur en ces termes :

Ya pas nat fusil san culasso,	Il n'y a pas de fusil sans culasse,
Ya pas nado nado nouze sans tan;	Il n'y a pas de noix sans coquille;
Las campanos au un batan,	Les cloches ont un battant,
E les libres uno prefaço;	Et les livres une préface;
Car la persouno que legis	Car la personne qui les lit
Caou que satbio de que sagis.	Tient à savoir de quoi il s'agit.
Le titre soul : *Mas Fantesios*,	Le titre seul : *Mes Fantaisies*,
Expliquo tout en un soul mot;	Explique tout en un seul mot;
Dins moun libret y a horte mot.	Dans mon livre il y a du ferme et du mou.
Més, que balon mas poësios ?	Mais que valent mes poésies ?
Seou pas *Goudoulin*, ni *Dastros*,	Je ne suis ni *Goudelin*, ni *Dastros*,
Ni més *Jasmin*, ni *Lamartino*;	Pas plus que *Jasmin*, ni *Lamartine*;
Des rimaires séou le mes tros :	Des rimeurs je suis le plus médiocre :
Héou pas que bersis de cousino...	Je ne fais que des vers de cuisine...
Tu, lectou, que me legiras,	Toi, lecteur, qui me liras,
Coumo bouillos me jutjaras;	Tu me jugeras à ta fantaisie;
Demandi pas perdoun ni gracio :	Ne demandant ni pardon ni grâce :

En d'aoucunis endrets riras,
En d'aoutés, beléou plouraras,
E caouque cop badaillaras;
Haras anfin coumo te placio
Té caleré bremba, pourtant, amic lectou,
Qu'es pla facilo la critiquo...
S'en troubara més d'un, mestres en rhétoriquo,
Qu'en haren pas tant coumo jou ..

En certains endroits tu riras,
En d'autres peut-être tu pleureras,
Et quelquefois tu bailleras :
Tu feras enfin à ta convenance.
Il faudra pourtant te souvenir, ami lecteur,
Que la critique est bien facile.
Il s'en trouvera plus d'un, maitres en rhétorique.
Qui n'en feraient pas autant que moi.

Excellent praticien, M. Cassaigneau a fourni la carrière d'un travailleur dans le petit coin modeste et retiré où il avait planté sa tente professionnelle au fronton de laquelle il avait inscrit la belle devise qui était la sienne et illustrée de sa plume féconde :

Amare, *Credere*, et *Semper laborare*.

Amare, c'est-à-dire partager son cœur entre le culte de la beauté de la nature, l'amour de sa profession et une affection sans borne pour les siens.

Credere, c'est-à-dire avoir confiance dans l'efficacité de l'effort, accorder crédit à la parole et aux promesses souvent fallacieuses des hommes; avoir le culte de la justice et de la vérité, et conserver toujours l'espérance dans des jours meilleurs.

Semper laborare, enfin, c'est-à-dire courir sans cesse, la nuit et le jour à travers champs, par toutes les intempéries, la pluie, le froid, la neige, comme par le soleil brûlant, pour porter son secours et ses soins au malade, le guérir parfois, le soulager souvent, le consoler toujours; et ne retirer de ce dévouement où on se donne, se prodigue et se sacrifie tout entier sans compter, que maigre profit et large ingratitude.

C'est ce sujet intéressant qui servira de thème à son morceau de début qu'il intitulera : *Las tribulatious d'un médecin de campagno* (Les tribulations d'un médecin de campagne, poème divisé en cinq chants, où il exercera sa verve satirique. Il débute ainsi :

Tu! que te crusos le cerbèt	Toi! qui te creuses le cerveau
E que t'ichugos la poitrino	Et t'essuies la poitrine
Per estudia la medecino,	Pour étudier la médecine,
Pardi! te semblo qu'es pla bèt	Parbleu! il te semble que c'est bien beau

D'este medecin de campagno ?	D'être médecin de campagne ?
Quan n'aoujos tastat, ac beiras;	Quand tu en auras tâté, tu le verras;
Alabets, coumo jou, diras	Alors, tu diras comme moi,
Qu'es uo famuso magagno	Que c'est une fameuse engeance
De touca lou pous as paisans:	De toucher le pouls aux paysans;
Troubaras pas l'èstat aimable!	Tu ne trouveras pas l'état aimable!
Bint cop per jour, daouant dus ans,	Vingt fois par jour, avant deux ans,
Embouyaras bé tout aou diable :	Tu enverras, certes, tout au diable :
La trousso, lancètos, malaous,	La trousse, lancettes, malades,
E més touto sorto de maous! ..	Et même toute sortes de maladies!...
Jou te parli per experienço,	Je te parle par expérience,
Séou dempèi loungtens sou chantié,	Etant depuis longtemps sur le chantier,
Declari doun, sur ma counscienço,	Je déclare donc, sur ma conscience,
Que séou plà sadout dou mestié ..	Que je suis bien dégoûté du métier...
Balere més èsta peillaire,	Il vaudrait mieux être marchand d'habits
Marchand de luquets, abrasaire,	D'allumettes, fondeurs de cuillers,
Courgnogo, ramounur anfin,	Ravaudeur de souliers, ou bien ramoneur,
Qu'a la campagno medecin !	Que médecin à la campagne !
Caou doun que siosque fort iugrate	Il faut donc qu'elle soit bien ingrate
La scienço dou gran *Hippocrato* (1)?	La science du grand *Hippocrate* ?
Pensi, dan la graço de Diou,	Je pense, avec la grâce de Dieu,
Qu'aurèi pas besoun de poudriou	N'avoir pas besoin d'aide
En de passa tout en rebuyo;	Pour passer tout en revue;
Qui m'escoute séra esclaïrat,	Qui m'écoute sera convaincu,
Aou mens s'es pas afét bournat	A moins qu'il ne soit complètement borné
E s'as dus œils a pas la luyo :	Et s'il a deux yeux il n'a pas la cataracte:

Sabèn que se caouqun bol aprengue la croués,
Ba pas ço de prumé coumença per l'izedo;
E mes qu'un caperan s'ac margare aou rebés,
S'en plaço dou *Pater* entounâo le *Credo* :
M'en baou doun, tout pruméroment
Coumença pou coumençoment :

Jouen homme studious, sés aou cap de la costo,
Tu, qu'en d'este douctou t'es boutat en camin;

On sait que si quelqu'un veut apprendre l'alphabet
Il ne va pas au début commencer par le zède ;
De même qu'un prêtre mettrait tout à l'envers,
Si au lieu du *Pater* il entonnait le *Credo* :
Je vais donc, premièrement,
Commencer par le commencement :

Jeune homme studieux, si tu es au bout de la côte,
Toi, qui pour être docteur, t'es mis en route ;

(1) *Hippocrate*, le plus grand médecin de l'antiquité, naquit dans l'île de Cos vers l'an 460 avant J.-C. et mourut à 99 ans. Ses ouvrages, encore admirés de nos jours, sont regardés comme la base de la science médicale.

Diplomat de Paris, sabes ço que te costo
De gagna dins bint ans un tros de parchemin !...
Aro te caou muni d'un gran troupet de libés,
D'un milé d'estrumants de toutis lous calibres,
Utissis rafinats, flambents naous e luzents,
Que formon l'arsenal en de gari las gens;
A forço de dinés, munit d'aquet bagatge,
Fier coumo 'n ci-daouant, tournos dins toun bilatge;
Le *Mèro*, le *Règent* è mes le *Caperan*
Te bengon bisita, le capèt à la man,
Per te dise : « Moussu, saludan dambo joyo
Le douctou desirat que le céou nous emboyo;
Le païs bous atend coumo 'n noubel *Jèsus*!...
Dambé les rebenguts de bosto clientèlo;
Seratz dins paouc de tens riche coumo *Crèsus*.
E pouyratz cado jour minja bosto coustèlo' »
Tu creses tout aco, t'anflos coumo le paou,
Te figuros anfin d'aouge bilo gagnado,
E beses à déja dins ta bourso 'sculado
Pecetos e louidors toumba coumo qui plaou !.
 En de paga tas penos e tas coursos,
 Les campagnards, ne jougari le cot,
  D'escuts e de pecetos roussos
  Te ban pla plea l'esclipot ..

Diplômé de Paris, tu sais ce que te coûte
De gagner dans vingt ans un bout de parchemin !...
Maintenant il te faut munir d'un grand nombre de livres,
D'un millier d'instruments de tous les calibres,
Outils rafinés, flambants neufs et luisants,
Qui forment l'arsenal bon à guérir les gens ;
A prix d'argent, muni de ce bagage,
Fier comme un noble d'origine, tu arrives dans ton village ;
Le Maire, le Régent et même le Curé,
Viennent te visiter le chapeau à la main,
Pour te dire : « Monsieur, nous saluons avec joie
Le Docteur désiré que le ciel nous envoie ;
Le pays vous attend comme un nouveau *Jésus !...*'
Avec les revenus de votre clientèle,
Vous serez dans peu de temps riche comme *Crésus*
Et vous pourrez chaque jour manger votre cotelette ! »
Toi tu crois tout cela, tu t'enfles comme un paon
Te figurant enfin d'avoir ville gagnée
Tu vois déjà dans ta bourse éculée
Pièces d'or et d'argent tomber comme la pluie !...
 Pour payer tes peines et tes courses,
 Les campagnards, je jouerai ma tête,
  D'écus et de pièces rousses
  Vont remplir ton coffre-fort.

Bouti qu'un medecin, un flambéou de la scienco,
Fort coumo *Galien*, e munit de patienço,
S'en ango en tas païsants exerça soun estat;
L'aboundo pas de re d'este plan argoutat;
Se les prumés malaous, que de souegna le trigo,
Bengon à gari pas, pot barra sa boutigo;
Dens la réalitat pot este fort adret,
As œils des campagnards sera pas qu'un caillet!
Boulèts que le surgent ne siosque respounsable ?
Certo! l'home de l'art pot pas aouje nat tort,
Éro dempei loung-temps coundamnat à la mort
Aquèste praube gus, e dessigu gran peno
Que digun dins sous cos rétengousso l'haleno,
Tout aco 's plà bertat, taplà le païsant dits :
Que moussu médecin se l'a passat pous digts;
Qu'au loc de le purga l'a héit uno sannïo,
Ço que dins le moument l'a mes à l'agounïo;
Bous juro, sur l'aunou que s'ero 'stat purgat,
Le malaou, dessigu, sere plen de santat
E que le medecin a hèit uo mebuyo.
Tout aro, dans las dens, boli gaha la luyo,
E me planta sou cap le clouqué de *Biouès*,
Se proubatz aou païsant que jutjo de traouès,
Rebensera cent cops, serious coumo lou Papo,
Le malaou sere biou s'èro pas l'*Esculapo*!

J'admets qu'un médecin, un flambeau de science,
Savant comme *Galien*, et muni de patience.
Aille chez les paysans exercer son métier;
Il ne lui sert de rien d'être bien préparé
Si les premiers malades qu'il lui tarde de soigner
Viennent à ne pas guérir, il peut fermer boutique;
Dans la réalité il pourra être fort adroit,
Aux yeux des campagnards il ne sera qu'un écorcheur!
Vous voulez qu'un médecin soit responsable ?
Certes! l'homme de l'art ne saurait avoir tort,
Il était depuis longtemps condamné à mort
Ce pauvre gueux, et certes il eut été difficile
Que quelqu'un dans son corps pût maintenir la vie,
Tout cela est bien vrai, malgré tout le paysan raconte
Que Monsieur le Médecin l'a tué!
Qu'au lieu de le purger il a pratiqué une saignée,
Ce qui au même instant l'a mis à l'agonie;
Vous jurant sur l'honneur que s'il eût été purgé,
Le malade, certainement, serait plein de santé
Et que le médecin a commis une bévue.
Sur l'heure avec mes dents je consens à attraper la lune
Et planter sur ma tête le clocher de *Bivès*
Si vous prouvez au paysan qu'il juge à tort,
Répétant cent fois, sérieux comme le Pape;
Que le malade serait en vie sans l'*Esculape!*

Le praoube medecin ès toutjour critiquat.
Le bous boli bouta qu'es plan apraticat;
Proubarèi, saquelà, que tout le ba de puntos;
Que s'en tiro, plà souen, de machantos rejuntos;
Que coumo 'n galerien que traino le boulet,
Jamès le dechon pas en tinto ni 'n paret :
Sio de nèit, sio de jour, es toutjour en campagno :
Per souégna campagnards caou pas aouge la cagno !
Aco raï, me diratz : pourbu que soun trabail
Le porte rebengut, aco 's atchi qu'es l'ail !
San doute, mes que souen l'en hen bese de grisos,
E que de tres cops dus le pagon dan soutisos,
Que soun entas païsants la mounedo de cours;
En de le counsulta, dessigu, soun pas courts,
En d'expliqua lours maous, les y manquo pas blago,
Mès, forço cops, soun muts quan sagis de la pago;
Se soun redes aou liéyt, proumeton mars e mounts,
Apéi, quan soun garits, bous pagon d'amb' afrounts !
Jou, sabi tout aco, m'en caou leca mès d'uno,
Me manquo pas trabail é mès héou pas fourtuno !
Me cargui d'ac prouba; mès ès pas le moument
D'ana de but en blanc parla dou pagoment;
Quan aribo soun tour, cado caouso s'expliquo,
Aro doun, pus qu'y sèn, parleu de la pratiquo :

Le pauvre médecin est toujours critiqué.
Je veux vous concéder même qu'il a une clientèle nombreuse ;
Je prouverai amplement que tout va de travers ;
Et qu'il en retire bien souvent de mauvais résultats.
Et comme un galérien qui traine le boulet,
On ne le laisse jamais en repos :
Soit de nuit, soit de jour, constamment en campagne ;
Pour soigner des campagnards il ne faut pas être paresseux !
Qu'à cela ne tienne, me direz-vous : pourvu que son travail
Lui rapporte un bénéfice, c'est là qu'est la difficulté;
Sans doute, bien que souvent on lui en fait voir de grises,
Et que sur trois fois deux on le paie avec des sottises,
C'est chez les paysans la monnaie qui a cours ;
Pour le consulter, certes, ils ne sont pas embarrassés,
Et pour expliquer leurs maux, la blague ne leur fait pas défaut ;
Mais bien souvent ils sont muets quand il s'agit d'honoraires;
S'ils sont raides au lit, ils promettent merveilles
Puis quand ils sont guéris ils vous paient avec des affronts !
Moi je sais tout cela, il faut que je m'en lèche plus d'une,
Il ne me manque pas de travail, et malgré cela je ne fais pas fortune !
Je me charge de le prouver ; mais ce n'est pas le moment
D'aller de but en blanc parler du paiement.
Quand son tour arrivera, chaque chose s'explique,
Maintenant donc, puisque j'y suis, parlons de la pratique :

Quant un païsant toumbo malàou,
M'emboyo pas querre de suito;
S'aimo mes supourta le maou
En de s'espragna la besito!...
Pourtant quan dins soun lièyt, rede coumo 'n souquet,
Rousent coumo 'n carboun, la fièbre que l'atuco,

Lorsqu'un paysan tombe malade,
Il ne m'envoie pas chercher de suite;
Il aime mieux supporter le mal
Pour épargner une visite!...
Pourtant lorsque dans son lit raide comme une souche
Brûlant comme un charbon, la fièvre l'assiège

Le teng, le rougagno, l'arruco,	Le tient, le ronge, le fait pelotonner,
Me caou parti coumo 'n lambret;	Il faut que je parte comme un éclair;
Es malaou dempéi sài pas couro,	Il est malade depuis je ne sais combien [de temps,
Taplà me reclamo sur l'houro.	Malgré cela il me réclame sur l'heure;
Caou que la santat sio de fer;	Il faut que ma santé soit de fer;
Pendent la nèit, dambè la biso,	Durant la nuit, avec la bise,
Plá souen m'hasardi dins l'hiouèr,	Bien souvent je me hasarde l'hiver
En de gagna caouquo soutiso!...	Pour récolter quelque sottise!...
« Moun pay, s'estofo tout à fet,	« Mon père s'étouffe complètement,
Moussu' si bouplét, bous caou bengue!	Monsieur, s'il vous plaît, il faut venir!
Cresi qu'a un mos aou ganitèt,	Je crois qu'il a un morceau dans le gosier,
E l'on sab pas coumo s'en prengue;	Et l'on ne sait comment s'y prendre;
Sieguètz-me, s'es bosto bountat?	Suivez-moi si cela est votre bonté?
— Ya loung-tems que s'es alieytat?	— Y a-t-il longtemps qu'il est alité?
— Jutjatz, moussu! l'aouto semano :	— Jugez, monsieur, l'autre semaine :
Houeyt jours a que caoucom l'escano!	Depuis huit jours quelque chose l'étouffe!
Pot pas brico mes panthena. .	Il ne peut presque plus respirer...
Tiro la lengo tant que n'a,	Il tire la langue tant qu'il en a,
Tout ço que preng le semblo estoupos,	Tout ce qu'il prend lui semble des étoupes
A pas minjat que dus cops soupos	Il n'a mangé que deux fois de la soupe
Entre tout, dempèi jé matin!... »	Pour tout aliment depuis hier matin!...»
— N'a bé engoulit dios pleos gaoudos ..	— Il en a bien avalé deux pleines jattes...
Aro se hé las tournosbaoudos	Maintenant s'il meurt
Tch'acusaran?... le médecin!!!	Qui accusera-t-on?... le médecin!!!
N'ei bistis dins moun ministèri	J'en ai vu durant mon ministère
Més de cent, que soun debourats	Plus de cent, qui sont dévorés
Pes bermous dins le cementèri	Par les vers dans le cimetière
Perço que s'éron trop bourrats;	Parce qu'ils s'étaient trop bourrés;
E més cadun dits tant que gaouzo	Et même chacun dit autant qu'il l'ose
Qu'aco 's jou que ne séou la caouso!...	Que c'est moi qui en suis la cause!...
Plà souen, m'arribo qu'un païsant	Il m'arrive bien souvent qu'un paysan
Qu'es entrat en coumbalescenço	Qui est entré en convalescence
M'escouto pas; l'ei dit pourtant :	Ne m'écoute pas, je lui ai pourtant dit :
« Moun amic, caou prengue patienço,	« Mon ami, il faut prendre patience,

T'angos pas espaousa la pèt
Que nou siosques garit afèt :
Si nou, toumbaras en rechuto... »
Hé pas nat cas de moun counseils;
La mort le gaho pès arteils
E dins la hosso le culbuto!
Més as œils d'ou prumé maraout!
Es mort de caouque medecino,
Le m'ei passat per l'estamino :
Aco 's jou que séou le nigaout...
E se le proubatz que se troumpo
Boueyti la mar d'un cop de poumpo!...

Digun se pot pas figura
Les afrounts que caou endura :
Quan la sasoun es arribado
De baccina les maynatjous,
Las mays bous hèn milo questious;
Bolen la baccino triado;
Dison : « Moussu, sètz prebengut :
Boutaratz pas à moun maynatge
Picoto d'ou prumé bengut?
Bous jogui que dins le bilatgé,
Y a pas digun de mes gamat,
Qu'aoujo le cos més estamat,
Que tchi bous teng aquet lengatge!
Se l'on demando un pagoment,
Bous respounon, san tour-ni-boto :
« Sétz pagat pou Goubèrnoment
Afin de mète la picoto,
Prénguerets argent de dios mas,
Bailli pas re, car me plai pas! »
Sur aqueste sutjét me cari;
Car dan les desagradoments
Qu'enduri damb' aqueros gens
Hari un libre coumo 'n armari...

N'aille pas exposer ta peau,
Que tu ne soies complètement guéri :
Si non tu tomberas en rechute... »
Il ne fait pas le moindre cas de mes conseils;
La mort le saisit par ses orteils
Et dans la fosse le culbute!
Alors aux yeux du premier maraud venu!
Il est mort de quelque drogue,
Je me le suis passé par l'étamine :
C'est moi qui suis le nigaud...
Et si vous lui prouvez qu'il se trompe,
Je vide la mer d'un coup de pompe!...

Personne ne peut s'imaginer
Les affronts qu'il faut endurer :
Quand la saison est arrivée
De vacciner les enfants,
Les mères vous posent mille questions;
Elles veulent du vaccin choisi.
En disant : « Monsieur, vous êtes prévenu,
Vous ne mettrez pas à mon enfant
Du vaccin du premier venu? »
Je vous parie que dans le village
Il n'y a personne de plus malade
Qui ait le corps plus couvert de cicatrices,
Que celui qui vous tient ce langage!
Si l'on demande une rétribution,
Ils répondent sans détour :
Vous êtes payé par le Gouvernement
Pour mettre le vaccin,
Vous prendriez argent des deux mains,
Je ne donne rien, car cela me plaît! »
Sur ce sujet je me tais,
Car avec les désagréments
Que j'endure de pareilles gens
Je ferai un livre comme une armoire...

Il assombrit le tableau qu'il vient de nous faire en nous présentant les ennemis qui menacent encore le triste sort du médecin de campagne. Ce sont les *renoueurs, rhabilleurs, rebouteurs* (1) qui lui font une redoutable

(1) De tout temps en France et par tout le monde les rebouteurs furent célèbres ; pendant longtemps ils ont régné en maitres, guérissant malgré la Faculté et se riant de ses doctes arrêts. Que de fois on a vu un rebouteur guérir en quelques séances une entorse qui, entre les mains d'un chirurgien, eût duré six mois! On leur a reproché de ne pas faire de dignostic, de soigner par la mobilisation des fractures qu'ils prenaient pour des entorses ! C'était chose grave, impardonnable, criminelle ! Mais voici qu'aujourd'hui la science officielle vient de réhabiliter ces malfaiteurs. Leur méthode triomphe, et leurs erreurs ont servi la science. Les fractures, traitées par la mobilisation, guérissent mieux et plus vite ; il n'y a plus d'ankylose, plus de raideur, plus d'atrophie musculaire, et le membre retrouve dans le minimum de temps l'intégrité de ses fonctions.

concurrence en exploitant habilement la crédulité des paysans. Ce sera le sujet de son *Deuxième Chant*. Voici le portrait qu'il fait de l'un d'entre eux, *Le Méniquo dé la Garièro* (1) (Dominique de la Garière) :

Le Meniquoun n'es pas nat sot,
Es fort sur las delougaduros;
E quan sagis de coupaduros,
Le prengatz pas per un palot!
Sans doute que dins sa pratiquo
Les arribat caouque rebès;
Planis marchâon de traoués
Qu'aeu jour d'aouèy marchon pas brico
Desempéi que l'an counsultat...
Mès que boulèts, l'home d'estat
Hé toutjour caouquo flascoulado...
Tch' es aquet que ne hé pas nado ?...

Dominique n'est pas un sot,
Il est habile pour les foulures,
Et quand il s'agit de cassures,
Ne le prenez pas pour un maladroit!
Sans nul doute dans sa pratique
Il lui est arrivé quelques déboires;
Beaucoup marchaient de travers
Qui aujourd'hui ne marchent plus du tout
Depuis qu'ils l'ont consulté...
Mais que voulez vous, l'homme de métier
Fait toujours quelque sottise...
Quel est celui qui n'en fait jamais aucune?

. . . .

Mais il n'est pas le seul; les malades ont encore recours à l'*Adoubaire de la Capero* (le Rhabilleur de la Chapelle) (2), dont la réputation est grande dans toute la région pour son adresse et sa force musculaire.

De touts coustats, las gens y ban
Enta 'n aqueste, a renoumado;
Gn'a qu'y bengon de *Mountauban*,
D'aoutés de *Mounteeh*, de *Caousado*,
De *Moungaillard*, d'*Asquos* surtout,
De *Baoumount*, anfin de pertout.
Es counegut dins la Gascougno
Coumo l'uché dins soun endret.
Le banton coumo fort adret
E munit d'uno bouno pougno!
Planis m'an dit que s'un crestian
Le toumbâo debat la man,
Embelat è tort coumo 'n èsso,
Quan s'en tournâo d'entan ét,
Ero sigu d'èste plà dret
Ou calèo que tout petèsso!

De tous les côtés, les gens se rendent
Chez celui-ci, il possède la renommée;
Il y en a qui viennent de *Montauban*,
D'autres de *Montech*, de *Caussade*,
De *Montgaillard*, d'*Asques* surtout,
De *Beaumont*, enfin de partout.
Il est connu en Gascogne
Comme l'huissier dans son pays.
On le vante comme étant fort adroit
Et muni d'une solide poigne!
Beaucoup m'ont affirmé que lorsqu'un [chrétien
Lui tombait sous la main,
Doublé comme une douve et boiteux [comme une esse,
Lorsqu'il sortait de chez lui
Etait certain d'être très droit,
Ou il fallait que tout claque!...

. . . .

La Broquo (La *Broque*), empirique femelle, qui habitait de son vivant la commune de *Faudoas* (canton de Beaumont), et qui jouissait au loin

(1) Renoueur qui de son vivant habitait la commune de *Faudoas*, canton de Beaumont, où il a longtemps exploité la crédulité des paysans des environs. (NOTE DE L'AUTEUR.)

(2) La petite commune de *Lachapelle* (canton de Lavit, Tarn-et-Garonne) à l'avantage de posséder un rhabilleur jouissant d'une force herculéenne proverbiale : avis aux amateurs !!! (NOTE DE L'AUTEUR.)

d'une réputation fabuleuse pour la cure des maladies vermineuses de l'enfance, fera l'objet de son *Troisième Chant :*

La Broco, bous caou hé attentioun,
Es pas uno henno coumuno !...
Jou l'ei bisto en counsultatioun;
E dessigu gn'a plà mes d'uno
D'aqueros que porton capèt,
Qu'an pas belèou ta boun cerbèt !...
Bous ac disi san flaterio,
Counei mes d'uno maladio.
Mentissi pas, car jou séou franc :
S'aouetz uno pèrdo de sang.
Se la bermino bous tracasso,
Dins le moument bous ac acasso :
Counei surtout sou maou de dents,
Sur las doulous, sur la couliquo;
Gariscouc mêmo dins le tens
Uno hillo qu'ero 'stroupiquo...
L'on dits anfin : « Un tal ès mort,
Minjara pas mès pan ni coco :
Le malhurous ! aougouc le tort
D'embouya pas querre la Broco !... »

La Broque, il faut prendre garde,
N'est pas une femme ordinaire !...
Je l'ai vue en consultation;
Et certes il y en a plus d'une
De celles qui portent chapeaux
Qui n'ont peut-être pas un cerveau si [solide !
Je vous le dis sans flatterie,
Elle connaît plus d'une maladie.
Je ne mens pas, car je suis franc :
Si vous avez une perte de sang,
Si la vermine vous tracasse,
Sur le champ elle vous en débarrasse :
Elle traite surtout les maux de dents,
Les douleurs, la colique;
Elle guérit même dans le temps
Une fille qui était hydropique...
L'on dit enfin : « Un tel est mort,
Il ne mangera plus ni pain ni gâteau :
Le malheureux ! il eut le tort
De ne pas envoyer chercher la Broque !»

. . . .

Il consacrera *aux Charlatans*, qui, en général, de tout temps, ont exercé un prestige sans égal sur les paysans, son *Quatrième Chant* :

S' un charlatan beng à *Beoumount*
Damb' uno poulido boueture,
S' es insoulent e qu'aujo frount,
Debito soun *oli-d'enduro* !...
Coumo 'no bando d'agassats,
Tous les païsants de la *Loumagno*
De le bada soun empressats;
En d'aco nat n'a pas la cagno.
Escouton pas le caperan
Que cado dimeche presico;
Mès quan sagis d'un charlatan
Eris nou s'aouejon pas brico :
Le tort, le garrèl, le boussut,
Le sourd, le qu'a la bisto flaco
Ou qu'as œils a la cacaraco,
S'aimaren mes douna 'n escut
Que de croumpa pas uno fiolo.
L'home d'aillurs es un sabent !...
Es passat per mès d'un' scolo,
Car s'ero pas qu'un ignourent

Si un charlatan vient à *Beaumont*
Avec une jolie voiture,
S'il est insolent et qu'il ait du toupet,
Il débite son *huile de patience* !...
Comme une bande de pies,
Tous les paysans de la *Lomagne*
De l'écouter sont empressés;
Pour cela pas un n'est paresseux.
Ils n'écoutent pas le curé
Qui prêche tous les dimanches;
Mais quand il s'agit d'un charlatan
Ils ne s'ennuient pas du tout :
Le boiteux, le pied-bot, le bossu,
Le sourd, celui qui a la vue courte
Ou qui a la cataracte aux yeux,
Aimeraient mieux donner un écu
Plutôt que de ne pas acheter une fiole.
L'homme d'ailleurs est un savant !..
Il est passé par plus d'une école,
Car s'il n'était qu'un ignorant

Ou caouque surgent de bricolo,	Ou quelque médecin de bricole,
Nou seré pas tant insoulent.	Il ne serait pas si insolent.
De talo sorto sorto que s'y buton,	De telle sorte qu'ils s'y pressent,
S'y picagnon e s'y disputon :	Se tracassent et se disputent :
Le Joan, le Jordi, le Guiraoud,	Jean, Georges et Guiraud,
Qu'an pas que dex sôs dins l'argaoud,	Qui n'ont que dix sous dans leur veste
Qu'eron en de croumpa sardinos,	Destinés à acheter des sardines,
Pebe, saboun, oli, rousinos,	Du poivre, du sel, de l'huile, des chan- [delles de résine,
Se curon biste le faousèt	Vident prestement leur petite poche
E sè dehen de la mounedo,	Et se débarrassent de la monnaie;
Car toutis bolon un paquet	Car tous veulent un paquet
D'uno poudro coulou de gredo,	D'une poudre couleur de craie
Que tiro bermous de las dents ..	Qui extirpe les vers des dents...
Croumpon, tabè, platous, engouents.	Ils achètent aussi des emplâtres, des [onguents,
E lou cor de joyo debordo	Et leur cœur déborde de joie
Quan se retiron à la bordo;	Quand ils se retirent à la métairie;
Car s'emporton tout ço que caou	Car ils emportent tout ce qu'il faut
En de gari de tout maou ! ..	Pour se guérir de tout mal...

Plà souen (naou cops sur dex) aquets remedis troumpon,
Et les paisants garisson pas;
Reston pas de ne hé grand cas,
E quan tourno passa, le charlatan, ne croumpon.
— Aco raï, me diratz, le remedi milloun
Réussis pas toutjour, es praquèro rasoun
Que s'a pas héit efét ne tournon croumpa d'aoute;
Le maou sera tillous, ou calera que saoute !..
Certo b'es plà bertat ! harei pas dou testut :
Mès qu'ignouratz, béléou, qu'a mes d'uno bertut
Ço que le charlatan bous a tirat en bento;
Se garis pas le maou, per sigu bou l'aougmento !
Sous remedis, toutjour, prouduison un efét :
Gens qu'ac an esproubàt, ne noumari 'n troupét :
Un tal qu'ero entenercl, es sourd coumo 'no palo !

Bien souvent (neuf fois sur dix) ces remèdes trompent,
Et les paysans ne guérissent pas;
Ils n'en persistent pas moins à en faire grand cas,
Et lorsque le charlatan revient ils en achètent encore,
— Qu'à cela ne tienne, me direz-vous, le meilleur remède
Ne réussit pas toujours, c'est pour cette raison
Que s'il n'a pas fait de l'effet ils en achètent d'autre ;
Le mal sera enraciné, il faudra qu'il décampe !
Certes cela est bien vrai ! je ne ferai pas le têtu :
Mais vous ignorez peut-être qu'il a plus d'une vertu
Ce que le charlatan vous passe en vente
S'il ne guérit pas le mal pour sûr il vous l'augmente !
Ses remèdes toujours produisent un effet ;
Je nommerai nombre de gens qui l'ont éprouvé :
Un tel qui avait l'ouïe dure est complètement sourd

Aquest' es degaouchit que semblo 'no bibalo,
Dempei que s'es fretat damb' un certen engouent !
Un aoutè qu'ero sub és abugle aou présent...
Car s'a laouat les œils d'aigo d'uno flouleto,
Remedi sanpareil!... l'a crebat la ninetto'...
O b'aci, be gn'a dus quan gagnat le proucès,
Eron pas qu'un paouc torts, aro marchon pas més !
Feniri pas d'engouan se bouléi persiégue ..
Tch' aujo pas escoutat, tant pis per ét, se négue;
M'aboundo pas de re de m'ana mascagna;
Le païsant es testut, se décho pas gagna;
En de le coumberti me senti pas la scienço;
Toutjour les charlatans aouran be sa couufienço;
Toutjour seran sigus, dambó certènos gens,
De debita paquets, poudros, platous, engouents !...
. . . .

Celui-là qui est nivelé ressemble à un râteau,
Depuis qu'il s'est frictionné avec un certain onguent !
Un autre qui était myope est aveugle aujourd'hui,
Car il s'est lavé les yeux avec l'eau d'une petite fiole,
Remède sans pareil !... Elle lui a crevé la pupille de l'œil.
Par ici j'en connais deux qui ont gagné leur procès,
Ils n'étaient qu'un peu boiteux, maintenant ils ne marchent plus.
Je ne finirai pas cette année si je voulais poursuivre,
Que celui qui ne m'a pas écouté, tant pis pour lui, qu'il se noie ;
Je n'ai pas d'intérêt à aller me fatiguer ;
Le paysan est têtu, il ne se laisse pas pénétrer ;
Et pour le convertir je ne possède pas la science ;
Les charlatans auront toujours sa confiance ;
Ils seront toujours sûrs, avec certaines gens,
De débiter paquets, poudres, emplâtres, onguents.
. . . .

Il commence son Cinquième et dernier Chant par esquisser, sans s'y arrêter longuement, le rôle des sorciers (1) et des devins qui exploitent dans

(1) La foi ne fait plus de miracles ; mais la nature crée des accidents qui ne sont autre chose que les anciens miracles que la foi expliquait. Il existe dans nos campagnes autant de sorciers que jadis et autant de possédées. En d'autres temps, on les brûlait, mais à notre époque on ne va plus devant l'official et les pratiques du vieil exorcisme sont abolies. Contre l'envouteur, il n'y a plus de bûcher. Autrefois la possédée était amenée à l'église ; on l'étendait sur les dalles, le clergé prononçait les paroles du rituel et abjurait Satan de s'échapper du corps. Les prières et l'eau bénite avaient parfois raison du malin, mais au milieu de quelles crises et de quelles convulsions ? Tout cela est bien loin de nous, car de nos jours on commence à avoir recours au savant qui joue avec plus ou moins de succès le rôle d'exorciseur. Il a été long à s'y prêter. La science officielle a abandonné à de hardis pionniers qu'elle affectait de traiter en charlatans le soin de lui tracer sa route. Un *Nesmer* préparait les voies d'un *Charcot*. Les magnétiseurs, si lourdement conspués, ont été les initiateurs des mandarins de la Médecine. Tout ce que reniait avec une superbe puérilité le dogme scientifique est aujourd'hui entré dans le domaine des faits. Nous sommes aujourd'hui loin de ce rapport de 1784 aux Académies des Sciences et de Médecine présenté par des hommes comme *Franklin*, *Bailly*, *Lavoisier*, qui n'ayant dans le Magnétisme rien vu ni rien compris, le traitaient d'imposture.
Il n'est pas, en outre, un médecin de campagne qui n'ait observé la dévotion des

une large mesure la crédulité des paysans. Il trouverait certes sur ce sujet ample matière à développement; il se contente d'expliquer comment les faibles d'esprit procèdent lorsqu'ils se croient ensorcelés :

S'en ba, dins aquet cas, trouba le débinaire,
Que le dits le mouyèn d'acassa les sourciés,
En tout le hé parla dambe sous daouanciés
Morts dempèi très cents ans ! Mès ma Muso nou gaouzo !
Yhè, perque saquela ? Ne baou dise la caouzo :
Me pouyri bé muni d'un aigo-segnadé,
Qu'es countro aqueros gens un fort boun leouadé;
Més un machant regard, uno simplo guignado,
Certo, soun lèou lançats maugré l'aigo-segnado !
Sabi que dessigu sere ço de mès bét
De counda tout aco, més, malopéou, la pèt
Toco, coumo l'on dits, pla més que la camiso;
Sabetz bé qu'es pas fat l'homo que se maoufiso,
Mafoué, s'en parli pas es per bouno rasoun,
Car s'eri ensourcierat jou s'èri 'n poulit mèrle !

Il s'en va, dans ce cas, trouver le devin,
Qui lui donne le moyen de chasser les sorciers
En le faisant parler avec ses devanciers
Morts depuis 300 ans ! Mais ma Muse n'ose pas !
Et pourquoi malgré tout ? Je vais en donner la raison
Je pourrais certes me munir d'un bénitier
Qui est contre ces gens un excellent préservatif ;
Mais un mauvais regard, un simple clignement,
Certes, sont vite lancés malgré l'eau bénite !
Je sais que certainement ce serait très intéressant
De conter tout cela, mais ventrebleu, la peau
Touche, comme l'on dit, bien plus que la chemise ;
Vous savez bien que l'homme qui se méfie n'est pas fat.
Ma foi, si je n'en parle pas, j'ai de bonnes raisons.
Car si j'étais ensorcellé je serai un joli merle !

paysans et même des citadins pour les saints guérisseurs. Cette nomenclature doit varier évidemment pour chaque langue, mais elle peut se piquer d'un réalisme primitif qui n'est pas sans charme.

Malvert, dans son ouvrage *Science et Religion*, écrit page 183 :

L'imagination populaire, par un procédé analogue à celui de l'Eglise, a créé à l'aide de simples connaissances toute une catégorie de saints guérisseurs à usage domestique :

Saint Genou, pour le mal de genou ; *Saint Marcoul*, pour le mal de cou ; *Saint Mains*, pour le mal de mains ; *Saint Agnan*, pour la teigne ; *Saint Langueur*, pour la maladie de langueur; *Saint Cloud*, pour les furoncles ; *Saint Boudon*, pour l'embonpoint ; *Saint Ladre*, pour la ladrerie ; *Saint Mamard*, pour les maladies des mamelles ; *Saint René*, pour les reins ; *Saint Fort*, pour fortifier les membres ; *Saint Clair*, pour éclairer la vue ; *Saint Criard*, pour empêcher les enfants de crier, et *Saint Boudard*, pour empêcher les enfants de bouder.

Tous ces saints, ajoute Malvert, ont eu encore des fidèles selon les localités. Mais on se demande comment cette nomenclature euphonique peut être appliquée dans les pays catholiques où on parle anglais ou allemand.

M'aimari mès cent cops des dus œils este guerle.
Sourciès e debinurs se demoren oun soun.

. . . .

J'aimerai cent fois mieux loucher des deux yeux ;
Que les sorciers et devins restent donc où ils sont,

. . . .

Certes, le médecin peut se défendre, lutter par son travail, son habileté professionnelle, contre tous ces ennemis qui viennent l'assiéger dans l'exercice de son art; mais n'est-il pas de toute justice qu'il retire de ces endurances un profit suffisant pour vivre honorablement et élever sa famille?

Laissons au Poète le soin de nous éclairer sur ce point :

. . . .

Le moument ès bengut de dise ço que gagno
Le praoub' home de l'art qu'habito la campagno :
Dison qu'es en escriout sou garroun d'un lapin :
Qui perd en coumença gagnara sur la fin.
Le reproubé mentis aoumens en medecino;
Es faous coumo 'n jitoun, baou pas uno sardino !...
En de que siosque just, le caou bira aou rebès,
Perço qu'un medecin és pas hurous jamès!...
Per tant que sio balent, que trime la galéro,
Se biou dan les païsants crebara de misèro
S'a pas que soun estat per se tira d'afas :
Gna mès de bint-e cinq que soun dins aquet cas,
Que désempéi cap d'an jusquos à *sent Sylvestre*,
Rampon coumo 'n bailet qu'es debat l'œil d'ou mestre,
Que bouton pas jamès un ardit à l'espragn,
E que menon toutjour uno bito de cagn !...

Quan le paisant emplégo le noutari,
Le caperan ou le beterinari,

. . . .

Le moment est venu d'examiner ce que gagne
Le pauvre homme de l'art qui exerce à la campagne ;
On dit que cela est écrit sur le jarret d'un lapin :
Qui perd en débutant, gagnera vers la fin.
Le proverbe est mensonger au moins en médecine ;
Il est faux comme un jeton, il ne vaut pas une sardine !
Pour qu'il fut vrai il faudrait le tourner à l'envers
Parce qu'un médecin n'est jamais heureux!...
Pour si vaillant qu'il soit, qu'il trime la galère ;
S'il vit chez les paysans, il mourra de misère
S'il n'a que son état pour se sortir d'affaire :
Il y en a plus de vingt-cinq qui sont dans ce cas,
Qui depuis le bout de l'an jusqu'à la saint Sylvestre
Rampent comme un valet qui est sous l'œil du maitre
Ne mettant jamais un liard de côté,
Et menant toujours une vie de chien.

Lorsque le paysan emploie le notaire,
Le prêtre ou le vétérinaire,

Nou manquo pas aoumens quan beng l'estiou
De lour paga tout ço que lour y diou;
Taplà, se caou, pago l'Apouticaire,
Le Charlatan e surtout l'Adoubaire,
Faoute d'argent, bendere soun capét;
Le Médecin que l'a saoubat la pet
De soun coustat atend sa recoumpenso;
— Coumo se dits, l'on biou pas de la scienço, —
Espèro doun qu'au mens un cop per an,
Qui l'a emplegat l'anguira touca man,
E, saquela sa rasoun est fort bouno,
L'es plà diouut : mès, *ichioulo Bayouno* !
Quan n'a besougn, le paisant és pas court,
Le manquo pas caquet ni boumiarïo,
Es dessigu fort souble de l'esquio;
Mès quan s'agis dou pagoment, és sourd !...
Se le disètz : Coure reglan le counde ?
Sabes que m'as un paouo d'oubligatioun? »
Bous dits : « Moussu, bejats ma pousitioun,
Sèou malhurous que gn'a pas dins le mounde !...
Bous calere, s'aco 's bosto bountat,
Atend' aoumens que Sent Jouan sio passat;
Coumo sabétz, le granatge ès fort care;
Bous pagaréi, dessigu, quan me pare... »

Il ne manque jamais, au moins lorsque vient l'été,
De leur payer tout ce qui leur est dû ;
Même, s'il faut, il paie l'apothicaire,
Le charlatan et surtout le renoueur,
A défaut d'argent il vendrait son chapeau ;
Le médecin qui lui a sauvé la vie
Attend de son côté la récompense.
— Comme on dit, on ne vit pas de science, —
Il espère donc qu'au moins une fois par an
Celui qui l'a employé ira lui toucher la main,
Et certes sa prétention est bien légitime,
Cela lui est bien dû : mais siffle Bayonne !...
Quand il en a besoin, le paysan n'est pas embarrassé
Il ne lui manque ni caquet, ni obséquiosité,
Ayant certes l'échine très souple,
Mais lorsqu'il s'agit de paiement, il est sourd !
Si vous lui dites : « quand réglons-nous notre compte
Tu sais que tu m'as un peu d'obligation ? »
Il répond : « Monsieur, voyez ma position,
Je suis malheureux comme il n'y en a pas au monde !
Il faudrait, si cela était votre bonté,
Attendre au moins que la saint Jean soit passée ;
Comme vous le savez, le grain est fort cher ;
Je vous paierai, pour sûr, quand je pourrai... »

Bounos rasous, me douno tant e més...
Més de paga, le paro pas jamès !...

Toutis soun pas ataou, gna que soun rasounables,
E quan bengon paga, dessigu soun aimables :
Arribon un boun jour, d'un cop quan estiouat,
Damb' un poulit present : sera un lapin priouat,
Un pareil de pijous magrés coumo 'sarcélos,
Un panè de guindouls, ou d'aoutos bagatèlos,
Caousos que balon pas aou just que dex ardits !
Se creson damb' aco plà mes de mieygis quits...
Bous diouon trento francs, ne baillon pas que doutze !...
Entendon, cependent, que le counde se croutze...
Digatz-le aou campagnard : Moun amic, gna pas prou !...
Ne dounera pas mès, rapourtaz-bous à jou;
Quoique de pèrde tant ac troubetz fort esquèrre,
Se le tenguetz pas quit, bous tournara pas quérre !...

Se jamès, per hasard, et faouto d'atentioun,
Boutatz le pagoment à sa dispousitioun,
Se le disetz anfin : « Parlen pas de bisito :
Dioues pas ignora que t'ei saoubat la bito !...
Jou counegui praprou ta generousitat,
Ensi per me paga, sés pas brico coutat,
E me podes bailla suibant ta counechenço,
Tu sabès à puprès tout ço que més diouut ? »

Excellentes raisons, il m'en donne tant et plus,..
Mais pour payer, il n'en a jamais l'occasion !...

Tous ne se ressemblent pas il y en a de raisonnables
Et quand ils viennent payer, ils sont certes aimables,
Ils arrivent un bon jour, après la moisson,
Avec un joli présent : ce sera un lapin privé,
Une paire de pigeons maigres comme des sarcelles,
Un panier de cerises ou d'autres bagatelles,
Choses qui ne valent au juste que dix liards !...
Ils se croyent avec cela plus de la moitié quittes.
Ils vous doivent 30 fr., ils ne vous en donnent que 12 !...
Exigeant, malgré cela, que le compte soit biffé...
Dites au campagnard : mon ami, il n'y en a pas assez!...
Il n'en donnera pas davantage, rapportez-vous-en à moi ;
Quoique de perdre autant vous le trouviez très fâcheux,
Si vous ne le tenez pas quitte il ne vous enverra plus chercher !..

Si jamais, par hasard et faute d'attention,
Vous mettez le paiement à sa disposition,
Si enfin vous lui dites : « Ne parlons pas de visites :
Tu ne dois pas ignorer que je t'ai sauvé la vie !...
Et je connais assez ta générosité,
Ainsi, pour me payer, si tu n'es pas gêné,
Tu peux me donner suivant ta convenance,
Sachant toi-même à peu près ce qui m'est dû ? »

Pardi ! seratz countent d'aquero recoumpenso;
Coundatz sur un louidor, bous dounara 'n escut !
En tout dise : « Moussu, jou séou pas nat abare,
Digats se gn'a pas prou ? me sera pas amare;
Séou fort countent de bous, car m'aouétz plà garit !
Se caou bint sos de més, tiets-les, et tout sio dit...
L'home que me serbis és plà juste que gagne;
Boli pas que digun de jou se pousque plagne'... »
D'un cop que l'a boutat un escut dins la man,
Le païsant dits : Bounjour, countent coumo 'n pinsan,
Tandis que le surgent, en tout le bese sorte,
Le dits à ladarré : « Que le diable t'emporte !... »
De sas plentos, hélas ! le démoun hé pas cas;
Quan le s'empourtaré le louidor tourno pas...

En fét d'ou pagoment, baou, per fini ma théso,
Aou lectou, moun amic, parla per hypoutèso :
Disi qu'un médecin que tout l'an a trimat,
Quan deceme fenis és praube coumo 'n rat...
Sur soun libre, en escriout, besitos gn'a prapoussos,
Bouten doun qu'aujo héit per cent louidors de coussos,
Se toco milo francs, ac baou dise à Paris !...
D'un cop que n'a tirat les praoubes, les besis,
Les amics, les parents, qu'és fourçat à coumplase,
E que le dounon pas suloment un bietd'aze,

Pardieu ! vous serez content de cette récompense ;
Vous espériez un louis, il vous donnera un écu !
En disant : « Monsieur, je ne suis pas un avare,
Dites-moi s'il y en a assez ? cela ne me sera pas pénible,
Je suis fort content de vous, car vous m'avez bien guéri !
S'il faut vingt sols de plus, les voilà, que tout soit dit.
Il est bien juste que l'homme qui me sert gagne sa vie ;
Je ne veux que personne puisse se plaindre de moi !... »
Une fois qu'il a mis un écu dans sa main,
Le paysan lui dit : bonjour, content comme un pinson,
Tandis que le médecin, en le voyant sortir,
Lui dit en l'accompagnant : « que le diable t'emporte »
De ses plaintes, hélas ! le démon ne fait pas cas,
Quand il l'emporterait le louis ne revient pas...

Concernant le paiement, je vais, pour terminer ma thèse,
Au lecteur, mon ami, parler par hypothèse :
Je dis qu'un médecin qui tout l'an a trimé,
Quand décembre finit est pauvre comme un rat.
Sur son livre, en écrit, il y a assez de visites.
Je mets qu'il ait fait pour cent louis de courses,
S'il touche mille francs, je vais le dire à Paris !...
Une fois qu'il a retiré les pauvres, les voisins,
Les amis, les parents, qu'il est forcé à complaire,
Et qui ne lui donnent pas seulement un merci,

Les qu'en de le paga soun toutjour sours e muts,
Le besi fort hurous se toco cent escuts !...
Tandis que dins le tens qu'ero dins las escolos,
Despensào cad' an le mens dus cents pistolos...
Les qu'aprengon l'estat poden èste sigus,
Que de gari las gens ès un mestié de gus !...

Ceux qui pour le payer sont toujours sourds et muets
Je l'estime fort heureux s'il touche cent écus !
Tandis que dans le temps qu'il fréquentait les écoles
Il dépensait par an au moins deux cents pistoles !
Ceux qui apprennent cet état peuvent être certains
Que de guérir les gens est un métier de gueux !...

Il termine sa tirade par le quatrain suivant :

Disi, finaloment, en fèt d'ou medecin :
Malhurous aou debut, malhurous à la fin !...
Tch' exerce en tas païsants aquet estat aimable,
Embouyara cent cops las lancetos aou diable !!!

Je dis, pour terminer, en ce qui concerne le médecin :
Qu'il est malheureux au début et malheureux à la fin !
Celui qui, chez le paysan, exercera cet aimable état,
Enverra cent fois les lancettes au diable !

Sa verve toute gasconne s'exercera sur les sujets les plus variés; parmi les poèmes, nous trouvons :

Henric IV et Floureto, charmant épisode de l'histoire de Nérac au XVIe siècle, ayant trait aux amours du Vert-Galant avec *Fleurette*, jeune et jolie jardinière du château.

Le Docteur Rataplam poème fantasmagorique en français.

Mariouneto la Dounzelo, poème en quatre paouzos.

Preso miraculouso d'un ours per la bertut dou chloroformo, poème drolatique en trois chants.

Maître de sa langue, il l'assouplit pour peindre les sentiments divers qu'il veut exprimer, et les cordes de sa lyre reproduisent avec la même aisance la gaieté et la tristesse, le rire et les larmes.

A travers les sinuosités et les caprices de sa fantaisie, répandus sur les 69 pièces françaises ou patoises composant son recueil, il poursuit sa route avec méthode, et ses hardiesses sont même réglées. Son imagination, guidée par le souci d'observation précise, ne s'écarte pas de l'orbite qu'elle s'es tracé et son verbe coloré se plaît à la peinture des sujets qui lui sont chers.

L'*Alouette*, fille du jour, ce ravissant petit oiseau qui a été chanté par tous nos poètes, n'échappera pas à son admiration et sera à son tour l'objett de sa sollicitude. Laissons-lui la parole :

L'hiouèr és arribat, le courbas se passejo;
Besi dins un segas le pinsan qu'alatejo :
Bouleri plà sabé quin es aquet aouzèt
Que ba decatz aou cèou tout dret coumo 'n courdèt ?

Mounto toutjour, toutjour, e mounto encaro;
Que disi jou, le besi que debaro;
Mès me troumpi, dejà tourno mounta ! ..
Mounto pas mès, debaro en tout canta ?

L'hiver est arrivé, le corbeau se promène ;
Je vois dans une haie le pinson secouer ses ailes ;
Je voudrais bien savoir quel est cet oiseau
Qui s'élève vers le ciel droit comme un cordeau !

Il monte toujours, toujours, il monte encore ;
Que dis-je, je le vois qui descend ;
Mais je me trompe, il remonte déjà !...
Il ne monte plus, il descend en chantant ?

« Bengui cad'an apèi l'autouno,
Dan la griouo ma coumpagnouno ;
Tengui pas nat tort à digun,
Sounco m'amasse caouque grun ;

« Anfin jou sèou la Laouzeto
Que canti *tiro lireto ;*
E piou-piou, tiro lira
Tiro-liro larira;

» Jou desplègui moun alo,
E mounti sans escalo
Dan le fred è la nèou,
Decatz aou Diou d'ou cèou.

« Malhur! quan, dins l'aire,
Cruèl aouzelaire
M'entendes pioula !...
Prount à m'ichioula,
M'as lèou trahido,
Per jou, stourdido,

Pouent de pardoun !...
Dins toun sedoun,
Arribado,
Sèou penjado !...

L'aire biou
Qu'en abriou
Se biro,
Me tiro
L'estiou.
D'aciou :
Tiro

« Je viens tous les ans après l'automne
Avec la grive ma compagne ;
Je ne porte préjudice à personne
Si ce n'est à ramasser quelque grain ;

« Enfin, je suis l'Alouette
Qui chante *tiro lireto ;*
E piou-piou, tiro lira,
Tiro-liro-larira.

« En déployant mon aile,
Je monte sans échelle
Dans le froid et la neige
Vers le Dieu du ciel.

« Malheur ! quand, dans les airs,
Cruel oiseleur,
Tu m'entends crier !...
Prompt à me siffler,
Tu m'as bientôt trahie !...
Quant à moi, étourdie,

Point de pardon !...
Dans ton piège,
Attirée,
Je suis pendue !...

L'air vif
Qui en avril
Se lève,
Me ramène
L'été.
De là-bas :
Tiro

Liro
Piou
Piou '!!

Liro
Piou
Piou !!!

Avec quelle grâce naturelle le poète donne toute sa tendresse de pinceau au *Parpaillol* (le Papillon) (1). Il suit dans les air le léger et sémillant insecte qui voltige dans la brise embaumée, allant de fleur en fleur se plonger dans les délices de l'amour :

Poulit parpailloulet!... tu que dins la gareno
Baranejos cado maitin,
Pendent que le soureil, dambe sa caoud'haleno,
Seco tas alos de satin:

Tu que poumpos le tchuc de la roso flourido,
Tu qu'aimos à leca las plous
Dou brioulé, de l'uillet è de la margarido,
Parpailloulet, be sès hurous !

Sès toutjour adourat dambe toun incoustenço :
Quan coumenços d'alateja,
Diren que milo flous se moron d'impatienço
Que las angos poutouneja !

De plasés en plasés tu passos ta journado;
Le tens e las houros s'en ban,
E coutchat dins le seng de la mès préfèrado,
Te léouos pas que l'éndouman...

Joli papillon ! toi qui dans la garenne
Scintilles chaque matin,
Pendant que le soleil, de sa chaude haleine
Sèche tes ailes de satin;

Toi qui exprimes le suc de la rose en fleurs.
Tu aimes à lécher les pleurs
De la giroflée, de l'œillet, de la marguerite,
Papillon, que tu es donc heureux !

Tu es toujours adoré malgré ton inconstance :
Quand tu commence à secouer tes ailes,
On dirait que mille fleurs se meurent d'impatience
Que tu ailles les embrasser avec amour !

De plaisirs en plaisirs tu passe ta journée;
Le temps et les heures s'écoulent,
Et couché sur le sein de la préférée
Tu ne te lèves que le lendemain...

(1) Insecte à quatre ailes couvertes d'écailles fines comme la poussière.

Quan le jour es tournat, tén bas, coumo la béillo,
Boultija dins l'aire embaoumat,
E t'apaousos apéi en de tchuca la houéillo
Que la rousado a perfumat.

Galant predestinat, tous jours bé soun hurousis !...
Sés aimat jusquos à la mort;
E quantis gn'a, moun Diou ! parmi les amourousis
Que bouleren aouge toun sort...

Mès, dambe toun bounhur, l'esclat de toun estelo,
Pla souen passo coumo 'n soupir;
Se toumbos dins la man d'ou pastre que te celo,
Te caou mouri coumo 'n martir !...

Malhur tabé ! malhur ! se rancountros l'hiroundo
Qu'és en cérco per sous petits;
Tu que sés inoucent, t'arrucos; mes qu'aboundo,
Sès pres... tous jours soun escantits !...

As pas hèit re, pourtant... tas journados se passon
Dins les délicis de l'amour;
Mès la machanto man e l'aouzèt que t'acasson
Mouriran quan bengo lour tour !

Souhéti, parpailloulet, que Diou garde ta bito,
De talo sorto que tous jours,

Quand le jour est revenu, tu vas, comme la veille
Voltiger dans l'air embaumé,
Tu te reposes ensuite pour aspirer à longs traits la feuille.
Que la rosée a parfumé.

Galant prédestiné, que tes jours sont heureux !
Tu es aimé jusqu'à la mort ;
Combien y en a-t-il, mon Dieu, parmi les amoureux
Qui voudraient avoir ton sort...

Mais avec ton bonheur, l'éclat de ton étoile
Bien souvent passe comme un soupir ;
Si tu tombes entre les mains du pâtre qui te capture
Il te faut mourir comme un martyr !...

Malheur aussi ! malheur ! si tu rencontre l'hirondelle
En quête pour ses petits ;
Toi qui es innocent, tu te pelotonnes; à quoi cela sert-il,
Si tu es pris... tes jours sont éteints !...

Tu n'as rien fait, pourtant... tes journées se passent
Dans les délices de l'amour ;
Mais la main maudite et l'oiseau qui te pourchasse
Mourront quand viendra leur tour.

Je souhaite, papillon, que Dieu préserve ta vie,
De telle sorte que tes jours,

A l'abric de l'aouzét e de la man maoudito,
Coulen doucis coumo belours...

Més, anfin, de toun œil, se le pepet se clüco,
S'en hiouèr le fret e le tor
S'abison de seca toun alo temeruco,
Jou desiri de tout moun cor,

Que quan dou mes de mai la sasoun sio tournado,
Cad' an tournes rebíscoula,
E que, soun poulit frount de la roso embaoumado
Cado maitin tournes boula...

A l'abri de l'oiseau et de la main maudite,
Coulent doux comme le velours...

Mais, enfin, si la paupière de ton œil s'éteint,
Si en hiver, le froid et la glace
S'avisent de sécher tes ailes fragiles,
Je désire de tout mon cœur,

Que lorsque du mois de mai la saison sera revenue,
Chaque année tu puisses renaitre,
Et que sur le joli front de la rose embaumée,
Tu retourne voler chaque matin...

Elles sont encore bien curieuses et intéressantes les strophes qu'il consacrera à la *Piouse* (la Puce), ce petit insecte, l'un des multiples fléaux qui accablent notre pauvre humanité. Il ne fatiguera pas les dieux, comme le bon *Lafontaine* dans sa fable de *l'Homme et la Puce*, pour qu'ils lui prêtent leur foudre et leur massue pour exterminer cette engeance. C'est là son moindre souci. Le poète, en homme qui possède à fonds son sujet, nous la présente d'un trait avec une ressemblance parfaite. Rien n'échappe à son œil scrutateur, car il possède tous les secrets sur les mœurs et les instincts malfaisants du parasite qui l'occupe. Tout cela est détaillé d'abondance, dominé par le souci exclusif de l'exactitude qui provoque le sourire. Jugez-en :

Negro coumo le grilloun,	Noire comme le grillon,
Séou mendro qu'un mouscailloun;	Je suis moindre qu'un moucheron;
Mas camos semblon escassos,	Mes jambes ressemblent à des échasses,
Saouti coumo las agassos;	Je saute comme les pies;
Sembli 'n pourquet à l'engrech;	Je ressemble à un petit cochon à l'engrais;
Bioui pas que de boun gréch;	Je ne vis que bonne graisse;
Damb' aco, brico poupino	Avec cela nullement grasse,
Toutjour trosso coumo 'n claou;	Toujours sèche comme un clou;
Jamés senti pas nat maou,	Je ne ressens jamais aucun mal;
Quoique sio plà magrestino.	Quoique je sois bien maigre.

(1) Genres d'insectes de l'ordre des *aphaniptères*.

Jou coumenci de guimba
Quan la frescuro s'en ba :
Pendent l'hiouér me repaouzi,
Se torro, pica nou gaouzi,
Dan les gioures e le glas
La piouze bouyatjo pas...
Dins le dubet d'uno courno
M'entuti coumo 'n huret,
Aqui me trufi d'ou fret
Jusquo que la calou tourno.

Je commence à sauter
Dès que le froid disparait :
Durant l'hiver je me repose,
S'il gèle, je n'ose piquer,
Avec le givre et la glace
La puce ne voyage pas. .
Dans le duvet d'un lit de plumes
Je me terre comme un furet,
Là je me moque du froid
Jusqu'à ce que la chaleur revienne.

Més qu'an arribo l'ostiou,
Tourni sorte de moun niou;
Quino joyo, quin deliri !
Quinos bentrados m'en tiri ! !
Dempéi les pés jusqu'aou naz,
Moussegui tout haout e bas;
Dessigu, séou pas geinado;
Dambe moun tros de hissoun,
Quan madamo aoura plà soun,
Jou la tengui rebeillado...

Sitôt qu'arrive l'été
Je sors de mon nid;
Quelle joie, quel délire !
Quels bons repas je me procure !!!
Depuis les pieds jusques au nez,
Je mords tout du haut en bas;
Certes, je ne suis pas gênée;
Avec mon morceau de dard,
Quand Madame aura bien sommeil,
Je la tiens réveillée...

Gréch de damo me coubeng,
Car ami le boun pasteng;
Brico gouludo ni grando,
Que boulèts, jou séou gourmando !
Cependent y a des mouments
Qu'aimi de cambia de gens :
Dèchi la doumayzeleto,
Quiti lous poulits houstaous,
E m'en baou à petits saouts
Enta la mèstre-baileto.

Graisse de dame me convient,
Car j'aime la bonne nourriture;
Point grande ni goulue,
Que voulez-vous, je suis gourmande !
Cependant il y a des moments
Où j'aime à changer de gens :
Je laisse la demoiselle,
J'abandonne les jolies maisons
Et m'en vais à petits sauts
Vers la bordière.

Aqui souen pendent la néit
Trobi la simèc aou liéyt;
De sorte que sen besïos,
Més sén pas brico cousïos :
Nat degré de parentat
A pas jamés existat ;
Car la simèc és pudento,
Couneguez bé soun aoudou ?
Poudétz pas crese que jou
La boli pas per parento.

Là souvent pendant la nuit
Je rencontre la punaise au lit;
De sorte que nous sommes voisines,
Mais nous ne sommes pas cousines,
Nul degré de parenté
N'a jamais existé;
Car la punaise est puante,
Vous connaissez certes son odeur ?
Et vous pouvez croire que quant à moi
Je ne la veux pas pour parente.

Forço cops passi mous jours
Sur un courset de belours,
Ou sur uno pelerino;
M'en baou, dou cor sur l'esquino,
Me passeji ensus, enbat,
Passi de l'aoute coustat,

Bien des fois je passe mes jours
Sur un corset de velours,
Ou sur une pèlerine;
Je m'en vais du cou sur l'échine.
Me promenant du haut en bas
Je passe de l'autre côté,

Hugi la man que m'acasso;
Sadoureto jusqu'aou cot,
Saouti coumo le crabot,
En atendent le tens passo.

Taplà baou, se me coumbeng,
Enta las gens de haout reng;
Baou mêmo maougre la gardo
Que néit e jour és en gardo
Sou mes poulit canapé
Dou Gran Sultan ! e moun pé
S'en bas gratuilla la couécho
De madame *ci-daouant !*
Dambé jou diratz pourtant :
Per tu, siméc, y'a pas mècho !

« Aça, més digo-nous doun,
Piouzè, per quino rasoun,
— Me batz dise tout de suito —
Tu que hés tâ bouno bito
Dambè le tchuc délicat
De damos de qualitat,
Tu que hés ta bouno chéro
Dins aqueris bèts houstaous,
Perque troublous lou repaous
De la praoubo bourdilèro ?

Perqué ? Bous ac direi bé :
Las damos, bous caou sabé,
Soun lou double mes adretos
Qu'aqueros méstre bailetos,
Quan s'agis de m'acassa;
Souen sabi pas oun passa...
Aco raï, que me maoufisi :
Se me cercon aou pounpil,
Zaou ! d'un saout baou sou mounil
M'atrapon pas e m'en risi...

D'un aoute coustat, anfin,
Quoique nou sio pas tà fin
Le grech de la campagnardo
Coumo le de la mignardo
Que porto pas coutilloun,
Resto pas d'este plà boun;
Ensi quan séou fatigado
De las damos en capèt,
M'en baou mousséga la pét
D'ou ginouil de la Bernado.

Saquelà, san bantatioun,
Es béro ma pousitioun :

Evitant la main qui me pourchasse;
Repue jusques au cou,
Je saute comme le chevreau,
En attendant le temps passe.

Aussi bien je vais, s'il me convient,
Chez les gens de haut rang;
Je vais même malgré la garde,
Qui nuit et jour veille
Sur le plus joli canapé
Du Grand Sultan! et mon pied
Va chatouiller la cuisse
De madame *noble d'origine* !
Avec moi, vous avouerez pourtant :
Pour toi, punaise, il n'y a pas moyen.

« Ah ! çà, mais dis-nous donc,
Puce, pour quelle raison,
— Allez-vous me dire tout de suite —
Toi qui fais si chère vie
Avec le suc délicat
Des dames de qualité,
Toi qui fais si bonne chère
Dans ces belles maisons,
Pourquoi troubles-tu le repos
De la pauvre bordière ?

Pourquoi ? Certes je vous le dirai :
Les dames, il faut que vous le sachiez,
Sont le double plus adroites
Que ces bordières,
Quand il s'agit de me pourchasser;
Souvent je ne sais où passer...
Qu'à cela ne tienne, je me méfie :
Si on me cherche au mollet,
Vite, d'un saut je vais sur le ventre.
On ne m'attrape pas et je m'en ris...

D'un autre côté, enfin,
Quoique la graisse de la campagnarde
Ne soit pas si délicate
Que celle de la mignarde
Qui ne porte pas cotillon,
Cela ne l'empêche pas d'être excellente;
Puis quand je suis fatiguée
Des dames en chapeau
Je m'en vais mordre la peau
Du genou de la Bertrande.

D'ailleurs, sans me vanter,
Ma position est magnifique :

Gn'a mes de milo sur terro,	Il y a plus de mille sur terre,
— Gens que souen me hèn la guerro —	— De gens qui souvent me font la guerre —
Que baillaren un trésor,	Qui donneraient un trésor
De mète la man sou cor	Pour mettre la main sur le corps
Oun jou souen me debertissi!...	Où souvent je me divertis!...
Sur aquet poulit cos blanc,	Sur ce joli corps blanc,
En tchurlan d'aquet boun sang,	En savourant de ce bon sang,
Lazefiquo se patissi!...	Il s'en faut que je pàtisse!...
Seou munido per piqua	Je suis munie pour piquer
D'un hissoun que sab hiqua;	D'un dard qui sait s'enfoncer;
Me plasi dins la camiso	Je me plais dans la chemise
Que coubris uno pét liso;	Qui couvre une peau lisse;
Baou pertout doun me hé gai,	Je vais partout où cela me fait plaisir,
E piqui ço que me plai.	Et je pique ce qui me plaît.
Anfin, jou séou plà nuirido,	Enfin, je suis bien nourrie,
Car riboti néit e jour,	Car je ribotte nuit et jour,
E saouturleji toutjour,	Et je saute toujours
Jusquo que m'an espoutido!	Jusqu'à ce qu'on m'a écrasée!

Il est pris de compassion pour l'*Agnèt* (l'agneau de lait), emblème de l'innocence, dont le triste destin est d'être condamné avant que de naître. Quel sort étrange et éphémère que le sien? Il meurt utilement, et sa mort fait la vie puisque sa chair nourrit l'homme et sa toison lui fournit des vêtements :

Agnéret! bengues de nèche,
T'an dichat soul, as poou, bêlos ta may;
Praoub' inoucent, cregnos pas que te dèche,
Bèles pas més; s'en es anado pêche,
Garo, que tournara, bai!

Aro trepos, qu'es tournado!..
Beng dou pasteng, dins las poupos a léit;
L'as pas bisto de touto la journado,
Tu qu'as talent, e pusqu'ès arribado
Pouparas bint cops anéit.

Petit agneau! qui viens de naitre ;
On t'a laissé seul, tu as peur, tu bèles ta mère ;
Pauvre innocent, ne crains pas qu'elle t'abandonne,
Ne bèle plus ; elle est allée paitre.
Va, sois sans crainte, elle reviendra !

Maintenant qu'elle est revenue, tu bondis !
Elle vient du pacage, ses mamelles pleines de lait ;
Tu ne l'as pas vue de toute la journée,
Toi qui as faim, et puisqu'elle est arrivée
Tu téteras vingt fois cette nuit.

Agneroun, bé ses aimable !...
Toun gran bounhur és de saouturleja;
N'as pas jamés nat chagrin que t'acable,
E cado jour, quan sortes de l'estable,
Bêlos en camburleja.

Brillos coumo la lutzeto;
Semblos le crum que bolo dins le céou;
Semblos la flou que nèch parmi l'herbeto,
E, dessigu, ta poulido raoubeto
Blanquejo coumo la néou.

Trepignos l'herbo que pousso;
Poupos apéi quan ses las de trepa;
Qu'an as poupat, te coutchos sur la mousso;
Per te coutcha, caousisses la mès douço,
Jusquo que tournos poupa.

Ataou, que de ta nechenço
Les prumés jours dins la joyo s'en ban...
Les maynatjous, qu'aimon toun inoucenço,
Toun béladis, ta douçou, ta patienço,
Te caresson dan la man.

Mès crecheras! e de suito,
Coumo 'n martir quan ès crucificat,
Debat le tail d'uno lamo maoudito,

Petit agneau, que tu es donc aimable !
Ton grand bonheur est de sauter ;
Tu n'as jamais le moindre chagrin qui t'accable,
Et chaque jour, quand tu sors de l'étable,
Tu béles en cabriolant.

Tu brilles comme une petite étoile.
Tu ressembles au nuage qui vole dans le ciel ;
Semblable à la fleur qui nait dans l'herbe
Et, certes, ta jolie toison
Est blanche comme la neige,

Tu foules l'herbe qui pousse ;
Tu tétes ensuite quand tu es las de courir ;
Quand tu as tété, tu te couches sur la mousse ;
Pour te coucher, tu choisis la plus douce,
Jusqu'à ce que tu retournes téter.

Ainsi, de ta naissance
Les premiers jours s'écoulent dans la joie..,
Le petits enfants aiment ton innocence,
Ton bêlement, ta douceur, ta patience,
Ils te caressent de leurs mains.

Mais tu croitras, et de suite,
Comme un martyr lorsqu'il est crucifié.
Sous le tranchant d'une lame maudite,

Que san pietat te prenguera la bito,
Mouriras sacrificat !

Béni doun dins ma cabano,
Dous agnèret, jou secarei tas plous;
Més, à l'abric dou coutet que t'escano,
Le tounedou s'empourtara ta lano...
Seras toutjour malhurous !

Qui sans pitié t'enlèveras la vie.
Tu mourras sacrifié !

Viens donc dans ma cabane,
Mon doux petit agneau, je sècherai tes pleurs ;
Mais à l'abri du couteau qui t'égorge,
Le tondeur emportera ta laine...
Tu seras toujours malheureux !

S'il excelle dans la peinture minutieuse et exacte des oiseaux et des animaux, son âme d'artiste est dominée par le sentiment exquis de la nature qu'il ne cesse de comtempler et d'admirer, lui prêtant ses propres impressions et ses émotions intimes.

Dans le morceau suivant, intitulé : *Les Aouzèts e las Flous* (Les Oiseaux et les Fleurs), il nous fait assister au réveil de la nature par une matinée du mois de mai, au moment du lever du soleil. Son apparition donne la vie et le mouvement à tous les êtres de la création. Prêtez l'oreille : c'est le bruissement de l'abeille, le chant trillé du rossignol, les gazouillements de toute la gent ailée qui salue avec joie l'astre du jour. Les fleurs des prés et des jardins embaument l'air de leurs parfums amers et salubres, charmant l'œil par la diversité de leurs couleurs. Ces oiseaux et ces fleurs du terroir sont pour le poète des compatriotes, des amis, ils sont de la famille. Le poème de l'univers, révélé par l'infinie variété des phénomènes, s'élève ainsi de strophe en strophe et se résume en un hymne religieux de reconnaissance envers le créateur. Ecoutons-le :

Le jour beng a gran pas; touto risente l'aoubo
Se plego le lutz-gran dins un cantoun de raoubo;
Las estelos, tabé, que pinparron le cèou,
Se clucon toutos : las pirolos
Aimon pas le soureil que les hé binbarolos.
Oh ! jou l'aimi !... leouo-te lèou,

Le jour vient à grands pas; l'aube, toute riante
Enveloppe la lune dans un coin de sa robe ;
Les étoiles aussi, qui couvrent le ciel,
S'éteignent toutes : les imbéciles
N'aiment pas le soleil qui les éblouit.
Oh ! moi je l'aime !... lève-toi bien vite,

Poulit astre d'ou jour, car la lutz impourtuno,
Te ba bregа les œils dan saliouo dejuno!

Joli astre du jour, car la lumière importune
Va te nettoyer les yeux avec de la salive à jeun.

Le soureillet a puntejat !...
Aro daourejo la teoulado !...
M'en baou trepeja la rousado;
M'en baou escouta, dins le prat,
Les petits aouzerous que pìoulon,
L'aouriol e le merle qu'ichioulon,
La meillengo que hé *tchiou tchiou*,
E le pinsan que hé *piou piou*.

Le soleil a paru !
Il dore maintenant les toits !
Je vais foulant la rosée,
Ecouter dans la prairie,
Les petits oiseaux qui gazouillent,
Le loriot et le merle qui sifflent,
La fauvette qui fait *tchiou-tchiou*,
Et le pinson qui fait *piou piou*.

Besi l'hiroundo qu'alatejo
Dambé sa raoubeto de dol
E que dins l'airé baranejo
Dambé le poulit parpaillol.
Atchi 'nlà, sur uno branqueto,
Besi un petit roussignoulet
Que ben d'ou riou beoue à galet,
Per entouna sa cansouneto.
Tout canto, tout se réjouis;
De touts coustats l'airé brounzino;
Sur la carducho que flouris
Enteni canta la cardino;
Catsus, sur un casse brouncut,
Enteni tabé le coucut
Que debiso dambé l'agasso,
Pendent qu'un aoute coucut passo !. .

Je vois l'hirondelle qui secoue ses ailes
Avec sa robe de deuil
Et qui dans l'air scintille
Avec le joli papillon.
De là, sur une petite branche
J'aperçois un petit rossignol
Qui vient du ruisseau boire d'haleine
Avant d'entonner sa chanson.
Tout chante, tout se réjouit;
De tous côtés l'air bourdonne;
Sur le chardon qui fleurit
J'entends chanter le chardonneret;
Plus loin, sur un chêne branchu,
J'entends aussi le coucou
Qui s'entretient avec la pie
Pendant qu'un autre coucou passe !...

La lébe que trepo pou blat,
Que quan a trepat se derrato,
Qu'apèi sur un seilloun s'espato;
Le gay que miaoulo coumo 'n gat;
La sernaillo que s'assoureillo,
Le brounzinadis de l'abeillo;
L'agneret que bélo sa may;
Las pijounos que roucoulejon
E las perdics que couscoudejon,
Tout dits que s'én aou més de mai !
Besi dins la prado,
Touto pinparrado
De cent milo flous,
La mamoi flourido,
Dan la margarido
Qu'a lou péou tout rous;
E parmi l'herbeto

Le lièvre qui gambade dans les blés,
Après avoir gambadé se sauve à petit bruit
Pour se coucher sur le dos dans un sillon;
Le geai miaule comme un chat;
Le lézard qui se chauffe au soleil,
Le bourdonnement de l'abeille;
L'agneau qui bèle sa mère;
Les pigeons qui roucoulent
Et les perdrix qui cacabent,
Tout annonce que nous sommes au mois [de mai !
Je vois dans la prairie
Toute émaillée
De cent mille fleurs,
La violette fleurie,
Avec la reine marguerite
Qui a les cheveux roux;
Et parmi l'herbe

Qu'es debat mous pés,	Qui est sous mes pieds,
La pinpareleto	La marguerite des prés
Que roussejo més!...	Prend un ton plus roux!...
Aro, me rebiri	Maintenant, je me retourne
Decats aou jardin :	Vers le jardin :
Besi le jasmin,	Je vois le jasmin,
L'uillet e le liri :	L'œillet et le lys :
Moun cor es charmat!...	Mon cœur est charmé !
Séou tout embaoumat	Je suis embaumé
Per ço que respiri...	Par tout ce que respire...
Moun œil és muillat...	Mon œil est mouillé...
E dins moun déliri,	Et dans mon délire
Séou aginouillat!	Je me suis agenouillé '

Prégario

Moun Diou! bés bèro la naturo!
Pendent que tout flouris afin de t'hounoura,
Jou, que séou de tas mas un' humblo creaturo,
M'aginouilli sur la berduro
Per t'adoura!

Prière

Mon Dieu ! que la nature est belle !
Pendant que tout fleurit afin de t'honorer,
Moi qui ne suis qu'une humble créature de tes mains
Je m'agenouille sur la verdure
Pour t'adorer !

Dans la description qu'il nous fait d'un *Sé de Primo* (une Soirée de Printemps), il apportera la même sincérité de ses impressions personnelles et agrestes. Il nous fait assister au coucher du soleil; sur les prés brillants, sur les larges feuillages, les rayons s'éteignent insensiblement, l'ombre s'élargit rapidement. Toute la campagne semble bientôt livrée à des ouvriers mystérieux qui, en grande hâte, décrochent les tentures de fête pour les remplacer par des voiles funèbres que va éclairer bientôt l'astre de la nuit de ses pâles rayons. Il se félicite de pouvoir jouir du calme de ces campagnes tranquilles qui prête à la rêverie.

Abriou fenis e mai puntejo;	Avril finit et mai parait;
Pou jardin le liri blanquejo;	Dans les jardins le lilis blanchit;
Flous, gn'a pertout à plenos mas;	Des fleurs, il y en a partout à pleines mains;
Déjà, le gril tiro le naz;	Déjà le grillon tire le nez;
Déjà, dins le blat que berdejo,	Et dans les blés qui verdoient
La callo canto *tastaras* (1)...	La caille chante *tastaras*...

(1) On l'entend monter au matin,
Bref et sonore,
Et le soir on l'entend encore,
Dans la paix du jour qui s'éteint...

Cet appel bien connu, impérieux, saccadé et redoublé, résonne avec le bruit sec

La naturo que sés parado
De sa raoubeto mirgaillado
Que tant luzis! que tant luzis!
Semblo la nobio d'ou bilatge,
Touto floucode, quan partis
Le maitin de soun maridatge,
Dan soun poulit habillOment,
Et ba, lésto coumo le bent
Et la joyo sur soun bisatge,
Trouba soun fiançat que l'atend.
Le tens thaoumo,
L'aire embaoumo;
Aoubres flourits, ségos, brouchous,
Herbo dou prat, tout és en plous,
Car, tout aro, la marsescado
Beng de toumba de la crumado;

La nature qui s'est parée
De sa robe diaprée
Qui tant reluit! qui tant reluit!
Pareille à la fiancée du village,
Toute parée de fleurs quand elle part
Le matin de son mariage
Dans ses jolis ajustements;
Et va, leste comme le vent,
Et la joie sur son visage,
Rejoindre son fiancé qui l'attend.
Le temps s'embellit,
L'air embaume;
Arbres fleuris, haies et buissons,
Herbes des prés, tout est en pleurs,
Car tout à l'heure un abat d'eau
Vient de tomber d'un épais nuage;

Las goutos, sou lillac, brillon coumo cristail,
Et las houeillos que berdejon,
Que plouron e que goutejon,
Aou soureil que fenis serbisson de mirail.
Le beng d'aoutagn tansoulOment haleno,
Les aouzerous gazouillon en boula;
E les agnéts que le pastre s'emmeno,
Dambe lours mays s'entenon à bêla.
Le bignairoun dan le laouraire,

Les gouttes sur les lillas brillent comme un cristal,
Et les feuilles qui verdoient,
Qui pleurent et suintent,
Au soleil qui finit servent de miroir.
Le vent d'autan retient son haleine,
Les oiseaux gazouillent en volant,
Et les agneaux que le pâtre ramène
Avec leurs mères s'accordent à bêler,
Le vigneron avec le laboureur,

d'un ressort qui se détend : « *Tac... ta ta* ! » Selon les provinces, les paysans interprètent plus ou moins ingénieusement cette onomathopée. Dans le *Jura*, on le traduit par « *Carcaillat, marchand de tabac !* » ce qui ne veut rien dire. Les *Berrichons*, plus pratiques, assurent que la caille crie : « *J'ai du blé, j'ai pas de sa* (*sac*). Cela s'accorde assez avec un dicton des pays de l'ouest.)

Plus la caille carcaille
Plus chère est la semaille

On croit, en effet, dans le *Haut-Maine*, que la caille pressent le prix du grain : plus elle chante, plus il vendra cher. En Suisse, on prétend également qu'autant de fois elle lance son appel, autant de couronnes de plus vaudra le sac de blé. Dans les *Hautes-Alpes*, c'est tout le contraire : le produit du seigle est en raison du nombre de fois que l'oiseau jette son cri. Chez nous, le peuple le traduit plus littéralement par « *Paye tes dettes ! Paye tes dettes* ! » Et, en effet, la vérité est que ce chant, impérativement redoublé, a pour but, de la part de la la femelle, d'inviter le mâle à s'acquitter du devoir conjugal. Il ne reste généralement pas sourd à ce galant appel, c'est une justice à lui rendre.

Se retiron à petit pas;
Las hiroundeletos, dins l'aire,
Gazouillon que gazouilleras;
Tandis que, dins le niou qu'es debat la teoulado,
Les petits hiroundats qu'atendon la becquado,
S'aouéjon de las bese pas.

Se retirent à petits pas;
Les hirondelles, dans les airs,
Gazouillent, gazouilleras-tu;
Tandis que dans le nid placé sous les toits,
Les petits hirondeaux attendant la becquée,
S'ennuient de ne pas voir leurs parents.

Aro la néit, capbat las coumos,
S'esplandis coumo 'n gran linsol;
Més las cabeillos de las houmos
Cargo pas encaro le dol.
La punto dou clouqué rousséjo,
Car le poulit crum satinat,
Que le soureil a moustinat
En tout se coutcha, la daourejo;
Diren anfin que, tout mourent
Le jour que défail e que passo,
Bol encaro, per un moument,
A l'oumbro disputa la plaço;
La néit, saquelà, l'escantis,
L'hiroundo dïns soun niou s'arruço,
L'Angelus dou sé retentis,
E l'on entend canta la cuco.

Maintenant la nuit, au bas des vallées,
Se répand comme un grand linceul;
Mais le faîte des ormeaux
Ne prend pas encore le deuil.
La pointe du clocher prend un ton roux,
Car le joli nuage satiné,
Que le soleil a coloré
En se couchant, le dore;
On dirait enfin que, mourant,
Le jour qui s'évanouit et passe,
Veut encore, pour un moment,
A l'ombre disputer la place;
La nuit, d'ailleurs, l'éteint,
L'hirondelle dans son nid se blottit.
L'Angelus du soir retentit,
Et l'on entend chanter le crapaud.

Aou pé d'un grand récho houeillut,
D'oun jaillis uno sourço puro,
Pensatiou, me siéti, san brut,
En de countempla la naturo :
Quan alizo sou passo-lis,

Au pied d'un grand frêne feuillé,
D'où jaillit une source pure,
Pensif, je m'assieds, sans bruit,
Pour contempler la nature :
Quand elle polit sous le coulis de l'eau,

L'aigo d'ou riou, qu'en rigoula roundino,
Hugh tout-sialet, e diren que badino;
Toumbo sou caillaou que luzis,
Apèi s'escampo dins la prado,
L'engrècho, la teng arrouzado,
S'entend toutjour dins l'hèrbo roundina,
Et l'on diré que tourno badina.

L'eau du ruisseau qui murmure en serpentant,
Fuit tout doucement, on dirait qu'elle badine;
En tombant sur le caillou qui luit,
Elle se répand après dans la prairie,
L'engraisse, la tient arrosée,
Dans l'herbe on l'entend toujours murmurer,
On dirait qu'elle veut encore badiner.

Mous œils admiron dios estelos
Que se miraillon, à mous pés,
Dins l'aigo que cour; brillon mès,
Dossigu, que millo candellos!

Mes yeux admirent deux étoiles
Qui se mirent à mes pieds,
Dans l'eau qui court elles brillent plus,
Certes, que mille chandelles.

Un certèn brut me hé ennaira,
La houéillo d'ou récho petrillo;
Mès recounegui en tout flaira
Que, dans le fresc, la cantharillo
Brousto; cependent, dins le ceou,
Besi crums que se dandinejon;
Semblon, touts blancs coumo la néou,
Les agnerous que se passejon;
Mès la luyo, qu'a puntejat
E que rajo sur moun bisatje,
S'estujo darré le nuatge
Que le zéphir a carrejat;
Bai! bai! taplà besi ta raoubo,
N'as pas saoubi de t'estuja,

Un certain bruit me fait soulever,
La feuille du frêne pétille;
Mais je reconnais en flairant
Qu'avec la fraicheur, la cantharide
Broute; cependant dans le ciel, [grâce;
Je vois des nuages qui se balancent avec
Ils semblent blancs comme la neige,
Des agneaux qui se promènent;
Mais la lune, a paru
Dardant sur mon visage,
Elle se cache derrière le nuage
Que le zéphir a entrainé;
Va! va! je vois très bien ta robe,
Tu n'as pas besoin de te cacher,

Soureil dé néit, te besi candeja
Darré le crum qu'a mous œils te derraoubo!

Soleil de nuit, je te vois luire,
Derrière le nuage qui te cache à mes yeux!

Hurous moument! tout me rabis!
Moun œil se cluco, se drubis,
Soumeilli coumo qui drom beillo,
Quan tout d'un cop dins moun aoureillo,
Uno musiquo retrounis,
Me plai, me charmo, me rebeillo.
Diou d'ou céou, b'es aco poulit!
Semblo le cant de la Sereno!...
Per escouta me hourrupi l'haleno
Jusquo que l'aire sio finit... etc.

Heureux moment, tout me ravit,
Mon œil se ferme, s'ouvre,
Je sommeille comme qui dort veille,
Quand tout à coup à mon oreille
Retentit une musique,
Qui me plaît, me charme et me réveille.
Dieu du ciel, que cela est donc joli!
On dirait le chant de la Sirène!...
Pour l'écouter je retiens mon haleine
Jusqu'à ce que l'air soit terminé... etc.

Ce qui lui plaît, c'est la clarté hésitante du printemps, c'est surtout la beauté enchanteresse de l'automne où les terres fécondes, mais un peu lasses, s'abandonnent à la mélancolie, cette tendresse réfléchie! C'est aussi l'hiver désolé, méchant comme un buveur d'eau, triste, désolé, inondé de pluie. L'hiver assoupi sous un linceul de neige, l'hiver avec des arbres poudrés à blanc comme un vieux marquis, avec les toits étincelants de mille diamants sous le soleil blafard. Ce sont encore ces coins de vallée, le coin des campagnes silencieuses avec des bandes de culture déroulées comme de larges rubans parallèles aux flancs des collines et les bouquets d'arbres et les étroits ruisseaux murmurants qu'il a chantés avec toute l'envolée de son âme attendrie et bonne dans ses poèmes de couleurs.

Ses aptitudes à peindre les beautés de la nature, ne seront pas les seules

qualités qu'il possède, il connaît à fonds les mœurs campagnardes qu'il se plaît à décrire avec la même exactitude. Aussi ses descriptions sont-elles empreintes d'un réel intérêt. Pour nous en convaincre, je détacherai de son charmant poème, *Mariouneto la dounzelo* (Marie la demoiselle d'honneur), une page vécue, un tableau pris sur nature d'une noce bien gasconne. Ecoutons-le :

. . . .	. . . .
Le relotge beng de souna,	L'horloge vient de sonner,
La dex houros de brounzina :	Et de frapper les dix heures :
Tabe, la nobio ès touto presto;	Aussi, la mariée est-elle prête;
La courouno que s'a boutat	La couronne qu'elle a mise,
Sinne de la birginitat,	Emblème de la virgité,
Luzis e brillo sur sa testo;	Luit et brille sur sa tête;
Un cachemir a founs berdious,	Un cachemire à fonds verdâtre,
A grans decèns, a franjo fino,	A grands dessins, à franges fines,
Tout pinparrat de beros flous,	Tout parsemé de belles fleurs
Le countournejo la poitrino.	Lui entoure la poitrine;
Raoubo bluyo de melinos,	Une robe bleue de mérinos.
Un bet mantéou d'ou mêmo tros,	Un beau manteau de même étoffe,
Que le teng la taillo sarrado,	Qui lui tient la taille serrée,
Debassis blançs, finaloment,	Des bas blancs, et finalement,
Unis souliés de pèt brounzado	Des souliers en peau bronzée
Coumpleton soun acoutroment.	Complètent son accoutrement.
Pourtant, le campané repliquo :	Pourtant, le carillonneur recommence :
Le nobi, dret coumo 'no piquo,	Le marié, droit comme un piquet,
Propre, luzent e pla caoussat,	Propre, luisant et bien chaussé,
Beng d'arriba tout empressat :	Vient d'arriver tout empressé :
Damb' et, le payrin, la mayrìo,	Avec le parrain, la marraine,
L'amic, le besin, la besio,	Les amis, les voisins, les voisines,
Anfin toutis les embitats,	Enfin tous les invités,
Daouant la gleyso soun plantats,	Se pressent devant l'église,
En atendent que la Bernado,	En attendant que *Bernade*,
Qn'es en retard, siosqu'arribado.	Qui est en retard, soit arrivée.
Tout d'un cop, un soun argentat,	Tout à coup, un son argentin,
Sur las alos d'ou bent pourtat,	Porté sur les ailes du vent,
Beng dins l'aire de repounpido,	Vient dans l'air de proche en proche,
Dise que la nobio ès partido;	Avertir que la mariée est partie;
La campano souno *las très*,	Les cloches sonnent les trois fois,
E toutis dison : Atchi qu'és !	Et tous disent : Elle est là !
Arribo dambe soun escorto :	Elle arrive avec son escorte :
Floucat d'un ribant blanc aou bras,	Orné d'un ruban blanc au bras,
Le prume dounzeloun la porto	Le premier garçon d'honneur la porte
Dé sietetos, gouants à las mas,	Assise, les gants à la main,
Sur un gran mul, mercat sou naz	Sur un grand mulet, marqué sur le nez.
Aoureillo loung, esquino forto	Aux longues oreilles, à la robuste croupe,

E peou negre coumo 'n courbas.
Uno bando de dounzeletos,
Pounpounados e pla roussetos,
Aoutant de dounzelous anfin,
Per darré barron le camin :
La nobio debaro,
Sur un pé s'emparo
Se bei lou moulet ..
Alizo... stourdido,
Toumbo tout sialet,
E mieyjo 'spaourido,
Se leouo, rapido,
Coumo 'n bent houlet !...
Le Ritou qu'espèro,
Per la campanèro
Beng d'est' abertit;
Es tout rebestit !...
Car atend besito,
D'un cop mésso dito,
Sera lèou partit...
Un clerc se rebiro,
Brandouillo l'esquiro
Qu'es entà l'aouta,
E les amourousis
Risents e jouyousis
S'y ban presenta.

Au poil noir comme un corbeau.
Une bande de demoiselles d'honneur,
Attiffées et toutes rosées,
Avec autant de garçons d'honneur,
Par derrière ferment le chemin :
La mariée descend,
S'appuyant sur un pied,
Fait voir son mollet...
Elle glisse... l'étourdie,
Et tombe de son long,
Et à moitié effrayée,
Se relève, rapide,
Comme le vent follet !...
Le curé qui attend
Vient d'être averti
Par la carillonneuse;
Est tout habillé !...
Car il attend des visites,
Sitôt la messe dite,
Il sera vite parti...
Un clerc se retourne,
Agite la sonnette
Qui est devant l'autel,
Et les amoureux
Riants et joyeux
Vont s'y présenter.

Aginouillats entà la Sento-Taoulo,
Aou noum de Diou, daouant lou caperan,
Les nobis se dounon la man;
Aro, touts dus, prounounçon la paraoulo
Counsacrado, le *oui* d'amour,
Que les unis aci bas per toutjour !...

Agenouillés devant la Sainte Table,
Au nom de Dieu, en présence du prêtre,
Les mariés se donnent la main;
Maintenant, tous les deux, prononcent la parole
Consacrée, le *oui* d'amour,
Qui les unit ici-bas pour toujours !...

. . . .

La messo ès fenido,
L'unioun benazido,
L'eternel arrést
Sou registre es près,
E le ritou crido :
Çonsummatum est !...

La messe est terminée,
L'union bénie,
L'éternel arrêt
Est consigné sur le registre.
Et le curé crie :
L'œuvre est consommée !...

Tout ès fenit... digun dins la gleyso nou rèsto;
L'on bei lou caperan aou petit trot fila,
Car ba souna mietjour, è sa cousino es presto...
Soun estoumac dejun coumenço de pioula...
Le pifraire, dejà, s'es boutat a fioula,

Tout est fini... personne ne reste dans l'église,
On voit le prêtre décamper au petit trot,
Car midi va sonner et sa cuisine est prête...
Son estomac à jeun commence à protester...
Déjà le joueur de fifre s'est mis à siffler,

E, nobis en tésto,
Las gens de la hèsto
Se ban entaoula :
La campano souno,
Mietjour retentis,
Le biouloun razouno,
La nobio partis;
Dounzels e dounzelos,
Luzents coumo estelos,
Le floc à la man
E bieils de la troupo,
Touts bous à la soupo,
Damb' éro s'en ban.

Et, les mariés en tête
Les gens de la fète
Vont se mettre à table :
Les cloches sonnent,
Midi retentit,
Le violon résonne,
La mariée part;
Et garçons et demoiselles d'honneur
Luisants comme des étoiles
Le bouquet à la main
Avec les vieux de la troupe
Tous d'attaque à la soupe,
Avec elle s'en vont.

Touts lous curiousis d'ou bilatge,
Homes, hillos, hennos, goujats,
En general touts pla lengats,
Soun amoulats sur lour passatge;
Car cadun, dins aquet moument,
Bol tira soun signaloment :
Uno menino escachalado,
Trobo la nobio maou couhado,
Qu'a la gandarlo de traouès,
E mès que marcho de guingouès;
Un droullat que cerco fourtuno,
Gros e mouhut coum 'n taourèl,
Qu'a pas troubat bloundo ni bruno,
Perço qu'es peou rous e garrèl,

Trobo pas la nobio pet fino,
E susteng qu'a pas bouno mino,
Car porto pas unis pendents
Dan soun poulit coulié de grens;
Uno droullasso qu'es boussudo,
Qu'a quarant' ans e que peou mudo
Trobo lou nobi maou rasat,
Maou degaouchit e maou caoussat.
En de fini, toutis debison,

Tous les curieux du village,
Hommes, filles, femmes, garçons,
En général tous forts en langue,
Sont attroupés sur leur passage;
Car chacun, en ce moment,
Tient à donner son appréciation :
Une vieille édentée,
Trouve la mariée mal coiffée,
Avec la couronne trop inclinée
Et de plus qu'elle marche de travers;
Un polisson qui cherche fortune,
Gros et taillé comme un taureau,
Qui n'a rencontré ni brune ni blonde,
Parce qu'il est poil roux, et a les pieds [tournés

Prétend que la mariée n'a pas la peau fine
Et soutient qu'elle n'a pas bonne façon,
Car elle ne porte pas des boucles d'oreilles
Avec un joli collier de grains;
Une drolesse qui est bossue,
Qui a quarante ans et change de poil
Estime que le marié est mal rasé,
Mal nivelé et mal chaussé.
Pour finir, tous causent,

Toutis batalon, toutis rison;
Nobis, dounzelos, dounzelous,
Soun toutis mourduts as talous,
Car gn'a pas nat, bengo d'oun bengo,
Que nou baille soun cop de lengo!...

Tous critiquent et rient;
Mariés, garçons et demoiselles d'honneur
Sont tous mordus aux talons, [vienne,
Car il n'y en a pas un seul d'où qu'il
Qui ne fournisse son coup de langue!...

Pourtant, arribon à l'houstaou;
La cousino sera lèou présto;
Bieils e mès jouens, cadun s'aprèsto
Per douna un boun cop de cachaou.
Tres grandos taoulos soun fioucados,
E de car toutos pinparrados :
Buillits, dobos e fricandèous,
Pouros, capous è laparèous,
Las caperon; e, san tarda,
Cadun se met à debrida.
Cuillès, fourchetos e fayanço,
Dents e çachaous, tout aco danso :
Digun nou parlo mès qu'un mut;
Cependant, on entend dins l'aire
Le brouzinadis ou le brut
D'ou marteret de l'abrasaire;
Diren que milo pairoulès
Tuston sou couyre tant e mès (1)!...

Pourtant, ils arrivent à la maison;
La cuisine sera vite prête, [prêtre
Vieux et même les jeunes, chacun s'ap-
A donner un bon coup de dent.
Trois grandes tables sont fleuries,
Et de viandes bien fournies :
Bouillis, daubes et fricandeaux,
Poules, châpons et lapereaux,
Les recouvrent; et, sans tarder
Chacun se met à manger.
Cuillers, fourchettes et faïences,
Dents et mâchoires, tout entre en danse :
Personne ne parle pas plus qu'un muet;
Cependant on perçoit dans l'air
Le grondement ou le bruit
Du marteau du fondeur de cuilliers;
On dirait que mille chaudronniers
Frappent tant et plus sur le cuivre!...

Anfin, le brut de las fourchetos,
Aou cap d'un paouc s'es amourtit,
E dounzelous e dounzeletos
Caqueton dambe lou roustit.
Uno cousinero rousento,
L'œil esberit e la gaouto luzento,
Damb' uno rouméc aou coustat,
Beng en tout hé courre le plat,
Entouna la cansoun d'usatge :
La joyo néch sur soun bisatge
Quan plaou sosis à delaouas...
Caou bese coumo se degaougno!...
Mès se caoucun la pago pas
Dambè la rouméc l'escarrougno!...
— « Rougagnes pas mès aquet os,
Nobi, grato-te la poutcheto;
Tu, dounzelo, douno dus sos,
Tu, dounzeloun, uno peceto;
Tu, gran Moussu, qu'as les peous blancs
Baillo-me un escut de cinq francs,
E tu, qu'as la granouillo redo,

Enfin, le bruit des fourchettes,
Au bout d'un temps s'est apaisé,
Et garçons et demoiselles d'honneur
Babillent au moment du rôti.
Une cisinière écarlate,
L'œil éveillé, les joues luisantes,
Avec une branche de ronce aux côtés,
Se présente en faisant circuler le plat,
Pour entonner la chanson d'usage :
La joie éclate sur son visage,
Quand il pleut des sous à foison...
Il faut voir comme elle se démène!...
Mais si quelqu'un ne la paie pas
Elle l'égratigne avec sa ronce.
— « Ne ronge pas davantage cet os,
Marié, gratte-toi la poche, [sous,
Toi, demoiselle d'honneur, verse deux
Toi, garçon d'honneur, une petite pièce,
Toi, grand Monsieur, aux cheveux blancs
Donne-moi un écu de cinq francs,
Et toi, qui as la grenouille raide,

(1) Le poète a mis en relief la bonne chère que nos paysans ne dédaignent pas les jours de fêtes, eux qui sont si sobres dans les temps ordinaires. Comme Dastros, il prêche lui-même d'exemple.

Foulllo-te, cerco la mounedo... »	Fouille-toi, cherche la monnaie. . »
Le payrin, d'un aute coustat,	Le parrain, d'un autre côté.
Que s'en a pres uno rasado,	Qui a pris une rasade de trop
Dits, que caou beouo à la santat	Prétend qu'il faut boire à la santé
De la noubelo maridado :	De la nouvelle mariée :
Touts les beires en aquet mot,	Tous les verres à cette proposition
Se plenon de bin e bourdejon;	Se remplissent de vin jusqu'au bord;
Las dounzelos torson le cot,	Les demoiselles d'honneur plient leur cou
Les dounzelous las poutinejon;	Les garçons les embrassent;
Le trindadis d'ou goubelet	Le bruit des gobelets
S'entend a repounpi dins l'aire,	Se répercute dans l'air,
E bistoment le bilounaire	Et vivement le violoniste
S'en ba jouga le ramelet!...	S'en va jouer le ramelet!...

Ataou se passo la journado,
Bierjo de plous e de chagrin...
Jouens e biels, pendent la souerado
Bouéyton mès d'un pipot de bin...
E dins la néit, quan la nobio es coutchado,
Les dounzelous le porton le tourrin !...

Ainsi se passe la journée,
Exempte de pleurs et de chagrins..,
Jeunes et vieux, durant la soirée,
Vident plus d'un baril de vin...
Et dans la nuit, quand la mariée est couchée,
Les garçons d'honneur lui portent la soupe à l'ail !...

Une autre pièce de vers, qui fut couronnée par le Comité poétique de Bordeaux en 1882 et qui a pour titre : *La Grello d'ou Caouze le bint Mai milo houeyt cent cinquanto-un.* (La Grêle du *Cauze*, le 20 Mai 1851) mérite d'être signalée. C'est la peinture fidèle et saisissante d'une de ces tempêtes malheureusement si fréquentes à cette époque dans la région du Midi qui sèment la ruine et la désolation dans nos campagnes, fléau dévastateur dont il a été le témoin.

Dans la première partie, il nous fait le tableau d'une belle matinée de printemps. Il nous montre bêtes et gens se livrant à leur besogne journalière, la campagne est en pleine activité. Tout est en fleur, l'air est embaumé, tout sourit. Les récoltes partout charment l'œil du laboureur, qui compte remplir bientôt son chai et son grenier, récompense légitime de son ingrat et pénible labeur.

Le poète note au passage les signes précurseurs d'un orage qui se forme à l'horizon, il suit sa marche progressive, son caractère menaçant, pour arriver au déchaînement de la tourmente qui éclate vers le milieu du jour. C'est ce qui constituera la deuxième partie intitulée :

LA GRELLO

Las tres houros d'ou se que trindon aou relotge,
S'en ban en retrouni sur las alos dou tens;
Aou cèu tout embrasat y a pas nat crum que botge :
Negres, rouges, bioulets, espaourisson las gens !...
Diren, incounegúts, grans, caperats de bossos,
D'hourribles animaous l'un sur l'aoute empilats,
    Tandis qu'un brut sourd de carrossos
Que rollon dan fracas, de demous atelats,
    Que Lucifer et memo guido,
    Beng sur terro de repounpido.
La noüo lantoment s'aprocho, s'esplandis,
Negro mès que jamès, a caige touto prèsto,
La grello dins sous flancs, e sou Caouze s'arrèsto !...
Le brut crech, crech toutjour e la hurou grandis :
Les bouès quiton l'arai pès camps, s'en ban à huto
Dan le pareil junit que l'aguillado buto;
E dan sous agnerous qûe trepon aou pasteng,
La pastro à gran galop à la bordo s'en beng...
L'aouratge, qu'a caousit soun gran chan de bataillo,
Rouno coumo canous que boumisson mitraillo ! ..
Serpent prount e rousent, un esclaire partis,
Toumbo sur un nouguè, le partatjo, l'engarro !...
Diren qu'en aquet brut la terro s'engloutis;

LA GRÊLE

Les trois heures du soir tintant à l'horloge,
S'en vont en retentissant sur les ailes du temps ;
Le ciel est tout embrasé, pas un nuage ne bouge :
Noirs, rouges, violets, ils épouvantent les gens !...
On dirait, inconnus, grands, couverts de bosses,
D'horribles animaux l'un sur l'autre empilés,
    Tandis qu'un bruit sourd de carosses
Qui roulent avec fracas, attelés de démons,
    Que Lucifer conduit lui-même
    Venant sur terre en rebondissant.
Le nuage s'approche lentement, s'étend,
Noir plus que jamais, tout prêt à tomber,
La grêle dans ses flancs, s'arrête sur le Cauze !...
Le bruit redouble, augmente toujours, l'épouvante grandit
Les laboureurs quittent la charrue dans les champs et fuient à toutes jambes
Avec les bœufs accouplés que l'aiguillon excite.
Et avec ses agneaux qui s'ébattent dans les prés,
La bergère au plus vite gagne la métairie...
L'orage qui a choisi son grand champ de bataille
Gronde comme des canons qui vomissent la mitraille !
Comme un serpent prompt et couleur de feu, un éclair jaillit
Tombe sur un noyer, qu'il partage et détruit !...
On dirait qu'à ce bruit la terre s'engloutit ;

Las bestios e las gens, tout s'entuto, s'enbarro...
La baco, le taourèl, le bedèt e le bioou
Trepignon dins l'establo e mes bramon de poou !...
Dins les aoubres houeilluts que les lambrets alucon,
Les petits aouzerous s'estujon e s'arrucon;
Las hennos à ginouls, à l'entour d'uno lutz,
Les chapelets as digts, cridon : « S'èn tout perduts !
Couratge, campané d'ou Caouze !...
Caou pas que toun bras se repaouse,
Bouto tout à bandos ! Hardit !...
En d'acassa le crum maoudit,
Souno ! Souno toutjour ! » Hélas ! peno perdudo !
D'ou Pougnard (1) à Moundoun (2), de Bilas (3) à la Mudo (4),
Des Fortis (5) aou Troubet (6), coumençon de toumba
Coumo cops de martèls, roundos, platos, carrados,
Grellos que, sus houstaous, coupon bitros, teoulados,
Bouton dins les bignés las bits a coup d'aouba...
Sus tapets é mès dins las coumos,
Brigaillon bioulés, casses, houmos,
Pelon les frutés d'ou jardin,
Hachon las herbos de la prado,
Bouton en charpic, en soulado,
Les secles e les blads, las ciouasos, le lin,

Bêtes et gens, se mettent à l'abri, s'enferment...,
La vache, le taureau, le veau et le bœuf
Trépignent dans l'étable et beuglent de peur !...
Dans les arbres touffus que les éclairs embrasent,
Les petits oiseaux se cachent et se pelotonnent ;
Les femmes à genoux, autour d'une lumière
Les chapelets aux doigts, crient : « Nous sommes perdus ».
Courage, carillonneur de Cauzé !...
Il ne faut pas que ton bras se repose,
Mets tout en branle ! Hardi !...
Pour chasser le nuage maudit,
Sonne, sonne toujours ! » Hélas ! peine perdue !
Du Bougnard à Mondon, de Bilas à la Mude,
Du Fortis au Troulet, elle commence à tomber
Comme des coups de marteau, ronds, plats, carrés,
Grêlons qui sur les maisons, brisent les vitres, les toitures.
Mettent dans les vignobles les ceps comme à coups de haches
Sur les côteaux et même dans les vallées,
Brisent peupliers, chênes, ormeaux,
Pèlent les arbres fruitiers du jardin
Hâchent les herbes des prairies
Mettent en charpie, en salade,
Les seigles, et les blés, les avoines, le lin,

(1, 2, 3, 4, 5, 6) Noms des principaux quartiers situés aux quatre points cardinaux de la commune du Cauzé.

Las haouos : tout cruchis daouant lou fléou tarrible !...
Pas un cantoun de reserbat,
Pas uno planto que nou crible !
Tusto pertout ! pertout s'abat !...

. . . .

Ataou toutjour, pendent un' houro
La grello toumbo a delaouas !...
Le paisant se junis las mas,
Marmoto : — Jésus, moun Diou !... Plouro ! —
Desesperat... le cor macat..
E sa mouilhé, toutjour aginouillado,
Crido sans cèsso, desoulado :
— Diou nous punis de caouque gran pecat !

. . . .

Tristos, fredos, glaçados, mudos,
Estroupados d'un gran linsol,
E coumo l'hiouèr toutos nudos,
Las terros an cargat le dol...
Sur las souquetos, nado houèillo !...
Bignos e camps, hélas ! tout es bargat !...
Adiou cantèt ! Adiou boutèillo !...
Pas un rasin ! Pas un cabeil de blad !...

. . . .

Aro tout es fenit, la crumado maoudito
Qu'a pas mès ni lambrets, ni grellos dins soun seng,

Les fèves : tout craque devant le fléau terrible !...
Pas un coin n'est préservé.
Pas une plante qu'ils ne criblent !
Ils frappent partout ! tout est détruit !

. . . .

Ainsi sans discontinuer, durant une heure.
La grêle tombe à torrents !...
Le paysan se joint les mains.
En marmottant : Jésus, mon Dieu !... il pleure !
Désespéré... le cœur meurtri...
Et sa femme, toujours agenouillée
Crie sans cesse, désolée :
— Dieu nous punit de quelque grand péché !

. . . .

Tristes, froides, glacées, muettes,
Enveloppées d'un grand linceul,
Et comme en hiver, dépouillées
Les terres ont pris le deuil...
Sur les souches, pas une feuille !
Vignes et champs, hélas ! tout est ravagé !...
Adieu pain, adieu bouteille !...
Pas un raisin ! pas un épi de blé !...

. . . .

Maintenant tout est fini, le nuage maudit,
N'a plus d'éclairs ni de grêles dans sein,

Coum'n moustre géant qu'a jitat soun bereng.
S'aloungo en roudina, s'acandis e nous quito !...
Le tens beng calme coum'n pech,
Le soureillet, d'uno lambrado
Tourno raja sur la countrado,
E l'arcoulan dou se parech !

Comme un monstre géant qui a jetté son venin
Il s'allonge en résonnant, s'apaise et nous quitte...
Le temps devient calme comme un poisson,
Le soleil, d'une éclaircie
Revient darder sur la contrée ;
Et l'arc-en-ciel du soir se montre !

Il traitera avec le même succès, la *Chanson*, dont les spécimens sont nombreux, le *Sonnet*, la *Complainte*, *l'Ode*, etc., où la verve gauloise coule d'abondance. Il partait de ce principe que tous les genres sont bons, « hors le genre ennuyeux, » et, comme Hippocrate, son maître, il pensait que le rire est sain. Tout serait à citer dans ce recueil intéressant, mais le cadre restreint que nous nous sommes imposé nous oblige à ménager nos citations.

Le chantre de la Lomagne n'est pas de ces écrivains qui trafiquent de leur talent pour forcer les portes de la renommée et se hisser sur un piédestal. Ennemi de la réclame et du cabotinage, il affiche, en homme d'esprit, une modestie de bon goût qui sied au caractère du philosophe et de l'érudit. Aussi cherchera-t-il toutes les occasions de diminuer son mérite en se proclamant rimeur d'occasion, et si ses admirateurs, dans leur enthousiasme sincère et justifié, le comparent à *Jasmin*, son contemporain, il s'en défend de la belle façon et proteste par une boutade fantaisiste pleine d'humour :

Aci qu'és, disèts-bous, le ribal de Jasmin !. .
Nani, Moussu. d'aquet séou pas à mièy camin;
Fabourit d'Apolloun, dan soun poulit lengatge,
Sous bersis plà limats. soun aire pietadous,
Le poëto Agenes recep sur soun passatge
Laóurés, courounos d'or e juntados de flous;
Jou, praoubé gus, rimur de pacoutillo,

Ici, dites-vous, est le rival de Jasmin !...
Non, Monsieur, de celui-là je ne suis qu'à mi-chemin ;
Favori d'Apollon, avec son joli langage,
Ses vers bien limés, avec son air inspiré,
Le poète agenais reçoit sur son passage
Des lauriers, couronnes d'or et des brassées de fleurs ;
Moi, pauvre gueux, rimeur d'occasion,

Brico laouzat pou Diou l'Hélicoun,
Coumo 'n limac, toutjour din ma couquillo,
Séou proche d'ét un plà petit ciroun !...
Es per aco que me preng pas l'embejo
D'ana precha, poumadat e cap nut,
Dins aquets béts salous oun le Jasmin trepejo
E tusto din sas mas quan tout le mounde és mut !...
Més tabé, de l'Estat tiri pas nado pago...
Crouxis, pensious, ribants, soun de machant gagna !...
Prefèri sou bioulous en tou hé *zigo-zago*,
Parla d'un charlatan en tout l'escaraougna...

Nullement favorisé par le Dieu de l'Hélicon,
Comme un limaçon, toujours dans ma coquille,
Je suis à côté de lui un bien petit sire !...
C'est pour ce motif qu'il ne me prend pas la fantaisie
D'aller prêcher, pommadé et nu-tête,
Dans tous ces beaux salons où Jasmin gambade
Et frappe dans ses mains quand tout le monde est muet !
Mais aussi je ne retire aucun traitement de l'Etat...
La croix, les pensious, les rubans sont difficiles à obtenir !
Je préfère sur mon violon en faisant *zigo-zago*,
Parler d'un charlatan tout en l'égratignant...

Sa seule ambition, c'est de partager son temps entre les charges de sa profession et sa chère Muse. Il estime, dans sa sagesse, que l'indépendance est un bien trop précieux pour l'aliéner ; il rime donc quand il lui plaît, au gré de sa fantaisie et sans souci de la gloire. Il nous dépeint lui-même, en toute franchise, son état d'âme dans les quelques vers suivants, éloquente profession de foi qui honore son auteur :

Ataou passi moun tens, ataou jou canturléji;
Nat cabeste, jamès, m'a pas pelat le cot ..
Ichioula quan me plai, b'és plà ço qu'embeji;
Prumè que de quista me passi de fricot !...
Qu'aboundo de s'anfla coumo damo granouillo;
A Pierre, Jacques, Jan, de tira lou capét ?
L'on es toutjour à tens à creba dins sa pet...
Daouant Diou, souloment, ma Muso s'aginouillo...

Ainsi je passe mon temps, c'est ainsi que je chante ;
Jamais un licou n'a pelé mon cou...
Siffler quand il me plait, voilà ce que j'envie,
Plutôt que de tendre la main je me passe de fricot !
A quoi sert de s'enfler comme dame grenouille ;
A Pierre, Jacques, Jean de tirer son chapeau ?
On est toujours à temps de crever dans sa peau...
Devant Dieu seulement ma Muse s'agenouille...

Tel est l'homme qui se lancera en 1850 dans la mêlée politique en solli-

citant la Muse gasconne qui obéit docilement aux inspirations du maître.

Il fera plus tard entendre sa voix dans des virulentes satires dirigées contre l'opposition sous la troisième République où il prendra part aux affaires publiques (1); on peut les lire dans son livre, ce qui nous dispensera de plus amples développements.

A la lecture de ce Recueil, œuvre de longue haleine, on a la conviction qu'on se trouve en présence d'un Poète de race qui suit avec honneur la trace de ses devanciers. On retrouve, en effet, dans ses vers, la même saveur pénétrante du terroir, la même spontanéité d'impressions, la même source jaillissante qui est, comme nous l'avons vu, leur marque distinctive.

Dans les courts poèmes qu'il nous offre, et où s'exhale une âme vibrante au moindre souffle de tendresse, de justice et de vérité, on retrouve le même charme ou viril ou attendri mais toujours pénétrant comme la saveur des fruits d'un même arbre. Dans l'expression de sa pensée qu'il s'efforce à rendre avec naturel, il a su conserver aux mots qu'il emploie cette musique caressante qui leur est particulière et on y retrouve l'harmonie où son rêve s'était endormi.

Vivant loin des villes bruyantes, obligé par métier d'être journellement en face de la nature, dans le calme apaisant de la bonne campagne, il s'inspire de la vie vraie qu'on y mène, dans la respectueuse contemplation des choses, des arbres, des plaines, et de tout le tranquille décor que varie le soleil des saisons alternées, labeur sacré, juste accomplissement des besognes quotidiennes. Dans ce recueillement, il acquiert le sentiment intime des choses, et ses descriptions vécues ont le mérite d'une irréprochable exactitude, fruit de ses patientes observations. Mais il chante en une langue qui choque nos oreilles gasconnes habituées à la manière de *Dastros*, l'artiste incomparable dont nous avons admiré les œuvres. Tandis que le bon vicaire s'appliquait avec un soin jaloux à cultiver le pur dialecte de la Lomagne, écartant tous les mots *estranis e bastards*, l'excellent Docteur s'est laissé gagner par la forme languedocienne (2). Malgré tout, l'idiome dont il se sert n'en est pas moins harmonieux et riche en expressions qui rendent admirablement sa pensée.

(1) En 1878, les électeurs du canton de Beaumont ont nommé M. Cassaignau pour les représenter au Conseil d'arrondissement de Castelsarrasin, avec une majorité de 365 voix sur le plus favorisé de ses concurrents réactionnaires. Il a présidé cette assemblée pendant quatre ans, de 1880 à 1883 inclus.

Vu son grand âge, et malgré les plus vives instances de ses amis politiques, il s'est retiré de la politique militante pour rentrer dans la vie privée lors du premier renouvellement du Conseil d'arrondissement qui suivit cette époque.

(2) Le Gascon qu'il parle se rapproche un peu du Languedocien ; au lieu de l'article Gascon *lou*, il emploie *lé* ; parfois il supprime *r* intitial (*ré, risé, riu. ruco*, au lieu de *arré, arrisé, arruco*) il maintient également la lettre *n* entre deux voyelles (Ex : *granoulho, pané, uno* au lieu de *graoulho, paé, uo.*)

Mistral, le spirituel poète provençal, bon juge en pareille matière, lui écrivait à la date du 17 mai 1880 (lettre qui figure en tête de la 2e édition de son volume) le résultat de ses impressions après la lecture de ses œuvres :

« Je suis charmé d'avoir fait connaissance avec vous. Vous êtes un des » plus sincères et des plus aimables poètes de notre langue ; sans flatterie » aucune, beaucoup de vos poésies pourraient être signées, *Jasmin*, et » vous avez de ce grand Troubadour, le naturel, l'esprit bien indigène et » l'éclat méridional. »

Nous souscrivons de grand cœur à cet éloge mérité qui du reste est conforme à l'appréciation de ses nombreux admirateurs. Nous n'ignorons pas que l'intéressé s'est toujours soustrait à une comparaison si flatteuse pour lui, ne revendiquant à son profit qu'une seule prétention « celle, dit-il, » d'avoir produit un ouvrage varié, récréatif, souvent drolatique et surtout » vierge de tout larcin. D'aucuns me reprocheront peut-être, ajoute-t-il, la » vivacité de mes satires, d'autres me feront un crime d'avoir abordé le » terrain brûlant de la politique, je déclare publiquement aux uns et aux » autres que si mes écrits portent le cachet de l'indépendance qui me caractérise, mon cœur est et a toujours été sans fiel. »

> Aimi plan d'ichioula quan l'idéyo me preng.
> Més y a pas dins moun cor un soul gran de béreng.
>
> J'aime bien de siffler quand il m'en prend la fantaisie.
> Mais il n'y a pas dans mon cœur un seul grain de venin.

Il est également l'auteur d'un opuscule de 48 pages intitulé : *Mas darrèros Fantesios (Béleou)*. Mes dernières Fantaisies (Peut-être) publié en 1883 (1).

Membre de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Tarn-et-Garonne, il est officier d'Académie du 1er janvier 1883.

Sollicité maintes fois d'être compté parmi les Félibres de la Maintenance d'Aquitaine, il a constamment décliné cet honneur ne voulant pas adopter le mode orthographique imposé par la docte Société.

Depuis le 15 août 1896, M. Cassaignau habite Beaumont-de-Lomagne (2), où il vit dans la retraite, entouré de la considération de ses concitoyens. Au mois de février de cette année, le bon vieillard, dans une sérénité intime pour ses 80 ans, recevait les souhaits respectueux des siens et de ses amis, joyeusement conviés à sa table pour fêter cet anniversaire. Il porte allègrement le poids des ans malgré un catarrhe chro-

(1) *Mas darrèros fantaisios* (*Béleou*), petit opuscule. 1883. Toulouse, imprimerie Moderne, J. Fournier, 8, rue Dutemps.
(2) Beaumont-de-Lomagne, chef-lieu du canton du Tarn-et-Garonne, dans la fertile vallée de la Gimone, 3,390 habitants. Patrie de Fermat.

nique qu'il soumet quotidiennement à l'air enfumé d'un café où il joue la manille trois et quatre heures chaque jour. Il a cessé tout commerce avec les Muses, et renoncé à la Médecine, mais il roule régulièrement 25 cigarettes tous les matins, qui vont rejoindre dans un immense tiroir dix mille petite sœurs que trouveront ses petits enfants s'il n'a pas eu le temps de les fumer. Son commerce est fort agréable et il a la mémoire peuplée d'une foule d'anecdotes dont l'orthodoxie n'altère pas le charme.

Nous adressons au vénérable octogénaire, au spirituel chantre de la Lomagne, nos meilleurs souhaits de santé, avec l'expression de notre sincère et profonde admiration.

A l'envoi d'un exemplaire de cette étude sur ses œuvres poétiques, l'excellent Docteur a accordé sa lyre à notre intention pour nous adresser ses remerciements dans la lettre rimée qui suit. On ne saurait être plus aimable ; aussi nous est-elle précieuse à plus d'un titre :

A MOUSSU J. MICHELÈT

Dins un petit libret en frances sabourous,
J. Michelèt, gascoun de la millouno raço,
Des bersis qu'ey rimat dits qu'es un amourous,
E proche de *Dastros* me reserbo uno plaço...
S'éri pas ta poussiou, pas mes tard que douman
L'anguiri remercia le capèt a la man...
La *camardo* d'un cop de daillo
Tardara pas à m'atuca...
E les bermos ac sabi pla
De tous moun cos haran ripaillo !...
Helas ! per jou, d'ou darrè badaillet
L'houro sera leou arribado...
En atendent que sio sounado
Me brenbarey de Moussu Michelet !

A MONSIEUR J. MICHELET

Dans un petit livre en français savoureux,
J. Michelet, gascon de la meilleure race,
Des vers que j'ai rimés dit qu'il est amoureux,
Et près de *Dastros* me réserve une place...
Si je n'étais pas si asthmatique, pas plus tard que demain
J'irais le remercier le chapeau à la main.
La *camarde* d'un coup de faux
Ne tardera pas à m'anéantir...
Et les vers, je le sais bien,
De tout mon corps feront ripaille !...
Hélas ! pour moi de mon dernier soupir
L'heure sera bientôt arrivée...
En attendant qu'elle sonne
Je me souviendrai de Monsieur Michelet !

3 avril 1903. CASSAIGNAU.

NOULENS (Joseph-Jean-Marie-Éliacin)

Il naquit à Condom le 29 octobre 1828.

Après avoir fait ses études au collège de cette ville, il alla à Paris affronter avec l'enthousiasme de la jeunesse, les rudes épreuves de la carrière des lettres.

Tour à tour critique d'art et journaliste, il fondait en 1866 la *Revue d'Aquitaine*, qui a réveillé de leur sommeil séculaire et ranimé tant d'hommes et de choses perdues dans la nuit du passé. Il l'abandonnait en juillet 1869.

Ses œuvres capitales consistent en travaux généalogiques d'une grande valeur. Nous ne nous étendrons pas sur leur importance ayant hâte d'arriver à l'œuvre gasconne du poète.

Noulens a rimé dès le collège. « Je chevauchais, dit-il, *Pégase* à quinze ans; tous les loisirs de mon adolescence ont été consacrés à égrener des rimes et à cadencer des hémistiches. »

Aussi, a-t-il creusé dans sa vie littéraire un sillon profond qui ne s'effacera pas. Il y a planté des chênes qui s'appellent les *Tropicales* (1), l'*Ame des êtres et des choses diverses* (2). Tous ces petits poèmes expriment d'une façon charmante les sentiments qu'il attribue aux êtres animés et aux choses de la nature.

Enfin, il a terminé sa laborieuse carrière par un volume de poésies qu'il intitule *La Flahuto Gascouno* (3) (la Flûte gasconne), objet de notre étude.

Ce n'est donc plus en français qu'il écrira sa dernière œuvre, mais en gascon, comme un pieux hommage au pays natal qu'il aimait tant. C'est le chant du cygne de ce travailleur infatigable qui, arrivé au terme d'une verte et féconde vieillesse, invoquera ses souvenirs d'enfance et les vieux airs qui l'ont bercé aux accents de cette langue maternelle si sonore et si

(1) *Tropicales*, Paris, libr. V. Lecou (Toulouse, impr. Chauvin). 1854. — *Tropicales. mi-saintes, mi-profanes*. Paris, libr. Lemerre (impr. Quentin, in-12). 1878.

(2) *L'âme des êtres et des choses diverses*. Paris, libr. Dentu (Abbeville, impr. Rétaux), in-12. 1894.

(3) *La Flahuto gascouno, seguido d'un Bocabulari gascoun*, in-12. 1894. (Paris, libr. E. Bouillon, éditeur, 67, rue Richelieu, gr. in-18).

chaude. Il explique lui-même ce retour en arrière et la pensée filiale qui l'a guidé, quand il dit :

Adaro, ostan frouncit per l'adge Que la ribèro per lou bent, Lou Francès noun semblo plasent; Mê s'emplegui lou bieilh lengadge, Tant musicayre e gayhazent, En crezi recayjut maynadge : Praco souy aù cap dou cami.	Maintenant, aussi ridé par l'âge Que la rivière par le vent, Le Français ne me semble plaisant; Et si j'emploie le vieux langage, Si musical et gracieux, Je me crois redevenu enfant : Pourtant je suis au bout du chemin.
Aùan d'ana din la hanguèro Heze moun soum dam lou bermi, E pareche au gran judici, Ey boulut arredise encouèro Quauques ayres que ma memèro, En jumplan dou pè ma cugnéro, Cantejaùo per m'endroumi.	Avant d'aller dans le bourbier Faire mon sommeil avec les vers, Et comparaître au grand jugement, J'ai voulu redire encore Quelques airs que ma grand'mère, En berçant du pied mon berceau, Fredonnait pour m'endormir.
E d'autes apprenguts sentz ero ! Aquets taben pouyran serbi, Se nou sabon bous deberti, A bous hè bacha la perpèro S'embejots de bous assoupi.	Et d'autres que j'ai appris sans elle. Ceux-là aussi pourront servir, S'ils ne savent vous divertir, A vous faire baisser la paupière Si vous avez envie de vous assoupir.

Il offre d'abord au lecteur, en vers familiers, ces airs de flûte qui ont un charme pénétrant qui font songer à un bouquet de fleurs des champs aux couleurs variées; chacun d'eux a son langage et son parfum particulier. Il souhaite que cette dernière cueillette, où il a réuni les souvenirs du pays natal et répandu les fleurs du langage maternel, achèvera l'œuvre où il a consacré le meilleur de son cœur et de son courage. Ecoutons-le :

Agradatz aquet praùbe floc De basilic è d'arrouselos, De coucuts è rameùs de broc, Lugrejats de blancos estelos. Lou liri platz a las puncelos, A las Dounos de bieilh estoc : Las flous dou prat ou de l'arroc, Margaridos e pimpanelos, Soun las grazidos dous grans cos; Etz d'aquets, harets uo leguo Per hurrupa lou hum de seguo Ou las aùlourados dou bos. Taben de broustets d'aùarros, De mamoys, houndres de l'oumbreto, E de plantounos dou bruchoc,	Acceptez ce pauvre bouquet De basilics et de coquelicots, De coucous des prés et rameaux d'épines Constellé de blanches étoiles. Le lis plait aux pucelles, Aux dames de vieille roche : Les fleurs des prés ou des roches, Marguerites et pimprenelles, Sont les préférées des grands cœurs; Pour celles-là, vous feriez une lieue Afin de respirer le parfum des haies Ou les bouffées odorantes des bois. Aussi des rameaux de ronces, Des violettes,ornement de la petite ombre, Et des fleurettes du buisson,

Bous ey mayat uo desqueto :	Je vous ai paré de fleurs une corbeille :
Agradatz dounc moun praùbe floc !	Acceptez donc mon modeste bouquet.
Soueyti que ma desquo lassido	Je souhaite que ma corbeille flétrie
Enflayre boste entoundemen	Embaume votre entendement
Coumo l'audou de l'arre-hen	Comme l'odeur du regain
Embriaguo bosto sentido.	Enivre votre odorat.
Aquèro darrèro culhido	Cette dernière cueillette
Din moun esprit, arit casaù,	Dans mon esprit, jardin aride,
Acabera l'obro coumplido	Achèvera l'œuvre complète
E ma journado coumo caù.	Et comme il faut ma journée.
Taben ey mersat l'arreraù	Aussi ai je dépensé ce qui reste
De ma pensado è moun couratje	De ma pensée et de mon courage
A gragna per aqueste oubratje,	A glaner pour cet ouvrage
Membrensos dou pays nataù	Des souvenirs du pays natal
E flous dou parla maternaù.	Et des fleurs du langage maternel.
Las flourétos en paperolos,	Ces fleurs en papier,
Que jou bous auffri, sentz fayssoun,	Que je vous offre, sans façon,
Ne soun que simplos debisolos,	Ne sont que de simples bavardages,
Mitat sajos è mitat holos...	Moitié sages et moitié fous ..

Il termine son avis au lecteur par une vive et spirituelle analyse du recueil qui donne le plus grand désir de le parcourir.

Dans une épitre très bien tournée, d'une cadence irréprochable, il invoque le secours de l'antique *Flahuto* (Flûte), l'instrument des aïeux, plus apte à interpréter la Muse rustique que le moderne chalumeau. Il l'invite à sortir de son sommeil pour accompagner ses chants; ses accords lui permettront de mieux traduire les échos des campagnes Gasconnes :

O sounadouso caneouèro,	Oh! roseau sonore,
Instrument prim de noste moun	Antique instrument de nos contrées
E de la Muso Bouscasséro,	Et de la Muse sylvestre,
Gourguejo, musiquej'encouèro	Murmure, fais encore de la musique
Per emberouyi la cansoun	Pour embellir la chanson
D'un escu troubadou gascoun !	D'un obscur troubadour gascon!
Aùs tendrets acordoments	Aux tendres accords
De las flahutos, manejados	Des flûtes, maniées
Per lous pastourets, au bieilh tems,	Par les bergers, temps jadis,
Roundoulejaoùn las Dreyados	Les Dryades dansaient des rondes
E las Nymphos din lous pastens.	Ainsi que les Nymphes dans les pâtu-
Mè la flahuto es debengudo	Mais la flûte est devenue [rages.
Pous herbatjes tout a fet mudo.	Tout à fait muette dans les herbages.
L'ome, amic dous cambiomentz,	L'homme, ami des changements,
Lous néouets calamets prehèro;	Préfère les modernes chalumeaux;
Praco nads nou soun tant plasens,	Pourtant nuls ne sont si plaisants
Per conta lou hum de hèuguèro	Pour chanter le parfum de fougère

Abarrejat damb lou dous prats,
Lous gests de bregnos e seguèro
E las amous, debat l'oumbrèro,
De l'aùeilhè, de l'aùeilhèro,
Dous conloums e dous passèrats,
Dou parpailhot e primabèro !

Mêlé à celui des prés,
Les exploits des vendanges et des moissons
Et les amours, sous les ombrages,
Du berger, de la bergère,
Des pigeons et des moineaux,
Du papillon et de la primevère !

Flahuto, ed cau desendroumi,
Hàlena din l'ayre e treni.
Se ta trenido me coumpagno
Jou pouyrey milhou tradusi
Lous esclams de nosto campagno
Que de Paris en s'embl' augi.

Flûte, il faut te réveiller,
Souffler dans l'air et retentir.
Si ta sonnerie m'accompagne
Je pourrai mieux traduire
Les échos de nos campagnes
Qu'il me semble entendre de Paris.

O saunadouso caneouèro,
Instrument prim de noste moun, etc.

Oh ! roseau sonore,
Antique instrument de nos contrées, etc.

Et la flûte obéit avec docilité aux injonctions du Poète, en modulant des airs qui fleurent bon l'odeur saine et parfumée de la campagne. Ils ont été inspirés aux champs, au temps des semailles, des foins coupés ou des vendanges, dans les cuisines du hameau, au seuil des granges, des étables, aux bords du ruisseau, à l'ombre des bois. Il y en a de gais et de mélancoliques, de plaisants et de sérieux, de galants et de religieux. Certains ont un fond de moralité et de sagesse, d'autres laissent percer le trait de la satire.

La flûte suit l'inspiration du maître qui traduit ses impressions dans une langue qui n'a pas de secrets pour lui.

Rien de plus alerte et de plus fin que les quatrains sur *lou Sarri* (1), *l'Isard* (2), qui s'emblent s'envoler comme l'animal lui-même, quand de sa jambe légère, il franchit les abîmes et lutte de vitesse avec l'éclair. Il a pour tout bien l'air du ciel, l'eau des glaces, un jarret d'acier trempé par les frimats. Préférant la misère à la servitude, il va demander aux crêtes inaccessibles des monts perdus, dans la région des tempêtes, au séjour des neiges éternelles, un abri pour sa liberté.

(1) Dédié à F. Mistral.

(2) L'isard, comme le chamois, porte la corne courte et droite ; seulement cette corne verticale se recourbe à son extrémité en un gracieux crochet qui la rend éminemment propre à l'office de tire-bottes.

Ces animaux vivent par troupes plus ou moins nombreuses et paissent les prairies parfumées qu'arrosent les eaux bleues des glaciers. Pour éviter toute surprise, ils ont soin de poster des sentinelles tout autour de leur campement temporaire. Au moindre coup de sifflet d'alarme, toute la bande se précipite avec la rapidité de l'avalanche vers l'issue indiquée et regagne à bonds prodigieux l'asile du précipice.

La femelle porte cinq à six mois et met bas au printemps un ou deux petits que l'amour de leur mère ne réussit pas toujours à sauver de la serre formidable de l'aigle ou du vautour.

Aymos lou cap dous mounts, lous pesqués d'ayguo bluo,
Mens blouso que toun co, prèhoundo que toun oueilh,
E l'arroco tourrado, oun la glaço, à la luo,
Mirailho, din la neyt, e lou jour, au soureilh !

En tout, sounco pou nom, frayros damb la gazelo:
Etz bessous toutis dus, de lestetat, de pèu;
En gracio, en doussou, gn'a pas nado fumelo
Que pousque, damb bous aùs, un soul cop hè rampèu.

En hiùer, aus glaciès, sentz herbo, sentz houeilhado,
Tu, soul habitadou, bailhos bito à la mort
Per ta mucho e courrudo aù cim, à la cascado,
Toun saùt sus peridès de l'un à l'aùte bord

Sus lous puntetz perduts quan, din l'eslambrejado,
T'ahutos en boula milhou qu'un agraùlat,
L'aglo ditz, en beze ta pet touto houecado :
« Lou boun Diù, per sigu, l'a daùrat, alatat. »

Amistous per tous frays, tous hilhs et ta coumpagno,
N'out retreges jamès de lur souciétat;
Sounco per hê l'amou, dins un traùc de mountagno,
En haùneste counjunct, car Diù t'a maridat.

S'ed calcùo decha la brumèro e lou giùre
De toun nataù pays, e coum lou ricoutchet

Tu aimes les sommets des monts, les étangs d'eau bleue.
Moins pure que ton cœur, moins profonde que ton œil,
Et la roche gelée, où la glace, à la lune,
Miroite dans la nuit. et le jour au soleil !

En tout, si ce n'est par le nom, tu es frère de la gazelle,
Vous êtes jumeaux tous deux, de légèreté, de poil;
En grâce, en douceur, il n'y a pas de femelle
Qui puisse avec vous autres une seule fois rivaliser.

En hiver, sur les glaciers, sans herbe, sans feuillages
Toi, seul habitant, donnes vie à la mort,
Par ton apparition, ta course au sommet, à la cascade,
Ton saut sur les abimes de l'un à l'autre bord.

Sur les pics perdus, quand dans'un feu d'éclairs,
Tu t'enfuies en volant plus vite qu'un corbeau,
L'aigle dit, en voyant ta peau toute enflammée :
« Le bon Dieu, pour sûr, l'a doré et pourvu d'ailes. »

Affectueux pour tes frères, tes fils et ta compagne
Tu ne te retires jamais de leur société;
Si ce n'est pour faire l'amour dans un trou de montagne.
En honnête conjoint, car Dieu t'a marié.

S'il te fallait abandonner le brouillard et les givres
De ton pays natal, et comme le roitelet

Ou coumo l'aùrinleto, au louy, t'en ana biùre,
Mourires d'aùejé, memo sentz aué fret.

Cregnous de serbitud, mè noun pas de misèro,
S'ed casson 'scabeilhos lou pic, de nèu coulhat,
T'aploumbos sus l'abisme, è ta camo leùgèro
En reboumbi te saùbo e bito e libertat.

Ou comme l'hirondelle, t'en aller vivre au loin,
Tu mourrais d'ennui, même sans avoir froid.

Craintif de servitude et non pas de misère,
Si on te chasse tu franchis le pic coiffé de neige,
Tu te tiens en équilibre sur l'abime et ta jambe légère
En rebondissant te sauve la vie et la liberté.

Quoi de plus touchant *qué lou Crabé è la Crabo* (1) (le Chevrier et la Chèvre) où la note est attendrie et d'une pénétrante émotion? Le sujet est bien choisi pour mettre en relief l'admirable sentiment de tendresse et de prévoyance maternelle de cet intéressant animal.

Ma crabo es la milhou leytèro
De tout lou pays Bigourdan;
Apasturo per la terro,
Ero à las gens qu'at tourno plan.

Gn'a dus ans uo damo 'starito
Me digout : « S'au loc de moun sen,
« Ta crabo a moun hilh da la bito,
« Gagnara la tuo taben. »

Dou neûrigat, goueytouso mayre,
Ero de poou de l'escloupa,
S'escalarmo sus lou poupayre
E, per retreyt, l'aydo a poupa.

Se lou maynatge se deschido,
La crabo, toustem à l'escout,
Arribo, quan enten que crido,
E l'enhounilho (2) aùs pots soun bout.

En l'amigailha lou netejo
De sa lenguo, quan es brastous;
E lou drolle, amayrit, plourejo
Quan la crabo brousto aùs coustous.

Ostaleü qu'ero es rebengudo
Lou nenet aloungo lou pot,
Arritz à sa mayre barbudo
E l'agrapo pou barbichot.

Ma chèvre est la meilleure laitière
De tout le pays Bigourdan;
Elle se nourrit des produits du sol
Mais aux gens elle le rend bien.

Il y a deux ans une dame privée de lait
Me dit : « Si au lieu de mon sein
« Ta chèvre rend la vie à mon fils
« Elle gagnera la tienne également. »

Du nourrisson, mère attentive,
Elle de peur de le piétiner,
Ecarte ses pattes sur l'enfant [têter.
Et, par un mouvement de recul, l'aide à

Si l'enfant se réveille,
La chèvre, toujours aux écoutes,
Arrive, quand elle entend qu'il crie
Et introduit son bout à ses lèvres.

En le caressant elle le nettoie
Avec sa langue, quand il est sale;
Et l'enfant, gâté, pleure,
Quand la chèvre broute sur les coteaux.

Sitôt qu'elle est revenue
L'enfançon allongeant les lèvres
Rit à sa mère barbue
Et l'attrappe par sa barbiche.

(1) Dédié à Moussu l'abè L. C...
(2) Introduire comme un entonnoir.

Cayjout malaùso è daùit holo	Elle tomba malade et presque folle
Quan desbezeron lou droullot;	Quand on sevra l'enfant;
Sequo apey coum uo gansolo (1)	Puis desséchée comme un morceau de cuir
Se carrusaùo enta lou clot.	Elle se trainait péniblement vers la fo[illegible]e.
Lou Boun Diù, lou gran gùarissayre,	Le bon Dieu, le grand guériseur,
Adjudout au darre moument,	Vint en aide au dernier moment
La neûrisso, segoundo mayre,	A la nourrice, seconde mère,
Au front cournut, mès pas tument.	Au front cornu, mais non belliqueux.
L'aüte hiùer, en pouda la seguo.	L'autre hiver, en émondant la haie,
Henouy soun cap damb moun bezouilh;	Je fendis sa tête avec ma serpe;
Ero s'ahutet miejo leguo	Elle s'enfuit à demi-lieue
Stabournido, a trauès l'estouilh.	Etourdie, à travers le chaume.
Apey l'aùe loun-tems cercado,	Après l'avoir longtemps cherchée
La troubey au pè d'un arroc,	Je la trouvai au pied d'un rocher
Touto doulento e cullassado	Toute plaintive et tombée sur le derrière
Din la hèugèro d'un bruchoc.	Dans l'épaisseur d'un buisson.
La praùbo bestio enclucado,	La pauvre bête aveuglée
Per lou san e per las plous,	Par le sang et par les pleurs,
En m'entene s'ero birado	En m'entendant s'était retournée
Decatz à jou, l'ayre plagnous;	Vers moi, l'air suppliant;
Mès quan beygout que ma figuro	Mais quand elle vit que ma figure
Se cambiaùo en esgoutadé	Se transformait en égouttoir
E qu'anaùy hè ligaduro	Et que j'allais lui faire une ligature
A soun maù damb moun moucadé,	A son mal avec mon mouchoir,
La crabeto caritadouso	La chèvre charitable
En lequèt la gaùto e la man;	Me lécha la joue et la main;
Din moun bras la pourtey, sannouso	Et dans mes bras je la portai, saignante,
Aù bielh sannayre de *Campan* (2).	Au vieu guérisseur de *Campan*.
Adaro es horto e minjadouso :	Maintenant elle est forte et de bon appétit:
Quan espoupi cado tuteyt	Quand j'exprime chaque tuyau
De soun bragué, parech hurouso	De son pis, elle parait heureuse
D'en bailha pan dambé sa leyt	De me procurer du pain avec son lait.
Taben es de moun parentatje :	Aussi est-elle de ma famille :
Mes fidelo que lous moutous.	Plus fidèle que mes moutons.
En seguis, sentz can, au bilatje	Elle me suit, sans chien, au village,
Quan baù crida : « Leyt! froumatjous! »	Quand je vais crier : « Lait! fromage de chèvre! »

La fable par nature, a dit *Taine* (3), cache toujours un homme dans une bête; c'est par des qualités humaines qu'elle peint les animaux. C'est ainsi que *Lafontaine* les a peints; ses fables resteront comme des chefs-d'œuvre

(1) Garniture en cuir du sabot.
(2) Village près de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées).
(3) Lafontaine et ses fables.

d'observation et de philosophie. Noulens ne procédera pas de la même manière; la philosophie n'est pas le but immédiat qu'il poursuit, ce qui n'empêche pas qu'on la rencontre en maintes pièces où elle apparaît familière, indulgente et sans-façon. Il trouvera des accents de compassion pour ces héros à quatre pattes dont il prend la défense; pour ces frères inférieurs de l'homme qui arrachaient des larmes à *Virgile* (1), qui les considérait comme nos bienfaiteurs. » Aussi plaidera-t-il pour eux; il les aime, il suit leurs émotions, il refait leurs raisonnements, il s'attendrit, il s'égaye et prend part à leurs sentiments. Il se souvient qu'il a été campagnard et qu'il a vécu avec eux dans les bois, dans les sentiers, les poulaillers et dans les étables.

Voyez le *Buou* (2) (le Bœuf). Les traits qui le marquent sont à peine visibles, mais l'esquisse qu'il en fait est suffisante pour le montrer tout entier.

Il est opprimé quoique puissant, parce qu'il est laboureur et pacifique. Il est le serviteur le plus précieux de l'homme, il le sert pendant sa vie, le nourrit, après sa mort l'enrichit de toutes les parties de sa dépouille. Attristé de son impuissance à se reproduire, il se révolte parfois de la dureté de l'homme et de son ingratitude, quand il dit :

Qu'assouqui touto la semano	Je laboure toute la semaine
Estarit coumo un pelegrin,	Exténué comme un pèlerin,
Lou sé m'accoueyti sus la brano	Le soir je me couché sur la brande
E tourni laùra lou matin.	Et retourne labourer le matin.
Sus la terro, per jou birado,	Sur la terre, par moi retournée,
Pousson lou blat è l'arrasin,	Poussent le blé et le raisin, [lons
E l'ome da cops d'agulhado	Et l'homme donne des coups d'aiguil-
A qui lou bailho pan e bin !	A celui qui lui donne le pain et le vin !
Sentz jou nou pouyré de hario	Sans moi il ne pourrait de farine
Ou tchuc de bic s'aleyteja :	Ou de jus de raisin se nourrir :
L'ingrat mio a la boucherio	L'ingrat conduit à la boucherie
E minjo qui lou hè minja!	Et mange celui qui le fait vivre !
Quan arremugui ma coulèro	Quand je rumine ma colère
E que souy prest a courneja,	Et que je suis prêt à jouer de la corne,

(1) Quid labor aut benefacta juvant, etc.

(2) Le bœuf était la victime d'honneur dans les sacrifices solennels de la Grèce, la victime dont le sang devait apaiser la colère des Dieux et purifier le pays de tout germe d'infection. Saint-Bernard compare la goutte de sang du Christ, qui suffit à elle seule pour racheter tous les pécheurs, à la goutte de sang de vache *rouge*, répandue sur l'autel des Dieux du paganisme. Toutes les affections du noble et pacifique coadjuteur de l'homme dénotent l'innocence et la pureté de ses mœurs. Son goût passionné pour le sel, emblème de propreté et de richesse, révèle ses attractions pour le travail utile, producteur du bien-être. La puissance de ses efforts et sa reconnaissance pour son maître sont en raison des égards qu'on lui témoigne du soin qu'on a de lui. (Toussenel, *l'Esprit des Bêtes*). — Dédié à Moussu G. Sirven.

Se bezi la brabo baquèro	Si j'aperçois la bonne vachère
Nou pensi mès a me benja.	Je ne pense plus à me venger.
L'ome en desfruto las braguetos	L'homme me défruite en me châtrant
E me redem' en m'esquira;	Et me récompense en me mettant un col-[lier de sonnailles;
Praco, dambé las esquiretos (1),	Pourtant avec mes grelots
Nou podi pas me moulhera.	Je ne puis me marier.
Lou braù pot ayma la betèro,	Le taureau peut aimer la génisse,
Damb las bacos galanteja;	Et faire le galant avec les vaches;
G'na per jou qu'un plazè sus terro,	Il n'y a pour moi qu'un plaisir sur terre,
Lou plazé de tringalheja!	Le plaisir de tinter!

Buffon se fait l'avocat de l'*âne* et chante en mérites tous les défauts du baudet. Lafontaine lui rend également justice.

Il dit qu'il est « bonne créature. » Il plaint le pauvre baudet « si chargé qu'il succombe, » mais il connaît la lourdeur et l'impertinence de l'animal; il est docile, têtu, sourd aux cris, aux coups, aux prières. « Pelé, galeux, rogneux, il subit la loi universelle qui donne aux gens déjà malheureux la plus grosse part de malheurs.

Notre poète, dans *lous Plagns de l'Azou* (les Plaintes de l'Ane) (2), s'associe à son tour au triste sort qui lui est réservé; il reproduit ses plaintes en essayant d'en adoucir l'amertume; il s'attendrit en sa faveur en condamnant la cruauté et l'avarice de son maître qu'il fait vivre. Il partage les sentiments qu'exprime *Musset* à l'égard de la bonasse créature, quand il dit :

Et j'estime que l'âne
Pour Dieu qui nous voit tous est autant qu'un ânier.

Armat d'un bieilh pientou de cardo	Armé d'un vieux peigne
Lou meste en pelo en m'estrilha,	Le maître m'écorche en m'étrillant,

(1) Le ruminant adore la mélodie... la mélodie et le sel, l'une qui parfume l'âme, l'autre qui purifie le corps.

Et cette passion de la mélodie est encore un des signes où se reconnaissent les douces et nobles natures, les créatures victimes. Le bœuf oublie à écouter la plaintive vilanelle et la dureté du sol et la profondeur du sillon.

La fable rapporte que dès les temps les plus anciens, l'homme se servit des notes de la gamme pour rallier ses troupeaux. Dans les grands pâturages de la Suisse, chaque troupeau de vaches est conduit par une commandante qui ne porte d'autre signe du généralat qu'une clochette au cou. Mais cette clochette a un son particulier et distinct de celui des autres clochettes du voisinage ; et tous les autres membres de la réunion sont d'une force si remarquable sur l'intonation qu'il n'y a pas d'exemple qu'une vache suisse se soit jamais trompée en prenant un *ut* pour un *sol*. (Toussenel, *l'Esprit des Bêtes*).

(2) *Erasme*, qui ne sait pas dissimuler ses sympathies pour l'âne, avoue néanmoins que ce quadrupède porte-croix a peu de dispositions pour la musique ; mais il essaye de faire valoir, en faveur de son protégé, cette circonstance atténuante : que si l'âne contribue peu à l'harmonie pendant sa vie, il la sert généreusement après sa mort, lui fournissant les meilleures peaux qui existent pour les grosses caisses et les meilleurs tibias pour fabriquer les clarinettes (*tibiæ*).

E quan me ligasso l'aùbardo M'estripo a me hé ranguilha	Et quand il m'assujetit la selle Il m'étrille à me faire râler.
Aquet taùlayre e camorèguo Sadout de bin è d'escaùdoun, En decho sou tap d'uo sèguo Brespailha damb brousts de cardoun.	Ce grand mangeur et cagneux Repu de vin et de pain de maïs, Me laisse sur le tertre d'une haie Goûter avec des broutilles de chardon.
Moun bente, toursut de coulico N'arresto pas de perigla, Mès lou hurum d'uo bourriquo A lou doun d'en rebiscoula.	Mon ventre, tordu par les coliques, N'arrête pas de tonner; Mais le parfum d'une bourrique A le don de me ravigoter.
Ostalèu que de moun amigo Ey saludat lou courpitoun, Lou camoreguo me darrigo La cuèto en tira pou poumpoun.	Sitôt que de mon amie J'ai salué le croupion, Mon cagneux m'arrache La queue en me tirant par le pompon.
E m'echourdis de cado aureilho En m'apera : Cagné, cagné ! Apey que m'unctejo la peilho Damb l'oli de coudougné.	Il m'étourdit de chaque oreille En m'appelant : Chien, chien ! Puis après il m'oint l'échine Avec de l'huile de cognassier.
Sen bouquilhi per la carrèro Aù traùcas me hico l'esclop; Labets de ma camo dreytèro Jou qu'arreguini quauque cop.	Si je me roule en cabriolant dans la rue Dans le trou il me flanque son sabot; Alors de ma jambe droite Je rue quelquefois.
Aù bieilh temps la Biergo Mario, Sent Josep, lou nenet Jésus, Caminaùon sus nosto esquio Sentz la truca coumo aquet gus.	Dans l'ancien temps la Vierge Marie, Saint Joseph, l'enfant Jésus, Cheminaient sur notre échine Sans la frapper comme ce gueux.
Per aleùji la camo torto De soun bourreù, lou bourriquet, Tout catulhat de cops d'endorto, Lou cabalquejo a perrequet.	Pour soulager la jambe boiteuse De son bourreau, le pauvre âne Tout meurtri de coups de liens de bois, Le chevauche en le portant à dos,
E quan debaro de ma réo, Sentz m'aué miat aù pasten, Un mos de pailho es moun estréo : Moun Diu, dazets m'un tros de bren !	Et quand il descend de mon échine, Sans m'avoir amené au pâturage, Une brassée de paille est ma récompense : Mon Dieu, donnez moi une poignée de son !
Se nou pleots ma minjadèro, Que demanderey au Daymoun De m'amia dins sa hournèro Dambé moun meste en carretoun !	Si vous ne remplissez mon râtelier, Je demanderai au démon De me conduire dans sa fournière Avec mon maître en charreton !

Il présentera avec le même à propos un plaidoyer en faveur du *Mulet* (1) qu'il déclare sans péché par faute de naissance.

Comme le Cheval et la Mule, il adore les grelots, les panaches, les capa-

(1) Dédié à Moussu Gastoum Bastit.

ragons brodés et les galas pompeux; mais au cliquetis des armes il préfère le repos, aimant mieux transporter des sacs d'avoine qui lui profitent que des gens d'armes. Vaniteux et poltron, il n'ignore pas que sa race bâtarde est frappée d'infécondité et il n'essaye pas de se révolter contre sa condamnation acceptant philosophiquement de renoncer à l'amour et à ses peines :

Lou chibaù glourious nou se plats qu'a batèros
E qua tchapouteja din lou hangas de san :
Aymi mé pétarra qu'augi la periglèros
Dous fusilhs murtidous de lous que souu deùan.

Ed rebo, cado neyt, d'espleits e d'abenturo,
De plagos a la pet, coum Job lou poustemous,
Jou preheri goarda lisso ma peladuro
E decha pous chibaùs lous cops e las aunous.

Nou parlo que de cirq e de hennos leùgeros
Que trepon sus sa réo en mustra lou moulet;
Que d'omes plegadis coumo serps ou biùeros,
Culoutats en poupayre e couhats d'un cournet.

Baû mès cabalceja dins lous prats de Gascougno
Que pous camps de bataillo, oun grelo grus de ploun;
Cadun hè so que pot : nous aùs n'an pas bergougno
De coufessa, de co, qu'un mulet es capoun.

Jou n'embeji doun pas de pourta gens d'espazo,
Ni tapaù gabelous, ni lus sacots d'argen,
M'agrado plan milhou de carreja ciùazo
Pramo qu'en la bentra, rendi moun cos balen.

Le cheval glorieux ne se plait qu'aux batteries
Et qu'à piétiner dans un bourbier de sang :
J'aime bien mieux gambader qu'entendre les détonations
Des fusils meurtriers pour ceux qui sont devant.

Il rêve chaque nuit d'exploits et d'aventures,
De blessures à la peau, comme Job l'ulcéreux;
Je préfère conserver ma robe lisse,
Et abandonner aux chevaux les coups et les honneurs.

Il ne parle que de cirques et de femmes légères
Qui voltigent sur son échine en montrant leurs mollets.
Que d'hommes flexibles comme les serpents ou les vers de terre
Déguisés en nourrisson et coiffés d'un cornet.

Il vaut mieux cabrioler dans les prés de Gascogne
Que sur les champs de bataille où grêlent des grains de plomb;
Chacun fait ce qu'il peut : nous autres n'avons honte
De confesser, de grand cœur, qu'un mulet est capon.

Je n'envie donc pas de porter des gens de guerre
Pas plus que les gens de la gabelle et leurs sacs d'argent,
Il me convient mieux de transporter de l'avoine
Parce qu'en la mangeant, je rends mon corps vaillant.

Lou bourric, gourmandas de hurum de fumelo,
Me blasmo de ségui, dambé l'ayre gouailhard,
Sentz ahuma, la mulo, espeço de camelo,
E m'apero flaùgnac e segoun Abelard.

En plagnon d'ana soul aù lheyt quan boli drome,
A l'encountro dou payre, aze bourricassé;
En flatti de pudou, birtut que manqu'a l'ome,
Emmalaùzit souben d'este trop hennassé.

Jamès nou galanteji ni nou counti péguessos :
Lou Gran Turc, de passatje, en boulèuo louga
En d'este Ange-Goardian d'un milé de princessos;
Biatjaùo en bachet, cregniouy de me néga.

Lou boun Diu m'a priùat de poude d'este payre;
Mes nou m'empeni pas de n'este amaynadat.
Aù loc de s'en truffa, l'ome, lou gran truffayre,
Diure s'arrise d'ed quand tourteje embeûdat.

Lou drolle bermious, desempus la cugnèro,
Garraùpio en poupa sa mayre aù bacheré,
Picho din lou panet coumo din la rouilhèro,
E lou caù débrasta per deùan et darré.

An de may a paga lou mes de la neürisso,
Apey lous de l'escolo, oun ed hara lou bop,

L'âne, friand de parfum de femelle,
Me blâme de suivre avec un air gaillard,
Sans flairer la mule, espèce de chamelle,
Il m'appelle endormi et second Abelard.

On me plaint d'aller seul au lit quand je veux dormir
A l'encontre de mon père, âne aimant les bourriques
Je me flatte de pudeur, vertu qui manque à l'homme
Souvent malade de trop courir les femmes.

Je ne courtise jamais ni ne conte fleurettes :
Le Grand Turc de passage voulait me choisir
Pour être l'Ange Gardien d'un millier de princesses;
Il voyageait en bateau, j'eus peur de me noyer.

Le bon Dieu m'a privé du pouvoir d'être père;
Mais je ne m'inquiète pas de n'avoir pas d'enfants;
Au lieu de s'en moquer, l'homme, le grand moqueur
Devrait rire de lui-même quand il boite étant ivre.

L'enfant vermineux, depuis le berceau,
Egratigne en tétant sa mère au vaisselier.
Pisse dans les langages comme dans le ruisseau
Et il faut le nettoyer par devant et derrière.

On a de plus à payer les mois de nourrice
Et puis ceux de l'école où il jouera au renard,

Lou hé repedassa cado cop que s'esquisso,
E nous rebeng lou cap osta boueyt qu'un esclop.

Ey, per talos rasous, hasti de maynadjùéro,
Trobi ben mes plazen de demoura soulet,
Sio a l'escuderio e sio a la carrèro,
Que d'amia damb jou droullatailho en troupet.

Lou Lafountaino a dit que crebi de glouriolo;
Es bertat per ma so, mes per jou n'es pas bray,
Quand lou Papo l'enhourco, ero se crey hilholo,
E memo, encouè belèu, neboudo dou Sent-Pay.

La mulo, cap leùat, en trouteja cujolo :
Lou Papo paùruc crido : « En bole fignoula
« M'as descaussat lous pès dous estriùs à gansolo;
« Aro, desap!oumbat, dansi la bamboula. »

Soun ourgulh es bazut de sa gran'innouçenso :
Ero pot s'enclaùstra, coum jou hè caperan;
Lous muls soun sentz pecat per graci de nechenço,
Gn'a pas rede chr. stias qu'en pusqu'en dise ostan.

D'apey un bieilh saben, que de tout parloutejo,
Diù nou poudout uncta lou mul coumo lou braù
Dambe l'ongoent d'amou, de paternaùo embejo,
Aùé tout emplegat per l'aze e lou chibaù !

Le faire rapiécer chaque fois qu'il se déchire,
Et on vous le retourne ensuite la tête aussi vide qu'un sabot.

J'ai pour de telles raisons le dégoût de marmaille,
Je trouve qu'il est plus agréable de rester seul,
Soit à l'écurie ou soit dans la rue,
Que d'amener avec moi un troupeau de petits polissons.

Lafontaine a dit que je crève d'orgueil;
C'est vrai pour ma sœur, mais quant à moi c'est faux.
Quand le Pape l'enfourche, elle se croit la filleule
Et même encore peut-être la nièce du Saint-Père.

La mule, tête levée en trottant fait la fière :
Le pape peureux crie : « En voulant fignoler
« Tu m'as déchaussé les pieds des étriers à sabot,
« Maintenant, déséquilibré, je danse la bamboula. »

Son orgueil est né de sa graude innocence;
Elle peut se cloitrer, comme moi se faire chapelain;
Les mulets sont sans péché par grâce de naissance,
Il y a bien peu de chrétiens qui puissent en dire autant.

D'après un vieux savant, qui bavarde de toute chose
Dieu ne put oindre le mulet comme le taureau
Avec l'onguent d'amour, de paternelle envie.
Ayant tout employé pour l'âne et le cheval!

Il prendra avec la même habileté la défense du *Bop* (du Renard) si durement traité par tous les fabulistes : *Esope, Phèdre* et *Lafontaine*.

Tous les historiens du vieux monde, écritures saintes ou profanes, racontent ses infamies :

Que debison de jou din la Santo-Scriùpturo,
Din libès fayssounats per omes couneguts,
Coum Esopo, un boussut osta led de figuro
Que beroy de l'esprit e luzen de birtuts.

Esclabo e recardè de houeilhado de gédre;
En saùneja, sietat sus sa desco, aùs marcats,
Hascout countériotz qu'estoun per Moussu *Phèdre*,
Tabé de la partido, un paù trop limacats

Lou Lafountaino apey remembrout moun histouèro
E la requinquilhout sentz y hé nad pedas;
Toutis tres s'adjuden de la Muso oubriéro
Que sab tout, e mes may, sounco brouca débas.

M'enculpon d'illusi la Cigougno e l'Agraùlo,
De m'embusca pertout, au bruchot, aù pailhé,
De pana, d'escana, d'ayma la bouno taùlo
Aù gran dol dou bezin quan es un pourailhé.

Edz dison encoué quo ma lenguo aguzado
Affrounto tant que pot las bestis e las gens,
Que souy toustem aù goueyt per hé bouno gahado,
Qu'en imita lou mort, arrapi lous biùens.

On parle de moi dans la Sainte Ecriture,
Dans des livres conçus par des hommes connus,
Comme *Esope*, un bossu aussi laid de figure
Qu'étincelant d'esprit et luisant de vertus.

Esclave et revendeur de ramure de lierre;
En songeant, assis sur sa corbeille, aux marchés,
Il fit des petits contes qui furent par M. *Phèdre*,
Lui aussi de la partie, un peu trop fantaisistes.

Lafontaine ensuite rappela mon histoire
Et la rétablit sans y faire la moindre retouche;
Tous les trois s'aidèrent de la Muse ouvrière
Qui sait tout, et même davantage, si ce n'est tricoter des bas.

On m'accuse d'avoir trompé la cicogne et le corbeau
De m'embusquer partout, dans les buissons, les meules de paille
De voler, d'égorger, d'aimer la bonne table
Au grand préjudice du voisin quand c'est un marchand de volaille.

Ils prétendent encore que ma langue aiguisée
Affronte tant qu'elle peut les bêtes et les gens,
Que je suis toujours à l'affût pour faire bonne prise,
Qu'en faisant le mort, je saisis les vivants.

Lous bouchés e cailhets murtrisson mes d'aujame
Din la mitat d'un jour que jou din tout un an,
Eds n'an pas coumo jou l'escuso de la hame,
Pusque soun enhastiatz e de carn e de pan.

Lou renard nou counech las hennos de passatje,
Ni las spousalicis, sagrados pou tourin,
Coumo lous cagnassis que heston maridatje
En coumença toustem la nosso per la fin.

Quan ey troubat au bosc uo bouno ménadjero,
Lou dizi : « Bos esta la mouilhé dou renard (1)? »
A pey lou sagromen z'en ban à la tutèro
E peguesson un drin, mes en hé crampo à part.

En hauneste counjunct mani sourti damb ero:
A la casso e deguens m'apero « couloumbet. »
E jou la souegni plan e l'aperi « tourtèro »
Quan doulourousomen betèro un anjoulet.

Lous tres bieils fabliés, bèleù de la poulisso,
An troumpetat pertout qu'eri cruaù, ruzat,

Les bouchers et les chourineurs détruisent plus d'animaux
Dans la moitié d'un jour que moi dans une année,
Ils n'ont pas comme moi l'excuse de la faim
Puisqu'ils sont dégoûtés de viande et de pain.

Le renard ne connait pas les femmes de passage,
Ni les épousailles consacrées par la soupe à l'oignon
Comme les chiens qui fêtent le mariage
En commençant toujours la noce par la fin.

Quand j'ai trouvé dans les bois une bonne ménagère
Je lui dis : « Veux-tu être la femme du renard ? »
Après le sacrement, nous nous acheminons vers la tannière
Et plaisantons un brin, mais en faisant chambre à part.

En honnête conjoint je ne vais pas sans elle
A la chasse, et dedans elle m'appelle « pigeon, »
Je la soigne bien en l'appelant « tourterelle »
Quand douloureusement elle engendre un ange.

Les trois vieux fabulistes, peut-être de la police,
Ont publié partout que j'étais cruel, rusé,

(1) Le renard se marie, mais il n'est pas monogame ; il ne fait terrrier commun avec la femelle que pour le temps seulement ou l'éducation de la famille rend ses soins nécessaires. Cette union, qui commence vers la fin de l'hiver, dure jusqu'au mois d'août. La renarde porte deux mois, comme la chienne ; elle met bas en avril ; sa portée est de cinq petits.

Il est d'observation que, hors le temps de mariage, les renards, tant mâles que femelles, font très peu parler d'eux. C'est la venue de la famille qui développe avec luxe chez le père et la mère les instincts de pillage et de vol dont le ciel les a doués.

E ta plan, de naturo, entecat de maliço,
Que sanni per plazé coum s'èro moun estat.

M'entourni cado jour bento boueyt de la casso,
Dempus que pous sabens lous bestias abertitz
Se meffidon de jou, nou trobi que la plasso
Din lou jas dous lebraùs, lous paùs de las perditz.

Et même de nature entaché de malice,
Saignant par plaisir comme si c'était mon métier.

Je m'en retourne chaque jour le ventre vide de la chasse;
Depuis que les bestiaux avertis par les savants
Se méfient de moi, je ne trouve que la place
Dans le gite des levrauts, le nid des perdrix.

Dans un ordre inférieur nous trouvons la description de *l'Esquiro* (1) (l'Ecureuil), dont on croit voir à travers le feuillage les aériennes cabrioles. Joli, vif, sémillant, adroit et souple, il renonce à la gymnastique quant arrive la saison d'hiver, et se retire dans le creux d'un vieux chêne pour jouir dans une douce quiétude de la fortune (monceau de noisettes et de faines) qu'il a su amasser. C'est là que ses ennemis viennent le surprendre pour le déloger de son édifice aérien. Il s'élance vers les branches les plus élevées du voisinage, mais sa robe rouge devient un excellent point de mire pour le chasseur qui ne dédaigne pas sa chair :

Aymi saùterica de la branco à la branco,
De m'y dindouleja, cap en bas, aù puntet,
D'uo saùtado, apey de passa, sentz palanco,
Dou cim d'un aùte à l'aùte osta plan qu'un aùzet.

Din lou mounde animaù, dizon que souy pailhasso,
Dansayre sus la cordo, escabeilho rameù,
Qu'esgoali la mounino en lestetat, grimaço,
E qu'en arpateja lou hey souben rampèu.

Quan un can, per gnaca, me flayrejo, ou m'acousso,
Jou garrapi taleù dous pès et de las mas,

J'aime à sautiller de branche en branche,
De m'y balancer tête en bas au sommet,
Puis d'un bond de passer sans l'aide d'un pont
De l'un à l'autre faite aussi bien qu'un oiseau.

Dans le monde animal on dit que je suis un paillasse
Un danseur de corde, un sauteur de branches,
Que j'égale le singe en légèreté, en grimaces,
Et qu'en me trémoussant je lui fais souvent concurrence.

Lorsqu'un chien pour mordre me flaire et me poursuit,
Je grimpe aussitôt avec pieds et mains,

(1) Dédié à Moussu L. Bousquet.

E l'y muchi, de louy, ma béro cuitcho arrousso,
Pramo souy trop poulit per ly hé pan de nas.

L'home es lou troubadou de *Berdiùze-Berdaùzo*,
N'ey heyt uo taben à perpaùs d'esquilhot :
« Esquiro, esquilhot, soun daùit memo caùso,
« Sustout quan ey boutat la noguo à l'esclipot. »

Si l'ome m'encaùjolo, en tourna de la casso,
Dins un roudet de boy hey toustem biroulet;
Aquet joc me platz mè que lou de la becasso
Quan tournejo à la brocho en lardous jacoutet,

Quan m'aùeji de hè cambeletos e biro,
D'este beùze e soulet au houns de ma prezoun,
Jou, lou praùbe esquiro, gran amic de l'esquiro,
Per allegri moun co tringli de l'esquiroun.

En estiu, buscailli pou tems oun lou fred pico,
Las mellos, lous aùras, qu'estuji din moun jas.
Din l'hiuer, entutat, dechi la gymnastico
E fristouilhi, tranquille, amb l'esparang d'auras.

Ma pet roujo e bezento, aù bos, quan se deshoueilho,
Es miro pou cassayre, e soun fusilh, hougnat
Dambé gragno de ploum, me criéro la peilho;
Entre nous aùs praco gn'a pas inimitat!

Et lui montre de loin ma belle queue rousse,
Parce que je suis bien trop poli pour lui faire un pied de nez.

L'homme est l'inventeur des proverbes,
J'en ai fait un aussi à propos de la noix :
« Ecureuil, noix, sont presque la même chose,
« Surtout quand j'ai mis la noix dans la tire-lire. »

Si l'homme m'encage au retour de la chasse
Dans un rouet de bois, je fais toujours la roue,
Ce jeu me plait plus que celui de la bécasse
Quand elle tourne à la broche bardée de lard.

Lorsque je suis fatigué de tours et gambades,
D'être veuf et seul au fond de ma prison,
Moi, pauvre écureil, grand ami de grelot,
Pour réjouir mon cœur je joue de la sonnette.

En été, je ramasse du bois mort en prévision du froid,
Je cache dans mon gite, amendes et noisettes.
En hiver, blotti, j'abandonne la gymnastique
Me délectant tranquille avec mon épargne de noisettes.

Mon pelage rouge et voyant dans les bois privés de feuillages.
Sert de cible au chasseur, et son fusil chargé
De grains de plomb perce de trous mon corps;
Entre nous deux pourtant il n'existe pas d'inimitié.

Comme on le voit, dans le genre qu'il a adopté il ne fait qu'esquisser; c'est un tout petit poème et comme un coup de crayon de fantaisie. Aussi n'est-ce pas le nombre mais le choix des traits qui le préoccupent. Ces peintures si courtes valent, certes, de grands tableaux, car le talent de l'artiste consiste à saisir le trait exact qui montre dans un objet son caractère original. C'est là le grand mérite de Noulens.

Après les quadrupèdes, écoutons les vers charmants qu'il prodigue aux oiseaux, ces chantres ailés, objet de ses prédilections.

Rien de plus gracieux que cette peinture du *Cot-Arrous* (1) (Le Rouge-Gorge) :

Jou souy l'amic e lou cantayre,
Din lou bos, dou praùbe legnayre.
Taben dou praùbe resseguè :
En lous segui chiouli moun ayre;
Eds me tenguon per barejayre
Ou gouaridou de l'aùejé.

Je suis l'ami et le chanteur
Dans le bois du pauvre bucheron,
De même que du brave scieur de long;
En les suivant je siffle ma chanson:
Ils me considèrent comme balayeur
Ou guérisseur de l'ennui.

Dins mas seguidos esbastousos,
Pous bruchots, seguos roumegousos,
Nous me mustri jamès auriù,
A l'Angelus de fin de dio,
Cap birat decats l'Abadio,
Damb l'ome pregui lou Boun-Diu !

Dans mes promenades sautillantes,
A travers les buissons, les haies épineuses,
Je ne me montre jamais timide,
A l'Angelus de la fin du jour,
La tête tournée vers l'abbaye,
Avec l'homme je prie le bon Dieu !

Quan lous oubrès, a la brespado,
S'en tournon camiso gouhado,
Haùsset ou resseguo à la man,
Lous saludi d'uo pioulado
Que bo dize en lenguo sagrado :
« Adechatz, bezis, à douman ! »

Quand les ouvriers, à la fin de la journée,
S'en retournent la chemise mouillée,
La serpe ou la scie à la main,
Je les salue d'un piaulement
Qui veut dire en langue sacrée :
« Bonjour, voisins, à demain ! »

L'hiùer, quan la terro es tourrado,
Eds dechon la porto alandado
E m'abriqui costo l'aùtan
E lou fred debat la teùlado
En beze ma mino ahamado
La henno esmico un tros de pan.

L'hiver, lorsque la terre étant gelée,
Ils laissent leur porte ouverte
Je me préserve du vent d'autan
Et du froid sous la toiture.
En voyant ma mine affamée
La femme émiette un morceau de pain.

Pramo de ma gran amistenço,
Meritado per la sapienço
Dous buscassès, hiùer, estiù,
Lous dou puble e de moungerie
Me crezon de la counfrayrio
Dous aùzets, beziats dou Boun-Diù !

A cause de ma grande amitié
Acquise par l'expérience,
Des bucherons, en hiver, en été,
Ceux du peuple et des couvents
Me croient de la confrérie
Des oiseaux, favoris du bon Dieu !

(1) Dédié à M. de Ruble.

Lou Niou dou Cardin (1) (Le Nid du Chardonneret) (2) n'offre pas moins d'intérêt. Le poète, avec son talent d'observateur, nous initie aux moindres détails de la confection du nid de ces intéressants volatilles et fait valoir l'instinct des pures affections familiales dont la nature les a pourvus. C'est un délicieux sujet, traité avec un art infini :

Dins soun pays, oun la tourrado Damoro naù mes de l'annado, Lou Lapoun, présouné dou fret, Adourno, coumo uo capèro, Deguens, dehoro, la cugnèro Quan es attendut un nenet.	Dans son pays ou la gelée Persiste neuf mois de l'année, Le Lapon, prisonnier du froid, Orne, comme une chapelle, En dedans, en dehors, le berceau Lorsqu'un nouveau-né est attendu.
Au cèù dou brès, en pendilhèro, La may estaco soun anèro, Lou payran un ploum de hilat, E la mamèro uo cadeno D'aur qu'un pescayre de baleno S'aué ches ero desbrembat.	Au ciel du berceau, en pendille, La mère attache son anneau, Le grand-père un plomb de filet, Et la grand'mère une chaîne D'or qu'un pêcheur de baleine Avait chez elle oubliée.
Lou payre desturoco, en bito, Un aùzet, espeço de guito, Per assoupleja lou couchin E per escaùha la couyneto De maynadet ou maynadeto : Hen ataù cardino e cardin.	Le père plume en vie Un oiseau, espèce de canne, Pour assouplir le coussin Et réchauffer le lit Du petit ou de la petite : Les chardonnerets en font de même.
Toutis dus aùan la couado N'an que l'embejo e la pensado D'apoulida lou niu en roun. Lou cardin, aùs bruchots de coumbo Ba gragna plumos de couloumbo, Esbourla pelucs de cardoun.	Tous les deux avant la couvée N'ont l'envie et la pensée Que d'embellir le lit en rond. Le mâle, aux buissons de la vallée Va chercher des plumes de colombe Et effiloche duvets de chardons.
Las herbos en cercle amailhados L'aùzèro, amb soun cos per pesados, Apregoundis, lisso lou niu : Un chisclet ly hè blassaduro Mè sa maternaùo naturo Nou creng d'este plagado aù biù.	Les herbes disposées en cercle La femelle, avec son corps par pesées Approfondit, lisse le nid : Une écharde lui fait une blessure Mais sa nature maternelle Ne craint pas d'être blessée au vif.
Ero apey mouflino sa coupo De l'an, de plumachoun, d'estoupo : Acabado, coumo boulé, Soun obro es milhou fayssounado Que las desquetos de maynado Trescados per un payroulé.	Puis après elle assouplit sa coupe De laine, de duvet d'étoupe, Achevant, comme elle le désirait, Son œuvre est mieux façonnée Que les corbeilles de fillette Tressées par un chaudronnier.

(1) Dédié à M. H. Roujon.
(2) Le chardonneret affectionne le chardon, dont il a pris son nom.

Cad' auzerot din l'oueou remudo,	Chaque oiseau remue dans l'œuf,
Traùco lou clèsc de soun becot,	Perce la coque de son bec,
Passo lou cap per la henudo;	Passe la tête par la fente,
La mayre acloucado, 'smaùdo,	La mère, couveuse toute émue
Escalouris lous aùzerots.	Réchauffe les petits oiseaux.
A la bisto de lur basudo	A la vue de leur naissance
Lou mascle, brancat sus l'agreù,	Le mâle, perché sur le houx,
Din sa briaguesso, saludo	Dans sa joie, salue
De sous petitots la bengudo	La venue de ses petits,
E mercio, en canta, lou céù !	Et remercie le ciel en chantant !
Ed apey din sa cantàrolo,	Puis ensuite dans sa chanson,
Ditz à la roso d'arroumec :	Il dit à la rose de ronce :
« De joyo, la mayre tremolo,	« De joie la mère tremble,
» E jou, que lou bouhur aholo,	» Et moi que le bonheur affolle
» Me sentissi debengue pèc ! »	» Je me sens devenir idiot ! »

Comme ses illustres devanciers, Du *Bartas* et *Dastros*, il glorifie à son tour la *Lauzetto* (1), la gentille Alouette. Il ne s'attarde pas comme eux à imiter son chant au naturel; s'il admire son vol puissant, plus réaliste qu'eux, il ne dédaigne pas l'oiseau après sa mort, transformé en un savoureux pâté doré :

Lauzeto, joyo dou laùrayre,	Alouette, joie du laboureur,
Quan, per respoune à l'Angelus,	Quand pour répondre à l'Angelus,
T'eslansos, coumo un treyt, en l'ayre,	Tu t'élances comme un trait dans l'air,
Nat aùzet n'es ta boun cantayre,	Nul oiseau n'est si bon chanteur
E nad nou bolo s'tan catsus !	Et pas un ne vole aussi haut !
Mountado aù crum en dreto reguo,	Montée vers les nuages en droite ligne,
Toun cant nous arribo mes cla,	Ton chant nous parvient plus clair
De la haùtesso d'uo lèguo,	De la hauteur d'une lieue
Que lou cric, jitat de la sèguo	Que le cri qui vient de la haie
Oun lou merle trepo en piùla !	Où le merle saute en piaulant !
Nad aùzet, a ma counechenso,	Nul oiseau, à ma connaissance,
De ta louy nou pot este aùgit,	Ne peut être entendu de si loin,
Car Diù, din sa munificenço,	Car Dieu, dans sa munificence,
A tu soulo a bailhat poudenço	A toi seule a donné le pouvoir
D'este entenudo dou Zénith !	D'être entendue jusqu'au Zénith !
Entan que toun aleto biro,	Pendant que ton aile retourne
Aù cim dou cèu, toun coutoulioù	Au sommet du ciel, ton sifflet
Lahutejo, un oro de tiro,	Flûte une heure de suite
Ou gourguejo soun tiro-liro,	Ou roucoule son tire-lire,
Soun tiro liro e soun più-più.	Son tire-lire et son piou-piou.
Lous troubadous t'an imitado :	Les troubadours t'ont imitée :
Dastros a gahat sus lou biù	*Dastros* a saisi sur le vif

(1) Dédié à *sa noro*, à sa belle-fille.

Lou biroulet de ta boulado
E toun fredoun, quan das l'aùbado
A l'aùbo, peilho dou Boun-Diu !

La pirouette de ta volée
Et ton refrain, quand tu donnes l'aubade
A l'aube, robe du bon Dieu !

Lou roussignol laùdo la luo
E sa lusidou de careilh !
Nado laùdou non baù la tuo
Per l'astre doun lou lam enluo,
Per toun aymadou, lou soureilh !

Le Rossignol loue la lune
Et sa clarté de lampe à trois becs !
Nulle louange ne vaut la tienne
Pour l'astre dont l'éclat éblouit,
Pour ton amant, le Soleil !

Quan bezes, darrè la garbèro,
Aù louy, l'estouret, toun bourrèù,
Roundouleja, hè la goeytèro,
Que t'ahutos din la brumèro
Aù deuan de l'adjud dou ceù !

Quand tu vois derrière la gerbière
Au loin l'Epervier, ton bourreau,
Planer en rond faire le guet,
Tu t'enfuies dans la brume
Au devant de l'aide du ciel !

Sentz creze que la superbio
Te debiro de toun trabailh.
Laùzo, t'en pregui, renuncio
A l'imatge de ta facio,
A l'emplec mourtaù dou mirail !

Sans croire que l'orgueil
Te détourne de ton travail,
Allouette, je t'en prie, renonce
Pour l'image de ta face
A l'emploi mortel du miroir !

Lous qui t'aymon, penden ta bito,
Per toun art, toun bol, toun plumet,
T'aymon plan tabe sepelito,
Patissejado, a punt coufito
Din la cloto d'un toupinet.

Ceux qui t'aiment durant ta vie,
Pour ton art, ton vol, ton plumage,
T'apprécient aussi quand tu es morte,
Pétrie, confite à point
Dans les profondeurs d'un pot de terre.

Plus loin il nous dépeint *lou Couloumb e la Tourtero* (1) (le Tourtereau et la Tourterelle) à l'époque des amours. Son choix à sa raison d'être, car il comprend que le seul oiseau dont il puisse faire un amant est sans contredit « l'oiseau de Vénus. »

Il nous montre le mâle voletant avec un empressement gracieux autour de sa femelle, baisser et relever tour à tour son col flexible d'un air suppliant et tendre, attacher longuement sur elle ses yeux si doux et se soulever à demi sur ses ailes bleuâtres pour la becqueter de son bec rose et délicat :

L'ayre dou printems aliseaùo
Lou san dous estes amourous
E de sa bouhado embeùdaùo
Encoué milhou lous aùzérous.

L'air du printemps excitait
Le sang des êtres amoureux,
Et de son souffle enivrait
Encore mieux les oiseaux.

Uo tourtèro malaùdouso
E flaco, sentz sabe perqué,
Tourtejaùo sus la pelouso
Quan un Couloum, de soun jouqué,

Une Tourterelle maladive
Et languissante, sans savoir pourquoi,
Boitait sur la pelouse
Lorsqu'un Pigeon, de son perchoir,

(1) Dédié à Moussu Maurici Fauro.

Bengout per l'y hé reberenço E seguido de louy, sou tap; Ed la saludo ou be l'encenso Dinqu'a terro en bacha lou cap,	Vint pour lui faire révérence En la suivant de loin sur le tertre; Il la salue ou bien l'encense Jusqu'à terre en baissant la tête.
E poutouejo, en counscienço, Cado pas d'ero de soun bec. La Tourtèro esproubo gaùdenço A tan d'amou, tan de respec!	Il donne des baisers en conscience A chacun de ses pas, avec son bec. La Tourterelle ressent du plaisir. De tant d'amour et de respect !
Lou Couloum, a la fin s'aholo; Amigailhen, amigailhat, Autour d'ero biro, birolo Per mustra qu'a lou cap birat.	Le Pigeon à la fin s'affolle; Caressant et caressé, Autour d'elle tourne et tournoie Pour montrer qu'il a la tête à l'envers.
Ed de néùet roundoulejaùo En gourgueja : *couroucoucou* ! Ero tendroumen lou miraùo E l'y respouneùo : *prou-prou* !	Lui de nouveau allait en rond En roucoulant : *couroucoucou* ! Elle le regardait tendrement En lui répondant : *assez*, *assez* !
Per sagra la hesto noubialo, Au niù tourtereto e galan S'emboulegoun, alo countro alo, Coum' s'eron tenguts per la man !	Pour sacrer la fête nuptiale, Tourterelle et galant au nid S'envolèrent aile contre aile Comme s'ils s'étaient tenus par la main!

Ecoutons encore cet appel d'infinie tendresse que *lou Gric* (le Grillon) adresse à *la Buho* (l'Etincelle) dans le dialogue suivant :

LOU GRIC	*LE GRILLON*
Hilho dou houèc de broc, d'estèro, As, en clareja ma tutèro E ma negrou de caperan, Heyt obro 'stan sagrado e béro Que la dou Boun-Diu quan mouilhéro L'escuritat e lou lugran !	Fille du feu d'épine, de copeau, Tu as, en éclairant ma cachette Et ma noirceur de chapelain, Fait œuvre aussi sacrée et belle Que celle du bon Dieu quand il unit L'obscurité avec l'étoile !
A ta luzou moun oueilh s'encluco, A ta luzou moun co s'aluco! E se te bezi petrilha, Ta bisto seguo ma lahuto, E lou praùbe Gric, que s'ahuto, Cay, fulminat, au traùc dou la !	A ta clarté mon œil est aveuglé, A ta lueur mon cœur s'allume, Et si je te vois pétiller, Ta vue coupe court à ma musique, Et le pauvre Grillon qui s'enfuit Tombe, foudroyé, au trou du foyer.
Quan t'eslansos, touto stigglado, De la legnero esclamejado, Per ana 'scalaùa lou teù. Empenat de toun emboulado, Boudri, dambé tu, moun aymado, En te segui me perdo au ceù !	Quand tu t'élances, toute étincelante, Du bûcher enflammé, Pour aller escalader le toit, Inquiet de ton envolée, Je voudrais, avec toi, ma bien aimée, En te suivant me perdre dans le ciel !

LA BUHO	*L'ETINCELLE*
Apey lou brut de la cugnèro	Après le bruit du berceau
Que, lou sé, jumplo la pepèro	Que le soir berce l'aïeul
En de hè nina lou nenè,	Pour endormir l'enfant,
Souy jelouso de la memèro	Je suis jalouse de l'aïeule
Que pot, en bira sa hilèro (1),	Qui peut, en tournant son fuseau,
Entene ta bouès, dou courné !	Entendre ta voix du coin du feu !
Ta menudeto canterio	Ton chant gracieux
En m'embriaga m'esbaubio	En m'enivrant m'enchante
Per soun retoc melancoulic,	Par son refrain mélancolique,
Sustout se duplicos l'aùbado	Surtout si tu bisses l'aubade
Per la buheto, ta beziado,	Pour ta préférée l'étincelle
E doun lou grazit es lou Gric.	Dont le favori est le Grillon.
Taleù que dôu lam souy sailhido	Sitôt que j'ai jailli de la flamme
E pou hat catsus atrenido,	Et suis entraînée au loin par la fatalité
Baù, doulento de nou poudé	Je vais, malheureuse de ne pouvoir
Amiar aù bol moun cantayre,	Amener avec moi mon chanteur,
M'estabani, soulo, din l'ayre,	M'évanouir, seule, dans l'air
Louy de l'amic dou caùhèdé !	Loin de l'ami du foyer !
Demand' a Diu que las buhetos,	Demande à Dieu que les étincelles
Dou ceù, coumo las esteletos,	Du ciel, comme les étoiles
Debaren, aù loc de mounta,	Descendent, au lieu de monter,
Labets jou pouyrey, a playetos,	Alors je pourrai à mon aise
Me gaùdi de tas cansounetos	Me réjouir de tes chansonnettes
Et m'espamar en t'escouta.	Et me pâmer en t'écoutant.

A l'exemple de ses immortels modèles, *Noulens* a prêté aux animaux nos sentiments et nos pensées; plus audacieux cette fois, il va les communiquer aux fleurs.

Comment dire avec plus de charme attendri la désespérance de la *Briùlhéto* (la Violette) amoureuse *dou Lugran* (2) (de l'Etoile)?

En pètrilha quan ta lutz sailho	En pétillant quand ta lumière jaillit
De l'escuritat dou cèu,	De l'obscurité du ciel,
Ou que, din l'arriu se mirailho,	Ou que dans le ruisseau miroitent
Lous rays menudets de ta hailho	Les menus rayons de ton feu
Soun mes dous que lous rays de mèù !	Qui sont plus doux que les rayons de miel
Preheri toun espiaduro,	Je préfère ton regard,
Toun arrisoulet clarejous	Ton brillant sourire,
E toun lam, unctat de frescuro,	Et ta flamme, empreinte de fraîcheur,
A l'escaùdento lecaduro	A l'échauffant lèchement
Dou soureilh quan me da poutous.	Du soleil quand il me donne des baisers.

(1) Couvercle en cuivre du fuseau.
(2) Dédié à son ami Moussu Sextius Michel.

Adaro, au loc d'ayma l'oumbreto,
Coum aûtes cops, aymi la neyt;
Quan mounto enta tu, sentz aleto,
Dou roussignol la cansouneto,
Moun amo plouro de despeyt;

Maintenantau lieu de rechercher l'ombré
Comme autrefois, j'aime la nuit;
Quand monte vers toi, sans ailes,
La chansonnette du rossignol,
Mon âme pleure de dépit.

Que lou Boun-Diu, que m'a 'stacado
A moun jas coum' un pichocan,
Tremude, en alos, ma boueilhado
En de que pusque, à la boulado,
T'aûfri moun burum, bet lugran;

Que le bon Dieu qui m'a attachée
A mon gite comme une herbe épice,
Transforme, en ailes, ma feuillée
Pour que je puisse, a la volée,
T'offrir mon parfum, belle étoile;

En te bouha moun aûlourado
Pouyri recebe, en escambi,
Lous esglits de ta lambrejado :
Quan m'enfebro talo pensado
Sentissi moun co reboumbi !

En te soufflant ma bouffée odorante
Je pourrai recevoir, en échange, [clairs :
Le jaillissement de ton flamboiement d'é-
Lorsqu'une pareille pensée m'obsède
Je sens mon cœur rebondir !

« Toun escambi nou hé nessèro,
— Me dits l'ourtig en m'escarni —
» Decho l'alirot a l'auzèro,
» E saûnejo din la banguèro
» Entretan de t'estabani. »

« Ton échange n'est pas indispensable,
— Me dit l'ortic en me contrefaisant —
» Laisse l'aileron à l'oiselle
» Et rêve dans le bourbier
» En attendant de t'évanouir. »

Lugran, pietat per l'aymadouso,
Qu'estout sumbol d'humilitat,
E que l'amou, de bergougnouso
A rendudo per trop gaûsouso,
Dempus que m'as lou cap birat !

Etoile, pitié pour l'amoureuse
Qui fut le symbole de l'humilité,
Et que l'amour, de timide qu'elle était,
A rendu par trop audacieuse,
Depuis que tu m'as tourné la tête !

Nous retrouvons les mêmes transports amoureux dans les morceaux suivants :

La Peyrossilhano e lou Coucut (La Ciguë et le Coucou des Prés);

Lou Biuèt a l'Arrouselo (1) (Le Ver de terre au Coquelicot);

La Cuco e l'Arrousé (2) (La Chenille et le Rosier);

Lou Grounch e la Flou d'Arroumec (Le Pissenlit et la Fleur de ronce), charmantes compositions qui sont de petits bijoux de ciselure.

Le grand fabuliste, auquel nous faisons encore appel, nous montrait le port majestueux du Chêne; il peignait en vers grandioses « son front au Caucase pareil, bravant l'effort de la tempête. » Il lui donnait l'orgueil qui convient à la masse de son tronc, à l'ampleur de son feuillage, au calme et à la force uniforme de sa longue végétation. Il plaignait sa chute; un arbre, aussi bien qu'un homme, peut souffrir. L'histoire des grands finit là comme chez nous par une ruine.

Le poète gascon nous fait une belle description du *Gigan de la Pi-*

(1) Dédié à Moussu G. d'Esparbès.
(2) Dédié à Moussu L. Labat.

gnada (1) (le Géant de la forêt de pins) au sujet duquel un peintre ferait tout un tableau. C'est un être souffrant qu'il aime et qu'il plaint. Comme ces vieux guerriers des temps héroïques, son corps est couvert de blessures sans cesse renaissantes, œuvre de l'homme, son bourreau, qui en tire profit Il en fait un emblème de force, de sacrifice et de charité :

Dam toun cabeilh bezin dou cèu,
Toun pé, caoussat de majourano,
De gèdre, de mousso e d'agréu,
O gran pin; l'aynat de la Lano,
Un pintre pot heze un tableù.
Semblos bengut de milhou gragno
Que lous aùtes pins, tous parens;
Trop haùt per saluda las gens,
Toun cim saludo la mountagno
Quan la brumo nou l'escuragno;
Quauque cop, adjudat pous bens,
Toun frount trémoulen accoumpagno
Lou tringl de l'aujaùme aus pastens,
E lous cantics dous pénitens
A las hestos de la campagno.
Qu'as toutz lous couradges ensems
Coumo lous souldats dou bieilh tems,
Doun se remembro nosto gnagno.
Hérit dou coustat ou deùan,
Ta plaguo poustemejo e sanno;
Entan que la donlou t'escano,
Entan que pichorlo toun san,
Pas un plagn nou cay sus la brano,
Pas un plagn nou mounto au lugran !
Lou bent soul en passa plourejo
Sus ta blassaduro e toun maù,
Doun lou sudamen s'esgoutejo
Dins uo 'scudel' ou gran didaù.
Pareilh au Seignou sou Calbayre,
Per te benja dou rousinayre
De l'ome qui t'a picassat,
Tu bailhos toun san au sannayre
E l'adescos coumo toun frayre,
Gigan de tailho e caritat!

Avec ta cime voisine des cieux,
Ton pied, chaussé de marjolaine,
De lierre, de mousse et de houx,
Oh! grand pin, l'aîné de la Lande,
Un peintre peut faire de toi un tableau.
Tu parais venu de meilleure graine
Que les autres pins, tes parents;
Trop haut pour saluer les gens,
Ton faîte salue la montagne
Quand la brume ne l'obscurcit pas
Quelquefois, aidée par les vents,
Ton front tremblant accompagne
La sonnerie du bétail dans les pâturages
Et les cantiques des pénitents
Aux fêtes de la campagne.
Tu as tous les courages ensemble
Comme les soldats du vieux temps,
Dont se souvient notre aïeule,
Blessé par côté ou devant
Ta plaie suppure et saigne,
Pendant que la douleur t'étreint;
Pendant que ton sang suinte,
Pas une plainte ne s'entend sur la brande,
Pas une plainte ne monte vers l'astre!
Le vent seul en passant pleurniche
Sur ta blessure et sur ton mal
Dont le suintement s'égoutte
Dans une écuelle ou grand dé.
Semblable au Seigneur sur le Calvaire,
Pour te venger du résinier,
De l'homme qui t'a meurtri,
Tu offres ton sang à ton bourreau,
Et tu le nourris comme ton frère,
Géant de taille et de charité!

Dizon qu'un gran aùzet d'Africo,
Au bec osta loung qu'un loung paù,
Sentz cregnenço de la coulico,
Per sous hilhs s'estripo, se caù,
Ed labets bailho, en biàduro,
Aùs sous, ahamiats e tros,

On dit qu'un grand oiseau d'Afrique,
Au bec aussi long qu'un long pieu,
Sans crainte d'avoir la colique,
Pour ses enfants s'étripe, s'il le faut,
Alors, il donne en nourriture,
Aux siens, affamés et chétifs,

(1) à Jean Rameau

De sa meùsso la carnaduro;	La chair de ses entrailles;
Tu damb toun san das la pasturo	Toi avec ton sang tu donnes la pâture
A qui t'a haùssilhat lou cos.	A celui qui t'a entaillé le corps.
Ed souffris per sa créaduro,	Lui souffre pour ses créatures,
Tu souffrissos per toun bourréu;	Toi tu souffres par ton bourreau;
Gn'a ıes mey bet debat lou céu (1)?	Il n'y a rien de plus beau sous le ciel?

C'est en véritable gourmet que *Noulens* nous décrit ensuite de la façon la plus appétissante certains chefs-d'œuvre culinaires du pays gascon. Avec quel art accompli il nous détaille leur préparation et fait valoir leur indicible saveur?

A tout seigneur tout honneur, comme dit le proverbe, c'est *l'Aùcat* (l'Oie), cette gloire gastronomique de notre chère Gascogne qui, la première reçoit l'encens de son admiration. Avec une parfaite aisance, un trait lui suffit pour faire son portrait et résumer en quelques strophes les multiples services rendus dans les ménages par ce précieux auxiliaire après sa mort :

Espìatz-lou d'aci : que saludo e culejo,
Lou gaùé dindoulen e sadout de turguet,
Lou praùbe es tan mamot, tant patut que barejo
Lous camis damb soun jacoutet.

Din soun cos tout est boun, memo turoc e plumo :
Per la couyno escaùhat lou nobi borgougnous
Reboumbis tout d'un cop, coumo lou braù que tumo;
Lou dubet l'a rendut gaùsous!

Regardez-le d'ici : il salue et frétille du dos,
Balançant le gésier et repu de maïs,
Le pauvre est si lourd, si patu qu'il balaye
Les chemins avec son gilet.

Dans son corps tout est bon, même le duvet de la plume :
Par le lit de plume échauffé, le fiancé timide
Rebondit tout d'un coup comme le taureau qui frappe de la corne;
Le duvet l'a rendu audacieux!

(1) Dans sa *Semaine* (5e jour), Du Bartas, dans sa Considération des oiseaux officieux, pitoyables et charitables, s'exprime ainsi en parlant du Pélican :

Tu sais que cestuy-ci blece son propre flanc
Pour sa postérité, qu'il prodigue son sang.
Puis lui redonne force et qu'il lui prend envie
De faire à ses enfants un transport de sa vie,
Car si tost qu'il les voie meurtris par le serpent,
Il bresche sa poitrine et sur eux il répand
Tant de vitale humeur qui reschauffez par ellle,
Ils tirent de sa mort une vie nouvelle :
Figure de ton Christ, qui s'est captif rendu
Pour affranchir les serfs, qui sur l'arbre estendu,
Innocent, a versé le sang par ses blessures
Pour guerir du serpent les lesthales morsures :
Et qui s'est volontiers d'immortel fait mortel
Afin qu'Adam fust fait de mortel immortel.....

La plumo de soun alo, aginec d'escriùpturo,
Serbis, en arrua mous bersis sou papé,
A canta sous espleits, lauda sa carnaduro
Sabourouso dou cap aù pé.

Quan se soun entutats chiquets de minjario
Entre-miey mous cachaùs, couraluts, tremouleus,
Un canet puntagut de sa plumo 'spudio
Las brigailhetos de mas dens.

La pet d'un aùcat gras petera se sa grecho
Douman n'es pas hounudo e coeyto sus houec dòus,
E se lou courpitoun, las alos e la couecho
Ne nadon din lous caùderous.

Apey m'este anguitat de tchichous e d'armotos,
(Las armotos que soun fumelos d'escaùdou),
Souy sigu de droumi milhou que las marmotos
E d'aùco d'este saùnejou.

Un quartié de coufit, tout soul e sentz coudéno,
Es prou per unctéja la soupos de caùlets;
Quan lou boucin salat gresilho a la padeno,
M'en baù bregua lous goubelets !

Per un taulejadou, ni lèbe ni gario
D'un bet hidge d'aùcat nou balon la sabou,

La plume de son aile, propre à l'écriture,
Sert, en alignant mes vers sur le papier,
A chanter ses exploits, à louer sa chair
Savoureuse de la tête aux pieds.

Quand se sont introduits quelques débris d'aliments
Entre mes molaires, creuses et tremblantes,
Un tuyau de sa plume, taillée en pointe, expulse
Les débris d'entre mes dents.

La peau d'une oie grasse éclatera si sa graisse
Demain n'est fondue et cuite sur un feu léger,
Et si le croupion, les ailes et les cuisses,
Ne nagent dans les chaudrons.

Après m'être régalé de graisseries et d'armotes
(Armotes sont femelles de pâte de maïs)
Je suis certain de mieux dormir que les marmottes
Et de rêver d'oie.

Un quartier d oie confit seul et sans couenne
Est suffisant pour graisser la soupe de choux;
Quand le morceau salé cuit en bruissant à la poèle;
Je m'en vais rincer les verres !

Pour un amateur de table, ni lièvre, ni poule
Ne valent un foie d'oie et n'égalent sa saveur,

E, se l'an cailhiùat de truffos, sa tarrio
M'agrado mès qu'un pot de flous !

Soun co bau pas soun cos : quan passon en familho,
Prop la bordo, estranis, bourgès ou manarrous,
Ed cridasso en courre sus la may ou la hilho
E lous gnaco lous coutilhous.

Et si on le farcit de truffes, sa terrine
Me plait mieux qu'un pot de fleurs!

Son cœur ne vaut pas son corps, quand passent en famille,
Près de la métairie, étrangers, bourgeois ou mendiants
Elle criaille en courant sur la mère ou la fille
En mordant leurs jupons.

Il fera ressortir avec la même conviction les mérites de la *Pouloyo* (1) (la Dinde), qu'il célèbre avec un brio capable de vous mettre l'eau à la bouche :

La Pouloyo
Es beroyo
Din soun negre casaquin,
Que mirailho,
Coumo dailho,
A la hailho,
D'un bet soureilh, lou matin.

La dinde
Est belle
Dans son noir casaquin,
Qui miroite
Comme une faux,
A la clarté
D'un beau soleil, le matin.

En platz, dambe la maméro
De soun frout en pendilhéro,
Quan s'arrodo sou camin,
Culéjo ou biro, en coulèro,
Lou rabat de sa machèro,
Mitat san e mitat bin !

Elle me plaît avec l'excroissance
En suspension sur son front,
Quand elle fait la roue sur le chemin
Elle frétille du dos ou tourne, en colère,
Le rabat de sa joue,
Moitié sang et moitié vin !

Ero à taùlo
Coueyto à l'aùlo,
Es un mens goustous boucin
Qu'embroucado,
Ben unctado
E daùrado
Damb lou tchuc de soun sagin.

A table
Cuite au pot
C'est un morceau moins savoureux
Q'embrochée,
Bien arrosée
Et dorée
Avec le suc de sa graisse.

Arré nou la baù truffado,
Sustout quan es arrousado
D'un bin, d'un rouge osta biù
Que lou doun es empoulprado,
Din la gleizo, a la beyrado,
La culoto dou Boun-Diù !

Rien ne l'égale truffée,
Surtout lorsqu'elle est arrosée
D'un vin, d'un rouge aussi vif
Que celui dont est empourprée,
Dans l'Eglise, sur les vitraux,
La culotte du Bon Dieu !

(1) Dédié à Moussu F. Larnaudo.

Il fera appel à sa verve toute Gauloise pour nous faire apprécier *l'Escaudoun* (Pâte de Maïs), mets gascon qui a toutes ses préférences. Il procède avec soin à sa confection, et s'il se délecte devant ce plat favori préparé à point, il met en garde les amateurs trop friants contre les facheux effets d'une indigestion :

Un escaudoun bien amarat
He leùa las peilhos pou prat.

La pâte de maïs bien pétrie
Fait lever les robes dans les prés !

Quan la hario es prou tourinado
Caù l'amara damb un bastoun
E lugreja boste escaùdoun
Dambé mounjetos de l'annado,
Damb bielhos s'aymotz lou cuşsoun.
La pasto, plan abarrejado
E mitounado sus houec dous,
Se cambio en coquo daùrado,
Se cambio en escaùdoun blous.

Quand la farine est assez grillée
Il faut mélanger avec un bâton
Et moucheter votre pâte de maïs
Avec des haricots de l'année,
Ou des vieux si vous aimez le charançon.
La pâte, ainsi bien mêlée
Et cuite sur un feu doux,
Se transforme en un gâteau doré,
En une pâte de maïs succulente.

Lambrejon aqueros armotos
Coumo lou couyre d'un careilh,
Arrazo me, gouyo, un pareilh
De salerous ou de calotos :
Boy, din cado man, un soureilh !
Apey aluco la candelo
E, tiro me bin darunan :
Me bau plea la gargamelo
Damb escaùdoun dinqu'à douman.

Elles flamboient ces armotes
Comme le cuivre d'une lampe à trois becs;
Approche-moi, servante, une paire
De jattes de terre ou d'écuelles :
Je veux, dans chaque main, un soleil!
Après allume la chandelle
Pour tirer du vin de l'an dernier :
Je vais me remplir la panse
Avec de la bouillie de maïs jusqu'à demain

A taulo, de poù que s'esbente !
Minjen caù : te houn coumo mèù !
E senz touca lous bords, taleù
A la bouco, taleù aù bente !
Adaro passera? Beleù...
Quan las mounjetos soun coueytiùos
Nou mounon qu'un petit fredoun,
Mè taben se soun escrusiùos
Brounzissen ostan qu'un canoun.

A table, de peur qu'elle ne se refroidisse,
Mangeons chaud : elle fond comme miel !
Et sans toucher les bords, sitôt
A la bouche, aussitôt dans le ventre !
Maintenant passera-t-elle? Peut-être...
Lorsque les haricots sont faciles à cuire
Ils ne murmurent qu'un petit refrain,
Mais aussi s'ils sont résistants
Ils résonnent autant qu'un canon.

Gouyo, lequeras la caùdero;
Lou houns de gritçhos es milhoun
Que la mico de l'escaùdoun;
E se t'embrastos la machèro
E, din lou leyt lou courpitoun,
Coumo lou drolle à la cugnèro
Quan a trop poupat àu cujoun,
Pouyras, en bregua la bachéro,
Te bregua taben lou mentoun.

Servante, tu lécheras le chaudron;
Les croutes du fond sont meilleures
Que la mie de la pâte;
Et si tu te barbouilles les joues,
Et dans le lit le croupion,
Comme l'enfant dans le berceau
Quand il a trop tèté à la gourde,
Tu pourras, en lavant la vaisselle,
Te nettoyer également le menton.

Moun Diu, m'atz bailhat la flouchèro
Per m'este engulat d'escaùdoun !
Cado mounjeto e mounjetoun,
M'eschourdis mès que la touèro,
Me puntcho mès qu'un guingassoun !
Moun budet, coumo uo biùèro,
S'entorclo din moun bente arroun,
E diren que din sa canèro
S'es estujat un harrissoun !

Mon Dieu, vous m'avez donné la diarrhée
Pour m'être gorgé de pâte de maïs !
Chaque haricot, grand ou petit,
M'assourdit plus que le tonnerre,
Me pique davantage qu'un gros clou !
Mes boyaux, comme si une vipère
S'enroulait tout autour dans mon ventre,
Me laissent croire que dans leurs tuyaux
S'est caché un hérisson.

Un escaùdoun bien amarat
Hé bacha culotos pou prat !

La pâte de maïs bien mélangée
Fait baisser les culottes dans les prés !

Et le gai Parnassien, qui sait si bien apprécier la saveur des grasses volailles et ses mets favoris, sera naturellement amené à glorifier *lou Piquopout* (Le Vin de folle-blanche), pour les arroser et compléter le régal :

Un brabe curé de campagno
En trinca, damb jou, me digout :
« Nat bin de Bourdeù, ni d'Espagno,
« Nou baù, per dehoura la cagno,
« Un boun beyre de piquopout. »

Un brave curé de campagne,
En trinquant, avec moi, me dit :
« Nul vin de Bordeaux, ni d'Espagne,
« Ne vaut, pour chasser la paresse,
« Un bon verre de piquepout. »

Per aco, jamès nou l'embesso
Quan lou ba tira dou barriù,
E, se lou batio à la messo,
Ailhus lou beù, din sa simplesso,
Atau que la heyt lou Boun-Diù.

Pour cette raison, jamais il ne le répand
Quand il va le tirer au fût,
Et s'il le baptise à la Messe,
Ailleurs, il le boit dans sa pureté,
Tel que l'a fait le Bon Dieu.

Quan s'es mouflinat la gargolo
A brespos mounto au prechadé,
Oun sa bouès s'eslamo e tremolo
Au punt que lous Frays de l'escolo
Gouhon de plous lur moucadé !

Lorsqu'il s'est rincé le gosier,
A Vêpres il monte en chaire
Où sa voix s'enflamme et tremblotte
A tel point que les Frères de l'école
Mouillent leurs mouchoirs de pleurs !

Aquet bin blanc de las barricos
Fluis mès cla qu'un arriùet,
E barejo, sentz da coulicos,
La roubiduro e las alicos,
Embescados din lou budet.

Ce vin blanc des barriques
Coule plus clair qu'un ruisseau,
Et balaye, sans donner des coliques,
Les rognures et les débris
Englués dans les boyaux.

L'ayguo se mudo, a la bugado,
En lechiù espès e pichous;
Lou bin blanc, trebous a l'intrado
Din noste bente, apey cubado,
En sailhis clarejat e blous.

L'eau se transforme, à la lessive,
En eau de lessive épaisse et couleur d'urine;
Le vin blanc trouble à l'entrée
Dans notre ventre, après avoir cuvé,
En rejaillit clair et limpide.

Lou matin, au loc de leytatge,
Afflasquissen per l'estoumac,
Dejuni damb pan de menatge,

Le matin, au lieu de lait,
Débilitant pour l'estomac,
Je déjeune avec du pain de ménage,

(1) Dédié à soun amic G. Niel.

Gouhinat dins un soul beùratge,	**Trempé dans l'unique breuvage,**
Din la tchuqueto (1) d'Armagnac.	**Dans le vin exquis d'Armagnac.**
La tchuqueto caùderejado	Ce vin exquis, cuit à la chaudière,
Se trobo, quan a prou bourit,	Se trouve quand il a suffisamment bouilli
En ayguo de bito cambiado	Transformé en eau-de-vie
E pot milhou qu'ayguo putzado	Qui peut mieux que l'eau de puits
Rebiscoula lou co transit.	Ravigoter le cœur transi.

Amoureux de la nature, il sut la comprendre et traduire les impressions qu'elle lui donna. Il l'a chantée sous tous les aspects les plus variés. Il a peint les étés flamboyants, les champs de blés et de maïs, les grappes de raisins fécondées sous l'ardent soleil du midi Gascon; la mélancolie séduisante de l'Automne, avec ses tons rougis, ses arbres mouillés et ses mousses jaunissantes; il a peint les hivers désolés et aussi les hivers délicats, et les printemps enfin, les printemps triomphants, aux frondaisons éclatantes, aux harmonies tendres et poétiques. Il a peint les grands arbres qui mirent leur feuillage dans les eaux fuyantes, toutes ces choses aux heures différentes où s'éveillait l'inspiration.

Il complètera ses hymnes à la nature en faisant passer sous nos yeux une succession de tableaux où il nous montre les paysans dans leurs occupations rustiques. Comme *Dastros* dont il s'inspire, il nous décrira d'après nature avec sa verve empreinte d'un réalisme tout gaulois les veillées, consacrées à la *Despeloucado* (Dépouillement du Maïs), qui se terminent par des danses, nous aurons alors claire vision des jeunes gens et jeunes filles liés par les mains pressées, dansant la ronde endiablée où claquent doigts et baisers :

Lous cabeilhs de turguet, boueytats per carretados,
S'apilon sus lou so; las estelos claùades
Aù ceù blu per la man dou meste sarailhé,
De louy, damb oueilhs luzens, espion la milhoco;
Diren que toutos an embejo de la coco
Amarado dambé hario de milhé.

Lous bezis soun benguts a las despeloucado,
Lous jouens apariats : amourous e beziado

Les têtes de maïs, versées par charretées,
S'empilent sur l'aire; les étoiles fixées
Au ciel bleu par la main du maître serrurier.
De loin, de leurs yeux luisants, contemplent le maïs;
On dirait que toutes ont envie du gâteau
Empâté avec la farine de millet.

Les voisins sont venus au dépouillement.
Les jeunes accouplés : l'amoureux et sa préférée

(1) *Tchuqueto* (en Béarnais *Suqueto*, veut dire : Vin exquis..

En dus birats de man descohon lou cabeilh,
L'estorson ras dou cot, darrigon sa perruco;
Labets sa punto d'aur, nuso coumo la cuco,
Clarejo, din lous dits coumo un tros de soureilh.

La bruno a bet crida : « Tocos y doun se gaùsos. »
Lou blound, en pequeja dam berdiùsos-berdaùsos,
Pegnico la maynado au gras dou courpitoun,
Mio, crey-me, sa dits : « Henno despeloucado
« Es me bero taben, mè n'es pas mès aymado
« Coumo t'at baû mucha damb un double pountoun. »

Lou drolle, tout-à-round, poutejo la droulleto;
Sous pots bregnon pertout; ero, de sa man dreto,
Ly hyco un cabougnat e l'apero « pacan! »
Se lou gouyat se tourno e dehè sa couheto :
Ero d'un repotis l'y tiro la bouneto
E lou defido apey un tanoc à la man.

La despeloucado
Acabado,
Las gouyatos, lous gouyatous
Deychon, sou so, lous grus, lous tanocs, la peloco,
E ligats, coumo ceps en troco,
Danson la roundo dous Daymous!
Oun claqueton digts e poutous.

En deux tours de main décoiffent la tête
La tordent au ras du cou, arrachant sa perruque,
Alors sa pointe d'or, nue comme la chenille,
Luit dans leurs doigts comme un morceau de soleil!

La brune a beau crier : « Touches-y donc si tu l'oses. »
Le blond, en badinant avec des proverbes,
Pince la jeune fille au gras du croupion,
Ma chère, crois-moi, dit-il : « Femme dépouillée
« Est certes plus belle, mais n'est pas plus aimée
« Comme je vais te le montrer par un double baiser. »

Mon drôle, sans interruption, embrasse la fillette:
Ses lèvres vendangent partout; elle, de sa main droite,
Lui fiche une gifle et l'appelle « vaurien! »
Si le garçon se retourne et défait sa coiffure,
Elle, d'une riposte avec la main, lui enlève le bonnet
Et le défie ensuite un épis égrainé de maïs à la main.

Le dépouillement
Achevé
Les garçons et les filles
Abandonnent, sur l'aire, les grains, la spathe, les épis égrainés,
Et liés, comme des champignons en corde
Dansent la ronde endiablée!
Où claquent doigts et baisers.

La Heyado ou *Culhido dou Hen* (la Fenaison), sera pour lui l'occasion de nous initier à ce travail des campagnards qu'il nous montre en pleine activité dans une succession de vers bien rythmés qui embaument le parfum enivrant du foin coupé :

Aù puntet dou jour la lauzeto
Canto din la nublo, souleto,
La glorio dou prince soureilh.
Adaro, en plen, enlubissento.
E la laùzo mes gayhasento
Lahuto un più-più sentz pareilh.

Au point du jour, l'alouette
Chante seule, dans la nuée
La gloire du prince Soleil.
Maintenant qu'il est en plein éblouissement
Sa louange devient plus gracieuse,
Elle siffle un piaulement sans pareil.

Sa merbilhouso gourguejado,
Cay, en s'esglita sus la prado,
Din l'aùreilho dous heyadous,
Que dailhon l'herbeto aùlourado
Per las hennos taleù pintouado.
Pramo qu'arrestecs soun pientous.

Sa merveilleuse roulade
Parvient, en jaillissant sur les prés,
Dans l'oreille des faneurs,
Qui fauchent l'herbe embaumée
Sitôt peignée par les femmes,
Parce que les râteaux sont des peignes.

Per lou basme de la heyado
La natur' es embriagado :
L'ome, l'aùzet e lou lizorp,
Touts lous estes qu'an la sentido,
En huma lou hum de culhido,
Tenguon lous prats per encensouer.

Par le baume de la fenaison
La nature est enivrée
L'homme, l'oiseau et le lézard,
Tous les êtres possèdent l'odorat,
En respirant le fumet de la récolte
Tiennent les prés pour des encensoirs.

Quaùque cop esbatouso drollo,
Cargado d'arroundi la molo,
Se bouquilho dessus lou tas,
Ou per l'inclino cabirolo
Sentz poü de mucha la ligolo,
Nouzerado en sus dou débas.

Quelquefois une folâtre jeune fille,
Chargée d'arrondir la meule,
Se roule sur le tas,
Ou sur la pente cabriole
Sans crainte de montrer l'attache
Nouée au-dessus de ses bas.

De hurum de hen enflayrado,
La henneto s'es requilhado :
Labets lou galant alecat
La sentis de prop e poutejo;
Ero l'y hé passa l'embejo
En arripousta d'un coulhat.

Embaumée du parfum du foin,
La fillette s'est relevée :
Alors le galant hardi
La serre de près et l'embrasse;
Elle aussitôt lui fait passer l'envie
En ripostant par un soufflet.

Uo camiolo, rede estreto,
Addusis à la maysouneto;
Oun sera lou hen abricat;
La mountado es auarr, e dreto,
Jamès arrodo de carreto
Aquet carrelot n'a reguat.

Un sentier bien étroit
Conduit à la maisonnette,
Où le foin sera abrité;
La montée est escarpée et droite,
Jamais roue de charrette
N'a rayé cette ruelle.

En tricot, que la suzou colo,
Lou segayre enhourco sa molo,

En tricot, d'où coule la sueur,
Le moissonneur enfourche sa meule,

(1) Dédié à Moussu H. Labeyrio, Goubernadou dou Crédit Fouucié.

La cargo e s'entuto debat
L'amassadis d'herbo apilado;
E la prado semblo mountado
De la plano sou coustalat.

La charge et disparait sous
Le tas d'herbe empilée
Et la prairie semble montée
De la plaine sur le coteau.

Dans *la Cansoun de Bregnos* (la Chanson de Vendanges) il nous rappellera délicieusement le bon vieux temps où l'on vendangeait encore et où la gaieté coulait à flots dans les vignes, comme le vin dans les pressoirs. Que les temps sont changés !

Fredoun

Lou bin dous
D'oueilh de Tour e Blanqueto
Amelleo lous poutous
Ailhats dous amourous
E bregnats à l'oumbreto,
E pramo d'aco soun milhous
Lous poutets de bouqueto
Unctado de bin b'ous!

Refrain

Le vin doux
D'Œil de Tour et Blanquette
Emmielle les baisers
Frottés d'ail des amoureux
Et dérobés à l'ombre;
Pour ces motifs ils sont meilleurs
Les baisers d'une petite bouche
Humectée de vin doux !

A la bigno, per l'arrousado,
Lous bregnayres benguon matin :
La bregnayro, peilho troussado,
Escapso la gaspo gruado
En bira l'esquio aù bezin.

A la vigne, avec la rosée,
Les vendangeurs viennent matin :
La vendangeuse, la robe retroussée,
Décapite la grappe grenue
En tournant le dos à son voisin.

E toustem, la reo plegado,
Culhebo, en segua l'arrasin,
E darrer, a cad' abachado,
Mustro coum es camoligado
Sentz meffidenço, aù dit bezin.

Et toujours l'échine courbée [sin,
Elle lève le postérieur en détachant le rai-
Récidive chaque fois qu'elle s'abaisse
Et montre comment elle porte la jarre-
Sans méfiance au susdit voisin. [tière

Uo bieilho crido à la joeneto :
« Pren gouardo aù maynat dou Bidaù,
« Qu'a birat mès d'uo couheto
« E pren gouardo que sa gantcheto
« Nou t'esquisse lou deùantaù. »

Une vieille crie à la jouvencelle :
« Prends garde au fils de Vidal,
« Qui a retourné plus d'une coiffe,
« Et prends garde que sa serpette
« Ne te déchire le tablier. »

Lous mousquilhs, layrous e pintayres,
Per halops taston lou bin dous,
Ou be brounzinon din lous ayres,
En attenden que lous bregnayres
Aùgen boueytat lous semalous.

Les moucherons, voleurs et ivrognes,
Par essaims goûtent le vin doux,
Ou bien résonnent dans les airs
En attendant que les vendangeurs
Aient vidé leurs paniers de bois.

Lou meste aù tchay dits: « Sentz ensegno
« Benerey lou bin d'aquest' an,
« Mès escàuhent que nado legno,
« Amics, baù mès houra la bregno
« Que la hango de *Barboutan* ! »

Le maitre du chai dit : « Sans enseigne
« Je vendrai le vin de cette année,
« Plus échauffant que pas une buche;
« Amis, il vaut mieux fouler la vendange
« Que la boue de *Barbotan* ! »

Lou bin fluis, lou bin pachèro
Din la cubo, din la semaù,
Oun baùo e bouris de coulèro
Au trouilh per canet e canèro,
La bigno que picho que plaù !

Lé vin coule, le vin déborde
Dans la cuve, dans la comporte,
Où il bave et bout de colère ;
Au pressoir, par tuyaux et robinets,
La vigne ruisselle comme la pluie !

Lou bin dous
D'Oueil de Tour è Blanqueto, etc...

Le vin doux
D'Œil de Tour et Blanquette, etc...

Admirons un peu plus loin une page délicieuse où il nous montre les amours de paysan dégagées des calculs compliqués de la psycologie.

Il nous peint sous sa forme réaliste les aveux naïfs et les brûlants baisers *dou Pastou à la Pastouro* (du Berger à la Bergère) prouvant ainsi que pour le charme des idées et celui des mots sa Muse ne le cède en rien à celle de *Théocrite :*

Tous oueilhs blus soun duos briùlethos
Qua nou destinton ben ni fret;
En semblon encoué me fresquetos
Se lambrejo toun risoulet

Tes yeux bleus sont deux violettes
Qui ne déteignent ni vent ni froid:
Elles me paraissent encore plus fraiches
Si ton sourire flamboie.

Quan marchos nado cicoulano
Nou tournejo coumo toun cos;
Gna pas nat gruet de myourano
Ostan rousadet que tous pots !

Quand tu marches, pas une couleuvre
N'est souple comme ton corps:
Il n'y a pas de grain de grenade
Aussi rose que tes lèvres !

Darré la seguo de la prado
Ma bouco doublo tas coulous;
Jamès nou t'ey prou poutejado,
Lous loungs poutets soun lous milhous!

Derrière la haie de la prairie
Ma bouche double tes couleurs;
Jamais je ne t'ai assez embrassée,
Les longs baisers sont les meilleurs !

Se bos parti, disi : « Tout aro »
E sou tap damoron touts dus,
Sentz beze la neyt que debaro,
E sentz entene l'*Angelus* ;

Si tu veux partir, je te dis: « Tout à l'heure »
Et sur le tertre nous restons tous les deux »
Sans voir la nuit qui descend,
Et sans entendre l'*Angelus*.

Lou dimèche, sus la bourrico,
Ban a la messo, au petit trot;
Si la campano au louy repico
Te repiqui poutous sou cot.

Le dimanche, sur la bourrique,
Nous allons à la messe au petit trot;
Et si la cloche au loin carillonne à coups [précipités,
Je redouble mes baisers sur ton cou.

Tas poupetos, sos e parieros,
En semblon goumichets de neù,
Nizerats debat tas brassièros
Per lou gran cardayre dou cèu.

Tes seins, sœurs et égaux,
Me semblent des pelotons de neige,
Nichés sous tes brassières
Par le grand cardeur du ciel.

Quan damb jou sies maridado,
Se m'aymos conmo jou t'aymi,
Sus ta camiseto alandado
En decheras, la neyt, droumy !

Lorsque avec moi tu seras mariée,
Si tu m'aimes comme je t'aime,
Sur ta chemise ouverte
Tu me laisseras dormir la nuit !

Son inaltérable gaieté s'exercera encore dans *lou Roundeu Gascoun* (le Rondeau Gascon) où le mouvement du vers est aussi rapide que le mouvement de la danse :

Fredoun	*Refrain*
Danso, musico,	Danse, musique,
Nou coston brico;	Il n'en coûte rien;
An tout aco	On a tout cela
Per un so!	Pour un sou!
Esberidetos et couhados	Eveillées et coiffées
D'un mouchouer de sed' ou coutoun,	D'un mouchoir de soie ou de coton,
Nouzerat au raz dou chignoun,	Noué au bas du chignon,
Dambé lous gouyats arruados,	Avec les garçons alignées,
Roundoulejats, beros maynados,	Dansez des rondes, belles jeunes filles,
Sus l'herbo aù soun	Sur l'herbe, au son
Dou tympanoun (1).	Du tympanon.
Lou miayre, à cado camado,	Le conducteur, à chaque enjambée,
S'emlayro dins un biroulet;	S'enlève dans un demi-tour;
En tourneja pès et moulet	En retournant pieds et mollets,
Tiro en aùan, hé retirado;	Il tire en avant, puis se recule,
E, soun amigo saludado,	Et son amie saluée,
Recay tout dret	Il retombe tout droit
Coum un quilhet.	Comme une quille.
La droulleto, aù joc escauhado,	La fillette, échauffée au jeu,
Embio aù drolle un risoulet;	Envoie un sourire à son danseur,
Ed he peta, coumo lou fouet,	Qui fait claquer, comme un fouet,
Sous digte decats sa beziado,	Ses doigts, vers sa voisine,
La pegnico à cado saùtado,	La pince à chaque saut,
E s'es adret	Et s'il est adroit
Hico un poutet.	Lui dérobe un baiser.
Per marca l'ayre caboussejo	Pour marquer la mesure le musicien
Lou musicayre au miey don roun,	Hoche de la tête au milieu du rond,
D'uo man tusto un tympanoun	D'une main il frappe sur le tympanon
E de l'aùto que lahutejo	Et de l'autre il flûte
E bailho à la drollo l'embejo	Donnant à la fillette l'envie
D'amoureja,	De faire l'amour,
Chiùleteja.	De siffler.
Dansats, dansats, gentos dounzelos,	Dansez, dansez, charmantes jeunes filles,
Au cla de soureilh ou lugran,	A la clarté du soleil ou de la lune,
Mes n'anguets pas, damb lou galan,	Mais n'allez pas avec l'amoureux,
Cuilhi per lous blats arrouzelos,	Cueillir des coquelicots dans les blés,

(1) Instrument de musique consistant en une planche de bois de 80 c. de long sur 25 de large, muni de cordes de laiton tendues aux deux extrémités sur deux chevalets. L'artiste le supporte sur son bras, battant la mesure sur les cordes avec une baguette de bois, tandis que le flageolet chante la mélodie.

Ni tapauc cerca nious d'aùzelos
Ou parpailhots
Dins lous bruchots.

Danso, musico,
Nou costo brico...

Ni chercher des nids d'oiselles
Ou des papillons
Dans les buissons.

Danse, musique,
Il n'en coûte rien...

En pleine possession de tous ses moyens, l'aimable poète passe avec une aisance toute juvénile et le plus vif entrain d'un sujet à un autre, comme un gai pinson saute de branche en branche. Maître de sa langue, il l'assouplit à son gré, soit qu'il traite des choses inanimées comme *lou Careilh* (1) (la Lampe à trois becs), *la Pousouèro* (la Chandelle de résine), ou qu'il aborde des sujets plus graves; sa verve, pas plus que son inspiration, ne lui font défaut.

Dans cet ordre d'idées, nous signalerons *la Maysoun maùdito* (*au bieilh têms*), la Maison maudite (au vieux temps) où le récit est dramatique et poignant :

Gn'a maysoun, toustem bourrouilhado,
A la carrêro dous pastens,
Oun benguon burla, cado annado,
Un candeloun, lous penitens.

Il existe une maison, toujours fermée,
Dans la rue des pâturages,
Où viennent chaque année les pénitents
Brûler un cierge.

Lou souls que l'aùgen bisitado
Soun lou fred, la ploujo et lous bens,
Que la tour, doun es capulado,
Decho s'intutoua deguens.

Les seuls qui l'aient visitée
Sont le froid, la pluie et les vents,
Que la tour dont elle est coiffée,
Laisse s'engouffrer dedans.

L'estiù, deùan, parech daùrado
Au lam dou sourcilh dou matin;
E, per darré, qu'es entourclado
De lambrusquos e jansemin.

L'été, par devant, elle paraît dorée
Aux rayons du soleil matinal,
Et, par derrière, elle est entourée
De vigne sauvage et de jasmin.

Uo croutz de bouch, mirgailhado
De beùzos e brousts de cardoun,
Debaro, aù miey de la façado,
Dinqu'à mitat dou frinestoun.

Une croix de buis, diaprée
De scabieuses et de pousses de chardons,
Descend, au milieu de la façade.
Jusqu'à la moitié du croisillon.

Sou taùloment de la frinesto,
Eutre dus pots de resera,
Dus briulhès sanguins, flous de hesto,
Goeyton la croutz en l'adoura.

Sur l'entablement de la fenêtre,
Entre deux pots de réséda,
Deux violiers, couleur de sang, fleurs de fête,
Gardent la croix en l'adorant.

L'ariesto, dambé sas flouretos,
Semblo cambiado en auta;
Praco caperans, ni menetos
N'y benguon prega ni canta.

La fenêtre avec ses fleurettes
Semble transformée en autel;
Pourtant, ni prêtres ni dévotes
N'y viennent prier ni chanter.

La maysoun, dehoro arrisento
Coumo las estelos dou ceù,

La maison, en dehors souriante
Comme les étoiles du ciel,

(1) Dédié à Moussu V. Delbergé.

Deguens abrico l'espaùentò...
Aqui demoro lou bourreù !

Abrite au dedans l'épouvante...
C'est là qu'habite le bourreau!

Ostaleù qu'a heyt sa bregnado,
D'un soul cop de soun picassoun,
E bouytat, au clot, sa cubado,
S'en tourno, triste, à sa maysoun,

Sitôt qu'il a fait sa moisson,
D'un seul coup de sa bache,
Et vidé, dans le trou sa cuvée,
Il s'en retourne triste à sa maison,

Trouba sa crabo e sas abeilhos :
Quan a laùat soun trounc d'agreù
E sa picasso, a cops de seilhos,
Ed brespailbo de leyt e meù !

Trouver sa chèvre et ses abeilles :
Quand il a lavé son tronc de boue
Et sa bache, avec force sœaux d'eau,
Il goûte avec du lait et du miel !

Ailleurs, en des vers merveilleux d'image et de lyrisme, le poète célèbre la magnificence de *las Poupos* (1) (les Seins), coupe de vie de l'humanité :

La blancou de liris, de beringailhs, d'hydrios,
L'opali de la luo, oumbrejado de blu,
L'ybori de la Tour, laudado as Letanios,
Sous mes blousos encoué que la neù d'un seng nu.

Lou creadou boulouc, en empasta la poupo,
En azuli sous nerbs, l'y dar emplec sagrat;
Labets d'un cop de digt ed l'amoullout en coupo
Per l'empli de la leyt doum biù l'humanitat.

La poupo, desempus, es la gourguo de bito
Oun se soun abeùrits touts lous engendraments
Dous omes parechuts, en passado ou bisito.
Sus la terro atrauès lous bieilhs ou nauès tems !

La blancheur du lis, du vase de cristal, de l'urne de marbre blanc,
L'opale de la lune estompée de bleu,
L'ivoire de la tour, vantée dans les Litanies
Sont encore plus pures que la neige d'un sein nu.

Le créateur voulut, en pétrissant le sein,
En bleuissant ses nerfs, lui donner un emploi sacré;
Alors d'un coup de doigt, il le modela en coupe
Pour le remplir du lait dont vit l'humanité.

Le sein depuis lors est la source de vie
Où se sont abreuvés tous les engendrements
Des hommes parus, de passage ou en visite,
Sur la terre à travers les vieux ou nouveaux temps !

On peut encore citer *la Mouilhé d'autes cops* (2) (l'Epouse d'autrefois), d'où se dégage une poésie de grand vol :

(1) Dédié à Moussu G. Leygues.
(2) Dédié à sa Béro-So Balentino Noulens.

Tout qu'en platz den la maysouneto
Pramo de tu, moun brab' amic :
Aû cantoun dou teù l'aùrinleto
Per nizera hé soun mastic.

Tout me plaît dans la maisonnette
A cause de toi, mon pauvre ami :
Au coin du toit l'hirondelle
Pour couver prépare son mortier.

Ma may m'a dit : « L'aùrinleto
« Porto bounhur, porto proufit
« A la mouilhé, quan es adreto,
« A l'omo quan es esberit. »

Ma mère m'a dit : « L'hirondelle
« Porte bonheur, porte profit
« A la femme, lorsqu'elle est adroite
« A l'homme quand il est travailleur. »

Lou paradis teng den ma crampo,
Oun lous mùbles parlon de tu,
De tous poutets, au cla de lampo,
E de tous poutets, à l'escu.

Le paradis tient dans ma chambre,
Où les meubles parlent de toi,
De tes baisers à la clarté de la lampe,
De tes baisers dans l'obscurité.

Quan arribos tout es en hesto :
La campano tringlo au clouché,
E l'acacia, per la frinesto,
Hé neùa las flous sou planché.

Quand tu arrives, tout est en fête :
La cloche tinte au clocher,
Et l'accacia, par la fenêtre,
Fait neiger ses fleurs sur le plancher.

Quand d'estoupo, sus ma cadièro
Bengui moun coueil de cabeilha,
Tu qu'en hes cayje la hilèro,
Per, sus mous jouilhs, l'amou hila.

Lorsque je viens de dresser,
Ma quenouille d'étoupe sur ma chaise,
Tu me fais tomber le fuseau
Pour filer l'amour sur mes genoux.

De la bargado de la gnagno,
T'ey hey sieys camisos de bot,
Et din l'armari de mountagno
Las ey catsados sou taùlot.

Du chanvre teillé de ma grand'mère
Je t'ai fait six chemises de grosse toile,
Et dans l'armoire de montagne
Je les ai alignées sur la planche.

Que m'as dat la Bierjo pintrado
Sus papé blan, en peilhot blu,
Doun la bouco semblo empeùtado
Sus lou frount dou maynat Jésu.

Tu m'as donné la Vierge peinte
Sur papier blanc, en robe bleue;
Dont la bouche semble greffée
Sur le front de l'enfant Jésus.

A la mort de ta praùbe mayre,
Que croumpès lou gran Crucific,
Per un escut, d'un Sen-Jacquayre
Esbrassat, boussut e pèpic.

A la mort de ta pauvre mère,
Tu achetas le grand Crucifix,
Pour un écu, d'un pèlerin
Privé de bras, bossu et pied-bot.

Dempus, deùan la croutz sagrado,
L'hiùer, lou printems e l'estiù,
En dus que coupi ma pensado,
Mitat per tu, mitat per Diù.

Depuis, devant la croix sacrée,
L'hiver, le printemps et l'été,
En deux je coupe ma pensée,
Moitié pour toi, moitié pour Dieu.

Caùquoun praco me manqu' encouèro !
Per acaba de me mubla,
Amic, me cadre la cugnèro,
Trigues pas de me la bailha !

Pourtant quelque chose me manque en-
Pour achever de me meubler. [core !
Ami, il me faudrait un berceau,
Ne tardes pas à me le donner !

Citons au passage : *la Pregario de la bieilho Aueilhéro* (1) (la Prière de la vieille Bergère), qui est un touchant petit chef-d'œuvre :

(1) Dédié à Moussu J. de Pesquidoux.

Quan, de bosto bouès soubirano	Lorsque, de votre voix souveraine,
Debarado din la campano,	Descendant dans la cloche,
Moun Diu, me tringlots l'*Angelus*.	Mon Dieu, vous me sonnez l'*Angelus*,
Taleù m'ajulbi sus la brano	Aussitôt je m'agenouille sur la bruyère
E ma pregari, de la lano,	Et ma prière, de la lande,
Mounto, en s'aleteja, catsus !	Monte là-haut en voletant.
Agradatz doun la pregario	Acceptez donc la prière
Que l'aueilhèro bous embio;	Que la bergère vous adresse;
Moun troupet, en brousta sou tap,	Mon troupeau en broutant sur le tertre
Debino que disi mercio	Devine que je dis merci
A l'Agnelet, hilh de Mario,	A l'Agneau, fils de Marie,
E lou cerco en leùa lou cap !	Et le cherche en levant la tête !
Agnet de Diù, sentz pecaduro,	Agneau de Dieu, sans péché,
Mentrè que pèchots la berduro	Pendant que vous broutez l'herbe
Din bostes prats, hemats de meù,	Dans vos prés, fumés de miel,
Bailhats farouch à cado aùeilho,	Accordez du trèfle à chaque brebis,
Pan sus terro a la praùbo bieilho,	Sur terre du pain à la pauvre vieille,
Scabelo en sesquo din lou ceù !	Un siège en paille dans le ciel !

Nous terminerons nos citations par *lou Meste aus Oubrès de la Cathédrau* (*au bieilh temps*) (1) (le Maître aux Ouvriers de la Cathédrale (au vieux temps), pièce qui couronne admirablement le recueil et où rayonne une poésie qui s'élève aussi haut que la flèche du vieux monument. C'est une haute et fière inspiration, où l'on sent en des frissons de poésie palpiter la foi ardente des ancêtres qui, devant la majesté du Tout-Puissant, s'inclinent respectueux et recueillis, pareils aux paysans de Millet, quand ils écoutent au lointain les tintements de *l'Angelus* élevant vers le ciel la prière confiante et pure de leurs cœurs :

Apey trente ans la naù din lou crum es mountado
Daùit prampou catsus, frayres aù co balen,
Per la glorio de Diù, damb peyros celebrado,
Per la glorio dou bet, trabailhen, trabailhen !

L'oubratje es rede loung, la bito rede brèuo !
La nosto ero aù printems, quan coumencen la naù,

Après trente ans la nef est montée dans les nuages,
Presque assez haut, frères au cœur vaillant,
Pour la gloire de Dieu, célébrée avec la pierre,
Pour la gloire du beau, travaillons, travaillons !

L'ouvrage est bien long, la vie est si courte !
La notre était au printemps, quand on commença la nef,

(1) A la memorio d'A. Faugèro-Dubourg.

Maùgrat qu'aro l'hiùer sus nosto barbo neùo,
Acabaran lou temple en de la hest' ennaù !

S'an usat lous ciseùs, la truelo a l'oubradje
Per massoua lous murs, en oudgivo aroundits,
Jamès la boulentat e jamès lou couradje
Nous se soun, din nous aus, un moument, afflaquits.

Din l'ayre, coumpagnous e mestes figurayres,
Manobrots, boumbinats sus lous empountoments,
Coumo, dins lous bachets sus la ma lous pescayres,
Per lou balans de l'ayguo ou l'espourbilh dous bens.

En mounta din la lutz, din lou blu, lou boun ayre,
L'ome, bezin de Diù, se sentis menutat :
La haûtesso assagis lou co, lou rend pregayre,
E decho aleteja l'esprit en libertat ?

Lous brabès sarraillhès marteron l'herraduro
Dous pourtaùs, dous balcous et dous gounds à ressorts;
Douman fayssouneran cadenos e mounturo
Per pene lous careilhs din lou caùot dous morts.

Sus l'escalo, didja, lous mestes imagayares
An tchaùpat lous pinceùs din l'azul e l'or fin
E ban magnifica, milhou que lous cantayres,
Lou que n'aout, n'aura coumençoment ni fin.

Quoique l'hiver maintenant sur notre barbe neige,
Nous achèverons le temple pour la fête votive.

Ils ont usé leurs ciseaux, leurs truelles à l'ouvrage,
Pour maçonner les murs en ogive arrondis,
Jamais la volonté pas plus que le courage
Ne se sont parmi nous un instant affaiblis,

Dans les airs, compagnons et maitres sculpteurs,
Vous manœuvriez, balancés sur les échafaudages,
Comme les pêcheurs sur mer dans leurs barques,
Par le mouvement de l'eau ou le remous des vents.

En montant dans la lumière, le bleu, le bon air,
L'homme, voisin de Dieu, se sent diminué :
L'élévation assagit le cœur, le rend pieux,
Et laisse voleter l'esprit en liberté ?

Les braves serruriers martèlent les ferrures
Des portails, des balcons et des gonds à ressorts :
Demain ils façonneront les chaines et les montures
Pour suspendre les lampes dans le caveau des morts,

Sur l'échelle déjà les maitres imagiers
Ont trempé leurs pinceaux dans le bleu et l'or fin
Et vont magnifier bien mieux que les chanteurs
Celui qui n'eut et n'aura ni commencement ni fin.

La naù, damb sous pilas, amoullats en courdadjes,
E lous mats de sas tours, pouyra, sou flus dou tems,
Sentz cregnenço naùla, defida lous aùradjes,
L'assaùtoment dou Diable e dous machants, ensems.

Apey acabadè de la grano beyrado,
Oun preguon ajulhats lous Sants de bermilhoun,
Diù pouyra nous dailha coum l'herbo de la prado
Doun las molos de hén enflayron lou baloun.

Taben quan la campano aperera nost' amo,
Lous anjes en peyrin, lous moustres dou penaù,
La magino de marbre, oun rebiù Nosto-Damo,
Diran : « Segnou, pietat pous oubrès de la naù.

« Aquets an plan coumplit è gagnat lur journado
« En bous edificar un palats en arcèu,
« Sentz se plagne jamè de peno ou de susado;
« Abricats lous emper dins un bujaù dou ceù ! »

La nef, avec ses pilliers, modelés en cordages,
Et les mats de ses tours pourra dans le cours des temps
Naviguer sans crainte, défier les orages,
Les assauts du diable et des méchants ensemble.

Après l'achèvement de la grande verrière
Où les Saints de vermillon prient agenouillés,
Dieu pourra nous faucher comme l'herbe des prairies
Dont les meules de foin parfument le vallon.

Aussi quand la cloche appellera notre âme,
Les anges en pierre blanche, les monstres du pignon,
La statue de marbre où revit Notre-Dame,
Diront : « Seigneur, pitié pour les ouvriers de la nef.

« Ceux-là ont bien accompli et gagné leur journée
« En vous édifiant un palais en arceaux,
« Sans jamais se plaindre de peines ou de sueurs;
« Abritez-les en compensatian dans une niche du ciel ! »

Je n'ai détaché de ce riche volume que quelques fleurs rares prises au hasard, mais il n'en est pas une parmi les 65 pièces contenues dans cet intéressant recueil qui n'ait, quoique de valeur inégale, sa grâce spéciale et son parfum exquis.

De ce nombre sont encore : *lou Pinsan cluc* (le Pinson aveugle) — *l'Ome è la Puce* (l'Homme et la Puce) (1) — *lou Hajan de Courrensan* (2) (le Coq de Courrensan) — *lou Cujoun* (la Gourde ou la petite Courge) — *lou Mousquilh* (le Moucheron) — *l'Espaùent dou Casaù* (l'Epouvantail du Jardin) (3) — *la Cagaleto de l'Aùrinleto* (le Crottin de l'Hirondelle) —

(1) Dédié à M. P. Lacoumo d'Estalenx.
(2) Dédié à Moussu Soubdès-A.
(3) Dédié à soùn amic Alceyo Durriu.

lou Brassié d'Armagnac (le Brassier d'Armagnac) — *lou Huret judicat pou Lapin* (le Furet jugé par le Lapin) (1) — *lou Jardiné e lou Tchot* (le Jardinier et le Hibou) (2) — *la Lutzcrampo* (la Luciole ou Ver luisant) — *lou Nougué dou Cimenteri* (le Noyer du Cimetière) (3) — *la Toumbo ê lon Niou* (la Tombe et le Nid) (4) — *lous Mestiès de l'Agraulat* (les Métiers du Corbeau) — *lou Gric* (le Grillon) (5) — *la Togno* (l'Idiote) — *lou Ramounur e la Marmoto* (le Ramoneur et sa Marmotte) (6) — *lou Porc costo Moussu Durriù* (le Petit porc contre M. Durrieux) — *l'Ours à l'Ome* (l'Ours à l'Homme) (7) — *lou Limac au Passerat* (l'Escargot au Moineau) (8) — *lou Harrissoun* (le Hérisson) — *la Gruo é l'Aucot saubadge* (le Cerf-volant et l'Oie sauvage) — *lou Soupa dou Tchot* (le Souper du Hibou) (9) — *lou Coumpayre Loriot* (le Compère Loriot (10) — *Noé e l'Agraùlat* (Noé et le Corbeau) — *Debis de Sent Antoueno e soun Porc* (le Dialogue de saint Antoine et de son Porc, natif d'Armagnac) — *lous Très Castellans e lous dus Mounjes* (les Trois Châtelains et les deux Moines (11) — et enfin un *Houmadge à Dastros* (un Hommage à Dastros), le poète Saint-Clarais à propos de son buste fait par le Maître statuaire A. Carlès.

L'ensemble forme ainsi une gerbe magnifique où la rondeur s'allie à la malice, la bonhomie à la passion, la naïveté à l'esprit raffiné, la fermeté à la douceur, et la vigueur à la mollesse. Le trait saillant de ces compositions c'est qu'elles sont puisées aux sources vives du sol gascon et possèdent à un haut degré le goût du terroir.

On éprouve en effet un réel plaisir en les parcourant à cueillir sur l'arbre vert l'esprit primesautier, la gaieté, le sentiment, le sel gaulois, la verve surtout, verve abondante qui ne se dément jamais. A cela rien d'étonnant; notre poète est doué d'une imagination féconde qui est comme une sève intarissable, produisant partout la vie poétique. On le suit avec intérêt dans les récits, les descriptions et les discours; elle porte sa vertu jusque dans les moindres organes, et il n'est aucun trait qu'elle ne transforme et n'anime. Il décrit comme il conte, par les yeux et avec les détails; car décrire c'est raconter.

Une de ses grandes qualités est en outre de trouver le mot propre; un vrai

(1) Dédié à Moussu F. Marraud.
(2) Dédié à M. Fallières.
(3) Dédié à Moussu lou doctou Lanoloungo.
(4) Dédié à Moussu Ducassé, coumandant d'artilhayrio.
(5) Dédié à las Damos C. de F. R.
(6) Dédié à Moussu Nabouno.
(7) Dédié à Moussu lou Doctou Dejeanne.
(8) Dédié à Moussu Jean Lanos.
(9) Dédié à M. E. Fourès.
(10) Dédié à Moussu Tamizey de Larroquo.
(11) Dédié à moun amic J.-F. Bladé.

peintre ne néglige aucune couleur parce qu'il y a tel détail qui ne peut être rendu que par une seule teinte; c'est ainsi qu'il procède.

Le Poète, doublé d'un philologue, a enrichi son volume d'un *Bocabulari dous mots Gascouns empleguats dins aqueste libe et de lurs synounymos* (d'un Vocabulaire des mots Gascons employés dans ce livre et de leurs synonymes).

L'auteur en donne la raison quand il dit :

« Ce vocabulaire, particulier à la *Flahuto gascouno* (Flûte gasconne) est le premier où l'on ait essayé de grouper les synonymes d'un certain nombre de vocables patois de notre région.

Ce rapprochement de mots équivalents ou approximatifs du sens, s'il était appliqué sur une large échelle, aurait l'avantage de mieux faire ressortir les ressources variées de nos idiomes ou dialectes méridionaux en locutions distinctes de formes mais similaires par l'esprit. »

Qui ne se souvient de cette physionomie si caractéristique, si vivante, si franchement gasconne, que la mort est venue frapper prématurément le 5 mars 1897 ?

Tête chauve, puissante, sur un corps trapu bien charpenté; une face large, grosse, colorée, barrée d'une épaisse moustache tombant à la Gauloise. Ce Gascon, devenu parisien, à l'œil pétillant plein de malice, était un fin lettré, modeste et aimable; aussi la Société des Gens de Lettres l'avait-elle fait sien.

Causeur intarissable et toujours intéressant, les mots et les images se pressaient en telle abondance dans son esprit qu'ils provoquaient une certaine hésitation dans l'expression de l'idée. Nature toute d'une pièce, droite, juste, de parler franc, de franche allure, ce fils d'Aquitaine était un harmonieux rapsode; sa langue est claire, ses vers sont bien frappés et rythmés comme des airs de flûte champêtre. Sympathique à tous ceux qui l'ont approché, on l'estimait et on l'aimait pour sa bonté, sa dévotion à l'art, sa fidélité à ses origines et son culte du sol natal.

Son œuvre mérite de lui survivre, car il posséda au plus haut degré les qualités qu'on admire dans ses devanciers, la verve poétique et primesautière, une imagination vive jointe à la connaissance approffondie de l'idiome qu'il emploie.

Son exemple ne sera pas perdu et espérons que le siècle qui va s'ouvrir verra surgir une nouvelle pléiade éprise de poésie et de patriotisme qui viendra s'abreuver aux sources pures de la noble et harmonieuse langue du terroir et ajouter des trésors nouveaux aux chefs-d'œuvre légués par les âges.

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

GAUTIER

Ce poète était originaire de Lombez (Gers); il vint fort jeune à Toulouse, où il se fixa. Ses œuvres, où le dialecte languedocien prédomine, se trouvent imprimées à la suite de la troisième et de la quatrième édition de celles de Goudelin, son contemporain, sous le titre de : *Manadet de berses triats demest las Obros de Gautié è d'autres Pouetos de Toulouso* (1).

Ce poète avait un caractère joyeux, plein d'entrain; son esprit était prompt à trouver un côté plaisant à toute chose sérieuse. Il ne respirait qu'un amour, celui du vin, et avait contre l'eau une insurmontable horreur. Plusieurs de ses pièces sont remplies de malédictions contre ce froid liquide dont la vue seule lui cause des frissons et qu'il se vante de ne jamais avoir goûtée.

Dans des *Stansos countre l'aygo* (Stances contre l'eau), après avoir fait le procès en règle de cet élément et passé en revue les griefs qu'il lui reproche, il exprime sa répugnance contre le froid breuvage en ces termes :

Que l'aygo de la Foun sio fado,
Que la de la Mar sio salado,
Que la del Pouts nou balgo res,
Nau sabi que per augi dire;
May qui ne beuge que s'au bire,
Que per mi jamay noun è pres.

Quand yeu la besi dins moun Beyre,
Jamay degu nou saurio creyre
Le gran fasti qu'elo m'y fa;
É cresi per pauc que ne pouse,
Qu'es capablo de m'estouffa,
Quan noun beurio qu'un clesc de nouse.

(1) *Las Obros de Pierre Goudelin* augmentados noubelomen de forço Pessos, ambe le Dictiounari sur la Lengo Moundino, ount es per ajustié sa bido, remarcos de l'antiquitat de la lengo de Toulouso, lou Trinfle Moundi. soun oumbre; damb' un Manadet de Berses de Gautié é d'autres Pouetos de Toulouso. A Toulouso, per Claude-Gilles Lecamus, imprimur del Rey e des Estats. M.DCC.XVI Ambé le pribiletge del Rey

Que degus nou me parle poun,
Ny d'Aygo de Pouts, ni de Foun :
Per ta gran set que me sasisquo,
M'en fa prene, aco 's me geyna,
Sounquo que Dius la bonasisquo
Coum' à las Noços de Cana.

Car qui pren d'aquel fat Beuratge,
Que le Malaut ou le Maynatge ?
E yeu nou sabi pas coussi
N'y a que ne bouton dins las Tinos,
Que yeu n'abeuri le Roussi,
É bagni bren à las Galinos.

N'ayez crainte qu'il soit tourmenté du désir de construire ni pont, ni moulin, ni batardeau, car il n'a nulle envie de jeter son argent dans la rivière. Il préfère de beaucoup poser les fondements d'un plus superbe bâtiment :

Jou bastissi moun Nas en Coujo,
Dan le fimen de bounis bis,
É las peyros soun de rubis,
Qu'ey pescadis dins la Mar Roujo.

Et il termine ainsi son réquisitoire impitoyable :

Bay, bagaboundo, debourdado,
Qu'es a toutis abandounado,
Bay, bilen Fléu de nostre chay.
Sense qu' el Parlomen s'en mayle,
Sense Grassié, Recors ni Bayle,
Jou te banissi per jamay.

Son Ode, *en fabou del Bi costo l'Aygo* (en faveur du Vin contre l'Eau), est un petit chef-d'œuvre du genre; nous la donnerons en entier :

Men bau parla de nostre chay.
Adiù, Parnasso, per jamay,
Hypoucreno, n'es qu'un Ayéro,
Pegaso nou te serqui pas;
Aysso n'es pas uno Matièro
Oun toun Roussi boute le Nas.
  Yeu parli de quicon de blous,
D'un beuratge miraculous,
De la Licou que nous embriaygo,
Bréf, d'ambe touto libertat,
Susteni le Bi countro l'Aygo :
Qui de bous aus m'y es de mitat?

Me semblo que jou n'ey pas tort
D'estre del partit del plus fort :
Teni dounc per nostro Barriquo,
Perço que sabi ço que ten;
Me piqui per le qui me piquo,
É sousten qui me sousten.

Ça, coumencen per sa coulou,
Rare simbél de Mouscailhou,
Gay Bermilhou dount jou me fardi,
Bel Ornomen de nostre Cart,
Franc Miral, ount quand me regardi,
Pla souben besi le Mounart.

O bélo coulou de Rubis
Que toun bel Lustre me rabis,
É que ta Beutat me contento,
Quand sur la Caro del Besi,
Besi la Broudario lusento
D'un Nas tintat en cramoisi !

Pertout tu rabisses moun El,
En l'ayre, dins l'Arquel del Cél,
Sur le Coural dins l'Océano,
Al Foc dessus les biùs Carbous,
En Terro dessus la Milgrano,
Guindoulos, Majossos e Flous.

May, Philis, n'es pas aco bél,
De la bese sus toun Poupél,
Sus tas Gautos, sus ta bouqueto;
Chut, nou digan pas en loc may,
Sounquo sul trauc de la Cougeto,
Qu'yeu rebisiti quan me play.

Parlen aro de ço de bou,
De ço que me met en sabou,
Parlen de sa dousso substenço;
É sense crento de degus,
Apelen-lo subsistenço
De las Gendarmos de Bacus.

N'y a que l'appelon moun Trésór,
D'autres la Joyo de moun Cor,
Moun Recours, é moun Espéranço,
É yeu, quan n'ey jusquos al Col,
En Hybér moun bel Calfo-Panço,
E l'Estiù moun gran Paro-Sol.

É per ço que le Mounde ten
Qu'uno Persouno que ne pren,
May ne beù, may se fa robusto,
Yeu, de poou qué debeni flac :
N'embarry toutjoun qualque Justo
Dins l'Armari de l'Estoumac.

Tapauc nou soun Melancoulic,
Ni grabelous, ni fleumatic,
Coumo souben es un Beù-l'Aygo :
D'estre Estroupic noun cresi res:
Car coussi serio jou ple d'aygo,
Que de ma bito noun é pres?
Se nou foures estat le Bi,
Aqueste Monde aurio pres fi;
Car aprép aquel gran Delutge
Que fec aquel fol Elemen,
Noué n'auguec d'autre refutge,
Qu'a la licou de l'Eyssirmen.
Tant quel besio l'Aygo per tout,
Le boun Home nous disio mout;
Mès talèu qu'auguec mès pé à térro,
Al bel prumié loc que se bic,
El s'en emplenèc la Pichèrro,
Per countrocarra l'Enemic.
Les Dius que troboun les Bis,
Quan Ganimédo les serbis
Giton del Beyre touto l'aygo,
E d'aqui cal creyre que ben
Que touto la Terro s'asaygo,
E qu'on bey plaure ta souben.
Quan an chucat un pauc del blous,
Diable l' cap que nou sio jouyous,
É tout aquel brut de Trouneyre,
Que fa per tout tant d'espaben,
N'es que le cliquetis del Beyre,
Quan se saluden en beben.
May, laissen les esta lassus,
An aquelis grosses Moussus :
Que begon, nou m'en douni brico,
É me pourïon pissa sur nas,
Que se soun prép de la Barriquo,
Diable sio, nou m'en souci pas.
Jou meni brut, jou parli gros,
Quan n'ey secoutut dins le cos
Mièjo doutzeno de sietados;
É plus fort que trento Cesars,
Me semblo que bint Mousquetados
Me piquon mens que dous Bigars.
Tabe quand jou n'ey pas begut,
Jou nou sçaurio fa moun degut,
Tant mas forç; os soun demingados.
Jou trambli de poou des Bouissous,
Las bignos me semblon d'Armados,
É les Bosques de Batailhous.

O la Joyo del Malhurous
Le countentomen de l'Hurous!
O le Delissi de la Bido!
Binet, dins ta douço Licou,
La fenno bieilho pert la rido,
La jouëno la pallo coulou.
Quand jou te besi dins le Gru,
Néyt é joun pregui Diu per tu,
Perço que sabi que nou creisses
Que per l'Home é le Mouscailhou;
Car on noun douno pas as Peisses,
Sounque dedins le Courboüilhou.
O Bi, que tu me fas besoun,
É que jou bouldrio cado joun
Poude fa de tu la ruscado,
Per laba las tristos humous,
Fetge, rouignous, panja, courado,
Tripos, andouilhos é palmous!

Gautier est encore l'auteur de diverses poésies, parmi lesquelles nous trouvons :

— *Le Relotge* (l'Horloge), charmante pièce de vers dédiée à une femme aimée.

— *Requesto de quatre Pleydejans, l'Orb, le Tort, le Boussut e le Crestat.*

— *Sur un Pé de Mousco*, gracieuse composition où le poète décrit gentiment ce petit insecte.

— *Respounço intercaléro, de Courisquet et Farinel.*

Enfin, nous signalerons un certain nombre de *chansons* qui, toutes, ont pour objet la louange du vin; elles se trouvent dans l'édition citée plus haut. Voici comment l'imprimeur les présente au public dans l'avis suivant :

« Comme le public a déjà reçu favorablement quelques pièces de » M. Gautier, lesquelles ont été ajoutées dans les présentes éditions de ce » livre, les *chansons* suivantes, qui sont du même auteur, et qui n'avoient » point encore vu le jour, étant tombées par hazard entre mes mains, j'ai » cru bien faire plaisir au lecteur en les insérant dans cette nouvelle » édition. »

FEZÉDÉ (François)

FEZÉDÉ (François), né en pays Languedocien, était curé de Flamarens en 1650. Il eut peut-être, avant de venir en Gascogne, des rapports assez familiers avec M. Bertrand, seigneur de Mouneville (on a dit depuis : Molleville, juge-mage de Montauban).

Il publia durant son séjour à Flamarens :

1° LE | CONCERT | ARMONIEUX DES | NOELS NOUVEAUX DONT UNE PAR | TIE EST EN FRANÇOIS ET L'AUTRE EN LANGAGE TOLOSAIN ; COMPOSEZ A | L'HONNEUR DE LA NATIVITE DE NO | TRE SEIGNEUR JESUS CHRIST | PAR F. FEZÉDÉ, PRESTRE ET CURE DE FLAMA | RENS, dans le diocèse de LECTOURE. |

Juvenes et virgines, senes cum junioribus | laudent nomen Domini, Pals. 48 | — A TOLOSE | par A. Colomiez, premier imprimeur ; ordinaire du Roy et de l'Vniversité. | Sans date — vers 1652.

Petit in-12 de 36 pages chiffrées. Petite figure gravée sur bois au titre et représentant Jésus-Christ dans sa crèche entre la Ste Vierge et St Joseph.

Petit recueil excessivement rare. Il est dédié à Mgr Louis de Larochefoucauld, Illustrissime et Reverendissime Evesque de Lectoure. Il contient 38 Noëls dont 26 en François et 12 en Gascon et en Toulousain Chaque Noël est précédé de l'indication de l'air sur lequel il se chante. Ces airs semblent bien profanes pour des Poésies sacrées, car on y relève entre autres :

Sur l'air : Châtillon gardez mes appas...
— Ha, je me meurs pour une brune...
— Un jour la plus aymable Dame. .
— Catin, la belle jardinière...
— Las filhos de la Ciutat...
— Tas poupetos, ma Philis...

C'est le premier ouvrage en ce genre du curé Fezédé, car, dans sa dédicace, il offre les premices de sa plume sur ce sujet.

Ce petit volume a dû être imprimé vers 1651 ou 1652, en tout cas avant 1653, car un second recueil de Noëls par Fezédé a été imprimé chez Colomiez à la date de 1653, sous ce titre : LA MUSIQUE CHAMPESTRE DES NOELS NOUVEAUX, et dans l'Avis au lecteur l'auteur s'exprime ainsi : « Après LE CONCERT ARMONIEUX DES NOELS NOUVEAUX, je te donne LA MUSIQUE CHAMPESTRE DES NOELS. Je possède ce second recueil.

Dans la *Revue de Gascogne*, t. XI, 1870, p. 361 et suiv., M. Léonce Couture a consacré un article au curé F. Fezédé. Il parle du *Recueil des Noëls, le Concert armonieux des Noëls*, mais il semble n'avoir pas connu le second volume, *la Musique champestre* .. M. le Dr Noulet n'avait pas *le Concert armonieux des Noëls*, M. le Dr Desbarreaux (Bernard) en possédait un exemplaire dont M. Couture a eu communication.

Flamarens, où l'abbe Fezédé exerçait son ministère, est une petite localité connue par l'antique château de la famille de ce nom, château qu'un dicton populaire apprécie en ces termes :

Lou castet de Flamarens
Poulit dehoro, let deguens.

2° LA MUSIQUE | CHAMPESTRE | DES | NOELS NOUVEAUX | COMPOSEZ A L'HONNEUR DE LA NATIVITÉ DE NOSTRE SEIGNEUR JESUS CHRIST | par F. Fezédé, prestre et curé de Flama | rens dans le diocèse de Lectoure — A TOLOSE | par Arnaud Colomiez, premier | imprimeur ordinaire du Roy et de l'Vniversité. | M.DC.LIII. (1653.)

Petit in-12 de 36 pages chiffrées. Petite figure gravée sur bois, au titre.

Petit recueil encore plus rare que le *Concert Armonieux des Noëls Nouveaux* après lequel il a été publié.

Il contient 15 Noëls en Français et 5 en Toulousain ou en Gascon. Le dernier, en patois Gascon, est d'un genre assez particulier sur le seconde venue du fils de Dieu. C'est-à-dire le Jugement dernier que le pieux curé veut faire chanter la nuit de Noël.

La segoundo bebengudo dou hil de Diu, per la hè canta au menut poble la néit de Nadau.

On y voit énuméré, en vers fort simples et fort graves, les signes précurseurs de la fin des temps, et le refrain est le verset liturgique dont M. *Léonce Couture* a pu indiquer la vraie provenance et le sens précis dans un article de la *Revue de Gascogne :*

Judicis signum te luci, dare me doce.

3° NOELS NOUVEAUX EN FRANÇOIS ET EN GASCON composez par un Curé du Diocèse de Lectoure, Guillemette, s. d , in-12. M. Léonce Couture a montré dans la *Revue de Gascogne*, t. x, p. 369, que ce livret anonyme était l'œuvre de Fézédé.

Tous ces Noëls ont été reproduits dans une de nos études sur les Mystères et les Noëls.

4° Primæ partis summæ Théologiæ D. Thomæ Aquitanis Epitome valde perspicua. Tolosa, Arn. Colomiez, s. d. (1654). Petit in-12 de 252 pages sans compter les ff. non chiffrées.

5° A Monsieur de Bertrand, Seigneur de Mouneville (suivi de la Response). Pièce in-12, de 10 p. chiffrées (avec simple titre de départ), reliée à la suite du volume précédent.

6° LE | CHŒVR DES | MUSES CHRESTIENNES | AVEC | VN | PANEGYRIQUE DE L'ÉLOQUENCE | POUR DONNER VN VTILE diuertissement aux esprits curieux par F. Fezèdé, Prestre et Curé | de Flamarens dans le Diocèse de | Lectoure S. l. n. d.

Toulouse, fin du XVII^e siècle, petit in-12. Couverture papier.

Petit volume fort rare et non cité dans lequel se trouve une description poétique du château de Flamarens. Ce livret a du paraître entre 1654 et 1660 environ, en tout cas assez long-temps avant la fin du XVII^me siècle. (*Revue de Gasc.*, t. XXXVI, p. 521).

SONNET

A LAS TECOUERES DE TOUTE LA GASCOGNE

QINDENT

Puch que lou tems passat, la Gascouigne ei estade
Soupelide en un clot, au desbrembe de touts,
Gascouigne lou païs, mes leyau suber touts,
Pregue Diu per Beloy, qui ta dessus terrade.

E puch que dequi 'assi, es estade embarrade
Hasses coum la hoùt, qu'a boussouade la donts
Quan lou boussoun nei treit, laigue sail a gransglouts
E s'esparrique mes, oun mes a stat sarrade.

AUX HAMEAUX DE TOUTE LA GASCOGNE

RETENTISSANT

Puisque au temps passé, la Gascogne a été
Ensevelie dans un trou, oubliée de tous,
Gascogne le pays le plus loyal entre tous,
Prie Dieu pour *Beloy* qui t'a relevée.

Et puisque jusqu'ici tu as été enfermée
Fasses-tu comme la fontaine, dont la source est obstruée,
Quand le bouchon est enlevé, l'eau jaillit à gros bouillons
Et se répand d'autant qu'elle a été plus comprimée.

Esparriquet donq leü, hé beze a tous bezis
Qu'et noumenten per tout, ruste e pleë d'espis
Que lou ceü a sur tu sas gracies desplegades.

Encoué que diguen qu'es, un pays malazit,
La Droutine pertant de Beloy t'a cauzit
Demest aquets espis de beres girouflades.

LAUZIN, ***gimontes.***

Répands-toi donc promptement, fais voir à tes voisins
Qu'en te proclamant partout, grossière et pleine d'épines,
Le ciel a sur toi déployé ses faveurs.

Bien qu'encore on dise que tu es un pays maudit,
Le plaidoyer de Beloy t'a pourtant réservé
A travers ces épines de belles giroflées.

LAUZIN, *gimontois.*

Nous avons eu la bonne fortune de trouver ce sonnet à la Bibliothèque Mazarine, *Beloy*, p. xjx.

Nous laissons à d'autres le soin d'en rechercher l'explication, notre bonne volonté à ce sujet ayant été mise en défaut. Tout ce que nous savons, c'est que Beloy, avocat général à Toulouse, a publié un *Traité de l'édit de réunion de l'ancien domaine de Navarre*, fort médiocre. Il a laissé également un *Abrégé de l'histoire de Soule*. Nous avons vu que *Pol François de Belloy*, probablement son fils, advocat et toulousain, avait concouru avec Baron aux Jeux Floraux de 1635 et remporté la Violette pour un Chant Royal dont le refrain était : *Le funeste desbris de la tour d'Assyrie.*

Ce sonnet nous a paru assez curieux pour figurer à cette place.

BIBLIOGRAPHIE

I. PSAUMES | DE DAVID VIRATZ | EN RHYTME GASCON per | Pey de Garros Layto | rès, dedicatz à la Serea Maie | stat de la Regina de Nauarra. A Tolosa | per Iacques Colomès, Impremedo Iu | rat de l'Universitat, dam priuilegi deu Rey | 1565 in-8° de 74 feuillets non chiffrés, velin blanc, milieu et fil dorés sur plats, t. d. (Bel exemplaire d'une jolie reliure du XVI^e siècle, appartenant à M. Bazillac, ancien banquier à Mirande (Gers), vendu aux enchères publiques, salle de l'Athénée à Bordeaux (28 avril 1891) adjugé la somme de 510 fr., les frais en sus, à M. *Lacourt*, antiquaire, 53, cours de Tourny, à Bordeaux.

II. PSAUMES | DE DAVID VIRATZ | EN RHYTHME GASCON per | Pey de Garros Layto | rès, dedicatz à la Serea Maie | stat de la Regina de Nauarra. A Tolosa | per Iacques Colomès, Impremedo Iu | rat de l'Universitat, dam priuilegi dou Rey | 1565, petit in-8°, mar. vert, dos doré, fil dent. int. r. dorées. (H. Duru) Exemplaire de Ch. *Nodier*, appartenant à la Bibliothèque de feu M. le Baron *de Ruble*, vendu à l'Hôtel Drouot, le 2 juin 1899 et acquis par la Bibliothèque Nationale au prix de 260 fr., frais en sus, inventaire A. n° 17,948.

III. Un exemplaire se trouve indiqué au Catalogue de la Bibliothèque de Bordeaux; il a été soustrait par un fervent peu scrupuleux. Brunet, qui constate la rareté de notre volume, cite des exemplaires vendus 39, *mar. Carthy*, 65 mar. *V. Solar.*

IV. PSAVMES | DE DAVID VIRATZ | EN RHYTHME GASCON per | Pey de Garros Layto | rès, dedicatz à la Serea Maie | stat de la Regina de Nauarra. A Tolosa | per Iacques Colomès, Impremedo Iu | rat de l'Universitat, dam priuilegi deu Rey | 1565. Nouvelle édition par Alcée Durrieux, avocat à la Cour d'appel de Paris, imprimerie Gaston Foix, Auch, 1895. Cette réédition des Psaumes a été prise sur deux copies de l'exemplaire de Bordeaux. Le texte, entaché de fautes nombreuses a été depuis revu et corrigé par nos soins sur l'original récemment acquis par la Bibliothèque Nationale.

V. POESIAS GASCONAS DE PEY de GARROS, Laytorès, dedicad à Magnific e Poderos Princep lo Princep de Navarra son Seño. A Tolosa per Iammes Colomès, impremedo iurat de l'Vniversitat dan priuilegi deu Rey, 1567, in-4°, Bibliothèque Nationale V. 6,195.

VI. POESIAS GASCONAS DS PEY DE GARROS, Laytorès dédicad à Magnific e Poderos Princep lo Princep de Navarra son Seño. A Tolosa per Iammes Colomès, impremedo iurat de l'Vniversitat dam priuilegi deu Rey, 1567, in-4°, Bibliothèque Mazarine O. n° 10,917.

VII. POESIAS GASCONAS DE PEY DE GARROS, Laytorès, dedicad à Magnific e Poderos Princep lo Princep de Navarra son Seño. A Tolosa per Iammes Colomès, impremedo iurat de l'Vniversitat, dam priuilegi deu Rey 1567. Bibliothèque *Rochegude* avec *l'ex dono* suivant : *Ex dono P. Garrosij.*

VIII. Brunet (*Manuel du Libraire*), signale plusieurs exemplaires de de Thou, 12 fr.; Soubise, 1 livre 12 sh., Paris; autre, 13 flor. 50 c.; Maerman, 7 liv. 7 sh.; Heber, vente Delaroche, 50 fr. mars 1837 et 152 fr. mar. V. Solar.

IX. PASTOVRADE GASCOVE SVR LA MORT DEV Magnific E Pouderous ANRIC Quart deu nom, Rey de France e de Nauarre. A Tolose, imprimerie de Iean Bovde, deuant le collège de Foix, à l'enseigne de Sainct Iean. In-8° 1611. Bibliothèque de l'Arsenal, n° 9,490 — B. L.

(Le *Manuel du Libraire* déclare n'avoir pas vu ce volume qui est porté au catalogue La Vallière par Nyon (n° 18,252).

X. LOV GENTILOME GASCOVN. E lous heits de Gouèrre dou gran e pouderous Henric Gascoun, Rey de France é de Naouarre BOVDAT à Mousseignou lou Duc d'Espernoun, per Guillem ADER, Gascoun. Imprimat à Tolose per Ramond Colomiès, Imprimaire deu Rey, l'an 1610, in-8°. Dab priuiletge deudit Seignou. Biblioth. Nat. Ye. 3451 (Réserve).

XI. LOV CATOVNET GASCOVN, Boudat à MOVSSEIGNE DE FONTRAILLES, per G. ADER. A TOVLOVSE; per la Vieuse de I. Colomiez, Imprimaire deu Rey, in-8°, 1605. Bibl. Nat. Ye. 12519.

— Autre Edition. 1628. TOVLOVSE per la Vieuse de I. Colomiez, in-8°. Bibl. Nat., Ye, 3450 (réserve).

— Autre Edition. 1865. Bordeaux, Lafargue, in-12. Bibl. Nat. Ye, 37248. Réimpression de l'Edition de Toulouse parue en 1605.

— Ennarrationes de ægrotis et morbis in Evangelio, Guillelmi ADER. Tolosæ, apud D. et P. Bosc, in-8°, 1621. Bibl. Nat. T. $\frac{4}{40}$.

— De Pestis Cognitione, provisione et remediis, Guillelmi ADER, Tolosæ, typis, R. Colomerii, in-12, 1628. Bibl. Nat. Td $\frac{53}{82}$.

DASTROS (1), a débuté dans sa carrière littéraire, par des Noëls qui eurent un grand succès; lui-même nous l'apprend dans la dédicace, *A ses Amis*, de l'Edition princeps des *Quatre Saisons*, ouvrage publié en 1636, sous le titre désigné ci-après :

« *Jou bouy aumens arrestaula ma lenguo de so que jou pousque, è si*
« *aqueste pauquet es plan bengut (coumo soun gracies à Diou mous*
« *petits Nouéls) j'outs haré bese d'aronla un gran parafle de pastoureles,*
« *per mucha que francimant, ni Grec, ni letin nou pouyre milhou deplica*.
« *tout que noste lengoue, si nou se pecaoue pas eou lengouassè, é si jou*
« *éri saberuc, è letre-herit comme d'autes soun, jou sabi qu'en hari.* »

Nous n'avons connu ni les éditions des *Noëls* qui ont précédé le Poème des *Quatre Saisons* imprimées en 1636, ni l'édition de 1643 dont l'auteur adressa un exemplaire à *P. Goudelin*. Nous ne connaissons que l'Edition suivante de *Guillemette* qui imprima aussi en 1763 : *Lou Trimfe de la lengouo gascouo*, dont il sera fait mention ci-après.

XII. LOU || TRIMFE || DES NOUELS || GASCOUS || per J. G. Dastros Capéran || de Sent Cla de Loumaigno || Imprimadis pél prumiè cop en l'annado || milo siès cens quaranto tres || E reimprimadis de fresc || à Toulouso, chez Guillemette, à la gran Carrèro, dabant la Gleyso || de S. Roumo, in-12.

Ce recueil ne contient que les quatre premiers Noëls ; les 5e et 6e se trouvent dans le recueil suivant :

XIII. La JAZEN piucélo, Nouels Moundis, triats deous milloums auturs de l'ancien tens. Toulouse, J. Guillemette, in-12, sans date; nous les avons lus dans d'autres recueils du 17 et 18 s.

XIV. LOU BERAY || E NATVRAV || GASCOVN || EN LAS QUATE || *Sasous de l'An* || Per Iouan GVIRAVD D'ASTROS de || Sent Cla de Loumaigno. [Vignette] A Toulouse || per Pierre d'Estey, Imprimaire || près deou Coulelge (*sic*) de Fouich || M. D. C. XXXVI. ||

Petit in-4° de 64 pages. A. G. Le verso du titre est blanc. Pages 3 à 5, dédicace : *A mous amics* ; 6, 7, pièces adressées à l'auteur, p. 8, *Proulo-guo deou Pastou de l'Arratz* qui finit au cours de la page 11. La *Prime Gascoue*, commence immédiatement en pleine page.

XV. LOV TRIMFE || DE LA || LENGOVO || GASCOVO || AVS PLAYDEJATS || *de las*

(1) La bibliographie des œuvres du Maître, nous a été facilitée par des notes mises gracieusement à notre disposition par le savant éditeur du Poète, M. Tailhade.

quoüate Sasous e deous || *quoüate Elomens, daouant Lou* Pastou de Loumaigno || [Vignette] A TOULOUSO || per Ian BOVDE, Imprimaire Ourdinari (*sic*) deu || Rey, prép. deou Couletge de Fouich || M.D.C.XLII.

XVI. Même tirage que le précédent auquel l'Imprimeur a ajouté sur le titre un 1 à la date de l'impression (M.DC.LII).

Nous en avons vu plusieurs exemplaires portant cette date; il est aisé de reconnaître le dernier chiffre ajouté après coup, étant placé au-dessus de la ligne des premiers chiffres.

XVII. LA SCOLO DOU CHRESTIAN IDIOT, ou Petit Catéchisme Gascoun heit en Rithme, per J. G. D'Astros, Capéran de S.-Cla de Loumagne eu Dioucèse de Leitoure — à Toulouse, per J. Bovde, Imprimaire deou Rey et deous Estats Généraux de la province de Languedoc, MDCXLV, in-8°.

Ce volume est devenu très rare. La Bibliothèque publique de Toulouse en possède un exemplaire incomplet de deux feuillets. La Bibliothèque de l'Arsenal (à Paris) en possède aussi un exemplaire bien complet et bien conservé. Il est compris dans un recueil facture, relié avec d'autres ouvrages en patois du Midi, du même format.

XVIII. A MOVSSV || COVDELIN ABOVCAT || à TOVLOVSO || ODO. Cette odo a paru pour la première fois dans la FLOVRETO || NOVBÉLO DEL RAMELET MOVNDI de Pierre COVDELIN, imprimée à Toulouso par Pierre Bosc, M.DC.XLVII, in-4°.

C'est le dernier recueil de Goudelin, imprimé de son vivant, en 1646, à la suite de ses œuvres précédentes, aux frais de la Ville de Toulouse.

L'ode de Dastros, à Goudelin; se trouve aux pages 80 à 84, et la réponse du grand poète de Toulouse à la page 85. (Dr Noulet.)

XIX. Réimpression du TRIMFE DE LA LENGOUO GASCOUO en 1642, dans le même format avec le même titre et la même pagination. Les Vignettes et les Culs de lampe sont différents.

A Toulouso, per la beouso de J.-J. Boudo, imprimaire ourdinari deu Rey, prép de la Pourtario. M.DCCLXII.

Ce qui caractérise cette édition et les deux suivantes, c'est le premier mot en tête de la page IV *am* [Légidou Gascoun], tandis que l'édition de 1642 porte *au*, qui est la bonne leçon.

XX. Réimpression du TRIMFE DE LA LENGOUO GASCOUO *de 1642*, dans le même format et la même pagination.

Toulouso, chez Antoine Biross, libraire jurat de l'Unibersitat à la carrièro de St Roumo à l'Enseigno de la Biblo d'or. M.DCCLXII

XXI. Réimpression du TRIMFE DE LA LENGOUO GASCOUO *en 1642*, dans le même format, le même titre, mais non avec la même pagination; le mot *Capéran* est le seul ajouté sur le titre à la suite du nom de l'auteur.

A Toulouse à l'imprimario de Mestre J.-H. Guillemette, aboucat al Parloment, librayre jurat de l'Unibersitat, tout dabant la Gleyso de S^t Roumo. M.DCCLXIII. In-12, 216 pages.

XXII. LOU TRIMFE || de la lengouo Gascouo || aus Playdeiats de las quouate || Sasous, et deous quoüate Elomens || daoüant lou Pastou de Loumaiguo || Per J. G. d'Astros de Sent Cla de Loumaigno.

A Touloso, chez Antoino Birosso, 1762, in-12, mar. r. chiffres sur le dos et aux angles des plats, dent. int. tr. dor. non rog. (Trautz-Bauzonnet, 1878).

Exemplaire non rogné appartenant à la bibliothèque de feu M. le baron de Ruble, vendu aux enchères le 2 juin 1899.

XXIII. Tome II, pp. 1 à 198. — OBROS POSTHUMOS de J.-C. Dastros, Capéran de Sent-Cla de Loumagno.

Deux cahiers autographes de M. *Joseph Molas*, curé de Saint-Clar, portant les n^{os} 3 et 4 et sa signature sur le premier feuillet recto servant de couverture.

Le cahier n° 3 contient 96 pages de texte, plus le premier feuillet portant le titre ci-dessus. Le cahier n° 4 contient le même nombre de feuillets que le précédent, mais ne remplit que 46 pages de poésies de Dastros, plus 17 pages d'*Arréproués Gascous* attribués à tort à Dastros, mais qui sont en réalité de *Voltoire*. On peut les lire dans le volume publié par cet auteur sous le titre suivant :

« Le Marchant traitant des propriétés et particularetez du commerce et négoce, de la qualité et condition du bourgeois et marchant, avec certaine instruction à la jeunesse pour s'y advencer et maintenir. Du motif de la décadence en ce négoce se void réduict, contenant aussi un recueil de certaines similitudes et considérations. Ensemble les *Motets Gascons*, ou sentences récréatives, le tout produit et disposé soubs l'adresse et inventions de son embarquement et voyage en forme de dialogue. — Tolose, vefve de J. Colomiez et R. Colomiez, 1607. » In-12. Le nom de l'auteur se trouve au bas de la dédicace : Aux Capitouls de Tolose.

Sur les 1616 MOUTETS GASCONS donnés par Voltoire, le recueil de M. Molas n'en contient que 182. — Après le 182ᵉ. nous lisons le mot : Fin.

Les deux cahiers de las OBROS POSTHUMOS de J.-G. Dastros sont du format in-4°, mesurant 290^{mm} en hauteur et 190^{mm} en largeur.

Nous avons appris l'existence de ces *Manuscrits* par la lecture d'une

lettre de M. *Gustave de Clausade*, de Marciac, insérée dans la *Revue d'Aquitaine* (t. III, p. 51). M. Cénac Moncaut, de Mirande, qui en est devenu plus tard possesseur, a été assez obligeant pour les mettre entièrement à notre disposition. La vue de ces manuscrits nous a procuré une joie profonde, nous avons vu se réaliser ce que nous savions par notre grand-père qui nous avait instruit que M. le curé Molas avait recueilli les poésies inédites de Dastros. Nous avons poursuivi nos recherches pour découvrir les cahiers n° 1 et n° 2, mais sans le moindre succès. Toutefois, par un document que possède la Bibliothèque publique de Bordeaux et dont nous devons la copie à l'obligeance de M. Cabos, bibliothécaire de cette ville, nous apprenons que Dastros avait fait d'autres poésies qui ne se trouvent pas dans notre édition restée incomplète par l'absence des 1er et 2e cahiers. Le texte des cahiers 3 et 4 est reproduit intégralement dans notre t. II.

XXIV. LA MOUNDINO, *coumedio*. Tome II, p. 199 à 244.

Nous devons à l'obligeance de M. *Léonce Couture* la copie de cette pièce qui porte le titre suivant :

LA MOUNDINO || Coumedio en un acte || Coumpousado per MOUSSU D'ASTROS || bécari de Sent-Cla de Loumagno || aoutou || dou Trimfe de la lengo gascouo aux playdejats de las quouate Sasous é deous || quouate Elomens || daouant lou || pastou de || Loumagno || qu'ero et medich || rébisto é courrijado per M. M. [Malus, ancien Doctrinari].

XXV. POÉSIES GASCONNES || recueillies et publiées par F. T. || nouvelle édition || revue sur les manuscrits les plus authentiques || et les plus anciennes impressions || XVIIe siècle || J.-G. d'Astros. T. Ier. Paris, librairie Tross, in-8°. 1867. T. II, XVIIe et XVIIIe s. 1869.

C'est notre édition. Le tome Ier contient toutes les poésies imprimées du vivant de l'auteur; le tome II comprend *sas Obros posthumos* recueillies par M. Molas et les pièces de la Lomagne dont le détail suit :

XXVI. LOU TRIMFE || de la lengo Gascoüo || aus playdejats de las qoüate || Sasous é deous qoüate Elomens || daouant lou Pastou de Loumagno || .

Manuscrit d'une jolie écriture du commencement du XVIIIe siècle, sans nom d'auteur. C'est une copie du *Trimfe de la Lengouo Gascouo* de J.-G. D'Astros, portant à la suite du titre ci-dessus : 1731, plus la signature de *Béquillet* et celle de *Bigourdan*. Au feuillet suivant la dédicace de 1642; à la page 9 recto les deux strophes de Darquier; à la page 11me *Proulogo deu Pastou de l'Arrats*. 1/2 rel., in-8°, non paginée.

(Ce manuscrit ne nous a été d'aucun service. Car il existe quelques erreurs de copie plus nombreuses que celles de l'édition de 1642.)

XXVII (p. 245 à 280). Histoire abrégée de la dévote chapelle de NOTRE-DAME DE PROTECTION OU DE TUDET, dans la vicomté de Lomaigne, diocèse de Lectoure. A Toulouse, chez G. Robert, Maître es-arts et imprimeur, rue Ste-Ursule. In-12. Dans le même volume, entre les pages 54 et 55, se trouve le titre suivant :

Manière de faire saintement le Pèlerinage de NOTRE-DAME DE PROTECTION OU DE TUDET dans le diocèse de Lectoure, seconde édition, corrigée. A Toulouse, chez G. Robert, Maître és-arts et imprimeur, rue Sainte-Ursule, sans date.

Nous devons la communication de ce volume rarissime à l'obligeance de M. le docteur Noulet.

Le volume étant relié, nous n'avons pu nous rendre compte de l'anomalie du deuxième titre placé entre deux pages, comme une gravure hors texte; nous nous sommes adressés à M. *Sommabère*, curé de Gaudonville, à qui nous sommes redevables du rétablissement de la chapelle de Tudet et d'une excellente histoire de cette chapelle avec de nombreux documents puisés aux meilleures sources.

M. Sommabère, qui a recueilli trois exemplaires relatifs à ladite chapelle, dont un manuscrit, nous a déclaré que le véritable titre de l'ouvrage d'où nous avons extrait les cantiques compris entre les pages 245 et 280 du t. II, est la *Manière de faire saintement* le pèlerinage de N.-D. de Tudet, seconde édition corrigée, imprimée par G. Robert, vers 1770. Quant au premier ouvrage, intitulé : *Histoire abrégée de N.-D. de Tudet,* il n'a pas encore été retrouvé.

En 1663, les consuls de Saint-Clar décidèrent de faire annuellement un pèlerinage à N.-D. de Tudet pour la conservation des fruits de la terre ravagés par la grêle. Cette procession fut continuée jusqu'à la Révolution. (Extrait du Cérémonial de Saint-Clar communiqué par le curé Lauzin en 1868.)

XXVIII. NOELS NOUVEAUX EN FRANÇOIS ET EN GASCON (p. 281 à 283 à 291), composés par un curé du diocèse de Lectoure.

A Toulouse, chez Guillemette, libraire, vis-à-vis l'église Saint-Rome. In-12, sans date. (Bibliothèque du docteur Bernard Desbarreaux.)

Nous n'avons extrait de ce recueil et des suivants que les Noëls gascons.

Par suite d'une transposition de titre, les Noëls du présent recueil sont aux pages 283, 287 et 290.

XXIX (pages 282, 295 à 298). LE CONCERT ARMONIEVX DES NOELS NOVVEAVX, dont une partie est en françois et l'avtre en langage tolosain, composez à l'honneur de la Nativité de Nostre Seigneur Iesvs Christ par

F. Fézédé, prestre et curé de Flamarens, dans le diocèse de Lectoure.

A Toulouse, par A. Colomiez, premier imprimeur ordinaire du Roi et de l'Université, sans dats (XVII^e siècle).

Le Noël de Fezédé : La Segoundo bengudo deu hil de Diu », est à la page 295. (Bibl. Desbarreaux-Bernard.)

XXX. NOELS FRANÇOIS ET GASCONS sur des airs communs.

A Toulouse, chez Guillemettte père et fils, vis-à-vis l'église Saint-Rome, sans date. In-12. (Bibl. Desbarreaux-Bernard. Catal. n° 3.)

XXXI (p. 299 à 307). CHANTS ROYAVX dictés aux Jeux Floraux dans Toulouse, le 2 May 1651, sur la déroute Mazarine, in-8°, M.DCLI, provient de la bibliothèque A. Dumège; sans nom de lieu ni d'imprimeur.

Ces deux chants royaux font partie d'un recueil de Mazarinades imprimées à Toulouse, et comme elles ne figurent pas dans les grandes collections de ces pièces satiriques, nous en donnons ici le démembrement :

1° NOUVELLES DE PARIS ET D'AMSTERDAM très cvrieuses avec l'acheminement du cardinal Mazarin dans la Suisse. A Toulouse, par Bovde, imprimeur, à l'enseigne de Saint-Thomas-d'Aquin, devant le collège des R. P. de la Comp. de JESVS. 6 pp. compris sur le titre, 1651. In-8°, aux armes de France et de Navarre.

2° Les CHANTS ROYAVX ci-dessus, avec la gravure des trois fleurs de cette Académie et aux armes de la ville de Toulouse; les deux pièces remplissent huit pages, y compris le verso du titre portant une page d'impression.

3° LES LARMES DV MAZARIN respandues aux pieds de la France, en forme de dialogue en vers, sans autre titre, 8 pp.

4° Récit véritable des NOVVELLES DE PARIS, contenant plusieurs belles particularitez. *Ensemble la marche du Cardinal Mazarin*, sur le titre : aux armes du n° 1, mais plus petites. A Tolose, par Fr. Bovde, imprimeur deuvant le collège des R. P. de la Compagnie de Iésus... Iouxte la coppie imprimée à Paris — V° du titre blanc.

5° NOVVELLES DE PARIS portant novvel ordre contre le cardinal Mazarin, ses parens et domestiques, et contre ceux qui l'ont suivi, *auec ce qui se passe touchant la Trève entre la France et l'Espagne.*

Sur le titre : Aux armes du n° 1 (France et Navarre, même dimention). A Tolose, par Fr. Bovde, imprimeur à l'Enseigne de Saint-Thomas d'Aquin deuvant le collège des R. P. de la Compagnie de Iésus; le v° du titre est blanc, p. 2, de Paris, le 18 mars 1651. 7 pp.

6° LA LIBERTÉ DES PRINCES ET LA FVITE du *Cardinal Mazarin.* Sur le titre : aux armes de la même dimension qu'au n° 1 et pareilles, de France et de Navarre.

A Tolose, par Fr. Bovde, imprimeur deuant le collège des R. P. de la Comp. de Iésvs, le v° du titre est blanc. P. 3. La Liberté des Princes et *la fuitte de Mazarin* de Paris l'onzième feurier 1651 (7 pp.).

7° TESTAMENT DV CARDINAL MAZARIN qv'il a renovvellé à son départ de Paris. M.DC.LI

Au verso du titre : en tête de la page 2.

Testament du Cardinal Mazarin (8 pp.), à la fin signé, IVLS.

Toutes ces pièces sont en toutes marges entièrement intactes, emboitage cartonné.

XXXII. LA GUERRO DEOUS LIMACS COUNTRO LOUS LEYTOURESES, siétge de la Bilo, lou 7 abriou 1689. Pouemo de Moussu D'Arquier, capéran de Sent-Cla.

Nous avons de ce récit les copies suivantes :

1° RELATIOUN DOU SIETGE DE LITOURE, arribat lou quatorze d'abriou 1689. Provient de la modeste bibliothèque de Frix Cantaloup, géomètre à Saint-Clar, notre grand-père (105 vers).

2° LOU SIÈGE DE LITOURO que lous Limats hazoun la néit deu ditjaus au dibés sant en 1689 (122 vers). — A la suite : Fin dou siége de Litouro que lous Limats hazoun en 1689 la néit deu ditjaus au dibes sant.

Copie textuelle d'un manuscrit portant cette suscription sur l'enveloppe : *J'appartiens à M. Despent, de Castelnau-d'Arbieu.* (Bibl. du docteur Noulet.)

3° RELATIOUN DEU SIEGE DE LAICTOURE, lou 7 d'abriou, néit deu ditjaux sant 1649.

Bordeaux, chez Durand, publié à 30 exemplaires par AMT et GB [Auguste Moquin Tandon et Gustave Brunet].

Les éditeurs font précéder leur texte de l'analyse suivante : « L'opuscule dont nous offrons ici aux *patoisophiles* l'édition *princeps* n'est pas tout à fait sans mérite. C'est une plaisanterie dirigée contre les habitants de Lectoure; elle date de l'époque des guerres de religion. L'auteur raconte que pendant la nuit du jeudi saint 1649 une terrible alerte mit en émoi toute la ville de Lectoure. On annonça que les Huguenots s'avançaient en force. Tout le monde court aux armes. Les femmes, les moines, les enfants, saisissent des couteaux, des broches, des bâtons.... On place des sentinelles sur les remparts..... L'une de ces dernières, épouvantée par son ombre, lâche imprudemment un coup de fusil..... Aussitôt la peur s'empare des combattants, ils se recommandent à la Sainte Vierge et ils ne doutent pas que leur dernière heure est sonnée. La nuit se passe ainsi en prières, et à la pointe du jour on découvre que les prétendus Hugue-

nots n'étaient autre chose que des pauvres gens qui avaient voulu profiter de la fraîcheur de la nuit *pour ramasser des escargots.*

La pièce se termine par ces deux vers :

> Toutes les fois que les gens de Lectoure verront au marché des escargots
> La peur les prendra; ils croiront être assiégés. (122 vers.)

Quel est le nom de l'auteur? C'est ce que nous ignorons encore. C'est une découverte dont nous cédons la place aux *Saumaises* futurs (1).

4° LA GUERRO DEOUS LIMACS COUNTRO LOUS LEYTOURÈSES, siétge de la bilolou 7 abriou 1689. — Pouèmo de Moussu d'Arquier, capéran de Sent-Cla.

C'est le texte que nous avons adopté après quelques légères modifications prises dans chacune des précédentes copies.

Pièce de 120 vers. A la suite *fi* et la note suivante : « Plusieurs prétendent que le poëme précédent fut composé par M. d'Arquier, consortiste de Saint-Clar, d'autres disent que non. Je crois que ces derniers ont raison, en ce qu'il n'est pas possible que M. d'Arquier, dont il avait fait une étude particulière pendant son université, eût composé son poëme en toute autre langue. D'ailleurs, on trouvera une grande différence entre le poëme précédent et celui qui suit, qui a été composé par lui.

5° LOU SIEGÉ DE LITOURÓ que lous Limats basoun en 1689 || la néit dou dixjaus au dibés sant.

Copie faite en 1820 par L. Quérilhac de Cologne (120 vers).

Don de E. Quérilhac, Conseiller honoraire à la Cour d'appel de Toulouse, de cette pièce en 1879, écrite de la main de sa mère, étant encore demoiselle.

Cette pièce nous a permis d'améliorer certains vers que nous signalerons dans les Variantes.

XXXIII (p. 311 à 327). POUÉMO DEOU PÈRO TROISIÈMO deou Coulètge de Leytouro, à l'aunou dé las gens d'aquero bilo.

XXXIV (p. 329 à 333). RESPOUNSO DEOU P. PRÉFET DE MOISSAC (apérat lou Pèro Dupourtal), qué s'érijo en Citoyen dé Leytouro en 1742.

Les pièces mentionnées aux nos XIX-4, XX, XXI et XXII, font partie d'un recueil manuscrit portant le titre de *Pièces Satiriques contre les Lectourois.* (Bibl J.-B. Noulet.)

(1) La leçon suivie par les éditeurs est de tout point fautive, depuis le titre et la date de l'événement qu'elle rappelle jusqu'à la fin; on y trouve de nombreux vers faux, à commencer par le premier, et des assemblages de lettres qui ne sont pas des mots et qui n'appartiennent conséquemment à aucune langue. — J.-B. Noulet.
(*Essai sur l'histoire littéraire des Patois du Midi de la France*, Paris, 1859, p. 226.)

VARIANTES ADDITIONS CORRECTIONS.

Dans l'Edition des *Quatre Saisons*, publiée en 1642, l'auteur a substitué une dédicace « A MOUS AMICS », toute différente à celle qu'il avait adressée dans la 1re Edition de 1636. Nous reproduisons cette dernière, devenue d'une insigne rareté, espérant obtenir l'approbation des amateurs de notre dialecte, en leur faisant connaître l'idée première de notre Poète.

MESSEIGNOUS,

Nou pas deous estrems, més deou beray mujo de la Gascouigno, é eou mès fin é courau Gascoun de Diou lou Pay, jou hèou ana é parla daouant bousaus las quouate Sasous dé l'annado per debate quigne dères diou este la capdaouante è la principau. Lou debat é l'enderc ne sira prou gadau é soulacè. Jou disi daouant bousaus, persquem caperats més boulentés mas pécques, é me sentirats grat de mous espehors : peous autes, etz me haren be force aunou de las bese é de las augi, més se n'ag bon pas hè, patience.

Jou é dit en Gascoun perseque jou couhouni de bergouigne, de bese la lengoué de ma may ta sabourouse, ta sterle è ta pouderouse atau arreculade è boutade au denient.

Jou dounc, per tricha m'a guarre de l'estrailh de tant de maychans hilhs, qu'ere a augut denqui'acy, jou la bouy aumens arrestaula de so que jou pousque, è si aqueste pauquet es plan bengut (coumo soun gracies à Diou mous petits Nouels) jou'ts hare bese d'aro'nla un ta gran parafle de pastoureles per mucha que Francimant, ni Grec, ni Létin nou pouyre milhou deplica tout que noste lengoue, si nou se pecaoue pas eou lengouassé, è si jou èri saberuc é letre-herit coume d'autes soun, jou sabi qu'em'hari.

Are, si dabarrege bousaus, mous amics, jou m'en é alieytat quouate, per lous aitra particulièrement aqueste librot, per aquo n'ajats pas bousaus jaussou contre d'ets, ni courrouçou contre jou; un pay qu'a cent amics è n'a que quouate maynatges, nou s'en pot hè que quouate compays, è per aquo lous autez noun diouen pas hè male sune, car et lous ne boulere hè touts se poudé aoué tantis de maynatges.

Atau quets dic, mès cau toutjours coumença per un cap, et me semble qu'es prou d'en aoué augut quouate d'ue bentrade.

Espérats dounc bousaus la boste, é countentats-bous, si bous plats, que dab aquestes quate Sasous jouts bouy hè bese que jou soun en toutes sasous.

Mousseignous, boste mes aubédient é lejau serbidou.

D'ASTROS.

Dans la 2e Edition des *Quatre Saisons*, publiées en 1642, avec les

Quatre Eléments parus pour la première fois, l'Imprimeur a omis quatre vers dans le prologue relatif à l'*Automne*.

Voici la reproduction du texte et de l'orthographe de l'édition princeps de 1636 :

Grassete coum' un cougoumet,
Mamote coum' un couloumet,
Ardoune coum' un hèych d'estoupes
Dab un seng plan hournit de poupes.
5. L'Autoune à siéc se m'aparic,
Qu'autaléou courouc à l'abric
D'ue aubaredo plan houeihade:
De couloumbin ér' abilhade.
Ere aoué soun cap aruhat
10. *De fresque pampole couhat*;
Ere aoué per pendens d'aureilhe
Dus arrasis ses nade houèilhe;
Sens autes joyèous touts toucants,
Bracelets, cintes é carcans,
15. De qu'om bey las nobies floucades,
Eron de poumes entroucades...

XXXV. LOU PARTERRE GASCOUN, coumpouzat de quaoute carrèus per G. BEDOUT, d'Auch. A Bordeus à l'Imprimarie de Pierre du Coq, à la Carrère de Saint-Jaymes, 1642.

XXXVI. LOU PARTERRE GASCOUN, coumpouzat de quaoute Carrèus per G. BEDOUT, d'Auch 1642. Exemplaire de la Bibliothèque d'Auch, relié avec un Goudelin in-4°, imprimé par Bosc en 1647, aux frais de la ville de Toulouse. C'est le seul exemplaire connu.

XXXVII. LOU PARTERRE GASCOUN, coumpouzat de quaoute Carrèus per G. BEDOUT, précédé d'une introduction et suivi d'un choix de poésies de divers auteurs et d'un dictionnaire des principaux termes du dialecte Gascon par A. Philibert Abadie (1).

Toulouse et Auch, Jougla 1850, in-12, LXXVI. (Bibl. Nat. [Ye. 15138.])

XXXVIII. BEDOUT (G.) — In sultanum (signé G. Bedout) Auscitanus — Auscis, apud A. D. S. B. (S. d) in-4°. Bibl. Nat. [Lb[36] 3303]. (Pamphlet contre le Cardinal de Richelieu.

XXXIX. RECUEIL DE TOUTES LES PIÈCES GASCONNES ET FRANÇOISES, qui ont été récitées à l'Académie des Jeux Floraux dans l'Hôtel de Ville de Toulouse, par M. DOMINIQUE DUGAY, de Lavardens. A Toulouse, chez

(1) Cette réimpression a été faite sur l'exemplaire de la Bibliothèque d'Auch. Il parait qu'il y a quelques feuillets mal placés par le relieur, ce à quoi n'a pas songé M. Abadie; il serait complet en rétablissant les cahiers d'après leurs signatures.

ANTOINE COLOMIEZ, Imprimeur et Marchand, Libraire, vis-à-vis la Monnoie, près la petite porte du Palais M.DC.XCII.

XL. LE TRIOMPHE DE L'EGLANTINE. avec les Pièces Gasconnes qui ont été récitées dans l'Académie des Jeux-Floraux les années précédentes par M DOMINIQUE DUGAY, de Lavardens. A Toulouse, chez ANTOINE COLOMIEZ, Imprimeur et Marchand Librairie, vis-à-vis de la Monnoye près la petite porte du Palais M DC XCIII.

XLI. FANTESIOS et Loisirs d'un médecin de la Lomagne, par B. Cassaignau, 1881, deuxième édition illustrée, entièrement refondue, augmentée de plusieurs pièces nouvelles et précédée d'une lettre du grand Troubadour Frédéric Mistral.

Toulouse, Prosper Gary fils, 6, rue des Lois, Paris; Arthur Rousseau, 14, rue Soufflot, à Beaumont, chez P. Serres, libraire, rue de l'Eglise.

XLII. MAS DARRÈROS FANTESIOS (Bèlèou), par B. Cassaignau, Médecin, Lauréat du 29e Concours poétique du Midi de la France (1882), Membre de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Tarn-et Garonne, Officier d'Académie.

Toulouse, Imprimerie Moderne, J. Fournier, 8, rue Dutemps.

XLIII. LA FLAHUTO GASCOUNO seguido d'un Vocabulari Gascoun, par J. NOULENS, 1897, Paris, Librairie Emile Bouillon, éditeur, 67, rue de Richelieu.

ERRATA

Page 8, lisez : *n'acons*, au lieu de *n'en acons*.
Page 20, lisez : *jo*, au lieu de *jou*.
Page 25, lisez : *qaucom*, au lieu de *quacom*.
Page 26, lisez : *honestament*, au lieu de *honestanement*.
Page 29, lisez : *Ans*, au lieu de *Aus*.
Page 30, lisez : *Don*, au lieu de *Dou*.
Page 31, lisez : *Sent*, au lieu de *sen*.
Page 32, lisez : *possa*, au lieu de *passa*.
Page 34, lisez : *Comben*, au lieu de *Combien*.
Page 40, lisez : *triumphat* au lieu de *goazanat*.
Page 54, lisez : *ma mastressa*, au lieu de *mastressa*.
Page 56, lisez : *Per que*, au lieu de *Per quo*.
Page 60, lisez : *Tahurelot*, au lieu de *Tahulerot*.
Page 62, lisez : *brut*, au lieu de *bsut*.
Page 62, lisez : *Io*, au lieu de *In*.
Page 63, lisez : *deui*, au lieu de *deuiu*.
Page 81, lisez : *douts*, au lieu de *dauts*.
Page 91, lisez : *à*, au lieu de *o*.
Page 93, lisez : *Peùs*, au lieu de *Per*.
Page 93, lisez : *Tu*, au lieu de *Su*.
Page 94, lisez : *Bourdous*, au lieu de *Bourdou*.
Page 94, lisez : *lous*, au lieu de *tous*.
Page 108, lisez : *bin*, au lieu de *biu*.
Page 108, lisez : *Da*, au lieu de *Dab*.
Page 134, lisez : *toupoutoun*, au lieu de *toupouton*.
Page 284, lisez : *quan*, au lieu de *qaon*.
Page 284, lisez : *quauqu'n*, au lieu de *quouqu'n*.
Page 285, lisez : *couchats*, au lieu de *cachats*.
Page 285, lisez : *sarraüante*, au lieu de *sasoüante*.
Page 289, lisez : *mouillat*, au lieu de *meuillat*.
Page 310, lisez : *Doumenges*, au lieu de *Doumengues*.
Page 310, lisez : *quate*, au lieu de *quatre*.
Page 314, lisez : *Clamenço*, au lieu de *Clemenço*.
Page 316, lisez : *remerciement*, au lieu de *remerciement*.

Page 317, lisez : *Sants*, au lieu de *Sans*.
Page 318, lisez : *nooux*, au lieu de *nouts*.
Page 319, lisez : *Enbeng*, au lieu de *Enben*.
Page 320, lisez : *d'aco*, au lieu de *d'eco*.
Page 321, lisez : *perpaus*, au lieu de *prepaus*.
Page 321, lisez : *lous*, au lieu de *los*.
Page 322, lisez : *lou proutectou*, au lieu de *proutectou*.
Page 323, lisez : *Peùs quate cors*, au lieu de *Per quate cos*.
Page 325, lisez : *ulcero*, au lieu de *ulcere*.
Page 327, lisez : *arrouignous*, au lieu de *arroignous*.
Page 328, lisez : *home*, au lieu de *ome*.
Page 329, lisez : *d'espitau*, au lieu de *d'espitau*.
Page 331, lisez : *peillo*, au lieu de *peille*.
Page 334, lisez : *iuoër*, au lieu de *iuoür*.
Page 335, lisez : *dab*, au lieu de *dah*.
Page 342, lisez : *croupetos*, au lieu de *croupetes*.
Page 342, lisez : *arrè*, au lieu de *arren*.
Page 342, lisez : *bieillesso*, au lieu de *bieillesse*.
Page 379, lisez : *Cassaignau*, au lieu de *Cassaigneau*.
Page 425, lisez : *soun*, au lieu de *souu*.

TABLE DES MATIÈRES